J. P. MALLORY

A LA RECHERCHE DES INDO-EUROPÉENS

LANGUE, ARCHÉOLOGIE, MYTHE



SEUIL

J.P. MALLORY

À LA RECHERCHE DES
INDO-EUROPÉENS

Langue, archéologie, mythe

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JEAN-LUC GIRIBONE

Traduit et publié avec le concours
du Centre national du livre

ÉDITIONS DU SEUIL

L'édition française a été corrigée et augmentée
selon les indications de l'auteur

Le traducteur remercie Jean-Paul Demoule d'avoir bien voulu
assurer la révision scientifique de la traduction

TITRE ORIGINAL : *In Search of the Indo-Europeans.*
Language, Archaeology and Myth

ISBN ORIGINAL : 0-500-05052-X

ISBN 2-02-014390-9

Avant-propos

DES RIVAGES de l'Atlantique jusqu'à l'Inde, l'histoire nous montre, vers le Ier siècle de notre ère, des peuples qui parlent des idiomes étroitement apparentés les uns aux autres. Ces idiomes constituent l'ensemble des langues indo-européennes : ils tirent leur origine d'un même ancêtre linguistique, qui était en usage quelque part en Europe ou en Asie il y a quelque 6 000 ans. On appelle « Indo-Européens » ou « Proto-Indo-Européens » les hommes qui parlaient cet idiome ancestral. Mais, même si on peut donner un nom à ce peuple, il faut reconnaître qu'il ne ressemble quasiment à aucun de ceux que nous sommes accoutumés à rencontrer dans nos investigations. Dans la mesure où presque la moitié de la population du globe parle une langue qui descend de la leur, on conviendra qu'il constitue l'une des entités préhistoriques les plus importantes — mais aussi l'une des plus énigmatiques. Nous n'avons aucun texte écrit par les Indo-Européens, et toute attribution à cette population originelle de tels vestiges, culturels ou physiques, exige une justification approfondie ; quant à leur localisation géographique, elle fait l'objet, depuis un siècle et demi, d'un débat passionné, sans qu'on puisse considérer que la question est tranchée.

Essayer de passer en revue les origines respectives de *tous* les peuples indo-européens, remonter jusqu'au berceau géographique de chacun et traiter de leur culture commune est une entreprise qui a de quoi effrayer toute personne désireuse d'écrire sur ces sujets, et qui dépasse sans aucun doute la compétence d'un seul chercheur, quel qu'il soit. Mais ces difficultés ne semblent avoir eu aucun effet préventif dans le monde universitaire, puisqu'au siècle dernier, il n'y eut pas moins de 70 ouvrages se voulant généraux sur les Indo-Européens et leurs origines. Néanmoins, si l'on excepte quelques tentatives sporadiques (et parsemées de références on ne peut plus rapides aux différents peuples) pour résoudre ce problème des origines, on constate qu'il n'y a pas eu en langue anglaise d'étude générale sur la question depuis un siècle au moins — constatation qui m'a encouragé à combler cette lacune.

Pendant que j'écrivais cet ouvrage, les auteurs de deux livres récemment publiés sur les Indo-Européens ont eu la gentillesse de m'envoyer un exemplaire de leur travail ; Thomas Gamkrelidze et Vyachislav Ivanov m'ont fait parvenir leur monumentale étude en deux volumes, *La Langue indo-européenne et les Indo-Européens* (en russe ; une traduction en anglais vient de paraître), et Colin Renfrew son *Énigme indo-européenne : archéologie et langage*, qui est un livre plus public que le précédent. Je dois préciser que ma propre thèse diffère radicalement des leurs, qui me paraissent à certains égards se situer à des années-lumière du consensus auquel sont couramment parvenues les études indo-européennes ; mais je veux dire ici que je me suis amplement servi de l'impressionnant corpus de données rassemblé par les deux linguistes et même si je ne suis pas convaincu par la solution qu'ils proposent au problème des origines, ils verront d'eux-mêmes, dans les argumentations que je déploie, quelle est ma dette à leur égard.

Le livre de Colin Renfrew m'a, quant à lui, aiguillonné d'une autre façon. J'avais dans une large mesure anticipé dans mon premier jet sur la réponse qu'il apporte à la question des origines, mais mes éditeurs m'ont demandé d'enrichir mon texte en y discutant l'exposé le plus récent que le professeur Renfrew a fait de ses théories. Il faut reconnaître que son tout dernier ouvrage est un défi à « ce qu'il est convenu de penser », alors que mon propre travail se situe dans ce courant général, mais il m'a semblé déplacé de transformer mon propre livre en une interminable contre-attaque aux conceptions d'un collègue : c'est pourquoi j'ai concentré l'examen critique des thèses de Renfrew dans le seul chapitre 6, en réservant pour les notes l'exposé plus détaillé de mon argumentation. Je dois préciser que je n'ai pas écrit cet ouvrage simplement pour proposer une nouvelle solution au problème des origines ; j'ai voulu au contraire fournir au lecteur une synthèse qui, je l'espère, lui sera utile en lui faisant connaître l'état actuel de nos connaissances sur les premiers Indo-Européens.

Il me semble qu'une étude sur les Indo-Européens qui ne rendrait pas sensible ce que nous savons de leurs langues serait un peu comme des statistiques sans mathématiques : aussi ai-je illustré mon propos par un certain nombre de « schémas » linguistiques, convaincu qu'il est plus intéressant pour la plupart des lecteurs de voir à quoi ressemblait une ligne de sanscrit ou de gotique qu'un vase dans lequel les locuteurs de ces idiomes ont (suppose-t-on) fait la cuisine, ou le dispositif par lequel leurs vêtements étaient fixés les uns aux autres. Tout au long de ce travail, j'ai essayé de ne pas perdre de vue le fait que ce concept d'« Indo-Européen » relève fondamentalement de la linguistique, et qu'un (pré)historien ne doit manier qu'avec précaution des données de linguistique comparative. Je dois néanmoins reconnaître que je me suis rendu coupable de simplification et de généralisation. Je dois ajouter que lorsque j'écris « les Indo-Européens » en général, ou que je parle de groupes humains plus spécifiques, tels que « les Slaves » ou « les Grecs », il faut prendre ces appellations comme des raccourcis : elles signifient « les locuteurs indo-européens », ou « les locuteurs grecs », ou « les Indo-Européens qui occupaient telle région, et qui devinrent par

la suite des locuteurs grecs» au sens où nous l'entendons, et ne comportent pas nécessairement de référence à tel type physique ou à telle culture matérielle.

Mais, bien que le concept d'«Indo-Européen» soit fondamentalement une construction des linguistes, c'est pourtant essentiellement du point de vue d'un archéologue que je l'ai écrit — un archéologue qui a accepté de se soumettre aux méthodes des spécialistes de linguistique historique. J'ai tenté, dans la mesure du possible, de tenir la balance égale entre les données fournies par les deux disciplines, mais je sais bien que les arguments opposés invoqués à l'appui du caractère premier du matériel archéologique ou linguistique ne sont satisfaisants pour personne. Même si l'on se propose de traiter le sujet de façon approfondie, il faut laisser de côté une grande partie de la discussion archéologique et linguistique, sous peine de perdre le lecteur, et de se perdre soi-même, dans des détails labyrinthiques. Un dernier mot sur les datations préhistoriques : ce sont des approximations, basées sur la datation au carbone 14, et calibrées par dandochronologie ; ce qui veut dire, pour le lecteur à qui ces termes ne sont pas familiers, que les années «avant Jésus-Christ»[*] sont des années ordinaires du calendrier.

Je voudrais, pour finir, adresser à Jean-Luc Giribone mes sincères remerciements pour avoir traduit mon livre dans la langue qui descend de celle que parlaient mes ancêtres normands, et aussi pour m'avoir permis de corriger et d'actualiser mon texte : j'ai pu ainsi prendre en compte certains développements récents des études indo-européennes, apparus après la publication de mon livre en anglais.

(*) Pour éviter de trop lourdes répétitions de la mention «avant Jésus-Christ», nous l'avons parfois remplacée par le signe −, de même valeur *(N.d.T.)*.

1. La découverte des Indo-Européens

J'emploie depuis quelque temps mes heures de loisir à considérer l'affinité frappante que les langues d'Europe ont entre elles ; et le plaisir nouveau, tout à fait distrayant, que je prends chaque jour à ce passe-temps m'a peu à peu conduit à tenter de remonter jusqu'à la source même de ces langues.

James Parsons, 1767

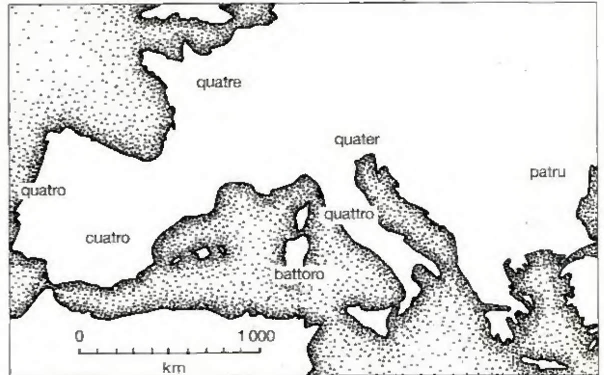
QUE L'APPROCHE de James Parsons témoigne d'un certain dilettantisme est un fait indiscutable. Ses travaux sur la structure des graines, l'hermaphroditisme ou la vessie dans l'espèce humaine constituent assurément un prélude scientifique quelque peu surprenant à la recherche qu'il entreprit ensuite — celle des origines des anciens peuples d'Europe. Mais on peut rétorquer que James Parsons, qui fut membre et pair de la Royal Society et de la Society of Antiquaries, n'était ni plus ni moins compétent pour conduire pareille tâche que n'importe lequel de ces hommes du XVIII[e] siècle qui furent ses contemporains. Une telle investigation ne pouvait à l'époque trouver sa matière que dans les œuvres, forcément très spéculatives, des historiens antiques, auxquelles s'ajoutaient les inventions des moines médiévaux, dictées par la piété ou par des exigences politiques — tout cela grevé de surcroît par l'interprétation littérale que l'on faisait de la Genèse. Toute discussion était enfermée dans d'étroites limites — on ne pouvait pas remonter plus haut que 2350 avant J.-C. (c'est-à-dire 1 656 ans environ après la création du monde) : c'était le moment où Noé, ses enfants et leurs familles avaient quitté l'Arche pour essaimer dans le monde et le peupler. Pour marier entre elles des sources aussi diverses, l'historien du XVIII[e] siècle devait trouver ou forger des corrélations entre la Bible et les textes de l'Antiquité classique ; il en résulta des abrégés gigantesques, tels que l'*Universal History from the Earliest Account of Time to the Present* [Histoire universelle, de l'aube des temps jusqu'à nos jours] (1736-1765). Si Parsons avait limité sa recherche à ces seules sources, on n'aurait pas plus à se préoccuper aujourd'hui de son travail que de ces curiosités académiques qui moisissent tranquillement sur les rangées de nos bibliothèques ; mais il s'aperçut qu'il existait un ensemble de données relatives aux plus anciens habitants d'Europe et d'Asie qui restait massivement inexploité, et il comprit que la comparaison de leurs différentes langues donnerait des indica-

tions sur les éventuelles affinités que ces peuples avaient entre eux, ainsi que sur leurs lointaines origines.

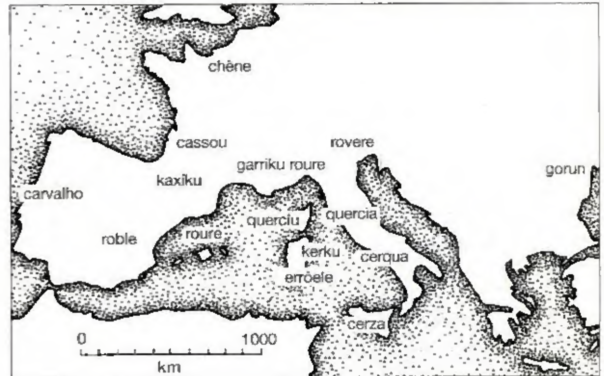
Les relations étroites existant entre certaines langues européennes avaient été remarquées dès le début du XVIe siècle. Joseph Scaliger (1540-1609) tenta de classer ces idiomes en quatre groupes majeurs, qu'il désigna selon le mot qui y signifiait «dieu». Dans le groupe *deus,* le lien évident qui unit entre elles ce que nous appelons aujourd'hui les langues romanes (latin *deus,* italien *dio,* espagnol *dios,* français *dieu*) fut clairement reconnu ; le contraste était net avec le groupe germanique *gott* (anglais *god,* néerlandais *god,* suédois *gud,* etc.), avec le grec *theós* et avec le groupe slave *bog* (russe *bog,* polonais *bog,* tchèque *buh*...). Scaliger n'alla pas plus loin, et nia explicitement toute relation entre les différents groupes. Mais, au cours du siècle suivant, il apparut de plus en plus clairement à certains savants que les langues — et aussi les peuples — de l'ancienne Europe étaient plus étroitement apparentés que Scaliger ne l'avait imaginé. Si l'on voulait trouver des preuves historiques dans l'Antiquité classique, on se servait, du reste fort improprement, du terme «scythe» ou «thrace», que l'on appliquait à la plupart des Européens qu'on avait situés au nord des Grecs et des Romains, et qui semblaient partager entre eux quelque naturelle affinité ; et si l'on préférait la Bible, il n'y avait pas à chercher bien loin une appellation qui convînt à ces populations vaguement apparentées, puisque, la Genèse disant explicitement que les Sémites (Juifs et Arabes) et les Chamites (Égyptiens et Kouchites) descendaient respectivement de Sem et de Cham, il ne restait plus que le troisième fils de Noé, Japhet, pour engendrer le reste, ou peu s'en faut, de l'humanité — d'où ce terme de «japhétique» qui revient souvent pour désigner sans distinction les peuples et les langues archaïques d'Europe.

C'est en 1767 que Parsons publia son étude intitulée *The Remains of Japhet, being Historical Enquiries into the Affinity and Origins of the European Languages* [Les Vestiges de Japhet, investigations historiques sur les affinités et origines des langues européennes]. Si ce livre eût été plus court, il est possible que le souvenir de son auteur fût resté plus vivace, mais, hélas pour Parsons, il était passablement ennuyeux, si bien qu'il valut à son auteur une durable obscurité, et un oubli subséquent dans le domaine des études indo-européennes, oubli d'ailleurs partiellement immérité..

Parsons commençait son investigation linguistique par la démonstration de la parenté très nette unissant l'irlandais et le gallois ; se livrant à une ample comparaison de leurs lexiques, qui portait sur un millier de mots, il parvint à la conclusion que ces deux idiomes étaient à l'origine «une seule et même langue». Puis son attention se porta sur les autres langues eurasiennes : il eut l'idée judicieuse, et tout à fait fondée d'un point de vue linguistique, de comparer entre eux les mots qui désignaient les nombres fondamentaux, en postulant que, «les nombres étant utiles à toutes les nations, il était vraisemblable que leurs noms restassent à peu près identiques au cours du temps, même si d'autres composantes des langues étaient sus-



1. L'aboutissement du latin *quattuor* « quatre » dans différentes langues romanes montre la relative stabilité des noms de nombre, même s'ils connaissent au cours des temps des changements phonétiques.



2. La plupart des mots ne sont pas aussi stables que les noms de nombre ou d'autres éléments du lexique « de base » : témoin les différentes traductions de « chêne » dans les langues romanes. Dans certaines langues, nous trouvons des dérivés du latin *quercus*, plus précisément *quercus robur* ; dans d'autres, de *robur* seulement, mot plus général qui signifie « chêne, arbre dur » ; le mot français vient d'une forme celtique antérieure *kassanos*, tandis que certaines parties de l'Espagne ont conservé un vocable local **kaxiku*, et que le roumain a adopté un vieux mot balkanique, *gorun*.

ceptibles de connaître des changements et des altérations ». Le domaine où Parsons fit ses comparaisons était vaste : il comprenait, outre le grec, des idiomes appartenant au groupe celtique (irlandais, gallois), italique (latin, italien, espagnol, français), germanique (allemand, néerlandais, suédois, danois, vieil anglais, anglais moderne), slave (russe, polonais), indo-aryen (bengalī) et iranien (persan). Même quelqu'un qui eût complètement ignoré les techniques de la philologie comparée ne pouvait manquer de voir les correspondances frappantes qui existent entre les différentes langues de cette liste. De plus, Parsons agit d'une manière méthodologiquement exemplaire, puisqu'il inclut dans son corpus des langues comme le turc, l'hébreu ou le chinois, dont les noms de nombre n'offraient pas de ressemblances remarquables avec ceux des langues eurasiennes, pas plus d'ailleurs qu'ils n'en avaient entre eux. Aussi Parsons conclut-il que les idiomes du premier groupe (Europe, Inde, Iran) étaient tous issus d'un ancêtre commun, qui n'était autre que la langue de Japhet et de ses descendants, lesquels avaient quitté l'Arménie (où était restée l'Arche), et s'étaient répandus dans le monde.

	Irlandais	*Gallois*	*Grec*	*Latin*	*Italien*
1	aon	un	hèn	ūnus	uno
2	dó	dau	dúo	duō	due
3	tri	tri	treîs	trēs	tre
4	ceathair	pedwar	téttares	quattuor	quattro
5	cúig	pump	pénte	quinque	cinque
6	sé	chwech	héx	sex	sei
7	seacht	saith	heptá	septem	sette
8	ocht	wyth	októ	octō	otto
9	naoi	naw	ennéa	novem	nove
10	deich	deg	déka	decem	dieci
100	céad	cant	hekatón	centum	cento
	Danois	***Vieil anglais***	***Polonais***	***Russe***	***Bengali***
1	en	ān	jeden	odin	ek
2	to	twā	dwie	dva	dvi
3	tre	thrīe	trzy	tri	tri
4	fire	feowre	cztery	chetyre	cār
5	fem	fīf	pięć	pyat'	p̣ā̄c
6	seks	siex	sześc	shesht	chay
7	syv	seofon	siedem	sem	sāt
8	otte	eahta	osiem	vosem	āṭ
9	ni	nīgon	dziewięć	dévyat'	nay
10	ti	tīen	dziesięć	désyat	daś
100	hundrede	hund	sto	sto	sa

3. Les numéraux « japhétiques » : la liste de James Parsons a été à la fois abrégée et augmentée (puisqu'on

Du fait qu'il a non seulement avancé, mais démontré que les langues d'Europe, d'Inde et d'Iran dérivent toutes d'un ancêtre commun, il faut reconnaître à James Parsons le mérite d'avoir découvert tout seul ce que nous appelons aujourd'hui la famille des langues indo-européennes. Malheureusement il a obscurci sa théorie par une foule de références bibliques, il a accepté avec crédulité les histoires et chroniques des moines médiévaux irlandais, il a inclus à tort le hongrois dans le groupe des langues dont il avait montré l'interrelation, et il a même prétendu que les idiomes parlés par les Indiens d'Amérique du nord présentaient des traits japhétiques tout à fait nets. Finalement, on peut dire que Parsons a péché par « goropianisme » (d'après Goropius Becanus, qui faisait du néerlandais l'ancêtre de toutes les langues) ; il est tombé dans cet étrange travers dans la mesure où il a postulé que le « magoguien » (l'irlandais) était la langue originelle dont tous les autres idiomes japhétiques étaient peut-être issus. Il est difficile de dire si c'est ce genre d'erreurs, et le fait que ses travaux précédents portaient sur des matières sans grand rapport avec l'étude des langues comme la physiologie humaine ou la botanique, qui a valu à leur auteur une durable obscurité dans le domaine qui nous occupe ; quoi qu'il en soit, ce n'est pas à lui mais à William Jones qu'on attribue traditionnellement le double mérite d'avoir découvert la famille des langues indo-européennes et d'avoir créé la philologie comparée[1].

	Espagnol	*Français*	*Allemand*	*Néerlandais*	*Suédois*
1	uno	un	eins	een	en
2	dos	deux	zwei	twee	tva
3	tres	trois	drei	drie	tre
4	cuatro	quatre	vier	vier	fyra
5	cinco	cinq	fünf	vijf	fem
6	seis	six	sechs	zes	sex
7	siete	sept	sieben	zeven	sju
8	ocho	huit	acht	acht	atta
9	nueve	neuf	neun	negen	nio
10	diez	dix	zehn	tien	tio
100	ciento	cent	hundert	honderd	hundra
	Persan	*Lituanien*	*Albanais*	*Arménien*	*Tokharien A*
1	yak	víenas	një	mi	sas
2	do	dù	dy	erku	wu
3	se	trỹs	tre	erek'	tre
4	cahar	keturi	katër	čork'	śtwar
5	panj	penkti	pesë	hing	päñ
6	shesh	šeši	gjashtë	veç	ṣäk
7	haft	septyni	shtatë	ewt'n	ṣpät
8	hasht	aštuoni	tetë	ut'	okt
9	noh	devyni	nëntë	inn	ñu
10	dah	dẽšimt	dhjetë	tasn	śäk
100	sad	šim̃tas	qind	hariwr	känt

y a adjoint le lituanien, l'albanais, l'arménien et le tokharien).

Jones était un magistrat anglais en poste aux Indes, à la Cour suprême de Calcutta ; il avait fondé la Royal Asiatic Society, et, contrairement à Parsons, c'était un érudit éminent dans le domaine linguistique, qui pouvait par conséquent être entendu par le monde savant. En 1786, il fit une conférence, restée célèbre, sur la culture indienne. C'est au cours de cette conférence, et dans une manière d'excursus, qu'il prononça ses phrases fameuses sur les affinités du sanscrit et de la plupart des langues européennes — phrases qu'aucun historien de la linguistique ne peut, je pense, résister au plaisir de citer :

« La langue sanscrite, quelque ancienne qu'elle puisse être, est d'une étonnante structure ; plus complète que le grec, plus riche que le latin, elle l'emporte, par son raffinement exquis, sur l'une et l'autre de ces langues, tout en ayant avec elles, tant dans les racines des mots que dans les formes grammaticales, une affinité trop forte pour qu'elle puisse être le produit d'un hasard ; si forte même, en effet, qu'aucun philologue ne pourrait examiner ces langues sans acquérir la conviction qu'elles sont en fait issues d'une source commune, laquelle, peut-être, n'existe plus. Il y a du reste une raison similaire, quoique pas tout à fait aussi contraignante, pour supposer que le gotique et le celtique, s'ils ont été mêlés par la suite avec un parler différent, n'en descendent pas moins de la même origine que le sanscrit ; on pourrait ajouter en

	Turc	*Hébreu*	*Malais*	*Chinois*
1	bir	'ehād	satu	yī
2	iki	ŝ(ə)nayim	dua	èr
3	üç	ŝəlōŝā	tiga	sān
4	dört	'arbā'ā	ĕmpat	sì
5	beş	ḥămiŝŝā	lima	wǔ
6	altı	ŝiŝŝā	enam	liù
7	yedi	ŝib'ā	tujoh	qī
8	sekız	ŝəmōnā	(dĕ)lapan	bā
9	dokuz	tiŝ'ā	sĕmbilan	jiǔ
10	on	'ăŝārā	su-puloh	shí

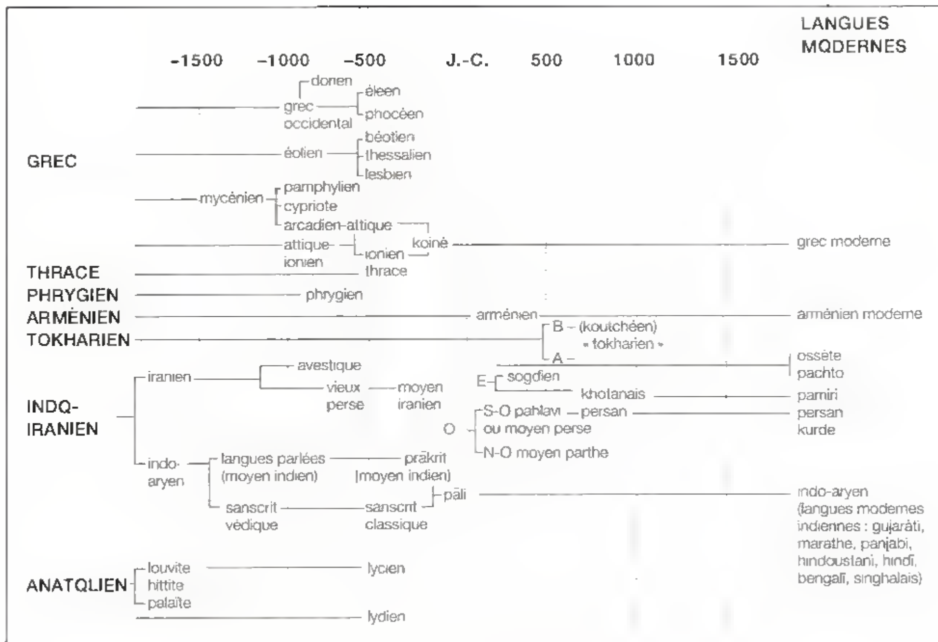
4. Les numéraux fondamentaux dans quatre langues considérées par Parsons comme « non japhétiques ».

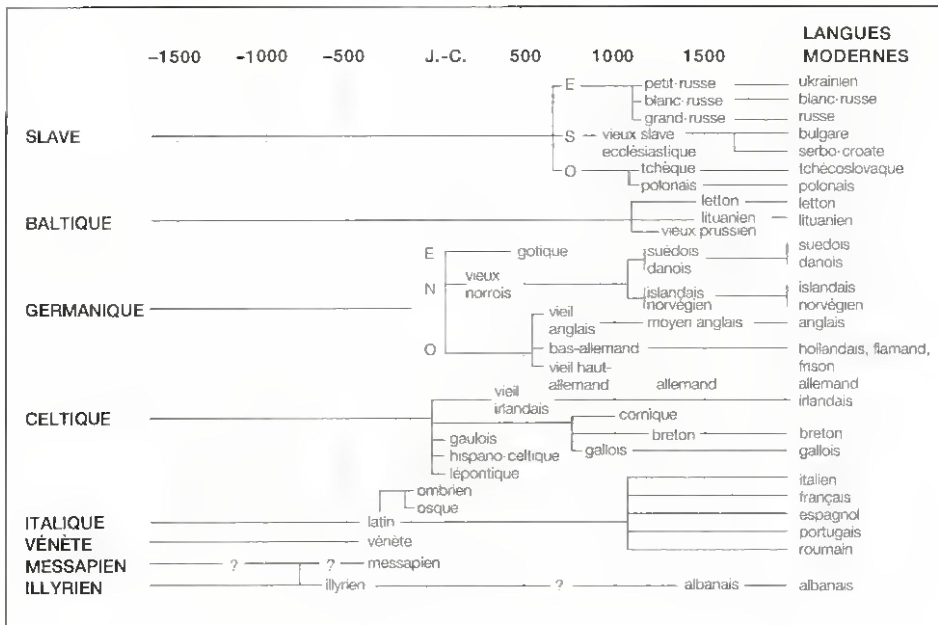
outre à cette famille le vieux perse s'il y avait lieu ici de débattre de quelque façon des antiquités persanes(*). »

Dans cette hypothèse, avancée par Jones, d'une langue originelle, aujourd'hui éteinte, qui aurait été commune à la plupart des peuples d'Europe, d'Inde et d'Iran, beaucoup ont vu la première formulation moderne de la théorie indo-européenne. Mais peut-être est-ce surestimer ce que Jones n'a pas pu développer dans cette brève conférence ; car si l'on considère l'un de ses discours ultérieurs devant les membres de la même société, on s'aperçoit qu'il reste en fait très proche de Parsons. Lorsqu'il aborde la question de la « source commune » de toutes ces langues, il ne trouve rien de mieux à faire que de remonter lui aussi jusqu'à l'Arche de Noé, d'où sont issues les trois grandes branches de l'humanité. Et Jones de préciser que les descendants de Noé « se sont mis en route à partir de l'Iran, où ils ont d'abord migré en grandes colonies »...

Il faut attendre la première moitié du XIXe siècle pour voir se développer réellement une philologie comparée digne de ce nom, et prendre corps un concept d'affinité linguistique qui ne doive rien à Noé. Rasmus Rask (1787-1832), par exemple, montra que la ressemblance entre plusieurs langues, telle qu'on la perçoit intuitivement, ne constitue pas un fondement suffisant — c'était pourtant celui dont se contentaient les linguistes « antiquaires » du siècle précédent ; Rask argua que ces correspondances devaient être démontrées systématiquement. La parenté du grec *phēgós* « chêne » et de l'anglais *beech*, par exemple, fut établie en recourant à des arguments plus solides que la simple intuition japhétique ; elle découlait d'une correspondance systématique : *ph* en grec = *b* dans les langues germaniques ; par

* Traduction de l'*Encyclopaedia Universalis*, article « Indo-Européens » *(N.d.T.)*.





5. Principales langues indo-européennes.

exemple, le grec *phérō* « je porte » correspond à l'anglais *bear*, le grec *phrátēr* « membre d'un clan » à l'anglais *brother*, etc. De même, on peut démontrer la correspondance régulière du grec *g* et du germanique *k* : grec *gunḗ*, vieux norrois *kona* « femme » ; grec *génos*, vieux norrois *kyn* « famille » ; grec *agrós*, vieux norrois *akr* « champ ».

De plus, ce n'étaient pas seulement les ressemblances phonétiques qui étaient frappantes ; celles qu'offrait la structure même de ces langues l'étaient tout autant. Les correspondances entre le sanscrit *agnís* et le latin *ignis* « le feu », par exemple, ne se limitent pas à la phonétique ; leur flexion aussi présente des changements morphologiques similaires pour différents cas :

	Sanscrit	*Latin*
NOMINATIF SINGULIER	agnis	ignis
ACCUSATIF SINGULIER	agnim	ignem
DATIF / ABLATIF PLURIEL	agnibhyas	ignibus

De telles comparaisons grammaticales fournirent la matière à de vastes synthèses qui firent autorité : les plus célèbres sont celles de Rask (1818) et de Franz Bopp (1816, 1833). Rask prolongea les habitudes du siècle précédent en assignant à l'idiome ancestral une identité ethnique, thrace en l'occurrence, mais Bopp se contenta de le qualifier vaguement de *Stammsprache* (« langue originelle, langue source »), et le livre de la Genèse disparut de la plupart des débats scientifiques[2]. Et, dès 1813, ce remarquable touche-à-tout qu'était Thomas Young forgea le terme « indo-européen » dans la revue qu'il fit du *Mithridate* d'Adelung — lequel était une tentative (en plusieurs volumes) pour repérer les affinités qui pouvaient exister entre les différentes langues du monde, à partir de la comparaison de diverses traductions du Pater.

August Schleicher

Au XIXe siècle, les études indo-européennes étaient solidement établies, et d'importants manuels de philologie comparée avaient été publiés. L'œuvre d'August Schleicher (1821-1868) est tout à fait révélatrice des progrès réalisés par les linguistes de cette époque ; elle constitue un point de départ commode pour l'étude de nombreux aspects de la question indo-européenne. Le dessein de Schleicher n'était pas seulement de systématiser les données fournies par le comparatisme ; il voulait aussi reconstituer la forme originelle de chacune des langues en remontant le cours de son histoire : son intention était de reconstruire à chaque fois la forme indo-européenne la plus ancienne des mots que l'on comparait. Par exemple, avant Schleicher, on pouvait déjà remarquer la correspondance évidente qui existe entre les différents mots (signifiant « champ ») de la liste suivante :

Sanscrit	ȧjras
Grec	agrós
Latin	ager
Gotique	akrs

Mais Schleicher alla plus loin : il put établir que si on comparait le gotique à d'autres langues indo-européennes, on s'apercevait qu'il avait régulièrement remplacé *g* par *k*, et perdu la voyelle précédant *s* dans la syllabe finale. D'où l'on pouvait déduire que la forme germanique antérieure à *akrs* devait être **agras*. De même, si l'on suppose (ce qui du reste est faux) que le sanscrit a mieux conservé les voyelles indo-européennes originelles, la forme qui précède le grec *agrós* doit nécessairement être **agras*. Finalement, on postula une forme indo-européenne originelle **agras*, et son aboutissement dans les différentes langues put être reconstitué en fonction du développement historique de chacune d'elles (lorsqu'on reconstruit une forme, on la fait précéder d'un astérisque, pour indiquer que le mot n'est attesté dans aucune source écrite et qu'il est simplement le résultat d'une reconstruction linguistique).

La question de savoir dans quelle mesure une reconstruction, ou, pour user d'un terme que d'autres préfèrent, une triangulation linguistique retrouve réellement un élément de la langue originelle a toujours été controversée. Il y a eu ceux qui estimaient que les formes reconstruites d'une langue étaient fondées sur des observations suffisamment substantielles, et qu'un linguiste qui serait projeté dans le passé pourrait se faire comprendre des plus anciens usagers de l'idiome qu'il aurait étudié ; et ceux pour qui ces reconstructions n'étaient que des formules commodes, rendant compte de l'évolution des diverses langues de la façon la plus économique possible, sans que la question de leur réalité soit intéressante, ou même pertinente. Pour ces sceptiques, la plus grande folie de Schleicher fut d'avoir tenté d'écrire un conte populaire en indo-européen reconstruit, conte qu'il intitula *Avis akvasas ka* [Le Mouton et les chevaux].

En fait, la reconstruction de Schleicher fut grevée par le crédit excessif que l'on faisait à l'époque à la description que les anciens grammairiens sanscrits avaient donnée de leur propre langue. C'est pourquoi, au cours du XXe siècle, les linguistes comparatistes ont progressivement modifié les formes reconstruites. Dans les années trente, Herman Hirt proposa une reconstitution, remise au goût du jour, du conte de Schleicher, devenu désormais *Owis ek'wōses-k^{w}e*. Aujourd'hui, la reconstruction de Hirt peut être considérée comme quelque peu archaïque, au regard des théories linguistiques plus récentes, et aussi de ce que nous savons des langues indo-européennes d'Anatolie, telles que le hittite. Progrès scientifique oblige, certains préfèrent aujourd'hui reconstruire notre infortuné mouton sous la forme *$h_2$ówis*(3).

Mais l'héritage de Schleicher ne s'arrête pas là. Il a aussi légué aux études indo-européennes son modèle du développement linguistique. Il s'était toujours

Version de Schleicher (1868)

Avis akvasas ka

Avis, jasmin varnā na ā ast, dadarka akvams, tam, vāgham garum vaghantam, tam, bhāram magham, tam manum āku bharantam. Avis akvabhjams ā vavakat : kard aghnutai mai vidanti manum akvams agantam.
Akvāsas ā vavakant : krudhi avai, kard aghnutai vividvant-svas : manus patis varnām avisāms karnauti svabhjam gharmam vastram avibhjams ka varnā na asti.
Tat kukruvants avis agram ā bhugat.

Version révisée de Herman Hirt (1939)

Owis ek'wôses-kʷe

Owis, jesmin wʙlənā ne ēst, dedork'e ek'wons, tom, woghom gʷʙrum weghontm̥, tom, bhorom megam, tom, gh'ʙmonm̥ ōk'u bherontm̥. Owis ek'womos ewʙwekʷet : k'ērd aghnutai moi widontei gh'ʙmonm̥ ek'wons ag'ontm̥.
Ek'wōses ewʙwekʷont : k'ludhi, owei! k'ērd aghnutai vidontmos : gh'ʙmō, potis, wʙlənām owjôm kʷr̥neuti sebhoi ghʷermom westrom ; owimos-kʷe wʙlənā ne esti.
Tod k'ek'ruwos owis ag'rom ebhuget.

Version de Winfred Lehman et Ladislav Zgusta, qui comporte de légères modifications (1979)

Owis ekwoskʷe

(Gʷərēi) owis, kʷesyo wl̥hnā ne ēst, eḱwons espeḱet, oinom ghe gʷr̥um woǵhom weǵhontm̥, oinomkʷe meĝam bhorom, oinomkʷe ĝhm̥enm̥ ṓḱu bherontm̥.
Owis nu eḱwobh(y)os ewewkʷet : ḱēr aghnutoi moi eḱwōns aĝontm̥ nerm̥ widn̥tei.
Eḱwōs tu ewewkʷont : ḱludhi, owei, ḱēr gheaghnutoi n̥smei widn̥tbh(y)os : nēr, potis, owiōm r̥ wl̥hnām sebhi gʷhermom westrom kʷr̥neuti. Neĝhi owiōm wl̥hnā esti.
Tod ḱeḱluwōs owis aĝrom ebhuget.

Traduction littérale

[Le] mouton et [les] chevaux

[Sur une colline], [un] mouton, sur lequel [la] laine n'était pas, vit [des] chevaux, un, [une] charrette lourde tirant, un [autre], [une] charge grande, un [autre], [un] homme rapidement portant. [Le] mouton aux chevaux dit : [il] [le] cœur me blesse [de] voir [un] homme [des] chevaux conduire.
[Les] chevaux au mouton dirent : écoute, mouton, [il] [le] cœur nous blesse [de] voir [un] homme, [le] maître, [à partir de] la laine du mouton faire pour lui-même [un] chaud vêtement, et au mouton [la] laine n'est pas.
Cela ayant entendu, [le] mouton à la plaine fuit.

Traduction plus élaborée

Le mouton et les chevaux

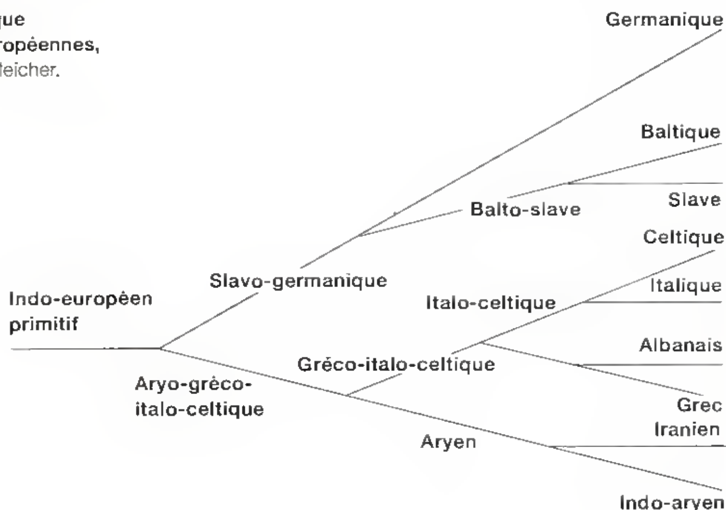
[Sur une colline], un mouton, qui n'avait plus de laine, vit des chevaux — l'un tirait une lourde charrette, l'autre portait une charge imposante, un troisième transportait un homme avec célérité. Le mouton dit aux chevaux : cela me fait de la peine de voir un homme conduire des chevaux.
Les chevaux répondirent au mouton : écoute, mouton ! Cela nous fait de la peine, à nous, de voir un homme, le maître, se faire pour lui-même un chaud vêtement avec la laine d'un mouton, alors que ce mouton n'a plus de laine pour lui-même.
A ces mots, le mouton s'enfuit dans la plaine.

6. Trois versions du conte proto-indo-européen de Schleicher. Chacune de ces versions propose un mot différent pour désigner l'homme qui protite à la fois du mouton et des chevaux. Schleicher a reconstruit le sien d'après la série : sanscrit *mánuṣ*, gotique *manna*, anglais *man*, russe *muž* ; Hirt a tiré le sien du proto-indo-européen **dhĝhm̥on-* « humain », qui correspond au latin *homō*, au gotique *guma*, au tokharien B *śaumo*, au lituanien *žmuō* ; la version la plus récente préfère, elle, **$h_3$ner-* « homme » — cf. sanscrit *nár-*, vieil iranien *nar-*, grec *anḗr*, albanien *njeri*, etc. Un quatrième terme, **wi$h_1$rós*, signifie « mâle ».

passionné pour la biologie — aussi n'est-il pas étonnant qu'il se soit servi, pour décrire la différenciation des langues qu'il étudiait, du modèle de l'arbre généalogique. L'hypothèse indo-européenne présupposait que la grande ressemblance de ces idiomes ne pouvait s'expliquer que si l'on postulait une langue-mère commune, dont tous étaient issus. C'est cette langue originelle que nous appelons aujourd'hui le « proto-indo-européen » (PIE). L'aire où l'on parlait cette langue s'était fractionnée en plusieurs régions distinctes, et la langue originelle s'était subdivisée en différents groupes, que Schleicher appela les « fondamentaux ». Le celtique, le germanique ou le slave étaient des exemples de ces « fondamentaux ». Puis le même processus de divergence graduelle s'était reproduit, et les « fondamentaux » s'étaient scindés en parlers distincts : le celtique avait donné naissance à l'irlandais, au gallois, au manxois, au breton, etc., le slave au russe, à l'ukrainien et au polonais, et ainsi de suite… Enfin, ces langues elles-mêmes avaient éclaté en de multiples dialectes et sous-dialectes. Pour illustrer ce processus, Schleicher recourut au modèle, venu de la biologie, de l'arbre généalogique : c'est ainsi qu'il se représentait la différenciation des langues indo-européennes. La longueur des branches indiquait le temps pendant lequel des « fondamentaux » étaient restés en association étroite, et la distance entre elles leur degré de proximité. Ce diagramme montrait clairement que les langues européennes du nord (germaniques, baltes et slaves) étaient plus proches les unes des autres que celles de l'ouest et du sud — et aussi que le germanique avait divergé de la branche nordique bien avant que le balte et le slave ne se soient disjoints.

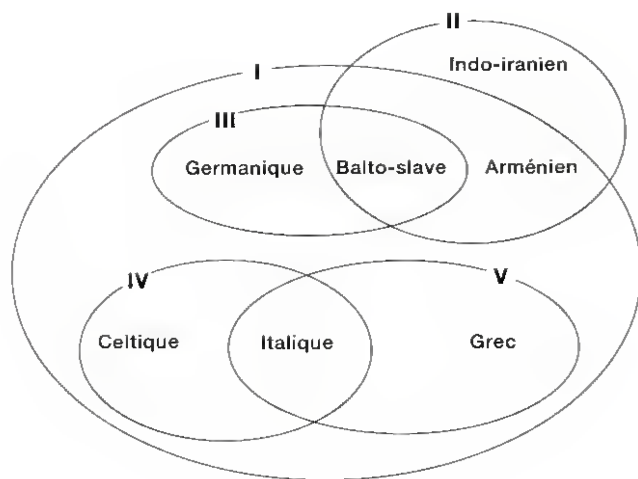
Il est évident que ce modèle génétique ne pouvait pas ne pas peser sur tous les débats relatifs à l'histoire de chacune des langues et populations indo-européennes. Or, il contraignait à poser certaines questions, par exemple celle-ci : quand les

7. L'arbre généalogique des langues indo-européennes, d'après Augustus Schleicher.

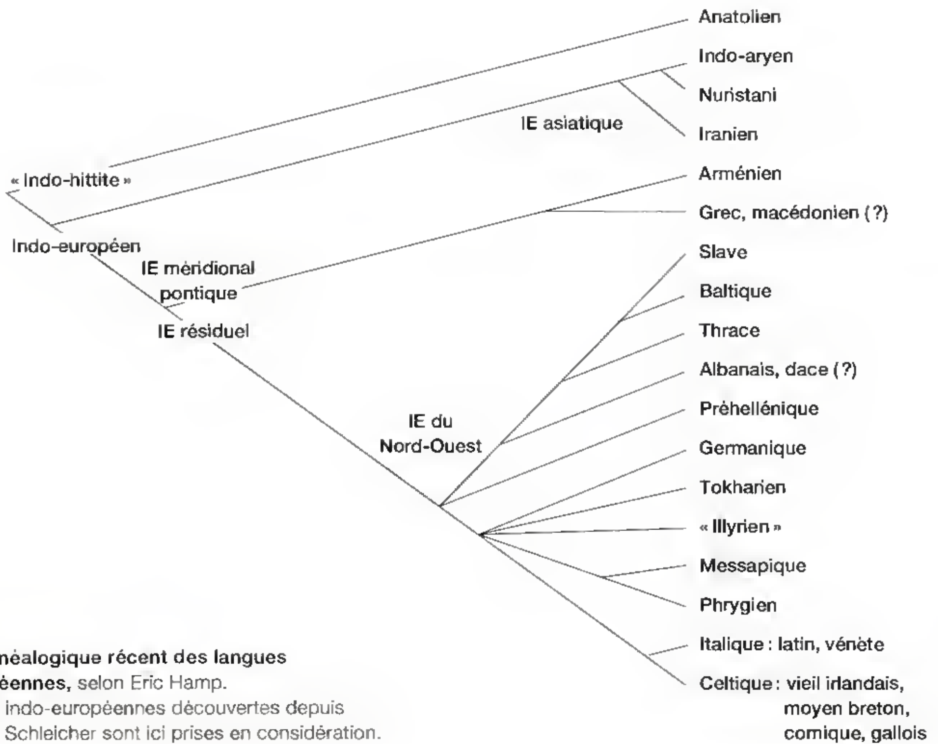


langues germaniques se sont-elles séparées des langues balto-slaves ? Et ces questions se transformèrent bien vite en d'autres interrogations, du genre : quand les *peuples* germaniques se sont-ils dissociés des peuples balto-slaves ? Quand les Celtes se sont-ils détachés des peuples italiques ? Et les Indiens des Iraniens ? Et ce type de questions historiques appelait à son tour un certain type de réponses, dont la teneur n'était au fond pas si éloignée de la recherche des descendants de Noé…

Le schématisme du modèle de l'arbre généalogique provoqua des réactions. D'abord, la conception de Schleicher reposait sur la prémisse implicite que les langues indo-européennes avaient divergé les unes des autres, et qu'elles n'avaient pas eu de contact avec d'autres idiomes. Or, ce postulat était contraire à l'expérience historique — qui montre que des langues appartenant à des groupes différents n'ont cessé de s'influencer les unes les autres après qu'elles ont divergé de leur ancêtre commun. Ensuite, et c'était là le plus important, ce modèle ne parvenait pas à expliquer de nombreuses relations linguistiques qui étaient pourtant transparentes, même aux yeux d'un savant du XIXe siècle. La fameuse distinction entre langues *centum* et langues *satem*, par exemple, court à travers les trois branches principales de l'arbre. Ce qui fonde cette distinction, c'est, comme on sait, l'évolution du son indo-européen **ḱ*, dont l'aboutissement est notablement différent selon les langues. Le mot signifiant « cent », **ḱm̥tóm*, conserve en effet le son *k* en latin (*centum*), en vieil irlandais (*cét*), en grec (*hekatón*), en gotique (*hund* < **kunt*), mais commence par une sifflante en indo-aryen (*śatám*), en iranien (*satəm*), en lituanien (*šim̃tas*), etc. Le modèle de Schleicher exigeait qu'il y eût une relation étroite entre le balto-slave et le germanique ; or, du point de vue de cette distinction, le slave était plus proche des langues asiatiques. Et chaque fois que l'on tentait



8. Le modèle des vagues, selon Johannes Schmidt. Les langues incluses dans l'ellipse I présentent toutes e à la place du a indo-iranien (cf. latin *est*, sanscrit *asti*). Dans celles comprises dans l'ellipse II, le son **k* a évolué en sifflante *(centum, satem)*. Les langues de l'ellipse III ont certaines terminaisons casuelles en *-m* (plutôt qu'en *-bh*).



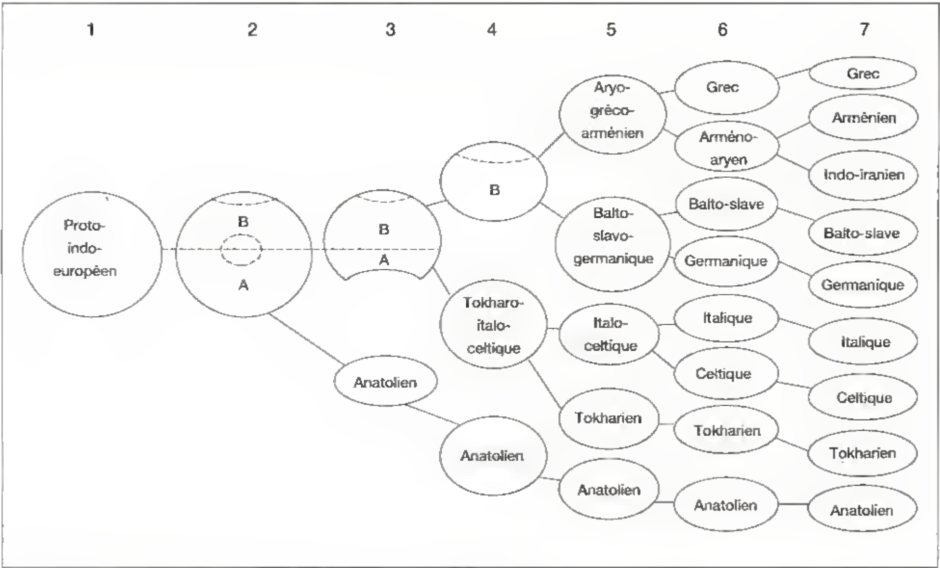
9. Arbre généalogique récent des langues indo-européennes, selon Eric Hamp.
Les langues indo-européennes découvertes depuis l'époque de Schleicher sont ici prises en considération.

de réajuster en conséquence les branches de l'arbre, on pouvait toujours trouver une autre isoglosse (une similarité linguistique) qui contredît ce réajustement.

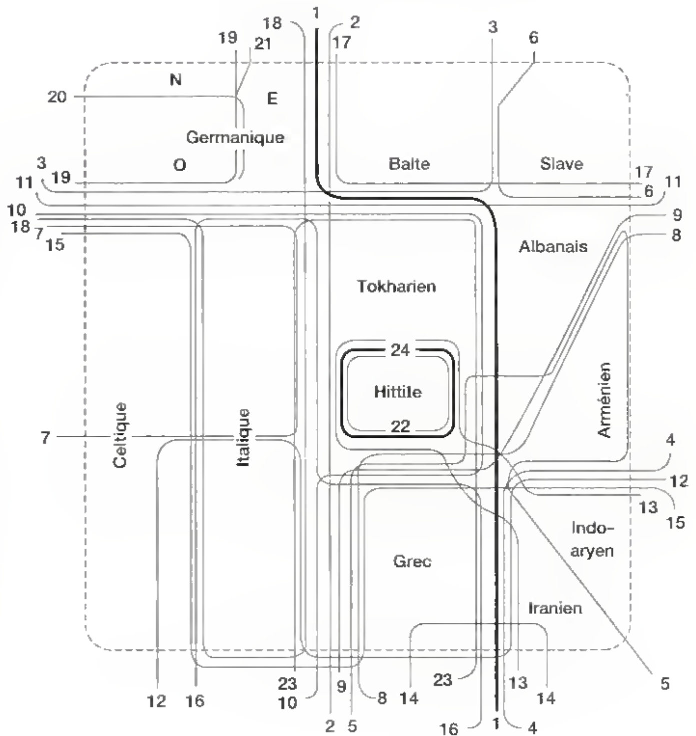
Johannes Schmidt (1843-1901) proposa une solution à ce problème. Il abandonna le modèle de l'évolution par ramification, et se représenta les locuteurs indo-européens comme une large bande de population dans laquelle des innovations linguistiques se produisaient, puis se répandaient comme des vagues à partir de leur aire initiale, affectant une partie des autres langues, mais rarement la totalité. L'image qui illustrait cette conception n'était plus un arbre, mais une série de cercles qui se chevauchaient ou s'englobaient — reflétant les similitudes spécifiques qu'on pouvait repérer entre telle langue et telle autre. Par exemple, les langues balto-slaves de Schleicher avaient certes en commun la même évolution du **ḱ* proto-indo-européen, mais en même temps elles présentaient des ressemblances avec les langues germaniques, ressemblances que le chevauchement des deux cercles indiquait. C'était incontestablement une représentation plus réaliste des relations unissant les langues indo-européennes, mais elle reposait sur une prémisse fondamentale : les positions que les langues occupaient sur le diagramme correspondaient à des réalités géographiques mais ne spécifiaient pas le *moment* où une modification s'était produite.

Ce modèle, en un mot, était une description synchronique des langues indo-européennes, mais il n'offrait quasiment aucune perspective historique. Les Celtes, par exemple, devenaient simplement un peuple parlant un idiome qui semblait avoir des traits communs avec les langues italiques ; mais certaines de ces ressemblances pouvaient provenir de la langue originelle, le proto-indo-européen, et relever à ce titre d'une seule période historique, tandis que d'autres étaient peut-être apparues des millénaires plus tard, et cela le diagramme de Schmidt ne permettait pas de le savoir. D'ailleurs, pour rendre justice à ce savant, il faut préciser que son intention n'était pas tant de substituer un autre modèle à celui de Schleicher que d'ajouter une dimension supplémentaire, en l'occurrence synchronique, à la représentation que l'on pouvait se faire de l'interrelation des langues indo-européennes. Et si les vagues de Schmidt étaient plus subtiles que l'arbre de Schleicher, ce modèle n'en échouait pas moins à restituer l'évolution historique des idiomes en question.

Nous voici maintenant arrivés au moment où nous aimerions pouvoir décrire le modèle qui serait aujourd'hui universellement accepté ; malheureusement, toutes les tentatives ultérieures que l'on a faites pour se représenter les interrelations des langues indo-européennes se ramènent invariablement à la bidimensionalité de Schleicher ou de Schmidt, même si elle est enrichie de nombreuses données nouvelles, ou se déploie selon des articulations bien plus complexes. Le spécialiste actuel de linguistique historique pourra difficilement éviter la référence aux «fon-



10. Le développement des langues indo-européennes selon Thomas Gamkrelidze et Vyachislav Ivanov (1985).



11. Une version moderne du « modèle de la vague », due à Raimo Antilla (1972). Les nombres indiquent 24 isoglosses (similarités), partagées par différentes langues indo-européennes. L'isoglosse 1, par exemple, correspond à la distinction *centum / satem* (la vague II chez Schmidt). Un bon nombre d'isoglosses, généralement interprétées comme des innovations, relient le grec, l'iranien, l'indo-aryen et l'arménien ; de même, le germanique, le baltique et le slave présentent des similarités, alors qu'un gros faisceau d'isoglosses sépare l'italique du grec. Le hittite et le tokharien tendent à être plus conservateurs dans la plupart des développements dialectaux, ce qui s'explique par leur position périphérique au sein de l'ensemble indo-européen.

damentaux » de Schleicher, ou briser cette stratigraphie complexe d'isoglosses que constitue le modèle de la propagation par vagues. Il y a certes des faits qui ne sont plus discutés par personne, par exemple qu'il existait une parenté linguistique étroite entre les Indiens et les Iraniens avant leur émergence dans l'histoire ; mais dans l'ensemble la dialectologie indo-européenne fait, aujourd'hui encore, l'objet de nombreuses recherches passionnantes et de controverses passionnées.

L'hypothèse indo-européenne

L'hypothèse indo-européenne n'est plus guère contestée dans son principe, même si on discute encore sur les détails. C'est la seule façon convaincante d'expliquer qu'approximativement la moitié de l'humanité parle des langues présentant des ressemblances incontestables. Ce fait avéré oblige à supposer qu'il a existé à une certaine époque et dans une certaine région européenne ou asiatique une population qui parlait la langue dont descendent tous les idiomes que nous tenons aujourd'hui pour indo-européens. Le nom qu'on donne habituellement à cette langue (le proto-indo-européen) est aussi appliqué à ceux qui la pratiquaient, et qui font

l'objet de ce livre. Par ailleurs, on suppose également qu'ils occupaient à l'origine une aire géographique beaucoup plus restreinte que celle où nous les trouvons lorsqu'ils entrent dans la mémoire historique. Malheureusement, cette proposition s'est trop souvent appuyée sur un japhétisme qui n'osait pas dire son nom, je veux dire cette tendance qu'ont les auteurs du XIX[e] et même du XX[e] siècle à se représenter les Indo-Européens comme un peuple unique, à l'étroit dans son territoire, qui, après avoir perfectionné sa langue, se serait déversé sur toute la terre, en brandissant des épées et en répandant des paradigmes grammaticaux. Cette image hante la plupart des écrits consacrés au « peuple » indo-européen. Mais sa difficulté à être pleinement convaincante et sa capacité à provoquer la raillerie plutôt que l'évaluation critique n'entachent pas la validité de la notion, à laquelle pour notre part nous nous tiendrons, d'un peuple et d'un foyer circonscrits dans l'espace. Et comme cet élément de notre perception des Indo-Européens est essentiel à la plupart des investigations que nous mènerons ici, il est nécessaire d'en traiter de façon plus précise.

Le seul trait constant du langage, c'est qu'il ne cesse de changer ; la permanence serait en l'occurrence surprenante, puisqu'il faudrait qu'une multitude d'individus reproduisent exactement les mêmes sons, de génération en génération, et reconduisent le même idiome — tâche qui serait par nature contraire au comportement humain, ainsi qu'à la nécessité, à laquelle le langage est confronté, de s'adapter aux changements continuels qui se produisent dans la culture. Les raisons, au demeurant complexes, du changement linguistique (classes sociales, évolution phonétique, contact avec d'autres langues, analogie) ne sont pas ici notre objet. Qu'il nous suffise de prendre la mesure de l'inintelligibilité de la langue parlée par Chaucer pour un

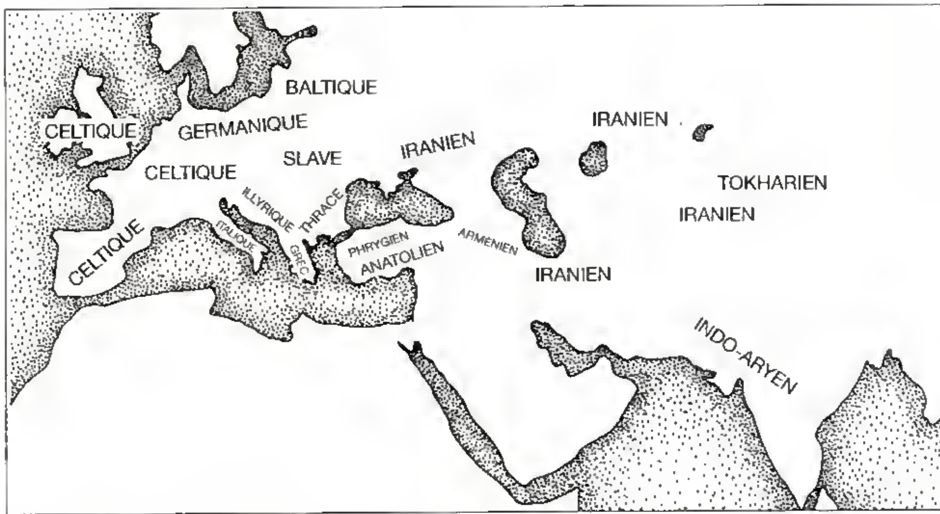
Anglais moderne
Yahweh is my shepherd, I lack nothing.
In meadows of green grass he lets me lie.
To the waters of repose he leads me.

Anglais moderne (période ancienne)
The Lord is my shepherd, I shall not want.
He maketh me to lie down in green pastures.
He leadeth me beside the still waters.

Moyen anglais
Our Lord gouerneth me, and nothyng shal defailen to me.
In the sted of pasture he sett me ther.
He norissed me upon water of fyllyng.

Vieil anglais
Drihten me raet, ne byth me nanes godes wan.
And he me geset on swythe good feohland.
And fedde me be waetera stathum.

12. La comparaison de ces différentes traductions du 23[e] Psaume illustre bien l'évolution de la langue anglaise durant le dernier millénaire.



13. La distribution géographique des principales langues indo-européennes au début des temps historiques.

anglophone actuel... Cet hypothétique observateur devrait très rapidement cesser de caresser l'espoir de comprendre quoi que ce soit, de la même façon qu'un Français, un Espagnol ou un Roumain celui de suivre une conversation avec un locuteur de la Rome antique. En réalité, si la continuité d'une langue peut être maintenue, ce n'est pas tant à cause de ce qui resterait identique que parce que, dans un espace donné, ses usagers empruntent au cours du temps à peu près le même chemin de changement linguistique.

Dès lors, on comprend qu'il existe plusieurs facteurs dont l'effet est d'affecter profondément la continuité linguistique (ou le parallélisme du changement). La quantité de changement dépend d'abord pour partie de la durée du temps écoulé dans un continuum linguistique ; elle dépend également de la taille et de la nature de l'aire géographique occupée : en l'absence de ces facteurs unificateurs que sont les médias ou la norme de l'écrit, des populations parlant originellement la même langue mais séparées par de grandes distances ne suivront vraisemblablement pas des chemins de changement parallèles ; si bien que, lorsque nous rencontrons de grandes similitudes linguistiques sur une vaste aire géographique, nous pouvons supposer une expansion récente, puisque le temps et la distance transforment normalement une langue unique en un continuum d'idiomes, certes apparentés, mais dont les différences ne peuvent aller qu'en s'accentuant. C'est pourquoi les ressemblances des langues indo-européennes entre elles — langues qui, au moment où elles font leur apparition dans l'histoire, occupent déjà un territoire s'étendant de l'Atlantique à l'Inde — plaident pour une extension à partir d'une aire originelle plus restreinte. Assigner à cette dispersion une très grande antiquité reviendrait à attribuer

au proto-indo-européen des propriétés totalement contraires non seulement aux données que nous livre l'examen de toutes les autres langues, mais aussi à ce que nous savons du comportement humain en général.

Résumons-nous. L'hypothèse indo-européenne consiste à présupposer une langue originelle, appelée «proto-indo-européen», parlée par une population particulière habitant une région située dans l'Eurasie et beaucoup plus restreinte que l'aire du déploiement des idiomes qui en sont issus, telle que nous pouvons l'observer au début de l'histoire. Les limites de ce foyer, sa situation géographique et sa datation historique seront discutées dans les chapitres ultérieurs.

2. Les Indo-Européens en Asie

L'Asie est tenue pour le berceau de l'humanité. Les temps changent, les hommes changent, mais la croyance en un berceau asiatique, elle, ne change pas.

Hans von Wolzogen, 1875

Les Indo-Européens n'ont pas fait subitement irruption dans l'histoire ; ils ont essaimé peu à peu pendant plus de 3 500 ans, signalant leur arrivée par des indices aussi variés que des tablettes d'argile trouvées en Anatolie et en Grèce, des inscriptions gravées sur la paroi d'une falaise iranienne, une dédicace inscrite sur un casque germain ou encore ce catéchisme luthérien à l'intention des Lituaniens païens. Mais, à quelque date et dans quelque contexte que nous rencontrions leurs langues, tous les locuteurs indo-européens partagent un trait commun : ils ne parlent pas « proto-indo-européen », mais des idiomes déjà différenciés. Comme nous nous proposons ici de retrouver les origines des premiers d'entre eux, nous concentrerons d'abord notre attention sur ces brefs moments où chacun des différents groupes fait son apparition dans l'histoire, puis examinerons les données linguistiques et archéologiques qui peuvent nous informer sur sa provenance. Nous pourrons ainsi nous rapprocher davantage (en tout cas nous l'espérons) de la communauté indo-européenne ancestrale d'où tous ces groupes sont issus.

Il est impossible, toutefois, de suivre cette voie sans employer un vocabulaire archéologique spécialisé, et notamment de faire appel à la notion de « culture », que l'on définit traditionnellement comme la présence récurrente, dans une aire géographique limitée, de céramiques, d'outils, de traits architecturaux et de rites funéraires similaires : on parlera en ce sens de la culture des Tombes du Gandhāra, par exemple, qui se situe dans la vallée pakistanaise du Swāt. Il faut souligner que ces cultures sont des constructions élaborées par les archéologues modernes, et que la question de leur correspondance effective avec tel ou tel groupe social préhistorique donne lieu à des débats constants. Les traces qu'elles ont pu laisser doivent être cherchées sur des sites archéologiques, où se trouvent quelquefois réunis plusieurs niveaux stratigraphiques renvoyant à des périodes différentes, chacune étant dési-

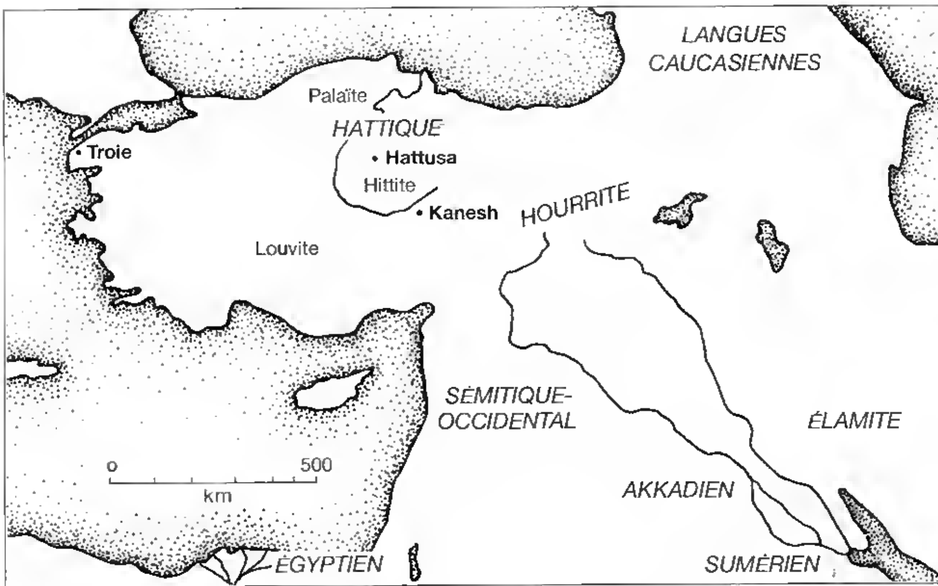
gnée par un nombre (Troie V renvoyant par exemple à la cinquième phase majeure du site de Troie) ; et des événements tels que la destruction de ces sites ou le surgissement d'un élément culturel particulier sont parfois observables dans plusieurs cultures à une époque apparemment identique : ils constituent alors ce que l'on nomme un « horizon ».

Comme les plus anciens matériaux historiques dont nous disposions proviennent du continent asiatique, c'est par là que nous commencerons notre enquête.

Les Anatoliens

Les premières populations de langue indo-européenne sur lesquelles nous possédions des données historiques sont les Anatoliens, dont l'existence est attestée dès le XIX[e] siècle avant notre ère, environ. A cette époque, les marchands assyriens avaient déjà pénétré dans le sud de l'Anatolie centrale, et fondé leur *karum* (centre de commerce) de Kanesh (l'actuelle Kültepe). Les fouilles pratiquées sur ce site comme dans plusieurs autres comptoirs assyriens ont permis de découvrir des tablettes d'argile rédigées en assyrien cunéiforme qui non seulement nous éclairent sur les activités journalières de ces négociants, mais mentionnent aussi des noms de personnes ou de lieux aux consonances manifestement indo-européennes[(4)]. Plus tard, vers le milieu du XVII[e] siècle, plusieurs langues parlées en Anatolie montrent la présence dans cette région de locuteurs indo-européens. De ces langues, c'est le hittite qui est, de loin, celle sur laquelle nous possédons le plus de données. Les Hittites, dont la capitale était Hattusa (aujourd'hui Bogazköy), nous ont en effet légué plus de 25 000 tablettes d'argile gravées entre 1650 et 1200 avant J.-C., et leurs archives contiennent en outre des tablettes rédigées en deux autres langues également indo-européennes, le louvite et le palaïte. Ces documents brossent le tableau d'une Anatolie dominée par les Hittites dans sa partie centrale, peuplée au nord par des locuteurs palaïtes qui leur étaient assujettis, et occupée, dans la plupart de ses régions occidentales et méridionales, par des Louvites qui jouent ici le rôle des rivaux traditionnels. Mais après l'effondrement de l'empire hittite vers 1200 avant J.-C., le louvite semble avoir largement prévalu dans le sud de l'Anatolie, et des langues qui lui étaient apparentées, tels le lycien, le carien et le lydien, continuèrent à être parlées jusqu'aux derniers siècles avant notre ère, voire jusqu'aux premiers siècles de notre ère, comme le pisidien que nous ne connaissons que par quelques noms figurant dans des inscriptions funéraires ; mais elles finirent toutes par disparaître, absorbées par la colonisation grecque.

Il est essentiel pour notre propos de se demander dans quelle mesure les langues anatoliennes étaient autochtones dans leurs aires de diffusion respectives. Les linguistes et les archéologues leur attribuent généralement une origine allogène, et considèrent qu'elles furent introduites dans la région par des envahisseurs de l'Age du Bronze qui ont assimilé des populations indigènes non indo-européennes.



14. Les premières langues indo-européennes d'Anatolie et leurs voisines non indo-européennes (en capitales).

De fait, les marchands assyriens du XIXe siècle avant notre ère consignèrent dans leurs tablettes des noms de peuples indo-européens, mais ces sources indiquent également qu'un ensemble important de populations parlant des langues non indo-européennes vivaient aussi dans la péninsule anatolienne. L'existence de ces populations n'est pas douteuse, puisque les archives hittites elles-mêmes contiennent des textes, des traductions de textes ou, fréquemment, des mots isolés qui appartiennent à une langue que nous appelons « hattique » ou « hattien ». Les Hatti sont donc regardés de nos jours comme le substrat prédominant — les aborigènes, si l'on veut, de l'Anatolie centrale — auquel les locuteurs hittites et palaïtes se superposèrent ultérieurement. Les Hittites empruntèrent non seulement de nombreux mots à ces Hatti[5], mais aussi une bonne part de leur culture, et certainement de leur religion ; le terme même de « hittite » vient d'ailleurs de *hatti*, les Hittites se nommant eux-mêmes *nesa* et appelant leur propre langue *nesili*. Le hattique est un idiome non indo-européen qui ne peut être rattaché avec certitude à aucune famille, bien que certains indices (tels que l'absence de tout genre grammatical ou l'usage des préfixes) donnent à penser qu'il pourrait s'apparenter au groupe des langues caucasiennes du nord-ouest (à l'abkhaze) ou peut-être même au kartvélien, qui est le principal groupe linguistique du Caucase méridional.

Plus à l'est, en bordure de l'Anatolie et de la Syrie septentrionale, vivait un autre grand peuple non indo-européen, les Hourrites. Les textes hourrites conservés dans

les archives hittites, les emprunts que le louvite a faits à cette langue, ou encore les inscriptions et textes des Hourrites eux-mêmes retrouvés au nord de la Mésopotamie et remontant à une époque fort lointaine (XXIIIe siècle avant J.-C.), sont autant de données qui plaident pour la présence de cet autre peuple non indo-européen aux frontières orientales de l'Anatolie indo-européenne. Si l'on ajoute à cela qu'au sud s'étendaient des territoires habités par des populations sémites et (antérieurement) sumériennes dont les langues n'appartenaient pas non plus à la famille indo-européenne, une conclusion naturelle s'impose à l'esprit : les Anatoliens parlant des langues indo-européennes et installés au centre de la péninsule venaient d'ailleurs, et il n'est guère vraisemblable que ce fût de l'est ou du sud-est de cette région, car la présence d'importantes populations qui ne parlaient pas ces idiomes y est historiquement attestée. Il est également clair, si l'on considère à la fois l'abondance des textes mixtes, les emprunts étrangers que l'on trouve en hittite comme en louvite et le tableau culturel global qui se dégage du contenu des documents parvenus jusqu'à nous, que les Anatoliens de langue indo-européenne avaient déjà atteint un point très avancé dans l'assimilation de cultures locales non indo-européennes avant même d'apparaître dans l'histoire.

Examinons maintenant ce que l'archéologie et la linguistique peuvent nous dire sur leurs origines. Pour les linguistes, le fait que trois langues indo-européennes aient cohabité en Anatolie centrale au XVIIe siècle avant notre ère soulève deux questions historiquement capitales. La première concerne la relation que ces idiomes entretenaient avec les autres composantes de cette famille linguistique. Les spécialistes de linguistique historique conviennent dans leur immense majorité que les langues de la branche anatolienne offrent des exemples extrêmes d'archaïsmes qui les distinguent de tous les autres parlers indo-européens : elles ont conservé des formes et des constructions grammaticales qui ailleurs ont disparu très tôt[6]. Certains

Hittite	*Hattique*	
n = ašta aššu	malḫip = ḫu	*Alors la bonté*
anda tarneškiddu	te-ta-ḫ-šul	*qu'il la laisse entrer,*
idalu = ma = kan	ašaḫ = pi	*mais le mal*
anda le tarnai	taš-tu-ta-šula	*qu'il ne le laisse pas entrer.*
DŠulinkattiš-šan	DŠulinkatti	*(Le dieu) Sulinkatte,*
LUGAL-uš	katti	*le roi,*
anda ešzi.	a-ta-niu̯aaš	*est assis à l'intérieur.*

15. Texte religieux bilingue, rédigé en hittite et en hattique. Le texte hittite contient des termes indo-européens : le vocable *aššu* « bien » rappelle le sanscrit *sú* et le grec *eús* « bien » ; la préposition hittite *anda* « à l'intérieur » est très proche du latin *endo* ; et la forme verbale *eszi* « est assis » peut être comparée aux formes sanscrite *āste* et grecque *hēsthai.* Sulinkattis est toutefois un nom hattique composé à partir de Sulin + *katti* « roi », tandis que l'expression LUGAL marque la royauté en sumérien. Les langues hittite et hattique avaient des structures très différentes ; pourtant les Hittites doivent aux indigènes Hatti l'essentiel de leur religion.

	Hourrite	*Proto-indo-européen*
2	šin	*dweh$_3$(u)
3	kik	*tréyes
4	tumni	*k^{w}etwor-
7	šinta	*septm̥
9	niš	*(e)néwn̥
10	eman	*dek̑m̥
« FRÈRE »	šena	*bhreh$_2$ter
« SŒUR »	šala	*dhuĝh$_2$tēr

16. Certains numéraux et termes de parenté montrent à quel point le hourrite différait des langues indo-européennes.

vont plus loin, et soulignent que la branche anatolienne paraît manquer de certaines formes grammaticales qui se sont développées dans l'ensemble des autres langues indo-européennes. Ce trait indiquerait selon eux que cette branche s'est détachée du tronc commun avant même qu'il soit parvenu au stade du proto-indo-européen, matrice des autres idiomes, c'est-à-dire que le proto-anatolien et le proto-indo-européen dériveraient d'un tronc commun proto-indo-hittite. Ce dernier point de vue ne fait pas l'unanimité, car la plupart des linguistes admettent que les langues anatoliennes avaient déjà subi de vastes changements sous l'influence des populations indigènes non indo-européennes avant que leur implantation ne soit reflétée par des documents historiques ; mais, en dépit des controverses finement argumentées que provoquent ces particularités linguistiques, rares sont les spécialistes qui contestent que les langues anatoliennes se soient séparées ou aient divergé très précocement du continuum dialectal commun proto-indo-européen.

La seconde question majeure a trait à la relation interne qui existait entre les langues anatoliennes. Dans la mesure où nous connaissons bien mieux le hittite que le louvite et le palaïte, sur lesquels les données sont fort maigres, il est difficile de déterminer avec précision jusqu'à quel point ces trois langues divergeaient. On sait qu'elles présentaient des différences, comme on s'en aperçoit aisément en comparant leur vocabulaire :

	Hittite	*Louvite*	*Palaïte*
« PÈRE »	attas	tati	papa
« SOLEIL » / « JOUR »	siwat	tiwaz	tiyaz
« MIEL »	melit	mallit-	
« CAMPAGNE »	kimmara-	immara	
« MAIN »	kessera-	issari	

Mais, en dépit de ces différences, et même si certaines sont plus marquées, ces trois langues sont beaucoup plus proches l'une de l'autre qu'elles ne le sont de n'importe laquelle des autres langues indo-européennes, même si l'on y inclut celles qui sont également attestées dès l'Age du Bronze. Elles semblent donc résulter toutes trois d'une différenciation linguistique qui s'est opérée au sein du large ensemble des dialectes communs à l'Anatolie ; et leurs divergences mutuelles doivent s'être produites avant leur première attestation historique, mais pas trop longtemps avant — sinon, on constaterait des différences encore plus grandes. C'est pourquoi les linguistes estiment en règle générale que les ancêtres des différents idiomes anatoliens pénétrèrent dans leurs aires de diffusion respectives au cours du IIIe millénaire avant notre ère, ou peut-être même dès la fin du IVe millénaire.

Examinons maintenant ce que l'archéologie peut nous dire. Tout d'abord, il faut voir qu'il n'est pas aisé de distinguer les Anatoliens de langue indo-européenne de leurs voisins ou prédécesseurs non indo-européens. Ils paraissent avoir totalement épousé les cultures locales de l'Age du Bronze, et ne présentent aucun trait culturel évident qui les caractérise comme *distinctement* indo-européens. La chose n'est guère surprenante si l'on considère que, durant cet Age du Bronze, la structure sociale de base de l'Anatolie consistait en une série de cités-États rassemblant des populations linguistiquement diverses partageant la même culture matérielle. Il a même été soutenu que le hittite lui-même n'était peut-être pas la langue du groupe dominant, mais plutôt une *lingua franca* issue de l'association étroite des premiers Hittites de Kanesh avec les marchands assyriens, pour qui cette ville était un important centre commercial, et qui était la première population anatolienne dotée d'un système d'écriture[7].

Nous devons aussi garder en mémoire que notre connaissance de l'archéologie anatolienne demeure très sommaire si on la compare aux données que nous possédons sur de nombreuses autres régions d'Eurasie, et qu'en conséquence la plupart des arguments avancés en faveur de la thèse des intrusions ethniques s'appuient sur des observations qui demeurent — chacun l'admet — fragiles. Cette situation est encore aggravée par la très grande latitude que les linguistes laissent en cette matière aux archéologues. La période durant laquelle ils sont en droit de chercher d'éventuelles invasions couvrant quelque 1 500 ans, les plus optimistes d'entre eux, qui croient que ces phénomènes peuvent être repérés dans les matériaux qu'ils interprètent, résistent rarement à la tentation de découvrir plusieurs envahisseurs possibles — venant de l'ouest aussi bien que de l'est.

Le cas d'intrusion le plus largement accepté se situe sans doute à la fin de l'Age du Bronze ancien II, vers 2700-2600 avant notre ère, car l'hypothèse de mouvements de population est alors étayée par des destructions de sites associées à des exodes. Des phases de destruction, dont les plus anciennes sont localisées en Anatolie occidentale, sont observées à cette époque sur tous les sites majeurs, cependant que nombre de sites mineurs sont abandonnés. L'exemple le plus convaincant est fourni



17. Les principaux sites qui reviennent dans les différentes théories relatives aux invasions anatoliennes.

par la plaine de Konya, puisque les études de terrain révèlent que le nombre des sites habités est passé ici de 100 dans la deuxième phase du Bronze ancien à 4 pour la période suivante : certains suggèrent donc que cet effondrement pourrait être dû à l'infiltration de nomades qui auraient profondément altéré l'économie sédentaire de la région. Enfin, deux autres données s'ajoutent à ce tableau : certaines innovations céramiques originaires du nord-ouest de l'Anatolie (Troie V) se sont propagées rapidement vers l'est, en même temps qu'une forme classique d'architecture monumentale ou rituelle issue de la même zone nord-occidentale (notamment le *megaron*, commun à Troie et à Beycesultan) a commencé à apparaître en Anatolie centrale sur des sites tels que Kanesh-Kültepe.

Les arguments visant à établir qu'une migration d'envahisseurs transitant de l'ouest vers l'est aurait eu lieu au milieu du IIIe millénaire s'accordent bien avec certaines théories linguistiques relatives à la dispersion des langues anatoliennes. Pour l'essentiel, le nouvel horizon se retrouve dans toutes les terres historiques habitées subséquemment par les Louvites, qui exercèrent une pression orientée selon le même axe ouest-est durant toute leur période d'existence. Cette crise de la fin de l'Age du Bronze ancien II peut donc être liée à l'arrivée des premiers Louvites ou même des premiers locuteurs anatoliens (en y incluant les ancêtres des Hittites), dont les langues devaient plus tard se différencier. Mais les abandons et destructions de sites peuvent aussi résulter de catastrophes climatiques ou de bouleversements intérieurs, de même que la diffusion d'un autre style de poterie ou d'une nouvelle forme architecturale ne dénote pas forcément l'implantation d'une nouvelle population ou d'une nouvelle langue.

Le *nucleus* originel de ces expansions supposées se situerait au nord-ouest de l'Anatolie, dans la zone même où se trouve le site de Troie. Les liens que cette région entretenait avec le sud-est de l'Europe, notamment dans le domaine de l'architecture et de la céramique (y compris les figurines), sont connus depuis longtemps. Jusqu'à

ces dernières décennies, on les attribuait à l'expansion de la haute culture du Proche-Orient vers les territoires peuplés par les barbares européens. Plus récemment, cependant, quelques archéologues ont reconnu que l'influence culturelle s'était peut-être exercée en sens inverse, au moins pendant la période de transition entre le Chalcolithique et le Bronze ancien : c'est ce que semblaient montrer, par exemple, les poteries, la métallurgie et l'architecture de plusieurs sites bulgares tels qu'Ezero, qui est antérieur à Troie. Certains estiment que ces similitudes témoignent seulement de la présence d'un même horizon culturel général sur les deux rives de la mer de Marmara, alors que d'autres préfèrent les imputer à de réels mouvements de population qui seraient survenus vers 3500-3000 avant notre ère : des peuples (ou peut-être des groupes de réfugiés) issus de la péninsule balkanique se seraient alors introduits dans le nord-ouest de l'Anatolie soit sous la pression, soit sous la direction des Indo-Européens. Et les ossements de chevaux — on ne sait pas s'ils étaient sauvages ou domestiques — exhumés sur divers sites anatoliens comme Demerci Hüyük sont également invoqués comme preuves de l'intrusion de populations venant du sud-est de l'Europe, où des domestications de chevaux antérieures à celles d'Anatolie peuvent être clairement attribuées aux premiers Indo-Européens. Mais nous ne sommes pas encore prêts à suivre une telle piste à ce stade de notre investigation, car cette question est trop étroitement associée au problème du foyer originel des Indo-Européens ; nous allons donc plutôt passer brièvement en revue les raisonnements des archéologues pour qui les origines des Anatoliens de langue indo-européenne doivent être plutôt recherchées vers le nord-est.

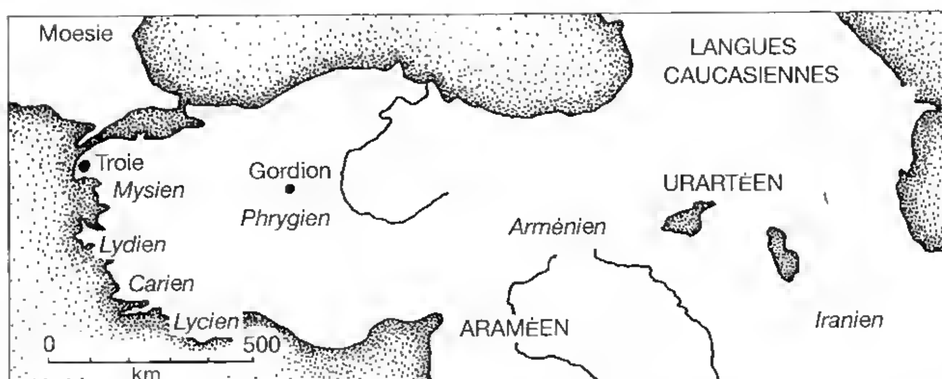
Pour la plupart, les arguments de ces archéologues ont trait à l'émergence d'un nouveau rite funéraire qui se répand au nord du Caucase et de la mer Noire à partir de la fin du IVe millénaire avant notre ère. Dès cette date, puis tout au long du IIIe millénaire, les défunts enterrés sur la steppe russo-ukrainienne sont placés dans des puits surmontés par un tertre (*kurgan* en russe). Or, avant même l'an ~3000, commencent à apparaître sur le territoire de la culture transcaucasienne indigène, dite « Kouro-Araxe », des sépultures assez similaires, comme le tombeau royal d'Uch Tepe, dans la steppe de Milska ; les tumulus funéraires étant jusque-là inconnus dans cette région, leur apparition a été expliquée par l'incursion d'éleveurs de bétail issus de la steppe qui auraient soumis la culture locale du Bronze ancien après avoir émigré du Caucase. Chose plus importante encore, une sépulture somptuaire enfouie sous un tertre élevé sur le site est-anatolien de Korucu Tepe a pu être comparée à des tombes plus ou moins analogues découvertes dans le Caucase et dans la steppe russe. Les ossements de chevaux exhumés sur divers sites de l'Anatolie orientale, comme Norsun Tepe et Tepecik, confirment aux yeux de certains la thèse de l'intrusion de populations venant de la steppe, car, comme nous l'avons dit précédemment, le cheval, connu depuis longtemps en Ukraine et en Russie méridionale, n'est pas attesté en Anatolie avant l'Age du Bronze[8]. Et l'on invoque la poursuite ultérieure de ces migrations et de ces contacts pour expliquer ce que l'on constate à une époque plus

récente — à savoir des similitudes entre certains tombeaux royaux de l'Anatolie nord-centrale, comme les treize tombes d'Alaca Hüyük, et des sépultures du nord du Caucase à l'apparence identique, ou contenant un mobilier funéraire apparenté.

Dans l'état actuel de nos connaissances, l'hypothèse d'une invasion nord-orientale «cadre» moins avec les données linguistiques que l'hypothèse nord-occidentale. Les preuves d'incursion sont limitées soit à l'Anatolie orientale — c'est-à-dire à des terres historiquement attribuées à des populations de langue hourrite ou caucasienne —, soit à l'Anatolie nord-centrale — région où l'on pourrait s'attendre à trouver des locuteurs hattiques ou kaskiens, groupes linguistiques apparemment non indo-européens. Les funérailles du type kurgan sont en général absentes des territoires où se trouvent les principales populations indo-européennes qui font l'objet de notre investigation, et notamment des terres louvites de l'Anatolie méridionale et occidentale. Par ailleurs, même si les chefs enterrés sous ces kurgans ont été ensevelis non loin du territoire traditionnel des Hittites, les linguistes s'opposent catégoriquement à la thèse d'une arrivée séparée des Hittites et des Louvites, ceux-ci venant de l'ouest, et ceux-là arrivant de l'est. Leurs langues semblent trop liées entre elles, trop proches l'une de l'autre, pour qu'on puisse supposer une séparation aussi profonde que celle qui se serait produite si chacune avait suivi, autour de la mer Noire, un trajet de propagation différent. Enfin, les ressemblances entre les sépultures royales découvertes au nord et au sud du Caucase peuvent s'expliquer autrement que par des migrations : on peut penser que les élites locales qui se développèrent dans les deux régions, tout au long de l'Age du Bronze ancien, par le contrôle de réseaux d'échange de biens prestigieux, éprouvèrent le besoin d'affirmer leur position hiérarchique en adoptant des pratiques d'inhumation plus ostentatoires. Pour l'heure, c'est donc du côté de l'origine occidentale que penche nettement la balance.

Les Phrygiens

Après l'effondrement de l'empire hittite, vers 1200 avant notre ère, la distribution des langues indo-européennes implantées sur la péninsule anatolienne se modifia. Les locuteurs louvites continuèrent à prédominer dans le sud de l'Anatolie et dans certaines zones du nord de la Syrie, se couvrant si bien des oripeaux des Hittites qu'ils furent désormais désignés sous cette appellation ethnique, au moins dans la Bible. Ces Louvites employaient une écriture hiéroglyphique, autrefois nommée à tort «hittite hiéroglyphique» en raison du lieu de sa découverte (l'ancienne capitale hittite d'Hattusa), et appelée aujourd'hui plus généralement «louvite hiéroglyphique». En Anatolie occidentale, comme on l'a vu, d'autres langues anatoliennes tardives comme le lycien (qui dérivait du louvite) se maintinrent jusqu'à ce que leurs locuteurs se fondent dans la masse des colons grecs. Mais en Anatolie centrale, au cœur même de l'empire hittite, apparut une nouvelle langue indo-européenne, le



18. L'Anatolie après la chute des Hittites. Les langues indo-européennes sont indiquées en italique ; les langues non indo-européennes, en capitales.

phrygien, qui ne fait pas partie du groupe anatolien et ne peut être rattachée à aucun des précédents idiomes indo-européens pratiqués en Anatolie.

Entre ~1200 et ~800, les Phrygiens sont traditionnellement associés à d'autres envahisseurs qui se répandirent dans la zone centrale de l'Anatolie à partir de son littoral occidental et plongèrent toute la région dans un «âge obscur» après avoir détruit les principales cités hittites. Les données archéologiques afférentes à ces envahisseurs sont encore incertaines, notamment parce qu'un chaînon manque. entre leur occupation supposée de Troie VIIb au XIIe siècle et la première apparition d'une poterie distinctement phrygienne dans le centre de l'Anatolie, au cours du VIIIe siècle avant J.-C. (des céramiques noires faites à la main sont attestées à partir de cette époque sur de nombreux sites, dont l'ex-capitale hittite d'Hattusa et la nouvelle capitale phrygienne de Gordion). Quoi qu'il en soit, ces populations dominèrent l'Anatolie centrale pendant plusieurs siècles et produisirent nombre de figures communes à la fois à l'histoire anatolienne et à la mythologie grecque : ces personnages portent tous le nom de Midas.

Le Midas historique régna au VIIIe-VIIe siècle avant J.-C., et l'on sait que la lutte qu'il mena contre les Assyriens pour étendre les frontières du royaume phrygien porta brièvement son État à son apogée, juste avant qu'il ne s'effondre sous la pression des envahisseurs cimmériens venus du nord (Midas, après cette défaite, se suicida en buvant du sang de bœuf). Mais plus célèbre est, bien entendu, le Midas mythique, dont l'histoire fut narrée, avec diverses variantes, en Macédoine et en Phrygie, et nous verrons bientôt comment cette confusion n'est pas sans lien avec le problème global des origines phrygiennes. Ayant capturé, en versant du vin dans une source, un silène (version archaïque, plus sage mais plus portée sur l'alcool, du satyre classique), Midas remit cette créature à Dionysos, qui le récompensa en acceptant d'exaucer le vœu qu'il formerait. Le roi demanda que tout ce qu'il touche se

change désormais en or, et tout alla bien jusqu'à ce qu'il découvre que les aliments et boissons qu'il portait à sa bouche se transformaient eux aussi au moindre contact en ce métal précieux : mourant de faim, il se repentit alors de sa folie devant le dieu, qui lui ordonna de se laver dans les eaux du Pactole ; Midas s'exécuta, et la rivière se chargea instantanément de paillettes d'or — qui allaient être à l'origine de la prospérité économique du roi lydien Crésus, autre grand symbole d'opulence. Voilà pour le mythe… Mais la richesse des Phrygiens n'était pas seulement proverbiale : les vastes et somptueux tumulus funéraires qui leur sont attribués montrent bien qu'elle était tout à fait réelle.

Que peut maintenant nous apprendre l'étude de leur langue ? Nous sommes sur ce plan gravement limités par le petit nombre de mots phrygiens parvenus jusqu'à nous. Nous ne connaissons cet idiome que grâce à 240 inscriptions anciennes ne remontant pas au-delà de la période 800-600 avant J.-C., ainsi qu'à une centaine d'autres, qui sont beaucoup plus récentes (elles datent des premiers siècles de notre ère) et consistent en des mises en garde (le plus souvent non respectées) adressées aux pillards de tombes. A cela s'ajoutent les données habituelles relatives à divers noms de lieux ou de personnes, ainsi que quelques gloses manuscrites — des commentaires marginaux définissant le sens de mots obscurs. Parmi ces sources figure un plaisant texte d'Hérodote où l'on apprend comment le pharaon Psammétique (663-609) tenta de découvrir quelle était la plus ancienne langue du monde : il fit élever deux nourrissons en interdisant qu'on leur parle avant qu'eux-mêmes aient proféré leurs premiers mots ; les premières paroles prononcées par ces enfants appartiendraient forcément, pensait-il, à ce langage originel. Or, le premier mot qu'ils articulèrent fut *bekos*, terme dont Hérodote nous assure qu'il signifiait « pain » en phrygien ; et la langue phrygienne fut érigée pour cette raison au rang de langage

Vieux phrygien
Ates arkia evais akenan o-lavos midai lavaltaei vanaktei edaes.

« Ates ? dédia et grava cette pierre pour Midas, protecteur du peuple, roi. »

Phrygien tardif
ios ni semoun knoumanei kakoun addaket,
gegreimenan egedou tios outan
akke oi bekos akkalos tidregroun eitou.

Celui qui portera atteinte à cette tombe
subira l'inévitable malédiction du dieu
et le pain et l'eau seront amers à son palais.

19. Deux inscriptions phrygiennes. L'inscription la plus récente comporte le terme *kakoun* « mal, atteinte », qui peut être comparé au grec *kakós* « mauvais », d'où provient par exemple « cacophonie » (peut-être s'agit-il d'un emprunt) ; ce terme semblerait dériver du proto-indo-européen **kakka*, expression enfantine qui se retrouve dans l'arménien *k'akor* « excrément », le grec *kakkáō*, le latin *cacō*, l'irlandais moyen *caccaim*, etc. A un tout autre registre appartient *tios*, que certains linguistes apparentent au sanscrit *dyāus*, au grec *Zeùs* ou à des mots similaires désignant le ciel/dieu pour les Indo-Européens. On notera, enfin, que la seconde inscription contient le vocable *bekos*, dont on sait par Hérodote qu'il signifiait « pain ».

originel de l'humanité. Récit fantaisiste, qui ne nous incite guère à faire pleinement confiance à ce même Hérodote quand il affirme par ailleurs que les Phrygiens venaient de Macédoine, et qu'ils avaient gagné, peut-être à l'époque de la guerre de Troie, le nord-ouest de l'Anatolie, où ils abandonnèrent leur ancien nom de « Bryges » pour celui sous lequel nous les connaissons, et, bien que, selon les sources grecques antérieures à Hérodote, les Phrygiens soient originaires d'Anatolie, on admet en général que ce peuple était bel et bien originaire du sud-est de l'Europe.

Bien que cette pénurie de données linguistiques empêche de déterminer avec précision le statut dialectal du phrygien à l'intérieur de la famille indo-européenne, aucun indice décisif ne permet d'en faire un parler anatolien, proche du hittite, du louvite ou du palaïte ; la thèse de l'intrusion postérieure semble beaucoup plus vraisemblable. Certains ont tenté de relier le phrygien au thrace et à l'illyrien, qui sont deux langues indo-européennes importantes des Balkans, malheureusement attestées par un matériel encore plus clairsemé, et nombre de manuels parlent d'un groupe linguistique « thraco-phrygien », mais cet apparentement n'est pas encore établi. Néanmoins, le phrygien paraît plus proche de ces langues des Balkans que de tout autre idiome : c'est donc dans cette direction que les linguistes cherchent l'origine de ce peuple, en s'en remettant à Hérodote, dont l'indication n'est pas moins plausible que toutes les autres hypothèses avancées[(9)].

Les données historiques et archéologiques sont, elles aussi, beaucoup trop maigres pour élucider définitivement la question des origines phrygiennes. Le fait archéologique qui accrédite le plus la thèse de l'invasion — la rupture brutale entre Troie VIIa et VIIb qu'on observe vers 1200 avant notre ère, avec l'introduction de la Céramique Bosselée venant de l'Europe du sud-est — concorde bien avec le texte d'Hérodote, mais, hélas, il ne nous conduit pas plus loin que le nord-ouest de l'Anatolie ; si bien qu'il est difficile d'y voir une confirmation de l'existence de ce roi Midas (l'un des tout premiers Midas phrygiens ?) dont des archives hittites tardives disent qu'il régnait sur la frontière du nord avant la destruction d'Hattusa. C'est seulement à partir du VIIIe siècle, où des inscriptions et un style de poterie spécifique signalent sans ambiguïté la présence phrygienne, que l'implantation de cette population en Anatolie est incontestable. Le seul élément de sa culture qui soit manifestement allogène est le tumulus funéraire, particulièrement fréquent à Gordion. L'usage de vastes tumulus est bien connu dans les Balkans, et il y est beaucoup plus ancien qu'en Phrygie, de sorte qu'un lien entre ces deux régions est postulé depuis longtemps par les chercheurs ; mais, comme ces tumulus n'apparaissent en territoire phrygien qu'à partir du VIIIe siècle, on ne peut défendre la thèse d'un foyer balkanique que si l'on dissocie les Phrygiens de l'horizon de destruction commun à Troie VII et à Hattusa. On a aussi avancé récemment que la migration phrygienne était peut-être encore antérieure, et correspondait à l'apparition du cheval à Troie VI (vers ~1700) ; mais nous ne nous prononcerons pas sur ce point avant d'avoir étudié les Arméniens, autre population indo-européenne à laquelle est attribuée une origine extra-anatolienne.

Les Arméniens

Quand il énumère les composantes de la grande armée du roi perse Xerxès (519-465), Hérodote inclut les Arméniens, qu'il présente comme des « colons phrygiens ». Cette information, associée à la place qu'occupe leur langue au sein de la famille indo-européenne, incite généralement à penser que les Arméniens, tout comme les Phrygiens, émigrèrent en Asie mineure à partir des Balkans [10]. Mais l'arménien, contrairement au phrygien, est toujours une langue vivante : il est encore parlé de nos jours par 5 millions de personnes environ. Les premiers textes que nous connaissions, le plus souvent d'inspiration religieuse, sont traditionnellement datés du Ve siècle après J.-C. Ils sont sans doute plus récents, mais rien ne permet de conclure que l'implantation de ce peuple dans ses territoires historiques ait été aussi tardive. Les Arméniens eux-mêmes prétendent, si l'on en croit leurs récits traditionnels, être arrivés en Arménie au VIIIe siècle avant notre ère, et des documents iraniens signalent leur présence dès le IIe siècle avant J.-C. Le nom d'Arménie (*Arminiya*) est cité dans des inscriptions remontant à l'an 600 avant J.-C., mais l'expérience montre qu'il faut être très prudent chaque fois que l'on est tenté d'identifier le nom d'un peuple et celui d'un espace géographique. La question de la provenance véritable du peuple arménien ne peut donc être tranchée qu'après examen des données linguistiques, des témoignages historiques de ses voisins ou prédécesseurs, ainsi que des indications archéologiques. Or, même si ces différentes approches n'ont pas permis de dégager un consensus total, il est possible de dessiner un canevas général qui suscite un large assentiment.

Tout d'abord, bien que comptant clairement parmi les langues indo-européennes, l'arménien, comme le phrygien, ne présente pas de relation étroite avec les langues anatoliennes, si ce n'est par les emprunts qu'il leur a faits — indice capital, puisqu'il montre que les Proto-Arméniens furent en contact à la fois avec les locuteurs louvites et (chose plus importante encore) avec les Hittites. On peut en inférer qu'ils avaient déjà traversé l'Anatolie avant que le hittite soit remplacé par le louvite, vers 1200 avant notre ère. Ensuite, il appert que les plus proches voisins linguistiques des Arméniens étaient les Phrygiens, les Thraces et, surtout, les Grecs (certains spécialistes

Vieil arménien
Hayr mer or erkins : surb eliçi anun k'o. Ekesçē ark'ayut'iwn k'o.
Eliçin kamk' k'o orpēs erkins ew erkri.

Notre père dans-les-cieux : que ton nom soit sanctifié. Que ton règne vienne.
Que ta volonté soit faite dans-le-ciel comme sur-la-terre.

20. Premiers versets du « Notre Père » en arménien classique. Le premier mot, *hayr*, correspond au proto-indo-européen *$ph_2t\bar{e}r$; soit le son *p s'est transformé en *h*, comme le proto-indo-européen *$penk^we$ « cinq » a donné l'arménien *hing*, soit il s'est perdu, comme dans le cas de l'arménien *otn* « pied » : le sanscrit dit *pad-*, le grec *poús*, le latin *pēs*, l'anglais *foot*.

parlent même d'un groupe linguistique « gréco-arménien ») : tout cela donne du poids à l'hypothèse d'une localisation balkanique antérieure à leur migration à travers l'Anatolie. L'origine allogène des Proto-Arméniens est également confirmée par le fait qu'ils finirent par occuper le territoire de l'Urartu, puissant royaume formé autour de la région du lac de Van qui prospéra entre le IXe et le VIe siècle et laissa de nombreuses preuves textuelles de sa non-appartenance à la famille indo-européenne. Les linguistes contemporains considèrent que l'urartéen était étroitement apparenté au hourrite, cette grande langue non indo-européenne parlée en Anatolie orientale et en Mésopotamie septentrionale ; or Igor Diakonov a présenté récemment une série d'arguments qui tendent à démontrer que certains vocables arméniens ont été empruntés aux populations hourro-urartéennes : par exemple les termes signifiant « esclave », « brique », « sceau » ou « étain », divers noms de végétaux locaux (« menthe », « grenade », « prune », « coing ») ou d'autres réalités régionales : on peut donc penser que les Proto-Arméniens prirent le contrôle des montagnes de l'Arménie après la disparition du royaume d'Urartu, et qu'ils y étaient présents dès la seconde moitié du Ier millénaire avant notre ère. La langue arménienne absorba ensuite un grand nombre de termes étrangers appartenant à des langues voisines — notamment à l'iranien ou à l'araméen, parler sémitique en usage au nord de la Mésopotamie —, les plus anciens de ces emprunts semblant s'être produits entre le Ve et le Ier siècle avant J.-C. Toutes ces données laissent penser que les Arméniens pénétrèrent en Anatolie à l'occasion d'une vaste série de mouvements migratoires suivis également par les Phrygiens, et qu'ils jouaient déjà un rôle prédominant en Arménie vers l'an 500 avant J.-C.

Selon l'éminent linguiste et historien russe Igor Diakonov, auteur de l'étude la plus solidement argumentée sur la question des origines de ce peuple, les Arméniens descendraient des Moushki et d'autres tribus qui occupaient les bassins de l'Euphrate supérieur et de l'Aratsani inférieur vers 1165 avant notre ère d'après des sources assyriennes. Ces populations lui semblent convenir tant par leur localisation que par l'époque de leur existence, car le terme « Moushki » évoque à la fois les Arméniens et les Balkans : Diakonov le rapproche en effet du vocable *(Sa)mekhi*, qui signifie « Arméniens » en géorgien, et d'un formatif ethnique commun, selon certains, aux deux noms de « Mysie » (province d'Asie mineure) et de « Moésie » (province thrace). Pour ce chercheur, les Moushki (c'est-à-dire les Proto-Arméniens) se déplacèrent vers l'est, puis absorbèrent à la fois les Louvites du sud de l'Anatolie méridionale et les Urartéens de l'Anatolie orientale pour former l'actuel peuple arménien.

Mais rattacher les Phrygiens et les Arméniens à une seule et même vague migratoire aboutit à une impasse. Car ces Moushki que Diakonov assimile aux Proto-Arméniens en se fondant sur des textes assyriens du XIIe siècle peuvent être aussi légitimement tenus pour des populations phrygiennes ou thraces sur la foi d'autres sources, et l'absence de documents épigraphiques interdit de trancher dans un sens ou dans l'autre. Mieux vaut donc laisser de côté ce genre de détails, et envisager la question sous un angle plus global.

Il est probable qu'une seconde vague de migrants indo-européens a traversé l'Anatolie après celle qui généra les premières langues anatoliennes (hittite et louvite) : non seulement la thèse selon laquelle le phrygien et l'arménien dériveraient du hittite ou du louvite n'est étayée par aucun indice linguistique convaincant, mais d'autres éléments — la tradition historique, telle que nous la trouvons chez Hérodote, certains noms de lieux thraces et anatoliens tels que «Moésie» et «Mysie», ou diverses similitudes dialectales avec le grec — autorisent à penser que ces dernières migrations indo-européennes étaient issues des Balkans. Du reste, les données archéologiques sont à cet égard probantes (en plus de l'influence balkanique que l'on constate dans le nord-ouest de l'Anatolie), et il est inutile de forger des hypothèses alternatives pour expliquer les horizons de destruction qui s'observent au XIIe siècle. Les annales assyriennes du même siècle, qui accusent les Moushki d'avoir envahi l'Assyrie avec des armées de 20 000 hommes, laissent supposer que d'importants déplacements de population eurent lieu à cette époque. Et le remplacement linguistique d'un groupe par un autre est clairement documenté dans deux cas : celui des Phrygiens, qui ont supplanté les Hittites en Anatolie centrale, et celui des Arméniens, qui se sont substitués aux Urartéens en Anatolie orientale. Dès les premiers siècles de notre ère, seule la langue arménienne était encore vivace : les trois autres ou bien s'étaient éteintes depuis longtemps, ou bien n'allaient pas tarder à disparaître.

Les Indo-Aryens

Au regard de la seule logique, on pourrait s'attendre à ce que le prochain peuple de langue indo-européenne rencontré à l'est de l'Anatolie fût le peuple iranien. Nous verrons bientôt qu'il n'en va pas ainsi, et que le problème des origines des populations indiennes ou indo-aryennes doit être traité d'abord. De plus, on ne peut s'atteler à cette tâche que si l'on considère plus globalement les ramifications des dialectes indo-européens. Pour qui examine ces dialectes, une observation s'impose (qui est

Avestique	təm amavaṇtəm yazatəm
Sanscrit	*tám ámavantam yajatám*
	sūrəm dāmōhu səvištəm
	śū́ram dhā́masu śáviṣṭham
	miθrəm yazāi zaoθrābyō
	mitrám yajāi hótrābyaḥ
	Ce très puissant dieu Mithra
	le plus fort parmi les créatures de ce monde
	je l'adorerai en lui offrant des libations.

21. L'hypothèse d'une langue commune indo-iranienne est corroborée par cette traduction indo-aryenne (sanscrite) d'un vieil hymne iranien : les similitudes avec l'avestique sont très étroites. Le dieu Mitra / Mithra était adoré à la fois par les Indiens et par les Iraniens.



22. Distribution des langues indo-aryennes (et nuristani).

d'ailleurs largement consensuelle) : les idiomes que nous groupons sous les vocables « indo-aryen » et « iranien » ont entre eux des ressemblances si remarquables qu'on est en droit de postuler une période d'unité indo-iranienne entre l'hypothétique idiome proto-indo-européen et la différenciation ultérieure des parlers indo-aryens et iraniens. On peut inclure dans cet ensemble les langues des Nuristani de l'Hindou Kouch : bien qu'attestées à des époques plus tardives, elles présentent des traits qui laissent supposer qu'elles ne descendent directement ni du proto-indo-aryen ni du proto-iranien, mais forment une troisième branche du groupe indo-iranien, indépendante des deux autres.

Aujourd'hui, la branche indo-aryenne rassemble les langues majeures de l'Inde et du Pakistan, comme l'hindī-urdu, le bengalī, le panjabī, le marathi et une foule d'autres parlers moins importants — en tout, 750 millions de locuteurs environ. Ces langues n'ont essaimé hors du sous-continent indien qu'à une époque récente, par la formation de « colonies » émigrées en Afrique, dans le Pacifique et en Europe — la seule exception étant constituée par le romani, langue du nord de l'Inde introduite en Europe à la suite des migrations gitanes du Moyen Age.

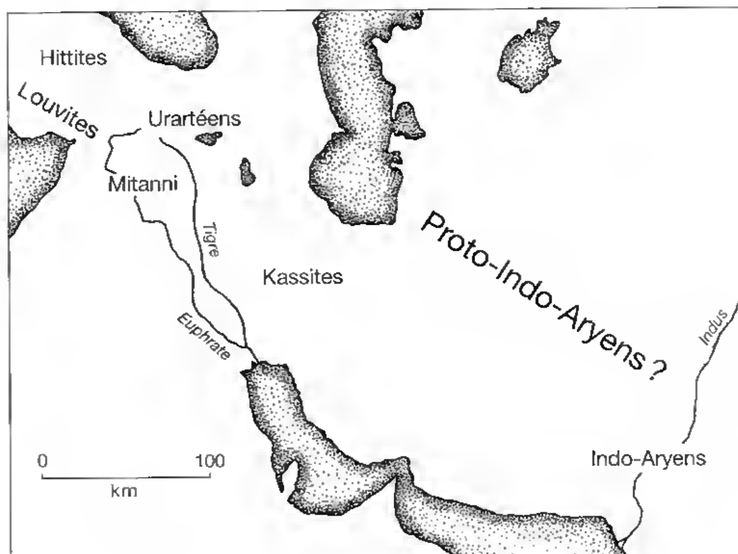
En Inde même, les plus anciens témoignages écrits de la diffusion de l'indo-aryen remontent aux environs de l'an 300 avant notre ère : ce sont les inscriptions de

> indrasya nú vīryā̀ṇi prá vocaṃ
> yā̀ni cakāra prathamā́ni vajrī́
> áhann áhim ánu apás tatarda
> prá vakṣáṇā abhinat párvatānām.
>
> *Je proclamerai maintenant les exploits héroïques d'Indra,*
> *les premiers qu'accomplit le manieur de gourdin ;*
> *il tua le serpent, ouvrit une brèche pour les eaux,*
> *fendit les ventres des montagnes.*

23. Ce court extrait du *Rig-Veda* célèbre la victoire du dieu Indra sur le maléfique Vṛtra. Les premiers vers contiennent plusieurs mots qui ont de nombreux cognats dans les autres langues indo-européennes : l'adverbe *nu* « maintenant », par exemple, est attesté à la fois en grec, en vieil irlandais, en lituanien et en vieil anglais ; les « exploits héroïques » *(vīryā̀ṇi)* d'Indra sont en fait des exploits « virils », la racine *vir-* étant attestée également dans le latin *vir*, le vieil irlandais *fer*, le lituanien *výras* et le vieil anglais *wer*, qui survit dans le nom composé *werewolf* « loup-garou » ; et *prá vocaṃ* « proclamer » (c'est-à-dire littéralement « parler devant ») est très proche des vocables latins *pro* « en avant » et *vocō* « j'appelle ».

l'empereur Ashoka. Ces documents représentent un état de langue que les linguistes appellent « moyen indien » — les prâkrit — et ne peuvent servir en aucun cas à marquer l'arrivée des Indiens dans le sous-continent, car ils furent précédés par de nombreux textes littéraires et religieux rédigés en vieil indien, ou sanscrit, où se trouve préservée la forme la plus primitive d'indo-aryen que nous connaissions. Ces textes furent longtemps transmis par voie orale, mais un certain nombre d'indications donnent à penser qu'ils furent consignés par écrit vers le VIe siècle avant J.-C. Les *Veda* présentent donc l'état le plus ancien de ce vieil indien : la langue de ces hymnes sacrés est très archaïque, et le monde culturel et géographique qu'ils dépeignent montre qu'ils furent composés dans le nord-ouest de l'Inde à une date généralement située entre 1500 et 1000 avant J.-C.

Si, en Inde, les *Veda* doivent être tenus pour une borne indépassable, d'autres sources sont accessibles aux chercheurs, puisque les premières traces écrites d'une langue indo-aryenne n'ont pas été découvertes dans ce pays, mais au nord de la Syrie : là s'étendait en effet le vaste empire du Mitanni, qui, vers le XIVe ou XVe siècle avant notre ère, avait étendu son territoire des rives de la Méditerranée aux montagnes du Zagros, se heurtant ainsi, au XVe siècle, à la fois aux Hittites (sur ses frontières occidentales) et aux Égyptiens (auxquels il disputait le contrôle de l'Euphrate). La langue de cet empire était le hourrite, idiome non indo-européen dont on a vu qu'il était en usage en Anatolie orientale et en Syrie septentrionale ; mais nous savons de source sûre que les documents officiels comportaient des termes indo-européens — en témoignent les correspondances diplomatiques retrouvées dans les tablettes



24. Le territoire du Mitanni et ses voisins.

> « Ainsi (parle) Kikkuli, l'*aššuššanni* (dresseur de chevaux) de la terre de Mitanni : Quand il laisse les chevaux au pré en automne, il les harnache. Il les laisse trotter sur une distance de 4 500 mètres, mais les fait galoper sur sept champs. Au retour, il leur permet de galoper sur dix champs, puis il leur retire leur harnais, les panse et les abreuve. Il les ramène à l'étable, où il leur donne une poignée de froment mélangée à deux poignées d'orge et une poignée de foin. Ils se repaissent de ce fourrage, puis il les attache au poteau aussitôt après qu'ils ont fini de manger. »

25. Instructions liminaires d'un traité d'équitation écrit en hittite par un certain Kikkuli le Mitannien. La profession de Kikkuli est décrite par le terme indo-aryen *aššuššanni* (sanscrit : *aśvāsani-*).

hittites de Bogazköy ou dans les archives égyptiennes d'El Amarna (les archives mitanniennes elles-mêmes n'ayant pas encore été découvertes). La présence d'une composante indo-aryenne dans l'empire du Mitanni ne saurait guère, par conséquent, être mise en doute.

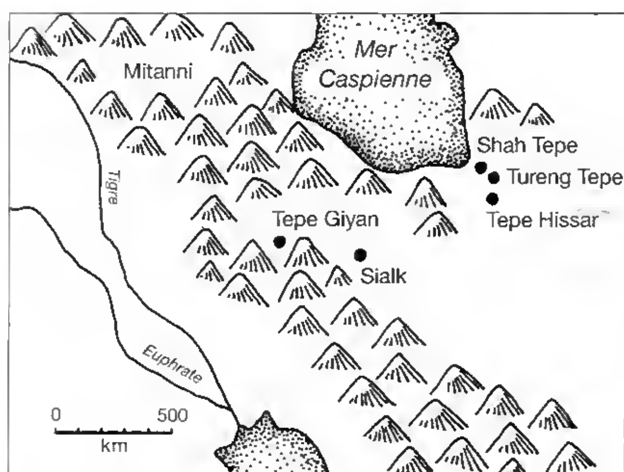
Dans un traité signé avec les Hittites, le roi du Mitanni prête serment en invoquant plusieurs dieux hourrites suivis d'une série de noms qui sont, de façon transparente, ceux de certaines divinités indiennes majeures : *Mi-it-ra* (Mitra), *Aru-na* (Varuṇa), *In-da-ra* (Indra) et *Na-sa-at-tiya* (Nāsatya). Un traité sur l'élevage des chevaux et le charroi rédigé en hittite par un dénommé Kikkuli le Mitannien emploie, pour numéroter les tours de piste effectués par un char, des noms de chiffres indo-aryens : *aika* (« un » : indo-aryen *éka*), *tera* (« trois » : *trí*), *panza* (« cinq » : *páñca*), *satta* (« sept » : *saptá*) et *na* (« neuf » : *náva*). Un texte hourrite de Yorgan Tepe décrit des robes de chevaux en employant des termes tels que *babru* (« brun » : indo-aryen *babhrú*), *parita* (« gris » : *palitá*) et *pinkara* (« roux » : *pingalá*). Enfin, « guerrier » se dit exactement de la même façon (*marya*) dans la langue du Mitanni et en sanscrit védique.

A ces exemples s'ajoutent aussi quelques noms de souverains et d'autres noms de dieux qui attestent que ces éléments linguistiques indo-aryens étaient clairement associés à l'aristocratie mitannienne et à la dynastie régnante, ainsi que le vocabulaire relatif à l'équitation — discipline pour laquelle les Mitanniens étaient réputés — qui comporte également des termes indo-européens. Une théorie largement acceptée a été élaborée pour expliquer ces faits : elle postule que des conducteurs de char parlant une langue indo-aryenne se seraient imposés à la population indigène hourrite pour fonder une dynastie qui aurait régné pendant plusieurs siècles sur le Mitanni. Mais les modalités exactes de cette symbiose restent obscures ; les chercheurs ont évoqué soit l'hypothèse d'une conquête militaire brutale, soit l'analogie plus pacifique des Varègues, ces Vikings qui furent « invités » à former le premier État russe de Kiev — à moins que, comme le suggère une théorie récente, ces éléments indo-aryens ne proviennent pas de guerriers mais de commerçants et d'entrepreneurs qui auraient eu des clients mitanniens ou, d'une manière générale, non indo-européens (cf. l'immigration indienne actuelle).

La date que l'on propose pour l'apparition d'une composante indo-aryenne dans le nord de la Syrie pèse sur toute discussion des origines et de l'expansion ultérieure des Indo-Iraniens en Asie. Les textes mésopotamiens des XVIIIe et XVIIe siècles qui sont en notre possession n'offrent pas de preuve décisive d'une présence indo-aryenne dans la région. Vers le XVe siècle, en revanche, apparaissent des signes qui indiquent une telle présence, dont on peut également trouver quelques traces (quoiqu'elles soient contestées par certains) dans les noms de certaines divinités révérées par les Kassites — cette dynastie venue de la région du Zagros qui prit le contrôle de l'empire babylonien. Et c'est la chute du royaume du Mitanni au XIIIe siècle qui marque la fin de la présence indo-aryenne en Asie du sud-ouest. De cet ensemble de faits on peut tirer deux conclusions : d'une part, les éléments indo-aryens que l'on peut repérer dans le Mitanni (et peut-être chez les Kassites) n'y étaient pas présents avant le XVIe ou le XVe siècle ; d'autre part, une forme archaïque de langue indo-aryenne existait déjà avant notre ère. On peut en déduire qu'un idiome indo-aryen indépendant de l'iranien s'était déjà formé dès cette époque, et que la période présumée d'« unité » proto-indo-iranienne dut précéder cette divergence d'au moins un demi-millénaire — cette estimation s'accorde du reste avec les enseignements de la linguistique historique, puisque les spécialistes de cette discipline avancent que le continuum des langues indo-iraniennes commença probablement à diverger dès 2000 avant J.-C., si ce n'est plus tôt.

Comment ces locuteurs indo-aryens étaient-ils donc arrivés en Asie occidentale ? Il faut d'abord rappeler quelques évidences : la langue du Mitanni étant le hourrite, il est clair que les éléments linguistiques précités ne pouvaient qu'avoir une origine extérieure ; et les Kassites, qui occupèrent vraisemblablement la région du Zagros avant de se déplacer vers le sud pour envahir la Babylonie, parlaient eux aussi une langue non indo-européenne, mal identifiée au demeurant (elle est attestée par trop peu de textes pour qu'on puisse l'associer à tel ou tel parler asiatique mieux connu). Dans un cas comme dans l'autre, l'hypothèse d'une intrusion vient immédiatement à l'esprit ; mais d'une intrusion bien plus limitée qu'en Anatolie, puisqu'elle semble ne s'être traduite que par la domination temporaire d'une petite élite dirigeante qui ne tarda pas à être assimilée par la population indigène. Le regretté Roman Ghirshman a tenté de résoudre cette énigme qui constitue un véritable puzzle archéologique.

Ghirshman a remarqué que l'aire d'influence du pouvoir politique hourrite coïncidait avec la distribution d'un type de poteries bien particulier — la céramique du Habur. Sur le territoire du Mitanni, et uniquement dans les palais aristocratiques, apparaissent des ustensiles de table qui ne semblent pas avoir une origine locale : des poteries sombres, non décorées, impressionnées ou peintes en blanc. Ghirshman voit dans ces poteries la vaisselle traditionnelle de l'aristocratie indo-aryenne du Mitanni, et il note que ces objets ressemblent beaucoup aux céramiques découvertes dans la région de Gorgan (c'est-à-dire au sud-est de la mer Caspienne),



26. Selon Roman Ghirshman, les Indo-Aryens émigrèrent dans le Mitanni après avoir longé le sud-est de la Caspienne.

sur le site de Shah Tepe. Nous verrons plus loin que cette poterie sombre, et plus particulièrement grise, a souvent servi de « marqueur ethnique » pour d'autres locuteurs indo-aryens ou iraniens. Il s'avère en outre que c'est dans cette même région de Gorgan que la domestication du cheval est pour la première fois attestée au Proche-Orient, vers 3000-2250 avant notre ère : là se trouve par exemple le site d'Hissar IIIB, où a été retrouvé un sceau cylindrique représentant un véhicule hippomobile. Dans la mesure où l'usage de la cavalerie et du char de guerre est clairement associé aux éléments indo-aryens du Mitanni, Ghirshman a tenté de se servir de ces différents indices pour reconstituer le trajet que parcoururent ces populations indo-aryennes : selon lui, un peuple qui apportait avec lui la céramique noire et possédait à la fois des chevaux domestiques et des véhicules à roues pénétra dans le nord-est de l'Iran, où il développa la technologie du charroi et des trompettes (instruments indispensables à la pratique de la guerre sur chars) ; il continua ensuite sa lente progression vers le sud en suivant les rives de la Caspienne, où il rencontra les Hourrites vers 1800 avant J.-C. sur des sites comme Tepe-Giyan II/III — ce fut à cette époque que les éléments indo-aryens et hourrites fusionnèrent dans le Zagros ; puis il atteignit le nord de la Mésopotamie dans le cadre de la grande migration hourrite que nous avons déjà évoquée quand nous avons abordé l'histoire ultérieure de cette population. Si l'on accepte cette hypothèse, il faut admettre que les frontières méridionales du proto-indo-aryen ou du proto-indo-iranien s'étaient déjà déplacées jusqu'au sud-est de la Caspienne dès le III[e] millénaire avant J.-C., et que la diffusion progressive des céramiques grises reflète les étapes de cette avancée.

Pour Ghirshman, un indice archéologique majeur signalerait donc l'arrivée des éléments indo-aryens dans les territoires hourrites : ces poteries noires ou grises qui surgissent brusquement au nord de la Mésopotamie, après avoir transité (selon lui)

par le sud-est de la Caspienne. Cette affirmation a été contestée pour deux raisons : d'abord, parce que des céramiques grises apparaissent à Shah Tepe dès 3000 avant notre ère, c'est-à-dire avant la date présumée de la différenciation de la langue indo-aryenne ; ensuite, parce que les céramiques grises découvertes en Iran se propagent trop tard et dans une aire trop large pour qu'on puisse les associer à un autre événement que les migrations iraniennes — lesquelles furent postérieures aux migrations indo-aryennes. Aucune de ces données, toutefois, n'infirme radicalement la théorie de Ghirshman : il est possible, en effet, qu'une langue proto-indo-iranienne ait été parlée au sud-est de la Caspienne à l'époque (~3000) où les céramiques grises de Shah Tepe sont pour la première fois attestées, mais que cette langue se soit déjà transformée en un idiome (proto)-indo-aryen à la fin du millénaire suivant. Un point essentiel de l'argumentation de Ghirshman, du point de vue chronologique, consiste à souligner que des migrations commencèrent effectivement à avoir lieu lorsque les centres urbains liés à la «culture de la céramique grise» de Gorgan s'effondrèrent vers 1800 avant J.-C. L'abandon de sites majeurs tels que Tepe Hissar IIIC, Shah Tepe et Tureng Tepe serait dû à la pression de populations nomades venues du nord, pression qui serait démontrée à la fois par les nombreux trésors enfouis alors sur ces lieux et par les multiples horizons de destruction qu'on y observe ; puis des groupes de réfugiés venus de Gorgan auraient été repoussés tout autour de la Caspienne et à l'intérieur du Zagros, où ils se seraient mêlés aux Hourrites pour former plusieurs siècles plus tard l'État du Mitanni. Malheureusement cette dernière migration n'est confirmée par aucun matériel archéologique, et il n'est nullement établi que les céramiques sombres du Mitanni dérivent des céramiques grises de Gorgan : non seulement ces deux régions sont assez éloignées l'une de l'autre, mais on n'a pas trouvé les chaînons intermédiaires qui accréditeraient cette filiation ; rien ne prouve non plus que la diffusion de ces céramiques sombres soit due à un mouvement de population, sans même parler d'une migration spécifiquement indo-aryenne ; enfin, on ne comprend pas pourquoi les éléments indo-aryens installés dans les territoires hourrites auraient tenu à conserver leurs céramiques traditionnelles tout en acceptant de renoncer à tant d'aspects de leur langue ou de leur culture. Une telle hypothèse suscite donc plutôt le scepticisme que la conviction.

Parmi les arguments de Ghirshman, ceux qui se rapportent au cheval et au char de guerre doivent être considérés avec la plus grande attention, car on rencontre ici des matériaux culturels qui sont inextricablement liés aux éléments indo-aryens du Mitanni et les distinguent clairement de leurs voisins non indo-européens du Proche-Orient. Nous disposons de lettres diplomatiques où les Égyptiens demandent aux Mitanniens de leur fournir à la fois des chars et des chevaux, ce qui révèle à quel point le Mitanni était réputé dans tout le Proche-Orient pour l'élevage de cet animal ; nous avons déjà vu, à propos du manuel de Kikkuli, que la terminologie du charroi comportait nombre de vocables indo-aryens ; et l'on sait en outre que le cheval fut d'abord domestiqué dans la région pontico-caspienne : tout indique que cette

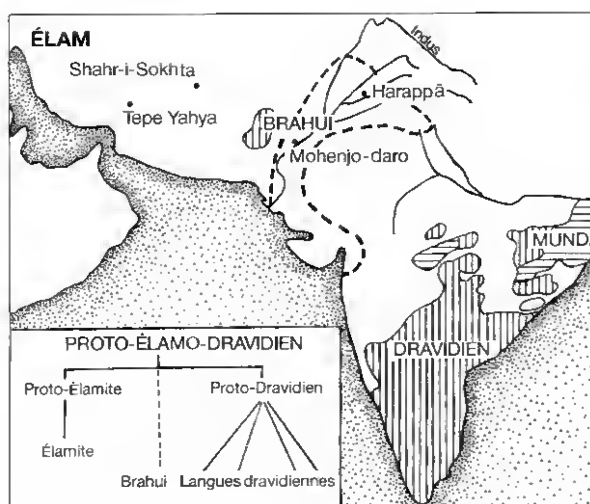
domestication se diffusa ensuite en Anatolie par le Caucase et (on en est moins sûr) dans le nord-est de l'Iran à partir de l'est de la Caspienne. L'apparition combinée du cheval et du char en Asie occidentale a été attribuée pour toutes ces raisons à l'expansion de populations indo-européennes venues du nord : selon cette théorie, des conducteurs de chars indo-aryens pénétrèrent dans les royaumes du sud-ouest asiatique, où (dans le cas du Mitanni) ils assujettirent la population indigène hourrite grâce à leur supériorité militaire. Mais cette thèse n'est rien moins que certaine.

Des véhicules à roues étaient en effet utilisés en Mésopotamie méridionale dès les débuts de Sumer, vers 3000 avant notre ère, sans que les Indo-Européens paraissent y avoir été pour quoi que ce soit. Les animaux de trait étaient surtout des bovidés. L'emploi d'équidés se répandit progressivement dans toute l'Asie occidentale, mais il s'agissait essentiellement d'onagres et d'ânes, et les techniques guerrières employées par les Indo-Aryens (l'usage militaire du cheval de bataille et du char) ne sont pas attestées dans le sud-ouest asiatique avant le IIe millénaire. Les plus anciens chevaux domestiques exhumés en Asie occidentale ont été découverts à Tal-i-Iblis, dans l'Iran sud-central (3500 avant J.-C.), et à Selenkahiyeh, en Syrie (2400-2000), cependant que les premières représentations de cet animal fournies par les textes cunéiformes datent de la fin du IIIe millénaire. Mais des preuves irréfutables d'utilisation militaire du cheval et du char apparaissent dès le début du millénaire suivant, et cette forme de guerre était pratiquée dès le XVIIe siècle sur une zone allant du nord de l'Anatolie au sud de la Nubie. Pour J.H. Crouwel et M.A. Littauer, la diffusion rapide de cette technologie révolutionnaire en Asie occidentale s'expliquerait par une évolution aussi naturelle qu'indépendante : ils pensent que la charrette à roues s'était transformée logiquement en char à roues rayonnées avant même que les Indo-Aryens pénètrent dans la région, vers 1600 avant J.-C. Et des chercheurs comme Diakonov sont allés encore plus loin en soutenant que l'apparition du cheval domestique et du char de guerre au Proche-Orient ne constitue nullement un « marqueur ethnique » des migrations indo-européennes.

Ces questions sont loin d'être simples, puisqu'elles renvoient à trois problèmes qui ne sont pas nécessairement liés — les origines de la domestication du cheval, celles du char et la date des migrations indo-aryennes. Concernant le premier point, la rareté des sites du sud-ouest asiatique où ont été retrouvés des ossements de chevaux contraste de façon frappante avec les multiples preuves de domestication qui s'observent sur l'ensemble de la steppe pontico-caspienne et sibérienne dès les IVe et IIIe millénaires avant notre ère, et l'interprétation la plus économique de cette disparité consiste à supposer que des chevaux domestiques originaires de cette région pénétrèrent en Asie occidentale au cours des IIIe et IIe millénaires. D'un autre côté, il est tout à fait possible que le char ait été inventé indépendamment au Proche-Orient et dans la steppe : pour ma part, j'attache le plus grand prix à la suggestion de Stuart Piggot, qui souligne que le char de guerre proche-oriental s'est peut-être développé sous la pression conjointe de besoins locaux et de la diffusion des véhi-

cules hippomobiles à roues rayonnées qui étaient caractéristiques des régions steppiques. Quoi qu'il en soit, il se diffusa si rapidement dans une aire si large qu'il ne saurait être regardé comme un « marqueur ethnique » distinctif de l'indo-européanité. Mais son apparition au Proche-Orient plusieurs siècles avant qu'une implantation indo-aryenne y soit attestée ne doit tout de même pas nous conduire trop vite à exclure l'hypothèse d'une influence venant de ce côté ; car l'arrivée des éléments indo-aryens dans l'État du Mitanni n'est datée que sur la base d'un petit nombre de documents écrits contenant des données chronologiquement repérables ; s'il semble difficile de proposer une datation antérieure au XV[e] siècle avant notre ère, il ne faut pas oublier que les traces de vieil indien repérées par les linguistes ne paraissent pas pouvoir être assimilées à de simples vestiges d'une langue *morte* conservés dans le parler hourrite, et que la symbiose qui produisit le Mitanni peut très bien avoir eu lieu plusieurs siècles plus tôt. La plus grande prudence est donc de mise dès lors qu'on aborde cette question du char de guerre, car il suffirait de découvrir un seul texte remontant à une plus grande antiquité pour que la datation de l'installation des Indo-Aryens au Proche-Orient puisse être considérablement reculée — du reste, l'identification récente de chariots sur des sceaux de Kanesh II en Anatolie datant de ~1950-~1850 environ (c'est-à-dire à peu près contemporains de l'apparition de chariots chez des populations présumées indo-iraniennes des steppes de l'Oural méridional) nous montre que la présence des Indo-Iraniens dans le Proche-Orient est peut-être plus ancienne que l'on pensait. Nous reviendrons donc sur le problème du Mitanni après avoir traité des populations indo-iraniennes.

Avant de nous tourner vers le sous-continent indien, nous allons évoquer brièvement la grande question des relations que ces Indo-Aryens de l'Asie occidentale entretenaient avec leurs homologues indiens. Parmi les trois hypothèses le plus souvent avancées, deux ne sont guère crédibles. En premier lieu, il est très peu vraisemblable que les Indo-Aryens établis à l'ouest de l'Asie aient émigré vers l'est (par exemple, après la disparition de l'État du Mitanni) pour pénétrer en Inde, car on n'a pas le moindre embryon de preuve (noms de divinités non indo-européennes, noms de personnes, mots d'emprunt, etc.) que les Indo-Aryens de l'Inde aient eu des contacts avec leurs voisins ouest-asiatiques (même si l'existence d'échanges culturels antérieurs entre l'Inde et le Proche-Orient ne fait guère de doute). Et l'hypothèse inverse — celle qui postule que le mouvement migratoire fut principalement dirigé vers l'Inde et qu'un petit groupe se dirigea vers l'Asie occidentale après être entré dans ce pays — doit être pareillement écartée en raison à la fois de la longueur du trajet et de l'absence totale d'indices disponibles. L'improbable étant ainsi éliminé, il ne reste plus que le possible : on peut penser soit que les Indo-Aryens se sont divisés en deux branches au sud de leur territoire originel, certains progressant ensuite vers l'est et d'autres vers l'ouest, soit qu'ils ont émigré en masse et formé un large continuum qui s'est étalé sur une zone allant de l'Asie occidentale jusqu'aux rives de l'Indus, avant de se scinder en deux blocs consécutivement à l'incursion



27. L'aire de la civilisation de l'Indus (en traits pointillés) occupe une place médiane par rapport à la distribution générale de la famille linguistique élamo-dravidienne. On notera que les langues dravidiennes ne sont pas seulement parlées au sud de l'Indus : le brahui, « langue dravidienne septentrionale », est en usage à l'ouest de l'Inde, dans la région du Baloutchistan.

des peuples de langue iranienne. La première solution est conforme à l'optique de Ghirshman et d'autres spécialistes, tandis que l'indologue Thomas Burrow estime au contraire que les Indo-Aryens ont initialement occupé non seulement le nord de la Mésopotamie, mais aussi le plateau iranien lui-même. Il a étayé cette thèse par une série d'arguments linguistiques et religieux — ces derniers me semblent du plus haut intérêt — que nous allons maintenant passer en revue.

Selon Burrow, le terme vieil indien *deva* « dieu » aurait fini par signifier « démon » sous l'influence de son cognat iranien *daeva*. Cet indologue souligne le rôle joué par le grand réformateur religieux Zarathoustra (Zoroastre dans les sources grecques), qui aurait transformé la religion iranienne en reléguant d'anciennes divinités indo-aryennes au rang de simples démons : des dieux comme Varuṇa ou Indra, jusque-là adorés par la population indigène, auraient ainsi perdu leur statut divin dans la nouvelle religion iranienne. Les vocables iraniens décrivant les démons témoigneraient de cette évolution — si certains de ces termes présentent une dérivation péjorative tout à fait reconnaissable, d'autres, en petit nombre, paraissent provenir d'un substrat indo-aryen primitif. Et l'hydronymie fournirait un autre indice, puisque plusieurs noms de rivières iraniennes non seulement semblent empruntés à une langue indo-aryenne antérieure, mais encore sont attestés en Inde même. Bref, le zoroastrisme aurait présenté tous les traits d'une croisade religieuse dirigée contre les descendants des groupes indo-aryens précédemment installés en Iran, et la division des Indo-Aryens en deux groupes occidental (le Mitanni) et oriental (les Indiens) aurait résulté du succès de cette expansion iranienne.

Burrow pense que la datation traditionnelle (vers 600 avant J.-C.) de la réforme zoroastrienne est beaucoup trop tardive, et il propose de reculer cette date d'au

moins un demi-millénaire. Car il suppose que le continuum indo-aryen qui occupa à la fois le sud-ouest asiatique et l'Iran était déjà solidement établi lorsque les Iraniens amorcèrent leur expansion vers le nord-est de ce pays.

En dépit des critiques que certains linguistes ont formulées contre tel ou tel aspect de sa théorie, la suggestion de Burrow demeure fort séduisante : il est tentant de postuler que le substrat subséquemment englobé par l'expansion iranienne comportait des éléments indo-aryens ; malheureusement, cette thèse se fonde sur des raisonnements presque exclusivement linguistiques qui n'ont pu être corrélés à aucune donnée archéologique probante.

Mais la question ne s'arrête pas là, et il nous faut maintenant traiter des locuteurs indo-aryens installés en Inde même. Comme nous l'avons fait pour les autres populations indo-européennes asiatiques, nous allons entamer notre enquête en posant le problème de leurs origines autochtones ou allogènes. Bien que la thèse d'une intrusion des Indo-Aryens dans le nord-ouest du sous-continent soit largement admise par la communauté érudite, il s'est toujours trouvé une petite minorité de spécialistes pour considérer que la civilisation qui fleurit dans la vallée de l'Indus entre 2600 et 1800 avant J.-C. était de type indo-aryen, et force est de constater que les témoignages écrits directs sont ici moins clairs qu'ils ne le sont dans la plupart des régions du sud-ouest asiatique ; car les traces épigraphiques (l'écriture de l'Indus) laissées par les constructeurs des villes de cette civilisation restent indéchiffrées malgré les allégations périodiques de ceux qui prétendent en avoir percé le secret, et il est possible que la brièveté de ces textes, aggravée par l'absence totale d'inscriptions bilingues, nous condamne en fait à une ignorance définitive. Mais les linguistes n'en reconnaissent pas moins que certaines des solutions proposées pour élucider le mystère de cette écriture sont beaucoup plus vraisemblables que d'autres.

Il convient de rappeler que deux autres grands groupes linguistiques sont représentés en Inde en plus des langues indo-aryennes. Le plus important, du point de vue numérique, est celui des langues dravidiennes, qui sont majoritaires dans le tiers méridional de l'Inde. La distribution septentrionale des langues indo-aryennes, tout autant que l'expansion historiquement attestée du vieil indien vers les régions orientales et méridionales de l'Inde, tendent à démontrer que le foyer originel des Indo-Aryens ne saurait être localisé dans ces régions. L'interprétation la plus évidente de ces données consiste à penser que les langues dravidiennes avaient été initialement en usage dans la quasi-totalité du sous-continent, et que l'intrusion des Indo-Aryens les délogea du nord de l'Inde ou les confina dans de rares enclaves septentrionales (c'est le cas notamment du brahui, ou d'autres dialectes subsistant à l'ouest ou au sud-est de l'Indus). Cette hypothèse est corroborée par le fait que des mots d'emprunt dravidiens commencent à apparaître très tôt dans la littérature sanscrite. Si l'on accepte cette thèse, la dominance antérieure du groupe dravidien au nord de l'Inde confère un poids formidable à sa candidature au rang de producteur présumé de la langue de la civilisation de l'Indus. Le munda, idiome non indo-européen de l'Inde centrale

parlé autrefois jusqu'au nord du Gange, est un moins bon candidat : car il semble avoir été lui-même submergé par les langues dravidiennes avant que l'expansion des Indo-Aryens ne le refoule dans son territoire actuel.

Une autre langue parfois rapprochée des inscriptions de la vallée de l'Indus est l'élamite, qui était parlé dans le puissant royaume sud-iranien de l'Élam. Nous avons affaire ici à une société hautement évoluée qui écrivait dans une langue non indo-européenne déchiffrable (rattachée aux langues dravidiennes), et nous a légué des textes intelligibles datant de la fin du IIIe millénaire avant J.-C. ; mais plusieurs sites élamites aussi excentrés vers l'est que Tepe Yahya et Shahr-i-Sokhta ont livré par ailleurs des tablettes pictographiques apparentées à l'ancienne écriture sumérienne et remontant à la fin du IVe millénaire : ces tablettes sont généralement qualifiées de proto-élamites, car des textes élamites postérieurs (donc déchiffrés) ont été retrouvés dans les mêmes sites. Pour ceux qui supposent que la civilisation de la vallée de l'Indus n'est explicable que par l'influence d'une culture extérieure (supposition moins en vogue de nos jours qu'il y a quelques décennies), le proto-élamite peut toujours sembler présenter des caractéristiques linguistiques qui permettent de l'apparenter à l'écriture de l'Indus. Mais, quelle que soit la valeur de cette hypothèse, la diffusion de l'élamite dans le sud de l'Iran interdit de localiser dans cette région le foyer antérieur des Indo-Aryens.

Les arguments en faveur du caractère dravidien ou élamite de l'écriture de l'Indus ont été considérablement renforcés par les travaux de David McAlpin, qui a avancé que ces deux groupes linguistiques dérivaient d'une protolangue commune, dite proto-élamo-dravidien, laquelle aurait disparu dès le Ve millénaire avant notre ère, cependant que le brahui, dialecte dravidien habituellement classé dans le sous-groupe septentrional, constituerait pour sa part un intermédiaire tant linguistique que géographique entre les deux sous-branches principales. McAlpin est parvenu ainsi à reconstruire un protolexique commun relatif à l'élevage (au bétail, aux ovicapridés, aux chèvres, etc.), tout comme il a retracé les évolutions successives suivies par ce vocabulaire agricole à mesure que les langues dravidiennes furent repoussées vers le sud du sous-continent. Sa reconstruction est particulièrement précieuse : considérer, par exemple, que la « brique » était désignée par un ancêtre linguistique commun proto-élamo-dravidien est une idée des plus intéressantes, car ce matériau de construction fut très largement utilisé par la civilisation de l'Indus aussi bien que par d'autres cultures voisines... On peut légitimement déduire de ces indices que les langues élamo-dravidiennes furent sans doute associées aux premières économies villageoises qui précédèrent la civilisation de la vallée de l'Indus. C'est une hypothèse beaucoup plus vraisemblable que la suggestion récente de Colin Renfrew, qui tient cette civilisation pour indo-aryenne et prétend que les Indo-Européens ont pu introduire l'agriculture dans cette contrée[11].

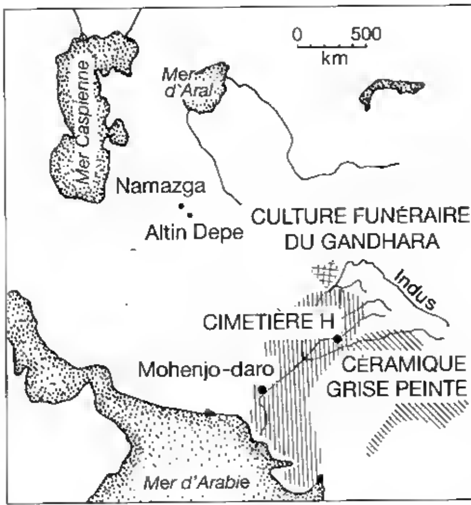
Outre l'écriture de l'Indus, le caractère même de la société dépeinte dans l'ancienne littérature védique suggère en effet que la civilisation de l'Indus n'était

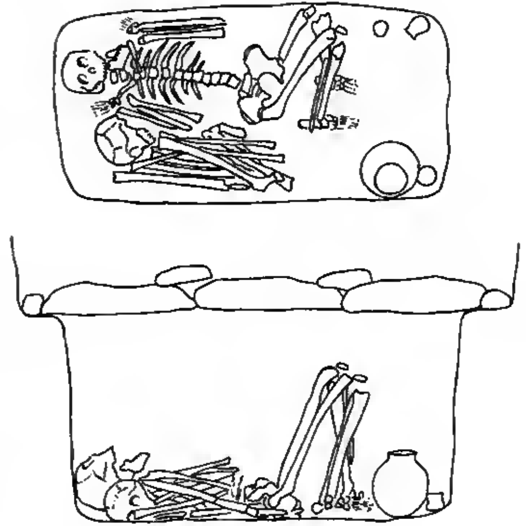
pas de type indo-aryen. Bien que les hymnes védiques soient focalisés géographiquement sur l'Indus et ses principaux affluents du Pendjab, la culture qu'ils mettent en scène ne ressemble guère aux cultures urbaines de Harappâ ou Mohenjo-daro : car elle est illettrée, non urbaine, non maritime, fondamentalement indifférente aux activités économiques non axées sur l'échange de bétail, et dépourvue de structures politiques plus complexes qu'une royauté associée à des fonctions à la fois guerrières et rituelles. Les *Veda*, d'autre part, établissent une dichotomie tranchée entre les Indo-Aryens et leurs ennemis, les Dāsa à la peau sombre — cette notation, qui revient souvent, est généralement interprétée comme une allusion péjorative à la physionomie dravidienne. Les hymnes védiques, enfin, sollicitent souvent le soutien divin et louent certaines divinités qui ont détruit les ennemis des Arya ou abattu leurs citadelles ; or, ils précisent en même temps que la victoire était arrachée grâce à l'emploi de chevaux et de chars, technique militaire apparemment inconnue sur les sites de la vallée de l'Indus. On comprend donc pourquoi les Indo-Aryens furent si longtemps regardés comme les destructeurs probables de la civilisation de l'Indus, vers 1500 avant notre ère, même si l'extinction brutale de cette civilisation tend à être imputée aujourd'hui à des causes internes — climatiques, hydrologiques ou environnementales — plutôt qu'à une hypothétique invasion, que la plupart des spécialistes contemporains situent dans la période post-Indus. Quoi qu'il en soit, on ne peut persister à argumenter en faveur de l'identité indo-aryenne de la civilisation de l'Indus qu'à une seule condition : il faut postuler qu'après s'être effondrée vers l'an ~1800, cette civilisation traversa une phase de régression si marquée qu'elle acquit tous les traits du monde védique, et que les hymnes des *Veda* furent composés par les descendants dégénérés des bâtisseurs des villes de l'Indus ; mais les objections précédemment formulées montrent à quel point cette solution repose sur des raisonnements spécieux… On peut donc dire, en guise de premier bilan, que les données les plus anciennes que nous possédions sur les Indo-Aryens montrent qu'ils ne sauraient être tenus pour une population indienne autochtone ; nous allons maintenant examiner les matériaux archéologiques qui pourraient nous renseigner sur la migration qui les conduisit en Inde.

Un point de départ raisonnable consiste à se demander quelle culture, parmi celles qui occupèrent les territoires décrits dans les textes védiques rédigés au Ier millénaire avant notre ère, peut être le plus légitimement qualifiée d'indo-aryenne. La culture dite de la « Céramique Grise Peinte » (elle tire son nom de fines poteries grises ornées de décorations peintes en noir ou en rouge qu'elle produisit dans une zone située entre le Pendjab oriental et le Gange central) satisfait à plusieurs exigences minimales qui lui permettent de postuler à cette désignation : non seulement les datations au radiocarbone indiquent qu'elle s'épanouit entre 1300 et 400 avant J.-C., époque où l'on peut affirmer sans risque d'erreur (c'est-à-dire sans trop extrapoler à partir d'indices littéraires) que des locuteurs indo-aryens étaient établis dans le nord de l'Inde, mais elle correspond en partie au portrait-robot de la société indo-aryenne

que laissent entrevoir les textes védiques. Les villages, quand ils sont attestés, sont le plus souvent constitués par de légères habitations en torchis clayonné qui ne ressemblent pas du tout aux complexes urbains en brique de la culture harappéenne. La domestication du cheval était présente dans l'économie locale, et, même si des ossements ont été exhumés sur plusieurs sites harappéens tels que Surkotada et Kalibangan, personne ne se hasarderait à prétendre que l'ancienne culture de Harappâ était aussi centrée sur l'exploitation de cet animal que la culture védique — il faut d'ailleurs souligner que, même si le nom indo-européen du cheval, *áśva-*, ne revient pas moins de 176 fois dans le *Rig-Veda*, la présence de cet animal n'est pas attestée dans l'art iconographique harappéen, ni dans les restes fauniques des sites indiens antérieurs à ~2000 environ. Enfin, les plus vieux sites de cette civilisation de la Céramique Grise Peinte ressemblent beaucoup aux lieux historiques mentionnés dans la grande épopée sanscrite du *Mahābhārata*, qui relate des événements survenus vers le Xe siècle avant notre ère selon la tradition indienne : la transformation ultérieure de ces premiers sites en de grands centres urbains pourrait laisser présumer qu'ils constituèrent les premiers établissements à partir desquels les envahisseurs indo-aryens diffusèrent leur langue dans le nord de l'Inde. Malheureusement, d'autres données sont plus gênantes : l'origine de ces céramiques étant incertaine (on ne peut les associer clairement à aucune source intérieure ou extérieure), on ne voit pas très bien de quelle intrusion culturelle elles pourraient tirer leur origine ; et elles sont à la fois si tardives (elles datent pour la plupart du Ier millénaire avant J.-C.) et si excentrées (elles sont concentrées à l'est de la zone où l'on s'attendrait à trouver les premières traces de l'installation des Indo-Aryens en Inde) qu'il semble difficile de les relier à l'arrivée des premiers représentants de cette civilisation. C'est pourquoi il nous faut chercher plus à l'ouest et remonter encore plus loin dans le temps.

La culture du Cimetière H découverte dans la région du moyen Indus a été tenue elle aussi pour une possible manifestation archéologique des invasions indo-aryennes. La datation de ce site n'est pas totalement sûre : on peut uniquement affirmer qu'il est post-harappéen, car certains indices stratigraphiques indiquent qu'un intervalle significatif s'est écoulé entre la chute de Harappâ et le surgissement de la culture précitée. Cette situation chronologique n'est pas problématique en tant que telle, puisque, nous l'avons vu, rien ne contraint de postuler que la civilisation de l'Indus fut détruite par les Indo-Aryens : les modèles archéologiques les plus récents n'accréditent plus cette hypothèse. Ici, la théorie d'une invasion a été développée en raison à la fois de certains traits ouest-asiatiques des poteries de ce cimetière, des rites funéraires pratiqués (l'inhumation d'une partie des ossements dans une urne après exposition du cadavre) et du style architectural des rares constructions érigées sur ces lieux (elles livrent l'image d'une population moins sédentaire que ses prédécesseurs harappéens) ; mais la distribution limitée de ces vestiges aussi bien que l'imprécision de leurs apparentements n'incitent guère à considérer que cette découverte peut apporter une solution globale au problème indo-aryen.





28 et 29. La culture des Tombes du Gandhâra, la culture du Cimetière H et celle de la Céramique Grise Peinte sont tenues pour des foyers possibles des premiers locuteurs indo-aryens (et kâfiri). — *A droite* : **Plan d'une sépulture gandharienne.**

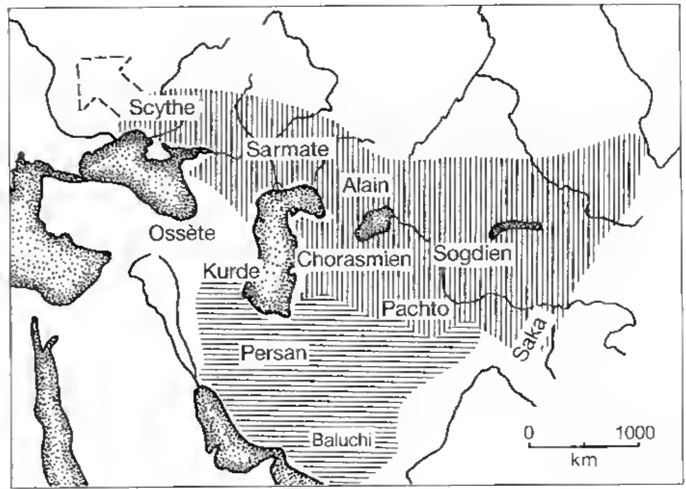
L'un des sites qui s'accordent le mieux avec la thèse d'une invasion indo-aryenne est localisé au nord de l'Indus, dans la vallée du Swāt. Cette vallée, qui donne son nom à une culture baptisée également « culture des Tombes du Gandhāra », occupe une position des plus intéressantes : si l'on admet que tout envahisseur venu du nord-ouest était contraint de l'emprunter pour atteindre les bassins de l'Indus ou du Gange, on peut en déduire que tout changement culturel survenu dans cette région à une date appropriée signalera l'arrivée des Indo-Aryens. Or, une rupture marquée par l'adoption de nouveaux rites funéraires et la diffusion de nouvelles céramiques s'est justement produite vers ~1800 dans cette vallée : à partir de cette date apparaissent à la fois des tombes à inhumation consistant en des fosses (en fait, des chambres auxquelles on accède par un puits) où les corps sont enterrés en position fléchie, et — point encore plus remarquable — des tombes à incinération en urnes, souvent des urnes anthropomorphes. Ces pratiques méritent d'attirer notre attention non seulement en raison de leur spécificité (elles ne sont en vigueur dans aucune culture contemporaine de la région) mais aussi parce que la littérature védique précise que les Indo-Aryens pratiquaient conjointement l'inhumation et la crémation. Sans être particulièrement luxueux, les biens découverts dans ces sépultures incluent des objets en cuivre, en or et en argent pour la période la plus ancienne, puis en fer à partir de 900 avant notre ère. L'habitat est constitué par des huttes semi-souterraines durant les phases initiales, après quoi sont attestées des maisons aux murs de pierres.

Au niveau économique existent des indices de toute une flore et faune domestique, dont le cheval — qui n'en était pas une composante accessoire : deux tombes, ainsi que des harnachements, témoignent du rôle important qui était dévolu à cet animal. On note en outre l'apparition d'un nouveau style de poteries consistant en des céramiques grises fréquemment montées à la main (dans environ 50 % des cas), et ornées d'incisions : elles ressemblent aux poteries grises de l'Asie sud-centrale et du nord de l'Iran, régions d'où émigrèrent selon toute vraisemblance les premiers Indo-Aryens installés sur le sous-continent indien. Si l'on ajoute à cela qu'on observe dans cette même zone une continuité culturelle qui se prolonge jusque vers 400 avant J.-C., on a de bonnes raisons d'identifier cette culture de la vallée de Swāt à ces Indo-Aryens ou Nuristani qui (si cette hypothèse est exacte) migrèrent à travers cette région, d'autant plus que la topographie coïncide tout à fait avec les descriptions géographiques présentes dans les hymnes du *Rig-Veda*.

Bien entendu, nous devons nous garder de crier trop tôt victoire, et l'optimisme auquel incite la découverte de ces vestiges archéologiques doit être tempéré par la prudence. Car cette culture de la vallée du Swāt n'a pu encore être associée valablement à aucune des civilisations de type indo-aryen apparues plus tard dans la région du Pendjab ou dans le bassin du Gange ; l'apparentement, suggéré par l'archéologue pakistanais Ahmad Hassan, des céramiques grises unies de la vallée du Swāt et de la culture indienne de la Céramique Grise Peinte n'est pas accepté par les archéologues indiens ; et les relations entre cette même vallée et les manifestations plus septentrionales de la tradition de la céramique grise doivent être davantage éclaircies. Il ne faut pas oublier non plus que nombre de spécialistes rattachent cette dernière tradition aux Iraniens : c'est pourquoi nous allons maintenant nous intéresser aux origines de ce peuple.

Les Iraniens

Les langues iraniennes, telles que le persan, le kurde et le pachtou, sont surtout parlées, de nos jours, en Iran et en Afghanistan, ainsi que dans les territoires immédiatement adjacents, soit dans une aire géographique qui regroupe plus de 70 millions de locuteurs. Le domaine actuel de l'iranien, toutefois, ne correspond pas à sa zone d'expansion antérieure, qui incluait une vaste partie de la steppe eurasienne. D'ouest en est, des idiomes iraniens furent parlés par les principaux peuples nomades de la steppe pontico-caspienne comme les Cimmériens (?), les Scythes, les Sarmates et les Alains. L'incroyable mobilité de ces cavaliers nomades est encore plus impressionnante si l'on considère les limites occidentales de leur expansion européenne : les tribus sarmates, non seulement s'établirent dans la région du Danube, mais défendirent même les frontières de la Grande-Bretagne romaine au IIe siècle après J.-C. ; quant aux Alains, ils pénétrèrent en Gaule, puis obliquèrent vers le sud pour gagner l'Espagne, d'où ils émigrèrent pour aller fonder un État en Afrique



30. Distribution historique des langues iraniennes. L'aire des langues nord-orientales est indiquée par des hachures verticales ; celle des langues iraniennes occidentales, par des hachures horizontales.

du nord. Ils sont les seuls, parmi ces différentes populations, à avoir des descendants contemporains : les Ossètes, qui se réfugièrent au centre du Caucase à l'époque médiévale et comptent encore quelque 600 000 représentants. Plus à l'est vivaient d'autres peuples de langue iranienne, comme ceux qui nous ont légué le sogdien, idiome de l'ancien royaume de Samarkande, qui est pour la première fois attesté au début du Moyen Age et reste en usage chez les Yaghnobi du Tadjikistan. Appartient aussi à ce vaste groupe, encore plus à l'est, la population qui parle le saka khotanais, langue iranienne pratiquée dans le Turkestan chinois et employée dans les textes religieux entre le VIIe et le Xe siècle (elle subsiste toujours dans la région du Pamir). Toutes ces langues de la steppe sont dites iraniennes nord-orientales et orientales par les linguistes, qui les distinguent ainsi de cet idiome irano-occidental, plus familier pour nous, que constitue le persan.

Les premiers locuteurs irano-occidentaux firent leur apparition dans l'histoire au nord-ouest de l'Iran, au milieu du IXe siècle avant J.-C. C'est à cette époque, en effet, que l'existence de ces populations est pour la première fois mentionnée dans les annales assyriennes. Ces sources précisent que les Mèdes étaient établis dès 836 avant J.-C. non loin de la moderne Ispahan, tandis que les Perses (Parsua) vivaient au nord-ouest de Kermānchāh : les vingt-sept rois du pays de Parsua, lit-on dans ces textes, auraient versé un tribut au monarque assyrien Salmanazar III (858-824 avant J.-C.)… Ces premières mentions des Perses et des Mèdes attestent que les Assyriens, quand ils étendirent leurs conquêtes vers le nord-est en direction du Zagros, se heurtèrent à des populations qui les avaient précédés dans ces régions : il est donc permis de supposer que des tribus iraniennes étaient déjà installées au nord du Zagros à l'orée du IXe siècle, et que c'est là, par conséquent, qu'il convient d'abord de chercher leurs traces.

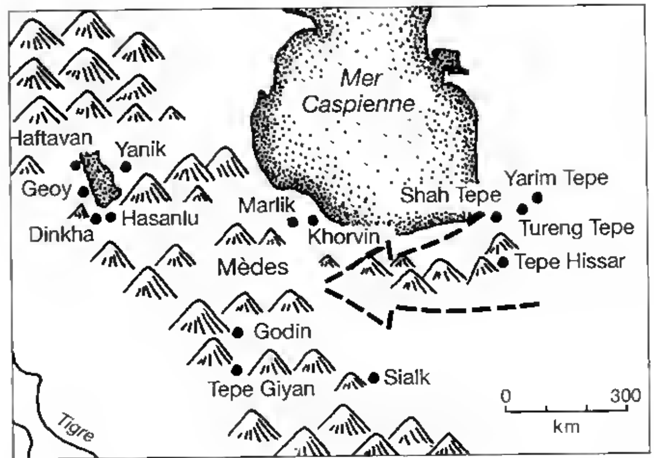
Dans la terminologie archéologique, la période au cours de laquelle les Iraniens vinrent occuper l'Iran occidental est connue sous le nom d'Age du Fer II (1000-800 avant J.-C.). Cette phase suit immédiatement l'Age du Fer I, qui commence vers 1400 avant notre ère. Or, c'est justement au début de cet Age du Fer I qu'une rupture culturelle marquée s'observe dans toute cette région : des poteries grises unies remplacent tout à coup les poteries peintes, dans les habitations comme dans les tombes ; les sites funéraires eux-mêmes, tel le Cimetière A de Sialk (V), laissent voir un changement notable par rapport aux inhumations *intra-muros* précédemment pratiquées ; le fer, presque absent dans la première phase, devient de plus en plus abondant à partir de ~1000 ; et, chose plus importante encore, l'aire de diffusion de la céramique grise coïncide en général avec les localisations assyriennes ultérieures des tribus iraniennes. T. Cuyer Young a conclu de toutes ces données que la culture de l'Age du Fer I qui s'est développée au nord du Zagros s'est accompagnée d'une rupture assez violente pour qu'on puisse l'associer à l'apparition des Iraniens à l'ouest de l'Iran actuel ; cela, d'autant plus que cette culture tend ensuite à se fixer dans la région, tout en absorbant des influences extérieures : cette tendance continue, qui se constate pendant tout l'Age du Fer II, peut parfaitement s'interpréter en termes de contacts entre les Iraniens et le monde assyrien. Bref, certains archéologues estiment que le lien entre une culture apparemment intrusive et l'habitat historique d'une population indo-européenne est ici assez solide ; mais les problèmes se compliquent dès lors qu'on essaie de remonter dans le temps pour rechercher les origines de ces Iraniens occidentaux.

Dans la mesure où les Iraniens sont initialement attestés au nord ou à l'est d'une chaîne de territoires occupés par des peuples non indo-européens (Urartéens, Assyriens, Élamites), on peut en inférer qu'ils venaient du nord. L'hypothèse d'une origine nord-occidentale peut être tenue pour hautement improbable compte tenu du peuplement hourrite antérieur de l'Anatolie orientale. Mais il est possible, également,

Auramazdā vazraka hya maθišta bagānām
hauv Dārayavaum XŠyam
adā haušaiy xšaçam
frābara tya naibam
tya uraθaram uvaspam umartiyam

Grand Ahuramazda, le plus grand des dieux —
il a créé le Roi Darius,
il lui a octroyé le royaume,
un bon royaume
qui possède de bons chars, de bons chevaux et des hommes bons.

31. Brève inscription de Darius en vieux perse irano-occidental. Le dernier vers contient trois mots qui commencent tous par le préfixe *u* « bon », suivi de : *ratha* « char » (sanscrit *rátha-*, latin *rota*, irlandais *roth*, lituanien *rãtas*, « roue » ; *aspa* « cheval » (sanscrit *áśva-*, latin *equus*, vieil irlandais *ech*, lituanien *ašvà*) ; et *martiya* « homme » (sanscrit *márta-*, grec *mortós* : de la racine *mer-, « mourir », cf. *mortel*).



32. **Les sites de la Céramique Grise** sont souvent associés aux migrations des Iraniens occidentaux : le point de départ de ces migrations pourrait se situer au sud-est de la Caspienne. On notera que les territoires où un peuplement iranien est historiquement attesté sont englobés dans l'aire de distribution de ces sites.

que les Iraniens occidentaux proviennent de la steppe pontique : comme on l'a vu, cette théorie a été défendue par Ghirshman et d'autres chercheurs, qui pensent que ces populations auraient pu pénétrer dans le nord de l'Iran après avoir traversé le Caucase et longé le littoral occidental de la Caspienne en direction du sud. Des arguments variés ont été avancés pour prouver cette migration. Certains linguistes relèvent la présence occasionnelle de mots empruntés à l'iranien dans les langues caucasiennes tout au long du trajet proposé, tandis que divers archéologues citent les kurgans steppiques qui apparaissent dans le nord de l'Azerbaïdjan aux environs de ~1000. Les structures en bois, les foyers et les inhumations de chevaux caractérisant ces types de kurgans se retrouveraient aussi bien dans la culture nord-caucasienne de Srubnaya (dite des Tombes à Charpente) que dans certaines sépultures du nord-ouest de l'Iran. D'autres encore soulignent que ces migrants auraient suivi exactement la même route que les Scythes, autre peuple historique de langue iranienne qui pénétra plus tard dans le Caucase à partir du nord de la mer Noire avant de se diriger vers le sud-ouest asiatique. Néanmoins, beaucoup de chercheurs demeurent sceptiques : ils doutent qu'un lien indiscutable puisse être établi entre la culture iranienne de l'Age du Fer I et les régions caucasiennes ou pontico-steppiques, et ne croient donc pas qu'une migration de grande ampleur ait suivi cette route vers 1000 avant notre ère. Mais si l'on écarte cette conjecture, il ne reste plus qu'une seule provenance possible : le nord-est, et c'est du reste l'origine qui paraît la plus plausible à Diakonov, car elle implique la traversée de régions écologiquement similaires (l'Asie centrale et l'Iran), dépourvues de barrières naturelles majeures.

Nous avons vu plus haut comment la tradition de la céramique grise qui avait surgi dans la région du Gorgan avant la fin du IV[e] millénaire paraît avoir pris fin vers ~1800 (Hissar IIIC), cette disparition coïncidant avec l'abandon de plusieurs sites

kąm nəmōi ząm	kuθrā nəmōi ayenī
pairī xᵛaētə̄uš	airyamanascā dadaitī
nōiṯ mā xšnāuš	yā vərəzə̄nā hə̄cā
naēdā dahyə̄uš	yōi sāstārō drəgvantō
kaθa θwā	mazdā xšnaošāi ahurā
vaēdā taṯ yā	ahmī mazdā anaēšō
mā kamnafšvā	hyaṯcā kamnānā ahmī

Vers quelle terre m'enfuirai-je ? Où porter mes pas ?
Je suis chassé de ma famille et de ma tribu ;
J'ai perdu la faveur du village auquel j'appartiens,
Je ne trouve plus grâce auprès des méchants souverains du pays.
Comment, ô Seigneur, pourrai-je donc gagner ta faveur ?
Je sais, ô très Sage, d'où vient mon impuissance :
Mon bétail est peu nombreux, et je ne possède que peu d'hommes.

33. Extrait des *Gāthās* de Zoroastre, partie la plus ancienne de l'*Avesta*.

majeurs de l'Age du Bronze au sud-est de la Caspienne ; nous avons également noté que ces poteries grises commencèrent à réapparaître quatre siècles plus tard (au cours de l'Age du Fer I) beaucoup plus au sud et à l'ouest, sur des sites qui correspondent aux territoires traditionnellement attribués aux premiers Iraniens historiques. La solution la plus évidente et la plus économique consisterait à postuler que ces céramiques se diffusèrent (par migration ou par diffusion) de la région de Gorgan vers le Zagros. Plusieurs archéologues, créditant peut-être les datations au radiocarbone d'une précision plus grande que ne l'autorisent ordinairement ces techniques, ont été troublés par l'hiatus apparent de 400 ans qui sépare le matériel le plus récent trouvé dans la région de Gorgan des poteries les plus anciennes, qu'on date de l'Age du Fer I : même si cette solution de continuité semble pour le moment être archéologiquement confirmée, certains croient qu'elle ne manquera pas d'être réduite par des fouilles ultérieures. Quoi qu'il en soit, il est d'autant plus naturel d'assigner une origine nord-orientale aux premiers Iraniens que c'est dans cette même aire du nord-est qu'apparurent ultérieurement ces autres grands peuples iraniens que furent les Parthes, les Bactres et les Sogdiens — selon Diakonov, l'absence de mots étrangers dans les formes les plus anciennes d'iranien oriental indiquerait même que cette langue s'implanta dans cette région avant l'iranien occidental, qui emprunta d'innombrables termes à ses voisins ou substrats non iraniens. Cette solution est donc séduisante, mais il faut aussi admettre qu'elle présente un inconvénient majeur : elle contraint en effet à supposer que les migrations iraniennes furent immédiatement postérieures aux migrations indo-aryennes.

Pour Ghirshman et d'autres spécialistes, les Iraniens occidentaux proviendraient de la steppe pontico-caspienne, tandis que les Indo-Aryens auraient une origine centro-asiatique. Même si l'on n'est pas convaincu par les arguments archéologiques invoqués pour l'étayer, force est de reconnaître que cette solution d'une migration iranienne qui aurait traversé le Caucase au cours du IIᵉ millénaire avant J.-C. est au

moins compatible avec la divergence linguistique que subirent les langues iraniennes : car faire dériver à la fois les Iraniens occidentaux et les Proto-Indo-Aryens de la tradition de la céramique grise qui fleurit au sud-est de la Caspienne ne permet guère de comprendre pourquoi les deux branches du groupe indo-iranien sont séparées par de telles distances géographiques. Pour éviter l'hypothèse, linguistiquement peu plausible, d'une origine commune (spatialement et chronologiquement) des Indiens et des Iraniens, il faut soit détacher de la culture de Gorgan les éléments indo-aryens du Mitanni, soit attribuer les céramiques grises aux Indo-Aryens, tout en cherchant une origine différente pour les Iraniens : c'est pourquoi nous devons maintenant nous interroger sur la provenance des Iraniens orientaux.

Malheureusement pour nous, les plus anciens textes indigènes rédigés dans une langue iranienne sont issus d'une tout autre région que celle qui a produit ces sources historiques proche-orientales mentionnant l'apparition des Iraniens occidentaux. L'avestique, première des langues iraniennes attestées, tire son nom du grand livre saint des Iraniens, les *Avesta*. La première section de ce corps d'écritures sacrées rassemble des hymnes appelés *Gāthā*, qui sont attribués à Zoroastre : ces poèmes religieux, qu'on peut rattacher géographiquement à l'Asie centrale et au nord-est de l'Iran, présentent des traits si archaïques — ils s'apparentent, sur ce plan, aux *Veda* — que des linguistes comme Burrow ont proposé de rejeter la datation traditionnelle de la réfome zoroastrienne (vers 600 avant J.-C.) pour avancer cette date d'au moins un demi-millénaire. Les querelles de datation sont ici si vives qu'on voit mal comment les partis en présence pourraient se rallier à une solution de compromis — on peut simplement dire, d'un point de vue archéologique, que les textes les plus primitifs des *Avesta* semblent remonter à la fin de l'Age du Bronze ou au début de l'Age du Fer, soit aux environs de 1000 avant J.-C.

Les *Gāthā*, du fait même qu'ils consistent avant tout en des hymnes liturgiques, se prêtent moins aux inférences ethnographiques que les sections postérieures des *Avesta*, ou que le *Rig-Veda*. On peut tout au plus déduire de ces hymnes qu'ils paraissent avoir été composés dans un milieu essentiellement rural où l'élevage, en particulier bovin, était aussi prisé que l'agriculture. Rien n'indique qu'une vie urbaine se soit développée, bien que d'autres hymnes avestiques ultérieurs parlent de citadelles, de canaux d'irrigation, etc. Les structures politiques suggérées se limitent à la famille, au village et à la tribu, ou au district et au pays. Enfin, il est évident que les *Gāthā* n'établissent aucun clivage entre les Iraniens et les étrangers : ils opposent uniquement ceux qui croient aux enseignements de Zoroastre et les incrédules.

Si l'on tente de corréler le monde dépeint dans les *Gāthā* à des données archéologiques, on est renvoyé à une aire qui cadre assez bien avec les quelques indications géographiques que fournissent ces textes. Vers le milieu du IIe millénaire avant J.-C., la plupart des régions septentrionales de l'Asie centrale furent occupées en effet par des sociétés pastorales qui dérivaient soit de la culture dite des Tombes à Charpente qui essaima à partir de l'ouest de la Volga, soit de la culture d'Andro-

novo, terme générique qui désigne un ensemble de cultures steppiques qui apparurent au Kazakhstan (Asie centrale), et au sud de la Sibérie au cours de l'Age du Bronze. Or ces cultures contrastent de façon saisissante avec les centres proto-urbains du sud de l'Asie centrale tels que Namazga V ou Altin Depe, où l'on découvre des réalisations architecturales (notamment des temples), une technologie, un art et une économie très complexes qui n'évoquent guère les descriptions de la plus ancienne littérature iranienne. Et c'est une donnée d'autant plus intéressante que les restes de ces cultures steppiques de l'Age du Bronze corroborent au contraire tout ce que l'on peut reconstruire de la culture indo-iranienne. Le village et le cimetière de Sintashta, par exemple, bien que situés très au nord dans la steppe transouralienne, laissent voir un type de matériaux archéologiques indo-iraniens qui réjouirait le cœur d'un spécialiste de l'Inde ou de l'Iran : non loin d'un petit groupe d'habitations sont érigés des tumulus funéraires datés du XX[e] siècle avant notre ère, qui contiennent à la fois de très nombreux ossements d'animaux — notamment de chevaux et de chiens, dont le sacrifice comptait parmi les principaux rituels indo-aryens —, des traces de chars et toute une gamme d'autres marqueurs traditionnels des peuples indo-iraniens.

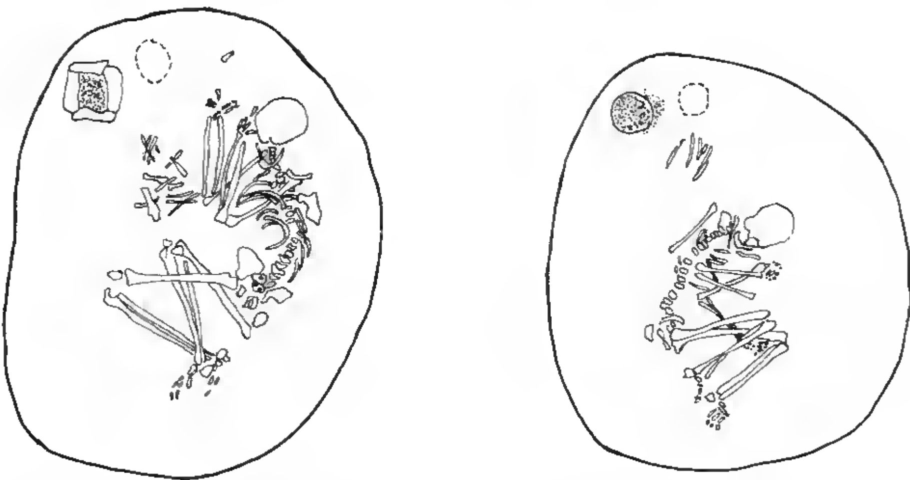
La plupart des savants s'accordent donc à reconnaître que la culture d'Andronovo et la culture des Tombes à Charpente (au moins pour ce qui est de ses représentants les plus orientaux) sont typiquement indo-iraniennes. C'est de ces mêmes régions steppiques qu'arrivèrent les Scythes, qui firent d'abord mouvement vers l'ouest en direction du Pont-Euxin avant de se diriger vers le sud pour traverser le Caucase et ravager le Proche-Orient au VII[e] siècle avant J.-C. : cette dernière migration est attestée aussi bien par des sources historiques que par du matériel archéologique, comme les tombes et objets scythes.

A l'est des Scythes apparurent les Massagètes, les Sarmates et les Alains, peuples qui peuvent tous être associés à l'Age du Bronze final ou à l'Age du Fer ancien des steppes asiatiques. Quant aux Parthes, aux Bactres, aux Sogdiens et aux autres peuples iraniens manifestement originaires d'Asie centrale, ils sont issus de cultures de l'Age du Fer qui semblent avoir évolué (par acculturation ou par transformation interne) du pastoralisme vers la sédentarisation en produisant les habitats de plus en plus urbanisés, ou regroupés autour d'une citadelle, qui fleurirent dans ces régions au cours du I[er] millénaire avant notre ère. Et, comme l'ensemble culturel dit d'Andronovo s'étendait à l'est jusqu'au fleuve Iénisséi, à la Kirghizie et au Tadjikistan, on pourrait même considérer que les Saces ou Saka, qui sont les plus orientaux des Iraniens, devaient se rattacher à ce même ensemble ; en fait, c'est dans les variantes les plus orientales de la civilisation d'Andronovo — notamment dans la culture de Bishkent, au sud du Tadjikistan — qu'une expression probable des rituels indo-iraniens resurgit dans les indices archéologiques : au cimetière de Tulkhar, les sépultures masculines sont dotées de petits foyers rectangulaires qui rappellent tout à fait les autels-âtres rectangulaires (*āhavanīya*) des premiers prêtres indo-aryens, tandis

que les tombes féminines contiennent des foyers circulaires qui évoquent les *gārha-patya* (toujours associés à des femmes) des demeures indo-aryennes.

Même si certains points de détail sont encore très controversés, l'identité fondamentalement indo-iranienne des cultures steppiques de l'Age du Bronze est tenue pour quasi certaine. Mais cette certitude s'ancre dans une imprécision délibérée : elle ne résiste que si l'on omet de préciser si le terme « indo-iranien » doit être ici entendu au sens d'« indo-aryen », ou d'« iranien ». On argue souvent que, puisque les cultures steppiques apparurent pendant ou après le IIe millénaire, on peut en déduire qu'elles étaient (proto)-iraniennes plutôt qu'associées à des éléments indo-iraniens encore indifférenciés ; mais la seule donnée qu'on avance pour étayer cette affirmation, c'est que les Indo-Aryens s'établirent dans l'État du Mitanni au cours de ce même millénaire. Nous voilà donc revenus à notre point de départ.

Laissons maintenant de côté ces arguments trop particuliers, et tentons d'avoir une vue globale du labyrinthe où les linguistes et les archéologues se sont eux-mêmes enfermés. En matière archéologique, toutes les solutions proposées au problème des migrations indo-iraniennes s'appuient en gros sur deux types de sources — d'une part les céramiques grises associées aux établissements proto-urbains qui se multiplièrent du sud de la Caspienne jusqu'à la lisière méridionale de l'Asie centrale, d'autre part les traces (souvent funéraires) des communautés pastorales mobiles ou les vestiges de villages plus petits, exhumés sur les steppes eurasiennes ou au nord-ouest de l'Inde. Comme les *Avesta* et les *Veda* semblent indiquer que c'est cette seconde catégorie de matériaux qui constitue l'expression archéologique la plus



34 et 35. Sépulture mixte de Tulkhar. L'homme *(à gauche)* est enterré à côté d'un foyer rectangulaire, avec des os de mouton, un poignard, une poterie, un chapelet-amulette et une pointe de flèche en silex ; dans la tombe de la femme *(à droite)*, un foyer circulaire est placé à côté d'une poterie et de quelques os de mouton.

probable de la culture indo-iranienne, un certain nombre de chercheurs soviétiques, Edvin Grantovsky par exemple, refusent catégoriquement d'associer les cultures à céramique grise, ou tout autre matériel issu de la première catégorie de sites, aux Indo-Iraniens, sous prétexte qu'une telle association n'est pas conciliable avec les origines pastorales de ces populations. Mais nous ne devons pourtant pas oublier que nos reconstructions culturelles découlent avant tout de deux textes, les *Avesta* (texte iranien oriental) et les *Veda*, qui furent composés l'un et l'autre très loin de ce Proche-Orient où vinrent s'établir à la fois les Indo-Aryens et les Iraniens occidentaux : en ce qui concerne cette zone proche-orientale, les données littéraires dont on dispose sont au contraire extrêmement lacunaires. Bref, rien n'interdit de penser que les Iraniens occidentaux ou les Indo-Aryens du Proche-Orient avaient un passé urbain très récent, ou avaient été au moins étroitement liés à des sociétés urbaines. On doit donc considérer avec sérieux toutes ces approches qui visent à reconstituer les mouvements de ces populations en les rapportant à la diffusion de styles de poteries essentiellement centro-asiatiques — d'autant plus que la solution alternative, qui consiste à rechercher la trace de pasteurs nomades, ne peut guère s'appuyer (pour l'instant en tout cas) sur un corpus de données probantes dans cette région du Proche-Orient où devaient s'établir plus tard les locuteurs iraniens ou indo-aryens.

Comme on l'a vu, ériger les céramiques grises au rang de marqueur des migrations qui traversèrent l'Iran peut conduire à des contradictions flagrantes. Car il est fort improbable que les Indo-Aryens du Mitanni aient migré vers l'ouest à l'époque même où une expansion de céramiques grises signale l'arrivée des Iraniens occidentaux ; et accroître l'antiquité des poteries grises apparues au nord du Zagros contraint à postuler que les ancêtres présumés des Mèdes et des Perses s'installèrent dans leurs foyers historiques au moment où les Indo-Aryens s'établirent dans le Mitanni, situation qui aurait été vraisemblablement attestée par des documents historiques. Pour cette raison, il a été suggéré que l'horizon de la céramique grise devait être tenu pour indo-aryen plutôt que pour iranien, et qu'il fallait chercher d'autres indices pour localiser les ancêtres des Perses et des Mèdes. C'est peut-être exact, mais j'estime pour ma part qu'il vaut mieux se concentrer sur la question des chevaux et des chars de guerre — seul matériel mitannien indiscutablement indo-aryen — plutôt que sur les indices céramiques. Certes, on ne sait pas encore comment ces chevaux et ces chars passèrent des régions steppiques au nord de la Syrie : il y eut inévitablement des étapes intermédiaires, et nous pouvons tout au plus placer des points épars sur une carte — relier, par une ligne pointillée, la steppe transouralienne, le Pont-Euxin, le sud du Caucase et le sceau d'Hissar IIIB ; mais, même si ces données n'ont pas encore été intégrées à un schéma interprétatif qui permette de reconstituer des déplacements de population, il est vraisemblable que les fouilles futures nous aideront à combler ces lacunes archéologiques et chronologiques : il est donc permis de supposer que l'on touche là à un problème qui sera tôt ou tard résolu, et que les théories élaborées sur les origines du Mitanni pourront un jour ou l'autre s'appuyer sur des bases plus solides.

Quant à ces céramiques grises du nord de l'Iran si souvent invoquées pour démontrer que les Iraniens occidentaux occupèrent cette aire à partir du XIV[e] siècle avant J.-C., elles ont été rattachées génétiquement à la région de Gorgan. Or il faut se souvenir que, entre 1800 et 1600 avant notre ère, les centres proto-urbains compris entre Tepe Hissar IIIC, à l'ouest, et Namazga et Altin Depe, à l'est, connurent une ruine et une restructuration presque totales : les causes de cet effondrement sont inconnues, bien que certains savants soviétiques soutiennent que les pressions des nomades de la steppe furent un facteur important. Il a donc été avancé que les porteurs de cette tradition de la céramique grise se déplacèrent vers le sud-ouest entre cette époque et la résurgence de l'urbanisme qui caractérisa l'Age du Fer (vers ~1000), et qu'ils pénétrèrent à cette occasion dans le nord de l'Iran. Si l'on postule un lien entre ces poteries grises et les Iraniens, la diffusion de ces objets peut effectivement être interprétée comme un signe de l'arrivée des Iraniens occidentaux dans leurs premiers territoires historiques, vers 1400 avant J.-C. ; mais elle peut refléter aussi un mouvement de réfugiés non iraniens, car la distribution de ces poteries couvre une aire qui inclut aussi bien des territoires historiquement attestés comme iraniens que des sites, peuplés par les Hourrites ou les Urartéens, qui ne le sont pas ; nous ne devons pas oublier que ces céramiques indiquent seulement une trajectoire, et qu'elles ne sont pas intrinsèquement associées à l'ethnie iranienne. Mais en même temps, avancer qu'elles ne sauraient signaler les déplacements des populations iraniennes sous le prétexte qu'elles apparurent dans la région du Gorgan dès 3000 avant notre ère, et que cette date est beaucoup trop reculée pour qu'on puisse déjà parler d'une identité iranienne différenciée, ne vaut que si l'on suppose — hypothèse dont on peut tout à fait faire l'économie — que les Iraniens durent nécessairement inventer les céramiques grises pour les utiliser. Au sud-est de la Caspienne apparaît en effet à l'Age du Fer la culture dite du Dahistan, dont l'identité iranienne est solidement établie (il s'agit de la terre nommée Varkana [Hyrcanie] dans les anciens textes iraniens) bien qu'elle semble dériver de la tradition locale du Gorgan, éventuellement associée à des influences steppiques ; on peut donc concevoir, sans trop faire appel à l'imagination, que ces influences steppiques purent également s'exercer en direction du sud-ouest au cours des siècles précédents, concurremment à cette expansion de céramiques grises. En fait, la plausibilité des explications futures qui pourront être proposées dépendra dans une large mesure de notre aptitude à mieux contrôler la chronologie des données, tout en prêtant une plus grande attention aux indices autres que céramiques. Il est clair que notre tâche consistera moins à découvrir de possibles traces archéologiques des migrations irano-occidentales qu'à sélectionner le matériel le plus approprié ; comme nous devrons aussi garder en mémoire que le concept de migration n'implique pas forcément un événement unique : il peut aussi recouvrir des mouvements de population distincts, survenus au fil des siècles.

Associer, comme on le fait, les Iraniens orientaux à nombre de cultures steppiques de l'Age du Bronze paraît donc assez légitime — en la matière, le plus diffi-

cile consiste à choisir entre toutes les données archéologiques spécifiques qui peuvent expliquer l'apparition finale de tel ou tel groupe individuel de locuteurs iraniens.

Notons pour finir qu'un problème majeur subsiste : comment les Indo-Aryens arrivèrent-ils sur le sous-continent indien? La localisation des recherches archéologiques passées (concentrées soit sur les aires adjacentes à l'Indus, soit sur l'Asie centrale) ne constitue pas la moindre facette de ce problème, qui est encore loin d'être élucidé par les investigations les plus récentes. Les régions intermédiaires ne sont fouillées que depuis peu, et une pléthore de solutions proposant des liens entre des céramiques ou des productions métallurgiques séparées par des distances considérables ont été avancées. Mais rien n'interdit de penser que nous finirons par découvrir des cultures intrusives qui nous apprendront comment les Indo-Aryens s'établirent dans le nord-ouest de l'Inde ; peut-être parviendrons-nous alors à bâtir un modèle archéologique global qui reliera ces envahisseurs aux Indo-Aryens occidentaux ou à leurs cousins iraniens.

Les Tokhariens

Le tokharien, qui est le plus oriental des parlers indo-européens, est attesté par un ensemble de manuscrits, datés des VIe-VIIIe siècles après J.-C., qui ont été découverts dans le Turkestan chinois. Les grands archéologues occidentaux qui, entre la fin du XIXe et le début du XXe, entreprirent d'explorer les ruines présentes dans cette contrée lointaine y firent en effet une trouvaille de la plus haute importance : ils réussirent à mettre la main sur un certain nombre de documents issus pour la plupart de monastères bouddhistes et consistant pour l'essentiel en des traductions de textes sanscrits, des traités de magie ou de médecine et parfois des descriptions de transactions commerciales liées à la grande route caravanière qui passait au nord du bassin du Tarim. Or on ne tarda pas à s'apercevoir que ces textes étaient rédigés dans un idiome inconnu : cette langue nouvelle fut identifiée comme indo-européenne dès les premières années de notre siècle (l'alphabet indo-aryen dans lequel elle était transcrite fut aisément déchiffré), puis bientôt désignée sous le nom de « tokharien » en référence à un peuple historique mentionné par les Grecs — les Tokharoï, population du Turkestan qui aurait émigré en Bactriane au IIe siècle avant notre ère. La validité de ce terme, comme la pertinence des autres étiquettes ethniques accolées aux auteurs de ces manuscrits, est âprement débattue depuis des décennies, et occupe une place majeure dans les études tokhariennes. Plutôt que d'entrer dans cette querelle de spécialistes, nous nous contenterons d'indiquer qu'il est certain, d'un point de vue linguistique, que les habitants du Tokharistan historique — lequel se trouve à plus de 1 000 kilomètres à l'ouest du bassin du Tarim — parlaient une langue différente de celle qui est conservée dans ces manuscrits. De nos jours, bien peu de savants choisiraient donc de nommer ces peuples de la même façon, mais aucune autre appellation ne fait l'unanimité : l'ancien terme de « tokharien » est tou-

Tokharien
Mā ñi cisa noṣ śomo ñem wnolme lāre tāka,
mā ra postaṃ cisa lāre mäsketär-ñ.
Ciṣṣe laraumñe ciṣṣe ārtañye pelke kalttarr śolämpa ṣṣe.
mā te stālle śol wärñai.
Taiysu pälskanoym : sanai ṣaryompa śāyau karttseś śaulu wärñai snai tserekwa snai nāne.
Yāmorñikte ṣe cau ñī palskañe śarsa.
tusa ysaly ersate, ciṣy araś ñi sälkāte.
Wāya ci lauke, tsyāra ñiś wetke, lykautka-ñ pāke läklentas.
ciṣe tsārwo sampāte-ñ.

Personne, auparavant, ne m'avait été plus cher que toi,
Et nul, ensuite, ne le fut autant.
Mon amour pour toi, le bonheur que tu me donnes, sont le souffle même de ma vie.
Il devait en être ainsi jusqu'à la fin de mes jours.
Voilà ce que je pensais : avec ma bien-aimée, je vivrai
Heureux jusqu'au terme de mon existence, sans tromperie ni faux-semblant.
Seul le dieu Karman connaissait le fond de ma pensée.
Et c'est pourquoi il a semé la discorde, déchirant un cœur qui t'appartenait.
Il t'a emmenée, me séparant de toi et me plongeant dans toutes sortes de chagrins.
Cette joie que tu me procurais, il me l'a enlevée.

Tokharien B	***Vieil irlandais***	***Latin***	***Français***
pācer	athir	pater	père
mācer	máthir	māter	mère
tkācer	—	—	fille
procer	bráthir	frāter	frère
ṣer	siur	soror	sœur
ku	cú	canis	chien
yakwe	ech	equus	cheval
keu	bó	bōs	vache
suwo	—	sūs	truie

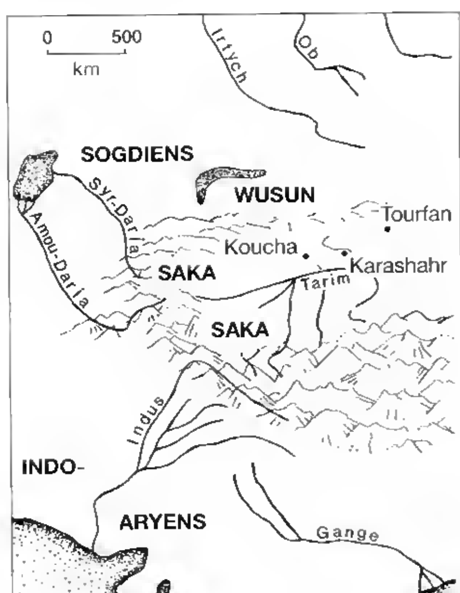
36. Poème d'amour tokharien et brève comparaison entre certains termes tokhariens et leurs équivalents dans d'autres groupes linguistiques indo-européens.

jours en usage, et c'est pourquoi nous l'emploierons nous aussi tout au long de ce livre, si malencontreux soit-il.

Le tokharien comprend deux grands dialectes : la variante la plus orientale est dite tokharien A (ou tourfanien ou karashahrien, d'après les deux grandes cités près desquelles les manuscrits rédigés dans cette langue furent exhumés — ou encore agnéen), tandis que le tokharien B, qui est la variante occidentale, est appelé également « koutchéen », d'après le puissant État de Koucha. Ces dialectes diffèrent tant dans leur vocabulaire comme dans leur grammaire qu'ils ont été regardés comme deux langues distinctes qui auraient divergé pendant un laps de temps compris entre cinq siècles et un millénaire, bien que nous les rencontrions sur des sites à peine séparés par quelques centaines de kilomètres : car divers indices donnent à penser

que le tokharien A était en passe de devenir une langue morte réservée à la liturgie à l'époque où furent rédigés les manuscrits les plus anciens, alors que les textes en tokharien B découverts dans des aires plus excentrées vers l'ouest ou vers l'est suggèrent au contraire que l'on a affaire ici à une langue vernaculaire très vivace, qui était parlée au moins par les administrateurs civils et religieux de l'État koutchéen. On peut donc en déduire que ces deux dialectes dérivaient d'une langue commune ou proto-tokharienne qui dut être en usage au cours du I[er] millénaire avant notre ère — mais les problèmes les plus intéressants sont d'ordre géographique plutôt que chronologique : ils surgissent dès lors qu'on se demande *où* cet hypothétique proto-tokharien pouvait bien être parlé durant ce même millénaire.

L'un des aspects les plus frappants (et les plus désarmants) des langues tokhariennes réside dans la relation linguistique qu'elles entretiennent avec leurs voisines tant indo-aryennes qu'iraniennes. Non seulement cette relation remonte à une époque très tardive, mais on peut globalement l'imputer à l'influence des missionnaires bouddhistes dépêchés vers l'est. Les Tokhariens étaient entourés par des locuteurs iraniens (Saka, Sogdiens, etc.) au sud, à l'ouest et peut-être même au nord, mais aucune de ces populations n'influa précocement sur leurs dialectes. En fait, c'est avec les langues européennes que les similitudes sont les plus étroites : on constate de remarquables ressemblances lexicales et grammaticales avec le balte, le slave, le grec, l'arménien, le germanique et éventuellement le phrygien et d'autres langues, tandis que d'autres traits (qui sont peut-être essentiels) sont partagés avec le hittite, l'italique et le celtique — cette dernière caractéristique fascina tant l'un des



37. Les Tokhariens du bassin du Tarim et quelques-uns de leurs voisins historiques (pour la plupart indo-iraniens).

premiers indo-européanistes qu'il déclara que le tokharien devait être une langue celtique. J'ai déjà mentionné au chapitre 1 la fameuse partition ouest/est qui avait été établie entre les langues européennes *centum* et les langues *satem* de l'Europe orientale (balte, slave) et de l'Asie (indo-iranien) : on peut donc imaginer l'étonnement des linguistes qui s'aperçurent que les mots tokhariens pour « cent » (A : *känt*, B : *kante*) dénotaient une indiscutable appartenance au groupe des langues *centum* ! Immenses étaient les implications de cette découverte quant à l'origine des Tokhariens : voilà donc des locuteurs asiatiques qui, non seulement semblaient parler une langue *centum*, mais employaient des suffixes adjectivaux similaires à ceux du slave, possédaient une terminaison médio-passive en *-r* qui avait été conservée en latin, irlandais, hittite et phrygien, et partageaient des cognats seulement avec le grec ! On en inféra qu'ils devaient être originaires de quelque région de l'Europe orientale, et qu'ils avaient parcouru par conséquent plus de 4 000 kilomètres pour atteindre leurs territoires historiques. Certains, obsédés par le fait que le terme tokharien pour « poisson » signifie « saumon » en germain, balte et slave, suggérèrent qu'ils avaient dû dîner avec leurs frères européens sur les berges des rivières baltes avant de se diriger vers le Turkestan. Et les archéologues, pour rendre compte de toutes ces données linguistiques, imaginèrent d'incroyables périples entre l'Europe de l'Est et les frontières de la Chine. La théorie la plus sérieuse en ce domaine fut celle de Robert Heine-Geldern, qui énuméra toute une série de correspondances entre les métallurgies européennes et chinoises aux alentours de 800 avant notre ère, et avança l'hypothèse d'une « migration pontique » qui aurait relié l'Europe à l'Asie. Mais, pour notre part, nous ne supposerons pas d'emblée que les Tokhariens accomplirent des exploits aussi héroïques : nous nous demanderons d'abord si leur présence ne pourrait pas s'expliquer par des hypothèses plus économiques.

Notre connaissance des Tokhariens est fondée presque exclusivement sur des sources chinoises : ce sont, pour l'essentiel, des documents qui décrivent comment les Chinois affrontèrent des barbares venus de l'ouest entre le IIe siècle avant J.-C. (soit au début de la dynastie Han) ainsi que la turquisation du bassin du Tarim, au VIIIe siècle de notre ère. Or, il faut bien voir que les Tokhariens n'occupaient pas une misérable aire de refuge, mais s'étaient établis dans un important chapelet d'oasis jalonnant la route de la soie depuis les frontières de la Chine jusqu'à l'Occident. Le nord du bassin du Tarim était alors un grand centre d'échange et de transit, riche en ressources minérales, ayant une grande activité agricole et pratiquant même l'élevage de chevaux. Les nomades Xiongnu, au nord, et les Chinois, à l'est, s'intéressèrent donc de très près à cette région, et ces deux forces rivales disputèrent constamment cette zone aux Koutchéens (qui du reste réussirent mieux à maintenir leur autonomie que leurs cousins orientaux) en recourant aussi bien à la diplomatie qu'à la guerre. Les Tokhariens, enfin, contribuèrent à diffuser le bouddhisme en Chine, ce qui explique que les Chinois n'aient pu éviter de mentionner leur existence.

Le recensement établi sous les premiers Han (208 avant J.-C. - 8 après J.-C.) indique que l'État de Koucha comptait environ 100000 habitants, dont plus d'un cinquième étaient militaires. Des documents postérieurs dépeignent les Koutchéens comme une population sédentaire qui avait une agriculture variée, se régalait fréquemment de paons, était très portée sur la boisson (comme tout barbare qui se respecte), déformait les crânes des nourrissons en les aplatissant avec une planche, se coupait les cheveux à la hauteur du cou, à la seule exception du roi qui arborait une longue chevelure attachée par un bandeau (détail illustré par une peinture murale de la région), était armée d'arcs, d'épées et de longues lances, portait des armures, et incinérait ses morts. Leurs pratiques culturelles étaient décrites comme similaires à celles de leurs cousins orientaux, et certaines données corroborent cette assertion : on sait par exemple que des mariages furent célébrés entre les familles royales des régions du tokharien A et du tokharien B ; par contre, les Chinois opposent la culture des Koutchéens à la fois à celle des Xiongnu et à celle des Wusun, leurs voisins nomades.

Si l'on se fie à ces seuls documents, l'image qu'on peut se faire du peuple qui produisit les manuscrits que nous connaissons est géographiquement précise, mais elle reste sérieusement limitée. Car nous avons toutes les raisons de croire que le tokharien n'était pas la seule langue parlée dans les États de Koucha, Karashahr et Tourfan, et nous pouvons seulement supposer que ses locuteurs incluaient (au moins) les moines et les autorités civiles de ces royaumes, exception faite, bien entendu, des Chinois. D'autre part, les sources chinoises nous renseignent uniquement sur ces trois États, et non sur les entités ethniques plus larges dont le nom a pourtant été si souvent mis en avant : les Wusun, par exemple, qui vivaient juste au nord des Tokhariens, sont décrits dans les annales chinoises comme des rouquins aux yeux bleus ressemblant à des singes ; certains savants occidentaux ont argué avec fierté que cette méchante description conviendrait tout à fait à une population europoïde, mais elle suggérerait plutôt que lesdits Wusun parlaient une langue soit iranienne, soit tokharienne. Les Tokhariens sont d'ailleurs figurés comme des roux aux yeux verts dans les peintures murales.

Une autre confédération tribale joue un rôle éminent dans le problème tokharien : il s'agit de celle des Yü-chi, qui apparurent pour la première fois dans la Chine du nord-ouest au II[e] siècle de notre ère, après que leurs vainqueurs Xiongnu (autre ensemble de tribus sans doute très mêlées aux plans racial et linguistique) eurent transformé le crâne de leur roi en une coupe à boire. Ces populations fuirent donc vers l'ouest pour pénétrer dans les terres des Wusun, lesquels les repoussèrent encore plus à l'ouest — ce sont en fait les tribus qui se sont installées dans le Tokharistan historique. Comme le territoire des Yü-chi pourrait avoir inclus le bassin du Tarim selon maints spécialistes, d'aucuns ont assimilé ces tribus aux locuteurs tokhariens : mais cette hypothèse confond l'arbre et la forêt, car tout indique que les grands groupes tribaux chinois étaient très disparates, et, même si le tokharien a pu être parlé par certaines composantes du groupe Yü-chi, rien ne permet de supposer

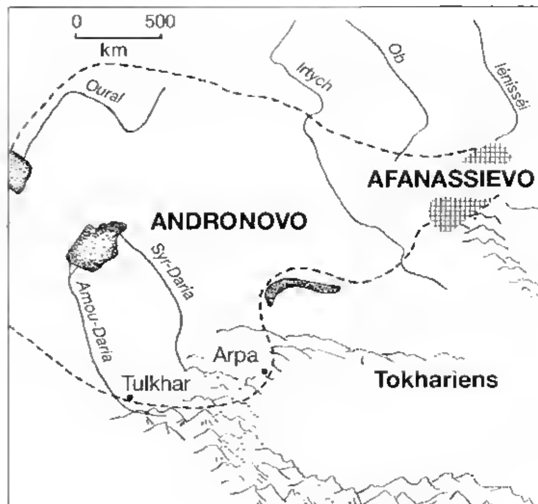
que ces Yü-chi constituaient globalement une entité linguistique tokharienne. Il est certain, en tout cas, que les États du Tarim (Koucha, Karashahr et Tourfan) et les territoires des Yü-chi, Wusun et Xiongnu sont toujours différenciés dans les annales chinoises des premiers siècles de notre ère ; mais cette distinction ne reposait certainement pas sur des fondements linguistiques ; elle avait plus vraisemblablement des bases économiques (nomades vs. agriculteurs) et administratives... Bref, il est impossible de prouver que les Wusun ou les Yü-chi — ou du moins certains membres de leurs tribus — ne parlaient pas le tokharien, et les démonstrations inverses ne sont guère plus probantes. En dépit des tentatives occasionnelles de rattacher les noms de ces tribus à des étymologies tokhariennes, on ne saurait dire avec certitude quelle langue ces populations parlaient au Ier millénaire avant notre ère : les hypothèses iranienne et/ou tokharienne sont simplement les plus probables.

Maintenant que nous avons révélé l'étendue de notre ignorance, nous allons tenter de pousser nos investigations plus avant en suivant d'autres pistes... La première preuve incontestable de l'existence de locuteurs tokhariens n'est pas plus ancienne que nos plus vieux documents, qui remontent à environ 600 après J.-C. Si l'on suppose que la présence de ces locuteurs dans le bassin du Tarim est antérieure à cette date, on ne peut plus se fonder que sur des preuves indirectes : l'association étroite de ces documents avec les missions bouddhistes autorise à penser que les Tokhariens étaient au moins présents dans cette région depuis que le bouddhisme y était implanté, ce qui, pense-t-on, a dû se produire entre le IIe siècle avant J.-C. et le Ier siècle de notre ère. Parallèlement, les écrits chinois consacrés à l'histoire du Tarim ne suggèrent pas qu'une population nouvelle a modifié la composition ethnique des États du Tarim après le IIe siècle avant notre ère. Sans doute faut-il être ici très prudent, car nombreux sont les exemples de conquêtes xiongnu, d'usurpations politiques ou d'intermariages entre les membres de la famille royale du Koucha et leurs voisins qui pourraient dissimuler une intrusion ethnique, mais tout porte pourtant à croire que les Tokhariens étaient déjà installés dans le Tarim dès l'an ~200. Or, non seulement les témoignages historiques se tarissent totalement en deçà de ce siècle, mais les données archéologiques en provenance du bassin du Tarim sont extrêmement vagues entre cette date et le Néolithique (4000-2000 avant J.-C.), où apparaissent les céramiques peintes de Yangshao et les poteries monochromes de l'horizon de Longshan — soit deux cultures qui produisirent ultérieurement les sociétés typiquement chinoises des périodes Shang et Zhou. Si l'on postule donc que le Tarim ne fut rien d'autre qu'une sorte de prolongement occidental de ces deux cultures chinoises au cours du Néolithique, la conclusion qui s'impose est que les premiers Tokhariens pénétrèrent forcément dans la région après cette période, ce qui conduit à situer leur arrivée entre 2500 et 200 avant notre ère. Or, des données récentes semblent corroborer la présence dans cette région d'individus de type physique européen : on a retrouvé des corps naturellement momifiés, dont le plus ancien remonterait à ~2000, les autres datant du Ier millénaire avant et du Ier millé-

naire après Jésus-Christ. Il semblerait, en première analyse, qu'il s'agisse de Tokhariens, d'Iraniens ou de Turcs.

Pour avancer encore dans notre enquête, il faut en revenir au problème des parentés linguistiques du tokharien. Nous avons déjà vu que les ressemblances étroites de cette langue avec divers parlers européens avaient généré un certain type de modèle interprétatif, selon lequel les Tokhariens auraient abandonné un foyer originel européen pour effectuer une migration de plus de 4000 kilomètres au Ier millénaire avant J.-C. — je cite l'estimation la plus répandue. Les exemples historiques des Huns, des Alains et d'autres peuples nomades des steppes eurasiennes interdisent d'exclure cette hypothèse pour des raisons purement logistiques, mais il n'en reste pas moins que la direction ouest-est de ce mouvement irait à contre-courant de l'orientation générale est-ouest des déplacements des populations steppiques au cours de ce même millénaire et des premiers siècles de notre ère. Et l'on sait en outre que les migrations historiques des peuples nomades entraînèrent toujours l'accrétion de populations intermédiaires : les Huns, par exemple, formaient un ensemble composite (un amalgame de peuples de langue turque, iranienne et germanique) à l'époque où ils déferlèrent sur l'Europe centrale. Or ce phénomène ne s'observe pas dans le cas des Tokhariens : si ces populations avaient parcouru plusieurs milliers de kilomètres dans des territoires vraisemblablement occupés par des locuteurs indo-iraniens ou iraniens, l'influence iranienne et son accrétion à l'ensemble tokharien auraient dû être beaucoup plus marquées. Pour toutes ces raisons, l'hypothèse selon laquelle les Tokhariens seraient venus s'installer au flanc oriental des Iraniens à une époque aussi tardive que l'Age du Fer ne semble guère crédible, et la découverte récente d'individus de type physique européen dans la zone tokharienne ouvre des possibilités bien plus intéressantes.

Un autre modèle propose une solution plus plausible : il définit les particularités communes du tokharien, du celtique, de l'italique et du hittite comme des traits essentiellement archaïques, hérités du proto-indo-européen à une époque très ancienne. Ces traits grammaticaux auraient été ensuite remplacés par des formes proto-indo-européennes plus tardives qui se seraient répandues dans les idiomes ancêtres du grec, de l'arménien et de l'indo-iranien, mais n'auraient pas atteint les parlers les plus périphériques du continuum proto-indo-européen — ancêtres du celtique et de l'italique à l'ouest, du hittite et probablement du phrygien au sud, et du tokharien à l'est (12). Puis, durant la phase d'expansion orientale des langues indo-européennes, les Tokhariens auraient précédé les Iraniens dans le Turkestan avant d'être absorbés ultérieurement par des locuteurs iraniens au sud (les Saka), à l'est (les Sogdiens, etc.) et même au nord-est si l'on tient compte des noms de rivières iraniens du bassin de Minusinsk. Quant aux similitudes lexicales occasionnelles que l'on constate avec d'autres langues européennes, elles sont ravalées au rang de ces analogies accidentelles que tout spécialiste de linguistique historique doit s'attendre à rencontrer dans le matériel qu'il étudie.



38. Cultures orientales d'Andronovo et d'Afanassievo, d'où provenaient peut-être les Tokhariens.

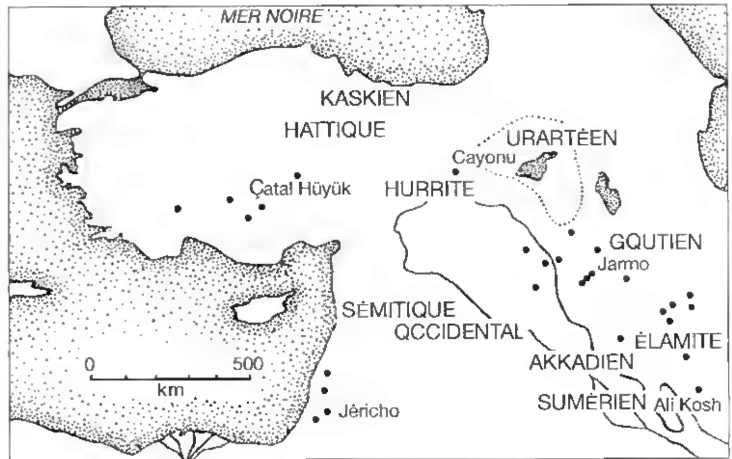
Pour l'instant, les fouilles pratiquées dans le bassin du Tarim ne permettent pas de tester la pertinence archéologique de ce modèle. Toutefois, si l'on n'entre pas trop dans les détails et que l'on se contente d'un tableau tracé à grands traits, l'esquisse d'une explication pourrait bien se profiler ici. Nous avons vu plus haut comment la civilisation steppo-asiatique d'Andronovo peut être, de façon crédible, rattachée à l'apparition ultérieure des Iraniens orientaux : mais on peut aussi considérer qu'il est vain d'espérer qu'une culture archéologique (en particulier quand elle est aussi mal connue que celle des Andronoviens) puisse être toujours exactement corrélée à un groupe linguistique unique, et force est d'admettre dans ce cas qu'il est tout à fait possible que les ancêtres des Tokhariens se dissimulent derrière l'une ou l'autre des variantes les plus sud-orientales de ce complexe andronovien : il faudrait alors les rechercher au Tadjikistan ou en Kirghizie — donc à l'ouest du bassin du Tarim —, où des sites apparentés à la civilisation d'Andronovo commencent à être attestés à partir de 1400 avant notre ère. Quoique séparées de ce bassin du Tarim par des chaînes de montagnes, les populations qui occupaient cette zone étaient accoutumées aux hautes altitudes : dans le massif du Tianchan, par exemple, l'altitude du cimetière d'Arpa, qui est situé à moins de 500 kilomètres à l'ouest du domaine tokharien, est de 2 800 mètres au-dessus du niveau de la mer ; et l'on peut remarquer que la crémation (propre aux Tokhariens) se substitue ici à l'inhumation (habituelle dans les cultures du type Andronovo), bien que la prévalence de ce rite funéraire puisse être due à une simple coïncidence.

Pour ceux qui postulent qu'une certaine forme de symétrie doit toujours être repérable entre une langue et une culture archéologique, il existe même une autre possibilité. Avant que la culture d'Andronovo ait essaimé sur l'Asie centrale et l'ouest

de la steppe sibérienne à la fin de l'Age du Bronze, apparaît en effet une culture chalcolithique qui semble s'être développée dans la région Minusinsk-Altaï, soit seulement 1 000 kilomètres au nord des Tokhariens. Cette culture, qui remonte au IIIe millénaire avant notre ère et répond au nom d'Afanassievo, possède nombre d'attributs caractéristiques des cultures indo-européennes — domestication du cheval, développement d'une métallurgie sommaire et peut-être utilisation de véhicules à roues ; or elle est d'autant plus importante qu'elle se distingue clairement des cultures qui surgirent plus au nord ou à l'est, tout en s'apparentant sur bien des points (céramiques, industries lithiques, pratiques funéraires, type physique) aux civilisations occidentales de la région Volga-Oural. Nous reviendrons sur cette culture d'Afanassievo au chapitre 8 de ce livre ; pour le moment, nous nous bornerons à indiquer qu'elle prouve peut-être qu'un mouvement d'expansion orienté d'ouest en est et concernant d'autres peuples indo-européens s'est produit antérieurement à la date présumée des migrations indo-iraniennes : il n'est donc pas impossible que nous tenions là la trace archéologique d'une diffusion vers l'est des langues indo-européennes périphériques — parmi lesquelles figurait le tokharien, qui, par chance, devait parvenir jusqu'à nous.

Conclusions

Parce que l'écriture s'y est développée plus tôt qu'ailleurs, l'Asie livre sur la première expansion des Indo-Européens des renseignements qu'il est beaucoup plus difficile de collecter ou d'accréditer ailleurs. Chaque fois, comme nous l'avons vu, que des documents déchiffrables datés de l'Age du Bronze ont pu être découverts, ils témoignent du caractère allogène de chacune des langues indo-européennes qui se sont implantées en Asie : le hittite remplace le hattique (et l'assyrien), l'arménien absorbe à la fois le louvite (indo-européen) et l'urartéen (non indo-européen), l'iranien se diffuse sur l'ancien territoire de l'Élam, et, si l'on souscrit aux interprétations les plus acceptables de l'écriture de l'Indus, l'indo-aryen supplante la plupart des langues non indo-européennes d'une Inde pourtant très peuplée. Nul ne peut contester que, sitôt que l'on commence à disposer de documents écrits remontant à l'Age du Bronze, des indices abondants de migrations et de remplacements linguistiques apparaissent. Rien qu'au centre de la Turquie, par exemple, le hattique non indo-européen cède la place à une série de langues indo-européennes — d'abord le hittite, puis le louvite, puis le phrygien, puis un idiome celtique auquel la province antique de Galatie doit son nom, et enfin le grec (avant que les envahisseurs turcs ne finissent par imposer leur propre langue, également non indo-européenne mais tout à fait différente du hattique) ; et l'histoire du Proche-Orient atteste que maintes expansions (celle des Sémites, des Hourrites, etc.) se sont déroulées ici pendant les Ages du Bronze et du Fer. Tous ces exemples viennent rappeler aux archéologues



39. Premiers sites néolithiques du sud-ouest asiatique et distribution des langues non indo-européennes au III[e] millénaire avant notre ère.

que les frontières ont souvent changé au cours de l'histoire humaine, si imparfaite que soit notre capacité à reconstituer ces déplacements de population à partir des matériaux archéologiques, ou si problématiques que paraissent les hypothèses de migrations, en conflit avec l'approche aujourd'hui en vogue du changement culturel, qui met l'accent sur des processus internes plutôt que sur des déplacements de population. Comme il faut souligner, aussi, que de tels mouvements ne se sont aucunement limités aux sociétés possédant des structures étatiques — quiconque a étudié la distribution des principales langues indiennes aborigènes de l'Amérique du nord le sait bien : les Athapascan du nord-ouest du Canada, ainsi que leurs cousins linguistiques méridionaux, les Navajo et les Apaches du sud-ouest des États-Unis, en sont la meilleure preuve. Les migrations ne furent peut-être pas des événements quotidiens, mais elles n'en sont pas moins amplement attestées, et l'on peut s'intéresser aux processus de changement culturel sans adhérer pour autant à cette attitude d'esprit que Christopher Hawkes a qualifiée récemment d'« idéologie de l'immobilisme ».

Il est bon, de même, de méditer brièvement sur la mort de ces diverses langues asiatiques auxquelles les intrusions indo-européennes portèrent un coup fatal. L'arrivée des Indo-Européens suffit à expliquer la disparition totale d'au moins trois entités — peut-être trois familles — linguistiques distinctes : le hattique, le hourrite-urartéen et l'élamite ; tandis que l'apparition des Sémites explique très probablement l'extinction finale du sumérien. Or chacune de ces familles linguistiques s'étendait sur une superficie équivalant approximativement à celles de l'Allemagne, de la Pologne ou du Japon ; bien entendu, certaines de ces langues semblent avoir occupé des aires beaucoup plus restreintes — ce fut le cas du sumérien —, tandis que d'autres, tels les idiomes sémitiques, furent sans doute parlées dans de très vastes territoires pendant l'Age du Bronze. Il est difficile de dire si ces estimations sont ou non applicables

aux aires « typiques » des familles linguistiques de l'Age du Bronze qui apparurent vers 3000-2000 avant notre ère, d'autant plus que la majeure partie de notre échantillonnage regroupe des populations urbaines qui ne se rencontrent nulle part ailleurs, mais on peut néanmoins avancer, par exemple, que la région traditionnellement définie comme le berceau des peuples turco-mongols avant leur expansion au début du Moyen Age devait être à peu près du même ordre de grandeur. Il conviendra donc de garder en mémoire les dimensions de ces territoires linguistiques quand nous aborderons le problème du foyer originel des Indo-Européens.

Si l'on tient pour acquis, comme les données précitées viennent de le montrer, que les Indo-Européens firent figure d'intrus dans presque toute l'Asie occidentale, il est logique d'en déduire que cette zone ne faisait pas partie du territoire originel des premiers Indo-Européens. Les plus anciens documents historiques que nous possédions révèlent que, dès le IIIe millénaire avant notre ère, des populations non indo-européennes occupaient à la fois le centre et l'est de l'Anatolie (jusqu'au Caucase et la mer Caspienne), la partie méridionale de la Palestine historique, et presque toute la région du Zagros en y incluant la Mésopotamie. Ces régions comprenant aussi les trois centres majeurs où l'agriculture naquit à l'occasion de la « révolution néolithique » que connut l'Asie du sud-ouest (9000-6000 avant J.-C.), il paraît incongru d'associer les Indo-Européens à ces premières communautés agricoles sud-ouest-asiatiques et à leurs expansions immédiates. On pourrait, bien sûr, imaginer quelque modèle de reflux particulièrement compliqué selon lequel les premiers Indo-Européens — par exemple les Anatoliens et les Arméniens —, chassés de leurs plus anciens territoires par les premières expansions hattiques ou hourrites, auraient récupéré ensuite ces mêmes territoires entre le IIIe et le Ier millénaire avant notre ère ; mais il me semble que cette thèse est non seulement très compliquée, mais hautement invraisemblable : car l'Anatolie regorge trop de toponymes et de patronymes inanalysables pour que l'existence d'un substrat autre que non indo-européen puisse y être soupçonnée ; sans compter que, si les Indo-Européens étaient vraiment originaires de cette contrée comme Colin Renfrew l'a récemment suggéré, des similitudes beaucoup plus grandes devraient être repérables entre le proto-indo-européen et les langues qui l'ont environné. Pour ces raisons et pour d'autres encore que nous examinerons dans la suite de ce livre, la grande majorité des linguistes estime que les ancêtres des Indo-Européens d'Asie doivent être recherchés au nord des sites où leurs descendants sont historiquement attestés.

Mais, avant de recommencer à suivre leur piste, nous devons d'abord regarder vers l'ouest pour nous intéresser aux premiers Indo-Européens de l'Europe.

3. Les Indo-Européens en Europe

A l'école, on apprenait à la plupart d'entre nous que l'Asie était la mère des peuples européens. On nous disait qu'il avait existé une race idéale d'hommes, qui avait essaimé vers l'ouest à partir des montagnes himalayennes, apportant ici et là la culture, au fur et à mesure qu'elle se répandait à travers l'Occident barbare.

Joseph Ripley, 1900

En Europe, les témoignages de la présence des premiers Indo-Européens diffèrent sur plusieurs points fondamentaux de la plupart de ceux que nous avons rencontrés dans le monde asiatique. Sauf pour le grec, la plupart des premiers indices d'un idiome indo-européen y sont très postérieurs. L'apparition de l'écriture ayant en effet été plus tardive en Europe, il n'y a pas d'espoir de recueillir des témoignages directs des différents groupes humains jusqu'à une époque relativement récente. Ce facteur altère même la nature de ce que nous recueillons : car nous nous trouvons régulièrement confrontés au fait qu'un groupe, dans son habitat particulier, antidate ses annales historiques, de sorte qu'il est encore plus difficile qu'en Asie de savoir si sa langue a été apportée de l'extérieur, et lorsque c'est le cas, à quel moment. C'est pourquoi nous sommes souvent renvoyés vers d'autres types d'indices, en particulier archéologiques et linguistiques, et amenés à faire d'occasionnelles incursions dans la para-histoire, pour examiner les relations que les auteurs grecs ou latins entretenaient avec ces voisins qu'ils connaissaient mal. Notre étude des premiers Indo-Européens commencera par le pourtour de la mer Égée, se poursuivra par les Balkans et l'Europe de l'Est, avant de s'achever par l'Europe occidentale.

Les Grecs

La langue grecque, de même que l'anatolien et l'indien, est attestée dès la fin de l'Age du Bronze. Le témoignage le plus ancien que nous possédions, ce sont les quelque 3 000 tablettes d'argile qu'on a retrouvées à Cnossos en Crète, ainsi qu'à Mycènes et à Pylos, en Grèce continentale. Dans la majorité de ces tablettes — en général des comptes de palais, représentatifs des civilisations mycénienne et minoenne

(dans sa dernière période) — on retrouve une écriture syllabique, connue sous le nom de linéaire B. Elles datent du XIII[e] siècle avant J.-C. environ, et la plupart des linguistes admettent que leur langue est une forme primitive de grec, qu'on appelle souvent « mycénien ». Mais, avec l'effondrement, vers le XII[e] siècle, de cette civilisation de palais, tout témoignage écrit de la langue grecque disparaît, et ce jusqu'à l'introduction de l'alphabet, entre 825 et 750 avant J.-C. A partir de cette date, nous disposons non seulement d'inscriptions, mais aussi de la transcription des grandes épopées orales, telles que l'*Iliade*. 2500 ans nous séparent aujourd'hui de cette époque : pendant tout ce temps, le grec a connu des changements notables — jusqu'à devenir la langue contemporaine que nous connaissons, parlée par environ 11 millions de personnes, en Grèce et dans quelques-unes des colonies qui lui restent.

La recherche de l'origine des Grecs a pendant longtemps fait l'objet d'une très grande curiosité ; et les théories — totalement incompatibles entre elles — sur l'« arrivée des Grecs » sont en nombre suffisant pour interdire tout espoir ou fantasme d'un consensus entre les linguistes ou les archéologues. Nous pouvons toutefois suivre la route empruntée par la plupart des chercheurs, et repérer les endroits où les autres — ceux qui ne sont pas d'accord — s'en séparent.

D'abord, pourquoi les Grecs devraient-ils « arriver », c'est-à-dire venir d'ailleurs ? Si nous tentons de répondre à cette question, nous devons admettre que nous manquons ici de documents historiques comparables à ceux qui nous ont guidés pour l'Asie, de sorte qu'il nous est impossible de démontrer l'existence d'une population pré-grecque sur la base de témoignages d'époque[(13)].

Cela n'empêche pas certains d'affirmer depuis longtemps que cette population manifeste bruyamment son existence à travers la langue grecque même, pour peu qu'on l'examine attentivement. Leurs arguments sont de deux ordres. Beaucoup de savants s'accordent à reconnaître qu'une part substantielle du vocabulaire relatif à l'environnement méditerranéen dans ce qu'il a de spécifique ne peut s'interpréter comme un héritage indo-européen. Il s'agit de végétaux tels que la figue, l'olive, l'hyacinthe, le cyprès, le laurier, la marjolaine, le pois chiche, la châtaigne, la cerise ou le panais, et d'animaux tels que l'âne, le bœuf sauvage ou le scarabée ; il s'agit aussi de certains éléments de la culture matérielle, comme le métal, l'étain, le bronze,

Linéaire B	𐀢𐀫	𐀂𐀋𐀩𐀊	𐀈𐀁𐀨	𐀁𐀚𐀏	𐀓𐀬𐀰𐀍	𐀂𐀋𐀫𐀍	𐂁 14
Translittération	Pu-ro	i-je-re-ja	doera	e-ne-ka	ku-ru-so-jo	i-je-ro-jo	femmes 14
Grec	πύλος	ἱερείᾱς	δοέλαι	ἕνεκα	χρυσοιο	ἱεροῖο	femmes 14
Translittération	Pylos	hiereias	doelaï	heneka	khrysoio	hieroio	femmes 14
Traduction	Pylos	de la prêtresse	esclaves	sur compte de	or	sacré	14 + femmes
Traduction générale : *Esclaves de la prêtresse sur compte d'or sacré : 14 femmes.*							

40. Une inscription en linéaire B.

le plomb, la jarre, le seau, la fiole d'huile, l'épée, le javelot, la corniche, le chaperon, la chambre, la baignoire, la brique. Il faut ajouter à cela qu'à certains concepts politiques ou sociaux essentiels du monde grec correspondent des mots généralement considérés comme pré-grecs : c'est peut-être le cas de *basileus* « roi » (mycénien *qa-si-re-u*), de *doulos* « esclave » (mycénien *do-e-ro*), ainsi que du terme qui signifie « concubine ». De plus, les héros les plus importants des épopées grecques (Ulysse, Thésée...) ne portent pas des noms clairement indo-européens, pas plus d'ailleurs que nombre de divinités (Athéna, Héra, Aphrodite, Hermès...)[14].

Les toponymes de la Grèce fournissent une seconde série de preuves. Parmi les noms de lieux les plus importants, beaucoup ne peuvent être expliqués si l'on s'en tient au noyau indo-européen : soit les racines n'ont pas de signification en grec, soit les suffixes employés révèlent que ces noms ne sont pas originellement de formation grecque. C'est le cas pour certains des toponymes les plus importants, comme Corinthe, Cnossos, Salamis, Larissa, Samos, et même Olympe et Mycènes. Joseph Haley et Carl Bergen, voulant interpréter ce phénomène, observèrent que nombre de ces noms et suffixes se rencontraient également en Anatolie, et que c'est vraisemblablement à partir de cette région qu'ils se répandirent en Grèce au cours de l'Age du Bronze ancien (3000-2000 avant J.-C.) — époque où régnait une uniformité culturelle sur la plus grande partie du pourtour égéen. Il est douteux que cette hypothèse, si on l'examine en détail, puisse résister à la critique minutieuse dont les milieux linguistiques et archéologiques sont coutumiers, mais il est vrai que les données, prises dans leur ensemble, sont formelles : les Grecs ont bel et bien fait un nombre considérable d'emprunts à une langue non grecque[15]. L'examen du vocabulaire laisse supposer que ces emprunts ne se sont pas faits complètement au hasard : on a l'impression qu'il s'agit de mots dont il n'est guère surprenant que des immigrants les aient adoptés lorsqu'ils ont été en contact avec les populations qui étaient déjà là. En tout cas, certains de ces termes semblent provenir d'une culture ayant maîtrisé un niveau de métallurgie (cuivre, bronze, étain) inconnu avant la fin du IVe millénaire. De ces observations, on peut déduire que les Grecs ne sont pas originaires de Grèce, mais qu'ils descendent d'envahisseurs indo-européens, lesquels se sont superposés à une population antérieure, celle de l'Age du Bronze. Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée, diront certains, par la tradition historique grecque elle-même, puisqu'elle fait état de populations antérieures que les Grecs auraient assimilées, certaines d'entre elles portant des noms qui de toute évidence ne sont pas indo-européens.

En fait, il y a consensus sur la notion d'une population non grecque, mais non sur l'interprétation des éléments pré-grecs décelables dans la langue. Ceux qui ont tenté d'identifier ces éléments se rangent, pour l'essentiel, dans deux écoles, aux positions antithétiques. Le premier groupe de chercheurs appelle cette composante « méditerranéenne » ou « égéenne », et la considère comme un vestige de la ou des langue(s) non indo-européenne(s) autrefois parlée(s) en Grèce, voire plus largement dans le monde méditerranéen. L'autre école estime, elle, que si certains des

> [Les Lacédémoniens et les Athéniens] étaient les peuples les plus éminents de la Grèce, remontant l'un aux Pélasges, l'autre aux Hellènes. L'un n'a jamais encore quitté son sol, l'autre s'est déplacé très souvent. [...] Quelle était la langue des Pélasges ? Je ne puis le dire avec certitude ; mais s'il est permis de le conjecturer d'après les descendants actuels des Pélasges [...] ils parlaient une langue barbare. Donc, s'il en était de même pour toute la race des Pélasges, le peuple de l'Attique, qui est pélasge, a dû changer de langue en devenant peuple hellène.

41. **Ce qu'Hérodote dit des Pélasges** (I, 56) reflète la tradition historique grecque, selon laquelle les Grecs ont absorbé une population non grecque préexistante.

mots en question ne sont pas, effectivement, indo-européens, de nombreux autres en revanche le sont. Certains les attribuent au louvite, sur la base de noms de lieux qu'on trouve en Anatolie et en Grèce ; d'autres optent pour une langue indo-européenne dont on n'a pas d'autres témoignages, qui serait proche de certains idiomes balkaniques mal attestés — langue qu'on ne connaît que par le nom de « pélasge », qui désigne l'un des peuples autochtones mentionnés par la tradition historique grecque. Mais on ne peut pas dire que les linguistes aient été, d'une manière générale, impressionnés par l'hypothèse pélasgienne, ni particulièrement tendres à son égard ; la plupart considèrent en fait que le vocabulaire pré-grec ne peut pas être interprété comme indo-européen ; à la rigueur, ils admettent à contrecœur que certains mots peuvent être tenus pour tels (venant peut-être du louvite ou de quelque autre langue préhellénique anonyme), tandis que d'autres sont sans doute des emprunts sémitiques *ultérieurs*. Les données linguistiques semblent donc accréditer la thèse selon laquelle ces Indo-Européens qui devaient devenir les Grecs étaient des envahisseurs venus d'ailleurs, et qu'ils se sont mêlés à une population non indo-européenne, voire à des peuples de langue indo-européenne encore plus anciens.

Si l'on admet que le linéaire B, tel qu'on l'a déchiffré, est bien du grec, on est forcément amené à conclure que les Grecs étaient déjà présents dans la péninsule à l'époque où remontent les plus anciens textes, c'est-à-dire vers 1300 avant J.-C. Ces documents furent découverts en Crète, dans le palais de Cnossos ; on considère en général qu'ils émanent d'un pouvoir mycénien venu de l'extérieur, qui aurait adopté le système d'écriture crétois antérieur à sa venue, système connu sous le nom de « linéaire A », et qui était déjà en vigueur vers 1700 avant notre ère. Ni la langue du linéaire A ni la culture minoenne ne sont considérées comme grecques par les spécialistes ; on pense en général qu'il s'agit d'une population autochtone établie dans la région depuis le Bronze ancien, si ce n'est depuis le Néolithique. On a aussi des indices suffisants de l'intrusion en Crète d'une aristocratie guerrière mycénienne vers 1450 pour postuler qu'il y a bel et bien eu prise de pouvoir. Il semble que ces Mycéniens aient adapté à leur propre langue une écriture très voisine du linéaire A minoen : la maladresse avérée des syllabaires des deux linéaires à transcrire la

langue grecque laisse en effet supposer qu'ils ne furent pas originellement inventés par des locuteurs grecs[16].

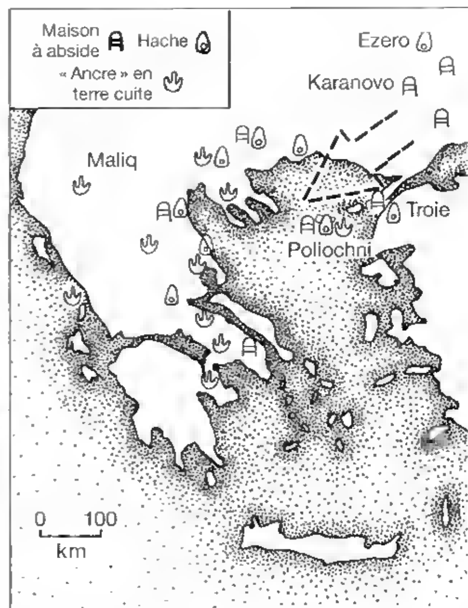
Il ressort de ces considérations que si nous voulons remonter la piste des origines grecques, ce n'est pas vers la Crète que nous devons nous tourner, mais vers la Grèce méridionale, et que c'est en fait la question de l'origine des Mycéniens que nous devons nous poser.

L'époque des grandes citadelles mycéniennes commence vers 1400 avant J.-C., et il n'y a aucune raison de ne pas identifier ceux qui les bâtirent aux auteurs de ces inscriptions en linéaire B qui nous sont parvenus. Les Mycéniens eux-mêmes proviennent, par complexifications sociales successives, de la culture de l'Helladique moyen, culture dont les racines remontent jusqu'à l'Helladique ancien III, c'est-à-dire à ~2200 environ. Il y a pourtant, parmi les chercheurs, un courant qui refuse de considérer que c'est par une évolution interne que s'est produite la brusque montée en puissance des chefferies mycéniennes, et qui cherche un stimulus extérieur. Ce stimulus, on croit le trouver dans cette petite troupe de guerriers qui va introduire l'usage du cheval et du chariot, de nouvelles armes comme l'épée et la cuirasse, ainsi que la pratique de l'inhumation sous un tumulus pour les personnages importants. Cet usage funéraire apparaît à l'Helladique moyen, et culmine avec les riches sépultures de Marathon, qui s'étendent sur une période allant de l'Helladique moyen aux temps mycéniens — on a invoqué l'une des tombes de Marathon, où l'on a trouvé un cheval inhumé, comme une preuve supplémentaire de l'intrusion indo-européenne. Ces sépultures à tumulus se trouvent plutôt en Grèce occidentale, et contrastent avec les tombes *intra-muros*, extrêmement pauvres, que l'on rencontre en général dans les sites de l'Helladique moyen. Comme ce même type de sépultures est également présent, à peu près à la même époque, au nord de la Grèce, notamment en Albanie (sites de Pazhok et de Vodhinë) certains archéologues y voient la preuve d'une invasion venue du nord qui se serait produite au Bronze moyen : ainsi s'expliquerait non seulement ce nouveau type d'inhumation (qui suppose des personnages d'un rang social plus élevé que les autochtones), mais aussi l'émergence de la société mycénienne, dont on connaît le caractère éminemment hiérarchisé. Mais cette thèse repose, dans une large mesure, sur le crédit que l'on fait à l'élément culturel « sépulture à tumulus » comme marqueur ethnique, car il faut bien reconnaître que ces sépultures ne présentent pas beaucoup d'autres traits qui laissent supposer une origine intrusive. La cuirasse et l'épée, par exemple, ne sont vraiment nombreuses qu'à l'extrême fin de l'Helladique moyen, avec les tombes à fosse mycéniennes. Le seul autre élément allant dans ce sens que l'on puisse éventuellement retenir est le cheval, qui apparaît aussi dans les sites albanais à l'Helladique moyen, ou peut-être auparavant (le cas du cheval de Marathon n'est pas clair, car il semble plutôt aujourd'hui qu'il s'agisse d'une intrusion très postérieure).

Une autre solution, bien plus largement retenue, au problème de l'arrivée des Grecs, consiste à la mettre en relation avec la discontinuité que nous observons



42. Distribution des tumulus en Grèce et en Albanie au Bronze ancien et au Bronze moyen.



43. Distribution des maisons à abside dans la Grèce de l'Age du Bronze ancien. Selon certains, ces éléments culturels se seraient répandus à partir de l'Europe du sud-est, avec l'« arrivée » des Grecs.

entre l'Helladique ancien II et l'Helladique ancien III, vers 2200 avant J.-C. On invoque alors la destruction et l'abandon de sites datant de l'Helladique ancien II, un certain nombre de changements architecturaux (notamment l'apparition des maisons à abside), les inhumations à l'intérieur des habitats (même si nous n'avons de témoignage de cette pratique qu'à partir de l'Helladique moyen), les « haches de combat » perforées en pierre, les « ancres » en terre cuite, ainsi que la poterie mynienne, objet, comme on sait, de nombreux débats. Après cette coupure, il apparaît que la Grèce continentale retourne à une culture agraire beaucoup plus simple, généralement considérée comme en retard par rapport à celle de la Crète (qui n'a pas connu les destructions de l'Helladique ancien III). Comme l'évolution culturelle postérieure à la fin de l'Helladique ancien II ne manifeste en Grèce continentale qu'une continuité presque monotone, beaucoup pensent que la cause la plus vraisemblable des changements qui se produisent après sont ces fameux envahisseurs indo-européens, ceux-là mêmes qui, ultérieurement, vont devenir les premiers Grecs. On tient généralement l'Anatolie ou les Balkans pour le lieu d'origine de cette migration. L'Anatolie permet peut-être des parallèles plus satisfaisants dans le domaine des céramiques (qui sont peut-être, en dernière analyse, l'œuvre d'artisans spécialisés employant un tour de potier), tandis que les Balkans, notamment les cultures d'Ezero et de Baden,

offrent certains des exemples les plus anciens de maisons à abside (ce type d'habitation n'est apparu qu'ultérieurement en Anatolie, et encore plus tard en Grèce), et qu'il est également possible que la hache de combat, comme d'autres éléments culturels, proviennent de cette région. Mais des fouilles récentes ont remis en question cette hypothèse d'une seule invasion destructrice à la fin de l'Helladique ancien II ; elles suggèrent une période de changement plus longue, marquée par des horizons de destruction sporadiques plutôt que simultanés, et beaucoup parmi les innovations qu'on peut repérer dans les artefacts proviennent d'une multiplicité de sources. Un mouvement du nord vers le sud reste plausible, mais il faut bien admettre que la nature du changement culturel de cette époque s'est révélée bien plus complexe qu'on ne l'imaginait jusque-là.

Il nous faut nous arrêter sur la transition entre le Néolithique final et l'Age du Bronze ancien, puisque, comme nous l'avons vu, c'est précisément au cours de cette période qu'ont eu lieu, selon certains, des mouvements de population entre les Balkans et le nord-ouest de l'Anatolie. L'émergence, aux environs de 3000 avant J.-C., de la civilisation de l'Helladique ancien I, est encore très mal comprise, et la question du degré de continuité (ou d'intrusion) qu'il faut supposer entre le Néolithique final et cette époque nouvelle ne reçoit pas, pour l'instant, de réponse ferme. Or, c'est à ce moment-là que se situe, dans l'esprit de la plupart des érudits, la première invasion indo-européenne éventuelle, même s'il existe encore au moins un « pélasgianiste » qui, pour expliquer la présence des Indo-Européens en Grèce, penche pour une invasion datant du Néolithique final. Mentionnons brièvement pour finir l'hypothèse, émise par Colin Renfrew et d'autres chercheurs, que les Grecs sont arrivés en Grèce au début du Néolithique, c'est-à-dire vers 7000-6500 avant J.-C. Ce modèle a l'avantage de faire correspondre un horizon archéologique clair à un mouvement de population, mais il soulève plus de problèmes qu'il n'en résout. Certains seront traités plus loin, et je me contenterai ici d'un exemple évident : nous savons que les anciens Indo-Européens avaient un lexique commun pour désigner le cheval et les véhicules à roues ; or on ne trouve pas le moindre signe de leur présence en Grèce avant l'Age du Bronze. La seule façon dont on puisse expliquer que le grec partage ce vocabulaire avec les autres langues indo-européennes, c'est de supposer qu'il ait acquis ces mots signifiant « cheval », « roue », « chariot », etc. quelque 4 000 ans après l'arrivée en Grèce de ceux que nous nommons « les Grecs ». Mais pour que de tels mots d'emprunt puissent encore passer pour des vocables indo-européens originaux, il faudrait que le proto-grec n'ait pas changé pendant quatre millénaires — ce qui excède toute vraisemblance linguistique. A quoi il faut ajouter que les termes désignant la flore locale ainsi que certains termes culturels se comprennent bien plus facilement si on les attribue à un substrat non indo-européen (néolithique ?).

Concilier toutes ces théories semble impossible, alors même que les indices invoqués par chacune, dans la mesure où on les considère comme des preuves de migrations réelles, permettent largement d'expliquer l'origine des Grecs, des

Louvites, et de tous les peuples qu'on voudra. L'état actuel de notre connaissance des dialectes grecs peut accréditer, pour l'arrivée des Indo-Européens, n'importe quelle date se situant entre 2200 et 1600 avant J.-C. ; seules les données archéologiques peuvent permettre de trancher — c'est donc elles qu'il faut examiner plus attentivement, région par région. Un exemple : les preuves des destructions se situant à la fin de l'Helladique ancien II se trouvent en Grèce méridionale ; les envahisseurs éventuels sont supposés venir de Grèce centrale, et non pas directement de l'extérieur de la péninsule ; par conséquent — à l'exception de la céramique et, peut-être, des maisons à abside — les liens qui existeraient entre les traits culturels nouveaux observés en Grèce et dans le monde balkanique ou l'Anatolie du nord-ouest restent à établir, et il faut le faire prudemment, à pas comptés, si l'on veut être convaincant. Certains archéologues diront que les indices sont suffisamment consistants et nombreux pour qu'on puisse admettre qu'il y a eu intrusion et migration ; d'autres rejetteront cette hypothèse, et même s'ils reconnaissent quelque mérite aux populations migrantes, ils estimeront qu'elles étaient trop peu nombreuses pour être la cause d'un changement aussi important que celui postulé par notre modèle de l'évolution linguistique du monde grec. Comme nous le verrons dans de nombreux autres cas, et comme nous aurons à l'examiner de façon plus approfondie dans un chapitre ultérieur, il n'y a pas de règles strictes pour démontrer la réalité historique de l'arrivée d'une population entraînant la diffusion d'une nouvelle langue. Il suffit pour l'instant de noter qu'il y a *plusieurs* modèles plausibles d'intrusion qui s'accordent — pour l'instant tout au moins — avec nos modèles linguistiques ; quant à savoir s'ils se fondent de façon solide sur des données archéologiques, c'est une autre question.

Les Thraces

Le terme de « balkanisation », par lequel on désigne l'éclatement d'un territoire en une pluralité de petits États hostiles entre eux, est tout à fait adéquat, même s'il est de création récente, pour décrire ces populations indo-européennes qui naissent à l'histoire précisément dans cette région des Balkans, je veux parler de ces ensembles ethniques que sont les Thraces, les Daces, les Gètes et les Illyriens, lesquels se subdivisent à leur tour en une multiplicité d'unités plus petites — tribus ou groupes à configuration tribale. Quelle était la localisation géographique précise de ces tribus ? Auquel des ensembles susmentionnés chacune d'elles appartenait-elle ? Est-ce qu'elles entretenaient des liens avec les populations portant le même nom installées dans l'Anatolie voisine ? Autant de questions qui reviennent souvent dans les préoccupations des chercheurs contemporains.

Par une ironie du sort plutôt triste, les Thraces, qu'Hérodote décrit comme le peuple le plus nombreux et le plus important du monde (après les Indiens) — et qui occupa la partie orientale des Balkans —, parlaient une langue qui est restée sans descendance. Nous devons en fait nous contenter de deux inscriptions seulement,

et encore leur interprétation est controversée : quelques gloses, en particulier sur le nom des plantes, puisque les Grecs anciens considéraient les Thraces comme de grands connaisseurs dans le domaine des herbes médicinales, et un certain nombre de données onomastiques — noms de peuples et noms de lieux. Si nous considérons les terminaisons grammaticales de leur langue, ainsi que les étymologies que l'on peut considérer comme les mieux établies — pas plus d'une cinquantaine, en fait —, nous pouvons sans grand risque d'erreur affirmer que les Thraces parlaient un idiome indo-européen ; nous pouvons même décrire quelques traits de sa structure phonétique. Pour la langue dace, parlée à la même époque par des populations installées, elles, au nord du Danube (dans l'actuelle Roumanie), les indices sont un peu moins nombreux — on peut attribuer à vingt-cinq mots environ une étymologie indo-européenne qui ait quelque crédibilité. Ces données sont trop maigres pour qu'on puisse savoir si le dace et le thrace sont des langues distinctes, ou si ce ne sont que des dialectes de la même langue, suffisamment différenciés pour être considérés comme tels. Il est notamment étrange que le suffixe dace signifiant « ville », *-dava*, ne se retrouve dans aucun des trois lexèmes thraces désignant des établissements humains (*-bria* « ville », *-para* « village », *-diza* « fort »).

Le royaume thrace comme le royaume dace étaient des États puissants qui forçaient le respect, avant qu'ils ne tombent aux mains des Romains. On peut considérer l'époque odrysienne, qui commence au IV[e] siècle après J.-C., comme l'apogée thrace ; l'apogée dace se situe, quant à elle, au I[er] siècle avant J.-C., sous le règne de Burebista, qui réalisa l'unité de la plus grande partie des Balkans du nord-est. Mais les témoignages historiques que nous avons de ces peuples remontent bien entendu à une date fort antérieure : les Thraces apparaissent à la moitié du VII[e] siècle comme les ennemis des Grecs, auxquels ils disputent la colonie de Thasos ; leur réputation est déjà constituée avant cette époque, puisque nous les trouvons déjà dans l'*Iliade*, combattant aux côtés des Troyens, et il n'y a guère d'érudit qui conteste que les Thraces existaient déjà en tant que tels à l'Age du Fer.

Peut-on remonter encore plus haut? Les principaux archéologues et linguistes d'Europe de l'est qui travaillent sur la question de l'origine des Thraces, des Daces et des Illyriens font appel au concept d'ethnogenèse. La plupart des archéologues est-européens, qui se servent du terme d'*ethnos* pour désigner une population partageant une langue et des coutumes, considèrent que c'est par un processus long et complexe que se sont constitués les différents *ethnoï* balkaniques. Il faut, d'après eux, supposer à la fois une continuité culturelle locale, et des interactions significatives entre peuples voisins s'influençant réciproquement, pour expliquer la naissance des groupes ethniques mentionnés dans les chroniques et les récits historiques. Ils soutiennent que l'existence d'une continuité essentielle entre l'Age du Bronze et l'Age du Fer est indéniable, et que c'est au cours de cette période que s'est formé progressivement l'*ethnos* thrace (y compris la langue), à partir d'éléments indo-européens antérieurs. On peut suivre à rebours le fil de cette continuité jusqu'au début du Bronze

ancien (avant 3000 avant J.-C.) ; mais si l'on remonte encore plus haut, on rencontre une discontinuité spectaculaire dans les données archéologiques : c'est là que certains chercheurs situent l'arrivée des premiers locuteurs indo-européens dans les Balkans.

Nous examinerons au chapitre 8 les faits invoqués à l'appui de cette invasion, car chacun des mouvements que l'on prête à cette hypothétique population indo-européenne affecte la façon dont nous pouvons nous représenter les origines non seulement de tel ou tel groupe, mais de la communauté proto-indo-européenne dans son ensemble. Qu'il nous suffise pour le moment de prendre un seul exemple — du reste important — de cette discontinuité culturelle.

Transportons-nous dans la partie orientale des Balkans. Les archéologues peuvent y suivre le développement progressif des premiers établissements néolithiques grâce à de vastes sites à tell, qui témoignent d'une occupation humaine continue à partir du VI[e] millénaire. Parmi ces sites, Karanovo est le plus significatif : il présente six phases d'évolution principales dont la première remonte au tout début du Néolithique, puis qui couvrent toute la période des cultures chalcolithiques (fin du V[e] millénaire). Les sites voisins reflètent les mêmes séquences évolutives, mais, après Karanovo VI, on constate un très large abandon de ces sites ; très peu ont été recolonisés ultérieurement (phase de Karanovo VII), et lorsque c'est le cas, il s'agit d'une strate nouvelle, fort différente des cultures qui l'ont précédée. C'est pourquoi beaucoup de spécialistes considèrent qu'elle est due en fait à l'arrivée de populations extérieures, qui se seraient infiltrées dans la région du Danube inférieur à partir de la steppe pontique. C'est avec ces envahisseurs qu'aurait commencé dans les Balkans l'Age du Bronze ancien, et, selon une opinion répandue, que se serait produite l'introduction d'une forme primitive d'indo-européen chez les populations vivant en Europe du sud-est. Après la fusion des envahisseurs et des autochtones au cours de l'Age du Bronze, les principaux groupes ethniques des Balkans auraient commencé à se cristalliser au Bronze récent, avant d'émerger aux temps historiques sous le nom de « Thraces ».

Les Illyriens

L'autre grande langue balkanique est l'illyrien. Son domaine, contigu à celui du thrace, lui ressemble : il est également constitué par une kyrielle de tribus ou de confédérations tribales, dont l'identité linguistique n'est que rarement connue avec certitude : il n'est donc pas étonnant que l'ethnogenèse de l'Illyrie offre pour l'historien, le linguiste et l'archéologue ample matière à débat. Il y a pourtant une différence capitale entre les Thraces, à l'est des Balkans, et les Illyriens, à l'ouest : il est possible (quoique cela ne soit pas certain) qu'on parle encore aujourd'hui une langue qui descende d'un (ou peut-être de plusieurs) parler(s) illyrien(s). L'albanais, parlé par 5 millions de personnes environ, occupe en effet un territoire qui correspond à celui des anciens Illyriens — aussi certains linguistes se demandent-ils si

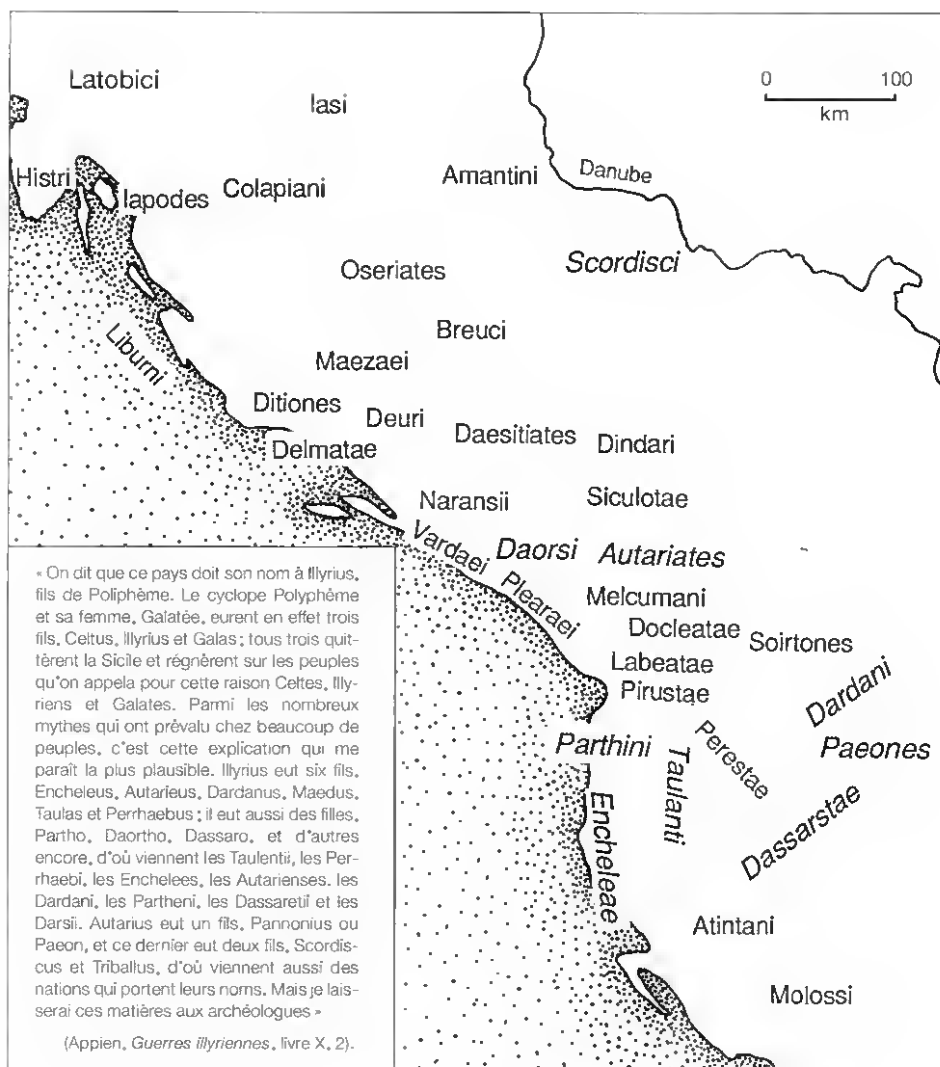
Në grurë kish rënë drapëri, ish tharë bari nër ara, pëlciste për ujë gjarpëri dhe binin mullareve zjarre…	*Sur le blé est tombée la faucille, le foin a séché dans les champs, dans l'eau le serpent a mué, le printemps resplendit dans les meules…*

44. Un poème albanais. Ces vers contiennent des mots essentiels du fonds originel proto-indo-européen : par exemple, le terme albanais qui signifie « feu », *zjarr*, vient du proto-indo-européen **gʷher-*, qui aboutit à *thermos* en grec, *formus* en latin, *jer* en arménien (tous termes signifiant « chaud »), à *gorn* « feu » en vieil irlandais, et à *gorn* « foyer » en russe ; le mot *uje* « eau » vient de **wedor*, qui donne le sanscrit *udan*, le grec *hudor*, l'ombrien *utur*, le vieux slave ecclésiastique *voda* et l'anglais *water*. On trouve aussi quelques emprunts ultérieurs, tels que *draperi*, qui vient du grec du nord-ouest *drapanon* « faucille ».

cette langue ne serait pas la descendante actuelle de leur idiome, lequel aurait subi d'importantes transformations sous l'influence du latin, du grec, du slave et du turc. Qu'on nous comprenne bien : ceci est une hypothèse, non une certitude, car il n'y a que fort peu de données sur lesquelles étayer cette présomption d'un lien entre l'illyrien d'autrefois et l'albanais d'aujourd'hui. Du reste, cette dernière langue n'est attestée par des écrits qu'à partir du XVe siècle après J.-C., époque à laquelle son fonds de vocabulaire originel avait déjà subi une érosion massive du fait des quatre idiomes mentionnés plus haut. Quant à l'illyrien proprement dit, ce qu'il nous en reste est bien peu de chose… L'appétit du linguiste doit se satisfaire d'une liste de noms de personnes et de lieux, auxquels s'ajoutent quelques gloses squelettiques — le mot illyrien pour « brouillard » était *rhinos*, les Grecs identifiaient *sabaia* avec un type particulier de bière, etc. — voilà à peu près tout ce dont nous disposons pour établir la parenté de l'illyrien avec l'albanais… C'est pourquoi, devant cette absence de textes véritablement suivis et consistants, il est plus raisonnable de ne considérer cette parenté que comme une hypothèse probable.

Après une longue série de guerres, le territoire occupé par les tribus illyriennes fut finalement incorporé dans l'empire romain, au Ier siècle avant notre ère : à partir de cette date, il en devint partie intégrante. Les armées romaines y recrutèrent des soldats, de futurs empereurs y naquirent même, tels Dioclétien et Constantin, ainsi que de futurs érudits, comme saint Jérôme. Rejetés comme pirates par leurs voisins grecs et romains, les Illyriens, qui représentaient le pouvoir maritime le plus important de toute l'Adriatique, ne pouvaient manquer d'entrer en conflit avec les peuples qui les entouraient. Dès le VIIe siècle avant J.-C., des colonies grecques s'établissent au sud de leur domaine, et les noms de certaines tribus illyriennes se trouvent déjà chez Homère : les Paeones et les Dardani sont, dans l'*Iliade*, toutes deux alliées aux Troyens. Les Illyriens furent aussi les adversaires traditionnels des Macédoniens, et c'est par les nombreux conflits qu'ils eurent avec eux que les ancêtres d'Alexandre le Grand développèrent leurs talents militaires. Enfin, ils continrent l'expansion des Celtes dans l'Europe du sud-est tout au long du IVe siècle avant notre ère.

Grâce au travail de Radoslav Katičić, qui a étudié les patronymes et toponymes qu'on rencontre dans le territoire qui leur est traditionnellement attribué, nous pouvons distinguer deux grands groupes de noms correspondant à deux zones géographiques : le sud-est qui s'étend, à travers la Dalmatie, jusqu'à l'Épire, et le centre qui s'étire de la Dalmatie jusqu'à la Bosnie occidentale et méridionale. C'est cette région que l'on peut considérer comme le cœur même du parler illyrien, celle où sa présence est la plus sûre ; elle mérite donc que nous nous y arrêtions.



45. Les tribus illyriennes, et leurs origines, vues par l'historien Appien (II[e] siècle après J.-C.).

On convient en général, avec les archéologues bosniaques et albanais, qu'on peut parler pour cette zone géographique d'une véritable continuité culturelle, qui remonterait aux débuts du Bronze ancien. Le site albanais le plus révélateur, Maliq, montre en effet clairement les phases successives d'une évolution culturelle, manifestement affectée par des interférences avec d'autres aires culturelles (en particulier avec la Grèce de l'Age du Bronze), et qui remonte aux niveaux Maliq IIIa (Bronze ancien). Ces niveaux témoignent d'une césure abrupte, contrastant avec les strates antérieures Maliq IIb ; une nouvelle culture apparaît, ainsi que de nouveaux types de céramique, plus grossiers — très souvent des vases à double anse, ou des coupes à anse simple, sans relation avec les niveaux précédents de l'époque chalcolithique. On pense par ailleurs que l'apparition des sépultures à tumulus à l'Age du Bronze est due, ici aussi, à des populations extérieures, et que l'usage en a été apporté par des pasteurs venant de la steppe, population dont il sera question plus tard.

Les archéologues bosniaques considèrent que la Bosnie présente également une succession ininterrompue de cultures depuis le Bronze ancien, jusqu'à l'éclosion, à l'Age du Fer, de ces tribus illyriennes dont nous parle l'histoire. La chose est particulièrement visible dans le grand cimetière à tumulus de Glasinac, qui couvre plusieurs périodes différentes. On retrouve aussi, fréquemment, dans cette région la césure culturelle précédant l'Age du Bronze, due à l'arrivée de ces pasteurs de la steppe qui enterraient leurs morts sous des tumulus.

Même si les archéologues pensent que l'arrivée de ces pasteurs et celle des peuples indo-européens sont une seule et même chose, ils se gardent bien, de même que leurs collègues linguistes, d'identifier ces envahisseurs aux Illyriens des temps historiques. Ils considèrent plutôt que l'origine des Illyriens, comme celle des Thraces, est un processus extrêmement complexe, qui a dû allier une composante indo-européenne venue d'ailleurs avec des populations locales préexistantes, pour aboutir, à l'Age du Fer, à la naissance de groupes tribaux linguistiquement parents, qu'il nous faut bien appeler « illyriens », quels que soient nos scrupules à le faire.

Les Slaves

Ils constituent aujourd'hui, en Europe de l'est, l'ensemble de peuples le plus nombreux à parler des langues indo-européennes : il y a en effet 430 millions de personnes environ qui utilisent aujourd'hui un idiome slave, et comme le russe sert de *lingua franca* entre la partie européenne de la Russie et ses territoires asiatiques, le groupe slave est certainement l'un de ceux dont l'expansion est la plus rapide. Mais cette expansion, comme nous allons voir, est relativement récente, comparée à celle de la plupart des autres groupes.

Les premiers témoignages écrits dont nous disposions ne remontent qu'au IX[e] siècle après J.-C. (date que confirme d'ailleurs la tradition historique) : c'est l'époque où deux missionnaires, Constantin (plus connu sous le nom de Cyrille) et

Vieux slave ecclésiastique	Otĭče	našĭ	iže	jesi	na	nebesichŭ :	da	svętitŭ	sę	imę	tvoje
Russe	Ótče	naš	sŭščij		na	nebesách :	da	svjatítsja		imja	tvojë
Tchèque	Otče	náš.	kterýž	jsi	v	nebesích :		posvěť	se	jméno	tvé
Polonais	Ojcze	nasz,	któryś	jest	w	niebiesiech :		święć	się	imię	twoje
Serbo-croate	Oče	naš	koji	si	na	nebesima :	da se	sveti		ime	tvoje
Bulgare	Otče	naš.	kojto	si	na	nebesata :	da se	sveti		tvoeto	ime
	Père	*nôtre*	*qui*	*es*	*dans*	*[les] cieux*	*soit -*	*sanctifié*		*[le] nom*	*tien*

46. La confrontation de la première ligne du « Notre Père » en vieux slave ecclésiastique, et de sa traduction dans plusieurs langues représentatives des principaux sous-groupes slaves contemporains, montre bien le type de similarités que l'on rencontre dans des idiomes dont la différenciation remonte à un passé qui n'est pas trop lointain. Le mot slave qui signifie « cieux » : *nebesa*, *nebo*, préserve l'ancien terme proto-indo-européen pour « nuage », « brume », « cieux », qu'on retrouve dans le hittite *nepiš*, le sanscrit *nábhas-*, le grec *néphos*, le latin *nebula*, le vieil anglais *nifol*, et le vieil irlandais *nem*.

Méthode, inventent l'alphabet dit cyrillique, et traduisent des parties entières de la Bible ainsi que des textes liturgiques orthodoxes dans une langue que nous appelons aujourd'hui le « vieux slave ecclésiastique ». Mais il faut garder à l'esprit que c'est bien longtemps avant cet événement que nous rencontrons les Slaves pour la première fois : les Sclavini, les Antes et les Veneti, qui étaient probablement trois groupes ethniques appartenant à cette famille, étaient en effet connus plusieurs siècles auparavant, peut-être même davantage. Les historiens de l'empire romain d'Orient témoignent de l'explosion des peuples slaves, et de la pression qu'ils exercèrent sur le monde byzantin : à partir du VI[e] siècle, ce ne sont qu'incursions et invasions successives, qui conduisirent ces tribus jusqu'en Grèce, et dans les Balkans. Des historiens comme Jordanès et Procope, qui écrivent vers les VI[e]-VII[e] siècles de notre ère, situent les tribus des Sclavini et des Antes au nord du Danube, dans une bande territoriale qui s'étend du Dniepr au cours supérieur de la Vistule. Les Veneti, quant à eux, sont attestés plus tôt, et l'on suit leurs traces du I[er] au II[e] siècle de notre ère, mais ils sont plus difficiles à localiser, même si la plupart des tentatives faites en ce sens ne s'éloignent guère de la région mentionnée plus haut.

Tant les linguistes que les archéologues qui ont travaillé sur les origines des Slaves soulignent que leurs frontières sont sans cesse en mouvement du V[e] au X[e] siècle, période considérée non seulement comme celle de leur première poussée, mais aussi comme celle où le slave commun, ou proto-slave, éclate en plusieurs idiomes différents, ancêtres des langues modernes. Leur progression vers l'est et le nord-est, par exemple (500-1000 après J.-C.), a conduit des locuteurs slaves jusqu'à des terres occupées avant eux par des Baltes ou des Finnois ; ces Slaves orientaux ne sont autres que les Russes, les Biélorusses (ou Russes blancs) et les Ukrainiens d'aujourd'hui. L'avancée vers le sud et, au-delà du Danube, vers l'empire byzantin (et les États qui devaient prendre sa suite) explique l'existence des Slaves méridionaux (Bul-

gares, Macédoniens, Serbes, Croates et Slovènes), tandis qu'à l'ouest émergeaient les Polonais, les Tchèques et les Slovaques. Cet éclatement du slave commun se produisit à peu près au moment où, à l'ouest, la désintégration du latin donnait naissance aux langues romanes, dans des circonstances sociales, il est vrai, tout à fait différentes.

On décèle aisément la forte influence linguistique que les peuples parlant le germanique (le gotique) ou l'iranien (le sarmate) ont exercée sur ces populations avant la disparition du slave commun, au Vᵉ siècle avant notre ère. Les emprunts sont à cet égard particulièrement éclairants : selon les spécialistes, c'est aux Sarmates (ou aux Scythes) que le slave commun doit les mots signifiant «dieu», «sacré» et «paradis», ainsi (peut-être) que nombre d'autres vocables. Même les noms des plus importantes rivières de la steppe européenne — Don, Dniepr, Dniestr — sont tous d'origine iranienne. De plus, il a existé, avant la disparition du slave commun, des relations extrêmement compliquées (et d'ailleurs controversées) entre la population qui le parlait et une autre population qui était, elle, de langue balte. Certains estiment même qu'il s'agit d'un lien de parenté, au demeurant très étroit, puisque selon eux, avant de se différencier en slave et en balte, ces deux idiomes ne formaient qu'une seule et même langue, un «balto-slave commun», qui aurait émergé du proto-indo-européen tardif de la même manière que l'indo-iranien. D'autres nient au contraire ce maillon intermédiaire ; ils préfèrent considérer les ressemblances constatées entre les deux groupes de langues comme dues aux contacts que ne pouvaient manquer d'avoir deux idiomes contigus, évoluant de façon distincte à partir d'un ancêtre commun. Étant donné notre propos, il serait bien entendu plus que hasardeux de nous aventurer plus avant sur le terrain fort glissant des relations balto-slaves ; il suffit de nous en tenir à quelques constatations minimales : Baltes et Slaves, à une époque à déterminer mais de toute façon antérieure au Vᵉ siècle de notre ère, occupaient des territoires voisins, et il semble qu'il en ait été ainsi pendant une grande partie de

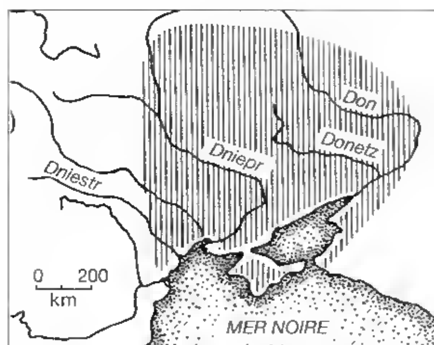


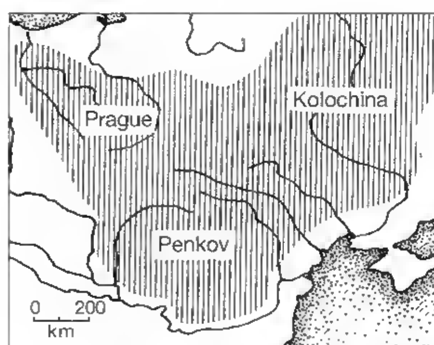
47. Distribution géographique des langues slaves. Le groupe oriental est indiqué par les hachures obliques, l'occidental par les verticales, et le méridional par les horizontales.

leur existence ; par ailleurs, les données linguistiques permettent de situer les Slaves à l'est ou au sud-est des Germains, au sud des Baltes, et à l'ouest des Iraniens.

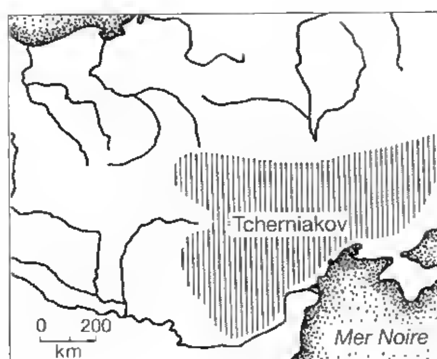
Quant à la question de savoir où ils étaient établis avant qu'ils fassent leur apparition dans les annales byzantines, c'est pour les linguistes et les archéologues d'Europe de l'est un objet de constante préoccupation. Il n'y a certes pas de consensus absolu en la matière, mais on peut définir quelques points sur lesquels l'accord est relativement général. Personne ne discute que, vers l'an 500 avant notre ère, les Slaves aient occupé totalement ou partiellement un vaste territoire qui s'étendait de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule supérieure à l'ouest jusqu'au moins au Dniepr moyen à l'est. La discussion ne commence vraiment que lorsqu'il s'agit de définir une localisation plus précise, ou plus précoce. L'archéologue ukrainien Vladimir Baran, par exemple, ne commence son étude des Proto-Slaves qu'avec les populations historiquement attestées des VI[e] et VII[e] siècles, et il les rattache au complexe Prague-Penkov-Kolochina, qui s'est déployé sur une très vaste zone — de l'Elbe à l'ouest au Dniepr, et même au-delà, à l'est. Dans tout ce secteur on retrouve en effet des céramiques généralement semblables, ainsi que des maisons rectangulaires semi-souterraines, des foyers, et des urnes funéraires qui prouvent que les défunts étaient incinérés. Du reste, l'uniformité générale que nous constatons dans les différents sites archéologiques s'accorde ici à la fois avec nos sources historiques et à ce que nous laissait présager l'apparition ultérieure des Slaves à l'intérieur du monde byzantin.

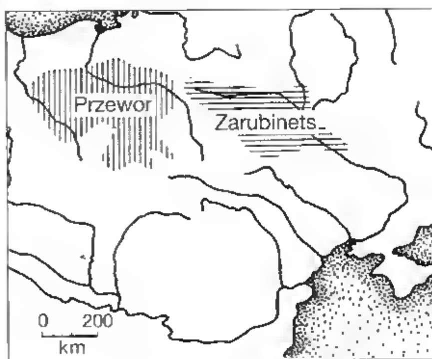
Si l'on veut remonter au-delà du V[e] siècle après J.-C., tout en restant dans la ligne d'une continuité culturelle ininterrompue, on doit nécessairement traverser le « bruit » (comme disent les théoriciens de l'information) du complexe de Tcherniakov, qui dure du II[e] au V[e] siècle. Cette culture, représentée par plus d'un millier de sites, s'étendait sur la plus grande partie du nord-ouest de la région pontique, du Danube au Sejm. Son existence coïncide chronologiquement avec les invasions des Goths (qui





48 et 49. *A gauche :* **Distribution des hydronymes iraniens en Europe orientale.** Les noms des fleuves principaux dérivent de l'iranien *danu-* « rivière » : Don, Dniepr (**dānu apara* « rivière allant derrière »), Dniestr (**dānu nazdya-* « rivière allant devant »). On retrouve cette racine indo-européenne dans le celtique *Dānuvius* Danube. — *A droite :* **Le complexe Prague-Penkov-Kolochina.**





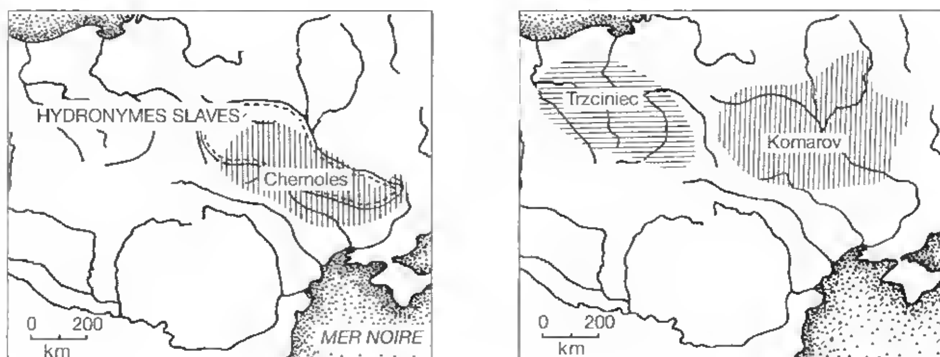
50 et 51. *A gauche :* **L'aire de la culture de Tcherniakov.** On voit qu'elle a englobé des tribus slaves, goths, et de langue iranienne. — *A droite :* **Le complexe Zarubinets-Przewor.**

venaient du nord-ouest), et des Sarmates (qui arrivaient de l'est) — la région elle-même étant habitée par des populations résiduelles (Scythes hellénisés, Gètes, Daces, et probablement Slaves). Certains avancent que la civilisation de Tcherniakov n'est autre que celle des Goths, tandis que d'autres dénient auxdits Goths toute espèce de visibilité archéologique, et veulent absolument faire de ce complexe une sorte de mélange(*) où seraient représentées des populations locales aussi nombreuses que variées. Nous pouvions d'ailleurs nous douter de cette controverse en nous rappelant que, d'après Marija Gimbutas, c'est durant cette période que les Goths se sont superposés, avec leurs structures politiques, aux Slaves, et par conséquent qu'un certain nombre de mots germaniques (du type « pain », « maison », « étable », etc.) sont passés dans le slave commun. Joachim Werner, par contre, fait du complexe de Tcherniakov une culture exclusivement germanique, et place les Slaves bien plus au nord, dans la forêt ; il pense qu'ils furent incapables de progresser vers le sud avant que les Huns ne renversent les établissements des Goths et ne mettent fin à leur domination — événement qui se produisit au IVe siècle de notre ère, dans la steppe forestière. Valentin Sedov, quant à lui, pense que c'est dans le nord-ouest de la zone occupée par Tcherniakov que Slaves et Iraniens réalisèrent leur symbiose.

De tout ce qui précède, il ressort que ce complexe culturel semble avoir rassemblé des groupes ethno-linguistiques différents, et que nous ne pouvons, en tout état de cause, l'attribuer qu'en partie aux Slaves, aux Iraniens, ou à tout autre peuple.

Si nous remontons encore dans le temps, nous rencontrons les cultures de Zarubinets et de Przewor (IIe siècle avant J.-C. - IIe siècle après J.-C), sur lesquelles l'accord se fait encore plus difficilement. La civilisation de Zarubinets, qui, géographiquement, est la plus orientale des deux, est aujourd'hui considérée par beau-

(*) En français dans le texte *(N.d.T.)*.



52 et 53. *A gauche :* **L'aire des hydronymes vieux-slaves** (ligne pointillée) superposée à celle de la culture de Chernoles. — *A droite :* **La culture de Komarov,** et sa voisine occidentale, la culture de Trzciniec, qui a été attribuée aux premiers Slaves ou aux premiers Baltes.

coup comme l'ancêtre des cultures slaves ultérieures, historiquement attestées ; mais celle de Przewor, située plus à l'ouest (entre Elbe et Vistule), provoque bien des controverses, même si sa relation avec celle de Zarubinets est généralement admise. Son inclusion dans le « berceau » slave s'accorde avec l'hypothèse polonaise de l'existence d'une continuité culturelle dans la région ouest-baltique, depuis l'Age du Bronze jusqu'à l'émergence historique des Slaves. Cette continuité a paru suffisante pour justifier la théorie selon laquelle les Slaves sont originaires de cette région, avant qu'ils n'essaiment vers l'est et vers le sud. Mais on cite souvent, à l'encontre de cette hypothèse, l'opinion des germanistes, pour qui la région de Przewor faisait plus vraisemblablement partie d'une aire germanophone primitive, qui serait celle des tribus elbo-germaniques, ou qui aurait peut-être seulement jouxté ces tribus. Un érudit fit plaisamment remarquer à cet égard que les « savants allemands aimeraient bien noyer tous les Slaves dans les marais du Pripet, et les savants slaves tous les Allemands dans le Dollart ». Pour trancher entre ces théories opposées, on invoque des arguments visant à démontrer qu'il y a bien eu continuité culturelle, mais ils sont parfaitement réfutables, et l'on navigue à vue de nez entre le nom des rivières en vieux slave et les sources historiques, tels Tacite ou Ptolémée, dont la caractéristique est, comme on sait, d'être toujours ambiguës.

Sur le fait que l'étude des noms de rivière puisse fournir d'importantes informations préhistoriques, il y a par contre, tant chez les linguistes que les archéologues, un large consensus. Le travail d'Oleg Trubachev, par exemple, permet de définir de façon assez satisfaisante la zone où les rivières ont gardé leurs noms slaves, qui est jouxtée par des systèmes hydronymiques relevant d'autres groupes linguistiques. Cette hydronymie slave archaïque se limite pour l'essentiel à la région qui s'étend de la haute Vistule au Dniepr moyen. De nombreux archéologues y ont vu une confirmation importante de leurs théories, même si l'on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il est difficile de la dater avec précision, et que les archéologues sont peut-être un

peu cavaliers dans la façon dont ils l'invoquent. Certains, par exemple, n'hésitent pas à projeter cette carte hydronymique très ancienne sur les données archéologiques des premiers siècles avant notre ère : elle est pour eux la confirmation du fait que le sud-est du complexe de Przewor et une partie des cultures de Tcherniakov et de Zarubinets constituent bien ce berceau proto-slave qu'ils recherchent ; d'autres trouvent plus approprié de l'appliquer à la culture de Chernoles, qui est en effet plus ancienne, puisqu'elle dure de 750 à 200 avant J.-C. L'aire de cette civilisation correspond au territoire qu'Hérodote attribue aux Fermiers Scythes, et il est, de fait, raisonnable d'identifier ces Fermiers Scythes avec les Slaves de l'Age du Fer.

La date la plus ancienne que les spécialistes acceptent pour un proto-slave linguistiquement différencié se situe autour de 2000 ou 1500 avant notre ère — le Ier millénaire est la date généralement retenue. La culture qui est la plus largement reconnue comme représentative de cette période slave archaïque est celle de Komarov, qui remonte au milieu du IIe millénaire, et se situe dans la région du Dniepr moyen, jusqu'à la haute Vistule. Mais là aussi, nous sommes confrontés à la question d'une éventuelle extension vers l'ouest, ou plus précisément vers le nord-ouest, car un certain nombre de savants soviétiques, en accord sur ce point avec l'hypothèse polonaise, incluent dans le même ensemble la civilisation de Trzciniec, qu'ils considèrent comme également proto-slave. La culture de Komarov, quant à elle, est connue pour ses sépultures particulières (l'inhumation a lieu primitivement dans un tronc d'arbre, ou dans une tombe recouverte de pierres, avec un tumulus de faible hauteur).

Les investigations sur les origines slaves ont donné lieu, comme on voit, à bien des controverses, mais qui ne concernent en général que les frontières occidentales du territoire primitif. Car on ne peut guère nier qu'il a existé une aire géographique, située entre le Dniepr et la Vistule, et généralement reconnue comme proto-slave, qui offre une continuité culturelle, de 1500 avant J.-C. (si ce n'est plus tôt) jusqu'à l'apparition des premiers peuples slaves dans l'histoire. Confiner l'origine de ces peuples à une aire plus occidentale, comme la région de l'Elbe et de la Vistule, exige une explication beaucoup moins économique, même si l'on fait abstraction du problème du déplacement de ces populations ; du reste, les emprunts du slave commun à l'iranien plaident pour un foyer situé plus à l'est. En fait, il faut admettre que toutes ces démonstrations nous conduisent sur le terrain béni des archéologues — la démonstration de l'existence d'une continuité, sans l'arrivée de populations extérieures. Que les Slaves aient séjourné, de façon prolongée, dans la même région, c'est aussi l'hypothèse que les linguistes accepteraient le plus volontiers, car leurs langues ne semblent guère montrer de signes de déplacement géographique depuis leur différenciation du proto-indo-européen. Mais pouvons-nous nous ancrer, pour ainsi dire, à ce modèle, et aborder de ce point de vue les problèmes que nous pose le maillon précédent, ces Proto-Indo-Européens dont nous cherchons la trace? C'est bien entendu une autre question — que nous devrons nous poser dans la suite de ce livre.

Les Baltes

Les langues slaves, qui se répandirent dans la majeure partie de l'Europe de l'est, réduisirent considérablement par leur expansion le domaine des parlers baltiques.

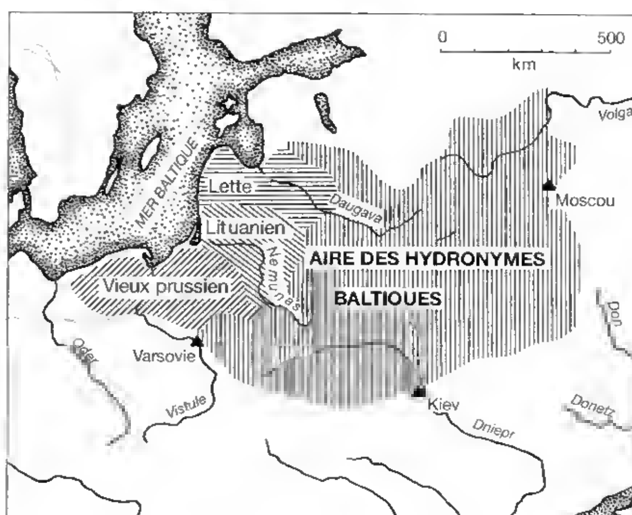
Aujourd'hui, on estime que 6 millions de personnes environ parlent l'un des deux idiomes baltiques de l'est, le lituanien et le lette ; quant aux parlers de l'ouest, leur principal représentant, le vieux prussien, a disparu au début du XVIII[e] siècle. Cette expansion slave, au sud, s'est conjuguée à une expansion germanique, à l'ouest ; à elles deux, elles ont, pense-t-on, diminué des cinq sixièmes le territoire originel de ces idiomes.

Les premiers textes baltes sont tout à fait récents, comparés à ceux de la plupart des autres langues indo-européennes ; c'est en effet au XVI[e] siècle seulement que nous trouvons des documents écrits en vieux prussien et en lituanien : il s'agit généralement d'une littérature religieuse, notamment de catéchismes luthériens. Ces textes, comme du reste la langue lituanienne d'aujourd'hui, ont toujours attiré l'attention des linguistes, car, en dépit de leur date fort tardive, ils ont un aspect remarquablement archaïque, en termes de linguistique indo-européenne. Pour prendre un exemple familier, le proverbe lituanien « Dieu a donné les dents, il donnera le pain » présente des similitudes frappantes, presque incroyables, avec sa traduction en latin ou en sanscrit (langues pourtant bien plus anciennes).

Lituanien	Dievas	davė	dantis,	Dievas	duos	duonos
Sanscrit	Devas	adadāt	datas,	Devas	dat	dhānās
Latin	Deus	dedit	dentes,	Deus	dabit	panem

Ce conservatisme linguistique tout à fait frappant a fait dire à beaucoup de linguistes que les langues baltiques, semblables en cela à leurs voisines slaves, n'ont probablement que peu évolué depuis la fin de l'époque indo-européenne.

Mais venons-en à la question des origines. Même si les premiers documents datent du XVI[e] siècle, ce moment historique ne saurait en aucune façon constituer un point d'arrêt à notre recherche. A cette époque, une grande partie de l'Europe de l'est était déjà enchâssée dans un vaste État lituanien, constitué au XIV[e] siècle, qui représente d'ailleurs la plus grande expansion de la puissance politique balte aux temps historiques. Mais la présence de cette population est fort bien attestée auparavant, au XIII[e] siècle, par des noms de personnes ou de tribus, au moment de la lutte des Baltes contre les Chevaliers Teutoniques. Et nous les rencontrons même bien avant cette époque : ce sont les Coures, qui ravagèrent la côte baltique aux X[e] et XI[e] siècles, et que les Scandinaves mentionnent dans leurs annales encore plus tôt (VII[e]-IX[e] siècle), de même que l'auteur anglo-saxon Wulfstan. Durant toutes ces périodes, ils occupent déjà leur territoire historique, centré sur la mer qui porte leur



54. Expansion maximale des langues baltiques.

nom, et s'étendant au minimum de la Vistule inférieure à la Daugava, même s'il a déjà subi un rétrécissement drastique à l'est, sous la pression des Slaves orientaux, ce dont témoignent de nombreuses trouvailles archéologiques caractéristiques du complexe de Prague, ou d'autres ensembles culturels.

Nous pouvons remonter encore plus loin grâce à des auteurs antiques tels que Ptolémée et Tacite. L'historien latin nous donne une liste des tribus slaves, incluant notamment les fameux Aesti, les ramasseurs d'ambre — en qui il faut peut-être voir les Baltes occidentaux —, ainsi que les Soudinoï et les Galindaï, que l'on va retrouver au XIV[e] siècle parmi les tribus prussiennes. La seule référence historique antérieure à celle-là se trouve chez Hérodote, qui parle d'un peuple appelé Neuri. Malheureusement, il nous dit peu de choses sur ces Neuri, sinon qu'ils durent quitter leur pays au VI[e] siècle avant notre ère parce qu'il était infesté de serpents, et qu'un jour ou deux par an ils se transformaient en loups-garous (fable qu'Hérodote lui-même rejette). Or, il est assez curieux de constater que le *žaltỹs*, le serpent vert, occupait un rôle extrêmement important dans les croyances païennes des Lituaniens aussi bien que dans leur folklore. Nous savons que chaque famille avait son serpent et le conservait jalousement, et les récits de la christianisation que les Germains imposèrent à leurs voisins baltes sont pleins de ces feux que les vainqueurs allumèrent dans les villages, et où ils jetèrent publiquement ces serpents, en dépit des clameurs de protestation des autochtones.

Hérodote situe les Neuri au nord des Fermiers Scythes (expression qui désigne probablement les Slaves), et séparés d'eux par un lac (peut-être les marais du Pripet). Ce qui revient à attribuer aux Baltes le territoire qui est pour les archéologues celui de la culture de Milograd, laquelle occupait le nord du bassin du Dniepr.

Mėnuo saulužę vedė	*La Lune conduit (dans sa maison) le Soleil*
Primą pavasarėli	*au début du printemps*
Saulužė anksti kėlės	*Le Soleil s'est levé tôt*
Mėnužis atsiskyrė	*La Lune l'a laissé*
Mėnuo viens vaikštinėjo	*La Lune a erré seule*
Aušrinę pamylėjo	*De l'Étoile du Matin elle s'est éprise*
Perkūns, didžiai supykęs	*Perkunas, très en colère,*
Jį kardu perdalijo	*Avec son épée l'a taillée en pièces*

55. Un extrait d'une chanson traditionnelle lituanienne, où sont encore présentes les traditions païennes des anciens Baltes. Tous les mots qui se rapportent au ciel ont une origine indo-européenne : *mėnuo* « lune » est cognat avec toute une série de vocables indo-européens qui désignent la lune et le mois : sanscrit *mā̊s-*, grec *mḗn*, latin *mēnsis*, tokharien A *mañ*, anglais *moon*. *Sáulė* « soleil » correspond au sanscrit *svár*, au latin *sōl*, au gotique *sauil*, etc. ; *ausrine* est un diminutif de *ausra* « aube », parent avec le sanscrit *uṣā̊s*, le grec *ēṓs*, le latin *aurōra*, et l'anglais *Easter*, tous ces termes désignant des notions qui ont été (autre point commun) personnifiées, voire déifiées. Le verbe *vede* est cognat avec l'anglais *wed* et d'autres verbes dérivés de **wed(h₂)-* « diriger une maison », « épouser » (du point de vue du marié) : on peut donc supposer que la mariée proto-indo-européenne quittait sa maison pour celle de son mari, ou de sa famille. Perkūnas est le dieu de la foudre ancestral ; son nom est cognat avec celui du dieu slave Perun, et à cette famille appartient aussi le nom de Fjörgyn, la mère de Thor, dieu de la foudre nordique.

Cette localisation s'accorde du reste avec le système hydronymique vieux-balte. Dans le domaine des noms de rivières baltiques, il y a toute une tradition de recherche, comparable à celle dont nous avons fait état pour le domaine slave : il en ressort que l'aire linguistique baltique s'étendait jadis bien au-delà du territoire des Baltes côtiers, qui sont ceux que nous rencontrons dans la plupart des annales historiques à partir du Moyen Age. D'une manière générale, le système hydronymique baltique est complémentaire du système slave, occupant le territoire situé immédiatement au nord ; au nord-est par contre, les noms baltes cèdent la place aux noms finno-ougriens. Mais nous rencontrons ici le problème de datation chronologique que nous avons déjà rencontré. Une certitude s'impose toutefois : c'est que ces noms sont antérieurs à l'expansion des Slaves au Ve siècle, et si le territoire où on les rencontre s'avère réellement compatible avec celui qu'Hérodote attribue à ces derniers, ainsi qu'avec l'aire de la culture de Chernoles, alors nous pouvons situer vers 500 avant notre ère l'apparition de ces noms.

Wolfgang P. Schmid pense, quant à lui, qu'ils sont encore antérieurs ; il n'hésite pas à les faire remonter aux obscures profondeurs du proto-indo-européen. Mais il ne faut pas, à mon avis, trop attendre de cette carte hydronymique ; en fait, on ne gagne pas grand-chose à avancer pour une langue des hypothèses qui ne correspondent à rien de démontrable pour les autres. En s'en tenant, plus modestement, aux faits assurés, on peut dire ceci : les Baltes, durant le Ier millénaire avant J.-C., ont occupé la région qui s'étend de l'embouchure de la Vistule, à l'ouest, jusqu'à Moscou et au cours supérieur de la Volga à l'est (ce dernier fleuve portant lui-même un nom baltique) ; au sud, leur aire descendait jusqu'à Kiev ; et il est possible que ce soit à

cette époque (ou plus tôt) qu'un grand nombre de leurs mots (relatifs notamment à l'agriculture et l'élevage) soient entrés dans la langue finnoise.

Nous ne pouvons remonter encore plus haut dans la préhistoire que si nous supposons une continuité culturelle ininterrompue dans la région, et admettons par voie de conséquence qu'aucun mouvement de population ne s'y est produit. Cette hypothèse, qui rejoint celle que l'on peut faire, comme nous l'avons vu, à propos des Slaves, nous permet de nous hisser jusqu'au milieu de l'Age du Bronze (1500 avant notre ère), époque où nous rencontrons notamment la culture de Trzciniec, en Pologne (bien que certains la considèrent comme slave). Même si on peut postuler une continuité culturelle pour des temps encore plus reculés, il nous semble sage de nous en tenir là, comme nous l'avons du reste fait pour les autres groupes indo-européens ; car en tentant d'extrapoler pour remonter plus avant dans la préhistoire, nous ne pourrions qu'accentuer nos incertitudes.

Les Germains

Les langues germaniques modernes sont traditionnellement subdivisées en deux groupes principaux. Le groupe occidental, qui est le plus vaste, comprend l'anglais, parlé par plus de 425 millions de personnes ; l'allemand, parlé par 120 millions de personnes environ ; le néerlandais enfin, qui, avec son dérivé l'afrikaans, compte à peu près 30 millions de locuteurs. Le groupe septentrional, plus restreint, est composé des langues scandinaves — environ 20 millions de locuteurs, répartis entre le danois, le suédois, le norvégien et l'islandais. Pour la plupart de ces langues (particulièrement l'anglais, l'allemand et l'islandais), nous possédons une quantité de documents datant de l'Antiquité tardive et du Moyen Age ; mais les textes substantiels les plus anciens dont nous disposions sont écrits en une langue aujourd'hui éteinte, le gotique, seul représentant d'un troisième groupe, dit oriental. Les Goths, qui venaient du nord, s'étaient établis dans la région de la mer Noire, qu'ils dominèrent jusqu'à l'arrivée des Huns, au IVe siècle de notre ère ; puis ceux-ci les rejetèrent vers l'ouest, jusqu'aux Balkans. C'est là que Wulfila, évêque des Goths occidentaux, inventa, en s'inspirant des lettres grecques, un alphabet permettant de transcrire leur langue et traduisit même en gotique des parties importantes de la Bible. Cette langue devait du reste survivre jusqu'à des temps remarquablement récents, puisqu'elle était encore parlée en Crimée au XVIe siècle.

En plus de ces textes gotiques, nous possédons des inscriptions runiques. Il semble que le système de transcription qui y est employé ait été dérivé librement des alphabets en cours en Étrurie ou dans le nord de l'Italie au Ier siècle après J.-C. Ce système fut très largement utilisé en Europe du nord de 150 à 900 environ, et même avant si l'on en croit le témoignage isolé du casque de Negau, découvert en Yougoslavie, sur lequel étaient écrits les mots *harixasti teiva*, que l'on traduit généralement par « l'Invité (ou l'Hôte) de l'armée, le dieu », et que l'on suppose être une

inscription dédicatoire adressée à une divinité germanique. En tout cas, l'alphabet vient d'Italie du nord, et les datations proposées vont du VII[e] au II[e] siècle avant J.-C.

Outre ces documents directement écrits dans les différentes langues germaniques, nous disposons du témoignage des historiens antiques. Le plus important est celui de Tacite, qui décrivit dans sa *Germania* la situation géographique et la culture des anciens Germains. Tacite, vers 100 de notre ère, situe la plupart des tribus germaines dans une région bordée à l'ouest par le Rhin, au sud par le Main, et à l'est par l'Oder. Des sources antérieures, certes moins sûres, comme César (I[er] siècle avant J.-C.), localisent également les Germains à l'est du Rhin ; et Pythéas, où se trouve la mention historique la plus ancienne, attribue (selon l'interprétation généralement donnée) le territoire de l'actuel Danemark à la tribu germanique des Teutones, et à celle des Gutones une région qui semble être l'Allemagne du nord. En fait, les témoignages historiques et les données textuelles concordent : les premiers locuteurs germaniques occupaient bien une vaste zone couvrant l'Allemagne septentrionale et la Scandinavie méridionale. Si nous voulons les localiser plus précisément, il nous faut nous pencher une fois de plus sur les noms de rivières et les anciens noms de tribus que l'on rencontre chez les peuples établis immédiatement à l'est du Rhin. Quelques linguistes avancent que le territoire situé entre l'Oise et l'Aller pourrait bien avoir été occupé par des populations qui n'auraient été ni germaniques ni celtiques, et que l'on désigne par le terme de *Nordwestblock* [17]. L'existence d'un tel groupe aux premiers siècles après J.-C. est loin d'être universellement acceptée, mais cette hypothèse a au moins le mérite de nous faire souvenir que des peuples qui n'ont pas laissé de nom



56. Expansion géographique des langues germaniques.
Le groupe occidental est indiqué par des hachures horizontales, le groupe septentrional par des hachures verticales. Quant au groupe oriental (attesté par le gotique), il s'est éteint.

Les langues germaniques

Gotique (IVe siècle)
Jah hairdjōs wēsun in thamma samin landa thairhwakandans jah witandans wahtwōm nahts utarō hairdāi seināi. Ith aggilus fráujins anaqam ins jah wulthus tráujins biskáin ins, jah ōhtēdun agisa mikilamma.

Vieil anglais (Xe-XIe siècles)
& hyrdas wǣron on thām ylcan rīce waciende. & niht-waeccan healdende ofer heora heorda. Thā stōd drihtnes engel with hig & godes beorhtnes him ymbescēan. & hī him mycelum ege ādrēdon.

Moyen anglais
And schepherdis weren in the same cuntre, wakinge and hepinge the watchis of the nyzt on her flok. And loo! The aungel of the Lord stood by sydis hem, and the clerenesse of God schynedet aboute hem; and thei dredden with greet drede.

Bas allemand (XVe siècle)
Unde de herden weren in der suluen iegenode wakende. Unde helden de wake auer ere schape. Unde seet de engel des heren stunt by en unde de clarheit godes ummevench se unde se vruchteden sick myt groten vruchten.

Haut allemand (XVIe siècle)
Und es woren Hirten in derselbigen Gegend auf dem Felde bei den Hurden, die huteten des Nachts ihrer Herde. Und siehe, des Herrn Engel trat zu ihnen, und die Klarheit des Herrn leuchtete um sie; und sie türchteten sich.

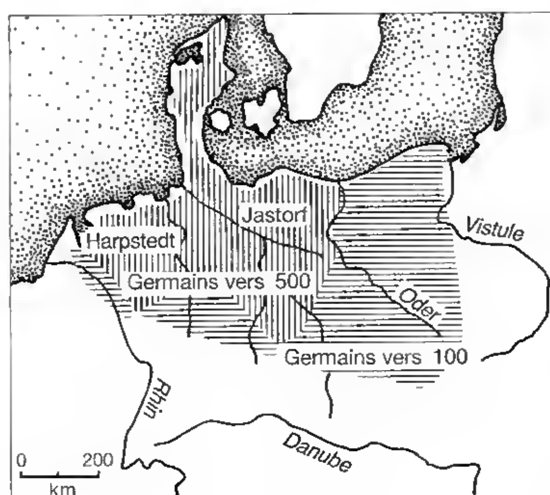
Suédois
I samma nejd voro då några herdar ute på marken och höllo vakt om natten över sin hjord. Då stod en Herrens ängel framför dem, och Herrens härlighet kringstrålade dem; och de blevo mycket törskräckta.

Et les bergers étaient dans cette même terre, y habitant et surveillant leurs troupeaux la nuit. Mais l'ange du Seigneur s'approcha d'eux, et la gloire de Dieu brilla parmi eux, et ils eurent grand peur.

57. Un bref extrait de la Bible en gotique comparé avec sa traduction dans d'autres langues germaniques appartenant à d'autres groupes. *Haírda* « troupeau » est à rapprocher de l'anglais *herd*, du lituanien *kerdžius* et du moyen gallois *cordd* « troupe ». Comme le mot *nahts* « nuit » tait partie du noyau lexical central, il est très largement représenté dans diverses langues : hittite *nekut*, sanscrit *nák*, grec *núks*, albanais *natë*, latin *nox*, vieil irlandais *in-nocht*, lituanien *naktis*, vieux slave ecclésiastique *noštĭ*. Le mot *agis* « peur » correspond au grec *ákhos* et au vieil irlandais *agar* « peur ».

dans les annales ont bel et bien pu survivre jusqu'à l'aube des temps historiques, et que nous serions fort mal avisés de penser que la totalité de l'Europe ou de l'Asie fut recouverte par ces langues indo-européennes si présentes dans l'histoire.

A la netteté avec laquelle les témoignages historiques et archéologiques permettent de délimiter le territoire occupé par les Germains au Ier siècle avant J.-C. il faut ajouter la sûreté dont font preuve les archéologues : il leur est aisé, à eux aussi, d'identifier l'aire originelle des populations germaniques. On peut en effet, en partant de leur émergence dans l'histoire aux premiers siècles après J.-C., remonter le temps jusqu'à l'Age du Fer et la culture de Jastorf, sans voir s'interrompre le fil d'une



58. L'expansion géographique des Germains : les cultures de Jastorf et de Harpstedt, puis l'extension de l'aire germanique vers 100 avant J.-C.

continuité de culture et d'habitat. La civilisation de Jastorf, qui apparaît aux alentours du Ve siècle avant notre ère, est la culture dominante de l'Age du Fer en Europe septentrionale. La distribution géographique de ses sites et de ses nécropoles, ainsi que la continuité culturelle dont ils témoignent, s'accorde bien avec ce que l'histoire nous dit des régions occupées par beaucoup des premières tribus germaniques connues. En fait, on peut dire que grâce à la culture de Jastorf, et probablement aussi à celle de Harpstedt sa voisine, ainsi qu'à une partie au moins du territoire jouxtant ces deux cultures (vers la Scandinavie méridionale au nord et vers l'interface centre-européenne au sud, avec la culture de La Tène qu'on présume celtique), les spécialistes n'ont eu guère de mal, dans leur localisation du foyer germain, à rencontrer un vaste consensus. Consensus que renforce encore l'opinion des linguistes, puisqu'ils datent d'environ 500 avant J.-C. les changements phonétiques qui transformèrent un dialecte indo-européen en cette langue que nous appelons « proto-germanique ».

Dès lors, la tentation est forte de reculer encore la présence proto-germanique dans cette région. Une chose est sûre : aucun des courants majeurs du monde archéologique ne nie que la culture de Jastorf descend directement des civilisations plus anciennes présentes dans la région au Bronze récent. On peut le démontrer grâce à la continuité que l'on constate tant dans l'habitat que dans les pratiques funéraires — continuité aussi évidente ici qu'entre la culture de Jastorf et le début des temps historiques. Mais nous ne pouvons guère aller au-delà de cette constatation si nous voulons continuer à donner à ce terme de « proto-germanique » un contenu qui fasse sens d'un point de vue linguistique.

Nous pouvons donc, en conclusion, suivre le sentiment consensuel, et admettre que la culture de Jastorf est effectivement proto-germanique. Quant aux civilisations qui l'ont précédée, il est possible qu'elles l'aient déjà été, ou bien qu'elles représen-

tent le dernier maillon proprement indo-européen, ou encore un stade de l'évolution des langues indo-européennes pour lequel nous n'avons pas de dénomination précise. La fin de ce chapitre nous ramènera à cette question.

L'Italie

On n'est certes pas obligé d'être de l'avis de Metternich, qui prétendait que l'Italie n'est pas une nation, mais une «expression géographique»; il n'en demeure pas moins que cette formule décrit de façon tout à fait adéquate ce à quoi l'indo-européaniste est ici confronté.

Vers la fin du VIII[e] siècle avant notre ère, les colons grecs avaient introduit l'alphabet en Italie du sud; à partir de là, son usage se répandit dans toute la péninsule et gagna toutes les cultures qui s'y étaient développées à l'Age du Fer — si bien que les inscriptions dont nous disposons renvoient à des langues différentes et variées, dont la plupart devaient d'ailleurs disparaître assez rapidement. La carte linguistique de l'Italie à la date arbitraire de 500 avant notre ère montre toute une complexité qui ne disparaîtra qu'avec la conquête romaine et l'expansion du latin, qui en fut la conséquence. Cette complexité nous oblige à renoncer à notre mode d'exposition précédent : au lieu de traiter de chaque groupe indo-européen séparément en confrontant les données linguistiques et archéologiques que nous possédons sur lui, nous brosserons donc un tableau global de la situation linguistique de l'Italie telle qu'elle se présente à l'observateur.

Commençons cet examen en passant en revue les langues qui ne sont pas indo-européennes. De ces idiomes, le plus important est, de très loin, l'étrusque, attesté



59. Distribution géographique des principales langues de l'Italie de l'Age du Bronze.

	Étrusque	*Latin*	*Proto-indo-européen*
1	thu	ūnus	*oinos
2	zal	duō	*dweh$_3$(u)-
3	ci	trēs	*tréyes
4	sa	quattuor	*k^{w}etwor-
5	mach	quinque	*penk^{w}e
6	huth	sex	*s(w)ek̂s
10	sar	decem	*dek̂m
« FRÈRE »	ruva	frāter	*bhreh$_a$ter-
« FILLE »	sech	fīlia	*dhuĝh$_x$tēr
« FILS »	clan	fīlius	*suh$_x$nus

60. La comparaison de l'étrusque avec le latin et le proto-indo-européen fait nettement apparaître sa nature non indo-européenne.

par plus de 10 000 inscriptions, et même quelques courts textes. Les linguistes, dans leur immense majorité, pensent que ce n'est pas une langue indo-européenne, et qu'elle n'a de parenté démontrable avec aucun autre idiome, à l'exception de quelques inscriptions retrouvées dans l'île de Lemnos, à l'est de la Méditerranée. Le problème de l'origine des Étrusques se pose donc : tout autant que celle des Indo-Européens, cette origine énigmatique provoque des controverses passionnées, et l'on a écrit sur elle des volumes aussi gros que celui que vous tenez en main. La solution n'est pas facile, car les indices sont, en eux-mêmes, tout à fait contradictoires. Néanmoins, la tendance est aujourd'hui à adopter la thèse qui paraît la plus économique : les Étrusques seraient un peuple non indo-européen, originaire d'Italie, qui, par le biais du commerce, aurait adopté de nombreux traits culturels et styles artistiques venant de Méditerranée orientale. Quant à la ressemblance entre les inscriptions étrusques et lemniennes, il faut en prendre acte, mais tout le monde admet qu'elle est difficile à expliquer. Certains pensent que ces deux idiomes sont tout ce qui reste d'un ancien continuum linguistique dit « méditerranéen », qui couvrait l'est et le centre du Bassin au moment de l'arrivée des locuteurs indo-européens. Mais les ressemblances sont, à mon avis, trop importantes pour pouvoir s'expliquer autrement que par un lien historique beaucoup plus direct et immédiat — il est, par exemple, possible que des Étrusques se soient rendus à Lemnos pour des fins commerciales, et d'autres explications encore ne sont pas à exclure.

L'une des raisons qui accréditent la thèse de l'origine indigène de l'étrusque est la présence, dans la péninsule italienne, d'autres langues non indo-européennes. Beaucoup de linguistes avancent que certains noms de lieux, notamment dans les Alpes occidentales et en Sardaigne, ainsi que de nombreux mots que l'on rencontre en latin ou dans les langues romanes et qui ne sont pas analysables dans un cadre indo-européen, proviennent en fait d'un substrat antérieur. On retrouve ici un rai-

sonnement que nous avons déjà vu à l'œuvre quand il s'agissait d'étayer l'existence d'une population pré-grecque ; mais il faut reconnaître qu'il n'y a guère, précisément, que l'étrusque qui puisse fournir ici des indices épigraphiques véritablement concluants. Certains ont avancé que le ligure, dont le territoire se situait plus au nord, et qui est attesté par quelques gloses et noms locaux, n'était pas non plus indo-européen (quoique fortement influencé par les parlers celtiques), mais les données sont ici bien trop maigres pour qu'on puisse parvenir à des conclusions solides. Même chose pour le rhète, pauvrement attesté dans les Alpes orientales : on a fait remarquer que cette langue avait des traits clairement non indo-européens (cf. raétique *tinake*, étrusque *zinake*), mais ici aussi, le matériel est squelettique. Il n'en demeure pas moins que si on ajoute à ces données les éléments allogènes repérables en latin (notamment les toponymes), la proximité géographique des langues non indo-européennes parlées dans le sud de la France actuelle, en Ibérie, et (au moins) dans la partie septentrionale de l'Italie, la présence enfin de l'étrusque, dont nous avons plus haut souligné l'importance, on est en droit de conclure sans grand risque d'erreur que les langues indo-européennes ont été introduites dans la péninsule par des populations venant d'ailleurs, et qu'elles se sont superposées à celles, au demeurant très variées, que parlaient les peuples autochtones.

Venons-en maintenant à ces langues indo-européennes. La plus fameuse de toutes est naturellement le latin, dont l'expansion a coïncidé avec celle de la puissance romaine. La pérennité des effets de cette conquête est frappante, puisque 550 millions de personnes s'expriment aujourd'hui dans des langues issues de l'idiome parlé dans le monde romain à l'apogée de l'empire : le français, l'espagnol, l'italien, le portugais et le roumain, pour ne citer que les langues principales, font ainsi de l'ensemble italique le second en nombre parmi les groupes linguistiques indo-européens. Mais à l'époque de notre carte linguistique, on est naturellement loin d'en être là : le territoire du latin se limite aux alentours de Rome ; immédiatement au nord se trouve le falisque, qui est son plus proche voisin ; quant au sicule, parlé dans l'est de la Sicile, et attesté par trois inscriptions et quelques gloses, son lien avec le latin reste problématique, et les tentatives faites pour l'établir restent controversées.

Suivons maintenant vers le sud l'épine dorsale de l'Italie ; nous rencontrons un ensemble linguistique important : le groupe osco-ombrien. L'osque proprement dit est la langue des Samnites ; il semble qu'il ait survécu jusqu'aux premiers siècles de notre ère, si l'on se fie aux graffitis visibles sur les murs de Pompéi. Il est attesté par quelque 200 inscriptions, auxquelles il faut ajouter les habituels gloses et patronymes. L'ombrien nous est mieux connu, grâce aux tablettes d'Iguvium (Gubbio), qui sont des textes religieux écrits sur du bronze et datant d'environ 200 avant notre ère. Les différences qui existent entre le latin et le groupe osco-ombrien sont aussi évidentes que les ressemblances, et les linguistes ne savent pas si ces deux branches se sont différenciées à partir d'un tronc commun, un dialecte « proto-italique » qui aurait été apporté dans la péninsule par des populations intrusives, ou si elles représentent

l'aboutissement de développements indépendants (peut-être déjà hors d'Italie) : dans ce cas, leurs ressemblances se seraient accrues du fait de leur contact prolongé.

Dans le sud, la langue la plus importante était le messapien, que nous connaissons par environ 260 inscriptions qui s'étagent du VIe au Ier siècle avant J.-C. Selon d'anciennes sources, les tribus messapiennes venaient d'Illyrie ; de fait, l'archéologie semble indiquer qu'il y a eu des relations entre les peuples situés de part et d'autre de l'Adriatique, puisqu'on décèle des ressemblances dans la céramique et le travail des métaux : c'est pourquoi certains linguistes ont avancé, un peu hâtivement, qu'il existait un lien entre le messapien et l'illyrien. Mais les données sont ici minimales, puisque nous n'avons aucune inscription en illyrien, et que cette parenté hypothétique ne pourrait être établie que par la comparaison de patronymes et de toponymes[18]. Aussi ce lien supposé est-il loin de faire l'unanimité… quoique certains hésitent. D'autres (une minorité, il est vrai) font preuve d'une plus grande prudence, estimant que les documents sont largement insuffisants pour qu'un tel débat ait un quelconque sens.

Au nord du messapien, se parlait le picénien ou italique oriental — notion qui recouvre peut-être en réalité deux idiomes différents. Certaines inscriptions picéniennes remontent au VIIe siècle avant J.-C. environ : elles sont parmi les plus anciennes que l'on ait retrouvées en Italie. Malheureusement, si elles sont faciles à déchiffrer, elles ne le sont guère à traduire. Celles du sud sont, de toute évidence, indo-européennes : on retrouve aisément, dans *matereif patereif*, le latin *matribus patribus* (aux mères et aux pères) ; mais celles du nord posent beaucoup plus de

Ombrien
este persklum aves anzeriates enetu
pernaies pusnaes preveres treplanes
iuve krapuvi tre buf fetu arvia ustentu
vatuva ferine feitu heris vinu heri puni
ukriper fiŝiu tutaper ikuvina feitu sevum
kutef pesnimu ařepes arves

Latin
hanc caerimoniam avibus observatis
anticis posticis ante portam Trebulanam
Iovi Grabovio tres boves facito, grana ostendito,
victimas in tabulato facitio, sive vino sive potione,
pro arce Fisia, pro urbe Iguvina facito.
formulam clare precator tostis granis.

Commence cette cérémonie en observant les oiseaux,
Ceux de devant, et ceux de derrière. Devant la Porte Trebulam
Sacrifie trois bœufs à Jupiter Grabovius. Présente tes offrandes de graine
Place les côtes sur un plateau, sacrifie avec du vin ou de l'hydromel
Pour le mont Fisien, pour la cité d'Iguvium.
Prie chaque portion (dans un murmure) avec des offrandes de graisse et de grain.

61. Un extrait du début des tablettes d'Iguvium, avec sa traduction latine et française.

Messapien
klohizisthotoriamartapidovasteibasta
veinanaranindarantoavasti

« Écoute, Jupiter ! Thotoria Marta a donné à la ville de Basta sa (propre) terre en (la localité) de Darantoa » (traduction généralement admise).

« Écoute, Jupiter ! Sous la tutelle d'Armatapidius, pour les habitants de Basta, cette loi. Ils ont prononcé [cette loi], au Conseil des Anciens, à Basta... » (traduction d'Otto Haas).

« Il faut prendre garde à ces choses ! Moi, Teutoria Maria, j'achète dans la cité de Basta les champs de vin dans Darantua... » (traduction de M.E. Huld).

62. Cette inscription trouvée à Vaste est l'un des textes les plus longs que nous possédions en messapien. On voit clairement les problèmes que pose toute traduction de langues aussi pauvrement attestées. Le document original couvre huit lignes, et il n'y a pas de séparation entre les mots ; il faut essayer de les établir en isolant les termes ou les terminaisons qui se répètent ; mais on peut, à partir de là, proposer des traductions radicalement différentes.

problèmes ; certains linguistes ont décrété d'intuition qu'elles étaient également indo-européennes (bien que nous ne puissions en traduire un seul mot de façon certaine) ; d'autres les attribuent au contraire à une population indigène appartenant à une autre famille linguistique. Les tenants de la thèse indo-européenne les font généralement provenir, comme le messapien, du rivage oriental de l'Adriatique.

En Vénétie et au nord-est de la péninsule se parlait le vénète, langue de la culture d'Este — qui est une civilisation de l'Age du Fer incontestablement indo-européenne. Plus de 200 inscriptions l'attestent... quoique aucune ne dépasse dix mots. Elles furent écrites entre le VIe et le Ier siècle avant J.-C., et s'ajoutent aux données toponymiques, qui prouvent l'existence d'une relation entre le territoire des Veneti et la tribu des Liburni, établie sur la côte adriatique de la Croatie. Le vénète est ainsi suffisamment connu pour qu'on puisse débattre de ses affinités avec les autres idiomes indo-européens. On a invoqué des ressemblances avec l'italique, et surtout avec le germanique, mais certains linguistes regardent le vénète comme un sous-groupe linguistique indépendant ayant certes des traits communs avec d'autres langues de l'Europe occidentale, mais en nombre insuffisant pour qu'on puisse avec certitude le rattacher à l'une d'entre elles en particulier.

L'examen des origines des différents peuples indo-européens d'Italie conduit à la conclusion qu'ils sont vraisemblablement allogènes, et qu'ils se sont superposés à un substrat non indo-européen. Plus on va vers l'ouest, plus la présence d'idiomes non indo-européens s'affirme — que ce soit en Italie même ou en suivant les côtes de la Méditerranée ; on peut donc en déduire que c'est vraisemblablement à partir du nord (au-delà des Alpes) ou de l'est (la côte illyrienne de l'Adriatique) que se sont produites les migrations indo-européennes dans la péninsule. La chose devient encore plus plausible si l'on considère que, vers le IXe siècle avant notre ère, s'étaient constituées le long de l'Adriatique italienne trois aires archéologiques capitales qu'on

Picénien du nord
mimnis erut gaarestades
rotnem uvlin parten us
polem isairon tet
sut trat neši kruš
tenag trut ipiem rotneš
lutuis θalu isperion vul
tes rotem teu aiten tašur
soter merpon kalatne
nis vilatos paten arn
uis balestenag ands et
šut i akut treten teletau
nem polem tišu sotris eus.

63. La célèbre inscription de Novilara est notre plus long texte en picénien du nord. S'agit-il d'un idiome indo-européen ou non ? Les érudits sont partagés... sauf sur un point : l'impossibilité de traduire avec certitude un seul mot.

peut faire facilement correspondre à trois de nos groupes linguistiques les plus importants : la culture d'Este, en Vénétie, qui émerge vers ~900, l'aire du Picenum, et les cultures du Bronze des Pouilles et de Basilicate. Ces trois régions présentent les signes d'une relation durable et intense avec les populations installées sur la rive orientale de l'Adriatique, notamment en ce qui concerne le travail des métaux — d'où l'hypothèse, souvent avancée, de migrations qui auraient traversé l'Adriatique ou suivi la côte nord-est de l'Italie. Il faut noter que ces courants balkaniques sont relativement constants à partir du XIII[e] siècle avant J.-C., ce qui interdit d'expliquer à tout prix les civilisations picénienne et messapienne par l'hypothèse, illusoire et simpliste, d'une invasion unique. Il semble que les mouvements de population qui ont conduit des locuteurs indo-européens dans l'Italie adriatique aient plutôt été lents et progressifs ; en se rendant maîtres des sites côtiers, qui étaient les plus riches et les plus importants, les immigrants purent facilement répandre leurs langues dans l'intérieur des terres, qui était un secteur plus pauvre et moins peuplé. De tels déplacements en provenance de l'est pourraient bien être à l'origine de la dernière strate indo-européenne — si l'on excepte naturellement la migration des réfugiés albanais qui, au XVI[e] siècle, traversèrent la mer pour s'installer en Sicile et en Italie du sud, où ils ont du reste conservé leur langue jusqu'à aujourd'hui.

On suppose une autre vague pour expliquer l'extension rapide de la civilisation proto-villanovienne (l'horizon de Pianello-Timmari), qui émergea dans la majeure partie de l'Italie vers 1100-900 avant J.-C. On a longtemps considéré cette culture comme un vecteur de première importance pour la propagation des langues indo-européennes ; mais il nous faut bien admettre que c'est là le type d'indice archéologique que précisément nous ne recherchons pas, puisqu'il est synonyme d'une uniformité culturelle frappante, s'étendant à presque toute la péninsule. Quoi qu'il en soit, c'est au cours de cette période qu'apparaissent des nécropoles à incinération, avec leurs urnes biconiques, une très grande variété d'objets métalliques dont le travail est typique de l'Europe centrale (fibules, rasoirs, épingles, épées), ainsi que des casques, des cuirasses et des seaux en tôle de bronze. L'introduction du travail des

métaux et de l'incinération des défunts (associée à l'urne cinéraire) a autrefois été attribuée aux envahisseurs de la civilisation des Champs d'Urnes, laquelle, venant du nord des Alpes, pénétra en Italie du nord, et y produisit un véritable bouleversement culturel. Certes, les archéologues ont aujourd'hui tendance à ne plus croire à ces invasions massives, et voient en général dans ce type d'hypothèses le reliquat grossièrement simpliste d'un mode de pensée dépassé ; mais l'explication des ressemblances que l'on constate entre l'Italie et l'Europe centrale par des modèles, d'ailleurs vagues, d'orientation commune ou de contact culturel durable entre les deux régions n'élimine pas la possibilité de déplacements de population, même s'ils ne correspondent pas à l'image archétypale de ces guerriers du Bronze final franchissant les cols alpins pour fondre sur l'Italie… Néanmoins il faut bien reconnaître que les résultats linguistiques de ces déplacements sont quelque peu obscurs, puisque c'est le même phénomène culturel qui est à l'œuvre dans des aires colonisées par des locuteurs indo-européens, comme les Osco-Ombriens, et dans la civilisation villanovienne de l'Étrurie — qui est, elle, la première manifestation d'une culture non indo-européenne : celle des Étrusques.

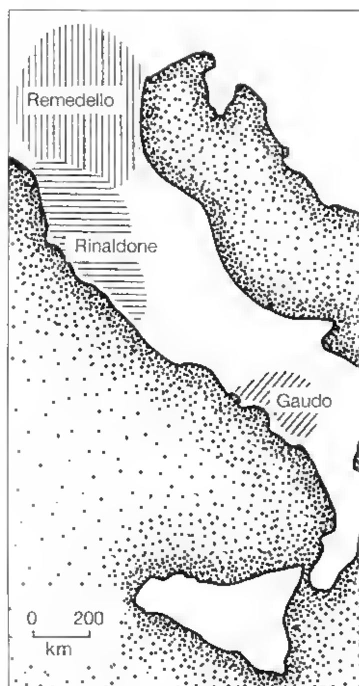
Remontons maintenant le temps jusqu'à la précédente invasion hypothétique : nous rencontrons les industries du Bronze moyen, particulièrement affirmées dans la plaine du Pô. Or, certains indices semblent bien y signaler l'arrivée d'immigrants : l'émergence de la culture des Terramares, l'apparition de la crémation à la place de l'inhumation pratiquée jusqu'alors, l'abandon des sites anciens, les parallèles enfin que l'on peut établir avec l'Europe centrale (notamment la Hongrie) tant en métallurgie qu'en céramique.

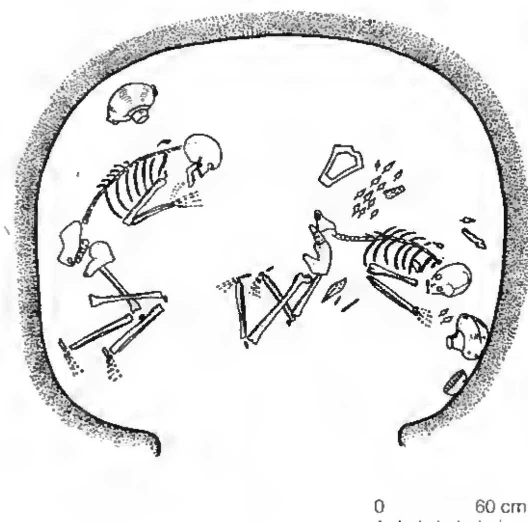
Ceci nous conduit à l'hypothèse, formulée du reste par certains chercheurs, d'une série de migrations encore plus anciennes, qui expliqueraient d'après eux l'apparition des trois cultures italiennes majeures qui font la transition entre le Chalcolithique et le Bronze ancien : Remedello, Rinaldone, et Gaudo. Pendant longtemps on a pensé que ces civilisations résultaient d'une invasion, ou d'une vague d'invasions : celle(s) d'une aristocratie guerrière, qui aurait apporté avec elle la métallurgie, de nouveaux rites funéraires et une nouvelle céramique, ainsi que des changements décisifs dans l'ordre social préexistant. La preuve traditionnellement invoquée était fournie par la culture de Rinaldone, en Toscane — il s'agit de la « tombe de la veuve », à Porte San Pietro. Ce tombeau, taillé dans le roc, nous offre

Vénète	mego	zonasto	sainatei	reitiiai	porai	egeotora
Latin	*me*	*donavit*	*sanatrici*	*reitiae*	*bonae*	*egetora*
	aimoi	ke	louzerophos			
	(pro) Aemo	*et (que)*	*liberis*			

Egetora m'a donné à la bonne Reitia la Guérisseuse pour qu'elle protège Aemus et les enfants.

64. Une inscription vénète sur un clou de bronze, accompagnée de ses traductions en latin et en français.





65 et 66. *A gauche :* **Les principales cultures de l'Age du Bronze ancien italien.** — *A droite :* **La Tombe de la Veuve, culture de Rinaldone, Toscane.**

le spectacle de l'inhumation d'un dignitaire : on y a découvert un homme, entouré d'un certain nombre d'objets (hache de bataille en pierre, poignards en cuivre, pointe de flèche, vase), et une femme dont les évidentes blessures crâniennes font supposer qu'elle a été exécutée à la mort de son mari, comme les *satī* dans l'Inde ancienne. En plus de celle-ci, d'autres sépultures de Rinaldone présentent des caractères typiquement indo-européens : on y a découvert des ossements de chevaux, ainsi que de nombreux objets en cuivre (poignards, poinçons, haches, et même une hallebarde). Plus au nord, dans la plaine du Pô, on rencontre la culture de Remedello, avec sa vaste nécropole ; on y a trouvé les objets traditionnels qui accompagnent généralement les défunts : poignards métalliques, hallebardes, haches, poinçons. On suppose que le métal venait des Piémonts alpins de l'Europe centrale — provenance que l'on a aussi attribuée à divers objets en argent. Quant aux données physiologiques que les squelettes pouvaient fournir, l'interprétation généralement donnée est que des immigrants brachycéphales (au crâne large) se sont installés parmi une population qui était, elle, essentiellement dolichocéphale (c'est-à-dire ayant le crâne allongé).

Mais tous ces arguments plaidant pour une origine extérieure des Indo-Européens en Italie ont fait l'objet, comme tous les autres, de diverses critiques : on a notamment souligné la continuité culturelle qui unit les civilisations dont nous venons de parler à l'époque néolithique et à ses traditions anciennes ; on a mis

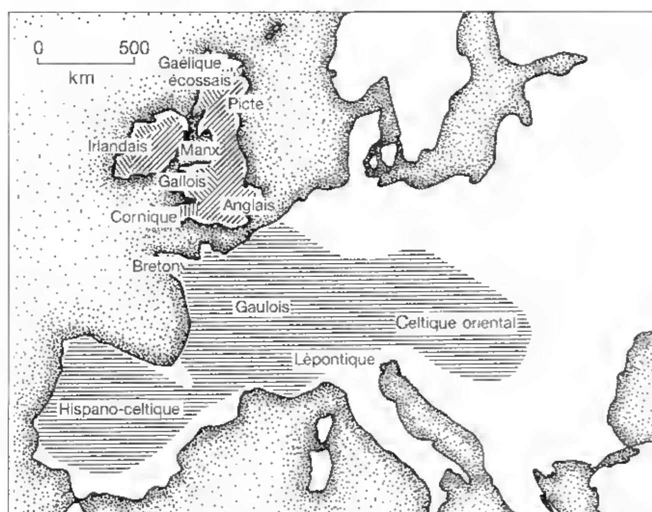
l'accent sur l'absence de sources extérieures claires accréditant la thèse de l'invasion. Aussi les partisans du juste milieu croient-ils à une *petite* intrusion, qui n'aurait pas brisé la continuité humaine (même si c'est à l'introduction de la métallurgie qu'ils attribuent les changements sociaux).

Ces différentes vagues d'envahisseurs font encore, on le voit, l'objet de discussions et de débats : on peut dire que c'est le problème essentiel que rencontre la compréhension archéologique de l'Italie. Pour l'instant, et quelle que soit la période considérée, il n'y a aucune théorie qui ait pu l'emporter sur les autres. Il est d'ailleurs clair que même si l'on accepte la réalité de telle ou telle intrusion, certaines questions demeurent. Par exemple, la thèse selon laquelle la culture de Rinaldone, qui date d'environ 2700 avant notre ère, est l'œuvre d'Indo-Européens venus d'Europe centrale ou ayant suivi le littoral méditerranéen se heurte à une difficulté évidente : elle explique la présence d'Indo-Européens sur un territoire qui, plus tard, sera étrusque ! Personne n'a en fait réussi à construire un modèle cohérent qui intègre la totalité des migrations (du nord comme de l'est) et cadre parfaitement avec la succession des différentes langues indo-européennes dans la péninsule italienne. La côte adriatique fournit certes des indices archéologiques qui peuvent s'accorder, de façon plausible, aux données linguistiques ; mais, en ce qui concerne les Osques, les Ombriens ou les Latins, qui sont des populations plus anciennes, l'enquête est bien plus problématique.

Résumons-nous. Que l'Italie ait été indo-européanisée à un moment compris entre 3000 et 800 avant J.-C. ne fait guère de doute ; qu'un certain nombre de peuples allogènes s'y soient installés, sans que soit rompue, dans de nombreuses régions, la continuité culturelle, est tout à fait défendable ; comme on a vu que les données archéologiques laissaient ici autant à désirer que les modèles construits pour les interpréter, il est peut-être plus sage d'accepter, pour l'heure, de s'en tenir là.

Les Celtes

Le fait que les locuteurs celtiques soient aujourd'hui confinés à la périphérie atlantique de l'Europe ne doit pas nous faire oublier que leurs ancêtres de l'Age du Fer dominèrent l'ouest et le centre du continent, occupèrent de vastes zones à l'est, envahirent l'Italie et la Grèce et colonisèrent l'Anatolie centrale — des mercenaires celtes combattirent même dans l'armée égyptienne. L'histoire de ce groupe linguistique au cours des cinq derniers siècles avant notre ère est celle d'un ensemble de tribus et confédérations tribales dont l'expansion a été remarquablement rapide ; aussi n'est-il guère surprenant que les Grecs les aient comptés parmi les *ethnoï* barbares les plus importants, même si aujourd'hui ils constituent, parmi les groupes dont les idiomes ont survécu, celui qui est le moins nombreux. Avant d'examiner leurs origines, nous allons d'abord passer en revue les différentes données que nous possédons pour chacune de leurs langues, repérer (et exclure) les aires géographiques où



67. Distribution géographique des langues celtiques.
Les langues continentales sont indiquées par des hachures horizontales, les deux groupes insulaires (goïdélique et brittonique) par des hachures obliques.

l'on peut aisément démontrer que leur présence était allogène : puis nous tenterons de remonter la piste archéologique jusqu'à leur toute première apparition.

On divise traditionnellement les langues celtiques en deux groupes majeurs — insulaire et continental. Les langues continentales sont attestées aux premiers siècles avant J.-C. Notre documentation comprend des inscriptions en alphabet grec, latin ou ibère, des légendes monétaires, des noms de lieux et naturellement des noms de personnes, que nous ont conservés les auteurs antiques, notamment César. L'essentiel de ce matériel concerne trois groupes linguistiques majeurs : le gaulois, qui était parlé, comme son nom l'indique, en Gaule, et qui nous est connu par un peu moins d'une centaine d'inscriptions, dont la majorité se trouve dans le sud de la France ; le lépontique, attesté par 70 inscriptions environ, dont le domaine s'étendait des Alpes au nord de Milan : enfin l'hispano-celtique (ou celtibère) dont les inscriptions se limitent à un triangle Saragosse-Burgos-Guadalajara, mais qui couvrait en fait — noms de lieux et pièces de monnaie le prouvent — les deux tiers nord de la péninsule ibérique. Notons qu'aucun de ces témoignages n'est antérieur au IVᵉ siècle avant J.-C. Par ailleurs, il existait un quatrième groupe, celui des idiomes d'Europe orientale, mais il est fort maigrement attesté, par quelques patronymes et toponymes seulement. Les langues celtiques continentales se sont éteintes du fait de l'expansion de l'empire romain et de la poussée vers le sud de certaines tribus germaniques.

Par contre, les langues insulaires sont encore parlées aujourd'hui : en Grande-Bretagne, en Irlande, et aussi (par voie de transplantation) en Bretagne continentale. Nous avons quelques données linguistiques très anciennes, datant du VIᵉ siècle avant J.-C., comme, par exemple, les noms d'Albion ou d'Ierne (Eire en irlandais moderne) qui désignaient respectivement la Grande-Bretagne et l'Irlande ; mais nous n'avons de renseignements vraiment consistants qu'à partir de l'incorporation de la

Grande-Bretagne dans l'empire romain. En ce qui concerne l'Irlande, notre source majeure est Ptolémée (IIe siècle après J.-C.), qui, dans sa description du monde connu, nous a transmis plus de cinquante noms de peuples et de lieux. Bien plus tard, vers le milieu du Ier millénaire de notre ère, les Irlandais mirent au point leur propre système d'écriture, dit *ogamique*, dont ils se servirent pour leurs inscriptions funéraires. C'est aussi à cette époque que le gaélique d'Irlande s'implanta en Écosse et dans l'île de Man. Quant aux idiomes brittoniques, parlés dans le sud de la Grande-Bretagne, ils survécurent à la conquête romaine, mais évoluèrent, et le gallois, le cornique et le breton sont leurs descendants actuels (les réfugiés venus de Grande-Bretagne étant — au moins partiellement — à l'origine de cette dernière langue). Les diverses langues celtiques insulaires sont encore parlées aujourd'hui par 3 millions et demi de personnes environ.

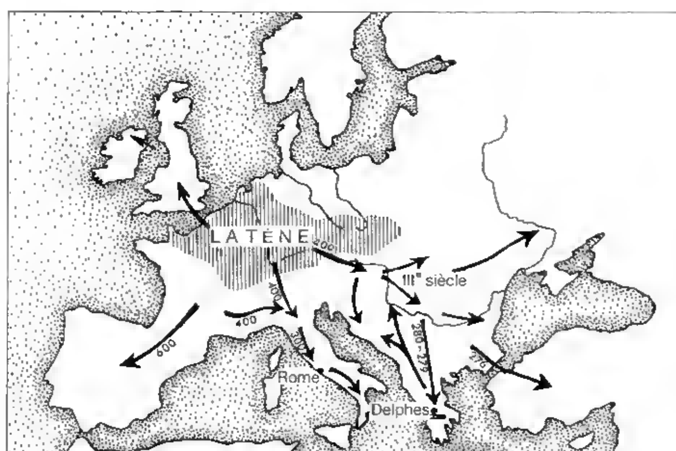
Examinons maintenant le problème de l'expansion des peuples celtiques. Nous partirons d'un fait avéré : on peut identifier les Celtes avec la culture de La Tène, qui a fleuri en Europe occidentale durant les cinq derniers siècles avant notre ère. Le caractère celtique de cette civilisation n'est d'ailleurs discuté par personne : il est attesté par les données que nous fournissent les sources historiques dont nous disposons — les plus anciennes remontant au VIe siècle avant J.-C. — ainsi que par la distribution géographique des inscriptions et des toponymes de nature évidemment celtique que l'on observe à partir de cette époque. C'est pourquoi on attribue aux migrations des peuples celtes l'extension de la culture matérielle laténienne à des régions extérieures à son foyer initial. En Hongrie, en Roumanie et en Yougoslavie par exemple, on trouve de nombreux témoignages de leur présence : nécropoles,

Vieil irlandais

Fróech macc Idaith di Chonnachtaib, mac-side do Bé Find a ssídib, derbšiur-side do Boind. Is é láech as áildem roboí di feraib Érenn ocus Alban, acht nibo suthain. Dobert a máthair di bái déc dó assint šid, it é finda auderga. Boí trebad occo co cenn ocht mbliadnae cen tabairt mná cucai. Coica macc ríg rop é lín a theglaig comais cutrummai friss ulli eter cruth ocus écosc.

Froech, fils d'Idath du Connachta, (était) fils de Be Find des Monts Féeriques, elle-même sœur de Boand. C'était le guerrier qui était le plus beau de tous les hommes d'Irlande et d'Écosse, mais sa vie n'était pas encore longue. Sa mère lui donna douze vaches (qui venaient) du mont Féerique, blanches avec des oreilles rouges. Il prit soin de sa maison pendant huit ans sans prendre femme lui-même. Cinquante fils de rois, (tel) était le nombre (des personnes) de sa maisonnée, tous semblables à lui en âge, en forme et en apparence.

68. Un extrait du conte *Táin Bó Froich*, « L'Enlèvement du bétail de Froech » (vieil irlandais). La mère de Froech s'appelle *Bé Find* (littéralement « Femme Blonde ») : *bé* est dérivé du proto-indo-européen *g^wen- « femme » (cognat avec le sanscrit *jáni-*, le grec *gunḗ*, le vieux prussien *genna*, et l'anglais *queen*, qui a connu une évolution sémantique originale). La *derb-siur* est la « vraie sœur » ; le deuxième élément est cognat avec les mots indo-européens signifiant « sœur » : sanscrit *svásar-*, grec *eor*, latin *soror*, anglais *sister*, etc. *Boand* vient de *bó* « vache » et *find* « blanc », et *bó* appartient à la série des mots indo-européens signifiant « vache » : sanscrit *gáus*, grec *boûs*, ombrien *bum*, latvien *gùovs*, tokharien A *ko*, et anglais *cow*.



69. La culture de La Tène, et les expansions celtiques au Ier millénaire avant J.-C.

objets en métal, céramique, et même habitats fortifiés. Les plus anciennes traces datent du IVe siècle avant J.-C. — époque qui correspond à celle que les auteurs grecs assignent à l'expansion des Celtes vers le sud de l'Europe. On peut également, par la distribution géographique des artefacts laténiens, repérer les migrations de ces peuples ainsi que leurs conquêtes temporaires en Italie ; et, à partir de là, suivre leur poussée vers l'Europe de l'est et la Méditerranée centrale, en estimant de la même façon qu'elle correspond en gros à la distribution des objets laténiens dans ces régions.

En revanche, l'expansion des Celtes le long de l'Atlantique soulève plus de difficultés. Nous avons vu que leurs langues s'étaient implantées dans la péninsule ibérique, où le plus ancien témoignage historique de leur présence remonte au Ve siècle avant J.-C. Avant cette date, les quelques sources dont nous disposons font référence à des populations dont le caractère celtique ne peut être établi avec certitude ; elles nous sont néanmoins précieuses dans notre recherche, car elles nous aident à exclure l'Ibérie du territoire possible des anciens Indo-Européens : cela ressort clairement des documents épigraphiques, qui prouvent que deux langues non indo-européennes étaient parlées dans la péninsule ibérique — l'ibère, le long de la côte orientale de l'Espagne, et le tartessien, que nous connaissons par des inscriptions retrouvées dans le quart sud-ouest de la péninsule ; à ces idiomes il faut bien entendu ajouter le basque, seul parler non indo-européen à avoir survécu en Europe occidentale. Cette langue semble avoir couvert autrefois un territoire plus vaste que son actuel confinement dans les Pyrénées le laisserait supposer, car la toponymie du nord de l'Espagne et du sud de la France interdit de penser que ces régions furent dans un passé reculé des foyers indo-européens.

La présence de populations non indo-européennes est ainsi attestée avec certitude dans le nord, le sud et l'ouest de la péninsule ibérique ; il paraît donc logique de formuler une hypothèse qui nous est familière, et de considérer que la présence

indo-européenne est due, ici aussi, à une *intrusion*. L'absence d'influences laténiennes substantielles semble prouver que cette intrusion est bien antérieure, et qu'elle a dû se produire entre ~1000 et ~500 environ, à une époque où de nombreux liens existaient entre la péninsule et les cultures des Champs d'Urnes et de Hallstatt, qui fleurissaient alors en France, et que l'on considère comme celles dont descend la civilisation de La Tène. A l'appui de cette hypothèse, on peut invoquer certains indices linguistiques, puisque la transformation fameuse — quoique peut-être phonologiquement triviale — du *q* proto-celtique en *p*, qui caractérise les autres parlers celtiques continentaux, semble ne s'être pas produite dans la péninsule ibérique.

Les Celtes se sont également implantés dans les îles britanniques, mais nous rencontrons ici des problèmes particuliers. Aucun idiome pré-celtique n'y a en effet survécu — on pensait que le picte, idiome celtique attesté par des inscriptions trouvées dans le sud de l'Écosse, avait retenu des éléments d'un substrat non indo-européen antérieur ; mais cela semble bien moins crédible qu'on ne l'avait supposé. Si l'on met donc de côté ce qui n'est d'ailleurs qu'une hypothèse, nous n'avons pas, pour les îles britanniques, de témoignage d'une présence indo-européenne pré-celtique. Et comme notre propos n'est pas tant d'étudier l'arrivée des Celtes que d'élucider les origines des Indo-Européens, nous n'avons pas à entrer dans les détails archéologiques ; notre ambition n'étant pas de retracer le trajet précis des migrations celtiques vers l'Irlande et la Grande-Bretagne, nous pouvons nous en tenir à des considérations plus générales. Les archéologues et les linguistes s'accordent généralement à dater du Ier millénaire avant J.-C. l'arrivée des populations qui introduisirent les langues celtiques dans les îles britanniques, quoique certains d'entre eux continuent à la situer à une époque antérieure. Il est certain que les ressemblances qu'on a relevées entre les inscriptions brittoniques et les inscriptions irlandaises ogamiques sont trop fortes pour qu'on puisse supposer entre ces documents un laps de temps important, d'autant plus qu'ils partagent le vocabulaire caractéristique du Bronze final et de l'Age du Fer avec leurs homologues continentaux.



70. L'hispano-celtique et les langues non indo-européennes d'Ibérie.

Q et P celtiques

Proto-indo-européen	*Vieil irlandais*	*Gallois*	*Traduction*
k^wetwor-	cethir	pedwar	quatre
(k^wenk^{w}e)	cóic	pump	cinq
k^wer-	cruth	pryd	forme
k^wr̥mi-	cruim	pryf	ver
k^wrei-	crenaim	prynu	acheter

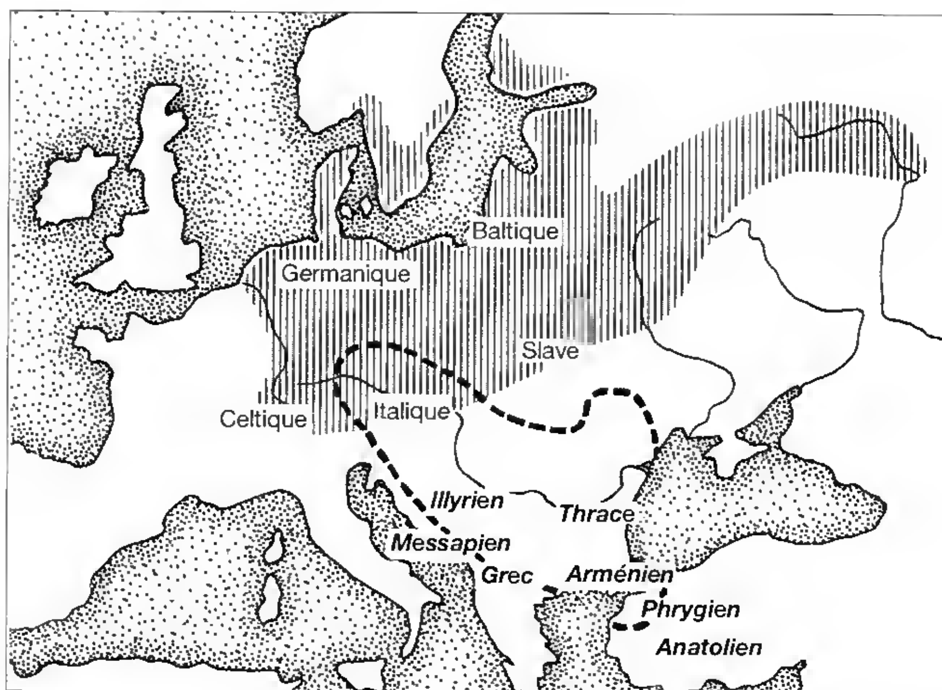
71. Les langues celtiques sont souvent divisées en langues en *p* et en *q* : le son proto-indo-européen *k^w tantôt se conserve, simplifié en *k* (écrit *c* en irlandais), tantôt évolue en *p*, comme en gaulois et en brittonique.

C'est pourquoi on admet en général que les premiers Celtes des temps historiques vivaient sur le continent, et qu'on peut leur attribuer la culture de La Tène, ou celle de Hallstatt qui l'a immédiatement précédée, du moins en Europe occidentale[19]. Ceci revient à leur assigner, vers 800 avant J.-C., une large bande territoriale s'étendant de la Bohême à l'est de la France. Or, les archéologues montrent sans difficulté que la culture de Hallstatt descend de celle des Champs d'Urnes (1200-800 avant J.-C.), et ils peuvent même remonter jusqu'à des périodes antérieures sans constater de rupture dans la continuité culturelle ; aussi certains préhistoriens n'ont-ils pas hésité à parler d'une civilisation « proto-celtique », que l'on pourrait discerner à partir du Bronze ancien. Pourquoi pas ? Il suffit de se maintenir dans une bienheureuse ignorance des exigences minimales auxquelles doit satisfaire une « proto-langue », du moins pour un linguiste. Quand nous parlons de proto-celtique, nous devons garder à l'esprit que ce que nous désignons ainsi est un *état* dans un continuum linguistique, situé après la dislocation du proto-indo-européen (avec les changements phonétiques et grammaticaux qui l'ont accompagnée) et avant la différenciation dialectale d'où sont issues les langues celtiques que nous connaissons : au fond, le proto-celtique est un processus dont le commencement ne peut être daté avec précision — ce qui explique qu'un linguiste hésitera de plus en plus à employer un terme aussi précis au fur et à mesure qu'il remontera dans le temps, au-delà de la fin du IIe millénaire avant notre ère. S'il dépasse cette borne, et même si l'archéologue continue, pour sa part, à percevoir une continuité culturelle attestée par les documents dont il dispose, le linguiste préférera qualifier l'idiome de ces lointains ancêtres des Celtes d'une façon plus neutre et plus globale. Suivons donc son exemple, puisque aussi bien notre enquête nous entraîne naturellement dans cette direction, et, après avoir suivi la piste de chaque groupe indo-européen pris séparément, essayons de repérer d'éventuels schémas explicatifs généraux qui pourraient éclairer l'origine des Européens en général.

Configurations antérieures

En examinant les origines des langues indo-européennes d'Europe, nous avons pu faire deux constatations : la première, c'est que certaines de ces langues ont été visiblement introduites dans des territoires originellement non indo-européens par des populations venant du dehors (c'est le cas, par exemple, du grec, de l'italique et de l'hispano-celtique) ; la seconde, c'est que nous ne disposons pas de données justifiant qu'on cherche hors d'Europe les origines immédiates de chacun des groupes linguistiques. En remontant le cours de l'histoire de chaque idiome, nous sommes parvenus à une aire géographique que nous pouvons délimiter : elle comprend à l'ouest la Hollande et l'est de la France, au nord la Baltique et le sud de la Scandinavie, à l'est les cours supérieurs de la Volga et du Dniepr — à quoi il faut ajouter le territoire qui est au nord des Alpes et de la Grèce péninsulaire. Il est vraisemblable qu'au cours du IIIe millénaire et d'une grande partie du IIe avant notre ère, on parlait dans cette vaste région des dialectes que nous situerons chronologiquement quelque part entre la langue que nous reconstruisons sous le nom de proto-indo-européen et les diverses « branches » que sont le proto-celtique, le proto-germanique, etc. Aussi nous faut-il maintenant examiner brièvement les relations mutuelles que ces différents groupes linguistiques ont pu entretenir entre eux, et nous demander si on peut trouver à ces liens une expression archéologique qui soit généralement reconnue.

En général, les relations dialectales que l'on peut établir entre les différentes langues indo-européennes sont congruentes avec leur plus ancienne localisation géographique. On n'a pas de mal à trouver des similarités entre deux idiomes ou davantage — ce sont les isoglosses chères à la science linguistique. On peut apparemment déduire de rapprochements de ce genre qu'il fut un temps où les divers groupes étaient géographiquement voisins : que la désinence de datif-ablatif **-bhyos* (cf. sanscrit *vṛkebhyas*, « aux loups ») apparaisse sous la forme **-mos* en germanique (gotique *wulfam*), en baltique (lituanien *vilkams*) et en slave (vieux slave ecclésiastique *vlĭkomŭ*) plaide incontestablement pour l'existence de quelque étroite association entre les locuteurs ancestraux de chacune de ces langues, ce qui expliquerait que c'est dans tous les cas la même forme dialectale qui a été choisie. Une constatation comme celle-là, à laquelle s'ajoute une masse de données lexicales, phonétiques et grammaticales, nous autorise à parler d'un continuum linguistique slavo-balto-germanique qui recouvrait, d'est en ouest, toute l'Europe septentrionale. Nous avons déjà vu qu'à l'est le slave présente d'évidentes ressemblances avec l'iranien — qu'elles soient structurelles ou dues à un contact prolongé ; et qu'un tel contact a certainement eu lieu entre le germanique et le celtique — les emprunts lexicaux l'attestent. Pendant longtemps, on a aussi mis en avant les ressemblances phonétiques et grammaticales que le celtique présentait avec l'italique ; certains ont même proposé une



72. Quand on remonte le cours de l'histoire des langues indo-européennes d'Europe, on arrive dans la plupart des cas à l'aire hachurée, qui correspond à l'horizon (antérieur) de la Céramique Cordée, ou à celle entourée par une ligne pointillée, qui correspond au complexe balkano-danubien.

branche «italo-celtique» (sur le modèle de l'indo-iranienne). Cette hypothèse est aujourd'hui très discutée, mais sans que l'on remette en question l'appartenance de l'italique à l'ensemble des langues indo-européennes occidentales.

Si on demande à un archéologue de proposer un horizon culturel qui, par son ancienneté et son uniformité, puisse être considéré comme l'origine de ce qui devait devenir plus tard le celtique, le germanique, le baltique ou le slave, voire tel ou tel idiome indo-européen d'Italie, c'est assurément celui de la Céramique Cordée qui s'imposera comme le candidat le plus sérieux. D'abord parce que, datant de 3200-2300 avant J.-C., cette culture est de loin antérieure à l'émergence de toutes les protolangues différenciées ; ensuite parce qu'elle est universellement considérée comme l'élément commun — voire la base même — des civilisations postérieures du Bronze qui ont été respectivement identifiées avec les protolangues en question ; enfin parce que son aire géographique, qui s'étend de la Hollande et de la Suisse à l'ouest jusqu'à la Volga supérieure et au Dniepr moyen à l'est, couvrant l'Europe du nord et du centre, englobe tous les secteurs qui ont été considérés comme les «foyers» possibles de ces protolangues européennes.

Il est donc certain que l'horizon de la Céramique Cordée fournit des fondations culturelles tout à fait plausibles pour beaucoup de groupes indo-européens d'Europe ; mais il faut reconnaître qu'il ne peut pas rendre compte de certains d'entre eux. Nous avons déjà vu que le grec, l'illyrien, le thrace, probablement le messapien et l'italique oriental, et peut-être même d'autres parlers d'Italie, semblent provenir du sud-est de l'Europe — région d'où seraient originaires les Phrygiens et Arméniens qui ont migré vers l'Asie occidentale ; les ressemblances que l'on relève entre le grec, l'arménien, l'iranien et l'indo-aryen suggèrent l'existence d'une véritable chaîne de langues s'étendant des Balkans à l'Asie centrale en passant par la mer Noire ; enfin il semble que le thrace ait eu des affinités avec les langues orientales, dites *satem*, tout autant qu'avec le phrygien, et qu'en revanche, l'illyrien et les parlers de l'Italie adriatique soient plus proches des langues occidentales ; mais quels qu'aient été les liens précis qui ont uni ces langues, on ne peut nier que leur histoire soit passée par le sud-est de l'Europe, que cette région ait été leur foyer initial ou une étape intermédiaire de leur expansion : or elle se trouve nettement en dehors de l'aire de la Céramique Cordée.

De plus, puisque nous avons déjà postulé des migrations des Balkans vers la Grèce qui remonteraient au IIIe millénaire avant notre ère, la cohérence nous oblige à admettre qu'à cette époque fort ancienne, le sud-est de l'Europe abritait déjà des idiomes indo-européens. Ce faisant, nous ne nous éloignons d'ailleurs pas de l'opinion de la plupart des archéologues de cette région, qui mettent en rapport la discontinuité qui se situe après les cultures du Néolithique final et du Chalcolithique avec l'apparition des premiers locuteurs indo-européens. On estime généralement que cette rupture s'est produite vers 3500 avant J.-C., et qu'elle a affecté localement toute une série de cultures, comme Maliq III en Albanie, Ezero et Karanovo VII en Bulgarie, ainsi que Baden-Kostolac à l'ouest des Balkans. On a proposé d'englober toutes ces cultures sous la dénomination de « complexe balkano-danubien », et de fait, cette appellation est commode, parce qu'elle fait émerger une base commune et met en lumière l'axe de continuité qui parcourt le matériel archéologique.

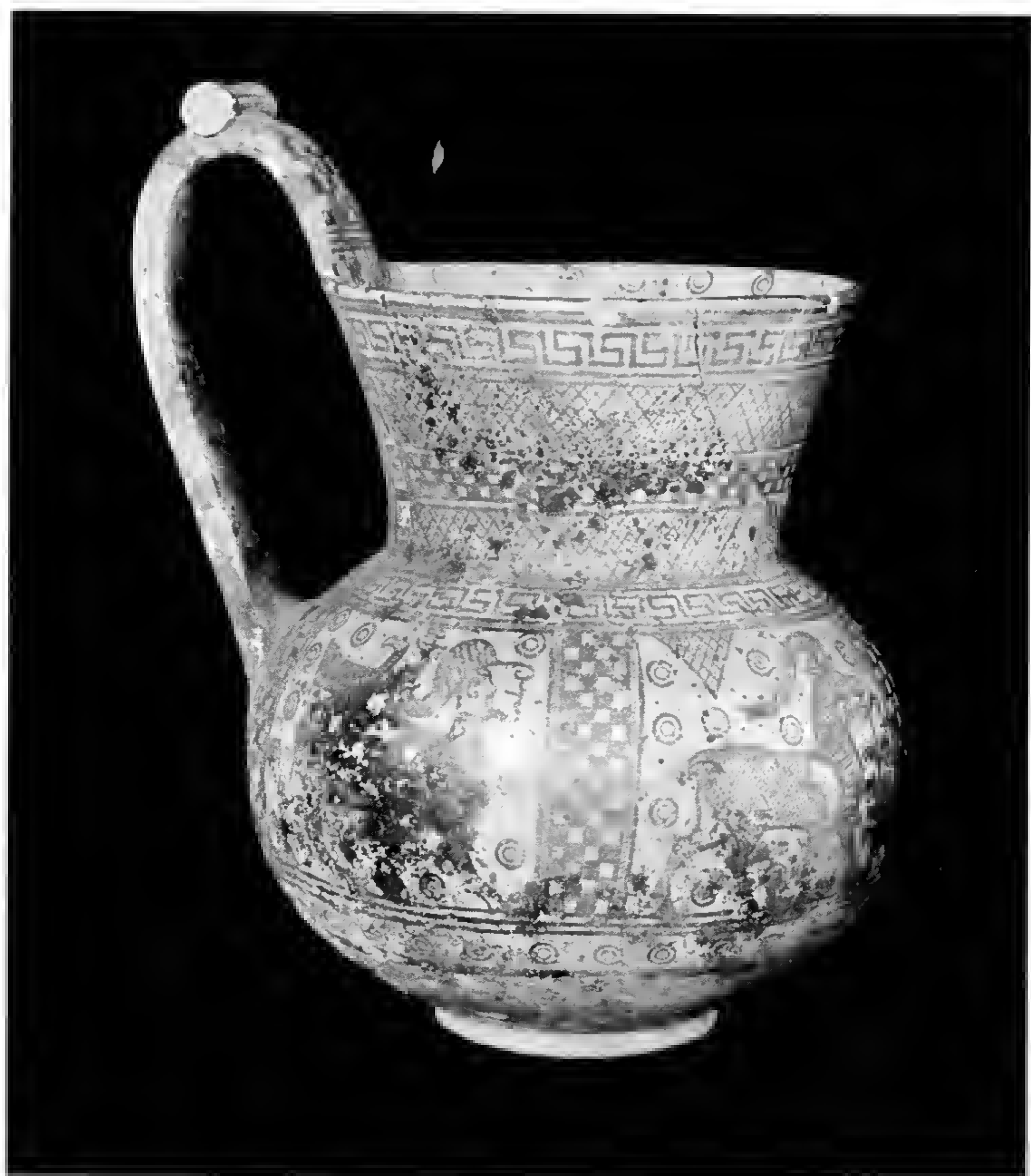
La Céramique Cordée et le complexe balkano-danubien jouent, on l'aura compris, un rôle essentiel dans toute explication des origines des Indo-Européens d'Europe. C'est pourquoi nous traiterons au chapitre 8 du caractère spécifique de chacune de ces deux cultures, ainsi que du problème de leurs origines ; mais auparavant, il nous faut quitter le domaine des données historiques pour chercher dans d'autres sources les traits que les premiers Indo-Européens avaient en commun.



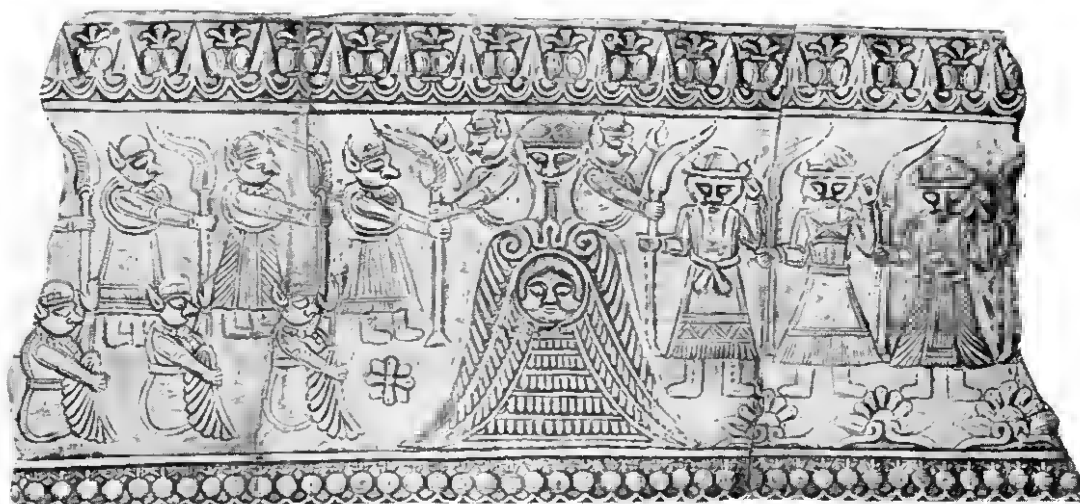


1 (en haut). Le roi hittite Tudhaliyas IV (1250-1220 avant J.-C.) est représenté étreint par le dieu Sarumma, sur le mur d'une chambre taillée dans le roc (site cultuel de Yazilikaya). Cette divinité, d'origine hourrite, fut adoptée par les Hittites.

2 (en bas). Procession de douze dieux (site cultuel hittite de Yazilikaya). Les traits physiques des personnages (nez aquilin, visage carré, pommettes saillantes) ont été considérés comme caractéristiques du type de la population hittite.



3. Cruche datant du VIIIe siècle avant J.-C.
trouvée dans une tombe d'enfant à Gordion, la capitale des Phrygiens.



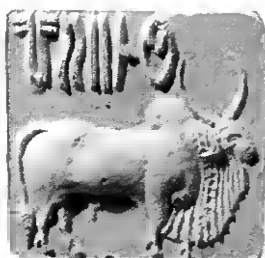
4 (ci-dessus). Plaque d'argent de Louristan. On identifie en général le personnage central à Zurvan, dieu iranien primordial qui engendra les deux forces antagonistes de la religion zoroastrienne, Ahuramazda et Ahriman. La représentation de groupes humains jeunes, adultes et âgés met en lumière la nature de Zurvan, divinité du temps. On date en général cette plaque du VIIIe ou VIIe siècle avant J.-C., mais certains la considèrent comme un faux.





5 (ci-contre). Un Scythe bande un arc sur un vase d'or provenant de la tombe de Kul Oba. Cette scène appartient à une série de quatre scènes du même genre ; il est possible que le personnage représenté soit Scythes, ancestre éponyme du peuple scythe, qui parvient à bander l'arc d'Héraclès. Il faut remarquer la façon typiquement scythe dont il porte son arc dans le carquois (gorytus), attaché à sa ceinture. IVe siècle avant J.-C.

6 (ci-dessus). L'expansion des Iraniens vers l'ouest est ici spectaculairement illustrée par ce relief montrant un cavalier sarmate brandissant un étendard. Stèle funéraire, Chester (l'un des camps de vétérans sarmates de Grande-Bretagne).



7. Sceau, Mohenjo-daro. Ces sceaux, avec leurs incriptions en alphabet de l'Indus, sont notre seule source d'information sur la langue de la civilisation de l'Indus. Encore indéchiffrée, peut-être indéchiffrable, la langue de ces inscriptions appartient vraisemblablement à la famille élamo-dravidienne (c'est en tout cas l'hypothèse la plus probable).





8, 9. Deux dieux védiques, civilisation indo-aryenne primitive. Au-dessus, Agni, divinité du feu et du foyer, dont le nom est cognat avec le latin ignis *« feu » (cf. anglais* ignite*). Ci-contre, Indra, typique dieu de la guerre, représenté communément tenant sa massue* (vajra*).*





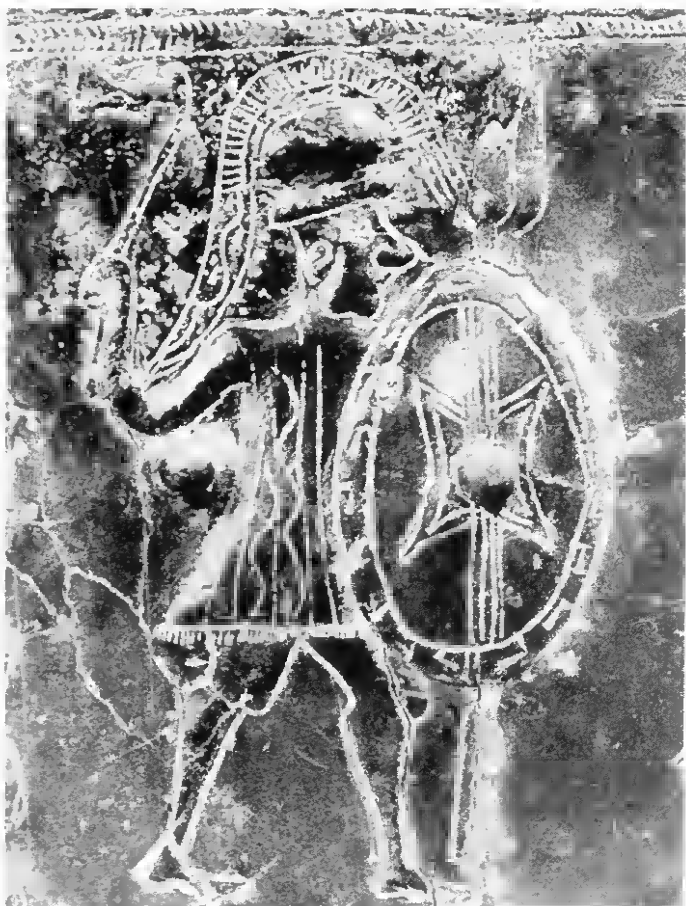
10 (haut). Un détail du « Vase du guerrier » trouvé à Mycènes : une troupe de guerriers grecs barbus portant des casques à cornes. L'objet qui pend de leur javelot a été interprété de diverses façons : étendard pour les uns, fronde pour les autres, voire simple sac à provisions. XIIe siècle avant J.-C.

*11 (bas). Stèle du XVIe siècle avant J.-C., cercle des tombeaux A de Mycènes. La scène a été interprétée de diverses façons : il peut s'agir d'une scène de bataille opposant un fantassin et un conducteur de char, ou d'une course de chars organisée à l'occasion de funérailles (comme dans l'*Iliade*). Dans la seconde interprétation, le personnage debout serait un arbitre, contrôlant le trajet du char.*



12 Plaque de vermeil thrace, provenant de Letnitsa. Le personnage représenté est probablement féminin (les femmes thraces portaient leurs cheveux plus court que les hommes, qui portaient un chignon) : il semble nourrir un serpent à trois têtes – motif qui revient souvent dans la tradition indo-européenne.

13 (ci-dessus). La cavalerie illyrienne au combat, ceinture provenant de Vace (Slovénie), VIIe siècle avant J.-C. Les armes et les costumes des deux guerriers, et même le nom de leurs chevaux sont différents.



14 (ci-contre). Guerrier illyrien, portant une hache, deux javelots et un bouclier. Situla de bronze, Vace (Slonénie), VIIe ou VIe siècle avant J.-C.

15 (ci-dessus). Un dignitaire slave à cheval, représenté avec son faucon sur une plaque d'argent de Moravie.



16 (ci-contre). Urne anthropomorphe trouvée dans le nord de la Pologne et datant du Ve siècle avant J.-C. environ. La représentation du visage humain sur les urnes est un usage plus ancien, mais qui fut adopté par les Baltes préhistoriques.

4. La culture proto-indo-européenne

Même si nous n'avons qu'une protolangue reconstruite, nous avons tout de même un glorieux artefact, qui est bien plus précieux que tout ce qu'un archéologue peut espérer trouver.

Mary Haas, 1969

ON A TRADITIONNELLEMENT eu recours à deux méthodes différentes pour reconstruire la culture proto-indo-européenne. La première consiste à comparer directement les traits culturels ou les pratiques sociales que présentent les différents peuples indo-européens, dans l'espoir d'isoler des caractères communs, que l'on attribuera rétrospectivement à la culture ancestrale dont ils sont supposés provenir. Cette démarche est omniprésente dans la plupart des manuels généraux consacrés à la question : les auteurs y multiplient les références aux institutions et comportements des peuples postérieurs. On doit reconnaître que cette façon de procéder procure un plaisir de lecture certain ; mais la logique qui y préside est incontestablement suspecte, en tout cas lorsqu'elle est appliquée aux composantes culturelles qui sont le plus clairement fonctionnelles. Prenons un exemple familier : examinons brièvement comment les indo-européanistes ont pendant longtemps relevé des similarités dans l'organisation et le comportement des «bandes guerrières» (*männerbunde*) présentes dans la littérature et les récits traditionnels.

De l'Inde à l'Irlande et à l'Allemagne, on retrouve un certain nombre de traits récurrents dans la description de ces bandes : structure égalitaire, conduite frénétique à la guerre et parfois même en temps de paix, usage d'animaux sauvages (notamment de loups) comme totems, et surtout une certaine tendance à se situer en dehors des juridictions sociales, qui les met souvent en conflit avec les élites politiques et religieuses reconnues de la communauté.

De telles concordances nous donnent-elles le droit d'extrapoler, et de voir la société proto-indo-européenne à l'image de ces confréries combattantes ? Il est certain que beaucoup ont trouvé en ces jeunes guerriers supposés arpenter furieusement l'Europe et l'Asie les véhicules idéaux de l'expansion des langues indo-européennes. Naturellement personne ne prétend que de telles bandes soient l'apanage exclusif

des Indo-Européens ; on sait bien qu'on peut en citer de nombreux autres exemples venant d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique (notamment chez les Indiens des Plaines). Néanmoins, si elles ont constitué une composante structurelle de la société dont nous recherchons le visage, on peut espérer que cela se traduise par des usages archéologiquement repérables — comme, par exemple, la présence d'armes dans des sépultures d'hommes jeunes. C'est pourquoi les archéologues se sont empressés de considérer les sépultures de guerriers que l'on a trouvées dans la majeure partie du vieux continent comme des traces palpables de l'expansion indo-européenne.

Or, le fait que le phénomène des bandes guerrières ne soit en aucune façon limité à ce paysage culturel devrait nous inciter à interpréter le matériel archéologique avec plus de prudence, et à éviter de voir systématiquement un Indo-Européen dans le guerrier que nous retrouvons inhumé avec sa hache de bataille en pierre ou en métal : la guerre n'est jamais que la conséquence d'une situation économique, sociale, environnementale, qui peut se rencontrer partout, et il n'y a aucune raison de prêter aux Indo-Européens une nature essentiellement et intrinsèquement guerrière.

Chose plus importante, ce que nous savons des confréries guerrières du monde indo-européen date de périodes très différentes, et aucune n'est antérieure au Bronze final. On peut certes être frappé par les ressemblances qui existent entre les héros des épopées médiévales irlandaises ou germaniques et ce dieu Indra qui, dans le *Rig-Veda*, conduit la horde des Marut furieux ; mais ce comportement est plus vraisemblablement une réponse *générique* à des circonstances culturelles particulières qu'un héritage *génétique* venant d'ancêtres et d'institutions ayant disparu depuis des millénaires. Du reste, croire à une conduite ancestrale revient implicitement à soutenir que l'organisation sociale de l'activité guerrière est restée essentiellement statique pendant plusieurs milliers d'années. Or, tout archéologue spécialisé dans l'étude de la guerre en Europe ne peut manquer de remarquer les nombreux changements qui sont intervenus dans la technique de l'armement, l'architecture défensive et l'organisation sociale entre le Néolithique final et le haut Moyen Age, si bien que toute tentative pour interpréter les institutions irlandaises médiévales à la lumière de la civilisation ouest-européenne du Chalcolithique serait évidemment absurde. Bref, nous ne pouvons être totalement sûrs de nos reconstructions si elles *ne* s'appuient *que* sur un hypothétique résidu ethnographique venant de populations antérieures. C'est pourquoi nous nous en tiendrons, dans ce chapitre, à la deuxième méthode utilisée par la reconstruction culturelle, à savoir la paléontologie linguistique.

Bien avant qu'Augustus Schleicher ait proposé les premières reconstructions formelles de la langue proto-indo-européenne, certains linguistes avaient tenté de reconstituer la culture des hommes qui la parlaient. Les correspondances mêmes qui prouvaient l'existence d'affinités proprement linguistiques laissaient supposer un contenu culturel commun, que le lexique aurait véhiculé. La série des mots signifiant

« mouton » (louvite *hawi*, sanscrit *ávis*, grec *ó(w)is*, latin *ovis*, lituanien *àvis*, vieil irlandais *ōi*, anglais *ewe*) prouvait amplement que les Indo-Européens connaissaient l'animal en question (*h_2*ówis*). A partir de comparaisons de ce genre, Adalbert Kuhn proposa, en 1845, une description spécifique de la société proto-indo-européenne. Il la décrivait comme sédentaire (à cause des mots signifiant « village », « maison », « fort »), pratiquant l'élevage (« mouton », « chèvre », « bétail », « porc », « cheval », « chien ») et l'agriculture (« grain »), enfin étant parvenue, du point de vue politique, au niveau de la constitution d'un véritable État (mots signifiant « roi »).

Depuis ces premières tentatives, la recherche en matière de reconstruction lexicale a beaucoup avancé, et après un siècle et demi, ce sont de véritables encyclopédies de culture indo-européenne que nous avons à notre disposition. Mais il suffit de les survoler pour s'apercevoir qu'en ces matières l'unanimité est difficile. Les raisons de cet état de fait sont incontournables, et même un peu décourageantes. D'abord, il est extrêmement rare qu'un terme indo-européen du fonds « initial » se retrouve dans une majorité de langues à la fois ; la perte semble avoir été élevée, et on peut supposer qu'elle a particulièrement affecté des idiomes éloignés de nous par 1 000 ou 2 000 ans, et que nous ne connaissons que par l'écrit. Si tel est bien le cas, combien d'occurrences d'un mot donné dans les différentes langues faudra-t-il exiger avant de le considérer comme proto-indo-européen ? En fait, aucune méthode dans le choix ou le traitement des correspondances n'est totalement satisfaisante ; il y a seulement une règle générale qui s'est empiriquement imposée — c'est que la correspondance constatée doit affecter au moins deux langues géographiquement non adjacentes (européenne et asiatique) pour qu'on puisse attribuer au terme qu'elles ont en commun une antiquité proto-indo-européenne ; mais certains spécialistes ont des critères différents, et exigent par exemple *trois* idiomes, tout en maintenant que l'un des trois au moins ne doit pas être limitrophe avec les deux autres. Et de fait — pour des raisons qui s'éclaireront dans la suite de notre exposé — il est toujours prudent d'étayer son analyse sur deux termes cognats dont l'un soit européen et l'autre asiatique.

Mais on rencontre fréquemment un autre problème : c'est que les cognats n'ont pas une signification identique dans les différentes langues, de sorte qu'il est bien plus facile de reconstruire un son que de lui assigner un sens. Quand on constate que le terme qui signifie « chêne » en grec veut dire « hêtre » en germanique et « sureau » en russe, sur quelle base se fonder pour décider du sens qu'il avait en proto-indo-européen ?

Les mots empruntés posent encore un autre problème, d'ailleurs évident, quoique moins important que certains l'avaient imaginé. Dans l'histoire des études indo-européennes, il s'est en effet toujours trouvé quelques isolés pour contester en bloc la validité de nos reconstructions lexicales, prétendant qu'il est impossible de décider si un mot particulier, retrouvé dans différentes langues-filles, provient de la langue-mère, ou si l'une des langues l'a simplement emprunté à une autre, au cours

du temps. Et d'émailler leurs avertissements d'un exemple destiné à montrer les grossières bévues qui guettent le linguiste naïf, lequel pourrait après tout, puisque ces différents termes sont semblables dans les langues contemporaines, soutenir que les Proto-Indo-Européens fumaient le cigare, buvaient du Coca-Cola et ne dédaignaient pas le café…

En un sens, tout mot nouveau est effectivement un mot emprunté : il est utilisé au début par un petit groupe, voire un simple individu, puis son usage s'étend à tous les locuteurs d'une langue. Si tous conversent dans le même idiome, le mot sera accepté, et passera pour indigène ; mais s'il traverse une frontière linguistique, il sera prononcé selon les règles phonétiques de la langue emprunteuse. Lorsqu'elles sont différentes de celles de la langue d'origine, les locuteurs sont souvent capables de distinguer les mots allogènes et ceux qui appartiennent au fonds primitif. Il y a par exemple deux termes en anglais pour désigner le bétail à cornes — *cow* et *bovine* — dont nous serions tentés de chercher, dans d'autres langues indo-européennes, les termes cognats. Nous pourrions aisément mettre en relation notre mot *bovine* avec la série qui comprend le grec *boûs*, le latin *bōs* et le vieil irlandais *bó*, mais nous ne pourrions jamais le considérer comme descendant du proto-indo-européen *g^wōus*, car le son *g^w n'aboutit pas à *b* en anglais (sans compter qu'il resterait à expliquer la terminaison). Seul le mot *cow* peut représenter le terme « originel », *bovine* (et *beef*) ayant été dérivé ultérieurement du latin *bōs/bovis*. (D'ailleurs, ce mot même de *bōs* ne correspond pas à la forme attendue en latin, puisque *g^wōus* aurait dû donner quelque chose comme **vōs*; les linguistes pensent que c'est un emprunt à l'ombrien, où l'on rencontre ce *b* initial — cf. ombrien *bum*, latin *bovem* — ou peut-être à quelque autre dialecte d'Italie.) Même lorsque la langue de départ et la langue d'arrivée sont voisines, les emprunts sont reconnaissables ; nous pouvons identifier par exemple les nombreux mots norrois présents en anglais — *egg*, *ugly*, *keel*, *sky*, *skill*, etc.

Or, c'est précisément cette capacité que nous avons de reconnaître les emprunts qui donne aux linguistes la sûreté nécessaire pour décider si un mot vient du proto-indo-européen ou s'il est apparu bien après, à une époque où les langues s'étaient déjà différenciées. Et une part substantielle de la recherche linguistique consiste justement à identifier les emprunts ultérieurs afin d'élucider les contacts que les différents idiomes ont eus entre eux au cours de la préhistoire. Pour prendre un exemple connu, nous pouvons repérer les mots signifiant « fer » et « plomb » que le celtique a empruntés au germanique ; ces emprunts s'accordent tout à fait avec ce que nous révèle par ailleurs l'archéologie, c'est-à-dire que les Celtes de l'Age du Fer ont eu des contacts avec leurs voisins du nord. Et les Germains ont symétriquement emprunté aux Celtes certains termes sociaux, tels que ceux qui signifient « souverain » et « serviteur », par exemple. Ceci ne veut naturellement pas dire qu'on ne rencontre pas de véritables difficultés dans l'analyse de certains mots, mais les spécialistes de linguistique historique n'ont justement rien de naïf, et, quand ils interprètent des données,

ils le font avec un arsenal de techniques sophistiquées qui réduisent grandement leurs chances de projeter sur la préhistoire des reconstructions absurdes ou ineptes[20].

Malheureusement, notre confiance dans la validité de la reconstruction d'un élément culturel semble être inversement proportionnelle à son intérêt archéologique. Personne par exemple ne met en doute le fait que les anciens Indo-Européens connaissaient le chien : les données linguistiques l'attestent ; mais personne ne met non plus en doute qu'il serait infiniment plus intéressant de savoir s'ils connaissaient la tortue, l'anguille ou le saumon, ou une quelconque espèce dont la distribution géographique soit un peu plus circonscrite.

La raison de notre incapacité à interpréter certains mots de façon sûre tient à la nature même de l'hypothèse fondatrice. Les Indo-Européens ont essaimé sur un très vaste territoire, de sorte que beaucoup d'entre eux ont quitté leur environnement primitif, et que leur culture écologique a dû connaître des changements radicaux avant même qu'ils entrent dans l'histoire. On peut supposer que, quand ils y sont entrés, ils avaient déjà abandonné une partie de leur vocabulaire originel, qui ne leur était plus utile, et que c'est la raison pour laquelle on ne trouve la trace d'un terme provenant de la langue-mère que dans quelques-unes des langues-filles. C'est pourquoi il peut être difficile de décider si tel ou tel mot appartient au fonds initial et préserve un élément très ancien, ou si c'est au contraire une création beaucoup plus tardive et limitée à un secteur particulier de l'ensemble linguistique (problème particulièrement évident lorsqu'on considère les différences entre langues européennes et indo-iraniennes).

Si nous procédons comme on le fait habituellement, et que nous refusions d'admettre qu'un mot est proto-indo-européen à moins de lui trouver au moins un cognat européen et un cognat asiatique, alors nous rencontrons une ligne de faille centrale. Si en effet nous cherchons le contenu culturel des idiomes indo-européens d'Asie, les documents écrits dont nous disposons en tokharien et dans les langues anatoliennes ne nous offrent que des possibilités limitées ; et, d'un autre côté, l'iranien et le sanscrit mettent certes à notre disposition un vaste corpus, mais constitué d'histoires uniquement asiatiques et, semble-t-il, essentiellement pastorales. C'est pourquoi il arrive très souvent que des mots que nous retrouvons dans de nombreuses langues européennes n'aient pas de cognat indo-iranien : Paul Friedich a répertorié par exemple dix-huit catégories d'arbres indo-européens, mais il y en a fort peu dans cette liste qui se retrouvent dans les langues iraniennes ou indo-aryennes.

Ce problème a gêné les linguistes pendant un bon siècle, et on l'a invariablement résolu de l'une des trois façons suivantes. Certains avancent que les Européens ont préservé le vocabulaire primitif, tandis que les Indo-Iraniens, qui ont quitté leur territoire initial, ont perdu de nombreux termes originels à cause de leur installation dans un environnement différent puisque asiatique ; d'autres pensent au contraire que ce sont les Indo-Iraniens qui ont gardé le plus grand nombre de termes, car les peuples qui se sont établis en Europe ont dû créer des vocables nouveaux pour

rendre compte d'une réalité nouvelle ; d'autres enfin suggèrent que le foyer initial était peut-être déjà assez vaste pour que les deux groupes aient connu des types d'environnement et d'économie en eux-mêmes fort divers. Le plus sage pour l'instant est peut-être de garder en tête ces théories contradictoires, sans écarter *a priori* aucune de leurs implications sur la nature du foyer originel.

Nous allons maintenant passer brièvement en revue les composantes majeures de la culture proto-indo-européenne, telle qu'elle a été reconstruite.

L'environnement

Ce que nous pouvons reconstituer de l'environnement physique des Indo-Européens ne nous donne que peu d'indications sur sa situation géographique. Ils connaissaient la plaine et la montagne, les rivières et les lacs. Le temps était assez variable pour qu'ils possèdent des termes pour le froid et pour la chaleur, et même la neige et la glace. Trois saisons seulement sont reconstructibles, l'hiver, le printemps et l'été, le mot signifiant «automne» n'étant pas retrouvable. On a maintes fois sollicité ce matériel lexical pour tenter de dire sur l'économie et l'environnement proto-indo-européens plus que le simple jeu des comparaisons ne pouvait le permettre. Il est incontestable que l'hiver est la saison la mieux attestée : l'été procède d'une reconstruction satisfaisante ; quant au mot désignant le printemps, il semble de formation plus récente, si bien que certains ont imaginé un milieu naturel situé plus au sud, où le passage de l'été à l'hiver est brusque et rapide. L'absence de l'automne a aussi été invoquée par les chercheurs qui pensent que les anciens Indo-Européens étaient des pasteurs plutôt que des agriculteurs, lesquels auraient sûrement possédé un mot pour la saison des moissons ; mais on peut leur rétorquer que l'anglais britannique et l'américain n'appellent pas de la même manière la saison en question, qui est *autumn* en Angleterre et *fall* aux États-Unis... Il serait donc hasardeux d'accorder trop de crédit à des arguments de ce genre.

Le mot voulant dire «mer» est peut-être celui qui pose le plus de problèmes. Le protolexique comporte bien un terme **móri*, qui est incontestable, mais qui semble avoir originellement désigné des zones lacustres ou marécageuses plutôt qu'une vaste étendue d'eau sans limite visible. De plus, si on le trouve bien dans les langues européennes, il est absent des indo-iraniennes (à l'exception de l'ossète — dont le domaine jouxte l'Europe, même si l'origine de cet idiome est plus orientale). Certains en ont conclu que les Proto-Indo-Européens ne vivaient pas près de la mer — mer qu'ils auraient tout de même dû rencontrer dès leur première migration, puisque cette hypothèse exclut du berceau initial la Baltique, la mer Noire, éventuellement la Caspienne, et finalement tout plan d'eau important. Mais il est clair que cet argument ne résiste pas à l'examen car on a bien du mal à les placer où que ce soit dans l'Eurasie sans justement tomber sur un plan d'eau important dont la proximité géographique aurait impliqué qu'ils le désignent par un nom.

Venons-en maintenant à ce que nous pouvons reconstituer de l'environnement végétal, auquel nous nous attacherons davantage ici, car, disposant de tout un arsenal de diagrammes polliniques, nous pourrions espérer délimiter le territoire de la communauté originelle, et même avoir des renseignements sur l'arboriculture qu'elle pratiquait. Mais hélas on sait bien que ces méthodes si simples et si élégantes dans leur concept sont généralement impossibles à mettre en application.

Quand on regarde les ouvrages classiques consacrés à la question, on s'aperçoit que, quelle que soit la localisation choisie, on a pu reconstruire (si je puis dire) entre trois et dix-huit arbres censés appartenir au paysage originel. La difficulté essentielle tient ici à la rareté des cognats asiatiques, qui contraste avec leur abondance dans les idiomes européens. C'est pourquoi, si nous nous tenons à la règle qui exige la présence de mots apparentés dans les deux ensembles linguistiques, notre représentation de la forêt proto-indo-européenne risque de rester assez limitée.

Le bouleau est peut-être l'arbre le mieux attesté, et l'on peut penser que le caractère particulier de son écorce, qui lui confère son utilité, explique qu'il apparaisse dans six groupes linguistiques différents. Le saule satisfait aussi aux exigences de la méthode susmentionnée, et son association lexicale avec des mots sémantiquement liés à la notion d'« entrelacement » semble indiquer qu'on l'exploitait notamment pour produire de l'osier, dont on se servait pour tresser des paniers, par exemple. L'orme est dans le domaine des possibles, ainsi que le frêne : le premier était probablement utilisé pour l'affenage du bétail, et le second se trouve souvent associé à des termes signifiant « hampe de lance », ce qui montre clairement l'un de ses usages. Et si l'on est prêt à accepter, à propos de la racine *_dóru_ (qui normalement signifie « arbre », mais parfois « chêne » en particulier), un certain déploiement argumentatif, on peut placer aussi l'arbre en question dans le paysage que nous tentons de reconstruire. L'exclure serait d'ailleurs difficile à cause de son usage multiple — outillage, architecture, fourrage — sans compter qu'on le retrouve dans les cultes de nombreux peuples indo-européens. Par contre, les efforts qu'on a faits pour inclure l'if et le pin dans notre protolexique sont moins convaincants — encore qu'on trouve le premier associé, dans beaucoup de langues, au lexique du tir à l'arc, ou à diverses fonctions rituelles et juridiques.

Que pouvons-nous dire maintenant de l'ensemble d'arbres ainsi constitué ? Bien peu de choses en fait, car ce sont des espèces qui s'acclimatent aux conditions régnant presque partout dans l'hémisphère nord, et qu'on retrouve à foison dans l'Europe tempérée, la Sibérie, le Caucase et l'Asie mineure. Il n'y a guère qu'à l'est de la Caspienne ou dans l'Asie centrale qu'ils paraîtraient quelque peu déplacés — ou dans quelque région située encore plus au sud.

On notera que dans cette liste le hêtre brille par son absence, alors que c'est pour ainsi dire l'arbre-fétiche des spécialistes qui cherchent le foyer initial. Nous pouvons certes reconstruire un *_bheh_$_a$_ĝós_ à partir de termes présents dans cinq groupes linguistiques différents ; mais si le vieux norrois _bōk_ et le latin _fāgus_ dési-

gnent bien le hêtre, l'albanais *bungē* et le grec dorien *phāgós* nous renvoient au chêne, et le russe *buzina* au sureau. L'importance de la question tient au fait que le hêtre était traditionnellement considéré comme absent à l'est d'une ligne Königsberg (Kaliningrad)-Odessa, joignant donc la mer Noire à la mer Baltique ; cette «frontière du hêtre» excluait donc que l'on situât le foyer dans la steppe russe ou asiatique. Mais comme on ne pouvait invoquer aucun cognat venant d'une langue d'Asie, certains prétendirent que le terme n'appartenait pas au protolexique et qu'il devait être de création tardive. C'est alors qu'on découvrit un cognat apparent en kurde (*būz*) ; le kurde est une langue incontestablement asiatique, puisqu'elle appartient à la branche iranienne : elle semblait donc donner au hêtre ses lettres de noblesse. Mais ces espoirs furent ruinés quand il apparut que ce n'était pas avec le nom du hêtre que *būz* était cognat, mais avec celui de l'orme, **ui(n)ĝ-* en l'occurrence ; de plus, des diagrammes polliniques récents ont montré que le domaine du hêtre s'était étendu à l'est jusqu'au Don, et qu'une autre espèce avait franchi le Caucase, si bien que la querelle a de toutes façons perdu l'essentiel de son intérêt géographique[21].

A la rareté des cognats asiatiques on peut opposer la série des cognats européens, dont l'éventail va de l'excellent à l'acceptable : ce sont (sans hiérarchie de crédibilité) le peuplier, le pommier, le noisetier, le cerisier, le genévrier, l'aulne, le charme, l'érable et le tilleul. Et nous voilà à nouveau devant la devinette classique : le foyer était-il situé dans une région couverte de forêts et les «Asiatiques» ont-ils abandonné leurs noms d'arbres en progressant dans des zones steppiques et désertiques, ou bien faut-il au contraire l'imaginer dans un secteur faiblement boisé, ce qui impliquerait que ce sont les «Européens» qui ont créé des mots nouveaux? Il y a certes une troisième possibilité — que le foyer ait été à cheval sur les deux types de paysage — mais la vérité est qu'il est impossible de répondre à cette question. Du reste, si tel n'était pas le cas, ce livre-ci aurait suivi une approche complètement différente.

Il suffit néanmoins de considérer le nombre de mammifères sauvages connus par les communautés proto-indo-européennes pour se persuader que l'environnement initial devait comporter une couverture forestière. Et elle devait être vraiment consistante, si l'on en juge par la liste des mammifères que nous obtenons au prix de reconstructions raisonnables : l'ours, le loup, le castor, la loutre, le cerf, l'élan, le lynx, le lièvre, la souris et le hérisson, auxquels il faut peut-être ajouter le chevreuil.

De plus, si on leur refuse la forêt, il devient impossible d'expliquer que les Proto-Indo-Européens aient pu conserver des noms comme ceux de la loutre et du castor, et la présence dans cette liste du cerf, de l'élan et du chevreuil exclut que leur territoire ait été entièrement situé dans une région de steppe ou de désert.

Venons-en maintenant aux noms d'oiseaux. Ils posent un problème particulier au linguiste parce que ce sont souvent des imitations phonétiques du cri de ces animaux. La série suivante l'illustre à merveille : sanscrit *kōkilá-*, grec *kókkux*, latin *cucūlus*, lituanien *kukúoti*, russe *kukúša*, moyen irlandais *cūach*, anglais *cucoo*; la

racine **kuku* est si évidemment onomatopéique qu'on ne peut tout à fait se fier aux résultats qui semblent s'imposer après comparaison de ces termes.

On inclut généralement dans le protolexique l'aigle et un autre grand rapace — bien que ce soit moins sûr. La grue, l'oie et le canard sont aussi attestés au sens strict du terme (remarquons au passage que ces trois animaux ont un habitat situé dans l'eau ou près de l'eau). La poule et la huppe sont moins certaines, car leurs noms sont plus nettement onomatopéiques.

Pour les poissons, le nombre de noms retenus est spectaculairement moins important, et les candidats tout à fait controversés. On a souvent, quand il s'est agi de délimiter le foyer originel, invoqué un certain **lóḱs*, en lui attribuant le sens exclusif de « saumon » (*salmo salar*), ce qui semblait confiner les Indo-Européens dans les parages de la Baltique ; mais des indices dignes de foi semblent montrer que ce terme désignait plutôt la truite de mer, ce qui lui enlève beaucoup de sa qualité de marqueur géographique. Un autre mot se réfère apparemment à l'anguille, et on en a argué qu'il fallait exclure la région pontique et caspienne ; mais son identité (linguistique) est également douteuse, et, même si on lui donne ce sens, on doit garder à l'esprit qu'on trouve de toutes façons des anguilles dans les principales rivières pontiques qui se jettent dans la mer d'Azov. Par ailleurs, la correspondance entre le sanscrit *śaphara* et le lituanien *šãpalas* satisfaisant à nos exigences minimales, on peut reconstruire un troisième poisson, peut-être apparenté à la carpe. Enfin, le protolexique comprend aussi deux mots génériques : Eric Hamp a avancé que l'un d'eux, **pikˇskˇos*, littéralement « le tacheté », pourrait bien avoir originellement désigné la truite.

Parmi les amphibiens et les reptiles, c'est le serpent qui est de loin le mieux attesté, mais cela ne nous est pas d'une grande utilité car il est impossible de préciser de quelle espèce il s'agit. La tortue a fait l'objet d'une petite controverse : bien qu'elle ne soit pas proto-indo-européenne *stricto sensu*, on a invoqué sa présence pour exclure certaines parties de l'Europe, comme la Scandinavie ; mais même si on l'admet dans le protolexique, on est bien obligé de constater que l'aire qu'elle permet de délimiter est bien vague, puisqu'elle s'étend sur la majeure partie de l'Ancien Monde.

On peut aussi reconstituer des mots signifiant « miel » et « abeille », ce qui est intéressant parce que la distribution originelle de l'abeille et du miel couvre l'essentiel de l'Europe et de l'Asie septentrionale, mais exclut les régions de déserts et de steppes qui sont à l'est de la Caspienne et de la mer d'Aral. Enfin — et nous terminerons là-dessus — on a proposé une guêpe proto-indo-européenne, nommée **wopséh*$_a$-, et reconstruite à partir de sept idiomes différents.

Si nous tentons maintenant de rassembler ces diverses données tout en respectant le plus possible les théories en présence, que pouvons-nous dire du paysage auquel nous parvenons ? Il devait comprendre des arbres, et même des forêts, milieu naturel nécessaire à un certain nombre de mammifères sauvages. On discerne, par la présence de plusieurs animaux, notamment de certains oiseaux, une tendance à

s'établir au bord des lacs et des rivières, ce qui ne surprendra guère les spécialistes de l'habitat préhistorique. Enfin, un certain nombre d'arbres, le saule et le bouleau par exemple, sont indissociables du climat tempéré, et laissent supposer une région où le froid soit sinon constant, du moins saisonnier. Et c'est à peu près tout : on ne peut rien ajouter de sérieux, sinon conclure qu'il est impossible de confiner le foyer dans des régions de steppe ou de désert (à l'exclusion de la steppe boisée et des vallées fluviales) sans se mettre en contradiction avec ce que l'on peut reconstituer du protolexique.

L'économie

Que l'économie vivrière pratiquée par la société proto-indo-européenne ait reposé sur l'élevage — et accessoirement sur l'agriculture — est un fait indéniable : les mots désignant les animaux domestiques comptent en effet parmi les plus largement et solidement attestés dans les différentes langues, et le vocabulaire relatif au bétail est probablement le plus prolifique.

L'élevage du bœuf est une activité fortement représentée dans le protolexique, puisqu'on y trouve trois termes différents pour « vache », « bœuf » et « bouvillon » — chacun attesté avec un sens strict et précis. On y trouve aussi des mots désignant des produits secondaires de l'élevage tels que le beurre, et peut-être même une forme particulière de fromage, mais on ne sait s'ils renvoient à la présence de bovins, d'ovins ou de caprins. Même chose pour les termes désignant la « viande », la « moelle » ou le « troupeau ». La reconstruction des mots signifiant « attelage » ou « charrue » semble indiquer l'usage du bœuf comme bête de trait — c'est d'ailleurs, comme nous le verrons plus loin, l'animal dont l'utilisation est la plus vraisemblable à l'époque proto-indo-européenne pour la traction des véhicules à roues[22]. La place importante des bovins est également attestée par une expression figée qui signifie littéralement « conduire le bétail », mais s'applique généralement à des vols de bétail et à des razzias ; on la trouve en celtique, en italique, et en indo-iranien. Enfin, la vache pouvait être aussi un animal sacrificiel utilisé dans une cérémonie particulière — c'est du moins ce qu'indique la correspondance que l'on peut établir entre les mots qui, en grec et en sanscrit, désignent le sacrifice spécial dit des « cent vaches » (« hécatombe »).

La présence du mouton est également spectaculaire : on peut en effet établir des cognats le désignant dans dix groupes linguistiques majeurs. Sa fonction devait comprendre la production de laine — le mot est attesté, ainsi qu'un terme signifiant « tissage ». Par contre, sa relation avec le mot qui désignait la richesse reste plus problématique. On trouve fréquemment associés un verbe **pek̂-* « coiffer » et un substantif **pék̂u-* « bétail », « possessions », et l'on a longtemps considéré comme plausible un glissement sémantique irréversible qui aurait fait passer des notions de « peigner » et de « mouton » (animal couvert de laine) à celle de « bétail » en général, et finalement

de « richesse » — d'où l'allemand *Vieh* et l'anglais *fee*. Mais cette filiation a été contestée par Émile Benveniste, qui, dans un de ses derniers articles, avança que c'était le contraire qui s'était produit, et qu'à partir du concept de « possessions amovibles », on était graduellement passé, par spécification sémantique due à l'évolution culturelle, à celui de « troupeau ». Quelle que soit la position qu'on adopte dans ce débat, il me paraît en tout cas sage de ne tirer des données linguistiques aucune conclusion hâtive sur la place prépondérante qu'auraient eue les moutons dans la société proto-indo-européenne, et de se contenter de noter leur présence, incontestablement attestée, et naturellement liée à la production de laine.

La chèvre pose aux linguistes un problème classique, dans la mesure où les correspondances qui permettent de reconstruire un terme la désignant ne touchent que quelques langues, et sont bien moins solides que celles qui concernent le mouton. Elles sont néanmoins suffisantes pour qu'on puisse accorder une place aux caprins dans l'économie proto-indo-européenne, et, du reste, on peut difficilement imaginer en Eurasie un type d'élevage où ils ne soient pas présents aux côtés des ovins, même s'ils jouent un rôle beaucoup moins important. Le mot est associé à divers termes désignant le cuir, ce qui indique clairement l'une des fonctions, au moins, de ces animaux, à laquelle devaient s'ajouter, selon toute vraisemblance, le lait et les produits laitiers.

Le porc a toujours été un objet d'interrogation majeur, parce que sa distribution géographique, plus spécifique que celle des autres animaux d'élevage, permet de tirer des conclusions plus pertinentes, tant sur l'économie que sur l'environnement. Ceux qui se représentent la société proto-indo-européenne comme nomade et pastorale supposent que cet animal devait y être frappé de malédiction comme il l'est dans le monde sémitique ; ceux en revanche qui penchent pour une économie agricole et sédentaire le considèrent comme un indice de stabilité, puisqu'il est normalement incompatible avec le pastoralisme nomade.

Les données linguistiques sont ici irréfutables ; on retrouve le **sū́s* proto-indo-européen dans de nombreuses langues (anglais *swine*, latin *sūs*, indo-aryen *sū-*). Le terme semble s'être référé au porc en général, tandis que les vocables indo-iraniens furent appliqués au sanglier : c'est pourquoi on a supposé qu'il désignait originellement l'animal sauvage. En cela il s'oppose à l'autre terme reconstructible, **pórk̂os*, qui signifie sans conteste « porc domestique », mais qu'on ne trouve que dans les langues européennes. On peut expliquer aisément cette distribution en supposant que la communauté d'origine aurait connu le sanglier, mais ce n'est qu'à partir de la migration d'une partie de sa population vers l'Europe — et de sa conversion à l'agriculture et à la sédentarité — que serait apparu un terme pour l'animal domestique. Naturellement, on peut opter pour le scénario inverse, et penser que **pórk̂os* a disparu chez les nomades qui devaient devenir « indo-iraniens » au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de leur territoire européen initial. De toute façon, il n'y a nullement à choisir entre ces deux hypothèses, car, comme Benveniste l'a démontré, il n'y a pas lieu de prêter à **sū́s* la signification de « sanglier », étant donné qu'il s'applique exclu-

sivement au porc domestique dans les langues européennes, et que, de plus, les linguistes ont découvert en indo-iranien des cognats de **pórk̂os*. C'est pourquoi on interprète aujourd'hui la dualité **sū̆s* / **pórk̂os* comme opposant non pas une espèce sauvage (proto-indo-européenne) à une espèce domestique (européenne), mais plutôt l'animal adulte au jeune à l'intérieur de la même espèce domestique.

Les Proto-Indo-Européens connaissaient le cheval : cela ressort, de façon incontestable, d'une impressionnante série de correspondances : *a-aš-šu-uš-ša-an-ni* signifie « dresseur de chevaux » dans le Mitanni, et on peut le rapprocher du louvite hiéroglyphique *a-zu(wa)*, du lycien *esbe* « cheval », du sanscrit *áśva-*, de l'avestique *aspa-*, du tokharien A *yuk*, du tokharien B *yakwe*, du mycénien *iqo*, du grec *híppos*, du latin *equus*, du vénète *eku-*, du vieil anglais *eoh*, du gaulois *epo-*, et du vieil irlandais *ech-*, le lituanien ayant quant à lui conservé une forme féminine, *ašvà* « jument ». Comme tous ces termes se réfèrent au cheval domestiqué, les linguistes pensent que c'est aussi le cas du mot proto-indo-européen **ek̂wos*. Non seulement c'est l'animal le mieux attesté dans les différentes langues, mais encore c'est le seul dont on retrouve le nom dans certains patronymes des anciens Indo-Européens : cf. indo-aryen *Aśva-cakra*, vieux perse *Vīšt-āspa*, grec *Hípp-arkhos* et *Phíl-ippos*, gaulois *Epo-pennus*, vieil irlandais *Eo-maer*. Le mot s'applique même à certaines divinités, telles que la déesse gauloise *Epona*, ou les *Aśvin*, jumeaux divins de l'Inde. Nous examinerons plus tard le rôle mythologique et rituel du cheval dans la religion indo-européenne ; qu'il nous suffise ici de souligner à quel point sa place est importante dans la culture. Un fait complique tout de même un peu les choses : c'est que dans les nombreuses régions du Vieux Monde où l'on peut repérer les premières apparitions du cheval domestique, il y avait aussi des chevaux sauvages, et que nous ne trouvons pas de trace d'une dualité lexicale les différenciant.

Notons, pour en finir avec le monde animal, que la totalité des chercheurs font figurer le chien dans le vocabulaire proto-indo-européen : la reconstruction du mot paraît solide ; elle montre sa structure archaïque, qui témoigne d'une strate lexicale très ancienne, ce qui n'a rien de surprenant s'agissant de l'animal qui fut le premier à être domestiqué(23).

On voit donc qu'il est facile de trouver, pour le vocabulaire de l'élevage, des correspondances dans toutes les langues. Le lexique de l'agriculture est en revanche nettement plus limité. On peut attribuer aux Proto-Indo-Européens dans le sens strict du terme un mot, communément accepté, qui désigne le grain (on ne sait pas précisément quelle céréale), et un terme qui se réfère à un instrument servant à broyer — peut-être une meule. On reconstruit également des substantifs signifiant « charrue » et « faucille » d'une façon assez solide pour qu'on puisse les inclure dans le proto-lexique. Quant au mot « champ » (**h_aĝros*), il est bien attesté, mais il n'y a qu'en Europe qu'il désigne le territoire cultivé — dans les langues indo-iraniennes, il se réfère seulement à l'étendue de la plaine et se rattache probablement à la racine *drive* « conduire le troupeau au pâturage ». Dans les langues européennes, le vocabulaire

agricole est beaucoup plus riche, mais il leur est propre : c'est le cas de termes comme «grain», «semence», «moulin», «soc de charrue», «sillon», «orge» ou «millet». Pour expliquer cette différence, on a naturellement invoqué une fois de plus l'opposition entre des peuples occidentaux pratiquant l'agriculture et des peuples orientaux pratiquant le nomadisme pastoral, la conception que l'on a des créations et des pertes lexicales dépendant bien évidemment de l'endroit où l'on place le foyer originel. En ce qui nous concerne, nous nous bornerons à constater, et ce sera notre conclusion sur ce point, que les vestiges lexicaux qui nous sont parvenus prouvent que les Proto-Indo-Européens pratiquaient, au moins dans une certaine mesure, l'agriculture. Pour nous aventurer plus loin, il nous faut maintenant examiner le reste de leur vocabulaire culturel.

L'habitat

La plupart des termes relatifs à l'habitation et à l'architecture sont si peu spécifiques qu'ils n'offrent qu'une image très vague de ce que pouvait être l'habitat proto-indo-européen. On reconstruit de façon satisfaisante des mots signifiant «maison», «pieu», «porte» et «montant de porte». A cause de la correspondance entre le sanscrit *vrajá* «claie» et le vieil irlandais *fraig* «mur en clayonnage», certains ont avancé que c'est ainsi qu'on construisait les murs, mais par ailleurs l'association étroite des termes signifiant «mur», «argile» et «pâte» semble suggérer l'usage du torchis. Signalons enfin qu'un mot usuel désignant l'«âtre» est attesté.

Quittons maintenant la maison d'habitation au sens strict pour nous intéresser à des édifices plus larges : c'est un domaine plus intéressant, mais aussi beaucoup plus controversé. On trouve en effet dans de nombreuses langues des cognats dérivés du proto-indo-européen **wiḱs*; leurs significations vont de «maison» (grec *(w)oîos*) à village (latin *vīcus*, gotique *weihs*) et même à clan (indo-aryen *viś-*). Cet éventail de sens fait supposer que le mot désignait originellement un établissement humain de petite taille dont les habitants étaient unis par des liens de parenté : il pouvait donc probablement s'appliquer à un groupe de maisons appartenant à une famille (au sens large) comme á un véritable clan, avec tous les cas de figure intermédiaires[24].

Par ailleurs, on retrouve dans diverses langues un mot qui se réfère aux enceintes fortifiées (sanscrit *pū̆r*, grec *pólis*, lituanien *pilìs*). Bien que certains de ces termes aient pris ultérieurement le sens de «ville», leur signification primitive de «place fortifiée en hauteur» semble raisonnablement établie (cf. grec *acrópolis* «fort situé sur une hauteur») : nous pouvons donc imaginer qu'il existait dans le paysage proto-indo-européen des habitations ou des refuges pourvus, sous une forme ou une autre, d'ouvrages défensifs.

La technique

On reconstruit divers vocables désignant différents types de vases ou de bols en comparant le sanscrit *carú-*, le vieil irlandais *coire* et le vieux norrois *hverr*, mais il faut bien admettre que toutes ces reconstructions restent très en deçà de la précision descriptive qui serait vraiment utile à l'archéologue. Il n'y a guère que la correspondance entre l'expression tokharienne *tseke... peke* et le latin *fingō... pingō* («je forme»... «je peins») dont on ait pu tirer une conclusion quelque peu spécifique — celle que les Indo-Européens peignaient leurs poteries —, mais cette déduction n'a absolument rien de garanti étant donné la fragilité des indices.

Le vocabulaire de la métallurgie est tout aussi pauvrement représenté et, de plus, les mots qu'on reconstruit sont sujets à controverse. Le métal primitivement utilisé est, semble-t-il, celui qui est à l'origine de la série sanscrit *áyas* «fer», «métal», latin *aes* «bronze», vieux norrois *eir* «bronze», «cuivre», et anglais *ore* «minerai». On pense, d'une manière générale, que le sens premier du mot en question était «cuivre», et que ceux de «bronze» ou de «fer» sont ultérieurs. Les datations que l'on peut faire de la civilisation proto-indo-européenne excluent de toute façon la signification de «fer» ; quant à celle de «bronze», elle serait à la rigueur possible, mais l'absence dans les différentes langues de tout terme usuel pour l'étain ne va pas dans le sens de cette interprétation, à moins naturellement que *h_aeyes ait désigné un bronze importé, dont la technique de fabrication n'aurait pas été connue des Indo-Européens.

Un autre mot signifiant «cuivre» est également attesté ; il est vraisemblablement apparenté à la racine *reudh- «rouge» présente dans le protolexique, et sa ressemblance avec le sumérien *urud* «cuivre» a entraîné un certain nombre de spéculations sur d'éventuelles relations entre les deux cultures, directement ou indirectement. Signalons enfin que la présence en sanscrit, grec et germanique de cognats désignant la «pierre à aiguiser» semble également témoigner de l'existence d'une métallurgie chez les Proto-Indo-Européens.

En ce qui concerne les métaux précieux, on peut reconstruire un terme pour l'or, et un autre pour l'argent. Malheureusement, ces reconstructions sont rendues moins crédibles par le fait que ces mots dérivent de racines si productives et si évidentes qu'il n'est pas certain que ce soient des vestiges d'un univers culturel primitif — peut-être n'avons-nous affaire qu'à des formations ultérieures et indépendantes. Le nom de l'or est étroitement apparenté à des adjectifs voulant dire «jaune» ou «brillant», tandis que celui de l'argent dérive de toute évidence du mot signifiant «blanc», mais il est difficile à propos de ces deux métaux de parvenir à des conclusions irréfutables — on peut néanmoins supposer, sans grand risque de se tromper, que la communauté originelle connaissait au moins l'argent.

Nous avons déjà vu que les Proto-Indo-Européens maîtrisaient également un certain nombre de techniques qui vont de pair avec l'agriculture et l'élevage. Les

données sont ici suffisantes pour qu'on puisse leur attribuer la pratique de la couture, de la filature, et du tissage de la laine. De plus, ils connaissaient le chanvre, et même, semble-t-il, le lin (c'est en effet le même vocable qui désigne cette plante dans la plupart des langues européennes). En revanche, les données linguistiques ne nous disent pas grand-chose sur ce à quoi leurs vêtements (**wes-*) pouvaient ressembler ; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'on peut reconstruire un mot signifiant « ceinture » (**yéh₃s-*).

Ils pratiquaient aussi la mouture du grain, et l'on peut inférer de la correspondance du sanscrit *yugá-*, du grec *zugón*, du latin *jugum*, de l'anglais *yoke*, etc., qu'ils connaissaient l'attelage et le trait. La comparaison du grec et de l'indo-aryen montre clairement que ces attelages pouvaient être constitués de deux animaux ; par ailleurs, les données linguistiques permettent de penser qu'ils se servaient de charrues, et même, chose plus intéressante d'un point de vue historico-culturel, de véhicules à roues.

L'une des constellations lexicales les plus intéressantes est en effet l'ensemble des termes qui se réfèrent au charroi. On reconstruit plusieurs mots signifiant « roue », un autre désignant l'essieu et le timon, un autre le moyeu. Malheureusement, nous ne pouvons guère aller plus loin, et nous faire une idée plus précise de ce à quoi devaient ressembler les chariots proto-indo-européens, mais connaître leur existence est déjà en soi important, car il y a là un marqueur culturel dont la portée ne saurait être sous-estimée[25].

Outre le transport terrestre dont nous venons de parler, une série de cognats nous permet d'attribuer à la communauté originelle la pratique de la navigation : à partir du sanscrit *nāus*, du grec *naûs*, du latin *nāvis*, du vieil irlandais *náu*, etc., on reconstruit un mot **néh$_a$us* signifiant « bateau » : mais nos connaissances sur les moyens de propulsion de ces embarcations se limitent à une série de termes correspondants désignant les rames dans les différentes langues.

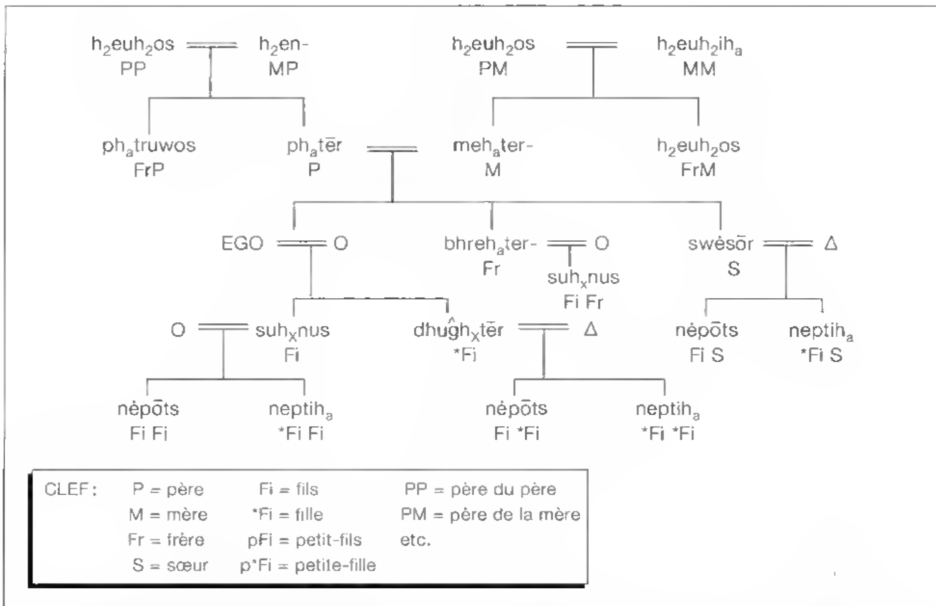
Quant à l'armement, les reconstructions les moins discutables concernent l'« arc », la « flèche », et la « corde d'arc » ; sur la base de cognats sanscrit (*asís*) et latin (*ēnsis*) signifiant « épée », on suppose aussi généralement l'existence d'une arme perforante plus ou moins semblable à une dague : ici encore, il semble que les significations latine et sanscrite sont trop récentes pour pouvoir être projetées sur la communauté primitive, et il est probable que le nom de l'arme originelle n'a pris qu'ultérieurement, dans les deux langues en question, le sens que nous lui connaissons. Certains avancent une autre hypothèse : selon eux, la racine **n̥si-* signifiait seulement « noir », et ce que nous prenons pour une correspondance n'est en fait que le résultat d'évolutions sémantiques parallèles qui se sont produites dans les deux idiomes, où cette racine a fini par désigner un outil ou une arme en fer.

On pourrait enfin s'attendre à ce que le protolexique nous fournisse un mot incontestable pour « hache ». Or, les trois termes reconstructibles peuvent être discutés, à des degrés et à des titres divers. Thomas Gamkrelidze et Vyachislav Ivanov

ont attiré l'attention sur la ressemblance entre le hittite *ateš-*, le vieil anglais *adesa*, et peut-être le sanscrit *-adhiti* (tous termes signifiant «hache»). On invoque aussi la correspondance bien connue entre le grec *pélekus* et le sanscrit *paraśu-*, que l'on rapproche traditionnellement de l'akkadien *pilakku* (mot qui signifie en fait «pointe» ou «fuseau»); mais ce terme a probablement été emprunté par le grec et l'indo-iranien à une langue non indo-européenne, car tout dans sa structure laisse supposer qu'il ne faisait pas partie du fonds originel. Enfin, à partir d'une série de cognats qui peut laisser perplexe, on obtient un troisième terme, *$h_2$ek̂mōn. Si on peut rester perplexe, c'est parce que le même mot présente les significations, tout à fait différentes, de «ciel» et de «pierre» (ou «marteau»). Hans Reichelt a tenté d'expliquer cette curiosité linguistique en supposant que les Indo-Européens se représentaient le ciel sous la forme d'une voûte de pierre. Plus récemment, J. Peter Maher a avancé, en tirant argument de la racine sous-jacente *$h_2$ek̂- «pointu», que le mot désignait à l'origine un objet acéré, donc une hache, qui naturellement aurait été façonné dans la pierre (Maher pense évidemment aux fameuses «haches de bataille» des peuples de la Céramique Cordée). On constate par ailleurs que le mot a un certain nombre de dérivés qui se réfèrent au ciel ainsi qu'à des marteaux et des projectiles, et que ces termes sont souvent associés aux divers dieux de la foudre. Il y a donc là un complexe de significations, apparemment sans lien, qui fait problème, mais la solution que l'on donne ne surprendra pas ceux qui connaissent les premiers balbutiements des études antiques. Il existait en effet, au XVIII[e] siècle encore, des savants qui, conformément à une croyance populaire, pensaient que les haches de pierre étaient des résidus des coups de foudre (d'où le terme de *thunderbolt* en anglais qui désigne à la fois la foudre et un objet en silex, comme *donnerkeil* en allemand ou «pierre à foudre» en français): le point de vue de Maher consiste à soutenir que nous avons là le reliquat d'une très ancienne conception indo-européenne, où l'objet «hache» était métaphoriquement associé à des phénomènes comme la foudre ou l'éclair.

L'organisation sociale

Il y a quelque chose de quasiment douloureux à relever le contraste qui existe entre des archéologues tentant passionnément de reconstituer les systèmes sociaux des peuples préhistoriques et des linguistes qui leur offrent des reconstructions si détaillées qu'elles se situent toujours, dans leur précision, très au-delà de ce que l'archéologue peut saisir — même quand il sait ce qu'il doit chercher. Rien de tel pour faire paraître futiles des années passées dans l'étude d'un matériel funéraire que d'apprendre tranquillement d'un linguiste que le système de parenté proto-indo-européen était du type omaha, car personne ne peut dire ce que cela devrait signifier effectivement, «sur le terrain». Quoi qu'il en soit, l'étude des langues montre à l'unisson que la société était patrilinéaire, et dominée par les hommes, conformément à ce que l'on met généralement derrière le



73. Reconstruction des termes proto-indo-européens désignant la parenté, selon le système Omaha. L'une des caractéristiques de ce système est le saut par-dessus une génération. En effet, le même terme, *h_2euh_2os, désigne à la fois le grand-père et le frère de la mère — cf. hittite *huhhaš* (PP, PM), arménien *hav* (PP, PM), vieux slave ecclésiastique *ujĭ* (FrM), vieux prussien *awis* (FrM), latin *avus* (PP, PM), vieil irlandais *áue* (pFi). Réciproquement, un mot unique, **népōts*, désigne les petits-enfants et les neveux — cf. sanskrit *napāt* (pFi, « descendant »), avestique *napāt-* (pFi, « descendant »), grec *népodes* (« descendant »), albanais *nip* (pFi, « neveu »), lituanien *nepuotis* (pFi, FiS), vieil anglais *nefa* (pFi, FiS), latin *nepōs* (pFi, FiS, Fi*FiS), vieil irlandais *nie* (FiS) et cornique *noi* (pFi, « neveu »). Il faut noter que la reconstruction des significations indo-européennes originelles est loin de faire l'unanimité chez les savants, et que de nombreux linguistes soutiennent que certaines de ces significations, celle de « neveu » par exemple, ne sont nullement un héritage du fonds primitif, mais résultent d'évolutions sémantiques très postérieures qui se seraient produites dans les différentes langues bien après leur divergence.

terme, quelque peu galvaudé, de « patriarcat ». Nous ne parvenons pas à reconstruire des termes usuels comme « mari » et « femme », mais nous avons un mot pour « veuve » (**widheweh_a*). Nous ne pouvons pas non plus reconstruire un terme commun signifiant « mariage » ; mais, comme nous l'avons vu, de nombreuses langues se servent du même verbe proto-indo-européen **wedh$_2$-*, qui signifie « conduire dans sa maison », pour désigner, du point du vue de l'homme, le fait de se marier. On peut, semble-t-il, en conclure que la règle en vigueur était que la femme venait vivre dans la demeure de son mari, voire avec sa famille.

Parmi les relations de parenté, le frère de la mère et le fils de la sœur ont des rôles complémentaires particulièrement intéressants. Les formes linguistiques fondamentales qui les désignent semblent être **$h_x$auh$_x$o-* pour le père ou le frère de la mère et **nepot-* pour le petit-fils ou pour le fils de la sœur, configuration qui, selon

certains, correspond tout à fait à ce saut d'une génération que présente le système omaha[26]. Quant au type de conduite inféré par ces rôles (et que nous retrouvons dans l'ensemble du monde indo-européen), il est tout à fait conforme à ce que l'on pouvait prévoir d'après la façon dont les différentes langues organisent le système de la parenté. En général, le père fait régner une discipline sévère, et exerce, concurremment avec ses propres frères, une autorité très stricte sur les hommes plus jeunes de la famille — qui sont des rivaux potentiels ; l'oncle maternel, en revanche, se trouve, dans un système patrilinéaire de ce type, en dehors de la lignée : il peut donc se permettre d'avoir une attitude affectueuse et de prodiguer des conseils amicaux. C'est ce qu'il faut avoir à l'esprit pour comprendre ce que Tacite dit des anciens Germains — « La parenté qui unit les fils aux frères de leur mère est considérée comme aussi étroite que celle qui les lie à leur propre père » — ainsi que d'autres références historiques du même genre. Il s'ensuit naturellement qu'un homme aura avec le fils de sa sœur (le **nepot-* proto-indo-européen) un lien aussi étroit que celui qu'il avait eu lui-même avec son oncle maternel. Certains pensent même qu'on peut retrouver la trame de ce comportement dans d'autres traits de la vie familiale, et que le fait, par exemple, de confier la formation d'un enfant à une personne extérieure à la cellule de base obéissait au même schéma : Beowulf est élevé par sa grand-mère maternelle, le héros irlandais Cú Chulainn par son oncle maternel (Conchobor), Roland par Charlemagne, etc. — Bref, comme nous le verrons au chapitre suivant, la relation particulière de l'oncle et du **nepot-* a fait l'objet, dans la mythologie indo-européenne, d'une élaboration particulière.

Mais la famille n'est pas la seule institution existante ; on entrevoit aisément ce qui l'englobe : le clan, tout d'abord, dont on reconstruit le **wik̂-potis*, c'est-à-dire le chef, par la comparaison — frappante — de l'avestique *vīspati* « chef du clan », « chef de la maisonnée », et du lituanien *viẽšpats* qui signifie « seigneur », mais primitivement « chef de clan » — termes auxquels s'ajoute un cognat albanais beaucoup moins évident, *zot* « seigneur ». Au-delà du clan, le terrain est moins sûr. Nous savons de façon certaine que dans l'Iran ancien, la tribu était dénommée *zantu-*, terme aux impeccables origines indo-européennes qui se rattache à la même racine que le latin *gens* « race », « tribu », le vieux norrois *kind* « serviteur », et l'anglais *kin* « parenté », mais il faut être conscient que c'est ici seulement la racine qui est identique, et non le mot lui-même, dont il est impossible de savoir s'il appartient ou non au fonds originel.

Deux vocables semblent liés à la présence de quelque organisation militaire. Le plus familier dérive du proto-indo-européen **teuta-*, que l'on retrouve dans le terme persan *toda*, signifiant « foule », mais aussi dans d'autres mots plus généralement traduits par « gens », comme l'osque *touto*, le vieil irlandais *tuath*, le lette *tàuta*, le vieux haut allemand *diota* (d'où vient *deutsch*), le vraisemblablement hittite *tuzzi-*, ainsi que dans divers patronymes grecs, illyriens et gaulois. En outre, on peut invoquer la correspondance entre le hittite *lahha-* « campagne militaire », le mycénien *ra-wa-ke-*

ta [*lāwāgetās*] « commandant », le grec *lā(w)ós* « peuple en armes », « foule des guerriers », et le phrygien *lawagtaei* « commandant ». Dans quelle mesure peut-on inférer de ces vocables la présence dans la société proto-indo-européenne de bandes guerrières, voire quelque forme plus abstraite de conceptualisation du peuple en armes ? Il faut bien reconnaître que la question reste ouverte ; mais il n'est guère de savant qui puisse en tout cas, devant ce corpus linguistique, dénier la présence, dans la communauté originelle, d'une institution militaire, quelle que soit la forme qu'elle ait revêtue. Du reste, le protolexique devait comporter tout un lexique du conflit, comme l'atteste ce mot signifiant « vengeance par le sang », « tribut du sang », que l'on retrouve en avestique et en grec.

Au sommet de la société se trouve, si l'on en croit les manuels traditionnels, un roi, dont le nom est établi par la série désormais classique : sanscrit *rā́jan-*, latin *rēx*, gaulois *rix*, vieil irlandais *rī*, et peut-être thrace *Rhesos*. On a avancé que le **rēĝ* proto-indo-européen n'était pas forcément ce personnage détenteur du pouvoir politique que le terme évoque aujourd'hui. Des linguistes ont fait remarquer que la racine **(h_3)reĝ-* signifie « tendre », « étirer selon une ligne droite », « redresser » ; on la retrouve du reste dans le mot anglais bien connu *right*, et l'opposition entre ce qui est droit, strict, direct et ce qui est gauchi, sinueux, tortueux est tout à fait courante dans les langues indo-européennes (cf. chapitre 5). Jan Gonda et Émile Benveniste se sont demandé ce que l'étymologie pouvait suggérer quant à la fonction originelle du personnage appelé **rēĝ* : Gonda est d'avis que le mot voulait dire « celui qui étend », ce qui se référerait, de façon formelle et imagée, au fait que le roi accomplissait ses tâches les bras étendus ; Benveniste pense quant à lui que le terme signifie fondamentalement « celui qui détermine ce qui est droit » — on se représente alors un chef suprême garant de l'ordre social et moral plutôt qu'un souverain profane exerçant sur ses sujets un pouvoir coercitif ou les conduisant dans les batailles ; et, de fait, Benveniste avance que le roi avait peut-être aussi des fonctions de prêtrise, et que cette notion d'« extension », d'« étirement », que l'on trouve dans la signification de la racine pourrait se référer à certaines des tâches qu'il accomplissait, comme la fixation des limites d'un territoire par exemple, que ce soit celles d'une aire sacrée à l'intérieur d'un village, celles du village lui-même, ou les frontières plus larges des espaces nationaux.

Mais c'est la notion même d'un roi proto-indo-européen qui a récemment été contestée. D'abord, Andrew Sihler a soutenu que la racine ne signifiait pas « disposer selon une ligne droite », mais « être efficace, avoir le mana ». Puis c'est Hartmut Scharfe qui est revenu sur le cognat védique (seul élément asiatique, ne l'oublions pas, de la série) ; il a découvert que le mot *rā́jan-*, attesté dans les tout premiers textes, n'était pas un nom masculin signifiant « roi », mais un nom féminin voulant dire « force », « pouvoir ». Or, si l'on accepte cette interprétation, il n'y a plus de données linguistiques sur lesquelles asseoir l'hypothèse d'une royauté proto-indo-européenne, car elles se limitent alors à l'italique et au celtique, c'est-à-dire à deux

langues présentant de nombreuses ressemblances, et l'hypothèse paraît vraisemblable d'une évolution politique particulière à certains groupes linguistiques (d'ailleurs récents) d'Europe occidentale. A cet égard, Scharfe observe à juste titre que la correspondance entre le sanscrit *rā́jan-* et le grec *aregṓn* laisse supposer un mot originel ne signifiant pas «roi», mais «protecteur», ou «personne dotée d'un pouvoir ou d'un charisme», et le plus haut personnage qu'il tient pour avéré dans la hiérarchie sociopolitique est finalement ce **wiḱ-potis* — ce «chef de clan» — que nous avons déjà rencontré.

Pour finir, il nous faut nous arrêter brièvement sur un terme dont le passé est lourd : celui d'«aryen». En tant que désignatif ethnique, ce mot a une extension très clairement délimitée : il s'applique aux Indo-Iraniens et, plus précisément, aux Iraniens eux-mêmes — on le retrouve du reste dans le nom moderne d'«Iran», qui vient du génitif pluriel avestique *aⁱryānām* > *ērān* > *īrān*. Le fameux roi des Perses Darius se qualifie lui-même d'«aryen», et le mot était aussi très courant en Inde : il s'appliquait aux membres de la communauté (même si nous ne savons pas exactement qui en était membre — la question reste très controversée). Il est difficile de dire si cette désignation ethnique se limitait aux Indo-Iraniens. On trouve en hittite un cognat possible, qui signifie «parent», «ami», ainsi qu'une expression *natta ara* «impropre à la communauté», c'est-à-dire «non fait», et certains prétendent que la même racine se retrouve dans le nom de nombreux autres peuples indo-européens (cf. par exemple irlandais *Ériu* et *aire*) ; mais il faudrait pour étayer cette thèse chercher des arguments solides, et on peut se demander si le jeu en vaut la chandelle : nous préférons quant à nous rallier le consensus général selon lequel il ne la vaut pas[27].

Conclusion

Notre examen de la culture proto-indo-européenne a laissé de côté les volumes qui ont été écrits sur le vocabulaire reconstruit, car dans de nombreux cas, soit ces reconstructions sont prévisibles, soit elles ne peuvent être corroborées par d'autres données non linguistiques que le préhistorien aurait à sa disposition. C'est ainsi qu'il n'est guère surprenant que le jour, la nuit, la terre, le ciel, les nuages, le soleil, la lune et les étoiles se retrouvent dans le lexique reconstruit. Quant à l'apparence physique des Proto-Indo-Européens, nous pouvons être certains qu'elle était semblable à la nôtre — puisqu'une grande partie de leur anatomie nous est linguistiquement connue par la comparaison des différents idiomes. Et quelle étrange récompense pour le savant qui s'efforce de savoir si leur culture comportait tel ou tel élément crucial et décisif que de découvrir qu'ils ont eu l'extrême obligeance de nous transmettre pas moins de deux mots signifiant «avoir des gaz»! Certains dictionnaires anglais, reculant devant la vulgarité du mot *fart* «pet», répugnent à le répertorier ; mais si on l'inclut dans la série *párdate* (sanscrit), *pérdomai* (grec), *perdět'* (russe), *pérdžiu* (lituanien) et pour finir *pjerdh* (qui signifie en albanais «avoir un vent

sonore », à distinguer donc du proto-indo-européen **pezd-*, lequel s'applique aux pets discrets), le terme ne gagne-t-il pas une incontestable dignité?

Mais revenons à des considérations moins anecdotiques. On peut déduire de la présence dans le protolexique de termes relatifs à la poterie, à l'agriculture et aux animaux domestiques que la communauté originelle date au moins du Néolithique, et qu'il serait absurde d'en faire une de ces sociétés mésolithiques de chasseurs-cueilleurs. Pourtant, le protolexique ne comporte pas seulement des mots associés à la « révolution néolithique », mais aussi des vestiges linguistiques de ce qu'Andrew Sherratt a appelé la « révolution des produits secondaires » (il y inclut les produits, ou les pratiques, dérivés de l'élevage, tels que la laine, les étoffes, les produits laitiers, les véhicules à roues, l'attelage et le cheval domestique, et avance que ces produits et ces pratiques ne sont apparus en Europe que plusieurs milliers d'années après l'émergence de l'économie néolithique).

A considérer les termes les plus récents du vocabulaire originel, on s'aperçoit que la plupart renvoient à des réalités inconnues avant le IVe millénaire avant notre ère. Les premiers véhicules à roues, par exemple, datent clairement de cette époque, que ce soit ceux que l'on a trouvés en Mésopotamie, au Caucase, dans la steppe pontico-caspienne, ou le long du Danube ; la domestication du cheval semble également remonter au début du IVe millénaire, et des métaux comme l'argent ne se rencontrent guère en Eurasie avant cette période. L'expérience montre que les fouilles futures reculeront vraisemblablement l'époque de ces inventions plutôt qu'elles ne l'avanceront ; si bien qu'on peut accepter la date théorique de ~4500 comme marquant la plus grande ancienneté assignable à la culture que le fonds lexical originel des différentes langues nous permet de reconstruire. Quant au *terminus post quem*, notre examen des données historiques relatives aux premiers Indo-Européens nous permet de le situer vers ~2500, ou guère plus tard, peut-être même un peu plus tôt. Nous pouvons donc considérer, pour nous en tenir à ce niveau de généralité, que la société proto-indo-européenne remonte au Néolithique final ou au Chalcolithique, et qu'elle a commencé à diverger entre 4500 et 2500 avant notre ère[28]. C'est dans cette fourchette que nous nous situerons lorsque nous commencerons notre recherche du foyer originel. Mais nous devons d'abord nous préoccuper d'une autre composante culturelle qui jette sa lumière propre sur la nature de la société que nous tentons de décrire : il nous faut maintenant examiner brièvement l'impressionnant matériel que nous avons à notre disposition concernant la religion et la mythologie indo-européennes.

5. La religion indo-européenne

Les plus anciens rites religieux des Indo-Européens ne présupposent pas des temples ou des idoles : on ne peut d'ailleurs pas reconstruire de mot signifiant «temple». Mais il y a bien un «culte», qui se présente comme une réception pleine d'hospitalité, comportant un repas, avec récitation de poésie, où l'on mange la viande des animaux sacrifiés : comme si les habitants du ciel venaient rendre visite à ceux de la terre.

Paul Thième, 1964

En quoi les Indo-Européens croyaient-ils, ou, pour reprendre leurs propres termes, à quoi «mettaient-ils leur cœur»? Cette expression se retrouve indirectement en anglais puisque le mot *creed* «objet de croyance» vient du latin *crēdō* «croire»; on peut en trouver des cognats en vieil irlandais (*cretim*), hittite (*karatan dai*), indo-aryen (*śrad-dhā́*) et avestique (*zrazdā-*). Quant au terme proto-indo-européen, il semble avoir été fabriqué à partir des mots signifiant «cœur» (**k̂ēṛd-*) et «mettre» (**dheh*$_1$), même si l'on admet que cela ne va pas de soi. Mais ce type de données fournies par la reconstruction du protolexique n'est pas le seul qu'il faille examiner; nous devrons également nous arrêter sur le matériel, forcément plus problématique, que constituent les mythes des divers peuples indo-européens. Comme cette mythologie a suscité un très grand intérêt chez les érudits, et que la littérature qui lui est consacrée est énorme, nous concentrerons pour l'essentiel notre attention sur ce qui, dans cet ensemble, peut nous apprendre quelque chose sur le comportement rituel des Indo-Européens, ainsi que sur l'organisation religieuse de leur société.

Bien que les philologues se soient depuis longtemps intéressés à la religion des anciens Indo-Européens, la reconstruction linguistique, telle que nous l'avons vue à l'œuvre au chapitre précédent, n'a pas toujours produit dans ce domaine de résultats bien solides — ni, de plus, très nombreux. L'une des correspondances les plus évidentes est celle que l'on peut établir entre le sanscrit *devás*, le latin *deus*, le lituanien *diẽvas*, le vieil irlandais *dia* et le pluriel vieux norrois *tívar* «dieux». A cela il faut ajouter l'homologie suivante — la plus frappante de toutes :

	« CIEL »	« PÈRE »
Sanscrit	Dyáus	pitā́
Grec	Zeû	páter
Latin	Jū	piter
Ombrien	Iuve	patre
Illyrien	Dei	patúros
Hittite	Sius	—
Proto-indo-européen	*dyḗus	ph$_a$tḗr

Ce nom de **dyḗus* ph$_a$*tḗr* « Père ciel » n'est pas très difficile à traduire, mais il est moins aisé de comprendre le rôle du dieu qui le portait dans la religion de la communauté originelle. Sur ce point, nous ne pouvons pas prétendre avoir des certitudes. Certains avancent que le terme de « père » ne désigne pas le géniteur des dieux ou des hommes, mais qu'il se réfère seulement — et l'hypothèse ne date pas d'hier — à un certain type d'autorité, celle qui est associée par exemple à la figure romaine du *paterfamilias*. Mais il y a un deuxième problème : si cette figure divine occupe une place prédominante dans certaines religions indo-européennes, comme la grecque et la romaine, son importance est bien moindre dans d'autres (en Inde, par exemple). C'est pourquoi certains considèrent que la position dominante du « Père ciel » est un phénomène relativement récent, résultat de la fusion d'un ancien dieu indo-européen et de divinités méditerranéennes associées au temps et à la tempête.

La plupart des autres correspondances décelables semblent du reste liées à des phénomènes naturels prévisibles. On peut par exemple postuler un dieu-soleil à partir de la série *Sū́rya* (sanscrit), *Sulis* (gaulois), *Sáulė* (lituanien), *Sol* (germanique), et *Tsar Solnitse* (slave). De plus, on reconstruit le nom de la lune et de l'aurore (qui sont des entités divines dans diverses religions indo-européennes). Enfin, il est possible qu'un dieu de la foudre ou de la pluie se cache derrière la correspondance (plus discutable) que l'on peut établir entre diverses figures mythologiques : *Parjányas* (indo-aryen), *Perkūnas* (lituanien), *Perun'* (slave), et, dans la mythologie nordique, *Fjörgyn*, la mère de Thor (Thor dont la qualité de « maître du tonnerre » ne saurait guère, on en conviendra, être contestée).

Au vu de ces ressemblances, il n'est guère surprenant que de nombreux savants se soient contentés de considérer le panthéon proto-indo-européen comme une manière de divinisation des principaux éléments naturels. Pour dépasser ce niveau comparatif, il faut se livrer à de véritables tours de passe-passe linguistiques, et proposer quelques équivalences qui sont loin, c'est le moins que l'on puisse dire, de faire l'unanimité. C'est ainsi que certains rapprochent Cerbère, nom du chien qui garde l'Hadès, de l'adjectif *sábāla* « multicolore », « tacheté » (**k̑erbero*?), qui est l'épithète traditionnelle de l'un des chiens de Yama, divinité indienne des défunts. Mais tout ce que l'on gagne par cette comparaison, dont la témérité est notablement supé-

rieure à ce que la linguistique comparée tolère normalement, c'est de faire surgir la figure quelque peu incongrue d'un chien de garde proto-indo-européen du royaume des morts, qui répondrait à l'étrange nom de «Tache»...

Plus fécondes semblent être les reconstructions mythologiques dont la crédibilité linguistique est raisonnable, même si on ne peut se faire une idée claire de la place qui pouvait être la leur dans l'idéologie de la communauté originelle. L'un des exemples les plus singuliers à cet égard est la comparaison de l'indo-aryen (et avestique) *Apām Napāt* «petit-fils / neveu de l'eau» avec le latin *Neptūnus* et l'irlandais *Nechtain*. Les deux derniers noms n'ont gardé que l'élément **nepot-* «neveu», «petit-fils», mais restent étroitement associés à l'eau : le dieu latin correspond au Poséidon grec, qui règne sur la mer, et la déité irlandaise veille sur un puits sacré. Le **nepot-* intervient aussi, et de façon spectaculaire, dans la littérature eschatologique. De nombreuses traditions épiques ont préservé un récit de la «Bataille finale» : Kuruṣetra dans le *Mahābhārata*, la célèbre épopée indienne, la «Deuxième Bataille de Mag Tured» chez les Irlandais, Ragnarok chez les Scandinaves, etc., et l'on a pu déceler une structure sous-jacente commune à ces récits où le **nepot-* joue le rôle du héros combattant un ennemi diabolique.

Autre correspondance : celle que l'on peut établir entre l'Indien Mánu, ancêtre de la race humaine, et la figure germanique de Mannus, le fondateur. Il est du reste possible que le dieu védique Aryaman, déification du concept d'«aryanité», corresponde au gaulois Ario-Manus et au vieil irlandais Airem, dans le monde celtique. Enfin, on peut remarquer la ressemblance formelle qui existe entre la divinité védique Bhaga («distributeur ou dispensateur de richesses») — dont le nom, par l'intermédiaire de son cognat iranien, va donner dans les langues slaves le mot signifiant «dieu» — et la figure phrygienne de Zeus Bagaios.

Néanmoins, aucune de ces comparaisons n'a jamais été considérée comme tout à fait satisfaisante ; il semble en fait que les strictes reconstructions lexicales aient été ici moins fécondes que dans d'autres domaines de la culture. Aussi certains pensent-ils qu'un progrès ultérieur ne saurait être accompli qu'au prix d'un changement de méthode, et que la philologie comparée doit céder la place à une nouvelle «mythologie comparée».

Dumézil et la tripartition

L'essentiel de ce qui s'est écrit sur la mythologie indo-européenne trouve son origine et son fondement dans l'approche sociologique de l'analyse de la religion, chère à Émile Durkheim. Durkheim et ses disciples partaient du principe que les mythes étaient l'expression de réalités sociales et culturelles — conception pour laquelle tous ceux qui ont eu affaire à l'éventail des structures sociales reflétées par les diverses mythologies ne peuvent manquer d'éprouver un attrait immédiat. Ainsi il semble clair, pour prendre cet exemple, que les Sumériens vénèrent un Panthéon

divin dont l'organisation semble être une version archaïque de leur propre ordre social ; et, pour en venir aux peuples indo-européens, le Valhalla nous offre un microcosme de l'ancien système social germanique et des valeurs qui le gouvernent, tandis que l'Olympe hellénique reflète d'une façon encore plus fidèle les institutions, plus complexes et différenciées, de la société grecque archaïque. De plus, les mythes des divers peuples ne sont pas seulement des constructions imaginaires où l'on peut, dans une certaine mesure, déchiffrer des structures sociales (souvent archaïques) ; ils servaient aussi de chartes sacrées qui fondaient et justifiaient des réalités politiques. Le mythe d'origine des Scythes, par exemple, le montre bien. Il y est raconté comment les voisins de ce peuple, les Agathyrsi et les Geloni, durent se soumettre à sa domination après que leurs ancêtres éponymes, Agathyrse et Gélon, eurent été défaits dans une épreuve de force où il s'agissait de bander l'arc d'Héraclès. Scythe, ancêtre du peuple qui porte son nom, fut naturellement le seul qui parvint à accomplir cette tâche ; après quoi il établit, par une charte, les droits de ses descendants à occuper une position sociale supérieure.

Il va de soi que si nous acceptons l'approche sociologique, nous devons porter la plus grande attention à l'étude de la religion, puisque, outre son intérêt propre, elle est susceptible de jeter quelque lumière sur la nature de la société proto-indo-européenne ; mais il est également évident qu'il nous faut alors laisser de côté les hésitations dont nous avons fait part au début du dernier chapitre, et accepter franchement d'exploiter ce type de sources. Reconstruire l'idéologie proto-indo-européenne en comparant structurellement les mythes présents chez les divers peuples sans se croire obligé de chercher des confirmations du côté de la linguistique diffère finalement fort peu d'autres démarches comparatives transculturelles : dans tous les cas, la méthode est identique. Mais, d'un autre côté, rejeter ce type de sources reviendrait à refuser de prendre en considération le travail de la majorité des savants qui s'occupent aujourd'hui de mythologie indo-européenne.

Après cet assaut de rigueur théorique, venons-en à ce qui peut incontestablement constituer un point de départ : la façon dont les différents peuples indo-européens ont perçu les divisions de leur propre société. L'un des exemples les plus anciens dont nous disposions est devenu classique — il s'agit de la société de l'Inde védique, avec ses quatre classes : les *brāhmaṇa* « prêtres », les *kṣatriya* « guerriers », les *vaiśya* « éleveurs-cultivateurs », et enfin les *śūdra*, inférieurs aux autres, extérieurs à la communauté arya, groupe composé de représentants des populations indigènes asservies. On constate non seulement que cette structure a persisté en Inde jusqu'à nos jours, mais qu'en plus elle se retrouve, de façon transparente, dans l'organisation sociale que l'on a pu attribuer à d'autres sociétés indo-européennes, comme le montre le tableau de la page suivante.

Toutes ces données suggèrent l'existence chez les plus anciens peuples de langue indo-européenne d'un schéma conceptuel sous-tendant une division de la société en trois classes : les prêtres, les guerriers et les éleveurs-cultivateurs. La ques-

		Inde	*Iran*	*Grèce (bioi ioniens)*	*Rome*	*Gaule*
I	**Prêtres**	brāhmaṇa	athravan-	*prêtres et magistrats*	flāmines	*druides*
II	**Guerriers**	kṣatriyas	rathaēstar-	*guerriers*	milites	equites
III	**Éleveurs-cultivateurs**	vaiśyas	vastriyo-fsuyant-	*laboureurs et artisans*	quirites	plebes

tion qui se pose alors est de savoir si l'on peut retrouver des traces de ce système dans la mythologie de ces peuples.

A cette question, l'éminent comparatiste français Georges Dumézil et ses disciples donnent, comme on sait, une réponse spectaculairement affirmative. Ils fondent leur interprétation sur un vaste corpus de données, assez solide pour résister aux critiques les plus dures de leurs adversaires comme aux fréquents excès de leurs partisans trop zélés.

Dumézil avance que l'on peut trouver un témoignage de la tripartition de la société indo-européenne dans l'un des plus anciens documents religieux dont nous disposions : le traité conclu entre Suppiluliuma I, roi hittite, et Matiwaza, roi du Mitanni, datant de ~1380 environ, et découvert dans les archives de Bogazköy (Hattusa). Le roi du Mitanni, comme nous l'avons dit précédemment, y évoque des dieux aux noms évidemment védiques : Mitra, Varuṇa, Indra, les Nāsatya. Les deux premiers de ces noms forment dans les *Veda* une paire significative (Mitra-Varuṇa), et représentent, selon Dumézil, les deux principaux aspects de la souveraineté : Mitra personnifie le concept de contrat et régit l'aspect juridique de la souveraineté, tandis que le domaine de Varuṇa est plutôt d'ordre magique et religieux ; Indra, quant à lui, représente le dieu guerrier par excellence, et les Nāsatya sont des jumeaux, étroitement associés aux chevaux, dont le rôle le plus clair est de maintenir la santé des hommes et des bêtes : il semble donc bien que ce traité mentionne, dans l'ordre canonique de leurs rangs respectifs, les trois principales composantes de la société indo-européenne.

On retrouve à l'envi cette tripartition dans les différentes mythologies des peuples indo-européens. Le mythe par lequel les Scythes se représentaient l'origine de leur royauté, tel qu'Hérodote nous l'a conservé, en est l'un des nombreux exemples : trois objets en or tombèrent du ciel — une coupe, une hache, et une charrue avec un joug ; trois frères tentèrent de les saisir, mais les objets étaient brûlants : la royauté fut octroyée à celui qui y parvint. Il est facile de s'apercevoir que ces objets sont des symboles : le premier, de la souveraineté et de la fonction rituelle, le second, de la guerre, et le troisième, de l'agriculture. Un autre exemple analysé par Dumézil est celui de la triade archaïque, précapitoline, de la religion romaine, qui comprenait Jupiter, le souverain, Mars, le dieu guerrier, et Quirinus, le patron des hommes. Troisième exemple plus connu tiré, celui-là, de la mythologie grecque : le

désastreux jugement de Pâris. Les trois déesses qui sont en compétition tentent, on s'en souvient, de séduire le héros en jouant d'une qualité essentielle attachée à leur personnage. Or, on retrouve clairement le schéma tripartite dans les attributs qu'elles mettent en avant : Héra offre la souveraineté, Athéna les prouesses militaires, et Aphrodite l'amour de la plus belle femme du monde (que l'on peut raisonnablement rattacher à la notion de fertilité).

Mais la tripartition ne se limite pas à la religion et aux figures divines ; elle structure d'autres aspects de la société, et touche par exemple la médecine : Pindare nous apprend qu'Asclépios, le grand guérisseur, soigne les plaies avec des incantations, les blessures avec des incisions et l'épuisement physique avec des potions et des herbes. On retrouve le même système dans les *Avesta* iraniennes, qui distinguent aussi entre médecine des incantations, médecine du couteau, et médecine des plantes ; les maladies des membres de la classe souveraine sont soignées par les prêtres avec des incantations appropriées ; les blessures reçues au cours des combats relèvent, de même que les fractures, de la chirurgie ; et les maux qui entraînent le dépérissement du corps et menacent la santé en général sont traités avec des herbes et des potions.

On pourrait multiplier presque à l'infini des correspondances de ce genre, et ajouter, si je puis dire, de nouveaux cas à la déclinaison de cette structure tripartite. On retrouverait chaque fois trois éléments fondamentaux, sous-jacents au système, ou, pour reprendre le terme de Dumézil, trois « fonctions » qui englobent et modèlent la société tout entière :

1 La première fonction recouvre la souveraineté ; elle correspond, dans la société, à l'état de prêtre : le prêtre est en effet celui qui veille à la fois sur l'ordre magico-religieux et sur l'ordre social. Les dieux qui relèvent de cette fonction de souveraineté apparaissent souvent comme constituant des paires, dont chacun des membres représente un aspect spécifique de la souveraineté : par exemple l'aspect religieux pour l'Indo-Aryen Varuṇa ou le Norvégien Odin, et l'aspect légal pour Mitra ou pour Tyr.

2 La seconde fonction est militaire ; elle correspond, socialement, à la catégorie des guerriers, et elle est en relation avec l'exercice d'une force agressive ou défensive : les « dieux guerriers » Indra, Mars et Thor relèvent de cette seconde fonction.

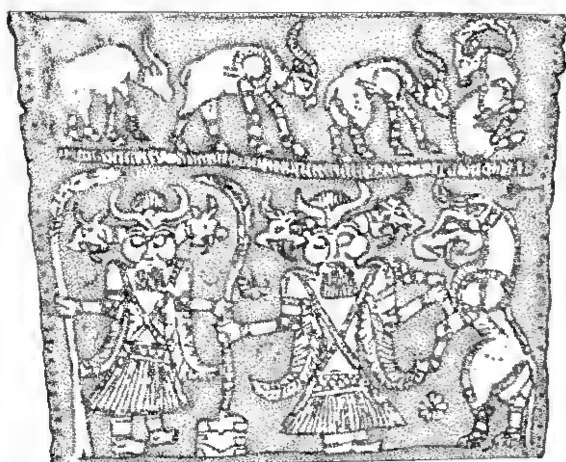
3 La troisième fonction est celle de la fertilité : maintenant et entretenant les forces naturelles, elle correspond à la catégorie des éleveurs-cultivateurs. Les personnages mythiques qui relèvent de cette troisième fonction prennent usuellement la forme de « jumeaux divins » étroitement associés à des chevaux, et accompagnés par une figure féminine : par exemple les Aśvin indo-aryens (qui sont des cavaliers) sont accompagnés par Sarasvatī, les Grecs Castor et Pollux par Hélène, les Scandinaves Frey et Freyr par Njörth.

Venons-en maintenant à l'aspect archéologique de la question. Le système tripartite proposé par Dumézil pour rendre compte de l'idéologie des anciens Indo-Européens aurait certainement pu y trouver quelque confirmation ; pourtant, il est frappant de voir à quel point les spécialistes de mythologie comparée y ont peu fait appel. Parmi les rares exceptions à cette règle, on peut noter l'analyse que Dumézil lui-même a proposée de l'un des bronzes du Louristan en termes de mythologie indo-européenne. Cette pièce, qui se trouve au Metropolitan Museum, remonte au VIIe ou VIIIe siècle avant J.-C. ; elle contient sept registres superposés. On peut négliger celui de la base et celui du sommet, qui sont purement ornementaux. Les trois frises centrales, par contre, offrent, selon Dumézil, une illustration du système tripartite. Le registre supérieur représente deux personnages symboliquement liés par le fait de tenir la même palme, au centre. Près du personnage de gauche se trouve un autel, ce qui indique clairement sa fonction religieuse, et près de celui de droite, un bovin : or, Dumézil nous rappelle que le taureau était l'animal tutélaire de Mitra, ce qui lui permet d'identifier les deux personnages à Mitra et Varuṇa, les deux dieux souverains. Sur le registre médian figure un personnage debout, entouré de deux lions, avec un oiseau au-dessus de la tête — très probablement, selon Dumézil, une image d'Indra, le dieu guerrier védique (le *Rig-Veda* fait trente-six fois référence à un oiseau : dans vingt-trois cas, il est question d'Indra, et dans six, des Marut, qui sont la bande de guerriers associée à ce dieu ; le lion, quant à lui, est mentionné treize fois, et, dans douze cas sur treize, on retrouve Indra ou les Marut). Enfin, le registre inférieur comporte deux personnages en train de porter assistance à un homme âgé — scène qui correspond, selon Dumézil, à un événement raconté par le *Rig-Veda*, où les Aśvin, jumeaux divins, rendent à un vieillard la jeunesse qu'il a perdue.

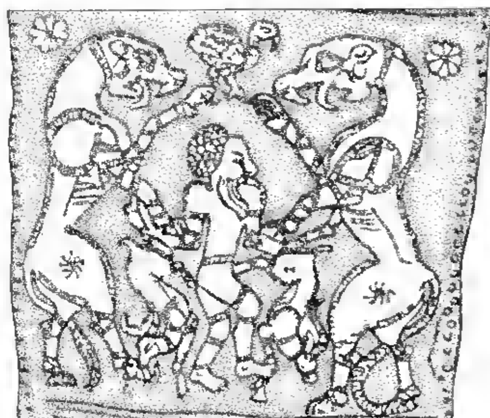
Que l'on soit ou non impressionné par cette interprétation, on doit admettre qu'il y a là ample matière pour une vérification archéologique du modèle dumézilien.

L'un des symboles les plus évidents de la tripartition sociale est la couleur (*varṇa* — mot par lequel, tant en Iran que dans l'Inde védique, on exprimait la notion de « caste »). Les significations sociales des différentes couleurs étaient nettes et tranchées, tout au moins en ce qui concerne les deux premières fonctions : les rituels indo-iranien, hittite, celte et latin assignent le blanc aux prêtres et le rouge aux guerriers. Quant à la troisième fonction, elle semble avoir été associée à une teinte plus sombre, telle que le noir ou le bleu. Ce qui gêne ici la recherche, c'est que les tissus qui remontent à la préhistoire ont généralement perdu leur couleur (les cas où elle a été préservée sont très rares), de sorte qu'il est nécessaire de trouver des marqueurs sociaux qui résistent mieux au temps.

Les sacrifices rituels d'animaux que l'on rencontre chez les plus anciens Indo-Européens font peut-être mieux, à cet égard, l'affaire. Les traces qui ont survécu de ces rituels, notamment dans l'Inde védique et le monde romain, montrent qu'il y avait une véritable hiérarchie des animaux sacrifiés, chacun étant associé à l'une des différentes divinités qui remplissaient les principales « fonctions » sociales de la









74-77. Bronze du Louristan : décoration d'un carquois datant du VIII[e] ou VII[e] siècle (longueur 8,25 cm). Dans l'interprétation de Georges Dumézil, les figures renvoient aux trois « fonctions » indo-européennes. A gauche, trois registres sont montrés en détail : en haut, le troisième registre (le « souverain ») ; au centre, le quatrième registre (le « guerrier ») ; en bas, le cinquième (les « jumeaux »).

mythologie indo-européenne. Dans le *sautrāmaṇī* védique, par exemple, Sarasvatī (fonction religieuse) recevait un bélier, Indra (fonction guerrière) un taureau, et les Aśvin (troisième fonction) un bouc. Dans les *Avesta*, on offre à Arədvi Sūrā Anāhitā — la grande déesse qui remplit les trois fonctions à la fois — des chevaux, du bétail et des moutons. Et à Rome, le nom même des *Suovetaurilia* (sacrifice de purification) indique quels étaient les animaux que l'on sacrifiait : le porc (*sū*), le mouton (*ovis*) et le taureau (*taurus*).

Bien que la séquence sacrificielle, dans ces rituels ou dans d'autres, ait été de nature clairement hiérarchique, l'identité des victimes ou la place précise qu'elles y occupaient ne sont pas fixées de façon stricte d'un peuple indo-européen à l'autre, voire à l'intérieur de la même culture. Jaan Puhvel, qui a étudié le *Rig-Veda* à cet égard, remarque par exemple que lorsque le cheval est présent dans un rituel de ce genre, c'est au dieu guerrier qu'il est sacrifié, tandis qu'un mouton ou un bouc écorné seront offerts à la divinité qui représente la fonction sacerdotale, et une chèvre ou un bovin à celles qui relèvent du troisième ordre ; mais si le cheval n'est pas présent, c'est un bovin qui le remplace, et le dieu de troisième fonction reçoit alors une chèvre ou un cochon. A Rome, la souplesse est encore plus grande, tandis qu'en Grèce, dans le rituel du triple sacrifice (les *trittua*), c'est la plupart du temps un bouc, un taureau et un sanglier qui sont offerts aux dieux.

Il n'est nul besoin de s'appesantir sur les difficultés que l'on rencontre dès lors qu'on tente d'extrapoler à partir de données de ce genre. Que le cheval soit associé aux divinités guerrières, ou que la truie soit un symbole de fertilité, fondamentalement lié à la troisième fonction, cela n'a rien de surprenant ; mais il est extrêmement difficile d'attribuer une identité socio-rituelle spécifique aux autres animaux sacrifiés. Comme l'observe Jaan Puhvel, le fait significatif n'est peut-être pas ici le symbolisme lié à telle ou telle espèce, mais plutôt le dieu auquel le sacrifice était offert, car on peut supposer qu'à chaque divinité correspondait une triade de victimes particulières. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas abandonner trop vite ce type de matériel : il peut nous aider à comprendre les premiers Indo-Européens, puisque tous les animaux domestiques dont il vient d'être question sont sans contestation possible représentés dans le protolexique. Et après tout, il n'est pas absurde d'espérer trouver dans une culture des indices de sacrifices triples ou tripartites, même si nous ne pouvons avec sûreté reconstituer les croyances qui animaient ces conduites rituelles.

Les sacrifices de chevaux

Certains érudits continuent de penser que l'animal princeps de toute pratique rituelle et sacrificielle chez les Indo-Européens était le cheval. Nous avons déjà vu, de fait, que la preuve de sa présence dans la société originelle ne se limite pas à la reconstruction lexicale que l'on a pu faire de son nom ; elle est attestée aussi par la prolifération chez divers peuples de patronymes qui comportent un élément signi-

fiant «cheval». De plus, on ne peut qu'être frappé par l'importance de cet animal dans la mythologie comme dans le rituel. L'un des exemples les plus évidents à cet égard est la présence récurrente dans les mythes, de jumeaux héroïques ou divins, tels que les Aśvin védiques, Castor et Pollux en Grèce, Horsa et Hengist (littéralement «cheval» et «étalon»), légendaires fondateurs anglo-saxons de la Grande-Bretagne, ou encore en Irlande les fils de Macha, que leur mère met au monde après avoir participé à une course de chevaux. Toutes ces figures attestent l'existence dans la mythologie indo-européenne de jumeaux divins, associés à des chevaux ou représentés par cet animal.

C'est dans l'Inde ancienne, à Rome, et accessoirement dans l'Irlande médiévale, que l'on trouve le principal rituel mettant en acte un mythe où le cheval tient la place principale. Il s'agit en Inde de l'*aśvamedha*, qui était probablement la plus spectaculaire des anciennes cérémonies indo-aryennes. Elle commençait au printemps, sous la direction de quatre prêtres officiant sous le patronage du roi — lequel offrait le sacrifice qui allait avoir lieu aux divinités représentant dans l'ordre céleste sa propre caste de guerriers. La victime était un étalon soigneusement choisi. Après divers rituels initiaux, on laissait l'animal libre de vagabonder à sa guise pendant une année entière, mais il était suivi de 400 guerriers qui s'assuraient que rien ne l'entravait dans sa course, et qu'il n'approchait d'aucune jument. L'année se déroulait ainsi, ponctuée de rituels accessoires, jusqu'à ce que le cheval soit ramené pour le final, qui durait trois jours. On lui faisait alors tirer le chariot du roi, et, après avoir sacrifié un grand nombre d'autres animaux, on l'étouffait — après quoi la favorite du roi devait «cohabiter» avec l'animal sous un manteau. Le cadavre était ensuite dépecé, partagé en trois, et l'on offrait chaque portion à une divinité remplissant l'une des trois «fonctions» canoniques chères à Dumézil.

L'*aśvamedha* peut être rapproché du principal sacrifice de cheval que nous connaissions à Rome, connu sous le nom de l'*October Equus*. Une course de chars avait lieu aux ides d'octobre ; on abattait d'un coup de javelot le cheval qui tenait la droite dans l'attelage victorieux, puis on le dépeçait — d'une façon qui, là encore, reflète une division «fonctionnelle» en trois ordres. De même que dans le rituel védique, le récipiendaire principal était le dieu guerrier (Mars, en l'occurrence).

En ce qui concerne l'Irlande médiévale, nous lisons sous la plume quelque peu malveillante du Normand Geraldus qu'à l'occasion de l'avènement du roi d'une tribu de l'Ulster, une jument fut immolée puis dépecée ; les morceaux furent bouillis, et le roi se baigna dans le bouillon, tout en dévorant la viande : exemple classique du pragmatisme irlandais.

L'analyse détaillée que Jaan Puhvel a faite de ce matériel et d'autres du même type l'a conduit à postuler l'existence d'un mythe et d'un rituel indo-européens mettant en scène l'accouplement d'une femme, représentante de la caste royale, et d'un cheval — union dont seraient issus les fameux jumeaux équins que l'on retrouve dans tant de mythologies. A l'appui de cette thèse, Puhvel invoque entre autres la linguis-

tique : le nom même de la cérémonie de l'*aśvamedha* dérive en effet du proto-indo-européen **ékwo-meydho* « cheval-ivre », ce qui laisse supposer une cérémonie où le cheval et l'ivresse jouaient un rôle important. On ne peut pas ne pas faire le rapprochement avec le patronyme *Epomeduos*, que l'on rencontre dans l'ancienne Gaule, et qui semble pouvoir se décomposer en **ékwo-medu-* « cheval-hydromel ». Et l'anglais moderne *mead* appartient de façon transparente à une série *mádhu-* (sanscrit), *méthu* (grec), *medŭ* (vieux slave ecclésiastique), *medùs* (lituanien), *mid* (vieil irlandais) et *mit* (tokharien B) — d'après laquelle nous pouvons reconstruire le terme proto-indo-européen **médhu-*, qui devait désigner l'hydromel, boisson alcoolisée rituelle. Ces deux vocables, celtique et védique, auraient ainsi préservé le nom originel d'une cérémonie impliquant l'ivresse et où un cheval jouait le rôle central.

Qu'on nous permette un commentaire supplémentaire : cette question de l'existence d'un rituel équin ancestral illustre parfaitement comment la mythologie comparée peut nous mener sur des chemins qui paraissent contradictoires avec les données archéologiques. Tant dans l'*aśvamedha* que dans l'*October Equus*, le sacrifice dont il est question est celui d'un cheval de trait ; le parallélisme est d'ailleurs tout à fait frappant, puisque dans les deux cas l'animal requis doit se trouver à droite d'un attelage, et y avoir montré des qualités exceptionnelles (on peut penser ici à un rituel hittite, où un véhicule était tiré à la fois par un cheval, à droite, et par une mule, à gauche). La victime était donc choisie dans un attelage en paire : or, les archéologues nous apprennent que ce type d'attelage n'est vraisemblablement apparu qu'avec l'invention de la roue à rayons, que l'on croit généralement postérieure à 2500 avant notre ère, donc postérieure aussi à la date que l'on assigne à l'éclatement de la communauté proto-indo-européenne. La notion même de « jumeaux équins » fait irrésistiblement penser à l'attelage en paire, mais l'archéologie nous rappelle que les dates paraissent ici incompatibles. Y a-t-il eu emprunt culturel ? Développement parallèle ? Il faut bien reconnaître qu'il y a là un problème qui n'est pas encore résolu.

Dernière composante du rituel du sacrifice équin : la répartition des morceaux de l'animal immolé. Dans l'*aśvamedha*, par exemple, la victime, nous l'avons vu, était dépecée, puis offerte à trois divinités correspondant aux trois fonctions duméziliennes. On constate aussi la présence fréquente d'ossements animaux dans les sépultures : il faut donc continuer à étudier les rituels des divers peuples indo-européens, car ils nous permettront de mieux comprendre les schémas d'offrande et de répartition que nous révèle le plus ancien matériel archéologique dont nous disposions.

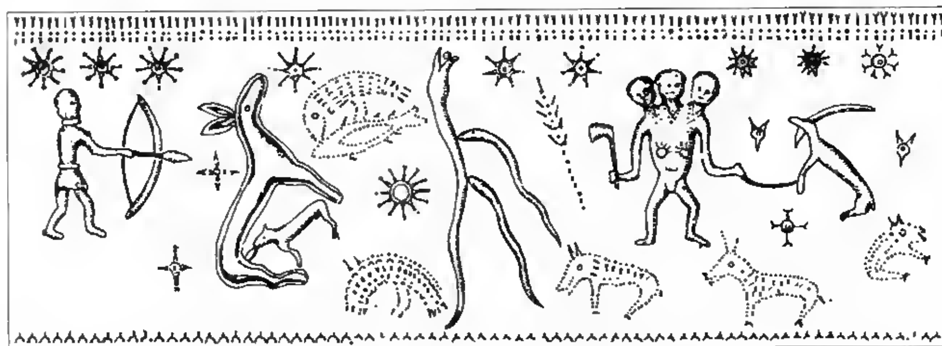
Le cycle du bétail

Nous avons déjà vu que des correspondances lexicales nous permettent de reconstruire des expressions signifiant « faire une razzia pour s'emparer de bétail » et « sacrifice des cent vaches ». A première vue, on pourrait les considérer comme le simple résidu fortuit d'un vocabulaire relatif à l'usage profane ou sacré — razzia ou

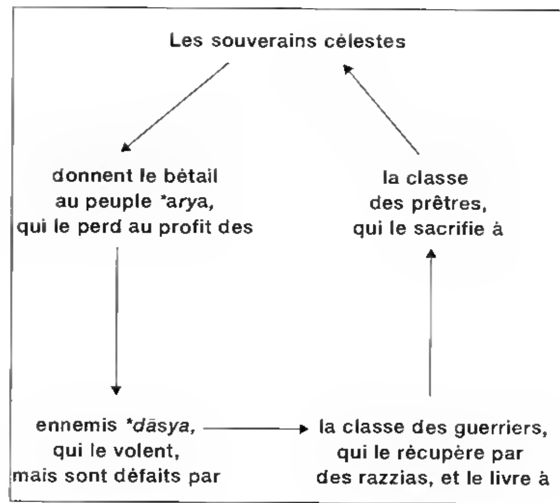
sacrifice — du bétail dans la société proto-indo-européenne ; mais, après un examen exhaustif du rôle des animaux d'élevage dans la vie sociale et les croyances religieuses des Indo-Iraniens et d'un certain nombre de peuples d'Afrique orientale, Bruce Lincoln est parvenu à des conclusions opposées : d'après lui, le bétail devait jouer un rôle capital dans l'économie et dans la religion de la communauté originelle.

A partir d'un corpus mythologique provenant pour l'essentiel des civilisations indienne et iranienne, mais aussi des Romains, des Grecs, des Germains, des Celtes et des Hittites, Lincoln a pu reconstruire un mythe indo-européen qui raconterait la première et archétypale razzia faite sur du bétail. Le héros, nommé *Trito, c'est-à-dire « le troisième » (cf. védique *Trita Āptya*, avestique *Thraētaona Athwya*, grec *Hèraklès*, scandinave *Hymir*, hittite *Hupasiya*) perd son bétail, dont s'empare un monstre à trois têtes, qui est le plus souvent un serpent — figure qui, dans la tradition indo-iranienne tout au moins, est étroitement associée aux populations locales non indo-européennes. *Trito affronte le monstre une seconde fois, et, l'ayant vaincu avec l'assistance du dieu guerrier, retrouve son bétail. Selon Lincoln, ce mythe était une véritable charte qui définissait le rôle du guerrier dans la société — faire des razzias pour s'emparer de bétail — et autorisait « officiellement » les Arya à se livrer à cette pratique à l'encontre d'étrangers, puisque c'étaient ces derniers qui avaient lésé les Arya en premier.

A ce mythe « guerrier », Lincoln en oppose un autre : celui qui relatait le premier sacrifice de bétail et servait à fonder le statut et le rôle du prêtre. Nous nous arrêterons sur ce mythe plus tard ; il suffit pour l'instant de savoir qu'il racontait le sacrifice d'un homme et d'un bœuf (ou d'un taureau), des restes desquels naissait le monde. La fonction pratique de ce mythe était de définir le statut du prêtre sacrifiant des victimes en l'assimilant à celle d'un dieu céleste, celui même qui pouvait attribuer hommes et bêtes aux rois et aux guerriers arya. Cette attribution et ce don se faisaient



78. Selon Bruce Lincoln, le personnage tricéphale qui figure sur la corne germanique primitive de Gallehus doit être rattaché au mythe indo-européen de la « razzia pour s'emparer du bétail ».



79. La structure du mythe des « gardiens de troupeau ».

dans le cadre d'un échange, puisque les récipiendaires devaient rendre les bêtes au prêtre pour qu'il les immole, et c'est ainsi que se perpétuait le cycle permettant la libre circulation du bétail, dans la société humaine comme dans l'ordre cosmique.

Lincoln a décelé des ressemblances frappantes entre les religions indo-iranienne et est-africaine, qui sont toutes deux des religions de gardiens de troupeaux. Ces ressemblances sont, selon lui, la conséquence d'une similarité écologique essentielle, puisque, dans les deux cas, c'est la possession du bétail qui se trouve être le fondement économique de la société, de sorte que des pratiques comme la razzia (destinée à accroître le stock de ce qui constitue la principale marchandise) ou le sacrifice (par lequel on récompensait les divinités, en essayant peut-être de les manipuler) apparaissent au fond comme des prolongements naturels du noyau même de l'existence sociale.

Il n'est donc pas surprenant que ces deux activités aient suscité la cristallisation de deux classes distinctes — les prêtres et les guerriers — classes dont les pratiques étaient établies et réglées par les mythes du premier sacrifice et de la première razzia. Et, même si Lincoln a plus spécifiquement étudié les Indo-Iraniens, son invocation fréquente d'une mythologie indo-européenne en général, notamment dans la reconstruction de ces chartes mythiques, laisse supposer que les racines de cette vision du monde et de cette religion de gardiens de troupeaux, avec la ramification sociale qu'elles entraînent, se situent probablement dans le monde proto-indo-européen.

Sacrifice humain et châtiment

Le sacrifice humain n'est pas d'une présence courante dans les pratiques rituelles des plus anciens Indo-Européens que nous connaissions, mais il n'est guère de groupe qui n'en présente quelque trace. Pour les traditions celtique et germanique, il s'agit du motif, raisonnablement attesté, de la «triple mort», dans lequel on peut reconnaître ce type de sacrifice — à moins que ce ne soit un châtiment — exécuté d'une façon qui correspond tout à fait à la tripartition dumézilienne : les victimes que les Gaulois offraient à leurs dieux Esus, Taranis et Teutates, avaient été respectivement pendues, brûlées et noyées, et on retrouve une triade de ce genre chez les Germains, puisque chez eux aussi le mode de châtiment (pendaison, couteau ou noyade) était différent selon le crime dont la victime avait été convaincue. Le schéma sous-jacent à ces pratiques paraît être le suivant : quand le sacrifice était offert à une divinité remplissant une fonction juridique ou sacerdotale — ou qu'il s'agissait de punir un homme dont le crime se situait dans ce registre-là — c'était la pendaison qui était pratiquée ; quand l'infraction touchait le code guerrier, ou qu'on sacrifiait en l'honneur du dieu de la guerre, c'était la mort par l'épée ou le feu ; et quand on s'adressait aux divinités garantissant la fertilité, la victime périssait par noyade. Il faut reconnaître que c'est surtout chez les populations indo-européennes les plus occidentales que cette structure est le mieux attestée, mais d'autres indices permettent de penser que cette séquence de la «triple mort» était plus largement répandue.

La guerre des fonctions

A cause des parallèles effectivement frappants que l'on peut établir entre le récit romain de la guerre avec les Sabins, le mythe scandinave de la guerre entre les Ases et les Vanes, et l'épopée indienne du *Mahābhārata*, certains ont fait l'hypothèse d'une sorte de «guerre des fonctions», et en ont tiré d'importantes conclusions sur la formation de la communauté proto-indo-européenne. Les représentants des deux premières fonctions (magico-juridique et guerrière) remportent finalement la victoire, asservissant et incorporant les représentants de la troisième (les femmes sabines, par exemple, ou les Vanes scandinaves). On a aussi examiné l'*Iliade* de ce point de vue, et conclu à l'existence d'un mythe, présentant toujours la même structure, et racontant comment les trois ordres constitutifs de la société proto-indo-européenne n'ont fusionné qu'après une guerre où les deux premiers se sont alliés contre le troisième, et l'on s'est demandé si une réalité historique ne se cachait pas derrière ce mythe — à savoir l'assujettissement de populations sédentaires, pratiquant l'agriculture, par une communauté nomade.

Or, cette supposition est trop proche de l'une des plus célèbres solutions archéologiques que l'on ait données au problème du foyer pour ne pas mériter quelque commentaire. L'idée que la «guerre des fonctions» puisse recouvrir une réalité historique est hautement spéculative, et de plus elle n'offre aucun caractère de nécessité. Revenons à l'exemple de la région pontique : nous avons déjà vu comment le mythe d'origine des Scythes servait de charte définissant à la fois le statut social des populations de la région et la conduite qui y était afférente : les Agathyrsi et les Geloni devaient servir les Scythes parce que leurs ancêtres s'étaient avérés incapables de bander l'arc d'Héraclès, alors que celui des Scythes y était parvenu ; si nous admettons qu'il a bien existé un mythe proto-indo-européen de la «guerre des fonctions», il n'est nul besoin d'y voir autre chose qu'une charte du même genre, destinée dans ce cas à rappeler aux représentants de la troisième fonction qu'ils doivent obéissance aux prêtres et aux guerriers en racontant une guerre que leurs ancêtres auraient perdue — guerre dont l'historicité semble par conséquent à peu près du même ordre que le susmentionné arc d'Héraclès.

Le dualisme et l'idéologie indo-européenne

Pour Dumézil et ses disciples, nous l'avons vu, les trois fonctions dont se compose la structure de l'idéologie indo-européenne sont elles-mêmes bifaces : la première fonction, par exemple, est exprimée par deux divinités associées (Varuṇa-Mitra, Jupiter-Diūs Fidius, Odin-Tyr), qui représentent respectivement les deux aspects de la souveraineté, à la fois magico-religieuse et juridico-contractuelle.

La dualité est encore plus nette dans le cas des «jumeaux divins» dont nous avons déjà parlé. La signification de ce couple se voit clairement dans les mythes de fondation ou de création. On reconstruit un mot **yemo-* signifiant «jumeau» : on peut le reconnaître dans le nom d'un dieu commun aux Indiens et aux Iraniens (védique *Yama*, avestique *Yima*), dieu qui est devenu, dans les deux mythologies, le géniteur de l'humanité. Dans un article récent, Jaan Puhvel a avancé que la forme originelle du nom de Remus, le frère de Romulus dans le mythe de la fondation de Rome, était en fait **iemus*, dont il fait une version italique archaïque du proto-indo-européen **yemos* «jumeau». Dans la mythologie scandinave, l'humanité se forme à partir des restes d'un géant dont le nom, Ymir, dérive aussi, selon certains, de ce même terme. En outre, Tacite relate comment les premiers Germains descendent de Mannus et de Tuisto — ce dernier nom signifie également «jumeau». Enfin, dans le monde celte, la fondation d'Emhain Macha, ancienne capitale de l'Ulster, était expliquée par un mythe relatant comment Macha avait donné naissance aux *emuin*, terme qui signifie encore «jumeaux» et dérive de la même racine proto-indo-européenne. L'analyse de ces trois récits révèle que les Proto-Indo-Européens croyaient que les ancêtres des hommes étaient **Man* «Homme» (védique *Manu*, germanique *Mannus*) et **Jument*. **Jument* fut sacrifié par son

frère, qui découpa son corps en morceaux — d'où sont issus les hommes. Noyau narratif auquel Bruce Lincoln ajoute le sacrifice d'un bovin, car ce thème se retrouve en Iran, en Inde, en Irlande et en Scandinavie, où il fait partie intégrante du mythe en question.

Au-delà de ce thème de la dualité (exprimée par la gémellité), il semble que l'opposition binaire ait été l'une des structures sous-jacentes de l'idéologie indo-européenne. L'un des exemples les plus familiers en est la façon dont les Indo-Européens construisent et se représentent les directions. Sur l'opposition de la droite et de la gauche, nous l'avons déjà vu, s'est construit un système conceptuel comportant d'un côté ce qui est propice, sain, fort, adroit (latin *dexter*, sanscrit *dákṣina*, avestique *dašina-*, lituanien *dēšinas*, vieux slave ecclésiastique *desnŭ*, grec *dexiós*, vieil irlandais *dess*, albanais *djathtë*, etc., tous termes venant du proto-indo-européen **deḱsi-*), et de l'autre ce qui est faible, malsain, défavorable, *sinister* comme dit le latin. Cette opposition est aussi sexuelle puisque la main et le côté droits sont régulièrement associés au masculin, et la main et le côté gauche au féminin ; de plus, elle se projette sur les points cardinaux : le sud propice se trouve à droite (comme le montrent l'irlandais et le sanscrit, où c'est le même mot qui exprime ces deux notions), et le nord maléfique se situe à gauche — ce qui montre d'ailleurs que les Proto-Indo-Européens faisaient face à l'est quand ils voulaient s'« orienter ». Il va de soi que cette polarité droite / gauche ne leur est pas propre, et qu'on la retrouve dans le monde entier, mais le fait qu'elle ait joué chez eux précisément de cette façon peut fournir à l'archéologue qui examine l'orientation des sépultures des données supplémentaires pour tenter de retracer la route qu'ont pu emprunter les populations indo-européennes.

L'analyse de la structure de l'idéologie indo-européenne en termes d'opposition binaire n'est pas très éloignée de l'approche de Claude Lévi-Strauss, lorsqu'il avance qu'il existe une tendance universelle à instaurer, à l'intérieur d'un couple d'opposés, une position intermédiaire. Bruce Lincoln a étudié sous ce jour l'organisation de l'idéologie indo-européenne, parce que, selon lui, c'est l'un des moyens de comprendre la théorie sociale indo-iranienne. Les **arya* s'y opposent aux **dāsa*, qui sont indigènes, et du point de vue **arya*, inférieurs. Les **arya* eux-mêmes sont divisés en nobles et en roturiers, système que Lincoln retrouve dans la société celtique, du moins dans la description qu'en donne César. Les membres des classes supérieures se subdivisent à leur tour en souverains et en guerriers, et les souverains en rois et en prêtres.

Dans un esprit proche, Einar Haugen a pu également décrire l'idéologie scandinave en termes d'oppositions minimales. On a cherché à expliquer le dualisme idéologique que l'on retrouve dans les deux cas. Thomas Gamkrelidze et Vyachislav Ivanov, dans la lignée de travaux linguistiques antérieurs, ont avancé que le système de mariage, dans la communauté originelle, impliquait l'échange des femmes entre deux « moitiés » opposées, et que cette division fondamentale de la société en deux « moitiés » ne pouvait pas ne pas avoir de conséquences sur le système religieux. Revenant à des interprétations qui avaient été données dans le passé, Gamkrelidze

et Ivanov structurent la mythologie proto-indo-européenne par l'opposition entre deux divinités primordiales : *dyēus ph$_a$tēr, dieu du ciel dégagé, chargé du maintien de l'ordre religieux, et *perkuno, dieu de la tempête et de la foudre, maître de la guerre. Chose plus intéressante encore, ils mettent en lumière la dualité du leadership politique chez les plus anciens Indo-Européens : citant la description des forces achéennes dans l'*Iliade*, ils font remarquer que les tribus que mentionne Homère sont très souvent dirigées par deux chefs, et qu'on peut voir dans la royauté bicéphale de Sparte la continuation de cette tradition (on peut aussi penser à Horsa et Hengist, chefs légendaires de la colonie anglo-saxonne de Grande-Bretagne). Mais tous ces faits donnent-ils le droit de postuler l'existence effective d'une royauté à deux têtes chez les Proto-Indo-Européens? Nous voilà devant un problème essentiel, et que nous ne pouvons esquiver plus longtemps : dans quelle mesure est-il légitime de se servir des données fournies par la mythologie comparée pour construire une image de la société proto-indo-européenne?

Mythologie et réalité

Face à la manière dont les partisans de la «nouvelle mythologie comparée» semblent mettre à la question tout document indo-européen pour en extraire une preuve supplémentaire de la structure tripartite, certains savants ont fait part de leurs doutes; d'autres ont fait valoir que les trois fonctions de Dumézil, ainsi que la division sociale qui leur correspond, sont si «naturelles», si consubstantielles à n'importe quelle société qu'elles en deviennent peu opératoires, et inaptes à jouer le rôle de signes distinctifs d'une culture indo-européenne. Certains spécialistes d'analyse mythologique, qui travaillent sur telle ou telle culture indo-européenne prise isolément, ne critiquent même pas Dumézil et son école; ils l'ignorent tout simplement, et considèrent son travail comme non pertinent pour leur propre approche. Pourtant, si l'archéologue accepte de se situer au niveau d'abstraction qu'implique la notion même de tripartition, l'œuvre de Dumézil peut lui fournir une somme d'informations inégalée, dès lors qu'il tente de mettre en relation le matériel qu'il étudie avec le concept, plus général, d'une culture «indo-européenne».

Du travail de Dumézil, le préhistorien peut, quant à lui, tirer la description, ramenée à l'essentiel, d'une société divisée en trois classes principales : les prêtres, les guerriers et les éleveurs-cultivateurs. Nous pouvons supposer que chacune de ces classes se signale par une couleur, un totem, un animal, ou quelque autre forme de symbole culturellement marqué; nous pouvons espérer découvrir des ossements d'animaux — de chevaux notamment — attestant l'existence de sacrifices où la viande était rituellement partagée; ou rencontrer des triades de victimes spécifiques dans des rites funéraires ou dans d'autres contextes sacrificiels; nous pouvons constater que dans les sépultures d'hommes ou de femmes, les corps se présentent dans telle position, selon telle orientation, qui correspondent à ce qu'indiquent par

ailleurs les données linguistiques ; et même (si nous sommes très optimistes) imaginer que la « guerre des fonctions » recouvre une réalité historique, et chercher en conséquence ce qui dans le matériel archéologique pourrait corroborer qu'il y a bel et bien eu assimilation d'une communauté pratiquant l'agriculture par des populations ne la pratiquant pas…

Quelle chance avons-nous d'être déçus ? Il est certain que les liens qu'on peut établir entre l'idéologie que l'on reconstruit d'une part, et, de l'autre, son expression concrète dans la culture matérielle ou le comportement rituel de tel peuple préhistorique particulier, risquent d'être beaucoup plus ténus que ceux que nous nous sommes laissés aller à envisager dans le paragraphe qui précède. Dumézil lui-même a insisté sur le fait que la civilisation qu'il décrit est une construction de l'esprit, et qu'il n'y a pas lieu de la confronter à la réalité du monde proto-indo-européen.

Certains feront peut-être remarquer que c'est là, très précisément, le statut des constructions mythiques, et que si elles peuvent être l'expression de réalités sociales, on ne doit pas à tout prix tenter de les faire entrer dans les formes concrètes que l'archéologie semble exiger. Tirer par exemple de l'examen des sépultures sacerdotales quelque chose qui aille au-delà du simple compte rendu archéologique s'est révélé, pour la plupart des cultures indo-européennes, chose presque impossible. Tout archéologue étudiant une nécropole celtique de la période de La Tène doit sûrement se demander, devant l'écheveau des faits observés, ce que deviennent les généralisations faciles qu'on a pu échafauder à partir de César ou d'autres ethnographes antiques sur la structure de la société celtique. Il faut reconnaître qu'isoler des « fonctions » ou des classes sociales bien définies est une tâche fort difficile dans le contexte de l'Age du Fer, même si les chances sont nettement plus grandes qu'au Bronze ancien ou au Chalcolithique de discerner des activités spécifiques, et les catégories sociales qui leur sont liées. Mais qu'on se rassure : même si les archéologues trouvent qu'il est impossible de corroborer par des données concrètes l'existence des structures proposées par les mythologues, cela n'empêchera en rien ces derniers de proposer de nouveaux exemples de tripartition et de poursuivre comme si de rien n'était leur étude de l'idéologie ou de la religion indo-européennes.

Il me semble qu'il faut accepter le bien-fondé des critiques que l'on fait à la nouvelle mythologie comparée : on acquiert ainsi le droit de reconnaître son utilité pour élucider la culture de la communauté originelle. Du reste, parmi les chercheurs qui la pratiquent, nombreux sont ceux qui admettent volontiers que la société qu'ils reconstruisent est une idéalisation, et qu'il n'y a rien à attendre de la confrontation de cette construction abstraite avec les faits observés, d'autant que la vérification empirique est ici impossible. En fait, une hypothèse aussi invérifiable n'est pas une hypothèse du tout, c'est un artefact explicatif qu'il vaut mieux laisser aux mythologues, pour qui la règle du jeu est différente, et qui ne parlent pas le même langage que les préhistoriens. Mais comment peut-on argumenter que le mythe sert à ren-

forcer la solidité de la structure sociale, si l'on ne postule pas une relation entre eux? La résolution de cette contradiction est peut-être d'ordre intuitif plutôt que logique : il faut sans doute examiner la mythologie au regard des données archéologiques, dans l'espoir qu'il puisse exister quelque relation entre les expressions physiques du comportement humain et les contenus conceptuels, bien plus problématiques, des croyances préhistoriques.

6. La question du foyer indo-européen

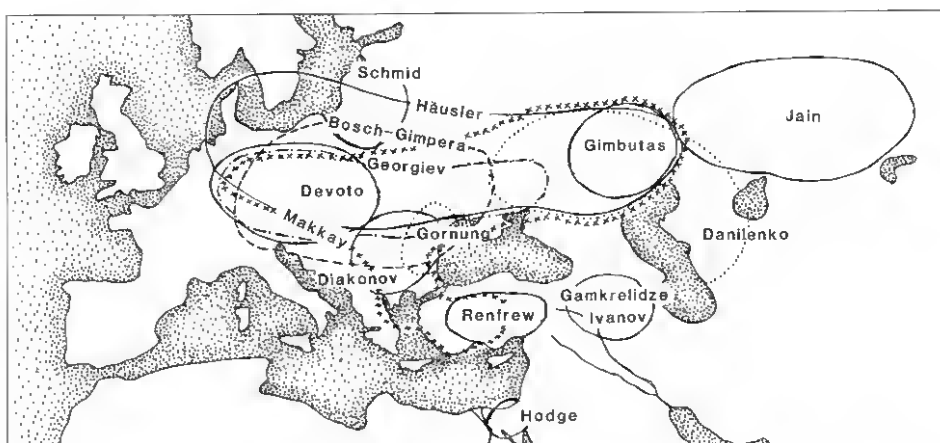
Cette famille linguistique aryenne était d'origine asiatique.
A.H. Sayce, 1880.

Cette famille linguistique aryenne était d'origine européenne.
A.H. Sayce, 1890.

Au point où j'en suis parvenu dans mon examen des faits, j'ai la conviction que c'est en Asie mineure que les langues indo-européennes ont émergé.
A.H. Sayce, 1927.

POURQUOI ne pas commencer notre quête du foyer originel des Indo-Européens en parlant de ceux qui prétendent l'avoir déjà découvert? On peut naturellement craindre que leur optimisme ne soit quelque peu trompeur, mais qui, de fait, oserait s'aventurer plus au nord que Lokamanya Tilak et Georg Biedenkapp, pour lesquels les premiers Aryens venaient du pôle? Qui imaginerait un foyer plus méridional que l'Afrique du nord, plus occidental que l'Atlantique, ou plus oriental que les rivages du Pacifique, toutes contrées qu'on a pu le plus sérieusement du monde proposer comme «berceaux» des peuples qui font l'objet de notre enquête? Cette recherche de l'origine ressemble à la lumière qu'on allume par une nuit d'été : elle fascine et attire toutes espèces de chercheurs, de prétendus savants et de barbouilleurs de papier; elle possède aussi la propriété quasi hypnotique d'amener des savants d'une envergure et d'un sérieux considérables à se lancer dans des spéculations éloignées du registre ordinairement tenu pour sensé, sans craindre d'ajouter aux cas déjà connus un nouvel exemple de démence universitaire. Ils auraient dû se dégriser l'esprit en se souvenant que l'un des plus grands préhistoriens de ce siècle, V. Gordon Childe, renia ses propres recherches sur l'origine des Indo-Européens, et en considéra le résultat comme l'une des choses les plus enfantines[*] qu'il ait écrites. Il n'est, de fait, pas facile de garder la tête froide devant un

(*) *Childish* : jeu de mots sur le nom de «Childe» *(N.d.T.)*.



80. Le « consensus » actuel : cette carte matérialise quelques-unes des solutions qu'on a proposées depuis 1960 au problème du foyer.

problème dont la plupart des solutions montrent une facilité aussi déconcertante à se laisser mettre en pièces, voire en bière, en l'espace d'une génération — ordinairement pour revenir, à la suivante, hanter les esprits des chercheurs du moment. On n'ose plus demander «où se trouve le foyer?» mais «où l'ont-ils mis, cette fois-ci?» Songez un instant que l'une des hypothèses les plus fréquemment avancées aujourd'hui est celle de Thomas Gamkrelidze et Vyachislav Ivanov, deux distingués linguistes qui situent ce fameux foyer en Arménie ou dans quelque région limitrophe — c'est-à-dire à l'endroit précis que proposait Parsons il y a quelque 230 ans. Les preuves et arguments invoqués à l'appui de cette hypothèse ont, bien entendu, changé radicalement, mais non l'éventail des localisations proposées. Et ceux qui pourraient penser que 230 ans de recherche nous ont tout de même rapprochés sinon de la vérité, du moins d'un consensus plus acceptable, n'ont qu'à jeter un coup d'œil sur la carte ci-dessus, où certaines des solutions postérieures à 1960 sont matérialisées : il n'est besoin d'aucun autre encouragement à faire une brève pause avant d'embarquer pour notre quête.

Arrêtons-nous donc un instant sur la question suivante : qu'est-ce que nous cherchons?

Qu'est-ce que le foyer ?

Si nous admettons que les langues indo-européennes historiquement attestées proviennent nécessairement d'un idiome commun antérieur, la logique nous oblige à postuler aussi l'existence de communautés préhistoriques où était parlé l'idiome en question. Nous pouvons naturellement douter de la validité de nos reconstructions linguistiques, dans la forme spécifique qu'elles revêtent, tout autant que nous

pouvons nous demander dans quelle mesure elles restituent, même approximativement, le parler des Proto-Indo-Européens. Nous pouvons aussi rejeter comme hautement improbable la notion même d'une protolangue parfaitement uniforme, sans dialectes, et tenir pour plus plausible qu'il devait y avoir des différences linguistiques considérables à l'intérieur de ce territoire. Mais nous ne pouvons pas nier l'existence de cet ensemble de locuteurs, et sommes par conséquent en droit de penser qu'il a dû laisser des traces archéologiques.

Quand on essaie de reconstruire ce monde proto-indo-européen, on tend à projeter rétrospectivement sur ce passé préhistorique les ressemblances effectives que l'on constate entre les différents groupes historiques. On est tenté d'imaginer l'expansion des Indo-Européens à partir de leur berceau originel à la façon dont le cosmologue se représente l'évolution de l'univers à partir d'un Big Bang initial : en projetant, pour ainsi dire, le film à l'envers, il suit le devenir de la matière et de l'énergie jusqu'à la singularité initiale. Le problème est que, dans le domaine qui nous occupe, on ne peut rien rencontrer qui ressemble à une singularité. A moins de donner dans le ridicule, et de penser que la langue proto-indo-européenne est née en même temps que le langage lui-même, nous ne pouvons nous la figurer autrement que comme une partie du continuum global des parlers eurasiens. Et le «foyer» apparaît essentiellement comme l'expression spatiale d'une division temporelle, vaguement définie, de ce continuum linguistique. Une telle définition exige que l'on allie à la linguistique historique la recherche archéologique ; or, chacune de ces deux disciplines ignore, à ses risques et périls, les arguments de l'autre, puisque tout questionnement sur des locuteurs proto-indo-européens relève de la compétence du linguiste, tandis que la localisation d'un peuple préhistorique est plus spécifiquement du domaine de l'archéologue. Nous avons vu au chapitre 4 que d'après la nature du protolexique, on peut penser que la période d'existence des Proto-Indo-Européens se situe grossièrement entre 4500 et 2500 avant notre ère. Tant l'archéologie que la linguistique peuvent nous aider à les situer de façon précise dans l'Eurasie de cette époque ; mais il ne faut pas perdre de vue les problèmes sérieux, tant méthodologiques que théoriques, qui peuvent affecter la validité de notre solution. C'est pourquoi, dans la suite de ce chapitre, nous examinerons les façons d'aborder la question qui méritent le plus notre attention, en même temps que certains problèmes plus généraux qui nous paraissent liés à l'entreprise en elle-même.

Les voisins des Proto-Indo-Européens

Il est étonnant de constater à quel point un certain nombre de linguistes du siècle dernier ont été mus par le désir étrange de circonscrire le foyer indo-européen par de formidables barrières naturelles — l'Hindou Kush et l'Himalaya étant à cet égard les montagnes les plus populaires. Là, les «Aryens» primitifs étaient supposés avoir «perfectionné» leur langue, avant d'essaimer dans le Vieux Monde. Mais l'expé-

rience montre que la réalité a probablement été bien différente, et qu'il faut plutôt se représenter les Proto-Indo-Européens comme un groupe linguistique entouré, du Ve au IIIe millénaire avant notre ère, par de nombreux autres groupes différents. Dans cette section, nous tenterons de construire une image virtuelle de l'Eurasie du point de vue linguistique, afin de voir si les relations que les Proto-Indo-Européens ont eues avec leurs voisins dans ce domaine peuvent nous apprendre quelque chose sur leur situation géographique.

Essayons d'abord de nous représenter ce que pouvait être l'aire proto-indo-européenne, au milieu de ces autres territoires linguistiques. Au chapitre 2, nous nous sommes livrés à une estimation grossière de l'étendue probable d'un territoire pendant cette période du Bronze ancien ; nous avons retenu le chiffre de 250 000 à 500 000 kilomètres carrés pour les idiomes principaux. L'estimation se fondait sur la distribution géographique des parlers du Proche-Orient aux temps historiques. Que nous considérions les groupes linguistiques européens d'aujourd'hui (celtique, germanique, slave, finnois, hongrois, basque, etc.), ou que nous basions nos calculs sur ceux attestés à l'Age du Fer, nous arrivons à une étendue moyenne se situant entre 500 000 et 750 000 kilomètres carrés. Ces chiffres corroborent l'estimation que Sydney Lamb a faite du nombre d'entités linguistiques présentes en Amérique du nord au soir de la colonisation européenne : il a dénombré environ 33 familles et 350 idiomes différents. Si nous projetons ces chiffres sur la superficie totale de l'Amérique du nord, nous pouvons dire que chaque famille couvrait environ 1 million de kilomètres carrés, et chaque langue, prise isolément, environ 65 000 kilomètres carrés. Lamb pense que, au début du IVe millénaire, le nombre des langues devait être de l'ordre de 150 à 210, c'est-à-dire à peu près inférieur de moitié à celui qu'on rencontre à l'époque historique. Dans ces conditions, on peut penser que le territoire d'une langue s'étendait en moyenne sur 115 000 à 160 000 kilomètres carrés. Les estimations que l'on a pu faire dans d'autres régions du monde donnent des chiffres comparables — étant bien entendu que ce ne sont pas les valeurs précises qui sont ici pertinentes, mais l'ordre de grandeur. On peut dire, d'une manière générale, qu'avant l'émergence des principales langues nationales, le nombre des entités linguistiques est plus élevé qu'il ne le sera après, et que leur aire de diffusion va de presque rien jusqu'à 1 million de kilomètres carrés environ. Nous pouvons par conséquent raisonnablement penser que la superficie du territoire proto-indo-européen était comprise entre 250 000 et 1 million de kilomètres carrés, chiffres qui cadrent tout à fait avec les solutions que les linguistes et les archéologues ont proposées au problème du « berceau » originel. On retrouve d'ailleurs des valeurs du même ordre pour de nombreux autres foyers linguistiques, et quand on rencontre des écarts par rapport à cette moyenne, c'est que les chiffres sont généralement inférieurs, rarement supérieurs.

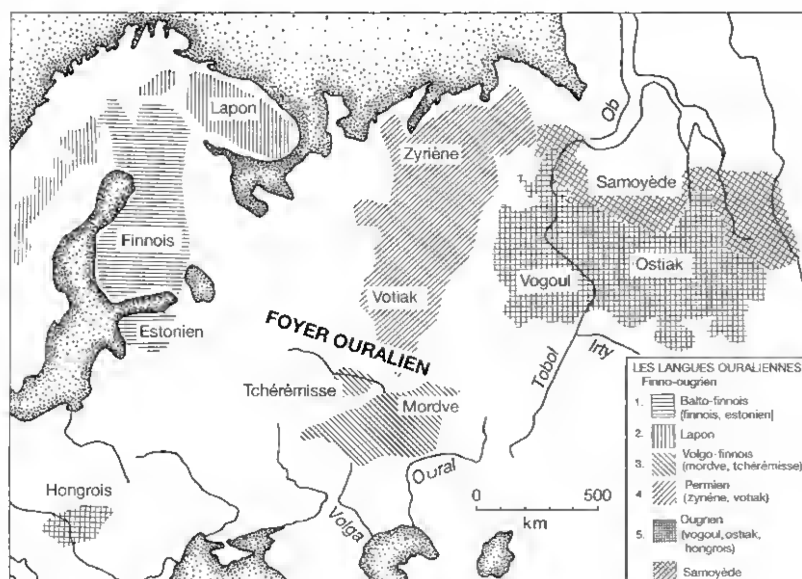
Souvenons-nous aussi qu'il semble exister un seuil maximal pour la taille d'un territoire linguistique, « une aire maximale permise », pour reprendre cette expression.

Car une langue est toujours en devenir, toujours en train de changer, si bien que plus la superficie où elle est parlée s'élargit, plus il devient difficile pour les locuteurs de se comprendre entre eux, et surtout d'y faire fonctionner le changement linguistique selon les mêmes voies : la tendance au fractionnement se renforce, et le changement linguistique tend à se différencier selon les secteurs géographiques. Il est également plus que probable que l'organisation économique joue un rôle important dans la détermination de la taille maximale qu'un territoire peut avoir sans perdre, *grosso modo,* son uniformité. L'économie de subsistance et la mobilité, telles qu'elles sont pratiquées par les chasseurs-cueilleurs, ou de façon encore plus nette par les pasteurs nomades, préservent souvent l'uniformité linguistique sur une étendue plus vaste que l'agriculture, qui, impliquant de stables établissements villageois, favorise de ce fait le particularisme des évolutions régionales. Et comme on fait grossièrement remonter la communauté proto-indo-européenne au Néolithique et au Bronze ancien, on peut légitimement supposer qu'il y avait à cette époque un nombre substantiel de langues différentes à travers l'Europe ainsi que dans la partie adjacente de l'Asie.

Notre description d'une fragmentation linguistique de l'Eurasie découle aussi de la taille — 250 000 à 1 million de kilomètres carrés — que nous avons assignée au territoire moyen couvert par un idiome. La situation est ici semblable à celle de l'Amérique du nord dont nous parlions plus haut : il ne subsiste plus en Europe aujourd'hui qu'un petit nombre de familles linguistiques auxquelles on puisse rattacher une protolangue préhistorique, une langue-mère ancestrale. On peut en conclure qu'un nombre considérable d'idiomes (donc de familles linguistiques potentielles) se sont complètement éteints entre 4500 avant J.-C. et le début de l'ère



81. L'expansion historique de ce peuple très mobile qu'ont été les Turcs illustre la rapidité avec laquelle un groupe linguistique peut étendre son territoire.



82. Distribution géographique des langues ouraliennes, et emplacement de leur foyer probable.

historique : notre estimation de la taille moyenne d'un territoire linguistique nous permet d'avancer qu'il a dû y avoir en Europe entre 20 et 50 langues contemporaines du proto-indo-européen. On pourrait naturellement trouver quelque peu improbable qu'un tel nombre d'idiomes ait disparu sans laisser de trace, mais les cas d'extinction linguistique historiquement attestés dans le Proche-Orient, et dont nous avons déjà parlé (hattique, hourrite, sumérien, élamite), nous ont accoutumés à ce type de phénomène. Du reste, les idiomes qui ont survécu au sud-ouest de l'Europe — le tartessien, l'ibère, le basque et l'étrusque — témoignent de l'étendue de la diversité qui a certainement dû régner aussi dans le reste du continent. On peut dès lors mesurer le succès incroyable des Indo-Européens, dont les langues se sont répandues sur un territoire 1 000 fois plus étendu que leur foyer originel. Mais ce phénomène non plus n'est pas unique : on sait par exemple de source historique que le turc, confiné au VI[e] siècle de notre ère dans une région qui n'était pas plus grande que celle de notre foyer supposé, a littéralement explosé, jusqu'à couvrir au IX[e] siècle plus de 2 500 000 kilomètres carrés (il est d'ailleurs évident que le caractère essentiellement mobile de la société turque a ici été un avantage et a beaucoup joué dans la capacité que ce peuple a eue d'imposer une uniformité linguistique à une région aussi gigantesque).

Les Proto-Indo-Européens devaient donc vraisemblablement être entourés par de nombreux autres groupes linguistiques. Essayons maintenant de faire un pas au-delà de cette simple constatation théorique, et demandons-nous s'il est possible, d'après les relations qu'ils ont entretenues avec leurs voisins, de déterminer la situa-

tion géographique de leur territoire. Les langues non indo-européennes qui ont survécu en Europe occidentale, telles que le basque, l'ibère et l'étrusque, ne présentent aucun trait permettant de penser qu'elles ont été en relation étroite avec des idiomes indo-européens. On peut certes trouver quelques échanges lexicaux occasionnels et tardifs entre l'étrusque et le latin, ou entre l'ibère et le celtique, mais rien n'autorise réellement à placer dans le sud-ouest de l'Europe le foyer recherché — du reste, cette région n'a jamais été un candidat sérieux. En revanche, comme nous allons le voir, les idiomes finno-ougriens (ou ouraliens) sont pour notre recherche de la plus grande importance.

Les parlers finno-ougriens comprennent le finnois, l'estonien, le hongrois, ainsi que les langues laponnes, permiennes et volgaïques. Elles se situent toutes à l'ouest de l'Oural, c'est-à-dire en Europe même — si l'on excepte l'ostiak et le vogoul, qui occupent un vaste territoire situé dans le bassin de l'Ob, immédiatement à l'est de l'Oural. Toutes ces langues doivent être considérées comme composant la branche majeure de la famille ouralienne — l'autre branche étant celle des parlers samoyèdes de Sibérie septentrionale. Ce qui est fondamental pour l'indo-européaniste, c'est la présence, dans tous ces idiomes, d'un nombre significatif de mots empruntés aux langues indo-européennes, ces emprunts datant de la période où ces langues n'étaient pas encore nettement différenciées à l'intérieur de leur territoire. Si nous pouvons situer géographiquement le foyer d'où ces parlers sont issus, nous pourrons donc déduire, de façon approximative, l'emplacement du territoire proto-indo-européen.

Bien entendu, certains resteront sceptiques devant cette méthode : penser que les langues finno-ougriennes peuvent nous aider à percer l'énigme des indo-européennes, n'est-ce pas remplacer une obscurité par une autre ? Mais on peut leur rétorquer que la localisation du berceau finno-ougrien, même si elle a fait couler beaucoup d'encre, ne semble pas aussi problématique que celle du foyer indo-européen. Les langues finno-ougriennes occupent globalement une aire qui s'étend, à travers la Russie, du nord-est de la Baltique à l'est de l'Oural (le hongrois, originaire de la région de la Volga, et apporté en Europe au Moyen Age, est étroitement apparenté à l'ostiak et au vogoul). La recherche du foyer originel de ces langues peut donc se limiter à une aire beaucoup plus restreinte qu'on ne peut le faire pour le proto-indo-européen. Dans la plupart des cas, les régions proposées se situent à l'intérieur d'une bande de 200 à 300 kilomètres de large, s'étirant sur un millier de kilomètres, de la Volga moyenne à l'est à l'Ob moyen à l'ouest : en tout, une superficie de 300 000 kilomètres carrés environ. Certains situent ce foyer plus à l'ouest, dans la région baltique, d'autres plus au sud-est, vers la mer d'Aral, mais il est fort rare qu'on s'éloigne de la région susmentionnée. L'accord se fait généralement sur la zone forestière qui couvre l'est de l'Europe et l'ouest de la Sibérie, où se sont épanouies diverses cultures de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs, dont une grande partie relève, du point de vue archéologique, de la tradition de la céramique à Peigne et Fossettes. Il

nous reste maintenant à voir s'il est possible de rattacher en quelque manière les Indo-Européens à ce vaste secteur.

On trouve dans les langues finno-ougriennes un nombre substantiel d'emprunts dont l'origine indo-européenne est évidente : on peut donc en déduire qu'ils datent d'une époque où l'indo-européen était encore une protolangue, mais le moment exact reste difficile à déterminer. On admet généralement que la plupart de ces mots ont été empruntés non pas au proto-indo-européen, mais aux idiomes indo-iraniens, car on y retrouve un certain nombre de traits caractéristiques de cette famille linguistique qui témoignent que certaines évolutions s'étaient déjà produites au moment de l'emprunt. Il est clair par exemple que le finnois *porsas* et le votiak *pars* «porc» sont issus de l'indo-iranien **porśos*, et non du proto-indo-européen **pórk̂os* (cf. latin *porcus*) ; de même, le finnois *sata* «cent» se rapproche du védique *śatám* et de l'avestique *satəm*, et non du proto-indo-européen *k̂m̥tóm* (cf. latin *centum*) : tous ces faits — et d'autres — semblent indiquer que ces emprunts remontent au II[e] ou III[e] millénaire avant notre ère. La plupart des chercheurs s'accordent par conséquent sur leur origine proto-indo-iranienne, et les datent de 2500 ± 500 avant notre ère, même si certains, tout en étant en gros d'accord sur la datation, ont pu avancer qu'ils provenaient d'une langue iranienne déjà différenciée. Quoi qu'il en soit, nous pouvons raisonnablement penser que, vers ~2000, les Indo-Iraniens ont transmis à des populations finno-ougriennes établies *grosso modo* entre l'Ob et la Volga moyenne tout un vocabulaire, notamment agricole («porc», «chèvre», «grain», «herbe»...) et technique («marteau», «alène», «or»). Les Indo-Iraniens auraient occupé la région immédiatement méridionale (Volga inférieure, Oural), ce qui confirmerait la localisation des premières tribus de ce groupe que nous avons proposée au chapitre 2.

Plus intéressantes sont les données qui laissent supposer qu'il y a eu, à une date antérieure, une relation entre le finno-ougrien et le proto-indo-européen lui-même : ce sont pour l'essentiel des emprunts lexicaux, auxquels il faut ajouter des ressemblances frappantes entre les désinences personnelles de la conjugaison proto-indo-européenne et certaines des désinences casuelles de la flexion nominale en finno-ougrien. Ce type de similarités a fait soutenir à certains savants que s'il y avait bien relation entre les deux familles linguistiques, ce n'était pas d'un simple contact qu'il s'agissait, mais d'une véritable parenté, toutes deux descendant d'un idiome plus ancien, qu'on peut appeler «proto-indo-ouralique». Quelle que soit l'interprétation des uns et des autres, un nombre substantiel de linguistes s'accordent pour postuler entre le finno-ougrien (ou le proto-ouralien) et le proto-indo-européen une relation étroite, impliquant qu'ils ont occupé des territoires contigus ; et comme les langues ouraliennes étaient parlées au nord de la zone forestière, il est plus que probable que l'aire proto-indo-européenne s'étendait au moins partiellement sur la steppe forestière ou sur la steppe ouverte caractéristique de la région ouralo-volgaïque.

Après le domaine finno-ougrien, c'est le domaine sémitique qui se signale le plus à notre attention. Jusqu'au siècle dernier, de nombreuses tentatives ont été faites pour établir entre ces langues et les idiomes indo-européens du Proche-Orient des parallélismes lexicaux. Le nombre des comparaisons dépendait des sources utilisées et, dans une certaine mesure, de l'imagination de chacun : il était considérable, puisque, chez les plus ardents défenseurs de cette thèse, il approchait d'une centaine ou deux. La plupart de ces rapprochements peuvent s'expliquer, selon certains, par un lien génétique plus profond entre les familles indo-européenne et afro-asiatique, mais une vingtaine de termes ont été invoqués comme des mots d'emprunt échangés par le proto-sémitique et le proto-indo-européen. Certaines de ces comparaisons, devenues classiques, se retrouvaient inévitablement dans toutes les études et tous les manuels ; par exemple : proto-indo-européen **(s)tauro*, proto-sémitique **θawr-u* «bœuf (sauvage)» ; ou encore : proto-indo-européen **septṃ*, proto-sémitique **šab'atam* «sept» (ce sont les seuls numéraux rapprochables). Igor Diakonov, dans une étude récente, examine minutieusement ces prétendus emprunts, notamment ceux qui concernent l'agriculture et la faune, et conclut par la négative, sauf pour les mots signifiant «chèvre», «corne» et «bœuf sauvage», qui d'après lui proviennent vraisemblablement d'une source commune tierce. Il faut tout de même reconnaître que certains rapprochements résistent à la critique — par exemple celui du grec *pélekus* et du védique *paraśu-* «hache» avec l'akkadien *pilaqq* «pointe», «fuseau» (peut-être dérivé du sumérien *balag*). On a le sentiment de se trouver devant le «mot errant» typique, vocable qui voyage le long des routes commerciales et passe de peuple en peuple, entre l'Égée et l'Indus. Certains ont proposé d'autres mots errants de ce genre — tentant d'expliquer ainsi les vagues ressemblances qu'ils croient constater entre le babylonien *sarpu* «argent» et divers termes germaniques (anglais *silver*), slaves (vieux slave ecclésiastique *sinebro*) ou baltiques (lituanien *sidābras*). Mais ces tentatives, ou d'autres encore visant aussi à établir des corrélations entre le proto-indo-européen et d'autres parlers du Proche-Orient, ne pèsent pas quantitativement très lourd, et il est clair qu'aucune n'est empreinte de cette incontournable qualité d'évidence qui nous frappe dans les emprunts lexicaux que le finno-ougrien a faits à l'indo-iranien (qu'ils relèvent de l'agriculture ou de la technique). Là nous pouvons saisir à quoi ressemble un échange lexical étroit entre deux idiomes en contact, et prendre conscience que c'est en somme très différent de ce que nous rencontrons au Proche-Orient — si l'on excepte naturellement quelques passages possibles d'une langue indo-européenne à une autre, comme ceux que nous avons déjà vus entre les Indo-Aryens et les Hourrites du Mitanni, ou, plus problématiquement, entre le hourrite et le hittite. On peut donc dire, pour conclure, qu'il n'y a aucune preuve décisive d'un contact direct entre le proto-indo-européen et les langues du Proche-Orient (même s'il est possible que quelques mots soient passés d'une famille linguistique à une autre par l'intermédiaire d'idiomes tiers).

La troisième famille où certains ont cru déceler des points de ressemblance importants avec l'indo-européen est le kartvélien. C'est aujourd'hui encore la langue principale du Caucase méridional, avec 4 millions de locuteurs — parmi lesquels une majorité écrasante parle le géorgien. On a invoqué des données lexicales (Thomas Gamkrelidze a répertorié une vingtaine de mots ressemblants), et surtout on a pu faire certains rapprochements entre les deux systèmes phonétiques et grammaticaux. Mais ce type de similarités plaide pour l'existence d'un lien génétique éloigné entre les deux familles, plutôt que pour une relation de proximité historique datant de l'époque proto-indo-européenne. Notons toutefois que certains chercheurs les expliquent bel et bien par des contacts qui se seraient produits durant la longue période où ces Kartvéliens furent les voisins orientaux des Anatoliens.

Encore plus fragiles sont les correspondances que l'on a cru déceler entre les plus anciennes langues indo-européennes et les parlers altaïques, notamment le turc, dont on situe généralement le foyer dans l'Altaï : en dehors de quelques similarités occasionnelles entre le turc et le tokharien (turc *öküz* « bœuf », tokharien B *okso*), il n'y a rien qui accrédite une localisation à ce point orientale des Proto-Indo-Européens.

Pour conclure cette section, on peut dire que, du Ve au IIIe millénaire avant notre ère, le proto-indo-européen n'était que l'un des très nombreux idiomes parlés en Eurasie. On peut supposer que la majorité des langues pratiquées à cette époque ont disparu sans laisser de trace, et qu'elles sont donc hors de notre portée, impossibles à reconstruire. De celles qui sont parvenues jusqu'aux temps historiques, ce sont les finno-ougriennes qui présentent les plus fortes parentés avec l'indo-européen — à tel point qu'il semble qu'à un moment ou à un autre ces deux familles linguistiques aient occupé des territoires voisins. L'explication la plus économique de ces ressemblances est qu'ils ont eu une frontière commune — quelque part dans les parages de la steppe forestière qui s'étend dans le sud de la Russie. Mais ce serait aller trop vite en besogne que de tenir cette explication pour la seule possible : on peut aussi penser, comme Oleg Trubachev, que s'il y a bien eu contact ou parenté entre les deux familles, cela s'est produit à l'ouest du domaine finno-ougrien, ce qui situerait le foyer indo-européen quelque part au nord-ouest de la Russie, dans une vaste région s'étendant de la Baltique à l'Europe centrale. Mais des localisations plus méridionales conservent tout de même sur celle-ci l'avantage d'expliquer les contacts supposables entre les langues indo-européennes et les idiomes du Caucase et du Proche-Orient.

Les données linguistiques internes

On a soutenu jadis que l'étude de la structure et de la répartition géographique des langues indo-européennes, ainsi que de leurs relations mutuelles, pouvait jeter quelque lumière sur leur situation géographique originelle, antérieure à leur dispersion ou en tout cas au moment où nous les saisissons historiquement. Mais, comme

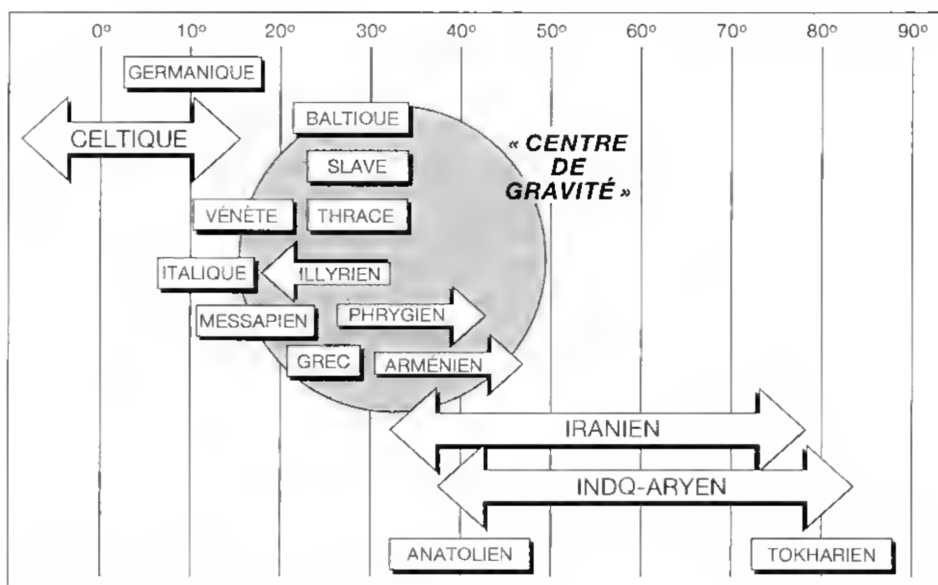
nous allons le voir, les données invoquées varient tout autant que les approches, et l'éventail est étendu. Nous commencerons donc par exposer certains des raisonnements les plus simples, puis poursuivrons notre chemin jusqu'à quelques-unes des localisations les plus ésotériques qu'on ait proposées pour ce mystérieux foyer.

L'une des façons de procéder les plus évidentes consiste à se demander quelle est parmi les régions envisagées celle qui, d'un strict point de vue géographique, est la plus plausible. Le choix de cette méthode a plusieurs conséquences : d'abord, nous ne faisons pour l'instant entrer en ligne de compte aucun autre facteur que la distance ; ensuite, nous considérons que le point d'origine dont la situation géographique, par rapport aux extrémités du territoire possible, paraît la plus « naturelle » est celui qui fournit la solution la plus simple ; enfin, nous admettons que le centre de l'aire d'expansion des différents idiomes est le point d'origine le plus probable. Si nous appliquons ces principes aux langues ouraliennes, nous placerons le centre quelque part dans l'Oural, et pour les langues turco-mongoles, dans le voisinage de l'Altaï — ce qui rejoint les localisations les plus couramment admises aujourd'hui.

Vers le Ier siècle de notre ère — époque où sont présentes les mieux connues d'entre elles — les langues indo-européennes occupent un territoire qui s'étire approximativement en longitude de 10 degrés à l'ouest (Irlande et Ibérie nord-occidentale — où sont établis les Celtes) jusqu'à 90 degrés à l'est (Iraniens orientaux, Tokhariens), mais qui est beaucoup plus ramassé en latitude puisqu'il s'étend de 60 à 20 degrés seulement (c'est-à-dire des Germains aux Indo-Aryens). La forme même de ce territoire montre que la dispersion nord-sud a été beaucoup plus réduite, et que c'est selon un axe est-ouest que s'est produite pour l'essentiel l'expansion indo-européenne. On peut en déduire que le point central doit se situer vers 40 degrés de longitude est, c'est-à-dire dans le secteur du bassin du Don, en Russie méridionale. La localisation du foyer quelque part entre la mer Noire et la mer d'Aral serait donc celle qui expliquerait le mieux la distribution géographique des langues indo-européennes au début de l'histoire — si, encore une fois, on ne prend en compte que la distance, à l'exception de tout autre facteur. Mais il va de soi qu'une explication, même commode, qui ignore les facteurs en question n'en est pas une, à moins naturellement que d'autres données ne l'accréditent.

Nous accorderons volontiers à un spécialiste de linguistique historique que l'expansion d'une famille et la dispersion qui en résulte se mesurent, si je puis dire, en langues plutôt qu'en kilomètres, puisque après tout ce sont ces langues prises individuellement qui constituent les éléments de la famille en question. De ce point de vue, notre localisation à 40 degrés de longitude est du centre d'expansion est peut-être un peu déséquilibrée, car il n'y a que les langues arméniennes, indo-iraniennes et tokhariennes qui se situent à l'est de ce foyer ; toutes les autres langues indo-européennes sont à l'ouest.

Ce déséquilibre de l'ensemble indo-européen en faveur de l'occident fut étudié dès la moitié du XIXe siècle, à une époque où la plupart des savants acceptaient sans



83. Le « centre de gravité » des langues indo-européennes.

se poser de questions que le berceau originel était situé en Asie, puisque c'était la «mère des nations». Pourtant, au même moment, le partisan le plus sérieux d'un foyer européen, l'ethnologue et philologue britannique Robert Gordon Latham, soutenait que l'hypothèse asiatique était contraire aux principes fondamentaux de la science. Son raisonnement était le suivant. Nous sommes confrontés à deux branches indo-européennes : l'une, asiatique, est relativement homogène : elle se compose des dialectes indo-iraniens ; l'autre, européenne, est extrêmement diverse et s'étend sur un vaste territoire. On doit naturellement en conclure que la première provient du territoire de la seconde, un peu de la même façon qu'un paléontologue rattachera génétiquement telle espèce isolée à l'aire d'expansion de son genre. Il était donc, selon Latham, beaucoup plus logique de penser que les idiomes indo-iraniens s'étaient différenciés des autres parlers indo-européens que de faire l'hypothèse inverse (aussi absurde, selon lui, que de croire que les langues finno-ougriennes étaient nées en Hongrie).

Bien que Latham n'ait jamais occupé une position centrale dans l'évolution de la linguistique historique, sa façon de raisonner est toujours très vivante aujourd'hui. Le postulat implicite de son argumentation est que la différenciation linguistique est un produit du temps : plus grande, par conséquent, est la diversité que nous rencontrons dans une famille linguistique, plus longue est la durée d'existence que nous pouvons lui attribuer. Inversement, un maillage de dialectes relativement similaire indique que l'occupation du territoire est récente. Par ailleurs, le

recours au concept de «centre de gravité» d'une famille linguistique pour déterminer l'emplacement de son foyer s'est généralisé — pour l'Amérique du nord, mais aussi pour l'Afrique. Essayons de procéder de même pour les Indo-Européens : c'est *grosso modo* en Europe centrale et orientale que nous situerons le territoire où la diversité linguistique est la plus grande, puisque c'est de là que l'italique, le vénète, l'illyrien, le germanique, le baltique, le slave, le thrace, le grec, et peut-être même l'arménien et le phrygien tirent leur origine immédiate. Une telle solution nous fait placer le foyer vers 20 à 30 degrés de longitude, c'est-à-dire bien plus à l'ouest que nous ne le faisions lorsque nous tenions compte de la distance seulement ; mais cette méthode ne laisse pas d'engendrer quelque scepticisme : nous avons rempli notre «nucleus» linguistique d'idiomes si mal connus, comme le messapien, l'illyrien, le thrace et le vénète, qu'il nous est bien difficile de statuer sur leurs différences d'avec leurs voisins ; et nous avons situé dans cette région deux langues — le phrygien et l'arménien — dont nous supposons qu'elles sont apparues là : c'est *possible*, mais l'examen des idiomes locaux ultérieurs (de l'Age du Fer) ne nous donne aucune certitude sur ce point.

Cette solution soulève aussi deux autres questions qui ne sont pas sans importance, car la réponse qu'elles exigent peut nous faire avancer dans ce que nous cherchons. La première concerne la configuration interne des langues indo-européennes. On peut certes trouver séduisant de faire des langues indo-iraniennes un surgeon tardif et collatéral des idiomes d'Europe, mais l'existence des langues tokhariennes, dont le caractère non indo-iranien ne saurait être mis en doute, nous contraint à envisager d'autres hypothèses. D'autre part, le principe du centre de gravité, qui fait implicitement du temps le facteur essentiel de la diversification linguistique, ne tient pas compte d'autres éléments, peut-être plus importants, qui peuvent tout aussi bien être les causes de la fragmentation que nous rencontrons en Europe. Il y a là deux problèmes que nous ne pouvons nous permettre d'ignorer.

Quand nous avons examiné, dans un chapitre précédent, les modèles proposés pour décrire l'évolution des idiomes indo-européens — l'arbre et la vague —, nous avons déjà remarqué la tendance que ces idiomes ont de présenter des traits communs avec telle ou telle de leurs langues-sœurs, mais non avec d'autres. Essentielle est, à cet égard, la distinction entre langues *centum* et langues *satem*. Au XIX[e] siècle, nombreux étaient les linguistes qui accordaient une très grande importance au fait que le celtique, le germanique, l'italique et le grec avaient conservé le *$\acute{k}$ proto-indo-européen, tandis que ce même son avait abouti à la sifflante *s* dans les idiomes orientaux, tels que le baltique, l'arménien, le slave et l'indo-iranien. Cette dichotomie est/ouest faisait un peu penser à une mitose cellulaire, et certains érudits cherchaient la barrière géographique qui pourrait expliquer cette variation phonétique (ce fut la Vistule qui eut le plus de succès, pour un temps du moins). Naturellement, la trop belle symétrie que présentait ce modèle vola en éclats lorsqu'on découvrit que l'anatolien et le tokharien étaient eux aussi des langues *centum*. Certains tentèrent néan-

moins de sauver cette symétrie en invoquant d'héroïques migrations (héroïques vu la distance) qui expliquaient selon eux la localisation des Tokhariens à l'époque historique. C'est dire à quel point l'idée qu'on peut se faire des relations des langues indo-européennes entre elles dépend des positions respectives qu'on leur suppose et, par conséquent, de l'emplacement que l'on propose pour le foyer.

On peut aussi tenter de décrire la configuration interne de la langue indo-européenne en se fondant essentiellement sur les similarités phonétiques, grammaticales et lexicales que présentent les langues-filles. Le fait que certains parlers aient conservé le **ḱ* proto-indo-européen, et que dans d'autres il ait abouti à *s*, est un parfait exemple d'isoglosse (c'est-à-dire de similarité) phonétique. L'augment (l'usage du **e-* proto-indo-européen à l'initiale pour former le temps passé du verbe) constitue une isoglosse grammaticale : on le retrouve en grec, en arménien, en phrygien, et dans les langues indo-iraniennes (grec *éphere*, arménien *eber*, sanscrit *ábharat* « il a porté », racine **bher-* « porter ») ; mais il est absent ailleurs. Il y a aussi des isoglosses lexicales : le mot *$néh_1tōr$* « serpent » se retrouve par exemple en italique, celtique et germanique (latin *natrix*, vieil irlandais *nathir*, vieil anglais *nædre* [anglais moderne *adder*]), mais on ne le rencontre dans aucune autre langue indo-européenne. Ces isoglosses, qui sont nombreuses et variées, peuvent être de deux origines : ou bien ce sont des formes ou des termes du fonds originel qui se sont maintenus dans certaines langues alors qu'ils ont disparu dans d'autres ; ou bien ce sont des innovations postérieures à l'éclatement de l'idiome commun qui se sont propagées d'un dialecte donné aux dialectes contigus. Le terme signifiant « serpent » est un bon exemple d'une propagation de ce genre, puisqu'on ne peut l'attribuer au proto-indo-européen, mais qu'il semble plutôt être une innovation des parlers occidentaux (celtique, italique, germanique). Naturellement, les spécialistes de linguistique historique ne sont pas du tout d'accord entre eux dès qu'il s'agit de se prononcer sur le statut de nombreuses isoglosses, mais heureusement il y a aussi des zones d'ample consensus (même s'il n'est pas absolu). Le consensus règne surtout sur la nature des relations linguistiques que les locuteurs des différents dialectes ont eues entre eux, de la période dite proto-indo-européenne jusqu'à l'émergence de chacune des langues comme entité différenciée : aucune tentative pour résoudre le problème du foyer ne peut raisonnablement ignorer ce qui est généralement admis dans ce domaine.

Les langues anatoliennes paraissent avoir conservé un certain nombre de traits archaïques, comme les laryngales ou l'alternance consonantique du thème[(29)], et elles ne présentent pas, en revanche, toute une série de caractéristiques communes aux autres idiomes, comme le genre grammatical par exemple. On peut sans doute attribuer l'absence de certaines formes à une sorte d'attrition ou usure linguistique — l'anatolien s'étant propagé dans une région densément peuplée de locuteurs non indo-européens —, mais l'explication est insuffisante pour rendre compte de tous les phénomènes que nous observons. C'est pourquoi la plupart des linguistes sont convaincus que les idiomes dont descendent les langues anatoliennes se sont sépa-

rés du tronc commun à une époque relativement précoce — raison pour laquelle l'hypothèse d'une migration très ancienne de locuteurs indo-européens vers l'Anatolie a rencontré tant de succès auprès de beaucoup d'entre eux.

Un groupe central de langues (grec, arménien, iranien, védique) partage certaines des innovations les plus récentes, comme l'augment. On suppose, pour l'expliquer, que les langues-mères étaient géographiquement plus proches que ne le sont leurs descendantes au moment où nous les saisissons historiquement. En fait, il semble bien — c'est en tout cas ce qui ressort de l'examen des origines particulières de chaque groupe linguistique — que les dialectes centraux formaient une véritable chaîne qui partait des Balkans, traversait la mer Noire, et s'étirait jusqu'à l'est de la Caspienne.

On peut trouver, entre telle et telle langue, d'autres correspondances qui cadrent tout à fait avec la situation géographique des unes et des autres au cours de l'histoire. Les linguistes décèlent par exemple de nombreuses ressemblances, dans le groupe occidental, entre l'italique, le celtique et le germanique. Une autre chaîne repérable d'isoglosses relie le germanique au baltique et au slave (et à eux seuls), tandis que ces deux derniers idiomes ont des traits communs avec le védique et l'iranien. Toutes les relations que ces isoglosses supposent sont géographiquement plausibles, et montrent que les positions relatives de la plupart des langues indo-européennes n'ont probablement pas beaucoup varié au cours des temps. Mais cela veut dire qu'il n'y a pas de raison solide de postuler un lien particulier entre le celtique et l'iranien, par exemple, et qu'il nous faut par conséquent forger des hypothèses géographiques compliquées pour expliquer leurs origines, car l'expansion s'est faite *grosso modo* de manière centrifuge à partir du foyer originel, et non linéairement, à partir de l'une des extrémités.

Arrêtons-nous un instant, pour finir, sur les relations que toutes ces langues ont eues au cours du temps. Nous avons déjà vu que les idiomes occupant la position géographique la plus centrale (du grec au sanscrit védique) paraissent avoir en commun des traits apparus récemment. A l'opposé, on peut remarquer que plusieurs traits considérés comme archaïques n'ont été conservés que par le celtique, l'italique, le phrygien, l'anatolien et le tokharien. Or, le fait que les archaïsmes se rencontrent plutôt à la périphérie du monde indo-européen et les innovations autour du centre corrobore l'un des modèles les plus connus de ce qu'il est convenu d'appeler la géographie linguistique : les idiomes périphériques tendent à conserver, et les idiomes centraux à innover. On peut naturellement se demander dans quelle mesure cette règle est universelle, mais il faut bien reconnaître qu'elle explique tout à fait la distribution géographique des différentes langues qui composent la famille indo-européenne.

En termes concrets, cela signifie qu'on peut distinguer une zone centrale, constituée par les ancêtres du groupe helléno-arméno-irano-sanscrit, et une aire périphérique, où les différents dialectes ont préservé certains traits proto-indo-européens archaïques, sans être affectés par les innovations qui se sont produites au centre. Du

point de vue chronologique, on peut en déduire que les ancêtres des idiomes périphériques s'étaient déjà éloignés spatialement les uns des autres lorsque les innovations en question sont apparues dans les parlers centraux, et, du point de vue géographique, il est clair qu'un foyer conforme à ce modèle a tout pour plaire au spécialiste de linguistique historique. Nous retrouvons la région située entre le centre de l'Europe et sa limite orientale, jusqu'à la mer Caspienne, car elle constitue incontestablement un foyer plausible, tandis qu'une éventuelle localisation de ce foyer à l'extrémité, occidentale ou orientale, du monde indo-européen, serait en contradiction avec tout ce que nous savons, ou presque, de la configuration interne des différents idiomes.

Interférence et substrats

L'attention que nous portons à la façon dont les langues changent naturellement avec le temps ne doit pas éclipser d'autres facteurs qui ont eux aussi joué leur rôle dans la fragmentation de la famille indo-européenne. L'expansion de cet ensemble linguistique ne s'explique en effet pas seulement par des migrations et des déplacements de population ; elle suppose aussi l'assimilation d'un grand nombre de peuples extérieurs à elle. Or, les langues originelles de ces peuples, même si elles ont finalement cédé la place à l'indo-européen, ont fort bien pu le marquer et l'influencer d'une manière ou d'une autre — phonétiquement, grammaticalement ou lexicalement. Tous ceux qui ont appris une langue étrangère ont fait l'expérience de ce phénomène, et l'on distingue aisément l'anglais d'un Français de celui d'un Indien ou d'un Chinois.

On appelle « interférence » cette influence d'un substrat sur un idiome dont l'adoption est plus récente. Depuis le milieu du XIX[e] siècle, bien des linguistes ont soutenu que l'étude du degré d'interférence était la clé du problème de la localisation du foyer. Leur raisonnement était simple : moins les Indo-Européens s'étaient éloignés de leur aire linguistique initiale, moins l'interférence allogène était importante, et par conséquent, plus les idiomes qui en résultaient étaient conservateurs ; inversement, en présence d'innovations radicales, on était en droit de postuler que l'interférence avait été forte, donc de refuser à la région concernée la qualité d'éventuel foyer.

En théorie, nous pourrions souhaiter comparer la proportion respective de traits proto-indo-européens reconstruits (lexicaux, grammaticaux ou phonétiques) que nous trouvons dans les différentes langues, afin de déterminer quelle est la plus conservatrice d'entre elles, et quelle est au contraire celle qui s'est le plus éloignée de l'idiome originel. Malheureusement, pour qu'une telle procédure ait un sens, nous devons nous assurer que nous comparons du comparable. Or, comment mettre en regard le hittite et le lituanien par exemple, alors que celui-ci n'est attesté que quelque 2 500 ans après l'extinction de celui-là ? En fait, plus l'attestation d'une

langue est récente, plus il y a de chances qu'elle ait subi des changements (par des contacts avec d'autres langues) après s'être fixée dans son emplacement historique. On reconstruit par exemple en grec — idiome qui a une très longue tradition textuelle — quatre fois plus de mots originaires qu'en albanais, dont l'attestation est très récente, et qui, depuis que nous pouvons suivre son évolution, a fait des emprunts très importants à ses voisins. C'est pourquoi il faut bien reconnaître qu'il n'y a pas de méthode incontestable pour évaluer le degré de conservatisme d'une langue donnée, ni pour mesurer des changements phonétiques, grammaticaux ou lexicaux, et les comparer entre eux. Nous ne pouvons guère dans ce domaine que nous fier à des impressions qui ne peuvent pas ne pas être subjectives.

Quoi qu'il en soit, de l'avis même de la grande majorité des linguistes, il est clair que certaines langues indo-européennes ont été affectées par des substrats linguistiques préexistants. Les données sont ici univoques. Dès l'époque védique, des emprunts dravidiens sont repérables en sanscrit, et nous avons déjà mentionné la présence d'un vocabulaire non indo-européen en anatolien et en grec. A une bien plus large échelle, les idiomes celtiques de Grande-Bretagne et d'Irlande ont subi une restructuration extrêmement brusque qui a souvent été attribuée à l'influence de populations indigènes parlant des langues non indo-européennes. Ces observations ne servent bien entendu qu'à refuser la qualité de foyer éventuel à des aires périphériques que nous aurions de toutes façons exclues sur d'autres bases. L'Europe du nord est l'objet d'une vaste controverse, acharnée mais sans conclusion : il est possible que le changement consonantique systématique qui s'observe en germanique soit dû aux déformations que les indigènes ont fait subir à l'indo-européen, mais ce n'est pas une certitude. Par contre, quand on progresse vers l'est, les discussions sur d'éventuelles influences du substrat s'apaisent et s'aplanissent, et l'on s'accorde à reconnaître que le conservatisme linguistique est beaucoup plus grand. C'est notamment le cas pour le lituanien, qui a préservé des formes archaïques d'une façon proprement stupéfiante, comme le montre la flexion du mot signifiant « loup » :

	Proto-indo-européen	*Sanscrit*	*Lituanien*
Nominatif	*wḷkʷos	vṛ́kas	vil̃kas
Vocatif	*wḷkʷe	vṛ́ka	vilkė
Accusatif	*wḷkʷom	vṛ́kam	vil̃ką
Génitif	*wḷkʷosyo	vṛ́kasya	vil̃ko
Ablatif	*wḷkʷod	vṛ́kād	vil̃ko
Datif	*wḷkʷoi	vṛ́kāya	vil̃kui
Locatif	*wḷkʷoi	vṛ́ke	vilkė
Instrumental	*wḷkʷo	vṛ́kā	vilkù

Ce qui est frappant ici, c'est que le lituanien a globalement préservé des formes originelles dans une aussi large mesure que le sanscrit, alors qu'il n'est attesté que trois millénaires, ou presque, plus tard. Cet archaïsme apparent, qui a intrigué bon nombre de linguistes depuis un siècle, en a conduit certains à conclure que le foyer devait être dans la région baltique, ou en tout cas dans son voisinage. La crédibilité de cette thèse a été renforcée par une série d'études — faites par Wolfgang P. Schmid — visant à prouver que cette région a conservé les anciens noms de rivière proto-indo-européens. Nous ne nous attarderons pas, pour notre part, sur ces indices hydronymiques, car faire appel au proto-indo-européen pour analyser des noms de rivière nous paraît une démarche qui relève terriblement de la subjectivité du chercheur, et qui du reste ne convainc guère la majorité de ceux qui s'occupent de linguistique historique[30]. Mais la question de l'apparent conservatisme du lituanien reste entière, d'autant que, comme l'a observé Vittore Pisani, les langues implantées à l'ouest de la Baltique ont abandonné l'accent libre indo-européen[31], tandis qu'on en retrouve des traces en lituanien et dans un certain nombre de langues slaves ; et un tel conservatisme n'est du reste pas l'apanage exclusif du lituanien, puisqu'il se retrouve, dans une moindre mesure, en slave, où des formes nominales indo-européennes ont été préservées en très grand nombre.

A cause de ces archaïsmes, beaucoup de savants ont cherché le foyer dans la partie de l'Europe orientale où ces langues sont implantées historiquement, ou en tout cas dans des régions voisines. Il serait certes erroné d'imaginer que ces deux branches linguistiques ne présentent pas aussi des innovations marquées — notamment dans la conjugaison — mais qui n'atténuent pas l'impression, peut-être subjective, que les langues indo-européennes d'Europe de l'est ont eu une tendance plus marquée que certaines de leurs voisines à conserver des formes archaïques. Malheureusement, cette observation ne suffit pas à elle seule à résoudre notre problème : faire de l'interférence la cause essentielle du changement linguistique n'est en effet ni plus ni moins fondé qu'attribuer ce changement aux autres facteurs qui ont inspiré d'autres solutions au problème du foyer. De plus, quand bien même nous expliquerions le conservatisme du lituanien par l'absence d'interférence, cela ne nous autorise pas à postuler nécessairement qu'il n'y avait pas de population non indo-européenne dans la région baltique, puisqu'il se peut simplement que l'assimilation des indigènes par les envahisseurs indo-européens ait été particulièrement efficace dans la région. S'il se fiait seulement à l'impact sur l'anglais des langues celtiques parlées en Grande-Bretagne avant l'arrivée des Anglo-Saxons, un linguiste futur, qui négligerait les données archéologiques et toponymiques, ne pourrait-il pas penser que l'île a toujours été occupée par des peuples germaniques ?

Il est temps de conclure notre examen des données linguistiques internes. Il ne nous a certes pas permis d'aboutir à des conclusions irréfutables quant à la localisation du foyer, mais nous pouvons tout de même affirmer qu'un faisceau d'indices accrédite un emplacement qui se situerait entre l'Europe centrale et l'est de la Caspienne.

Paléontologie linguistique

L'une des techniques les plus généralement acceptées pour la délimitation du foyer est la paléontologie linguistique, c'est-à-dire la méthode même qui permet par ailleurs de reconstruire le vocabulaire culturel proto-indo-européen. On compare dans ce cas le lexique reconstruit aux données archéologiques et écologiques afin de déterminer quelle région, dans l'Eurasie, cadre le mieux avec les renseignements qu'il peut nous fournir. Cette approche pose les problèmes méthodologiques que l'on sait, mais elle repose sur un fondement logique, et peut incontestablement nous aider dans notre délimitation du foyer originel[(32)].

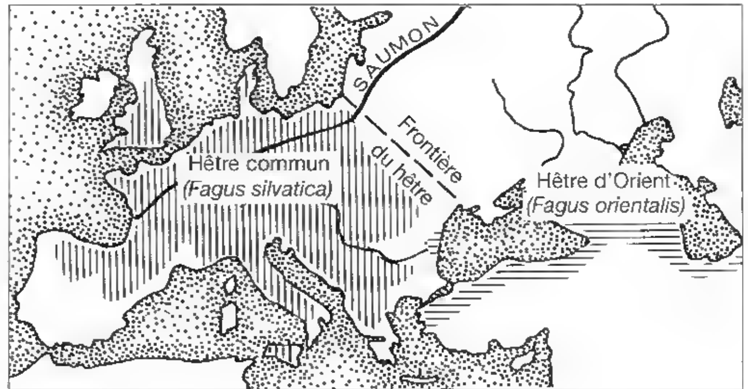
Un bon point de départ pour toute discussion consiste à s'interroger sur l'épaisseur temporelle, si je puis dire, des comparaisons que nous tentons. Toutes les données mentionnées jusqu'ici montrent que le vocabulaire culturel du proto-indo-européen tel que nous le reconstruisons correspond *grosso modo* à une époque que nous pouvons situer vers le IVe millénaire avant notre ère — peut-être un peu avant ou un peu après, mais on ne peut guère s'éloigner de cette date. Nous savons en effet que vers 2000 avant J.-C. les langues anatoliennes étaient déjà apparues, et que c'est également l'époque où les Indo-Iraniens ont émergé : nous pouvons donc affirmer qu'une datation postérieure à ~2500 n'est guère plausible, et l'est de moins en moins au fur et à mesure qu'on se rapproche de ~2000. Avant ~4000, nous avons il est vrai un peu plus de latitude, mais situer la civilisation proto-indo-européenne avant ~5000 serait la considérer comme très antérieure aux premiers témoignages que nous ayons d'un certain nombre d'éléments culturels solidement attestés par le protolexique, tels que le chariot, la charrue, la laine, le joug ou le cheval domestique ou d'autres éléments, comme l'argent par exemple, dont il n'est pas absurde de penser que les Proto-Indo-Européens les ont connus. Mais comme il se trouve encore des chercheurs pour soutenir que les origines que nous recherchons peuvent être établies dès le Paléolithique, il nous faut nous arrêter quelque peu sur la date-limite que nous proposons pour notre part à leur ancienneté.

Chacun accordera aisément que les lointains ancêtres des Proto-Indo-Européens vivant à l'époque paléolithique possédaient de nombreux mots dont descendent ceux que nous retrouvons bien plus tard dans les langues dites « indo-européennes ». Il n'est guère surprenant que ces hommes, établis dans la région où nous situons le foyer, aient eu des mots pour désigner les arbres, les outils, les relations de parenté ou tout autre trait, naturel ou social, que l'on retrouve dans n'importe quelle communauté humaine. D'un autre côté, il serait tout à fait stupéfiant que leurs mots aient été exactement identiques, dans leurs caractéristiques phonétiques et flexionnelles, à ceux que leurs descendants devaient employer de nombreux millénaires plus tard : cela serait contraire à toute l'expérience humaine. Il est plus raisonnable de supposer par exemple qu'un chasseur vivant vers 10000 avant

J.-C. ait appelé une vache **ngu, mot qui serait devenu **nguu vers ~7000, puis **guuo vers ~5000, pour enfin donner *g^{w}ṓus en proto-indo-européen. Mais il est impossible d'appeler « proto-indo-européenne » une forme antérieure à l'idiome que nous reconstruisons. Ceci ne relève pas de quelque pinaillage linguistique, mais de la logique pure, et l'ignorer conduit à de rapides absurdités, à moins qu'on ne soit prêt à trouver des Proto-Anglais au Paléolithique sous prétexte que la langue anglaise comprend des mots — tel *cow*, qui vient de *g^{w}ṓus — issus du fonds proto-indo-européen. D'un point de vue linguistique, il n'y a qu'une seule manière de remonter plus loin : c'est de supposer un lien entre la famille indo-européenne et une autre, et de tenter de reconstruire leur ancêtre commun à partir de leurs proto-langues distinctes. On l'a du reste tenté à petite échelle, et fait l'hypothèse d'un proto-indo-ouralien ou d'un proto-indo-sémitique ; à une échelle plus vaste, le nostratique serait une langue ancestrale commune aux familles indo-européenne, ouralienne, altaïque, kartvélienne, hamito-sémitique et dravidienne. Mais nous ne nous attarderons pas sur ces théories controversées qui nous éloigneraient de notre propos, et nous nous contenterons d'affirmer qu'il n'y avait pas plus de Proto-Indo-Européens au Paléolithique que de Proto-Anglais ou de Proto-Français. Ce que nous appelons « proto-indo-européen » n'est en fait qu'une coupe particulière à l'intérieur d'un continuum linguistique temporel, coupe qui correspond approximativement à la période 4500-2500 avant J.-C.

Dès lors que nous avons établi le cadre chronologique qui correspond à notre recherche, nous pouvons nous demander quels éléments du protolexique sont de ce point de vue les plus significatifs. Nous avons étudié l'environnement physique au chapitre 4, mais force est de constater qu'il ne nous a guère fourni de marqueurs réellement utiles. L'existence d'un mot *$g^{w}orb_{x}$- signifiant « montagne » (sanscrit *girí*, albanien *gur*, vieux slave ecclésiastique *gora*) a conduit certains à soutenir que les Indo-Européens sont vraisemblablement originaires d'une contrée montagneuse (l'Himalaya selon les chercheurs du siècle dernier, l'Arménie selon une hypothèse récente avancée par Thomas Gamkrelidze et Vyachislav Ivanov…). Dans la même ligne de raisonnement, ces derniers excluent les plaines du nord de l'Europe et la région pontico-caspienne dans sa totalité, mais on peut leur rétorquer qu'il n'est nullement besoin de vivre dans la montagne pour avoir un terme qui la désigne, et que du reste l'Europe du nord et la région pontico-caspienne ne sont pas éloignées d'une région accidentée au point de rendre inutile l'existence d'un tel vocable.

Le lexique arboricole a joué un rôle bien plus décisif dans la recherche du berceau originel. D'une manière générale, la plupart des noms d'arbres auxquels peut s'attribuer sans conteste un caractère indo-européen sont tellement courants qu'ils ne peuvent guère nous aider à préciser davantage l'emplacement du foyer. Le hêtre seul fait exception. L'argument traditionnellement avancé ici est que cet arbre ne pousse pas à l'est d'une ligne Königsberg (Kaliningrad)-Odessa, ce qui exclurait un foyer steppique ou asiatique ; mais nous avons déjà vu que le mot invoqué n'a pas



84. La « frontière du hêtre » et l'aire d'implantation du saumon, *salmo salar.*

un poids suffisant pour que de telles déductions soient licites : car même si l'on considère qu'il était présent dans le protolexique (en faisant par conséquent abstraction de l'absence de cognat asiatique, ainsi que des incertitudes importantes qui pèsent sur sa signification originelle), on est obligé d'exclure l'Europe atlantique et orientale — au-delà d'une ligne Moscou-Rostov (sur le Don) — mais non le Caucase, où une variété de hêtre est bel et bien représentée ; par contre, la Volga et l'est de la Caspienne sont clairement situés à l'extérieur de l'aire d'implantation de cet arbre.

Venons-en maintenant à la faune. La plupart des espèces sauvages dont on a pu reconstruire le nom sont si répandues qu'on ne peut en tirer aucune indication géographique particulière. Une exception cependant, et d'importance (au moins pour l'historique de la question) : le terme protolexical *lóḱs* est souvent traduit par « saumon » (*salmo salar*). Or, la distribution géographique de ce poisson est très précise en Europe : si on le considère comme proto-indo-européen, on est obligé d'inclure dans le foyer les rivières qui se jettent dans la mer Baltique, donc l'Europe septentrionale. Mais un examen plus complet du problème a conduit récemment Richard Diebold à renverser la proposition. Selon ce chercheur, les données dont nous disposons montrent que le référent initial n'était pas le « saumon », mais plus probablement la « truite saumonée », que l'on trouve partout, et comme certains linguistes ont proposé de reconstruire une autre espèce, le « saumon de fontaine », voilà nos Proto-Indo-Européens dotés de deux salmonidés différents ! Diebold va encore plus loin : il fait observer qu'aucun des autres salmonidés — huchon, omble chevalier, ou thymallidés — n'est attesté dans le protolexique, et que leurs noms ne sont apparus qu'ultérieurement, quand chacune des langues déjà différenciées est entrée en contact avec les espèces animales en question. Or, il n'y a qu'une seule région où les deux salmonidés mentionnés plus haut sont présents à la fois : la zone pontico-caspienne. On voit que, par une ironie de l'histoire, c'est le poisson même qu'on invoquait jadis pour exclure la steppe qui contribue maintenant à en renforcer la plausibilité.

Mais cette façon de résoudre le problème du foyer soulève tout de même une question : celle du crédit que l'on peut accorder à une donnée négative. En déduisant en effet la situation géographique originelle de l'absence de tel ou tel élément dans le protolexique, on invoque pour ainsi dire une preuve *a silentio*. Ce type de raisonnement se retrouve fréquemment chez ceux qui se sont attelés à ce problème, et il a été critiqué tout aussi fréquemment. Si par exemple les Indo-Européens n'ont pas de mot commun pour désigner l'ambre, peut-on retenir la région baltique, où l'ambre joue un rôle si important? Et comment situer le foyer dans le Bassin méditerranéen ou au Proche-Orient si nous ne pouvons reconstruire des termes signifiant « huile », « olive », « raisin », « âne », ou d'autres réalités typiques de ces régions? S'il est vrai qu'on peut considérer comme purement fortuite l'absence d'un seul mot, peut-on de la même façon éviter de considérer l'absence d'une série entière? Ou bien faut-il refuser toute pertinence aux arguments fondés sur des données négatives, quels que soient le nombre et la nature de ces données? Les linguistes ne savent que trop bien que si on examine attentivement la façon dont on détermine le statut « originel » de tel ou tel vocable, on est bien obligé de constater qu'il y a une foule de mots que les Proto-Indo-Européens devaient forcément posséder mais que nous sommes incapables de reconstruire — par exemple « paupière » (alors qu'on reconstruit « œil » et « sourcil »). Bien plus : on peut, comme nous l'avons vu, se refuser à lier trop étroitement la présence ou l'absence de tel ou tel mot à la question du berceau originel : il suffit, pour expliquer ce genre de phénomènes, de supposer un déplacement précoce du gros des populations indo-européennes, qui leur aurait fait quitter très tôt l'aire d'implantation d'une espèce animale ou végétale… En fait il y a là un problème épistémologique que personne n'est parvenu à résoudre : c'est donc au lecteur de décider finalement du crédit qu'il convient d'accorder à telle ou telle argumentation.

Le corollaire de l'examen des mots manquant dans le protolexique est l'analyse des changements sémantiques qu'ont pu connaître les termes reconstruits. Le mot *_bherh$_x$ĝos_ « bouleau » fournit ici un exemple éclairant. C'est l'un des rares noms d'arbre que l'on peut reconstruire sans hésitation. Il désigne le bouleau en védique (*bhūrjá-*), en iranien (ossétique *bärz*), en germanique (*birch*), en baltique (lituanien *béržas*) et en slave (russe *berëza*). Mais son sens a changé en italique (le latin *fraxinus* signifie « frêne »), et le terme même ne se rencontre pas en grec. Les linguistes avancent généralement que cette absence ou ce changement sémantique dans ces langues s'expliquent par le fait que le bouleau est rare, sinon absent autour de la Méditerranée : c'est pourquoi les Indo-Européens arrivés dans la région auraient abandonné le mot qui le désignait, ou s'en seraient servis à d'autres usages. Le fait est du reste courant en grec, puisque, si l'on considère la liste exhaustive que Paul Friedrich avait faite des noms d'arbre proto-indo-européens (ou indo-européens archaïques), on s'aperçoit que la moitié environ des termes grecs qui correspondent à ces noms ont changé de signification. Cette donnée linguistique confirmerait ce que suggère l'archéologie, à savoir le caractère tardif de l'indo-européanisation de la Grèce.

Considérons maintenant la faune domestique. Nous y trouvons plusieurs termes intéressants. Le plus évident est le nom du cheval ; c'est aussi celui qui revient le plus souvent dans les discussions. On n'a aucune difficulté à le reconstruire, et l'on pense généralement qu'il désignait l'animal domestiqué. Mais cela ne clôt pas le débat, car nous savons que, durant la période proto-indo-européenne, il y avait des chevaux sauvages dans une grande partie de l'Eurasie, y compris dans des régions où le cheval domestique est attesté. Pourtant, le protolexique ne comporte qu'un seul terme pour désigner cet animal ; aucune distinction n'y est donc faite entre cheval sauvage et cheval domestique, et l'on peut penser que, si **ék̂wos* désignait probablement celui-ci, il devait aussi parfois se référer à celui-là.

Durant la période qui nous intéresse, l'Eurasie peut être divisée en trois grands ensembles du point de vue de l'exploitation du cheval. Le premier ensemble comprend les régions où l'on ne trouve pas de restes chevalins. C'est le cas de la plus grande partie du Proche-Orient (y compris l'Anatolie occidentale) — à quelques exceptions près, dues, pense-t-on généralement, à l'importation de chevaux venus de la steppe —, et c'est le cas aussi des Balkans. En Grèce, les premiers chevaux n'apparaissent que vers ~2000, ce qui va aussi dans le sens d'une indo-européanisation tardive de la péninsule hellénique. On trouve quelques indices d'une présence plus ancienne dans certains sites de l'est des Balkans, mais ce fait est généralement interprété comme marquant l'extension maximale vers l'ouest d'un phénomène centré plus à l'est — que ce soit l'aire d'implantation du cheval sauvage ou les contacts qui auraient eu lieu entre les populations locales et des éleveurs originaires de la région pontico-caspienne.

Il n'y a pour ainsi dire aucun indice attestant la présence de chevaux dans la zone des Carpates durant les temps néolithiques (notons toutefois qu'au cours du IV[e] millénaire, de petits groupes d'équidés, encore venus de l'est, font leur apparition). Quant aux autres régions situées à l'extérieur du domaine originel du cheval, elles ne peuvent pas sérieusement prétendre au titre de foyer, que ce soit la péninsule apennine, l'Irlande, ou le sud de l'Ibérie ; par contre elles témoignent éloquemment des migrations indo-européennes ultérieures. Enfin, si l'on fait du cheval (sauvage ou domestique) le marqueur essentiel de la civilisation proto-indo-européenne, alors il faut exclure de notre recherche la plus grande partie de l'Europe du sud-est.

Le second ensemble comprend des régions où le cheval a apparemment survécu au-delà de la fin du Pléistocène, et a continué d'être utilisé tout au long du Néolithique, même si ce n'est qu'à l'état sauvage ou au titre de ressource tout à fait marginale — nous voulons parler ici de la présence occasionnelle d'ossements chevalins que l'on constate dans certains sites d'Europe centrale et septentrionale. Certes, on n'en a pas trouvé un grand nombre, mais on doit reconnaître que ces sites sont assez éloignés — dans l'espace mais aussi dans le temps — de ce centre de gravité de l'élevage du cheval que constitue l'Europe de l'est pour qu'on puisse l'attribuer sans y regarder de plus près à des contacts entre les populations locales

et les éleveurs ukrainiens. C'est pourquoi — à moins de limiter le terme **ékwos* au cheval domestique — on ne peut invoquer cet élément culturel pour exclure de notre recherche les civilisations néolithiques du Danube, voire la culture TRB (*Trichterbecher*, culture des Gobelets en Entonnoir) de l'Europe du nord.

Le troisième ensemble est le centre effectif du domaine du cheval sauvage (plus précisément du tarpan, dont on rencontre de vastes troupeaux) — c'est aussi, de toutes celles que nous connaissons, l'aire de domestication la plus ancienne. Le cœur de cette région s'étend du Dniepr à la Volga, et peut-être même plus loin encore dans le continent asiatique. Il est de fait extrêmement difficile d'en situer les limites orientales ; tout ce qu'on peut dire, c'est que le cheval était déjà domestiqué vers le III[e] millénaire dans la culture Afanassievo du sud de la Sibérie, et qu'il est permis de penser que cette pratique avait débuté antérieurement. Au cours du IV[e] millénaire, en tout cas, elle avait gagné des régions plus occidentales, ce qui explique le nombre élevé d'ossements trouvés dans le nord-ouest de la zone pontique, ainsi que la toute première apparition du cheval dans le bassin des Carpates et dans les Balkans. C'est pourquoi, si l'on confine **ékwos* à la désignation de l'animal domestique, on peut, grâce à la paléontologie linguistique, affirmer que la limite du foyer ne saurait se situer beaucoup plus à l'ouest que la mer Noire.

Si nous tentons maintenant d'évaluer les informations que nous donne chacun de ces trois ensembles territoriaux, il faut bien reconnaître que c'est dans la zone steppique que le berceau originel se laisse situer le plus commodément, mais que cette solution n'exclut nullement d'autres possibilités, car si **ékwos* désigne aussi le cheval sauvage, il n'y a plus de raison solide d'exclure l'Europe centrale et septentrionale. On peut toutefois faire remarquer que cette partie de l'Europe ne cadre pas forcément très bien avec la façon dont nous nous représentons la civilisation proto-indo-européenne (c'est-à-dire comme une société où le cheval jouait un rôle capital), et qu'il est clair que, de ce point de vue, la steppe ouverte ou forestière convient beaucoup mieux. Enfin, il est difficile de ne pas considérer l'absence du cheval dans les Balkans comme une raison sérieuse de contester le droit, si je puis dire, de cette région à prétendre au statut de foyer.

On trouve de très anciens témoignages de l'usage de véhicules à roues hors des territoires sûrement non indo-européens (comme Sumer) ou probablement tels (comme la culture du Kouro-Araxe en Transcaucasie méridionale, où les langues hourro-urartéennes sont apparues) ; en fait, de nombreuses cultures européennes du IV[e] millénaire en comportent. C'est le cas notamment de la culture TRB d'Europe du nord, où de tels véhicules étaient déjà en usage vers le milieu du millénaire en question, de la culture de Baden (cuivre récent) dans la région des Carpates, et d'autres civilisations du cuivre récent que l'on rencontre en Italie du nord vers la seconde moitié du IV[e] millénaire ; c'est le cas enfin de la région pontico-caspienne, où de nombreux vestiges de véhicules à roues commencent à apparaître à partir de la fin de ce même millénaire. Thomas Gamkrelidze et Vyachislav Ivanov ont fait une trou-

vaille intéressante : l'un des termes reconstruits dont le sens semble lié à la notion de véhicule à roues, **k^{w}ek^{w}lo-*, offre une ressemblance tout à fait frappante avec les mots qui en sumérien (*gigir*), sémitique (**galgal-*) et kartvélien (**grgar*) désignent de semblables véhicules. Que l'on situe l'origine hypothétique de ce mode de transport dans la région pontico-caspienne, en Transcaucasie ou à Sumer, on peut penser que nous avons sous les yeux le mot originel signifiant «véhicule à roues» dans quatre familles linguistiques ! Et comme la forme pré-indo-européenne est construite sur une racine verbale **k^{w}el-* «tourner», «tordre», il est peu probable qu'elle ait été empruntée à l'une des autres langues. Cela ne veut naturellement pas dire que ce sont les Indo-Européens qui ont inventé le véhicule à roues, mais peut-être qu'ils ont été en contact, d'une manière ou d'une autre, avec ces cultures du Proche-Orient au cours du IVe millénaire.

En général, les autres termes techniques dont la reconstruction ne pose pas de problèmes tendent soit à renforcer l'hypothèse d'une frontière allant de l'Europe du nord à la zone pontico-caspienne, soit à l'étendre d'une façon considérable. La charrue, par exemple, solidement attestée dans le protolexique, peut être repérée grâce aux sillons laissés sur un certain nombre de sites d'Europe septentrionale datant du IVe millénaire, de la Grande-Bretagne à la Pologne. Quant au cuivre, il est si largement attesté à travers toute l'Eurasie durant cette période qu'il ne peut guère servir de marqueur géographique. L'argent, par contre, a une distribution géographique plus limitée : à la fin du IVe millénaire, on le rencontre plutôt en Europe de l'est, ce qui semblerait bien exclure l'Europe du nord des hypothèses plausibles. Mais sa présence dans le protolexique est plus discutable et, même à supposer que les Proto-Indo-Européens l'aient connu, on comprendra aisément — il n'est que de connaître tant soit peu l'historique de la question — qu'un argument reposant sur un seul élément culturel (qui plus est, linguistiquement contestable) ne peut en aucune façon entraîner un consensus. C'est plutôt un schéma global de corrélations entre la paléontologie linguistique et les données archéologiques qui peut ici nous guider.

Il nous faut maintenant conclure. Un examen, forcément sommaire, de l'aide que la paléontologie linguistique peut nous apporter dans notre recherche du foyer et dans l'évaluation de la plausibilité des diverses situations géographiques proposées a, pour l'essentiel, dirigé notre attention vers un vaste ensemble comportant la culture TRB d'Europe du nord, les derniers descendants néolithiques du peuple de la Céramique Linéaire dans le bassin danubien, les cultures chalcolithiques de la région pontico-caspienne, et peut-être la Sibérie méridionale. Plus on s'éloigne de cette large bande de terre, que ce soit vers le nord, le sud ou l'ouest, moins l'emplacement que l'on assigne au foyer offre des caractéristiques qui s'accordent avec le vocabulaire culturel proto-indo-européen. Si nous ajoutons que certaines localisation — le bassin des Carpates par exemple — se situent quelque part entre l'acceptable et l'improbable, nous aurons tiré des données linguistiques tout ce qu'on en peut extraire. Place, maintenant, à l'archéologie.

Archéologie

Cela fait un siècle qu'on cherche des solutions archéologiques au problème indo-européen. La supposition implicite était que l'archéologie permettait de localiser une entité linguistique et de retracer son expansion éventuelle, mais on ne s'est guère préoccupé, malheureusement, de relier effectivement l'entité préhistorique supposée aux différents types de vestiges culturels que l'archéologue rencontre. En 1911, Gustav Kossinna affirmait que les cultures archéologiques nettement définies correspondaient invariablement à des groupes ethniques clairement individualisés : il n'y a guère de spécialistes qui soutiendraient cette thèse aujourd'hui. Il est inutile cependant de joindre notre voix à l'éternelle litanie selon laquelle « les poteries sont une chose, et les hommes une autre », car, si l'on doit refuser une corrélation de principe entre une entité archéologique et une entité linguistique, il est tout aussi erroné de soutenir l'impossibilité d'une telle relation. Nous avons assez de données, par exemple, pour démontrer qu'il existe une concordance entre les complexes culturels et les groupes linguistiques de l'Amérique du nord. Il n'y a du reste rien de surprenant à cela : nous pouvions supposer en effet qu'un peuple homogène par la langue présente plus facilement des traits culturels communs que ne le font des populations séparées par une barrière linguistique, qui crée un obstacle à toute communication ou interaction[33]. C'est pourquoi les archéologues n'éprouvent guère de difficultés à attribuer la langue celtique aux hommes de la culture de La Tène, le germanique à ceux de la culture de Jastorf, ou divers idiomes bantous aux civilisations qui créèrent en Afrique certains styles de céramique particuliers. Il faut pourtant se méfier des équations inexactes, car il est toujours possible de trouver des exceptions : des peuples peuvent partager la même langue et appartenir à des cultures radicalement différentes, comme les Arabes sédentaires et les Bédouins, et, à l'opposé, on trouve des groupes séparés par la langue dont les cultures sont difficiles à distinguer les unes des autres, comme chez les Indiens Pueblo du sud-ouest des États-Unis, où les villages peuvent être linguistiquement différents. Ces exceptions sont habituellement suffisantes pour dissuader la plupart des archéologues de mettre en rapport une culture avec un groupe linguistique précis, à moins qu'elle ne remonte aux époques proto-historiques, comme les Celtes : le fossé entre les données archéologiques et les témoignages écrits n'est alors plus insurmontable. En fait, on pourrait considérer que l'identité linguistique des civilisations archéologiques antérieures aux temps historiques se situe, en toute rigueur, hors de notre portée, mais ce n'est pas là le sentiment des archéologues engagés dans la recherche du foyer indo-européen. Il faudra donc faire tout notre possible pour ne pas nous éloigner de ce que l'archéologie peut nous dire à ce sujet.

Dans ce genre d'approche, nous sommes d'emblée confrontés à trois questions majeures : la première concerne la nature même de l'entité archéologique recherchée.

Nous avons vu plus haut que notre choix est sujet à des contraintes, même s'il faut garder à l'esprit qu'aux alentours de ~4000, le nombre et la diversité des cultures « candidates » en Eurasie sont très importants, et que plusieurs d'entre elles auraient pu cohabiter dans la zone d'extension maximale permise ; cela ne fait qu'ajouter au flou de la solution choisie, quelle qu'elle soit, et notre incertitude s'accroît encore de notre incapacité à déterminer avec précision le trajet des éventuelles migrations. Laissons donc de côté l'énorme difficulté que nous éprouvons à identifier le trajet migratoire d'un peuple par la seule archéologie, et tenons-nous-en à la délimitation d'un territoire linguistique qu'il nous est naturellement impossible de dater avec la même précision qu'une culture. Nous pourrions, par exemple, faire coïncider le foyer originel avec le territoire d'une civilisation située entre 4500 et 3500 avant notre ère, alors que la langue proto-indo-européenne aurait très bien pu survivre un millénaire de plus, occuper une aire beaucoup plus vaste, et être représentée par plus d'une demi-douzaine de cultures archéologiques différentes. Mais l'hypothèse inverse peut aussi être vraie : une culture dont on situe l'existence entre ~3500 et ~2500 peut en fait représenter une étape du continuum indo-européen postérieure à la formation des groupes linguistiques différenciés que nous connaissons.

L'archéologie nous permet donc de dessiner des mouvements généraux de population, non d'établir des frontières exactes sur la carte.

Pour qui s'aventure néanmoins à tenter de reconstituer le déplacement d'une population préhistorique d'après le matériel archéologique, les données exploitables se répartissent en gros selon la hiérarchie suivante : d'abord les sépultures, qui indiquent le mieux l'intrusion d'un peuple étranger ; ensuite les changements que l'on peut constater dans l'architecture, la céramique et l'économie ; quant aux autres composantes de la technologie, notamment la métallurgie, elles s'expliquent en général par des raisons autres qu'une expansion ethnique. Du reste, les archéologues pensent de plus en plus que l'extension d'un trait culturel s'explique souvent par d'autres modèles que la migration effective d'un peuple : systèmes d'échange, circulation d'objets de prestige, interactions entre entités politiques de même niveau, évolutions culturelles convergentes, réajustements structurels internes et indépendants des facteurs extérieurs ; telles sont les causes que l'on met désormais en avant, à l'inverse des explications antérieures, qui voyaient systématiquement dans chaque nouvelle poterie ou sépulture la preuve de l'arrivée d'une nouvelle population. Ces préventions contre le dessein d'étayer par l'archéologie une hypothèse migratoire sont avant tout l'apanage des spécialistes de la préhistoire car, lorsque l'on aborde l'époque historique, les informations fournies par l'écriture ou les fouilles deviennent si abondantes que les mouvements de population ne peuvent être niés par personne.

Imaginons combien un préhistorien — il ne s'agit là, espérons-le, que d'une hypothèse plaisante — s'égarerait en voulant expliquer la présence des cimetières anglo-saxons dans le sud de l'Angleterre comme le simple résultat d'une influence cultuelle venue du continent, ou même de la militarisation accrue du pays par suite

de l'effondrement structurel de la société britto-romaine. L'archéologue travaillant sur des périodes historiques rencontre un problème exactement inverse de celui du préhistorien — nous possédons des preuves historiques évidentes qu'il y a eu un mouvement de population, mais les données archéologiques qui l'accréditent sont plus que ténues.

Ceci nous conduit à un point qu'il est tout à fait impossible d'ignorer. On prétend fréquemment — même dans les cas où un élément permet (à contrecœur) de penser qu'une migration s'est effectivement produite — que cet élément est bien trop léger pour rendre compte des changements linguistiques que l'on suppose. Ceux qui s'engagent plus avant dans ce type de débat doivent savoir que tout s'y joue, si j'ose dire, à coups de décibels. Ce qui compte ici, c'est la véhémence de la plaidoirie ; on oublie qu'il y a des critères minimaux, universellement reconnus, et permettant de définir l'importance des données qu'il faut invoquer pour rendre crédible (ou hautement improbable) une migration ethnique. Si, par exemple, l'archéologie nous montre clairement que les Anglais furent des envahisseurs, en revanche le peuple écossais se trouve dans la situation inverse. Les témoignages historiques relatent comment des peuples, venus de l'Ulster, s'implantèrent dans l'ouest de l'Écosse aux Ve et VIe siècles de notre ère ; les données linguistiques indiquent clairement que diverses langues brittoniques y étaient parlées jusqu'à l'installation des nouveaux colons, après quoi le gaélique se propagea dans l'ensemble du pays. Et pourtant, un archéologue examinant les maigres vestiges qui sont à sa disposition pourrait déclarer qu'il n'existe pas suffisamment d'indices pour accréditer l'idée d'une expansion linguistique en Écosse à partir de l'Ulster. Et l'on pourrait tenir le même raisonnement à propos de l'introduction du breton en Armorique à partir du sud de l'Angleterre, ainsi que dans de nombreux autres cas de déplacements de population où l'archéologie est incapable de confirmer des faits historiquement avérés.

Ce qui est en jeu ici, oserais-je dire, n'est pas tant ce que nous dit l'archéologie, que les idées fausses ou les présupposés de nombreux archéologues, en particulier de ceux qui n'acceptent l'hypothèse d'une invasion que lorsque le matériel qu'ils exhument la confirme sans équivoque. Colin Renfrew illustre tout à fait cette attitude, lorsqu'il écrit dans un livre récent que les archéologues « en sont venus à se rendre compte que les migrations massives ont été beaucoup moins nombreuses qu'on ne le pensait jusqu'alors ». En disant cela, il décrit assez exactement l'ambiance générale qui règne parmi les archéologues, du moins ceux d'Europe occidentale, mais il montre aussi combien tout ce qui a trait aux problèmes linguistiques reste confus dans leur esprit. Tout d'abord cette soudaine « prise de conscience » n'a pas, selon moi, grand-chose à faire avec le nombre plus ou moins élevé des migrations ; elle provient plutôt de la façon dont les archéologues abordent les phénomènes de changements culturels, lorsque rien dans l'histoire ou la linguistique ne les y contraint. A les en croire, il serait faux de suggérer que la présence d'un type particulier de récipient (tel l'exemple familier du Gobelet Campaniforme ou d'autres artefacts d'ori-

gine extérieure) soit due à l'arrivée en Grande-Bretagne de populations migrantes. Il s'agirait, selon nombre d'archéologues, d'une conception dépassée, et le phénomène s'expliquerait d'une manière totalement différente. Mais imaginons, à l'inverse, que nous possédions par hasard des textes rédigés dans une langue remontant au Néolithique tardif et que nous découvrions par ailleurs les traces d'une autre langue identifiée comme la langue du « peuple des Gobelets » ; parions alors que ce qui était auparavant considéré comme insuffisant pour accréditer l'hypothèse d'une migration deviendrait tout à coup clair, parlant, et naturellement très utile pour déterminer l'origine des nouveaux arrivants et l'époque de leur installation. Cette « rêverie » est peut-être moins gratuite qu'il n'y paraît.

L'approche de la question des Celtes insulaires dans la partie du livre de Renfrew consacrée aux origines indo-européennes est à cet égard tout à fait révélatrice. Selon lui, l'insuffisance des témoignages archéologiques ne permet pas d'expliquer par un processus migratoire la présence des langues celtiques dans les îles britanniques à la fin de l'Age du Bronze ou à l'Age du Fer. Sous prétexte que les éléments archéologiques en seraient plus évidents, nous voilà ramenés à cette thèse d'une extension de l'agriculture en Grande-Bretagne et en Irlande vers la fin du V[e] millénaire. Mais quand il en vient au I[er] millénaire de notre ère, où se produisirent des migrations de l'Irlande vers l'Écosse, Renfrew applique un tout autre modèle : il invoque le processus de domination des élites et parle d'une transformation linguistique s'opérant à partir d'un groupe restreint occupant le sommet de la hiérarchie sociale. Pourquoi deux poids et deux mesures ? L'Écosse et l'Irlande ont une étendue comparable ; toutes deux ont fini par adopter peu ou prou la même langue, le gaélique ; et les migrations ne sont pas soutenues par des documents archéologiques plus consistants pour l'Écosse, au I[er] millénaire de notre ère, que pour l'Irlande, à la fin de l'Age du Bronze et à l'Age du Fer. Mais les données linguistiques et historiques contraignent Renfrew à accepter une migration tardive (sans l'ombre d'une démonstration archéologique convaincante) alors que, pour l'époque prélittérale, il exclut toute migration, par le biais des élites ou d'un autre type. Certes, je suis loin de contester l'adoption très large du gaélique dans l'ouest écossais, sous la pression d'une élite venue d'Irlande ; mais je me refuse à ce que l'archéologue, de son propre chef, décrète que tel déplacement linguistique *n'a pas eu lieu* dans la préhistoire.

Je crois qu'il nous faut épistémologiquement distinguer deux phénomènes différents : les données accréditant une migration hypothétique que l'on obtient par une interprétation intrinsèque du matériel archéologique ; et la certitude d'une migration que l'on acquiert par l'interprétation des faits historiques ou linguistiques. Idéalement, il devrait y avoir recoupement, et l'archéologue devrait pouvoir donner les preuves d'une éventuelle invasion sans avoir recours à la linguistique ou à l'histoire. Hélas, mon expérience en la matière m'a persuadé que ce n'est là qu'un rêve, et les archéologues changent les règles du jeu selon la nature des problèmes qu'ils ont à traiter. Ce vaste problème de l'identification archéologique d'envahisseurs linguistiquement

repérables est aggravé par notre incapacité grandissante à fournir une date précise des mouvements de population, au fur et à mesure que nous remontons dans la préhistoire. Pendant les «âges sombres», la présomption d'une migration résulte de données telles qu'une série de nécropoles à la personnalité culturelle bien définie (et apparemment allogène), couvrant une période d'un ou de plusieurs siècles.

Mais, alors que la certitude est totale de la nature étrangère des cimetières anglo-saxons, lombards, gépides, avars ou sarmates (même si tous les problèmes ne sont pas résolus), nous sommes, au contraire, loin de disposer, pour les périodes très antérieures, d'un nombre aussi grand de données, et il est impossible de les faire entrer dans le cadre rigoureux d'un siècle précis. Dans les cas où l'on peut conjecturer presque à coup sûr que des nouveaux venus ont adopté des éléments de la culture locale, la présence de ces intrus est la plupart du temps à peine décelable. Reprenons l'exemple des Athapascans et de leur expansion en Amérique du nord : certains pratiquaient une culture sub-arctique dans leur foyer originel de l'Alaska et du Canada ; d'autres, ayant émigré plus au sud, le long du Pacifique, ont été assimilés par leurs nouveaux voisins, dont les cultures, très reconnaissables, étaient axées sur la richesse et obsédées par le prestige ; les derniers, enfin, s'enfoncèrent vers le sud et s'adaptèrent à leur nouvel environnement, ainsi qu'aux civilisations indigènes du sud-ouest des États-Unis. Leur langue survécut, mais ils abandonnèrent des pans entiers de leur identité culturelle, chaque fois qu'ils furent confrontés à un contexte différent. Heureux donc le préhistorien qui retrouve les traces d'une population avant qu'elle ne se fonde dans la culture indigène !

Ces remarques comportent plusieurs enseignements. Tout d'abord, l'archéologue peut relever ce qui apparaît comme une série de discontinuités ou de ruptures dans l'information dont il dispose. Il peut soit les interpréter comme des preuves d'une intrusion étrangère, soit procéder, comme Renfrew le signale, à une sorte de «reclassement» de toutes les données afin de déboucher sur d'autres conclusions. Bien sûr, lorsque la linguistique et l'histoire demeurent muettes, les archéologues peuvent se livrer à leurs jeux de devinettes sans grand risque d'être contredits, mais le corollaire de cette liberté, c'est qu'il est bien vain d'attribuer d'inutiles identités linguistiques à toutes les intrusions que l'on suppose. Il me paraît discutable d'affirmer, par exemple, que le «peuple» dit «des Gobelets» introduisit dans les îles britanniques une langue indo-européenne (laquelle n'aurait d'ailleurs rien à voir avec celles qui s'y développèrent ultérieurement) ; et attribuer les tombes royales d'Alaca Hüyük en Anatolie centrale aux Indo-Européens (mais non aux ancêtres des Hittites) me paraît tout aussi gratuit : traiter des intrusions linguistiques est bien assez ardu pour qu'on se dispense de spéculer sur des langues non avérées. L'archéologue a le droit d'affirmer qu'une intrusion ou une discontinuité, à une époque particulière, ne peuvent être prouvées, sans prétendre pour autant contrôler tout le matériel disponible, et exclure de ce fait toute éventualité d'un apport linguistique allogène. En fait, on ne peut se prononcer de façon tout à fait positive que lorsque les données, à la

fois de l'archéologie, de la linguistique et de l'histoire, semblent converger pour rendre crédible l'hypothèse d'un tel apport ; et de façon tout à fait négative lorsque les différentes disciplines ne permettent pas d'aboutir à une hypothèse cohérente. Enfin, il y a un autre problème, qui est presque toujours ignoré quoiqu'il soit d'égale importance : même si nous tenons un mouvement migratoire pour avéré, comment pouvoir assurer qu'il a eu un effet linguistique ? Les intrus sont plus souvent assimilés par les indigènes que l'inverse, surtout lorsqu'ils sont minoritaires et se mêlent à une population plus nombreuse. C'est peut-être dans ce cas que l'analyse des changements structuraux d'une société est la plus fructueuse ; c'est pourquoi nous explorerons cette voie dans le chapitre 8.

Jusqu'ici toutes les données nous inclinent à situer les Proto-Indo-Européens dans un vaste territoire s'étendant d'ouest en est, de l'Europe centrale et septentrionale jusqu'à la région pontico-caspienne, et même au-delà, jusqu'à la Sibérie méridionale. Nous n'avons guère trouvé de raisons de situer le berceau originel en Europe occidentale (y compris le sud méditerranéen et les Balkans) ni au Proche-Orient. L'Europe de l'ouest et encore moins le sud méditerranéen n'ont d'ailleurs jamais été considérés comme des localisations plausibles ; par contre, on ne peut réfuter avec la même facilité l'argumentation de certains linguistes et archéologues pour qui le premier habitat des Proto-Indo-Européens se situe dans le sud-est de l'Europe, c'est-à-dire dans les Balkans et en Grèce. Il nous faudra examiner cette thèse plus en détail.

Puisque l'archéologie ne fournit aucune preuve décisive de migrations indo-européennes massives, nous ne pouvons qu'être d'accord avec Colin Renfrew lorsqu'il préfère se rabattre sur l'expansion du *premier Néolithique* en Europe : il y voit le seul type de mutation incontestable quant à l'ampleur et à l'étendue, au plan économique comme au plan culturel, qui soit susceptible de rendre compte de la diffusion des langues indo-européennes. Cette position correspond bien à une idée en vogue, selon laquelle des colons venus d'Asie occidentale (probablement d'Anatolie) auraient franchi la mer et se seraient installés en Grèce au cours du VIIe millénaire pour fonder les premières communautés néolithiques d'Europe. Au cours des générations, leurs descendants, avançant par vagues successives, auraient graduellement propagé la nouvelle économie de subsistance à la fois vers le nord à travers les Balkans et, à partir de la Grèce, vers le milieu et l'ouest du monde méditerranéen. De nouvelles avancées auraient eu lieu également à partir du bassin du Danube jusqu'à l'Atlantique et à la Baltique, tandis que d'autres communautés, suivant la côte nord-ouest de la mer Noire, auraient adopté le mode de vie pastoral, s'enfonçant toujours plus à l'est dans la steppe. Partout la supériorité économique de ces premiers représentants de la civilisation agricole leur aurait permis d'assimiler les populations mésolithiques autochtones et, à partir de l'Anatolie, de diffuser leur(s) langue(s) (indo-européenne(s) selon le professeur Renfrew), jusqu'aux confins de l'Europe. Ce modèle de la « vague d'avancée » expliquerait donc parfaitement les changements lin-

guistiques qui ont produit la différenciation des idiomes indo-européens, ainsi que les affinités qu'ils ont conservées. En décrivant le mécanisme de l'expansion linguistique comme une « vague d'avancée » de communautés agricoles colonisant peu à peu de nouveaux territoires sur une période de plusieurs générations, Colin Renfrew adopte un modèle tout à fait classique pour expliquer l'extension de l'économie néolithique. Certes, ce modèle a été mis en question récemment par certains auteurs, comme Graeme Barker pour qui « des divers systèmes d'agriculture primitive que nous pouvons identifier, beaucoup étaient le produit des populations indigènes plutôt que des nouveaux venus », mais c'est là cependant une position extrême qui n'est en faveur que dans quelques universités britanniques. Mais, d'un autre côté, la plupart des spécialistes du Néolithique se refuseraient à expliquer l'extension de l'agriculture en Europe par la simple « vague » produite par des fermiers « avançant » depuis l'Anatolie. Nous distinguons plutôt, grâce aux éléments archéologiques à notre disposition, des régions dont on peut dire qu'elles ont de grandes chances d'avoir été colonisées à partir de l'Asie — par exemple, le sud-est de l'Europe (la Grèce et les Balkans), probablement l'aire danubienne de la Céramique Linéaire, ainsi que d'autres régions, où les indices d'une continuité durant depuis le Mésolithique suggèrent que les populations autochtones avaient déjà adopté la nouvelle économie. La chose est particulièrement évidente dans les régions situées aux marges de l'Europe dite continentale, dans l'ouest méditerranéen, en Europe du nord, dans les forêts, les steppes et les steppes forestières de l'Europe orientale.

Si nous acceptons l'explication traditionnelle selon laquelle des communautés agricoles sont venues d'Asie pour coloniser le sud-est de l'Europe, alors il devient difficile de s'opposer à l'idée qu'elles ont servi de vecteurs de propagation des langues nouvelles en Europe. Tout le problème est de savoir si ces langues étaient indo-européennes, comme Colin Renfrew le suggère. Or, si nous tenons compte de l'ensemble des documents que nous avons analysés jusqu'ici, il me semble que cette hypothèse est la moins plausible de toutes. Comme le livre de Renfrew se donne lui-même comme spéculatif, je n'ai pas l'intention de m'attarder sur les points les moins réalistes — l'idée, par exemple, que les populations proto-indo-iraniennes auraient colonisé les régions du Zagros et de l'Indus au Néolithique, ou bien que des « Proto-Irlandais » auraient occupé l'Irlande vers 4500 avant J.-C., etc. Ces hypothèses étant de toute façon secondaires dans son raisonnement, mieux vaut s'attacher à l'argumentation principale. Je voudrais donc en venir au noyau de la thèse de Renfrew sur le foyer originel, puisque les déductions que nous en tirerons ne seront pas sans conséquences sur les hypothèses alternatives.

Pour Renfrew l'origine des Indo-Européens remonte aux toutes premières communautés néolithiques qui habitaient l'Anatolie (y compris l'Anatolie orientale), c'est-à-dire en gros la région s'étendant de Çatal Hüyük jusqu'à Cayönü. Comme nous l'avons vu plus haut avec l'émergence des premières sources écrites, cette région ne fut pas habitée uniquement par des populations indo-européennes

(Hittites, Louvites ou Palaïtes), mais aussi par deux groupes au moins qui ne l'étaient pas, et qui n'étaient pas non plus parents entre eux : les Hourrites et les Hatti. Ainsi une partie de la région proposée comme le berceau originel n'était peuplée qu'en partie par des Indo-Européens, encore une fois d'après nos plus anciennes sources historiques. La seule façon dont on puisse se tirer de cette difficulté dans le cadre de la théorie de Renfrew, c'est de supposer soit que des langues non indo-européennes se sont répandues ultérieurement dans l'ancien foyer, soit que deux familles linguistiques (voire davantage) se sont simultanément développées dans la région. Malheureusement, ces deux hypothèses sont tout aussi difficiles à étayer l'une que l'autre. Imaginer que les Indo-Européens, quittant leur foyer anatolien, auraient parcouru quelque 3 000 kilomètres pour arriver en Irlande en l'espace de deux millénaires, tandis qu'il leur en aurait fallu cinq pour avancer de 100 ou de 200 kilomètres (peut-être même moins) en direction de l'Arménie, me laisse quelque peu perplexe. Lorsque les Arméniens s'emparèrent de l'ancien royaume de l'Urartu autour du lac de Van, s'agissait-il de la récupération d'un territoire autrefois indo-européen, ou bien de leur avancée la plus orientale, à partir de leur foyer anatolien ? Puisque ni l'arménien ni même le phrygien ne sont dérivés de l'ancien anatolien, et que leur implantation sur leurs territoires respectifs ne peut s'expliquer que par une migration (quelle qu'en soit la teneur), il semble que l'on ne puisse soutenir le modèle de Renfrew qu'en supposant un flux et un reflux migratoires. Mais cette hypothèse est tout à fait contradictoire avec sa thèse d'un mouvement unique — seul susceptible, selon lui, d'être démontré archéologiquement.

Si on limite le berceau originel à l'ouest et au centre-sud de l'Anatolie (sans expliquer ce que venaient y faire Hourrites et Hatti), on évite certaines des objections précédentes, mais on ne fait dériver les Indo-Européens que d'un nombre tout à fait restreint de sites archéologiques. Et même en procédant à ce réajustement géographique, bien des problèmes demeurent. Comment ignorer, par exemple, la proportion considérable de noms de lieux présents dans cette aire géographique qui ne sont analysables ni à partir de l'indo-européen ni à partir de ce que nous connaissons des dialectes anatoliens ? Ainsi le toponyme *Parnassos* (que l'on retrouve à la fois en Asie mineure et en Grèce) renvoie visiblement à la racine *parna* « maison », qui correspond à *purni* en hourrite, et à *pr* en égyptien. Toutes ces données plaident en faveur de l'existence de substrats non indo-européens dans toute l'Anatolie et même en Grèce, et je pense beaucoup plus fondé d'associer ces populations-là à l'expansion de l'économie néolithique que d'invoquer la thèse rebattue d'une intrusion indo-européenne pour expliquer le phénomène en question.

Supposer que l'expansion des Indo-Européens a eu lieu si tôt, vers ~6500, c'est-à-dire au début du Néolithique, est en contradiction totale avec ce que nous pouvons reconstruire du vocabulaire indo-européen. Renfrew, pour maintenir son hypothèse, en vient à nier l'utilité de la paléontologie linguistique, ou, tout du moins, à rejeter beaucoup de ses implications. La présence du cuivre en Anatolie au début

du Néolithique serait un signe que le foyer qu'il propose ne doit pas être rejeté sous le simple prétexte que les Proto-Indo-Européens avaient un mot pour désigner le cuivre. Néanmoins, comme nous l'avons vu, la terminologie désignant les véhicules à roues est si abondante et tellement enracinée dans les langues indo-européennes, qu'il est impossible de penser, si la méthode comparative signifie quelque chose, qu'elle était absente du proto-indo-européen. De même le cheval, totalement inconnu en Anatolie occidentale jusqu'au IVe millénaire et en Grèce jusqu'au IIIe millénaire, est lui aussi enraciné dans le monde indo-européen — tant dans le protolexique que dans le rituel : il est donc impossible de situer le foyer originel en Anatolie ou en Grèce au VIIe millénaire avant notre ère. Si Andrew Sherratt ne se trompe pas lorsqu'il place le développement de sa « révolution des produits secondaires » à la fin du Néolithique, des mots comme « joug », « charrue » ou « laine », clairement attestés dans le protolexique, ne peuvent que rendre très invraisemblable toute datation de la civilisation indo-européenne au début des temps néolithiques. La même démonstration peut être faite à partir du mot « argent », et alors que la plupart des termes désignant la faune sauvage se retrouvent dans toute l'Europe, l'Anatolie et la Grèce semblent situées à l'extérieur de l'aire du castor, autre mot que l'on retrouve dans le protolexique. Quant aux termes ayant trait à la vie sociale et aux liens de parenté, ils indiquent assez que la société proto-indo-européenne était patrilinéaire et patriarcale. On sait aussi qu'elle comprenait des formes de confréries guerrières : or cette organisation est tout à fait contraire à ce que nous savons des sociétés agricoles néolithiques de la Grèce et des Balkans. Enfin, si le foyer originel était l'Anatolie, il ne serait pas possible d'expliquer les ressemblances structurelles et lexicales qui unissent si solidement le proto-indo-européen aux langues ouraliennes. De plus, Renfrew voudrait situer l'émergence de l'indo-européen dans un contexte de langues totalement différentes, comme le hourrite et le hattien, qui, par leur structure et leur lexique (à l'exception de quelques emprunts rares et tardifs), en sont on ne peut plus éloignés. L'évaluation qu'il donne de l'épaisseur temporelle nous séparant des Proto-Indo-Européens les rend contemporains des premières sociétés néolithiques de l'Asie du sud-ouest : à mon avis, si tel était le cas, les ressemblances de leurs langues avec les autres idiomes qu'on y parlait seraient certainement plus significatives.

L'existence en Grèce d'un substrat non indo-européen est attestée par la toponymie, par des noms de personnes, de tribus, ainsi que par des termes culturels (souvent postérieurs au Néolithique), même si la classification et l'identification des diverses strates posent encore de nombreux problèmes. Enfin, nous possédons d'autres indices, comme des glissements sémantiques dans la désignation des arbres, qui nous permettent d'affirmer, en nous étayant sur des faits précis, que l'expansion indo-européenne s'est faite en direction de la Méditerranée et non à partir d'elle.

En ce qui concerne l'origine des Indo-Européens d'Asie, Renfrew doit comprimer sa vague d'avancée le long des côtes nord-ouest de la mer Noire pour expliquer l'origine des pasteurs indo-iraniens de la steppe pontico-caspienne et des régions

situées plus à l'est. Or, nous verrons plus loin que la plupart, sinon la totalité, des archéologues russes et ukrainiens spécialisés dans l'étude de la région écartent formellement cette thèse. Contrairement à ce qui s'est passé dans d'autres zones périphériques où, pour aller dans le sens de Renfrew, on peut supposer à l'Age du Bronze ou du Fer des migrations plus tardives à partir de l'Europe centrale, rien n'indique pour les populations de la steppe qu'il y ait eu en fait autre chose qu'une acculturation graduelle, loin des limites effectives de la « vague d'avancée » chère à Renfrew. Or, il est clair que toute tentative d'identification du foyer se doit de fournir une explication à l'origine des Indo-Iraniens et des Tokhariens — elle y joue sa crédibilité.

Par ailleurs, l'hypothèse d'un foyer anatolien ne concorde pas avec la chronologie présumée de la fragmentation des dialectes indo-européens, telle que les linguistes ont pu la reconstruire. Selon la théorie de Renfrew, l'idiome antérieur au grec était déjà implanté en Grèce dès 6500 avant J.-C., tandis que l'indo-iranien, d'après la moins invraisemblable de ses deux hypothèses (aucune, en fait, n'est plausible)[34], aurait été parlé par des descendants des premières communautés agricoles qui se seraient établies autour de la mer Noire au IVe millénaire avant notre ère, puis auraient adopté l'économie pastorale avant de se répandre dans la steppe ; de sorte que ces langues, quoique partageant de nombreuses isoglosses généralement tenues pour tardives, auraient déjà divergé depuis plus de 5 000 ans à l'époque où elles sont attestées pour la première fois ! Cette période de séparation est totalement incompatible avec ce que l'on sait des dialectes indo-européens, et cette invraisemblance (qui est la moindre) ne peut par conséquent être soutenue que si l'on choisit une interprétation archéologique des origines des pasteurs de la steppe qui semble contredite par les matériaux archéologiques dont nous disposons. Maints autres exemples d'une semblable ignorance des relations internes qu'entretiennent les langues indo-européennes pourraient être cités : Renfrew, en particulier, impute l'apparition de l'italique à l'expansion d'une population néolithique qui serait passée de Grèce en Italie au VIIe ou au VIe millénaire avant J.-C., alors que nous savons que les réseaux d'isoglosses divisent beaucoup plus l'italique et le grec qu'ils ne les relient. Bref, les expansions postulées par Renfrew impliquent une épaisseur temporelle qui ne cadre pas avec la plupart des recherches les plus récentes menées sur ces questions.

Longue est la liste des objections qui pourraient être formulées à l'encontre de cette hypothèse anatolienne. Si, par exemple, les Indo-Européens étaient présents en Crète dès 6000 avant J.-C., pourquoi n'avons-nous pas encore réussi à déchiffrer le linéaire A ? Pourquoi cette écriture paraît-elle avoir été mise au point pour transcrire une langue dont la structure syllabique diffère si radicalement de celle des mots indo-européens ? A mon avis, le poids cumulé de ces différents arguments indique que toute tentative d'établir un lien entre la colonisation néolithique initiale de l'Europe et l'expansion des premiers Indo-Européens, non seulement n'est étayée par aucune donnée linguistique ou archéologique probante, mais ne fournit même pas une explication plus économique, ce qui devrait pourtant compter parmi les

principaux attraits de cette tentative. Pour moi, défendre une telle hypothèse revient à chercher au mauvais endroit, au mauvais moment, et postuler des migrations provenant d'Anatolie donne de mauvais résultats. La démarche de Renfrew est peut-être audacieuse, mais sa solution n'est certainement pas convaincante.

Quitte à suivre Renfrew sur le terrain de la spéculation, j'admets volontiers que quelque mouvement de population ait pu s'effectuer de l'Anatolie vers la Grèce et l'intérieur des Balkans au début du VII[e] millénaire avant notre ère ; et je concède pareillement qu'une nouvelle langue a pu être introduite à cette occasion dans cette région, même s'il reste possible que les populations pré-néolithiques installées sur les deux rives du Bosphore aient parlé des idiomes identiques ou apparentés. Mais cette langue, à mon sens, n'aurait pas été indo-européenne : j'estime au contraire qu'elle aurait dû constituer l'ancêtre lointain des idiomes historiquement attestés en Anatolie, comme le hattique, nous permettant ainsi de retrouver le plus ancien témoin des substrats linguistiques anatoliens et égéens. Cette langue hypothétique aurait pu ensuite se diffuser dans le sud-est de l'Europe, où elle aurait alors subi au fil des millénaires une différenciation régionale croissante dans les établissements agricoles des diverses cultures locales, tout comme elle aurait pu également poursuivre son expansion plus avant, dans l'Europe danubienne. Dans ce cas, toutefois, la persistance des langues indigènes qui subsistèrent essentiellement à la périphérie de notre continent et sur les pourtours de la Méditerranée après l'adoption progressive de l'agriculture, aurait eu très probablement pour effet de diviser l'Europe néolithique en une multitude de territoires linguistiques distincts, chacun occupé par une langue, voire une famille linguistique différente ; or seuls l'étrusque, le tartessien, l'ibérique, le basque et l'indo-européen sont attestés par des documents écrits.

Si l'association des Proto-Indo-Européens avec le Néolithique ancien de l'Anatolie occidentale et des rivages de la mer Égée doit être fermement rejetée, l'hypothèse du foyer balkanique ne mérite que des commentaires très brefs. Le choix de cette région a été en effet défendu par un certain nombre de linguistes, dont le plus connu est sans doute Igor Diakonov. Or il faut noter que Diakonov, comme tous ceux qui se sont ralliés avant lui à la thèse du berceau balkanique (notamment Boris Gornung), exclut la Grèce de l'aire originelle et n'explique l'apparition de la langue grecque qu'en postulant une expansion ultérieure qui se serait faite à partir des Balkans. Je me range, sur ce point, à la sagesse traditionnelle partagée par Renfrew, lorsqu'il remarque que les premières communautés néolithiques des Balkans et de la Grèce tirent toutes deux leur origine de la colonisation néolithique, et que leurs différences sont minimes si on les compare aux similitudes observables dans le domaine de la culture matérielle ou des comportements, de sorte qu'il est presque impossible de les séparer. La théorie du berceau balkanique, autrement dit, n'est rien d'autre qu'une théorie égéo-anatolienne déguisée, et elle ne vaut donc guère mieux que cette dernière localisation.

Je ne mentionnerai de même que pour mémoire l'hypothèse récente de Gamkrelidze et Ivanov, qui situent pour leur part le foyer des Indo-Européens à l'est de la Turquie, au sud du Caucase et au nord-ouest de l'Iran, c'est-à-dire à peu près à l'emplacement de l'Arménie. Car, non seulement les données archéologiques ne témoignent d'aucune expansion issue de ce territoire — sans même parler d'une vague de migrations historiques — qui puisse expliquer le positionnement postérieur des diverses langues indo-européennes, mais, à ma connaissance, seul Johannes Schmidt s'est, avant ces auteurs, avancé à localiser les Proto-Indo-Européens aussi près des Babyloniens en raison de similitudes qu'il crut constater dans leurs systèmes numériques : aucune autre solution proposée pour résoudre le problème des origines n'a enfermé les Proto-Indo-Européens dans une aire si manifestement encerclée (voire, peut-être, occupée) par des populations historiquement attestées comme non indo-européennes. Gamkrelidze et Ivanov ont beau clamer avoir fait œuvre novatrice, force est de constater que leur modèle reste archéologiquement infondé.

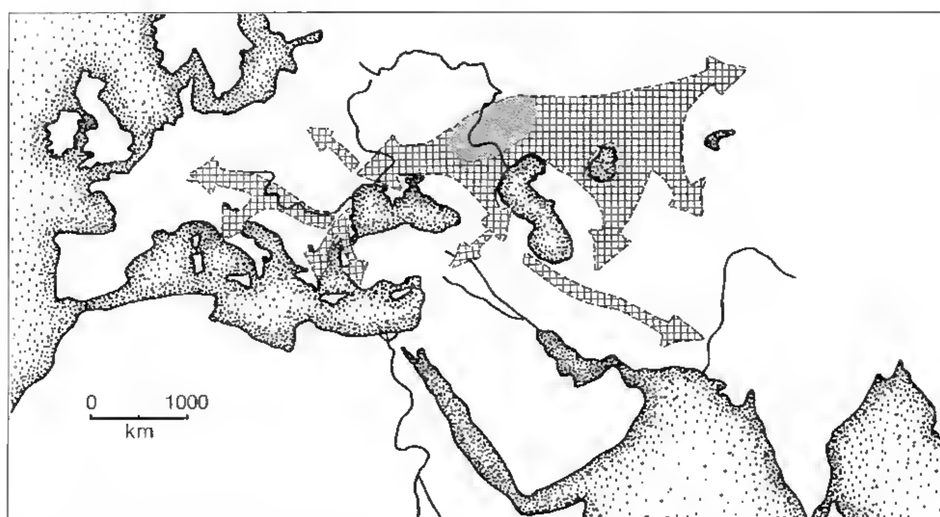
Pour évaluer la pertinence des solutions que propose l'archéologie, il vaut mieux se référer de nouveau aux grandes subdivisions territoriales déjà évoquées à la fin du chapitre 3. On a vu, d'abord, que le nord et le centre de l'Europe, durant la période au cours de laquelle les Proto-Indo-Européens ont dû apparaître, avaient vu se développer d'abord la culture néolithique des Vases en Entonnoir (TRB), puis les cultures des Amphores Globulaires et de la Céramique Cordée, le dernier de ces complexes culturels occupant au IIIe millénaire un vaste secteur qui permet de rendre compte des origines des Celtes, des Germains, des Baltes, des Slaves et peut-être même des peuples de langue italique. La deuxième grande région que nous avions distinguée comprend la majeure partie de l'Europe du sud-est d'où sont certainement issus les Illyriens, les Thraces, les Daces, les Grecs, et peut-être les Anatoliens, les Phrygiens et les Arméniens. Cette zone servit probablement de relais à certaines populations indo-européennes de la péninsule italienne. Enfin, la troisième région majeure que nous avions repérée englobe cette steppe pontico-caspienne où nous avons cherché la trace des premiers Indo-Iraniens tout en indiquant que c'était là que se situait très vraisemblablement le berceau des Tokhariens. Nous avons donc tracé un large cercle, daté de 2500 avant notre ère et associant ces trois régions, à l'intérieur duquel tous les peuples indo-européens connus ou toutes leurs terres d'origine les plus immédiates étaient commodément circonscrits. Mais la question du foyer est-elle résolue pour autant ? Si l'on pouvait se contenter d'un tel tracé, les deux chapitres suivants de ce livre prêteraient moins à controverse, mais ils ne présenteraient aussi qu'un intérêt très limité. De fait, promouvoir une aire si immense au rang de foyer présumé a pour inconvénient de disséminer les Proto-Indo-Européens sur des territoires dont la superficie est au moins égale à 2 millions de kilomètres carrés : démarche d'autant plus inacceptable qu'elle contraint à inclure dans ce foyer des cultures extrêmement disparates qui n'ont, selon certains archéologues, aucun lien historique ou génétique !

On ne peut donc éviter de se mettre en quête d'une aire plus restreinte qui explique mieux la formation ultérieure des diverses langues indo-européennes dans cette vaste zone aux environs de 2500 avant notre ère. Or, comme on va le voir maintenant, il y a bien un modèle qui prétend satisfaire exactement aux attentes combinées des archéologues et des linguistes.

Bien que l'hypothèse d'un foyer situé exclusivement dans la steppe pontico-caspienne ait été avancée à diverses reprises au cours de ce siècle, l'expression la plus actuelle de cette théorie doit beaucoup aux publications de Marija Gimbutas, qui soutient depuis plus de vingt-cinq ans que les Proto-Indo-Européens doivent être identifiés aux porteurs de sa «tradition du kurgan», appellation générique qui regroupe diverses cultures établies dans les steppes ouvertes et forestières de l'Ukraine méridionale et du sud de la Russie. Dès le IVe millénaire avant notre ère, en effet, tous les attributs présumés des sociétés indo-européennes, tels qu'ils ont été reconstruits par les linguistes — y compris leurs indicateurs géographiques les plus patents, comme le cheval domestique et les véhicules à roues —, peuvent être repérés dans cette région. Si les établissements humains sont rares, la plupart des cultures recensées dans ce secteur se reconnaissent à leurs pratiques funéraires très caractéristiques : les corps des défunts, souvent saupoudrés d'ocre et disposés à côté d'armes et d'animaux (surtout des moutons ou des chèvres, mais aussi des bovidés et des chevaux), sont en général inhumés dans des chambres de terre ou de pierre situées au-dessous d'un tumulus (en russe *kurgan*) peu élevé. Il semble donc que l'on ait affaire ici à une société pastorale de type guerrier, communauté extrêmement mobile — ainsi s'expliquerait la rareté des vestiges d'habitations découverts — qui utilisa aussi bien des charrettes tirées par des bœufs que des chevaux de monte, et essaima dans plusieurs directions à partir des steppes orientales de l'ensemble Volga-Oural : quelques-uns de ces peuples porteurs de la tradition du kurgan firent mouvement vers l'ouest, où ils suscitèrent de spectaculaires changements sociaux en faisant irruption dans les cultures d'Europe centrale et orientale du Néolithique récent et du Chalcolithique ; d'autres se dirigèrent vers le sud, où ils occupèrent la Mésopotamie après avoir traversé le Caucase ; certains poursuivirent leur expansion jusqu'aux frontières de l'Inde ; plusieurs enfin demeurèrent dans la steppe et s'avancèrent en direction de l'est jusqu'à l'Asie centrale, par laquelle transitèrent les migrations iraniennes et peut-être tokhariennes.

L'expansion intra-européenne de ces cultures est certainement la partie la mieux documentée de la théorie de Gimbutas. Elle est imputée à trois vagues d'invasion différentes, échelonnées entre 4000 et 2500 avant J.-C., qui influèrent profondément sur le cours de la préhistoire européenne. Nous allons maintenant brièvement passer en revue les traits inédits et les transformations qui signalent ces déplacements de population.

Comme presque toutes les conceptions archéologiques qui visent à reconstituer de tels mouvements, la théorie du kurgan accorde un rôle essentiel aux indices de



85. Région d'origine et expansions de la civilisation du kurgan, selon Marija Gimbutas.

modification des usages funéraires. Dans le sud-est de la zone que Gimbutas décrit comme possible et où, selon elle, l'égalité des sexes était pratiquée, commencent en effet à apparaître, au IV[e] millénaire avant notre ère, des sépultures différentes, morphologiquement identiques à celles de la steppe. La plupart de ces tombes contiennent des corps masculins accompagnés d'armes (flèches, lances et couteaux) et de symboles du pouvoir (sceptres en forme de tête de cheval); le rite du sati, c'est-à-dire l'exécution sacrificielle de la veuve à la mort du mari, est d'autre part attesté sur certains sites, ce qui donne à penser que des sociétés patriarcales de pasteurs-guerriers soumirent à cette époque des populations agricoles indigènes.

Les envahisseurs des kurgans auraient ainsi introduit l'économie pastorale dans la région du Danube. Selon Gimbutas, ces hommes venus des steppes auraient pénétré dans le sud-est de l'Europe pour y trouver des pâtures ; et on remarque, de fait, que les cultures post-néolithiques de cette région se tournent vers l'élevage à la suite d'intrusions ayant entraîné l'effondrement rapide de l'économie agraire qui était la leur.

Ces migrations d'origine steppique auraient eu également pour effet de diffuser la domestication du cheval dans cette région. Les ossements chevalins, les porte-mors (surtout utilisés par les communautés agricoles établies au nord-ouest du Pont-Euxin) et les sceptres en forme de tête de cheval seraient donc autant de preuves des « intrusions des kurgans ».

Il s'avère, d'autre part, que les sites à tells stables de l'est des Balkans se désintègrent sous la pression des peuples des kurgans et que la plupart des établissements antérieurs sont abandonnés. Un bouleversement général semble affecter les

populations : certaines cultures balkaniques sont reléguées, dans leurs phases finales, dans des endroits marginaux tels que des îles ou des cavernes situées dans des régions montagneuses, et les marqueurs culturels de ces sociétés (le plus souvent, des céramiques) semblent de plus en plus repoussés vers l'ouest sous l'impact d'invasions orientales. Le nombre des villages décroît à mesure que se multiplient les établissements humains plus mobiles, ou bien des forteresses apparaissent, liées à l'existence de chefferies, et construites en pierre (comme à Ezero, en Bulgarie), ou en bois (comme à Vučedol, dans le nord de la Yougoslavie).

Ces peuples des kurgans, qui se contentaient pour leur part de fabriquer de grossières poteries à cuire, dégraissées à l'aide de coquillages pilés, auraient fait rapidement régresser l'art céramique en provoquant une disparition presque totale des poteries peintes. Mais ils auraient amené en même temps d'importants changements technologiques en introduisant l'usage des véhicules à roues dans les Balkans et l'Europe centrale, et en favorisant la diffusion des bronzes arséniés du Caucase, *via* la steppe : le remplacement graduel de l'industrie du cuivre caractéristique du Chalcolithique balkanique par ce nouveau type de métallurgie semble en effet témoigner d'échanges à longue distance qui correspondent tout à fait à la propagation de la culture des kurgans.

Une société regardée comme essentiellement matrifocale (c'est-à-dire centrée sur les femmes), et qui s'était signalée effectivement par la production de milliers de figurines féminines en argile, est détruite par ces guerriers des kurgans qui adorent le soleil et préfèrent à la déesse-mère les virils dieux du ciel : les symboles gravés sur certaines stèles de pierre érigées dans la région alpine — chevaux, charrettes, levers de soleil, haches, lances, flèches et poignards — montrent à quel point ces hommes prisaient les valeurs martiales.

Enfin, on ne saurait nier qu'un nouveau type physique venant de la steppe s'est répandu dans la région du Danube : un Proto-Europoïde de type C identique aux squelettes retrouvés dans la steppe est désormais présent aux côtés des autochtones méditerranéens typiques du Néolithique ancien de l'Europe sud-orientale.

Les intrusions des peuples des kurgans passent donc pour avoir provoqué l'effondrement des cultures chalcolithiques de l'Europe du sud-est qui précéda la « kurganisation » de ces mêmes cultures ; après quoi les éléments kurgans présents dans certaines des sociétés mixtes ainsi créées se seraient diffusés vers le nord et l'ouest ; sous-jacents dans les transformations postérieures de l'Europe septentrionale, ils auraient contribué à former l'horizon de la Céramique Cordée. Des indices similaires de migrations — kurgans, chevaux et guerriers — ont été observés également dans le sud du Caucase et en Anatolie : ne faut-il pas mettre en rapport la culture intrusive qu'ils dénotent et l'apparition des Indo-Européens dans la péninsule anatolienne? Enfin, l'expansion de tels éléments vers l'est, dont témoignent par exemple les cultures sud-sibériennes du début de l'Age du Bronze, établit une entité kurgan dans la zone d'où, pensons-nous, proviennent les peuples iraniens.

La théorie des kurgans semble donc résoudre élégamment notre problème. Elle propose un foyer qui corrobore les reconstructions linguistiques de la culture proto-indo-européenne, tout en coïncidant géographiquement avec les itinéraires de dispersion présumés des locuteurs indo-européens. Non seulement des déplacements de population sont ici attestés par des traces archéologiques qui ne peuvent être attribuées à de simples échanges et présentent au contraire presque tous les traits d'une invasion culturelle majeure, mais la structure sociale de ces peuples des kurgans — en fait des guerriers très mobiles — a pu leur donner les moyens de coloniser avec succès de vastes territoires.

La théorie des kurgans est si séduisante qu'une multitude d'archéologues et de linguistes l'ont acceptée totalement ou en partie ; c'est l'hypothèse à laquelle se rallient l'*Encyclopaedia Britannica* et le *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse*. Non seulement cette solution replace les expansions indo-européennes dans un cadre qui répond aux attentes des spécialistes, mais, ce qui importe peut-être plus encore, elle fait provenir les Proto-Indo-Européens de la zone pontico-caspienne, territoire dont même les plus virulents anti-kurganistes admettent qu'il fut à tout le moins indo-iranien et ne subit aucune intrusion étrangère depuis le début du Néolithique. De fait, les opposants à la solution des kurgans ne contestent pas que la steppe pontico-caspienne abrita les premiers locuteurs indo-européens : ils allèguent seulement que le foyer proto-indo-européen dut être plus vaste que cette région, tout en reconnaissant par ailleurs qu'il n'existe pas de berceau de rechange auquel les archéologues pourraient rattacher toutes les cultures indo-européennes auxquelles ils sont confrontés. On pourrait être tenté d'adhérer sans réserve à cette solution des kurgans, tant elle semble s'étayer sur une argumentation plus économique ; pourtant, elle est tout de même critiquable, et les objections qu'elle soulève peuvent être résumées très simplement. D'une part, presque tous les arguments plaidant pour une invasion ou des transformations culturelles s'expliquent beaucoup mieux sans référence aux expansions des peuples des kurgans ; d'autre part, la plupart des indices évoqués jusqu'ici soit sont totalement contredits par d'autres, soit reflètent une incompréhension grossière de l'histoire culturelle de l'Europe orientale, centrale et septentrionale. Dans les deux chapitres suivants, nous examinerons de plus près toutes ces données afin de déterminer s'il est possible ou non de repérer un foyer indo-européen plus circonscrit.

7. L'archéologie des Proto-Indo-Européens

L'archéologie ne peut rien offrir de neuf à l'étude de la civilisation proto-indo-européenne. En effet, pour toute culture que les archéologues présentent comme susceptible de prétendre à la proto-indo-européanité, deux types d'arguments seulement sont proposés : les arguments compatibles avec le matériel linguistique ne fonctionneront jamais que comme des tautologies (en dépit de l'appui et de la validation externes qu'ils procureront) ; et les arguments incompatibles avec ce matériel conduiront toujours à se demander si la culture candidate ne doit pas être rejetée au profit d'une autre, plus conforme aux théories des linguistes.

Bruce Lincoln, 1981

Les données examinées jusqu'ici suggèrent que les locuteurs proto-indo-européens occupèrent la région comprise entre les rives du Dniepr, à l'ouest, et de l'Oural, à l'est, à une époque située entre le Ve et le IIIe millénaire avant notre ère. La plupart des spécialistes versés dans l'étude des premiers Indo-Européens, qu'ils soient linguistes ou archéologues, entérineraient sans doute cette conclusion, mais il suffit d'ajouter que ces deux fleuves étaient les limites extrêmes des territoires proto-indo-européens et que le foyer originel de ces populations se situait effectivement entre 30 et 50 degrés de longitude pour que ce consensus s'effondre aussitôt. Beaucoup estiment en effet que ces frontières doivent être repoussées vers l'ouest pour englober les aires de distribution de la culture TRB de l'Europe septentrionale, ainsi que de la culture de la Céramique Linéaire et de ses descendants dans l'Europe danubienne — l'acceptation de cette expansion contraignant en général à reléguer la région pontico-caspienne au rang de terre ancestrale des seuls Indo-Iraniens, tandis que d'autres pensent à l'inverse que les frontières orientales des Proto-Indo-Européens doivent être localisées au Kazakhstan plutôt que sur les berges de l'Oural. Néanmoins, quelle que soit la solution préférée, il est généralement admis qu'un examen attentif de la zone Dniepr-Oural, entre le Ve et le IIIe millénaire avant J.-C., devrait permettre de retrouver les traces des communautés proto-indo-européennes. Nous commencerons donc par passer en revue les données archéologiques afférentes à ce territoire, puis regarderons plus à l'est et à l'ouest, au chapitre suivant, pour déterminer les limites maximales des expansions proto-indo-européennes.

L'aube des Proto-Indo-Européens

Vers 9000 avant J.-C., le recul vers le nord des glaciers qui avaient couvert l'Europe durant la dernière glaciation modifia radicalement l'environnement de la région pontico-caspienne. Libérés de leurs précédentes aires de refuge, toutes sortes d'arbres colonisèrent les terres situées au nord de la mer Noire. En règle générale, la zone la plus méridionale forma une large bande occupée par une végétation essentiellement steppique, entremêlée d'arbres surtout confinés dans les vallées fluviales. Plus au nord poussa une steppe boisée incluant des forêts de bouleaux, de pins et de saules dans un premier temps, puis de noisetiers, et enfin d'ormes et de chênes au VIe millénaire avant notre ère. Les reconstructions linguistiques montrent que tous ces arbres sont attestés dans le lexique proto-indo-européen, bien que leur aire de distribution n'ait nullement été limitée à l'Ukraine et au sud de la Russie. La même chose peut être dite des animaux découverts sur les sites archéologiques de la région qui datent de cette période : parmi cette faune figurent des chiens, des sangliers, du bétail sauvage, des cerfs communs, des chevaux non domestiqués, des ours, des renards, des loups, des lynx, des castors et des lièvres, ainsi qu'un nombre égal d'espèces non reconstructibles à partir des langues indo-européennes, telles que des rennes ou des antilopes saïga. On peut supposer qu'une partie au moins de ces arbres et de ces animaux durent être désignés par des noms qui sont les ancêtres lointains des formes proto-indo-européennes ultérieures que nous connaissons : car on est forcé de postuler, dans le cas contraire, que les ancêtres mésolithiques des Proto-Indo-Européens abandonnèrent totalement un vocabulaire qu'ils avaient hérité de périodes antérieures, ce qui n'est guère probable. Si bien que l'on peut imaginer que, durant le Mésolithique, certaines des communautés établies sur les rives des grandes vallées fluviales qui s'étirent au sud de la Russie et en Ukraine parlaient probablement des langues d'où dériva plus tard le proto-indo-européen.

Le Mésolithique débute vers ~9000 et s'achève vers ~6000, date à partir de laquelle les populations originaires de la zone pontico-caspienne commencèrent à fabriquer des céramiques et à élever des animaux domestiques. Si l'on examine cette période mésolithique dans la perspective qui est la nôtre, on est tenté d'y rechercher un certain type d'uniformité culturelle qui laisse présager la formation ultérieure du groupe proto-indo-européen ; et, comme les données archéologiques dont on dispose consistent avant tout en des outils de pierre, la détermination des frontières culturelles reposera principalement sur l'analyse des formes de ces outils, de leurs méthodes de fabrication et de la distribution statistique des assemblages exhumés… Or, dans la plupart des territoires pontico-caspiens, les industries lithiques se caractérisent par la production de microlithes géométriques ou de minuscules lames de silex : dans la mesure où presque toutes les évolutions régionales postérieures semblent découler de cette base mésolithique, certains chercheurs ont associé cette large

distribution de microlithes géométriques à l'apparition subséquente de l'ethnie proto-indo-européenne dans cette même région. Mais la majorité des archéologues contemporains répugnent à imputer des identités ethno-linguistiques précises à ces vastes techno-complexes lithiques, et le paysage culturel est ici beaucoup plus complexe qu'il peut apparaître au premier abord.

L'aire la mieux étudiée de tout ce secteur géographique est l'Ukraine, où plus de 300 sites ont été attribués à au moins vingt cultures ou ensembles mésolithiques différents dont une moitié est datée du Mésolithique ancien (~9000-~7000) et l'autre du Mésolithique final (~7000-~6000). Deux territoires culturels majeurs peuvent être distingués : dans la zone septentrionale prédomine une industrie macro-microlithique qui a été parfois apparentée aux groupes Swidériens-Kunda de la Pologne et de la Baltique, tandis que les ensembles culturels de la steppe méridionale sont techniquement similaires à la tradition azilo-tardenoisienne de l'Europe occidentale — la domination des microlithes est ici écrasante, et ces outils partagent des traits qui les relient aussi bien au Danube et au Proche-Orient qu'à leurs prédécesseurs régionaux du Paléolithique final. Le type physique des occupants de cette zone méridionale, attesté par les ossements du cimetière de Voloshskoe et d'autres sites, est décrit comme «gracile et paléo-méditerranéen» : il contraste vivement avec la morphologie plus robuste de type cro-magnoïde qui est habituellement associée à la steppe boisée du nord, et qui semble se répandre dans la steppe herbeuse méridionale vers la fin du Mésolithique.

Les fouilles pratiquées dans cette région pontico-caspienne montrent que l'habitat était presque exclusivement concentré dans les vallées fluviales et autour de lacs aujourd'hui asséchés. L'économie locale étant fondée sur le triptyque chasse/pêche/cueillette, les populations durent être à la fois peu nombreuses et dispersées : seuls quelques sites privilégiés purent accueillir des communautés plus importantes en procurant des pêches particulièrement abondantes. Tel semble avoir été le cas, notamment, des rives du Dniepr inférieur, où les nécropoles mésolithiques de Vasilevka et de Voloshskoe comptent près de 90 tombes — les corps, parfois colorés ou accompagnés d'ocre et généralement ensevelis en position repliée sur le côté, sont presque toujours ceux d'adultes âgés de 35 ans environ, qui semblent souvent avoir péri dans des circonstances violentes : les nombreuses blessures par flèches témoignent peut-être de l'ardeur des convoitises que suscitèrent ces berges si poissonneuses.

L'archéologie atteste que ces communautés mésolithiques étaient nettement antérieures aux cultures indo-européennes : elles se caractérisent par un type d'organisation sociale qui ne ressemble guère au genre de société que l'étude des langues indo-européennes permet de reconstruire. On voit donc, de nouveau, à quel point il est déraisonnable de prétendre faire remonter les Proto-Indo-Européens au Mésolithique, sans même parler du Paléolithique — car de tels changements survinrent à l'issue de l'âge glaciaire qu'il est vraisemblable que nombre de

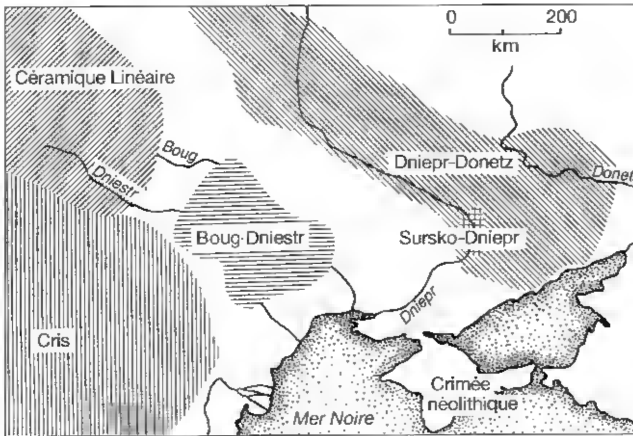
termes relatifs à l'environnement n'apparurent qu'au cours de la période mésolithique. Comme il convient de noter, aussi, que le caractère fondamentalement composite — du point de vue du type physique, comme au plan culturel — des populations et des civilisations mésolithiques devrait suffire à dissiper l'illusion pour le moins simpliste qui consiste à attribuer une quelconque pureté raciale ou ethnique aux Indo-Européens.

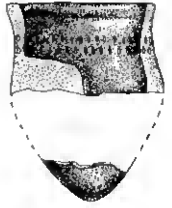
L'émergence de la société proto-indo-européenne

Comme on l'a indiqué au chapitre 4, le vocabulaire proto-indo-européen reflète un type d'économie qui n'est attesté en Eurasie qu'à partir du Néolithique. En gros, cette économie, centrée sur l'exploitation des animaux domestiques et associée aux premières traces de villages, apparut dans la région pontico-caspienne aux alentours du VIe millénaire avant notre ère ; et, selon la plupart des archéologues, la domestication du cheptel, l'agriculture, la poterie et toutes les autres activités caractéristiques des premières communautés agricoles n'auraient pas ici une origine indigène : elles auraient été introduites à partir d'une source extérieure.

L'hypothèse d'une expansion de la néolithisation à partir du sud-ouest est surtout corroborée par l'étude des origines de la culture dite du Boug-Dniestr, qui est connue grâce à une cinquantaine de sites localisés principalement sur le cours méridional du Boug, auxquels s'ajoutent dix autres sites proches des rives du Dniestr. Dès la fin du VIIe millénaire avant notre ère, commencent en effet à apparaître dans ce secteur des indices de domestication (porcs, bœufs, etc.) dans des habitats typiques, à tous les autres égards, des sociétés de chasseurs-pêcheurs : les villages sont de petite taille, le site le plus important, qui comprend neuf huttes, se trouvant sur l'île de Baskov ; la pêche et la chasse (au cerf, au chevreuil ou au sanglier) jouent encore un rôle primordial ; et la technologie lithique s'enracine si fermement dans la période mésolithique antérieure que d'aucuns y ont vu le signe d'une remarquable continuité régionale ; enfin des poteries peuvent apparaître à partir du VIe millénaire. La présence de ce cheptel domestique, sur ces sites du Boug-Dniestr, a été généralement attribuée à l'influence stimulante des communautés agricoles établies plus à l'ouest ; et l'adoption de la poterie a été tenue elle aussi pour un trait emprunté à des populations voisines qui auraient pratiqué l'agriculture.

En apparence, une légère immigration en provenance de l'ouest et l'acculturation subséquente de la population indigène stimulèrent la création de cette culture du Boug-Dniestr : l'apparition combinée, à la fin du VIe millénaire, de la culture de Criş au sud-ouest du Dniestr et de la culture de la Céramique Linéaire au nord de ce même fleuve montre que les populations agricoles balkaniques avaient poursuivi leur expansion jusqu'aux marges du Pont-Euxin. Or, la technique de fabrication et les motifs décoratifs de la poterie découverts sur ces sites du Boug-Dniestr ressemblent tant à ceux des Balkans qu'une conclusion s'impose : on ne peut qu'être







86-88. Premières cultures néolithiques de la région ouest-pontique.
A droite apparaissent une poterie en argile et un vase en pierre de la culture de Sursko-Dniepr.

d'accord avec Pavel Dolukhanov et les autres archéologues qui attribuent cette culture du Boug-Dniestr à des chasseurs-cueilleurs qui auraient soit adopté la technologie et l'économie néolithiques de leurs voisins, soit emprunté ces innovations à des petits groupes de fermiers qui se seraient répandus dans la région forestière du Dniestr et au-delà, à partir de territoires à plus fort potentiel agricole.

Ces interactions entre les Balkans et cette région ouest-pontique, éventuellement accompagnées de migrations, s'intensifieront encore au cours de la période suivante de développement culturel ; nous reviendrons sur ce point lorsque nous parlerons de la culture chalcolithique de Tripolye.

A l'est de cette culture du Boug-Dniestr, une économie similaire (chasse-pêche-cueillette/introduction de la poterie/domestication des animaux) se développa également autour du Dniepr moyen : c'est là que se trouvent les sites mal connus de l'ensemble dit de Sursko-Dniepr. Établies sur les îles du Dniepr et occupant de petits habitats regroupant des huttes semi-souterraines, les populations sursko-dnieprennes dépendaient elles aussi largement de la chasse et de la pêche tout en commençant peut-être à disposer de bovidés domestiqués. Des récipients, en argile ou en pierre, caractérisent également cette culture, tandis que la continuité de l'industrie lithique, par rapport à la phase mésolithique précédente, milite de nouveau en faveur de l'hypothèse de contacts à longue distance et de l'adoption de certains traits néolithiques par des populations comptant une majorité de chasseurs-cueilleurs. Bien qu'on ne dispose pas de datation absolue, des corrélations sont généralement admises entre cet ensemble culturel et d'autres sites qui remontent au VI[e] millénaire avant notre ère. L'apparition de la poterie et éventuellement de la domestication chez les chasseurs-cueilleurs de la presqu'île de Crimée serait également contemporaine de ces développements.

Il semblerait donc que les populations mésolithiques originaires de ces territoires compris entre le Dniestr, à l'ouest, et le Dniepr inférieur et la Crimée, à l'est, aient peu à peu adopté des traits néolithiques. Non seulement les fondements mésolithiques de ces premières civilisations néolithiques sont largement associés aux cultures mésolithiques plus méridionales, mais l'antériorité chronologique et la proximité géographique des communautés agricoles voisines des Balkans et de la Moldavie donnent à penser que la néolithisation économique résulta ici d'une expansion dont le point d'origine devrait être recherché à l'ouest de la culture du Boug-Dniestr. Toutefois, on ne saurait en conclure pour autant qu'un processus de diffusion identique s'exerça également du sud du Boug vers le Dniepr et la Crimée, car ces deux régions sont séparées par plusieurs centaines de kilomètres : nous verrons plus loin en quoi cette question est d'importance décisive pour la détermination du foyer quand nous nous intéresserons aux origines des cultures néolithiques de la Volga et de la région caspienne.

Au début du Ve millénaire avant J.-C. apparut en Ukraine la culture néolithique dite du Dniepr-Donetz. Cette civilisation, qui compte parmi les plus étendues de la région pontico-caspienne, est connue grâce à plus de 200 sites.

Localisée initialement dans la zone comprise entre le Dniepr moyen et le nord du Donetz, elle s'étend par la suite dans presque toutes les directions, et paraît absorber d'autres ensembles néolithiques locaux. Les villages liés à cette culture, quoique imparfaitement explorés, tendent à reproduire le schéma classique huttes semi-souterraines/habitat dispersé. Les céramiques, d'abord à fond pointu, sont finalement remplacées par des céramiques à fond plat. Les industries lithiques, quant à elles, s'inscrivent dans le prolongement des formes macro-microlithiques de la période mésolithique antérieure, bien que des outils en silex de plus grande taille et les haches en pierre polie se multiplient dans les dernières périodes, à mesure que disparaissent les microlithes. Enfin, les activités économiques sont centrées presque exclusivement sur la pêche et la chasse dans un premier temps (les proies étant des bovidés sauvages, des élans, des cerfs, des chevreuils, des sangliers, des onagres, des renards, des chats sauvages, des lièvres et des ours) ; puis la population semble augmenter dans les phases ultérieures, cet essor démographique s'accompagnant d'une avancée vers les steppes méridionales ; enfin les phases terminales témoignent d'une importance croissante des animaux domestiques (bovidés, porcs, chiens et peut-être chevaux), en même temps que l'agriculture commence à se développer. Mais cette culture du Dniepr-Donetz, bien plus que par ses habitations, est surtout connue par une trentaine de nécropoles, qui abritent quelque 800 sépultures. Les tombes consistent en général soit en des excavations allongées où reposent de deux à douze squelettes disposés en rangs, soit en de vastes fosses collectives (mais les inhumations individuelles étaient aussi pratiquées). Les défunts sont étendus sur le dos et orientés dans des directions variables, tandis que leur corps est souvent parsemé d'ocre, conformément à la coutume des périodes postérieures. Bien que les offrandes funéraires

ne comportent guère de céramique, elles incluent fréquemment des objets utilitaires ou décoratifs tels que des outils de silex ou des colliers de coquillages, de pierres, de dents de cerfs, de dents de poissons ou même, beaucoup plus rarement, des objets de cuivre. Le plus célèbre de ces cimetières — celui de Mariupol, près de la mer d'Azov — contient 122 tombes : en plus des présents funéraires mentionnés plus haut, on y a découvert des objets exotiques tels que des haches en porphyre et des anneaux de cuivre, qui révèlent tous l'existence de relations d'échange avec le Caucase ; le nombre de ces offrandes s'accroissant légèrement durant les périodes finales, certains archéologues y ont vu l'indice d'une complexification sociale progressive, liée au développement de l'agriculture et de l'élevage.

Ces tombes fournissent en outre de précieux renseignements sur le type physique des hommes de cette civilisation. La plupart des auteurs définissent ces populations comme des Cro-Magnon tardifs, plus massifs et plus robustes que les peuples méditerranéens graciles du Néolithique balkanique : la taille moyenne des hommes est de 1,72 mètre — une assez haute stature dans le contexte néolithique.

Divers traits de cette culture — ce type physique associé à une position d'inhumation en décubitus dorsal, la continuité que l'on constate avec l'industrie macro-microlithique précédente, et, enfin, l'occurrence de céramiques décorées comme celles des cultures subnéolithiques de la zone forestière septentrionale — ont donné à penser que ces populations pouvaient provenir du nord de l'Ukraine. L'éminent archéologue ukrainien Dmitry Telegin, par exemple, rattache les représentants de cette civilisation à une vaste aire culturelle qui aurait occupé toute la zone comprise entre la Vistule polonaise, à l'ouest, et le Dniepr, au sud-est, et nous verrons plus loin en quoi ce territoire pourrait servir à marquer les limites du foyer proto-indo-européen ; mais il faut noter également qu'Alexander Formozov assigne une origine essentiellement « méridionale » à la culture du Dniepr-Donetz : selon lui, rien ne permettrait de relier cette civilisation aux cultures subnéolithiques plus septentrionales, et de récentes études du type physique ont aussi accrédité l'hypothèse d'une provenance méridionale (Caucase ? zone sud-caspienne ?).

Sur le Don inférieur se développa aussi une culture néolithique locale qui tire son nom du site bien stratifié de Rakushechny Yar. Plusieurs datations au radiocarbone pratiquées sur ce site montrent que les céramiques y apparurent entre ~5000 et ~4500 au sein d'une population de chasseurs-pêcheurs se convertissant progressivement à l'élevage.

A l'est du Don, les plus anciennes cultures néolithiques commencent à peine à être intégrées à un schéma explicatif global : tout le mérite de cette intégration revient aux archéologues soviétiques, qui ont considérablement accru notre connaissance des steppes et des forêts steppiques orientales au cours des dernières décennies. Jusqu'à une date récente, ces civilisations n'étaient guère connues que par de nombreuses découvertes dispersées de poteries et de silex dans les dunes du bassin moyen et inférieur de la Volga. L'absence de fouilles à grande échelle pratiquées

dans des strates culturelles sûres interdisant ici toute datation précise, ces vestiges étaient généralement attribués à des campements de chasseurs-cueilleurs subnéolithiques qui auraient emprunté ces céramiques à leurs voisins occidentaux ou sud-orientaux. Or, bien que cette interprétation reste pertinente pour beaucoup de petits campements, on dispose aujourd'hui de plus en plus de données qui suggèrent que des civilisations beaucoup plus complexes et intéressantes qu'on ne l'imaginait précédemment s'épanouirent aux marges extrême-orientales de l'Europe durant le Néolithique — et leur existence soulève des problèmes particulièrement épineux quant aux origines des Indo-Européens.

Dans la région pré-caspienne, et des monts Oural, au nord, à la dépression de Manytch, à l'ouest, la culture de Seroglazovo se développa des deux côtés de la Volga. Attestée par près de 100 sites, qui ne sont, pour la plupart, connus que par des trouvailles de surface, cette culture a produit des poteries de forme ovoïde aussi bien que des outils lithiques clairement apparentés au Mésolithique. Ses sites sont presque toujours localisés sur des berges fluviales ou lacustres, détail qui s'explique par le passé hydrologique de la région : les cours d'eau y étaient jadis beaucoup plus nombreux que de nos jours, et la mer Caspienne recouvrait des territoires aujourd'hui marécageux ou deltaïques, qui marquent du reste la limite méridionale de cette civilisation. Les datations au radiocarbone de la transgression maximale de la Caspienne indiquent que la culture de Seroglazovo remonte au VIIe ou au VIe millénaire avant notre ère[35].

Plus au nord, principalement dans les steppes boisées de la Volga moyenne et, vers l'est, jusqu'aux contreforts méridionaux de l'Oural, ont été aussi découverts de



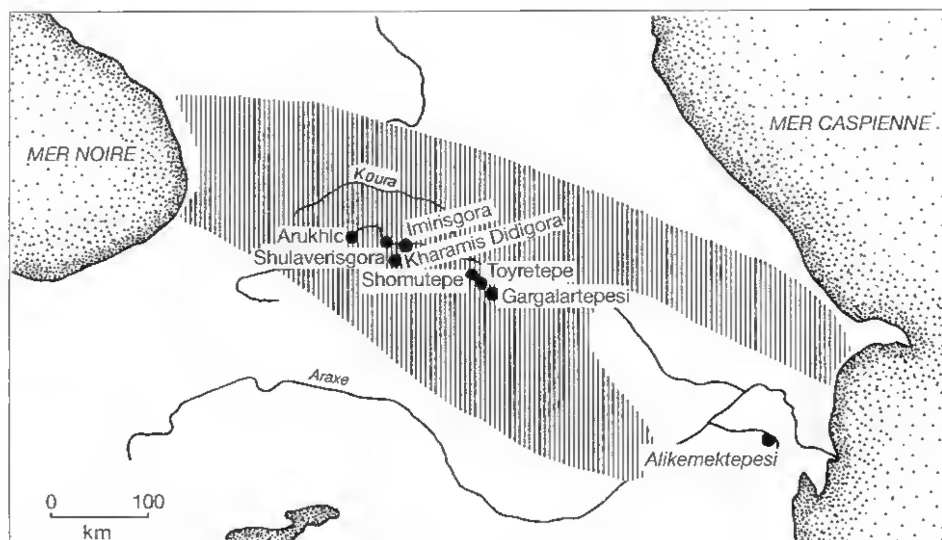
89. Premières cultures néolithiques de la Caspienne et du sud des monts Oural.

nombreux sites néolithiques qui ne sont fouillés que depuis peu (culture d'Agidel) : des traces récurrentes de vases ovoïdes ou de traditions lithiques rappelant le Mésolithique sont associées ici à des indices d'exploitation d'un cheptel domestique.

L'économie de ces sites orientaux était fondée à la fois sur la chasse-pêche et sur l'élevage. Les ossements de gibier incluent les proies habituelles qui se retrouvent dans la majeure partie de l'Europe, et dont témoigne le vocabulaire proto-indo-européen. Selon Gerard Matyushin et Aida Petrenko, la faune domestiquée comprenait des chevaux — c'était souvent l'espèce dominante —, des bovidés et des ovicapridés (à l'exclusion des porcs). Mais les datations au radiocarbone sont aussi rares que controversées, car elles indiquent que la néolithisation commença ici dès le VIe millénaire avant notre ère, si ce n'est plus tôt.

Les archéologues russes qui ont débattu des origines de ces sites de l'extrémité orientale du Néolithique européen ont souvent tourné leur attention vers le sud-est où sont attestées les plus anciennes traces de domestication animale de l'Ancien Monde : notamment vers la bordure sud-orientale de la Caspienne et au-delà. Plusieurs données les y ont incités. Nous avons déjà vu, tout d'abord, que les premières communautés agricoles de la zone ouest-pontique ne sont pas antérieures au VIe millénaire ; si bien qu'il est très difficile d'imputer les premiers cheptels domestiques apparaissant sur les steppes boisées orientales à un stimulus si lointain, et manifestement trop tardif. Ensuite, les traces les plus reculées d'exploitation du mouton sur ces sites orientaux suggèrent des contacts directs avec les aires originelles de domestication de cet animal dans le Proche-Orient, car les archéologues russes estiment que le mouton n'est pas originaire de la région Volga-sud de l'Oural. Enfin, la série de céramiques ovoïdes précitées s'apparente aux plus vieilles poteries du sud-est de la Caspienne, qui semblent dater du VIIe millénaire. C'est pourquoi il vaut mieux postuler que l'économie néolithique se propagea ici à partir de l'Asie centrale : non seulement cette hypothèse explique comment les premières cultures néolithiques sont apparues dans l'ensemble Volga-Oural, mais elle permet également d'associer historiquement les populations les plus orientales de la région pontico-caspienne à leurs voisines asiatiques. Ce modèle, néanmoins, soulève des difficultés qui ne peuvent être passées sous silence ; car les premiers sites néolithiques en grotte du sud de la Caspienne (par exemple, les grottes de Djebel, de Dam-Dam Chashma et de Belt) sont à la fois très éloignés l'un de l'autre et séparés par de vastes déserts : même si ces régions n'ont été fouillées que sommairement, les jalons qui auraient dû les relier au nord de la Caspienne et au sud des monts Oural n'ont pas encore été découverts. Il convient donc d'éviter les généralisations trop hâtives : tout ce que l'on peut dire pour le moment, c'est que cette question des éventuelles origines sud-caspiennes de la néolithisation de la zone Volga-Oural est âprement discutée[36].

Mais il se peut, aussi, que l'économie néolithique, et notamment l'exploitation des ovicapridés, se soit diffusée à travers le Caucase. Car les datations au radiocar-



90. Sites néolithiques et chalcolithiques de la région du Caucase. Les montagnes du Caucase sont indiquées par des hachures.

bone qui ont été effectuées dans les établissements néolithiques-énéolithiques de Toyretepe, Gargalartepesi, Shulaverisgora, Imirisgora, Kharamis Didigora et Arukhlo I renvoient toutes à la période du VI[e] millénaire avant notre ère, bien que le site de Shomutepe soit daté du VII[e] millénaire. Les faunes découvertes sur ces sites comprennent au moins 50 % d'ovicapridés, suivis par les bovidés, puis par les porcs. Dans la mesure où le mouton est manifestement absent du Mésolithique pontico-caspien, le Caucase pourrait donc être une source d'introduction un peu plus proche que les cultures néolithiques des Balkans, d'autant plus que cet animal n'est pas attesté sur les sites mésolithiques de la Géorgie ; chose remarquable, les premiers moutons que l'on trouve dans la région steppique située entre le Don et l'Oural sont de grande taille, et diffèrent notablement de ceux qui sont originaires des Balkans, alors qu'ils ressemblent tout à fait aux spécimens présents dans les sites néolithiques du Caucase. On ne peut pas encore affirmer qu'il y ait une relation entre le Caucase et la steppe, mais le fait est qu'on rencontre dans le Caucase septentrional (le Daghestan) des sites néolithiques dès le VII[e] millénaire avant J.-C. Malheureusement, comme nous l'avons dit, l'étude de ces sites n'a pas encore confirmé cette hypothèse.

Bien que le démarrage de l'économie agricole dans la région pontico-caspienne demeure, dans le détail, un problème majeur, on peut faire quelques remarques générales. Le matériel archéologique indique clairement que des groupes importants de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs vivaient dans cette région et s'étaient assez bien adaptés à leur environnement : les vastes cimetières du Dniepr inférieur en

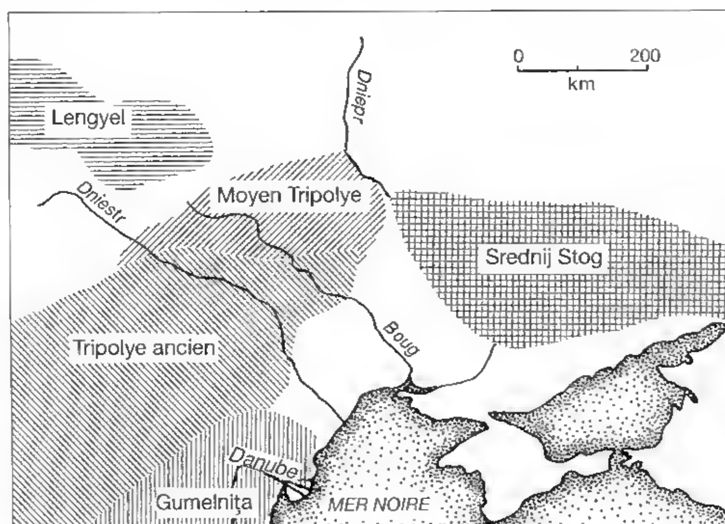
témoignent, mais cette observation vaut aussi pour maints autres sites pontico-caspiens. L'adoption progressive de la céramique, puis l'exploitation éventuelle de tel ou tel animal domestique associée à des traces de cultures, corroborent tout à fait le tableau d'une transformation économique essentiellement graduelle, menée à bien par des populations autochtones qui intégrèrent divers artefacts étrangers dans leur culture, en fonction de leurs besoins. Ici, des indices de colonisation paysanne intrusive comparables à ceux qu'on découvre dans les Balkans ne sont manifestes qu'aux frontières de certaines cultures agricoles, telles celles de Criş, de la Céramique Linéaire, et de Tripolye. Or, ce secteur marque la limite orientale de toute « vague d'avancée » postulée, et aucune preuve d'extermination de communautés indigènes, ou d'absorption par des fermiers venus d'ailleurs, n'a été découverte au-delà de ces territoires : c'est particulièrement évident pour les sites néolithiques les plus orientaux — lesquels, il faut le souligner, sont séparés des cultures dérivées des Balkans par plus d'un millier de kilomètres. On doit donc en conclure que la corrélation qu'on peut établir entre les Indo-Européens et la région pontico-caspienne plaide pour des populations d'origine européenne plutôt que pour des groupes qui seraient arrivés de l'Asie occidentale au début du Néolithique.

L'éventualité d'une introduction multidirectionnelle de l'économie et de la culture néolithiques dans la région pontico-caspienne a des implications linguistiques évidentes. *A priori*, postuler l'existence d'une relation historique directe entre le Proche-Orient et cette région par l'intermédiaire de l'Asie centrale ou du Caucase peut paraître expliquer commodément la diffusion de certains mots liés au nouveau mode de production. Cette hypothèse permet certes de rendre compte de quelques-unes des similitudes apparentes que l'on constate entre le proto-indo-européen et divers termes proche-orientaux afférents à l'élevage et à l'agriculture, mais elle n'en soulève pas moins un autre problème : dans la mesure même où les données présentées jusqu'ici semblent indiquer que la région qui nous occupe a subi des influences néolithiques d'origine balkanique à la fois dans sa partie caucasienne et à l'est de la Caspienne, il est en effet extraordinairement difficile de comprendre comment une même terminologie a pu se diffuser ou *a fortiori* apparaître simultanément à l'est et à l'ouest de cette même région. En fait, l'hypothèse de la néolithisation de ce secteur à partir d'une source double ou triple contraint à imputer l'apparente uniformité de la terminologie agricole indo-européenne à d'autres processus. On peut soit penser que des groupes linguistiquement apparentés ont fini par partager un vocabulaire identique à l'issue d'un long processus de convergence qui aurait affecté les diverses communautés pontico-caspiennes, soit imaginer qu'une population précise a pris un certain ascendant sur l'ensemble de la région en assimilant des voisins parlant des langues différentes ; et, dans ce dernier cas, postuler que cette assimilation s'est produite durant le Chacolithique, qui marque la fin de la période où nous pouvons légitimement situer une communauté parlant le proto-indo-européen.

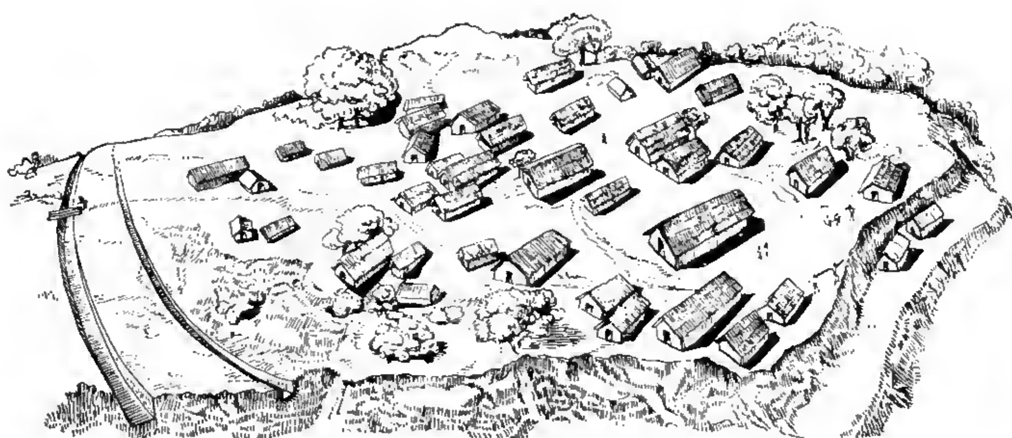
La période chalcolithique dans l'ouest de la région pontique

Le Chalcolithique, ou Énéolithique, désigne une phase intermédiaire de la préhistoire, qui se caractérise par l'introduction du cuivre dans la technologie néolithique. Précisons néanmoins que cette distinction est superficielle : des objets en cuivre (comme des perles ou des poinçons) apparaissent en effet dans des civilisations traditionnellement dites néolithiques ; et même dans la période chalcolithique, de nombreuses cultures qui faisaient usage du cuivre ne donnaient pas à ce métal une place prépondérante dans leur industrie. Toujours est-il que, dans de nombreuses sociétés, l'apparition d'un métal nouveau correspond souvent à la formation de vastes réseaux d'échange et à l'émergence d'un système social plus hiérarchisé — voire (en Europe du moins) à l'essor d'activités guerrières, à l'apparition d'une architecture défensive, ainsi qu'au développement d'une économie de plus en plus pastorale, liée à la domestication du cheval et à l'usage de véhicules à roues. Les données lexico-culturelles des parlers indo-européens dirigent de fait notre attention sur le Chalcolithique, qu'on suppose en outre correspondre à la dernière phase proto-indo-européenne.

Durant cette période, la frontière occidentale de la zone pontico-caspienne est délimitée par plusieurs cultures distinctes. Au sud-ouest, vers le Danube, la civilisation de Gumelniţa, localisée à l'ouest de la Bulgarie et de la Roumanie, témoigne d'une continuité indéniable avec l'évolution culturelle des Balkans au cours du Néolithique. C'est pourquoi on peut lui attribuer une identité non indo-européenne, car sinon il faudrait supposer une origine indo-européenne à l'ensemble des Balkans, théorie dont nous avons déjà montré l'invraisemblance.



91. Les cultures chalcolithiques dans l'ouest de la région pontique.



92. Reconstitution d'un établissement Tripolye.

A l'ouest proprement dit, la civilisation majeure qu'on trouve à la périphérie des populations pontico-caspiennes du Chalcolithique est celle de Tripolye, variante occidentale du continuum Cucuteni-Tripolye qui s'étendait de la Roumanie à l'Ukraine et s'est perpétué durant 1 500 ans. On a mis au jour, rien qu'en Ukraine, près de 1 000 sites qui témoignent de cet horizon — sites dont la taille varie du petit hameau constitué d'une douzaine de maisons à la vaste agglomération comportant des centaines d'habitations. On examinera au chapitre suivant l'évolution de cette culture au Chalcolithique, période marquée par le caractère de plus en plus défensif des établissements sédentaires, et par des contacts de plus en plus soutenus entre les porteurs de cette civilisation et leurs voisins orientaux.

Nous nous en tiendrons pour l'instant à la question des origines de l'horizon de Cucuteni-Tripolye. Si certains archéologues ont avancé qu'il s'était formé à partir de la culture locale du Boug-Dniestr qui l'avait précédé, les données qui se sont accumulées dans les dernières décennies font désormais pencher les spécialistes pour une origine balkanique. Cette civilisation apparaît en effet pour la première fois en Roumanie, où la phase Pré-Cucuteni I remonte à environ ~5000, tandis que les sites les plus anciens présentent maintes ressemblances avec ceux de la culture de Boian (située également en Roumanie), tant pour l'architecture, la poterie ou les figurines, que pour l'industrie lithique et l'économie. C'est vraisemblablement à partir de ce territoire que l'horizon de Cucuteni-Tripolye s'est développé vers l'est, dans la région du Prout et du Boug méridional, où l'émergence des sites Tripolye date d'environ 4500 avant J.-C. Cette culture s'est par la suite répandue vers le nord-est, autour du Dniepr, et vers le sud, le long des côtes nord-occidentales de la mer Noire. Si les gens de Cucuteni-Tripolye avaient tout d'abord gagné l'Ukraine, ils auraient, selon toute

évidence, atteint l'ancien territoire de la culture du Boug-Dniestr ; mais les différences frappantes qui les séparent de cette dernière civilisation font généralement penser que les populations de Tripolye, plus avancées au plan agricole, avaient absorbé les peuples précédents. Il semble donc que cet horizon culturel, tout comme la civilisation de Gumelniţa située plus au sud, se soit développé à partir du grand ensemble du Néolithique balkanique, où nous avons de bonnes raisons de ne pas chercher nos Proto-Indo-Européens.

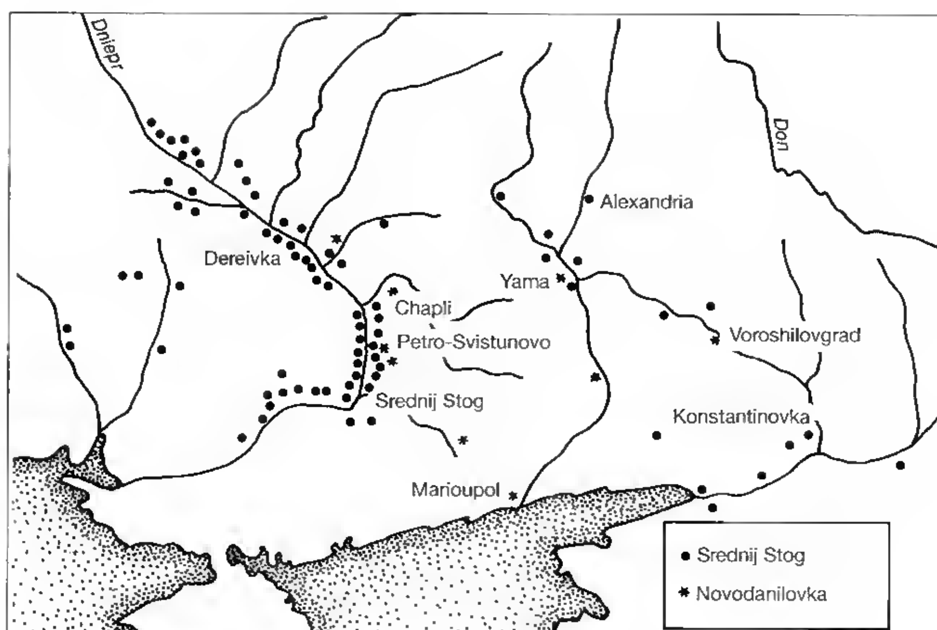
Au nord de la civilisation de Tripolye, à la frontière nord-ouest entre l'Ukraine et la Moldavie, les cultures TRB et de Lengyel caractérisent la période chalcolithique. Ces deux civilisations occupant des territoires fort importants, qui correspondent à l'émergence ultérieure de l'horizon de la Céramique Cordée (supposé indo-européen), il n'y a par contre aucune raison *a priori* de les exclure de l'ensemble proto-indo-européen. On examinera du reste, au chapitre suivant, leurs relations avec la région pontico-caspienne.

Le Chalcolithique ancien dans la steppe pontique, aride et boisée

Venons-en aux cultures chalcolithiques dont on peut vraisemblablement rechercher les origines dans les populations indigènes de la zone pontico-caspienne : ce sont elles auxquelles on peut le plus légitimement attribuer une identité indo-européenne.

Les civilisations pontico-caspiennes du Chalcolithique émergent autour de 4500 avant J.-C., et se développent ensuite pour former vers ~2500 (voire plus tôt) des cultures du Bronze ancien. Ces datations correspondant presque exactement à la phase que l'on suppose proto-indo-européenne, et comme cette période précède directement l'émergence de populations indo-européennes différenciées, elle mérite qu'on l'examine plus attentivement que la précédente. Nous nous attacherons plus particulièrement aux aspects de la culture matérielle et des pratiques rituelles qui semblent correspondre le mieux avec ce que l'on peut reconstruire de la société indo-européenne.

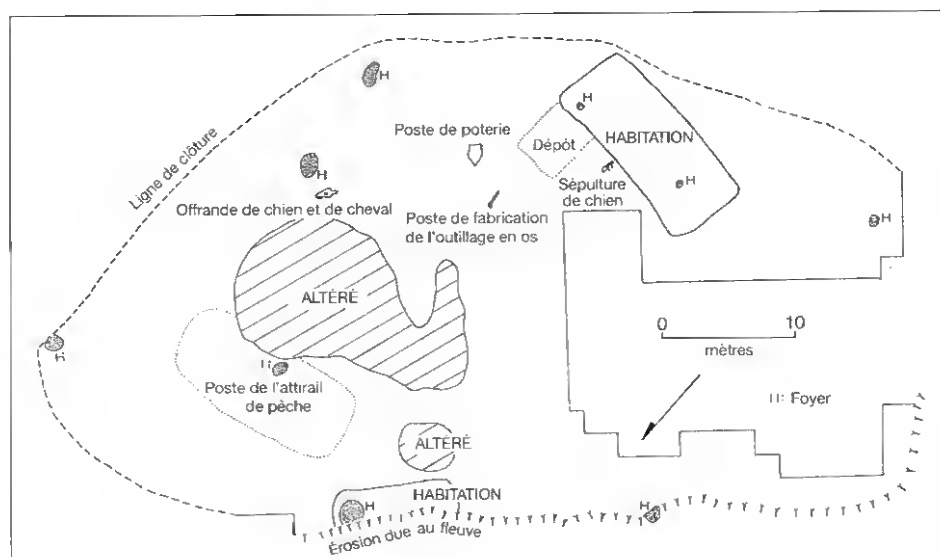
D'une façon générale, l'ensemble des cultures que nous allons examiner se sont développées, dans la région pontico-caspienne, à partir de leurs antécédents néolithiques, mais le détail des différentes filiations reste pour l'instant controversé. Les premières civilisations chalcolithiques sont un ensemble d'entités indépendantes qui sont toutes différenciées dans la nomenclature archéologique, mais présentent de nombreux traits communs suggérant qu'elles ont eu des contacts anciens, ou des liens génétiques sous-jacents. On y distingue les cultures de Srednij Stog, de Novodanilovka, et de Mikhajlovka I-Kemi Oba à l'ouest, et celles de Samara, de Khvalynsk et de l'Oural méridional à l'est. Parallèlement, des civilisations néolithiques comme celle du Dniepr-Donetz se sont maintenues dans certaines régions



93. Distribution des cultures de Srednij Stog et de Novodanilovka.

jusqu'au Chalcolithique ancien : elles ont donc coexisté avec les cultures chalcolithiques proprement dites, avant d'être ultérieurement assimilées. A la fin de cette période. vers 3500-2500 avant J.-C., la majeure partie de la région pontico-caspienne est occupée par l'horizon de Yamnaya (« Tombes à Fosses ») ; et les populations qui succèdent à cette civilisation émergent à une époque où l'on situe traditionnellement l'apparition de locuteurs indo-européens aux parlers déjà différenciés. C'est pourquoi les archéologues qui pensent que la région pontico-caspienne est le seul foyer possible des Indo-Européens font remonter au Chalcolithique leurs toutes premières migrations.

La civilisation de Srednij Stog est de loin l'ensemble chalcolithique le mieux documenté archéologiquement de tous ceux de la région. Une centaine de sites ont été mis au jour, essentiellement localisés autour du Dniepr moyen, mais aussi plus à l'est, jusqu'au Donetz et au Don inférieur. Les étalonnages au radiocarbone, ainsi que les concordances temporelles que l'on a relevées avec la culture de Tripolye, dont les datations sont plus précises, indiquent que cette civilisation s'est développée vers 4500-3500 avant J.-C. La culture de Srednij Stog offre peu de traces d'établissements sédentaires ; l'agglomération de Dereivka, située au bord du Dniepr moyen, est de loin la plus importante. D'une superficie de plus de 2 000 mètres carrés, elle était délimitée par une sorte de clôture, et regroupait diverses habitations, des espaces de travail, ainsi que des aires réservées aux activités rituelles. Les mai-



94. Plan du site Srednij Stog de Dereivka. Les hachures indiquent des terrains très altérés, où les fouilles n'ont pu être menées correctement.

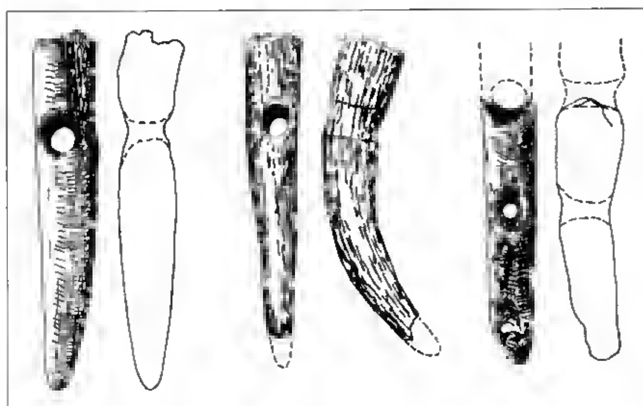
sons y sont de forme rectangulaire et légèrement enfouies dans le sol, la plus grande mesurant treize mètres sur six ; à l'intérieur, on a retrouvé des foyers. On a de plus mis au jour à Alexandria des huttes semi-souterraines, et à Konstantinovka, au bord du Don inférieur, des maisons de surface qui sont similaires à celles de Dereivka. On y a trouvé les traces de diverses activités, en particulier un emplacement où l'on réparait le matériel de pêche et où l'on préparait le poisson, un atelier de potier, ainsi qu'un espace consacré à la fabrication de l'outillage en os. Outre ces activités séculières, il est clair qu'on s'y est aussi livré à quelque forme de rituel : on y a en effet exhumé une aire où étaient déposés une tête d'étalon et des ossements qu'on a identifiés comme étant ceux de la patte gauche d'un cheval, ainsi que les dépouilles de deux chiens et une figurine en forme de sanglier ; enfin, on a découvert, sous le mur d'une maison, une fosse où un chien avait été enseveli.

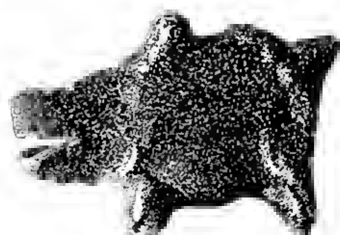
Quant à l'économie de la civilisation de Srednij Stog, elle reposait à la fois sur l'élevage, l'agriculture, la chasse et la pêche. Les recherches qu'on a menées sur la faune domestique à partir des squelettes trouvés dans cinq sites, indiquent que le cheptel se composait de chevaux, de moutons et de chèvres, de bœufs, de porcs et de chiens. Le cheval était employé tant comme denrée comestible (ce dont témoignent les traces d'abattage, notamment sur les jeunes mâles) que pour le transport. Des porte-mors en bois de cervidé, servant à fixer le harnais dans la bouche de l'animal, ont en effet été exhumés à Dereivka, mais aussi sur d'autres sites de Srednij Stog, et les dents des chevaux présentent des marques caractéristiques causées par le mors ; on peut supposer

que, pour diriger les troupeaux de chevaux, les hommes devaient eux-mêmes monter à cheval. Par contre, les archéologues ne pensent pas que ces animaux aient pu servir de bêtes de trait : de fait, leur petite taille (136 centimètres au garrot en moyenne), et l'absence d'un harnais adapté, ont vraisemblablement fait des premiers chevaux domestiques une espèce mal pourvue pour la traction des charrettes ou des chariots de bois, dont on identifie les premières traces au Chalcolithique, et qui pesaient fort lourd. Si le cheval a sans doute constitué une révolution dans le transport en accroissant la mobilité de la population de Srednij Stog, on peut tout de même se demander s'il a pu, à lui seul, répondre aux exigences d'un véritable nomadisme, reposant sur l'exploitation cyclique (sur une base annuelle) des pâturages de la steppe. Le mouton était certes parfaitement adapté aux conditions du terrain, mais la présence du porc sur les sites de Srednij Stog suggère un mode de vie plutôt sédentaire — même si la population réunissait toutes les exigences techniques et économiques nécessaires à un pastoralisme nomade spécialisé. Il est toujours très difficile d'évaluer la part respective de l'élevage et de l'agriculture sur les sites préhistoriques : on a découvert à Dereivka six moulins à bras et une douzaine de meules qui montrent qu'on y préparait des aliments végétaux (ce qui n'exclut pas qu'il ait pu s'agir de plantes sauvages), mais les archéologues ukrainiens n'en pensent pas moins que l'élevage constituait la ressource économique essentielle, même si la présence de blé, d'orge, de millet et de pois est attestée sur les sites. La faune sauvage représentait une autre ressource : on y chassait une grande variété d'espèces, qui sont attestées à travers toute l'Europe. Le gibier principal se composait de cerfs, chevreuils, élans et sangliers, ainsi que de castors et de loutres — qui nous rappellent que ces sites se trouvaient près des fleuves — mais les restes fauniques nous apprennent qu'on y chassait aussi le blaireau, le loup, le renard et le lièvre. Quant aux oiseaux, on a retrouvé des traces de colvert, de pilet, d'oie, de foulque et de sarcelle. Enfin, la pêche jouait clairement un rôle dans l'économie : la découverte à Dereivka de plombs de filet, d'hameçons et de restes de poissons confirme qu'on y exploitait le silure, la perche, le gardon, le rotengle, la carpe et le brochet, tandis qu'on y ramassait abondamment des mulettes et des paludines.

La technologie mérite aussi notre attention. La poterie se caractérise encore par des vases largement ouverts, à fond pointu ou arrondi, ce qui reflète clairement leur origine indigène, localisée dans la steppe boisée. Des fragments de coquille sont souvent broyés dans la pâte, procédé qui constitue un véritable marqueur technique (certains diraient même ethnique) de la région pontico-caspienne. Durant la dernière phase de Srednij Stog (période dite Dereivka, commençant vers ~4000), des décorations faites à la corde apparaissent sur des vases, fixant ainsi une technique qui s'est ultérieurement diffusée dans la majeure partie de l'Europe. (La transmission de ce procédé ornemental sera du reste de la plus haute importance lorsque nous nous attacherons à retracer l'expansion des Indo-Européens.)

Les vestiges lithiques se composent d'un outillage qu'on peut supposer commun à la plupart des sociétés chalcolithiques de l'Europe : il comporte des couteaux,





95 et 96. **Figurine de sanglier et porte-mors** en bois de cervidé provenant de Dereivka.

des racloirs, des pointes de flèche et de lance. On a en outre mis au jour des instruments en bois de cervidé, les plus intéressants étant les marteaux et les pioches qu'on a retrouvés en abondance à Dereivka. Dmitry Telegin, qui a dirigé les fouilles sur ce site, pense que ces marteaux faisaient office d'armes de corps à corps, et que leur fonction était analogue à celle des haches de combat en pierre qui apparaissent plus tard au cours du Chalcolithique. Remarquons d'autre part que les porte-mors qu'on utilisait pour les chevaux étaient traditionnellement fabriqués à partir d'andouillers.

Quant aux objets en cuivre, la civilisation de Srednij Stog en offre peu de vestiges, à l'exception de perles, mais Telegin pense que les gens de Dereivka possédaient sûrement des outils que nous n'avons pas retrouvés : on a en effet identifié des traces d'oxyde cuprique sur des os travaillés, et la fabrication d'instruments en bois de cervidé requiert des outils métalliques. Evgeny Chernykh a par ailleurs démontré par l'analyse spectrale des échantillons de cuivre retrouvés sur les sites qu'ils provenaient de la région balkano-danubienne, et qu'ils y avaient sûrement été apportés par l'intermédiaire de la culture de Tripolye.

On a mis au jour des nécropoles qui témoignent d'un rituel relativement uniforme. Les tombes se composent de fosses simples, qui ne présentent aucun relief de surface, aucun tertre. Les défunts y sont inhumés sur le dos, mais les jambes sont repliées (par opposition à la posture entièrement étendue caractéristique de la culture du Dniepr-Donetz), et les corps sont souvent saupoudrés d'ocre. Le mobilier funéraire est fort limité, se composant exclusivement de céramiques et d'outils. (Dans une tombe de Dereivka, on note la présence d'un vase importé de Tripolye.)

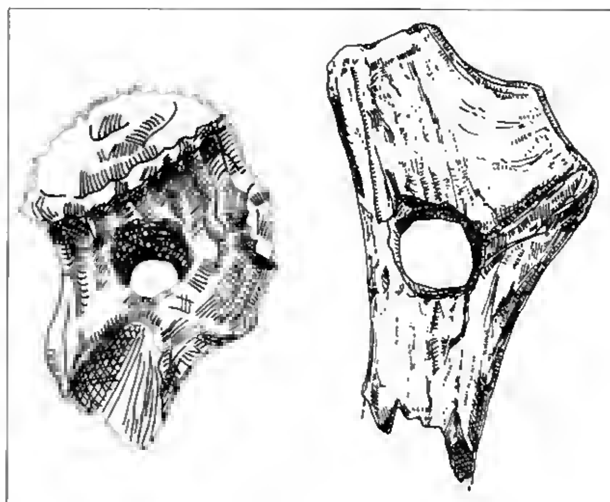
L'organisation des tombes à l'intérieur du cimetière se distingue également de celle de la culture précédente du Dniepr-Donetz, où les corps étaient ensevelis dans une série de grandes fosses collectives : les défunts sont ici inhumés par petits groupes de deux à cinq individus, chacune des tombes étant nettement séparée des autres. Certains pensent que cette coutume témoigne d'une évolution dans la struc-

ture sociale, ces regroupements indiquant, selon eux, l'existence de familles (ou d'autres groupes sociaux reposant sur la parenté) qui voulaient préserver leur identité particulière jusque dans les cimetières.

Les sépultures nous renseignent par ailleurs sur le type physique de la population, ainsi que sur sa longévité. Les gens de Srednij Stog sont généralement classés dans la catégorie des Proto-Europoïdes ; de stature moyenne ou grande, ils sont plus minces que les hommes du Dniepr-Donetz, mais plus robustes que ceux de Tripolye. Inna Potekhina a mené des recherches dans un petit cimetière de l'île Igren, où elle a étudié la structure démographique de la population : il ressort de son étude que les individus masculins parvenus à l'âge adulte vivaient en moyenne jusqu'à l'âge de 36 ans ; tandis que les quelques sépultures de femmes qu'on a mises au jour (chose du reste fort rare dans les cimetières préhistoriques) indiquent que la population féminine avait une longévité supérieure et atteignait en moyenne l'âge de 44 ans. Si l'on prend en compte le taux très élevé de mortalité infantile, on arrive à une espérance de vie de 27 ans en moyenne.

On observe de nettes ressemblances entre ces sépultures et celles du groupe de Novodanilovka, qui occupait également la région du Dniepr inférieur et la steppe ukrainienne, pendant les phases anciennes de la civilisation de Srednij Stog. Les tombes de cette autre culture sont regroupées dans de petits cimetières qui ne comptent en général pas plus de six sépultures — ceux de Chapli, Yama, Voroshilovgrad et Petro Svistunovo étant archéologiquement les plus riches. Les défunts y sont inhumés dans la position étendue sur le dos jambes repliées ; les corps sont orientés vers l'est ou le nord-est, et saupoudrés d'ocre — toutes ces caractéristiques étant également attestées dans la civilisation de Srednij Stog. Seules la plus grande complexité de la structure des tombes et la richesse du matériel de Novodanilovka différencient

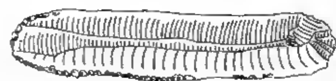




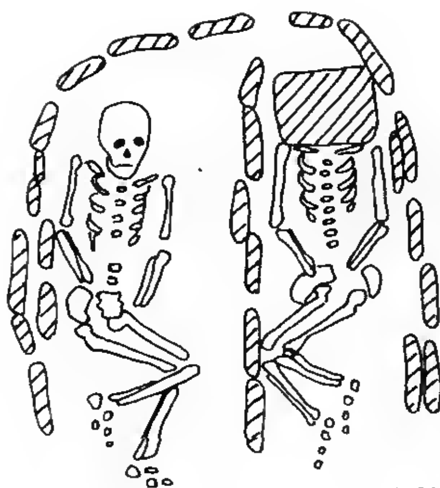
97 et 98. Vase à fond pointu et haches perforées à talon en marteau provenant de Dereivka.

ces deux groupes culturels. Les fosses sont en effet bordées de pierres funéraires, et les sépultures sont accompagnées d'un important mobilier. On y découvre souvent un outillage en pierre, tout particulièrement de longues lames de silex, des pointes de flèche et de lance. (Les silex, d'excellente qualité du reste, provenaient de la région du Donetz.) On a également exhumé des haches en pierre polie, faites d'ardoise ou de serpentine, ainsi que des masses en pierre, en bois de cervidé, voire en cuivre. Une tombe de Chapli a révélé une douzaine de bracelets en cuivre : leur fonction ne fait aucun doute car on les a découverts à l'avant-bras d'un squelette. On a d'ailleurs retrouvé d'autres ornements. dont des anneaux, des perles et des pendants en cuivre, ainsi que d'autres pendants confectionnés avec des défenses de sanglier, des dents d'animaux ou des coquillages. Les tombes comportent des poteries globulaires à fond légèrement pointu.

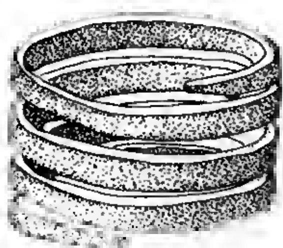
Les archéologues n'ont en revanche découvert aucun habitat, ce qui rend difficile toute interprétation. Si l'on fait abstraction de quelques «dépôts» où étaient conservés des objets en cuivre et des silex (comme celui de Goncharovka où l'on a trouvé 150 lames tranchantes), les sépultures de Novodanilovka n'offrent pas d'indice permettant de leur assigner une identité culturelle précise. On les avait du reste attribuées initialement à la culture de Srednij Stog, mais les archéologues ukrainiens pensent désormais qu'il s'agit d'un groupe indépendant, qui se composait probablement d'artisans spécialisés dans la taille des silex, et pratiquait le commerce de ces outils (voire d'objets en cuivre) sur de grandes distances. Il reste néanmoins possible que des découvertes futures sur le site de Srednij Stog élargissent l'éventail des artefacts et des activités qu'on lui attribue, et que les objets trouvés à Novodanilovka, même les plus exotiques, puissent trouver place dans ce nouveau contexte



100. Long couteau en silex caractéristique du groupe de Novodanilovka (long. 13,7 cm).



99. Sépulture Novodanilovka à Yama (1,80 x 1,85 m).



101. Bracelet en cuivre provenant de Chapli (diamètre 6 cm).



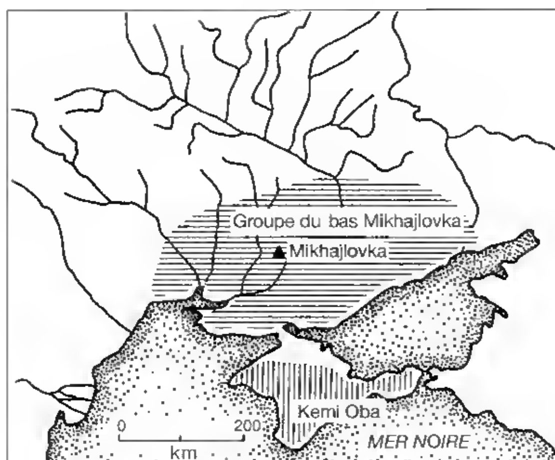
102. Tombe Novodanilovka de Chapli, qui a révélé une sépulture de dignitaire où le squelette portait des bracelets en cuivre importés des Balkans.

— certains ont d'ailleurs avancé que ce cimetière abritait tout simplement les sépultures des personnes les plus riches de cette civilisation.

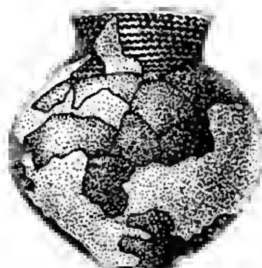
Mais pour l'heure, les ressemblances que l'on remarque, d'une façon générale, entre les divers groupes et cultures de la région Dniepr-Oural, sont bien plus fondamentales.

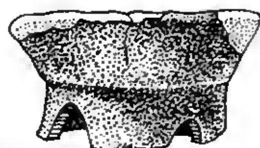
La civilisation du Mikhajlovka I-Kemi Oba, qui s'étendait du Dniepr inférieur à la péninsule de Crimée, constitue la troisième entité culturelle majeure présente en Ukraine au Chalcolithique ancien. Variante de la civilisation du Dniepr inférieur, elle coïncide approximativement avec la dernière phase de la culture de Srednij Stog, tandis que l'entité de Kemi Oba, localisée en Crimée, se maintient jusqu'à la fin du Chalcolithique.

Les archéologues ont mis au jour des établissements qu'on attribue à la culture de Mikhajlovka I, le plus célèbre étant le site éponyme de Mikhajlovka, où les vestiges du niveau inférieur ont été découverts au-dessous d'un village fortifié datant de la civilisation postérieure de Yamnaya. On y a exhumé des habitations semi-souterraines, l'une d'elles mesurant environ quinze mètres cinquante sur cinq. On a également trouvé des restes de proies sauvages, ainsi que des ossements d'animaux domestiques, au reste en petit nombre : mouton, chèvre, bœuf, cheval, porc et chien (par ordre décroissant). Les poteries diffèrent de celles de Srednij Stog, et présentent un fond plat, ainsi qu'un col plus resserré. On remarque en particulier un récipient sur pied peu élevé, qu'on peut vraisemblablement interpréter comme un encensoir, et qui est analogue au matériel rituel que l'on rencontre régulièrement dans toute cette région, pour les périodes préhistoriques postérieures. Les sépultures et le rituel









103-106. Distribution des cultures du bas Mikhajlovka-Kemi Oba. Ci-dessus, sépulture de Kemi Oba. Ci-contre, vase et encensoir provenant de la civilisation du bas Mikhajlovka.

de la civilisation de Mikhajlovka I sont tout particulièrement intéressants. L'inhumation s'y pratiquait sous des tertres peu élevés (kurgans), et l'on constate souvent la présence de cercles de pierre (cromlechs). Des foyers étaient construits au sommet des kurgans, sur leur pourtour, ou à l'intérieur même des fosses. Le mobilier funéraire est plutôt limité, mais on a parfois retrouvé des vases, des poinçons en cuivre ou des ornements en coquillages.

La découverte récente d'autels ou de lieux où se pratiquaient des offrandes est sans doute la trouvaille la plus étonnante. A Kalanchak, on a mis au jour une aire circulaire enfouie sous un kurgan, qui était jonchée des restes fracturés d'une stèle anthropomorphique en pierre (présentant des traces d'ocre), ainsi que de tessons de poterie et d'ossements d'animaux. (On a de fait découvert d'autres dépôts similaires ailleurs.)

Au sud de la civilisation de Mikhajlovka I en Crimée, les archéologues ont mis au jour des sites qui appartiennent à la civilisation de Kemi Oba — surtout des cimetières de petites dimensions. Outre des traits qui rappellent le groupe susmentionné (par exemple les kurgans et les cromlechs, ou l'orientation à l'est), les sépultures

présentent ici des éléments tout à fait singuliers. On relève notamment la présence de tombes à ciste, dont les dalles de pierre sont recouvertes d'ornements peints. On a également découvert des stèles en pierre gravée, dont l'intérêt figuratif est supérieur à celui des cistes : des têtes ou des bras y sont représentés, ainsi qu'une profusion de décorations géométriques, ou plus réalistes. La stèle en pierre de Kernosovka en est du reste un très bel exemple : haute d'un mètre vingt, elle est ornée d'une tête (un visage barbu et moustachu), de bras et d'un phallus, tandis que la surface antérieure est gravée de figures qu'on suppose représenter des outils (pioches, haches de combat) et des animaux (dont deux chevaux). La région pontique a de fait révélé près de 70 monolithes de ce type. On a de nombreuses indications qui montrent qu'on les a utilisées plus tard, en particulier dans la construction des tombes de Yamnaya, où elles servaient à recouvrir les défunts. Remarquons cependant que cet usage ne correspond pas à leur fonction initiale, ces stèles étant taillées pour se dresser à la verticale : c'est pourquoi Dmitry Telegin pense qu'elles avaient été conçues par les gens de Mikhajlovka I-Kemi Oba, mais que les tribus de Yamnaya se les étaient appropriées ultérieurement pour les employer dans leurs propres tombes.

Ces trois grands groupes culturels — Srednij Stog, Novodanilovka et Mikhajlovka I-Kemi Oba — sont donc les principales civilisations chalcolithiques présentes dans la région qui s'étend du Dniepr moyen et inférieur à la vallée du Don inférieur, entre 4500 et 3500 avant notre ère. La question de leurs origines reste problématique, mais il ne fait aucun doute que leur développement présente une grande continuité avec les cultures précédentes du Dniepr-Donetz et de Sursk. D'autres facteurs — la céramique, la métallurgie, et l'usage de cistes dans les rites funéraires — indiquent en outre que ces civilisations entretenaient des contacts avec des cultures plus éloignées géographiquement, comme celle de Tripolye à l'ouest, mais surtout avec les populations chalcolithiques du Caucase septentrional au sud-est.

Nous avons déjà souligné l'importance probable de ce massif montagneux. A une époque antérieure, il semble avoir impulsé l'économie néolithique de la zone pontico-caspienne, et, au Chalcolithique, la relation entre cette zone et le Caucase septentrional est encore plus manifeste. Dans la nécropole de Nalchik, qui est l'un des plus anciens sites importants du nord du massif, on a mis au jour 147 tombes. Ces sépultures sont surmontées de tertres peu élevés, qui forment tous ensemble un vaste kurgan de faible hauteur, mais dont la surface couvre environ 300 mètres carrés. Outre douze squelettes qu'on a retrouvés dans la position étendue sur le dos les jambes repliées (posture traditionnelle de la steppe), la majorité des défunts étaient inhumés sur le côté (les hommes sur le droit, les femmes sur le gauche). L'usage de l'ocre est fréquent et le mobilier funéraire se compose de pendants confectionnés avec des dents d'animaux, d'outils en silex, et d'un assortiment de bracelets en marbre. Les archéologues font remonter au Chalcolithique les sépultures les plus anciennes de cette nécropole. Mais à l'exception d'un unique site d'habitat, et de quelques tombes qu'on a retrouvées ailleurs, le cimetière de Nalchik est détaché de



107. Localisation des cultures de Maïkop (hachures verticales) **et de Koura-Araxe** (hachures horizontales).

tout contexte local explicite, et semble se trouver à la frontière du monde de la steppe et du Caucase.

Après Nalchik, nous rencontrons la civilisation de Maïkop, qui tient son nom du célèbre tumulus royal qu'on a mis au jour dans la ville du même nom, au sud-est de la mer d'Azov. Les vases et les ornements d'or ou d'argent dont elle regorgeait ont longuement retenu l'attention des archéologues, et on s'est longtemps interrogé sur les liens chronologiques et culturels que cette culture pouvait avoir avec celles du Proche-Orient et de l'Anatolie à l'Age du Bronze, ainsi qu'avec ses voisins du Caucase. Les sites sont essentiellement regroupés dans la vallée du Kouban, d'où ils s'échelonnent ensuite vers l'est, à travers le nord du Caucase. Les sépultures sont traditionnellement surmontées d'un kurgan, et présentent souvent des structures en pierre, telles que cromlechs et cistes. Les défunts y sont inhumés dans la position étendue sur le dos jambes repliées, ou couchée sur le côté. Quant au matériel des tombes, il se compose souvent d'objets en cuivre.

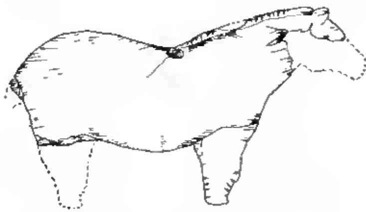
Le problème des origines, des datations et de l'interprétation générale des cultures de Maïkop et de Nalchik, fait l'objet, dans le monde archéologique, d'un débat constant. Certains attribuent leur origine à une population néolithique locale non encore identifiée ; d'autres pensent au contraire qu'elles résultent d'une migration vers le nord des peuples chalcolithiques du Caucase. Plus important, de notre point de vue, est le travail dont témoignent leurs sépultures : de nombreux archéologues considèrent que ces structures en pierre annoncent les tombes à ciste que l'on rencontre ultérieurement dans les civilisations de Mikhajlovka I et de Kemi Oba. Dans le domaine de la céramique, on peut faire des parallèles intéressants avec certaines civilisations de la steppe ; enfin, la position stratégique de ces cultures entre la steppe

et les centres métallurgiques majeurs du Caucase a fait du Caucase septentrional un territoire important dans le développement culturel de la région pontico-caspienne au Chalcolithique récent et à l'Age du Bronze.

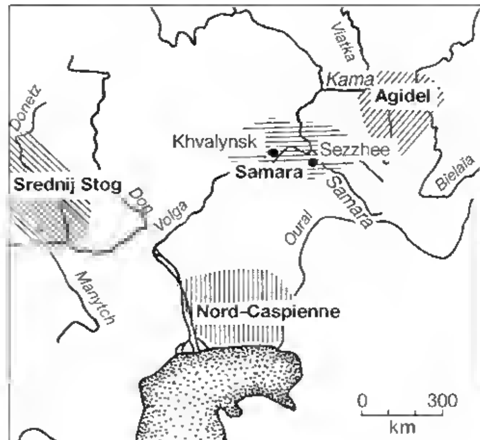
Le premier Chalcolithique dans les régions orientales

Les successeurs chalcolithiques de la culture de Seroglazovo sont représentés par la civilisation de Samara, qui occupait la région de steppe boisée entourant la moyenne Volga, ainsi que par la culture dite Pré-Caspienne, localisée au sud de la première. Ces deux groupes sont encore fort peu documentés, et ce n'est qu'assez récemment que les archéologues les ont considérés comme des entités culturelles indépendantes. La civilisation de Samara, de la rivière du même nom, n'a, quant à elle, été identifiée qu'en 1973. Le site le plus important en est le cimetière de Sezzhee où apparaissent maints usages, et un type de mobilier funéraire, qu'on a observés dans la culture du Dniepr-Donetz. L'inhumation s'y pratiquait dans des tombes plates, où les corps sont étendus sur le dos et souvent saupoudrés d'ocre (en particulier les squelettes d'enfants). La majorité des sépultures présente un matériel se composant de haches en pierre polie, de perles en coquillage, de pendentifs faits avec des dents d'animaux, d'outils en os, de vases, ainsi que de plaquettes fabriquées à partir de défenses de sanglier ou de coquillages, qui semblent avoir été cousues sur des vêtements (pratique notamment attestée dans un cimetière de la culture du Dniepr-Donetz, Mariupol). D'autre part, on y a exhumé des figurines en os ou en défense de sanglier sculptées en forme de cheval, de bœuf ou de canard. La découverte de crânes et d'ossements de cheval dans les déblais du cimetière indique en outre que cet animal était sûrement employé dans les rites funéraires.

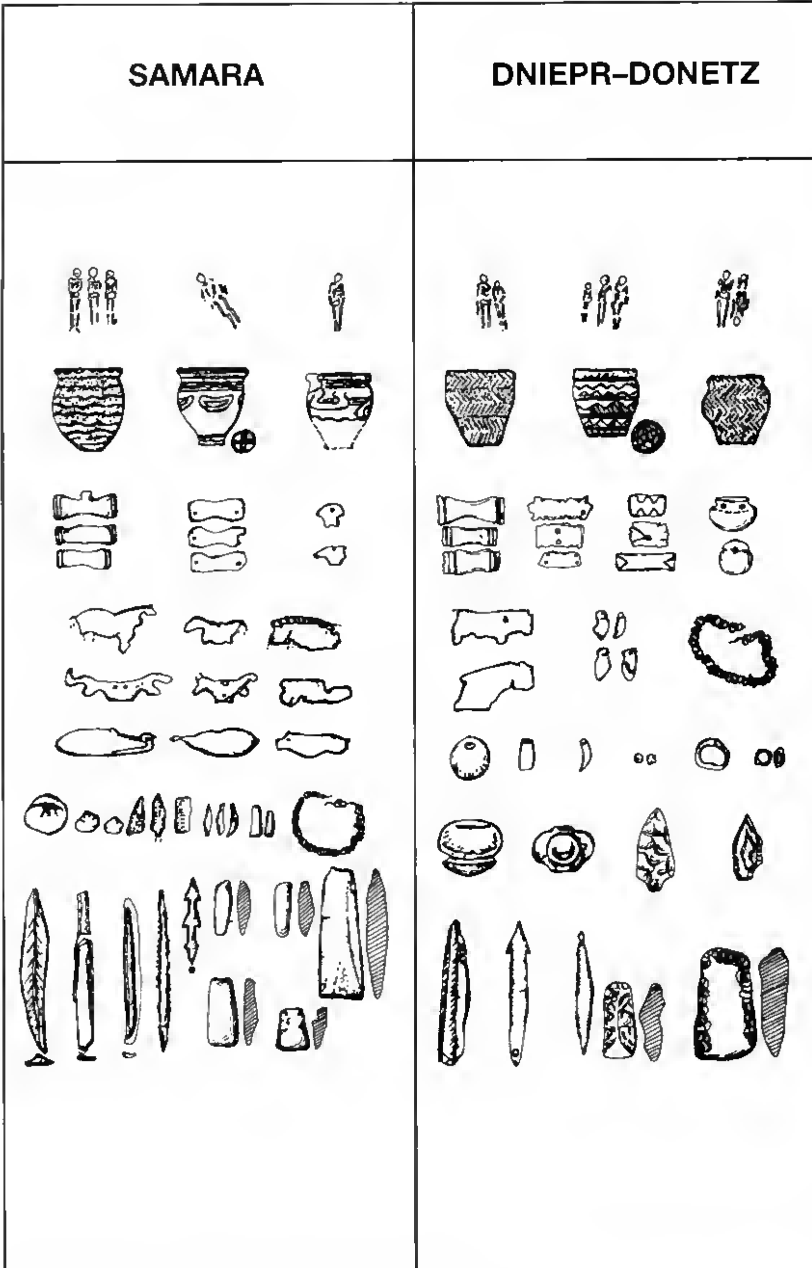
On a découvert sur d'autres sites de Samara, situés autour de la moyenne Volga, des poteries qui se caractérisent par l'emploi de coquilles broyées dans la pâte, dont



108. Figurine de cheval provenant de Sezzhee (longueur environ 12 cm).



109. Distribution des cultures chalcolithiques dans la région de la moyenne Volga et de la Caspienne.



110. *Ci-dessus :* Comparaison du matériel provenant des cultures de Samara et du Dniepr-Donetz.

111. *Ci-contre :* Matériel provenant des civilisations de Khvalynsk et de Srednij Stog-Novodanilovka.

KHVALYNSK	SREDNIJ STOG

Igor Vasiliev pense qu'elles ont influencé la céramique des cultures des forêts du nord. Cette hypothèse a l'avantage de proposer un point de contact entre cette zone qu'on suppose avoir été occupée par des locuteurs proto-indo-européens, et la région qu'on présente souvent comme le foyer probable des langues ouraliques.

Au sud, la culture pré-caspienne est fort peu documentée ; on a identifié une petite vingtaine de sites qui, de surcroît, se trouvent le plus souvent sur des terrains dunaires très érodés, où le matériel archéologique de plusieurs périodes distinctes a été mélangé. Ces sites sont tous localisés sur les rivages de lacs asséchés. On y a trouvé des céramiques à fond plat, un outillage en quartz, parfois même des ossements d'animaux. Tout comme celle de Samara, cette culture est contemporaine de celle du Dniepr-Donetz, située plus à l'ouest. La civilisation de Khvalynsk leur succède, ainsi nommée d'après l'important cimetière qui se trouve sur la rive droite de la Volga. Cette nécropole occupe une superficie d'environ 1 100 mètres carrés, et on y a exhumé les vestiges de 158 tombes. Elle présente en outre de nettes ressemblances avec les cimetières du Dniepr-Donetz et de Srednij Stog. On y a mis au jour 45 sépultures individuelles, mais la majorité des défunts étaient inhumés dans de petites fosses collectives regroupant de deux à sept individus. Les corps sont dans la position que nous connaissons bien : étendus sur le dos, les jambes repliées, souvent saupoudrés d'ocre, et orientés au nord ou à l'est. Les tombes se présentent comme de simples fosses, et sont dans certains cas recouvertes de pierres.

Le mobilier funéraire est d'une grande richesse. Il comporte une cinquantaine de vases (où l'on reconnaît des coquilles broyées dans la pâte), des perles en moules de rivière, en os ou en pierre, des pendentifs en coquillages (dentales), des pointes de flèche et des haches en pierre, des harpons en os, des hameçons, des couteaux, ainsi que des ossements d'animaux. On y a également découvert des figurines sculptées dans des défenses de sanglier ou dans des coquillages, ainsi qu'une quarantaine d'objets en cuivre, qui se composent d'anneaux et de bracelets spiralés. (Comme à Srednij Stog, l'analyse spectrale indique que le cuivre provenait de la lointaine région balkano-danubienne, située à l'ouest.) Dans les déblais des tombes, on a découvert des ossements de cheval, de bovidé, de mouton et de chèvre.

Igor Vasiliev a remarqué que si leurs céramiques présentent des différences notables, les civilisations de Khvalynsk et de Srednij Stog présentent en revanche de nettes ressemblances au plan de la technologie et des rites funéraires. On peut du reste ajouter à cela la présence du cheval domestique, qui, de toute évidence, fut connu aussi tôt dans la région de la moyenne Volga et de l'Oural méridional que dans celle du Dniepr moyen. Ces analogies conduisent Vasiliev à supposer qu'un vaste horizon Khvalynsk-Srednij Stog s'étendait sur toute la région pontico-caspienne au Chalcolithique. Il pense qu'il succédait à un autre horizon plus étendu et relativement uniforme, lié à la civilisation du Dniepr-Donetz, qui n'occupait pas seulement les zones occidentales, mais aurait aussi exercé une forte influence sur les cultures de Seroglazovo et de Samara, toutes localisées autour de la moyenne Volga.

Pour expliquer ce vaste complexe de cultures matérielles et de pratiques rituelles similaires qui s'étend à travers toute la région pontico-caspienne, Vasiliev aborde la question de l'antériorité culturelle. En Ukraine, les dernières phases de la civilisation du Dniepr-Donetz coexistent en effet avec le développement de celle de Srednij Stog, jusqu'à ce que la première soit finalement absorbée. D'après Vasiliev, il serait par conséquent tendancieux d'avancer que ces deux cultures se sont succédé selon une évolution purement locale ; il attire plutôt l'attention des chercheurs sur la région de la moyenne Volga, à l'est, où la transition entre les cultures néolithiques et chalcolithiques s'est faite selon un processus exclusivement local. On peut donc supposer que l'horizon de Khvalynsk-Srednij Stog résulte de poussées s'effectuant de l'est vers l'ouest — même si les archéologues ukrainiens mettent l'accent sur la continuité qu'ils perçoivent entre le Néolithique et le Chalcolithique. L'hypothèse que les cultures ukrainiennes du Chalcolithique proviennent en partie de mouvements de population qui se seraient produits à partir de la Volga a d'ailleurs été proposée par des spécialistes russes (bien que la vérification chronologique des données, par quoi on aurait dû commencer, ait été tout à fait insuffisante, et qu'on n'ait aucun indice d'un développement culturel affectant la région de la moyenne Volga). Pour l'heure, l'archéologie est donc loin d'expliquer précisément la formation de ce vaste cordon de cultures apparentées, qui s'est étendu sur toute la région pontico-caspienne au Chalcolithique ancien. De toute évidence, une sorte de *Drang nach Westen* généralisé permettrait de rendre compte de l'uniformité du lexique proto-indo-européen pour l'élevage, mais il ne faudrait pas que ce soit aux dépens d'autres données archéologiques majeures. Il est clair, par exemple, que la métallurgie s'est propagée dans le sens opposé ; de sorte que nous devons plutôt supposer un très grand territoire constituant une sphère permanente de relations et d'échanges. La domestication du cheval a dû, à cet égard, constituer un facteur important en augmentant la mobilité des hommes, et même si le rôle qu'ont joué les mouvements de population n'est pas clairement déterminé, il ne faut pas les écarter *a priori*.

C'est au Chalcolithique récent que les répercussions de ces interactions (voire de ces déplacements de population) se manifestent : c'est à ce moment-là qu'apparaissent de fortes ressemblances avec la civilisation de Yamnaya, l'une des entités historico-culturelles les plus importantes de l'Europe préhistorique.

L'aire historico-culturelle de Yamnaya

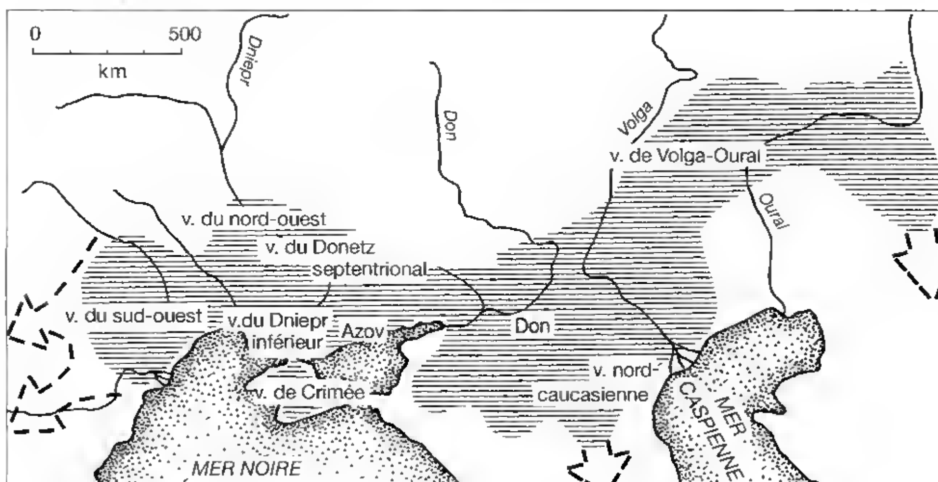
La civilisation de Yamnaya est la dernière culture chalcolithique de la région pontico-caspienne, ainsi que l'ultime entité culturelle qu'on puisse vraisemblablement faire remonter à l'époque proto-indo-européenne. On a effectué plus de 70 datations au radiocarbone, qui indiquent que cette civilisation s'est développée entre ~3600 et ~2200 environ. Son territoire s'étendait sur l'ensemble de la région pontico-caspienne, limité à l'ouest par le Boug et le Dniestr, et à l'est par l'Oural et l'Emba.

Cette zone de 3000 kilomètres est d'une telle ampleur que de nombreux archéologues ont adopté la terminologie de Nikolai Merpert, qui parle d'une « aire historico-culturelle de Yamnaya » plutôt que d'une culture individualisée.

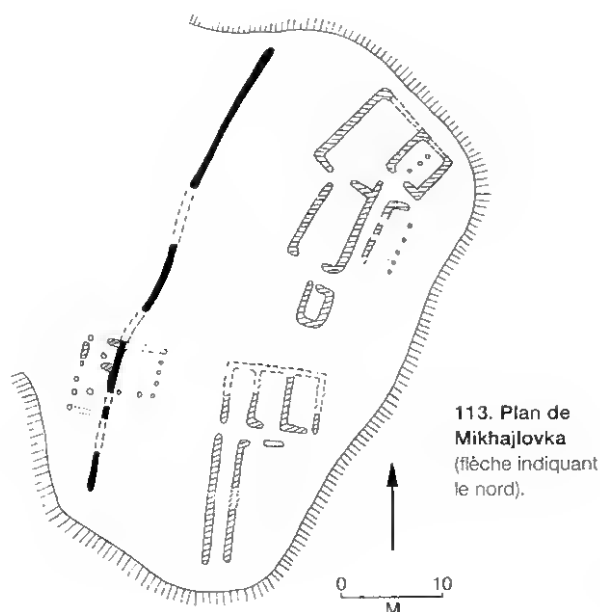
Les origines immédiates de cette civilisation ne sont pas encore clairement déterminées, mais on admet communément que les cultures de Srednij Stog et de Khvalynsk constituent, chacune dans son territoire respectif, le substrat des groupes de Yamnaya. Remarquons cependant que si ces deux cultures représentent vraisemblablement les antécédents de certains groupes locaux de Yamnaya, Merpert distingue dans ce vaste continuum pas moins de neuf variantes régionales différentes.

Les témoins archéologiques de cet horizon culturel sont plutôt des vestiges funéraires que des établissements sédentaires. Certaines variantes locales ne présentent même aucune trace, ou presque, de sites d'habitat, et lorsque les vestiges sont suffisamment importants, il ne s'agit bien souvent que de campements précaires, qui font penser à une forme d'économie nomade. On observe tout particulièrement ce phénomène dans la région steppique de la Volga, où la majorité des gisements archéologiques mis au jour se trouvaient dans des terrains dunaires similaires à ceux de la période néolithique précédente.

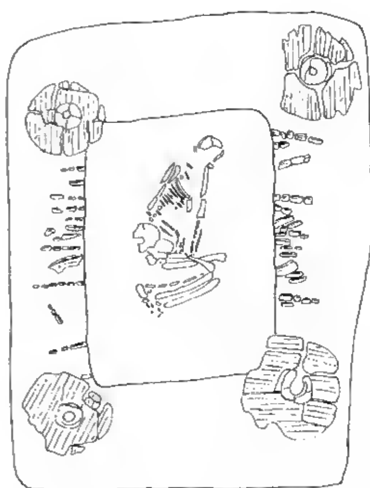
Certains sites font toutefois exception, notamment le village de Mikhajlovka, sur les rives du Dniepr inférieur, qui constitue le plus grand ensemble de vestiges qu'on connaisse pour cet horizon culturel. Au-dessus d'une strate correspondant à la civilisation antérieure de Mikhajlovka 1, on a mis au jour les vestiges de deux phases culturelles majeures. La strate inférieure, qui témoigne de la première période, occupe une superficie d'environ 1500 mètres carrés, et se caractérise par des habitations semi-souterraines, mais aussi de surface (ces dernières présentant



112. Les variantes régionales du territoire historico-culturel de Yamnaya.



113. Plan de Mikhajlovka (flèche indiquant le nord).



114. Sépulture Yamnaya présentant des vestiges de chariot (3,50 x 2,60 m).

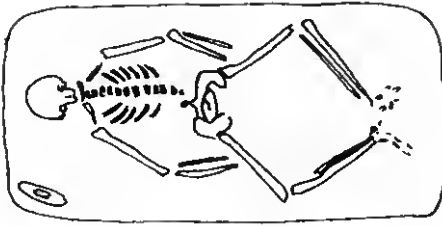
des soubassements en pierre), ainsi que par de nombreux outils, poteries et ossements d'animaux. La seconde phase est marquée par un accroissement de l'étendue de ce premier établissement, qui couvre cette fois-ci un hectare et demi, ainsi que par la présence de fortifications — un fossé et des murailles de pierre se dressant à une hauteur de deux mètres cinquante. On y a exhumé plusieurs types d'habitations, entre autres de petites maisons de forme ovale, analogues à celles de la phase précédente, et de grandes demeures rectangulaires comportant d'une à trois pièces. Ces habitations sont de construction robuste, portées par des fondations en pierre hautes d'un mètre, tandis que le reste est fait de bois et de torchis.

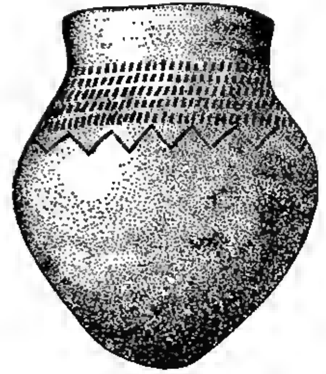
Mikhajlovka est donc le plus grand site fortifié de la civilisation de Yamnaya, mais ce n'est pas un exemple unique : d'autres établissements enceints de murs de pierre ont été découverts. Cette agglomération reste néanmoins la source archéologique la plus importante pour qui veut comprendre l'économie de cet horizon culturel. On y a exhumé plus de 50 000 ossements d'animaux, tant domestiques que sauvages, qui ont été très précisément identifiés : la faune domestique se compose avant tout de bœufs, puis de chèvres et de moutons, de nombreux chevaux, et enfin de quelques porcs ; les proies sauvages les plus fréquentes sont les onagres, les cerfs, les aurochs, les sangliers et les saïgas (antilopes de la steppe), ainsi que diverses autres espèces telles que la loutre, le renard. le loup, le lièvre et le castor. (Le site de Repin, localisé sur les rives du Don, comporte quant à lui pour l'essentiel des restes de chevaux.)

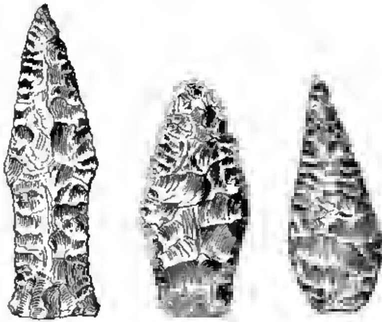
D'autre part, des vestiges de moulins à bras, et des faucilles constituées de silex tranchants, indiquent qu'on y pratiquait aussi l'agriculture. Mais si on ne remet pas en doute le fait que les gens de Yamnaya se soient livrés à l'agriculture, on pense communément que leur économie reposait surtout sur l'élevage — élevage qui serait devenu si spécialisé dans certaines variantes culturelles régionales qu'il aurait peut-être permis un pastoralisme nomade. Valentin Shilov a d'ailleurs fait remarquer que les conditions naturelles de la steppe (sols salins et sablonneux) ont probablement dû gêner un véritable essor agricole, alors qu'elles se prêtent parfaitement à une économie pastorale. C'est du reste dans cette région steppique, située entre l'Oural et la Volga, qu'on a mis au jour des campements. En plein cœur de la steppe, on a découvert des sépultures dans des secteurs fort éloignés des fleuves qui auraient pu fournir les conditions nécessaires au développement de villages agricoles sédentaires. D'autre part, si la source principale des ossements d'animaux que nous retrouvons correspond, pour la majeure partie du territoire de Yamnaya, aux offrandes que l'on disposait dans les tombes, on note cependant que les ovicapridés sont les plus nombreux — et ce sont justement les animaux qui s'adaptent le mieux au milieu steppique. Les archéologues ukrainiens pensent d'ailleurs que, même dans des régions comme celle du Dniepr inférieur, des sites tels que Mikhajlovka ont pu faire office de véritables centres dont dépendaient des campements de pasteurs semi-nomades.

Le paysage économique de la civilisation de Yamnaya semble varier selon les conditions naturelles qui s'offraient à sa population. Dans les vallées des fleuves les plus importants, où les sols agricoles et l'environnement boisé fournissaient la base nécessaire à des établissements d'agriculture mixte, les gens de Yamnaya ont manifestement adopté ce type d'économie. Mais l'essor de plus en plus marqué de l'élevage, et plus particulièrement l'emploi du mouton et la domestication du cheval, a permis aux populations de s'écarter des vallées fluviales pour gagner la steppe proprement dite, et l'introduction des véhicules à roues a aussi favorisé, de toute évidence, le développement d'une économie de plus en plus mobile.

C'est en effet au cours de la période de Yamnaya que le chariot est attesté pour la première fois dans la région. On a trouvé dans les sépultures de nombreux vestiges de roues, voire de véhicules entiers, qui témoignent de l'emploi conjoint de la charrette à deux roues et du chariot à quatre roues. On pense communément qu'ils étaient tirés par des bœufs, car ces voitures munies de roues massives en bois étaient trop lourdes pour que des chevaux puissent les remorquer. On considère généralement que le chariot constitue une des conditions préalables à l'exploitation de la steppe, en ce qu'il pourvoyait au transport des familles et des biens indispensables à une économie nomade. Par ailleurs, l'archéologie nous apprend que les hommes de Yamnaya employaient le cheval comme monture, tout comme ceux de Srednij Stog : une paire de porte-mors en bois a en effet été découverte dans un kurgan situé à Vinogradovka, près d'Odessa.







115-118. Sépulture de Vinogradovka.
La tête est orientée à l'ouest. Vase, poignards et tête de lance provenant de la civilisation de Yamnaya.

La technologie est, quant à elle, plutôt limitée. Outre un outillage en silex, nécessaire dans une économie de subsistance, on a mis au jour un assortiment d'armes : pointes de flèche en silex, poignards, haches de combat et massues de pierre. Des sites ont également révélé des outils en os, ou en bois de cervidé, tels que des pioches, des harpons et des poinçons. Quant à la poterie, la technique varie selon les régions, mais on retrouve dans certains sites l'emploi du sable et des coquilles broyées dans la pâte, ainsi que les vases décorés par des impressions faites à la corde ou au peigne. Le cuivre est plus fréquent qu'aux époques précédentes, et sert pour la fabrication de poinçons, de couteaux, d'herminettes et de burins. Si le développement antérieur de la métallurgie résultait clairement des contacts que les diverses cultures entretenaient avec la lointaine région balkano-danubienne, des centres métallurgiques régionaux commencent à émerger au cours de la période de Yamnaya. Le travail du cuivre est par exemple attesté dans le secteur du Dniepr inférieur, où ce minerai semble avoir été apporté du Caucase — les influences stylistiques confirment du reste cette origine, même si les artisans ont développé une production indépendante, dont témoignent par exemple les objets en cuivre de Mikhajlovka. Parallèlement, l'exploitation des ressources minières locales commence à se développer dans la région Volga-Oural.

Mais ce sont les sépultures qui constituent les principaux témoins archéologiques de la civilisation de Yamnaya. Les défunts sont traditionnellement inhumés dans un puits creusé dans le sol (dit *yama* « fosse »), et, au moins pour les premières phases de cette culture, dans la position étendue sur le dos, jambes repliées, tête

orientée vers l'est ou vers le nord-est. (La posture entièrement étendue se rencontre aussi parfois.) Les défunts sont parfois directement couchés sur le sol de la fosse, mais on retrouve souvent des traces de jonc, de roseau ou de planches en bois, qui tapissent le fond. L'usage de l'ocre est en outre assez fréquent, d'où le nom d'*Ockergrabkultur* (culture des Tombes à Ocre) que les archéologues allemands donnent souvent à cette civilisation. Les tombes sont parfois entourées d'un cromlech, recouvertes de pierre, ou couronnées d'un toit fait de planches en bois ; près de certaines se trouve un foyer. La configuration la plus classique est toutefois la tombe surmontée d'un kurgan : parfois, des défunts d'époques ultérieures ont été ensevelis à l'intérieur de ces tumulus (on y a même identifié des inhumations bien plus tardives, dont les dernières remontent au Moyen Age). Le mobilier funéraire est parfois inexistant (en particulier dans les tombes typologiquement archaïques), ou présente au contraire une profusion d'artefacts : vases, pendentifs en défense de sanglier, couteaux et poinçons en cuivre, ainsi qu'un outillage en os ou en pierre, composé de faucilles, de racloirs, de haches et de harpons. Dans certaines tombes, on a également mis au jour des os d'oiseaux, dont, suppose-t-on généralement, on se servait comme flûtes. Dans certaines sépultures on a en outre trouvé des véhicules à roues, ou des roues isolées.

Chose plus singulière, de nombreuses tombes ont révélé des ossements d'animaux, les espèces principalement représentées étant les ovicapridés, les bovins, les chevaux et les chiens. On a également identifié certains spécimens sauvages. On peut facilement supposer des offrandes de viande ; mais il est probable que d'autres formes de rituel existaient également, car on a souvent exhumé des crânes et des avant-pattes de mouton (ou plus rarement de cheval), qui font penser qu'un culte particulier était voué à ces parties animales. Dans certains cas, du reste, c'est toute la partie antérieure de la bête qui est dressée sur la sépulture. On a également retrouvé de nombreux astragales de mouton : les osselets étaient un jeu fort répandu, et l'on a identifié, dans divers parlers indo-européens, une association entre le mot « osselet » (ou « astragale ») et des vocables désignant des dés. On peut supposer que leur présence dans les sépultures de Yamnaya témoigne d'offrandes, mais il faut noter aussi que les osselets apparaissent, la plupart du temps, dans les sépultures de jeunes enfants : c'est par exemple le cas à Berezhnovka, au bord de la Volga, où l'on a découvert dans une tombe seize astragales qui servaient probablement de jouet ou d'ornement.

Les origines de la culture de Yamnaya restent encore très problématiques. Les spécialistes se demandent en particulier quel secteur de la région pontico-caspienne présente la plus grande continuité culturelle entre les Chalcolithiques ancien et récent ; d'autre part, ils se demandent si l'on peut corréler les sépultures les plus anciennes à une région particulière. Des archéologues comme Igor Vasiliev et Marija Gimbutas pensent que les premières tombes sont apparues dans la région de la Volga, où les traces d'une continuité entre le Néolithique et le Chalcolithique sont,

selon eux, tellement manifestes qu'on doit, de toute évidence, rechercher les origines de Yamnaya dans ce même territoire. D'autres, comme Dmitry Telegin, estiment au contraire que les sépultures de type Yamnaya que l'on trouve en Ukraine sont si clairement liées à la culture de Srednij Stog qui l'y a précédée, qu'il est inutile de postuler une origine allogène. Malheureusement, des nombreuses datations au radiocarbone qui ont été faites, aucune ne nous renseigne sur les sépultures considérées, de l'avis général, comme les plus archaïques. On peut seulement présumer que des types précis de poterie et de rituel funéraire se sont répandus très rapidement sur un vaste territoire. Nikolai Merpert a avancé que la diffusion quasi immédiate de ces éléments, qui sont étroitement liés à l'expression d'une identité ethnique, puisqu'il s'agit d'un style de céramique et d'un rituel funéraire particuliers, indique que les différentes tribus se regroupaient peut-être dans des sortes de confédérations qui entretenaient des relations très étroites. Cette hypothèse correspond du reste au modèle que nous avons proposé pour la région pontico-caspienne : une immense sphère d'interaction permanente et d'influences réciproques, où groupes humains et traits culturels devaient circuler très rapidement. Si les habitants de ce territoire partageaient en outre une langue globalement identique, on peut supposer qu'elle a également favorisé la transmission d'éléments communs, ainsi que la formation d'un horizon culturel à peu près unifié.

La culture proto-indo-européenne

Toute comparaison entre les données linguistiques de la culture proto-indo-européenne et les données archéologiques du foyer originel supposé provoque l'embarras de ceux qui ont une vraie familiarité avec le sujet. On invoque les mêmes preuves pour situer les Proto-Indo-Européens dans les paysages de la Baltique ou dans l'antique Bactriane, au nord de l'Afghanistan actuel. Sur la seule foi du proto-lexique, on considère que les nuages, la pluie et la glace eurent le pouvoir magique de frapper l'imagination des Proto-Indo-Européens dans leur foyer d'origine, mais nulle part ailleurs. Il vaut donc mieux admettre, dès le départ, que la majorité des éléments qui constituent l'environnement ou la culture des Proto-Indo-Européens ne peuvent renvoyer de manière exclusive à la région pontico-caspienne. Pourtant, si nous présumons que cette région était habitée par des locuteurs proto-indo-européens, il nous faut bien évaluer dans quelle mesure les indices linguistiques et archéologiques concordent ou non.

En ce qui concerne le paysage, le Pont et la Caspienne offrent, comme on pouvait s'y attendre, un nombre important de référents pour les termes que nous pouvons reconstruire linguistiquement : grandes plaines, fleuves et autres traits topographiques. Le mot proto-indo-européen problématique **mori* (mer intérieure, lac salé ou marais) peut, quel que soit le sens qu'on lui prête, être mis en rapport avec cette région, puisque s'y trouvaient plusieurs étendues d'eau, sans compter de nombreux

deltas, marais ou lacs maintenant asséchés, qui servirent de premiers sites d'installation au cours du Chalcolithique.

Le protolexique comporte, sans aucun doute possible, des mots pour désigner les montagnes et les hauteurs. Les linguistes Thomas Gamkrelidze et Vyachislav Ivanov se sont appuyés sur ce fait pour situer la patrie originelle dans une région montagneuse (Arménie), et pour rejeter comme éventuels lieux d'origine « les plats pays qui enserrent l'ensemble de l'Europe orientale, y compris la région du Pont ». Comme nous l'avons déjà remarqué, c'est peut-être placer le débat linguistique un peu haut, puisqu'il n'est point besoin de vivre sur une montagne pour en avoir la notion. Certes, la plupart des chaînes montagneuses, telles que les Carpates, la Crimée, le Caucase ou l'Oural, se trouvent *à la périphérie* des cultures du Pont et de la Caspienne ; mais les termes géographiques, ne l'oublions pas, sont avant tout des catégories perceptives. Et comme le Pont et la Caspienne sont entourés de reliefs significatifs, nous serions bien étonnés si leurs habitants n'avaient pas eu de mots pour désigner une montagne ou une colline.

Les indices climatiques sont incertains. De nos jours, dans la région pontico-caspienne, le climat est plus aride à mesure que l'on va vers l'est, mais la partie occidentale jouit d'un climat plus modéré, avec des étés chauds et des hivers courts et cléments. A notre époque, toute cette zone est couverte de neige chaque année, pendant une période de quarante à quatre-vingts jours, et l'on considère que les conditions climatiques étaient encore plus sèches et froides au cours du Chalcolithique.

Le Pont et la Caspienne déroulent un tapis végétal varié. La steppe boisée et les vallées où coulent les rivières peuvent fournir tous les référents des noms d'arbres, alors que la steppe seule ne nous apporte pas grand-chose en ce domaine, et le semi-désert caspien presque rien. Tous les arbres dont les noms sont communément attestés sont en effet présents dans la région pendant le Néolithique-Chalcolithique. Signalons que le hêtre, objet des plus vifs débats, était alors bien moins répandu qu'aujourd'hui : le hêtre commun ne se rencontrait que rarement à l'est du Dniepr, tandis que sa variété orientale était confinée au Caucase et à la Crimée. C'est pourquoi il n'est guère surprenant que le mot ne soit attesté que dans les langues européennes, et qu'on ne le retrouve pas dans les langues indo-iraniennes, parlées plus à l'Est.

Quant à la faune sauvage qu'on a pu reconstruire linguistiquement, elle peut être mise en relation avec les restes qu'on a trouvés sur les sites archéologiques, même si, il faut le reconnaître, ils ne sont pas exclusifs de la région qui nous intéresse. Il serait erroné de considérer le Pont et la Caspienne simplement comme une région de steppes arides : tant le vocabulaire indo-européen que les découvertes archéologiques indiquent l'existence d'une faune riveraine variée (loutre, castor…). Il y a évidemment des animaux dont on a retrouvé les ossements dans les sites de la steppe, comme l'onagre et le saïga, qui ne peuvent être reconstruits linguistiquement, mais ce n'est guère surprenant, car leur distribution est extrêmement limitée.

L'économie que nous pouvons envisager à partir des données linguistiques que nous possédons se reflète assez exactement dans le matériel archéologique. L'agriculture est attestée, mais elle ne semble avoir été nulle part l'élément de subsistance premier de l'économie. En fait, dans la steppe de la Volga et de l'Oural, ainsi peut-être que dans certaines régions de la steppe occidentale, nous avons même de bonnes raisons de ne pas la considérer comme une activité de premier plan, et les découvertes archéologiques montrent plutôt que c'est l'élevage qui revêtait une importance essentielle. Nous disposons de données pour l'ensemble du cheptel de base. Il n'y a pas de raison de donner le premier rang aux ovins ou autres animaux d'élevage, car leur présence varie selon les conditions écologiques particulières de chaque site. Le porc domestique, animal controversé s'il en est parmi les linguistes, semble n'avoir eu qu'une importance secondaire dans toute la région concernée : sa présence est attestée de manière éparse dans la partie occidentale, mais, jusqu'à plus ample informé, il semble avoir été absent à l'est avant le II[e] millénaire, où il fait son apparition sur les sites de l'Age du Bronze — fait qui coïncide avec les relations assez intenses qui se sont développées entre le nord et les régions méridionales. Comme nous l'avons déjà dit, les langues ouraliennes ont emprunté le mot désignant le porc domestique aux Indo-Iraniens, et il est tentant d'imaginer que cet emprunt s'est fait dans la région Volga-Oural au cours du second millénaire avant notre ère, lorsque les Indo-Iraniens se seraient trouvés en contact avec leurs voisins de l'Oural. Mais c'est le cheval qui offre la corrélation linguistique et archéologique la plus significative. Cet animal, connu au moins depuis le IV[e] millénaire avant notre ère (voire plus tôt) de l'est du Dniepr au sud de l'Oural, jouait un rôle capital : tous les indices montrent qu'outre l'exploitation économique dont il était l'objet, il avait également une fonction rituelle, ce qui éclaire toutes les pratiques « hippocentriques » que nous trouvons chez de nombreux peuples indo-européens.

Qu'on le rencontre au sud ou immédiatement à l'ouest de la région pontico-caspienne, on explique généralement sa présence par des contacts de populations avec le territoire originel de cet animal : ainsi se justifierait l'hypothèse d'un berceau originel situé dans cette région sans qu'on puisse pour autant exclure définitivement d'autres, puisque des ossements de chevaux domestiques sont signalés aussi bien dans la culture d'Altheim que dans la culture TRB du nord de l'Europe (mais nous n'avons pas d'indice permettant de penser que ces cultures utilisaient le cheval économiquement ou rituellement à une échelle analogue à celle que nous trouvons dans le secteur qui nous occupe).

Le vocabulaire architectural qu'on peut reconstruire reste imprécis : il est impossible de savoir si le terme **wik̑s*, qui signifie à la fois « maison », « village » et « clan », est proprement assignable à un site aussi modeste que celui de Dereivka. L'hypothèse couramment avancée, sur la base de langues comme le sanscrit, le grec, l'arménien et le lituanien, qu'il s'agirait d'un enclos fortifié, trouve tout de même quelque crédibilité si l'on songe à des sites tels que Mikhajlovka, qui remontent à environ 3000 avant notre ère.

Les données archéologiques dont nous disposons pour cette région confirment, pour la période néolithique-chalcolithique, l'inventaire technologique établi par les linguistes. Certes, on ne peut guère tirer de conclusion des coïncidences entre le lexique et les documents archéologiques en ce qui concerne, par exemple, la poterie, les meules à aiguiser et les pointes de flèche. L'arme de jet (?) que l'on reconstruit à partir des mots qui, en sanscrit et en latin, désignent l'épée, peut avoir des origines diverses : soit les longues lames de silex que l'on trouve dans les cultures de Srednij Stog et de Novodanilovka, soit les poignards de la même matière retrouvés dans les sépultures un peu plus récentes de Yamnaya, soit encore les poignards de bronze très anciens que nous évoquerons dans le prochain chapitre. On a même découvert récemment une épée de cuivre, mesurant quelque 70 centimètres, dans une tombe pré-Maïkop du Caucase septentrional. Le cuivre est bien attesté : c'est le référent probable du terme de base qui désigne le métal (*$h_u$eyes*). L'argent, comme nous le verrons, est également connu dans la région, environ depuis le IV[e] millénaire avant notre ère. Si l'on accepte la reconstruction du terme protolexical *$h_a$erĝn̥tom*, on doit convenir que notre localisation convient particulièrement pour un métal ignoré alors de la plus grande partie de l'Europe.

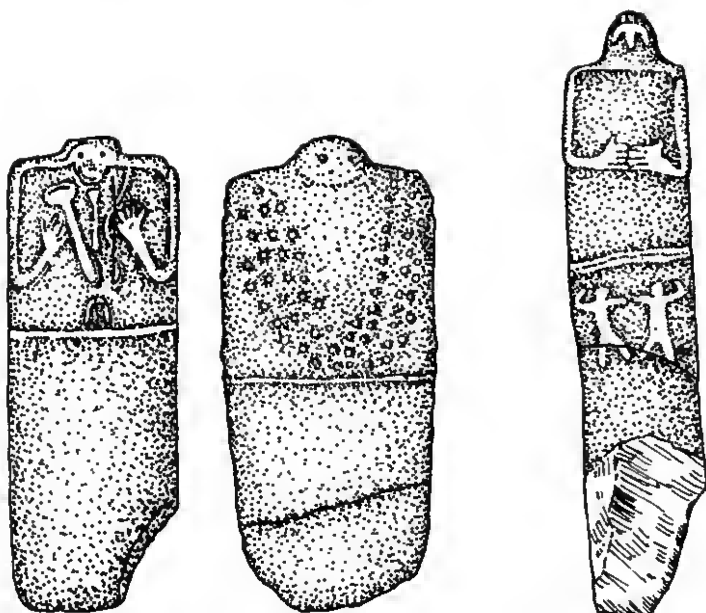
De même, le protolexique indique clairement que la communauté originelle connaissait la technologie que l'on associe à la révolution des « produits dérivés » : laine, charrue, produits laitiers, véhicules à roues. Dans cette direction, on n'a pas suffisamment exploité les éléments archéologiques disponibles : les études de la faune explorent rarement les méthodes précises d'exploitation du cheptel. Il semble, en tout cas, que l'on puisse mettre en relation l'augmentation apparente du nombre des ovins dans les communautés de la steppe ouverte et la présence de termes désignant la laine et le cardage dans les langues indo-européennes. Sandor Bökönyi a récemment avancé qu'une nouvelle espèce de mouton, plus massive et donnant davantage de laine, avait été introduite dans la steppe, à partir de l'Asie. Les instruments qui auraient été employés pour la traite ont été trouvés à Yamnaya et sur des sites plus récents, et l'on signale la découverte d'une charrue primitive à Mikhajlovka, mais la seule donnée incontestable demeure la présence des véhicules à roues et de la traction animale ; les vestiges de chars et de chariots sont nombreux, et datent d'au moins 3000 avant notre ère, ce qui s'accorde avec le matériel linguistique pour suggérer une date suffisamment ancienne. Des modèles de chariot sont du reste connus dans la culture de Baden en Hongrie à peu près à la même époque, et on a découvert un dessin représentant un chariot à quatre roues sur un vase dans un site polonais de la culture TRB.

Malgré la vaste littérature suscitée par les vestiges de sépulture et de rituel que l'on a retrouvés dans les cultures chalcolithiques de la région pontico-caspienne, nous sommes toujours loin de pouvoir nous prononcer avec autorité sur la structure sociale des communautés qui les composèrent. Nous ne sommes pas non plus capables de faire des comparaisons adéquates avec les éléments linguistiques dont

nous disposons. Les sépultures peuvent présenter un matériel plus ou moins riche, mais on ne peut guère, uniquement d'après ces données, postuler l'existence de quelque «protecteur», «chef charismatique», «maître du clan», ou autres figures de ce genre. L'un des problèmes auxquels nous nous heurtons ici est la nature même de ce que nous tentons d'interpréter. Les kurgans contiennent fréquemment de multiples sépultures, et nous savons rarement avec certitude si nos échantillons datent globalement de la même époque. Il est indiscutable que certaines tombes apparaissent nettement plus riches que d'autres, mais comme nous ne pouvons les comparer à d'autres sépultures dont la contemporanéité serait assurée, nous ne possédons pas de base solide pour nous faire une idée plus précise de la structure sociale du monde pontico-caspien. Tout ce que nous pouvons remarquer, avec Alexander Häusler et d'autres, c'est que la sépulture principale est souvent celle d'un homme adulte. Et de fait, Maryana Khlobystina a remarqué, lorsqu'elle a examiné la répartition des sépultures selon le sexe dans la région de la Volga, que dans l'écrasante majorité il s'agissait d'hommes et d'enfants ; les femmes auraient été, d'après elle, enterrées ailleurs, probablement dans des tombes plates non encore découvertes. Ainsi l'importance des sépultures masculines accuserait la nature patriarcale évidente de la société de la steppe.

A partir des éléments dont nous disposons, on peut comprendre combien la conception dumézilienne des trois fonctions peut paraître fragile au plan archéologique. Elena Kuzmina suggère, quant à elle, que les sépultures comportant des restes de chevaux pourraient correspondre à la classe nobiliaire postulée par Dumézil. Et de fait, si nous nous en tenons à un cas isolé, tel que Khutor Khryashchevskogo I, nous y trouvons à l'évidence un candidat convaincant au statut de figure royale : dans cette sépulture récente, le défunt repose en effet près d'un crâne de cheval, de plusieurs vases, d'une pointe de lance en métal, de quelques flèches, d'une massue et d'un marteau en fer ; mais cette sépulture ne ressemble guère aux autres où nous trouvons aussi des ossements de chevaux (et peut-être d'autres animaux), mais rien d'autre.

Les indices concernant l'âge des défunts sont ténus. Dans une étude succincte sur les sépultures de la steppe, Alexander Häusler note comment certains kurgans semblent consacrés en premier lieu à des sépultures d'enfants et que les tombes d'hommes âgés semblent être souvent orientées vers le sud-ouest. On peut aussi remarquer que les tombes d'enfants témoignent souvent d'une relative richesse, de sorte qu'on peut penser que les populations pontico-caspiennes avaient des critères bien définis quant à l'attribution de la richesse et du statut social — cette question mériterait une étude approfondie. Quoi qu'il en soit, les rites d'inhumation se modifient après la culture Dniepr-Donetz, ainsi que nous l'avons remarqué : on passe de sépultures collectives dans de grandes fosses à des fosses pour groupes restreints, voire à des tombes individuelles agencées par petits groupes à l'intérieur d'une même enceinte. Certains archéologues ukrainiens et russes ont interprété ce fait



119. Figure de « guerrier » armé d'une hache, d'une massue et d'un arc, stèle provenant de Natalevka (hauteur 1,6 m).

120. Stèle féminine provenant d'Utkonosovka.

121. Ensemble de deux figures (peut-être des jumeaux) sur une stèle provenant de Kazanki (hauteur 1,17 m).

comme le signe d'une évolution structurelle de la société : nous assisterions, selon eux, à l'apparition de la famille ou, à tout le moins, à la naissance de rituels funéraires différenciés selon les clans.

On peut espérer en tout cas retrouver les traces des conduites rituelles des populations indo-européennes dans les stèles de pierre anthropomorphiques et les vestiges de sacrifices d'animaux. Il n'est guère difficile par exemple de déceler dans ces personnages masculins armés de haches de bataille la représentation d'un dieu du ciel, du tonnerre, voire de la fonction guerrière elle-même.

Naturellement, la facilité avec laquelle on peut identifier trois divinités proto-indo-européennes différentes en scrutant le même bloc de pierre ne peut manquer de jeter une certaine suspicion sur la possibilité d'établir une association crédible entre iconographie et mythe, et quand on considère le détail iconographique de ces stèles, on comprend les doutes qu'éprouvent les spécialistes les plus avertis lorsqu'ils tentent de reconstruire globalement la religion proto-indo-européenne. Notons tout de même que ces stèles ne représentent pas seulement des silhouettes de mâles brandissant des haches, et que nombre d'entre elles figurent des femmes portant apparemment un collier de perles (d'autres motifs encore suggèrent deux grandes empreintes de pas, ou des arbres stylisés).

Le dépôt de restes animaux dans les tombes est largement attesté, ainsi que l'existence d'aires sacrificielles. Un bref aperçu montre que l'offrande la plus courante était le mouton, ensuite les bovins, et, en dernier lieu, le cheval. Sans doute la

valeur de ces offrandes était-elle inversement proportionnelle au nombre d'animaux immolés — gardons en mémoire l'hécatombe consacrée à la déesse iranienne Arədni (100 chevaux, 1 000 bovins, 10 000 moutons). Nicolai Merpert avance, quant à lui, que le petit nombre de bovins et de chevaux (comparé à celui des moutons) s'explique par des impératifs d'ordre économique, et pense que les tribus de la steppe auraient rechigné à se séparer de leurs précieux animaux de trait.

Si l'on se réfère aux mythes et aux rituels, le sacrifice du cheval, d'une façon ou d'une autre, semble un rituel caractéristique des populations qui nous occupent. Nous avons déjà évoqué le sacrifice équin et canin dont on a retrouvé les traces à Dereivka (site de la civilisation de Srednij Stog) et que les archéologues ont mis en rapport avec ce que nous rencontrons plus tard en Inde. Si nous examinons les modalités du sacrifice rituel des trois différentes espèces (notamment le cheval), nous pouvons noter, dans certains cas, des éléments de convergence avec le système indo-européen des trois fonctions : c'est ainsi qu'on a découvert à Grushevka une fosse contenant des ossements appartenant à ces trois animaux, et qu'on en a retrouvé aussi dans une sépulture de Gerasimovka I, mais tous ces cas semblent être des exceptions plutôt que la règle. En général, les chevaux (dont il ne reste souvent que le crâne et les pattes antérieures) ne sont pas accompagnés d'autres animaux, ou lorsque c'est le cas, ils ne voisinent qu'avec une seule espèce, moutons ou bovins, par exemple.

Nous avons déjà mentionné qu'on n'a pas pour l'instant donné d'explication probante de ce thème des jumeaux divins qui est si présent dans la mythologie indo-européenne. Que peut nous dire l'archéologie sur ce point? Sans doute une sépulture de la culture de Yamnaya (sur le site de Novoalekseevka 6/14) comprend-elle le squelette d'un enfant décédé à l'âge d'un an, reposant entre deux crânes de chevaux ; mais il s'agit là encore d'une exception qui ne permet pas de conclure qu'un tel couplage de chevaux était un usage habituel, qu'il soit domestique ou religieux. Le seul exemple relevant d'une pratique rituelle se trouve dans la nécropole de Sezzhee : les chercheurs y ont retrouvé, au-dessus des tombeaux les plus riches, une aire comprenant les crânes et pattes de deux chevaux, ainsi que deux vases, un harpon et un chapelet de coquillages, tous saupoudrés d'ocre rouge. On remarque également, dans une autre partie du site, les restes brisés de ce qui semble être une représentation d'un cheval bicéphale, mais des figurations analogues d'autres animaux ne sont pas inconnues sur ces lieux. Notons enfin qu'une image de deux chevaux a été dessinée sur la partie inférieure de la stèle de Kernosovka.



122. Cheval à deux têtes provenant de Sezzhee (longueur 7 cm).

Il nous faut mentionner, pour finir, les traces d'un rituel équin que l'on trouve dans le site de Dereivka. Valentina Bibikova y observe que, sur dix-huit métacarpes intacts, dix-sept proviennent de la patte antérieure gauche. On peut (peut-être) en déduire qu'il était interdit de la briser, conformément à la fameuse dichotomie droite/gauche si répandue chez les Indo-Européens.

Ainsi, à condition de ne pas être trop pointilleux sur les détails, la plupart des éléments archéologiques dont nous disposons correspondent d'assez près à notre reconstruction de la culture proto-indo-européenne. Il y a des domaines où les correspondances sont particulièrement frappantes — tout ce qui concerne, par exemple, la domestication du cheval et l'usage de véhicules à roues : nulle part ailleurs (dans aucune culture chalcolithique d'Europe) n'existent de telles correspondances. Cela ne suffit pas cependant à faire de la région pontico-caspienne le seul foyer possible : pour parvenir à une telle conclusion, il nous faut maintenant examiner si l'on peut établir l'existence d'une expansion indo-européenne à partir de cette région qui rendrait compte de la dispersion linguistique que nous rencontrons dans l'histoire.

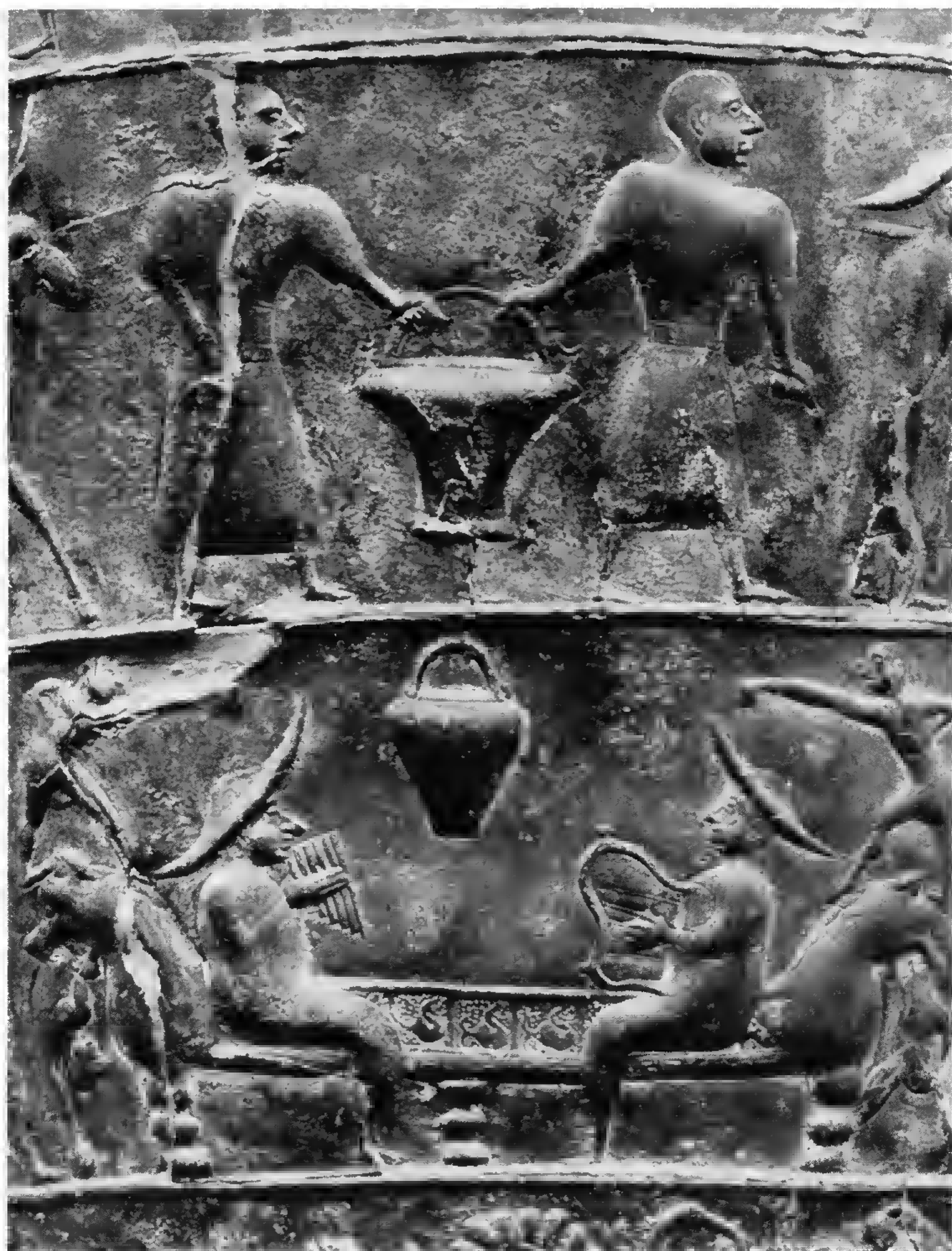


17. Le visage d'un ancien Germain. Le fameux « homme de Tollund » fut retrouvé dans une tourbière, au Danemark : il permet d'imaginer à quoi ressemblait un Germain de l'Age du Fer. La corde qui enserre son cou laisse supposer qu'il mourut de mort violente (châtiment ou sacrifice).



18 (ci-dessus). Plaques en fonte de bronze : ornements de casques provenant de Torslunda (Suède), et représentant des personnages scandinaves et des monstres. VIe ou VIIe siècle avant J.-C.

19 (ci-contre). Deux scènes de la vie quotidienne à l'Age du Fer, dans le nord de l'Italie (détail ; Certosa situla, Bologne) : niveau supérieur, préparations pour une fête ; niveau inférieur, duo, ou peut-être concours, de musiciens.







20. Scène représentée sur le chaudron de Gundestrup : des troupes d'infanterie et de cavalerie celtiques portent des insignes royaux, ainsi que la carnyx, trompette typiquement celtique. On interprète généralement la scène de gauche comme une noyade : c'était la façon classique dont on offrait une victime à une divinité de la « troisième fonction », en Europe occidentale. Le chaudron est d'une manufacture est-européenne, mais on la retrouve par la suite au Danemark.

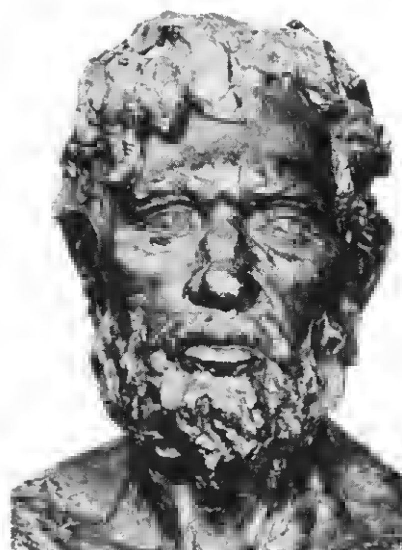


21 (ci-dessus). Nécropole de Khvalynsk, région de la Volga : parmi les ornements qui accompagnent le défunt, on remarque des colliers de coquilles et des anneaux de cuivre provenant des Balkans.

22 (ci-dessous). Fosse commune typique, site de Nikolskoye, culture du Dniepr-Donetz.











23 (en haut, à gauche). Nécropole de Sezzhee, région de la moyenne Volga : le défunt est accompagné d'une hache en pierre, d'un couteau, d'un collier de perles et de plaques en os figurant des animaux.

24 (en haut, à droite). Reconstitution des traits robustes, type Cro-Magnon, d'un homme de Nikolskoye (culture du Dniepr-Donetz).

25 (au centre, à droite). Reconstitution d'une femme de la culture du Dniepr-Donetz.

26 (en bas, à gauche). Reconstitution d'un homme du site de Srednij Stog, à Alexandrie. Ceux qui situent le foyer dans la région pontico-caspienne se représentent généralement ainsi le type physique des premiers Indo-Européens.



27 (ci-contre). La stèle de Kernosovka, découverte en 1973, est l'un des exemples les plus fins de l'art chalcolithique de la région pontique. Un personnage moustachu y est figuré ; au-dessus de la bande horizontale, on reconnaît une massue, une dague et trois haches ; au-dessous, un grand rectangle et deux animaux, que l'on suppose être des chevaux.

28 (ci-dessous). Modèle en argile d'un véhicule à quatre roues, nécropole de Budakalasz, culture de Baden. Il s'agit d'un des témoignages les plus anciens de l'existence de véhicules à roues dans l'Europe danubienne à la fin du IVe millénaire et au début du IIIe.



8. Les expansions indo-européennes

Les Aryens partirent de chez eux… un 1er mars. Par là se résout la question du climat de leur foyer originel. Si leur habitat s'était trouvé dans une zone tempérée, les Aryens n'auraient jamais entrepris si tôt, et de leur propre initiative, leur exode ; ils l'auraient retardé, si ce n'est jusqu'en mai, certainement jusqu'à la mi-avril.

Rudolf von Ihering, 1897

DANS LE CHAPITRE précédent, nous avions provisoirement établi les premiers locuteurs indo-européens dans la région pontico-caspienne. Ce territoire couvrant plus de 300 000 kilomètres carrés au nord de la mer Noire et du Caucase, sa taille est certainement comparable à celle de l'aire d'une entité linguistique majeure. C'est pourquoi nous serons peu enclins à agrandir ce « foyer originel » présumé, à moins que de nouveaux indices ne nous y contraignent. Mais il nous faudra dès lors parvenir à retracer, à partir de cette région, une expansion qui s'étende jusqu'à l'ensemble des territoires où nous rencontrons ultérieurement les Indo-Européens historiques. Si c'est le cas, nous pourrons estimer que notre solution au problème du foyer se situe dans l'ordre de grandeur qui convient, car une aire trop vaste serait linguistiquement invraisemblable, ou géographiquement absurde. De nombreux chercheurs, tant dans le domaine de l'archéologie que de la linguistique, situent dans la zone pontico-caspienne ce foyer originel. Il nous faut donc déterminer si nous pouvons effectivement circonscrire les Proto-Indo-Européens dans un secteur aussi défini, puis retracer le cours de leur expansion depuis cette zone.

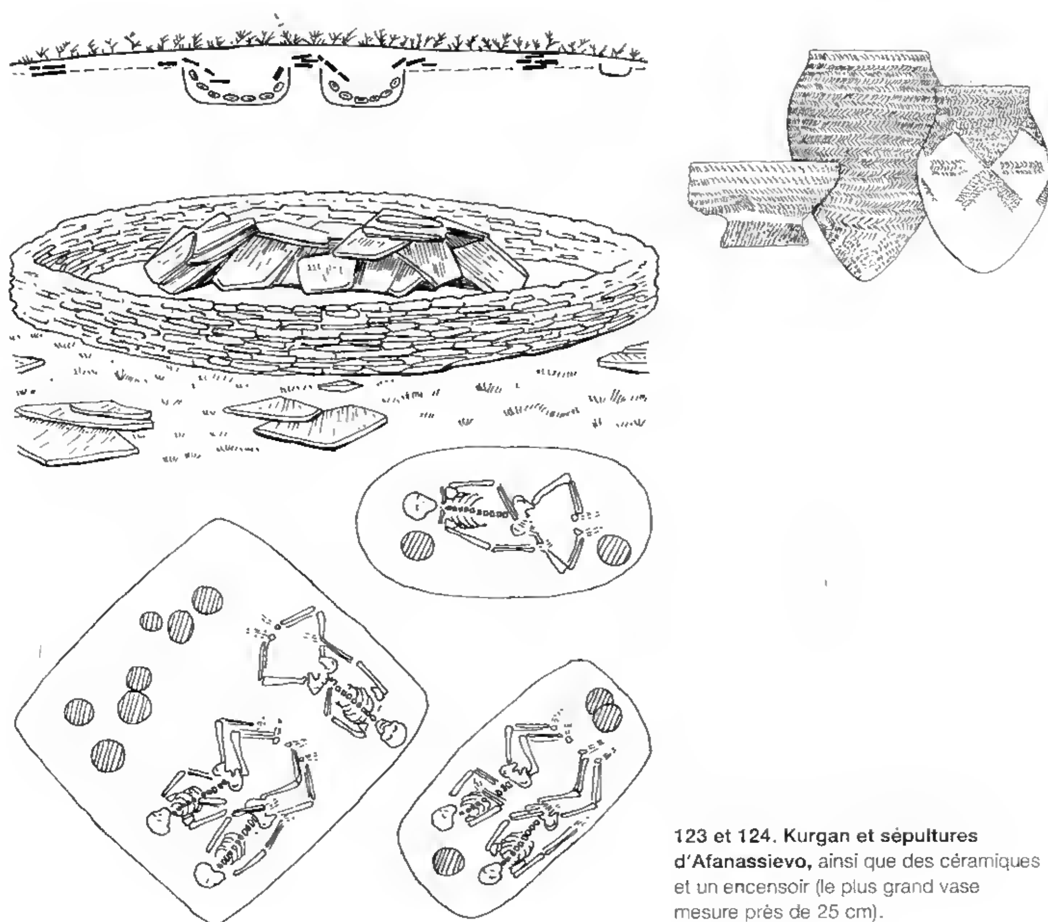
Si ce qui est requis, ce sont des preuves archéologiques irréfutables des migrations des peuples de la région pontico-caspienne, et de l'absorption consécutive des régions limitrophes par des envahisseurs venus de la steppe, alors mieux vaut renoncer tout de suite à notre entreprise : force est d'admettre que nous ne disposons pas encore de tous les indices qui seraient nécessaires et qu'en outre les archéologues ne s'accordent guère sur la nature même des preuves qui démontreraient l'existence de mouvements de population, et, *a fortiori*, l'absorption linguistique de peuples indigènes par de nouveaux arrivants. Nous devrons donc nous contenter de définir des itinéraires de déplacement plausibles vers un certain nombre de zones significatives.

Pour expliquer l'émergence des ancêtres immédiats des peuples indo-européens dans les Balkans et en Grèce, ainsi que l'apparition des langues de l'Anatolie dont les origines se rattachent directement aux Balkans — telles que le phrygien, l'arménien, et peut-être même les langues dites anatoliennes —, il nous faut démontrer que l'expansion des peuples de la steppe s'est effectuée vers l'Europe du sud-est. En outre, nous devons trouver une relation génétique unissant la zone pontico-caspienne à la formation de l'horizon de la Céramique Cordée de l'Europe centrale et septentrionale, puisque celui-ci correspond à l'aire présumée de l'émergence ultérieure des Celtes, des Germains, des Baltes, des Slaves, et vraisemblablement d'autres groupes indo-européens. Enfin, il convient d'identifier des traces des migrations pontico-caspiennes vers l'Asie, qui puissent témoigner de l'apparition des Tokhariens et des Indo-Iraniens. Comme nous avons, au chapitre 2, commencé notre étude par les Indo-Européens en Asie, nous nous proposons d'examiner cette région en premier.

L'expansion vers l'Asie

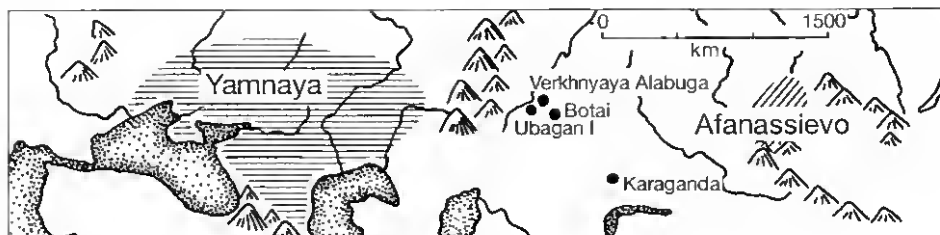
Bien que de nombreux détails restent discutables, il existe de toute évidence un argument solide en faveur d'une migration des peuples de la zone pontico-caspienne vers la steppe, aride et boisée, qui se trouve à l'est de l'Oural. Il est vraisemblable que ces mouvements ont commencé dès le IV[e] millénaire avant notre ère, et qu'ils se sont poursuivis sur plusieurs millénaires, jusqu'à ce que l'arrivée dans la région des peuples de langue turque, tels que les Huns, inverse de façon spectaculaire la direction.

Parmi les cultures qui présentent un lien avec la région pontico-caspienne, celle d'Afanassievo, dont les vestiges sont essentiellement circonscrits dans le bassin du Minousinsk et dans l'Altaï, se signale dans l'aire géographique la plus orientale. Les sépultures constituent le témoignage le plus fréquent — plus de 400 tombes provenant d'une cinquantaine de cimetières — mais on a également repéré une dizaine de villages. La distribution de ces sites indique qu'on y exploitait à la fois les terres fluviales et la steppe profonde. Les villages, tout du moins ceux que l'on a découverts en bordure du Iénisséi, offrent une structure précaire, et sont communément interprétés comme les campements saisonniers des pasteurs nomades, qui élevaient des cheptels de moutons et de chèvres et, chose significative, des chevaux domestiques. Bien que l'existence de véhicules à roues ne soit pas directement attestée, on en trouve des représentations sur des monuments en pierre qui se trouvent dans la région attribuée par certains archéologues à la culture d'Afanassievo. La culture d'Okounevo, qui a succédé à celle d'Afanassievo, porte d'ailleurs les preuves de la présence de tels véhicules, même si son économie reposait manifestement sur la chasse et la cueillette. C'est pourquoi il me semble qu'on peut attribuer l'introduction des véhicules à roues dans la civilisation d'Okounevo aux cultures, techniquement plus avancées, qui l'ont immédiatement précédée.



123 et 124. Kurgan et sépultures d'Afanassievo, ainsi que des céramiques et un encensoir (le plus grand vase mesure près de 25 cm).

Dans la civilisation d'Afanassievo, les morts étaient ensevelis dans des fosses rectangulaires surmontées d'un monticule, le kurgan, et enceintes de monolithes verticaux, les cromlechs, ainsi que de clôtures rectangulaires en pierre. Les corps étaient inhumés dans la position fléchie sur le côté ou, de façon plus fréquente, étendus sur le dos les jambes repliées, cette dernière posture relevant d'ailleurs de la tradition funéraire de la région pontico-caspienne. Ces tombes ont révélé un mobilier funéraire qui comprend des vases à fond en pointe, d'une configuration similaire à la céramique de la région susmentionnée, et décorés d'impressions. D'ailleurs, Maryana Khlobystina a avancé que les céramiques Afanassievo de l'Altaï et les développements parallèles de la céramique Yamnaya sur la Volga dataient de la même époque. Les accessoires rituels de la culture d'Afanassievo comportaient des encensoirs décorés à l'ocre qui formellement ressemblent beaucoup aux artefacts cultuels découverts dans la zone pontico-caspienne. A côté de l'outillage tra-



125. Le territoire qui s'ètend entre les cultures de Yamnaya et Afanassievo.

ditionnel en pierre et en os, les tombes ont en outre révélé des objets en or, en cuivre et en argent. On a exhumé des ossements de moutons, plus rarement de bovins et de chevaux, dans les remblais des tombes, ossements qui ont été interprétés comme des résidus de cérémonies funéraires. Par ailleurs, Khlobystina a observé qu'à l'instar des sépultures plus anciennes de la Volga, les premières tombes Afanassievo de l'Altaï étaient exclusivement réservées aux hommes et aux enfants.

Les anthropologues russes ont très souvent classé les gens d'Afanassievo, dont le type physique diffère de celui de leurs voisins, dans la catégorie des Europoïdes ; c'est avec les populations du Srednij Stog et Yamnaya qu'ils présentent les plus étroites ressemblances. Les datations récentes au radiocarbone indiquent que la culture d'Afanassievo est née au milieu du IVe millénaire et s'est maintenue tout au long du IIIe.

Au vu de ce qui vient d'être observé, on comprend facilement pourquoi les archéologues ont souvent assimilé la culture d'Afanassievo à cette aire culturelle du nord de la mer Noire. Les similitudes du rituel funéraire, de la culture matérielle, de l'économie, et même du type physique, plaident en effet nettement pour cette assimilation. De plus, si on suit Elga Vadetskaya lorsqu'elle avance qu'aucun indice sérieux ne confirme la pratique de l'élevage autour du Iénisséi à une époque antérieure à la culture d'Afanassievo, alors on commence à comprendre comment cette civilisation a pu se répandre si loin à l'est : les populations de la région pontico-caspienne, dotées d'une économie nomade déjà développée reposant sur l'élevage, ont pu s'étendre rapidement pour exploiter la vaste steppe aride ou boisée qui se trouve à l'est de l'Oural, et si c'est le cas, cette migration aura certainement mis en contact les ancêtres de la culture d'Afanassievo avec diverses communautés locales subnéolithiques, qu'ils auront plus tard absorbées. Ce modèle paraît assez plausible mais il s'est toujours heurté à un obstacle majeur : la distance qui sépare l'Oural — limite orientale traditionnelle des cultures pontico-caspiennes — du Iénisséi est de l'ordre de 2 000 kilomètres, et cet immense vide entre la zone pontico-caspienne et le territoire de la culture d'Afanassievo constitue une difficulté trop criante pour qu'on puisse la négliger.

Mais celle-ci résulte peut-être davantage de l'insuffisance des recherches archéologiques sur le territoire qui sépare les deux régions que d'une réelle absence de sites intermédiaires. L'archéologie ne nous révèle à l'est et au nord de la culture d'Afanassievo que des peuples dont l'économie repose sur la chasse et la cueillette, si bien que nous devons nous contenter de l'idée, certes imprécise, que les origines de cette civilisation se trouvent «quelque part» à l'ouest. Signalons cependant que des découvertes récentes semblent indiquer l'existence de sites intermédiaires, qui pourront peut-être combler ce vide entre l'Oural et le Iénisséi. Tamilla Potemkhina a, par exemple, mis au jour des cimetières à Verkhnyaya Alabuga et à Ubagan I, dans le bassin hydrographique du Tobol, qui se trouve à l'est de l'Oural. Les sépultures y ont révélé un usage de l'ocre, ainsi que des plaquettes en os analogues à celles que l'on a découvertes dans le cimetière de Khvalynsk sur la Volga, des vases à fond pointu similaires à la céramique de Yamnaya et d'Afanassievo, et des artefacts en cuivre dont l'analyse spectrale a révélé qu'ils provenaient de la région de Yamnaya. Les corps étaient inhumés dans la position étendue sur le dos jambes repliées, dans des fosses plates de structure comparable aux toutes premières tombes yamnaya du groupe Volga-Oural. Potemkhina est d'avis que ces sépultures indiquent que la culture de Yamnaya s'était répandue plus à l'est qu'on ne l'avait cru auparavant, mais Elda Vadetskaya objecte que si l'on avait exhumé les céramiques de ces sites dans la région du Iénisséi ou de l'Altaï, on les aurait vraisemblablement attribuées à la culture d'Afanassievo. Par ailleurs, on a mis au jour à Karaganda, plus à l'est du Tobol, une autre sépulture qui présente également la position funéraire traditionnelle de Yamnaya, ainsi que des vases analogues aux poteries d'Afanassievo. Toutefois, l'hypothèse d'une simple extension vers l'est, à travers la zone steppique et la steppe forestière du Kazakhstan, ne doit être envisagée qu'avec la plus grande prudence, car on a récemment découvert dans la région une culture indigène qui s'explique, au moins en partie, par des traditions antérieures de chasse et de cueillette : il s'agit de la culture de Botaï (3300-2700 avant J.-C.) dont le site éponyme se trouve dans la zone steppique de Tobol-Ishym. Ce site s'étend sur une quinzaine d'hectares, et on estime à 200 le nombre de structures qu'il comprend : ce sont des huttes semi-souterraines (85 ont déjà été exhumées). Les vestiges économiques y sont en nombre écrasant : on y a retrouvé entre autres 100000 ossements d'animaux (dont 99,9 % de chevaux). Il y avait là des chasseurs de chevaux spécialisés, qui étaient peut-être eux-mêmes des cavaliers — c'est en tout cas ce qui a été avancé récemment. Il s'agirait alors d'un développement autochtone de la domestication du cheval. L'archéologie rassemble ainsi, lentement, des données qui semblent indiquer l'existence vers ~3500 d'une culture matérielle, d'une économie, d'une pratique rituelle et d'un type physique communs, s'étendant de la zone pontico-caspienne jusqu'au Iénisséi.

L'hypothèse d'un vaste cordon de communautés historiquement relié à la région pontico-caspienne et traversant la steppe asiatique occidentale présente un intérêt linguistique évident. Comme nous l'avons vu plus haut, certains spécialistes de cette dis-

cipline réclament un modèle qui puisse rendre compte des origines des Tokhariens en situant leurs ancêtres à la périphérie «archaïque» des dialectes proto-indo-européens : on pourrait expliquer ainsi pourquoi on ne retrouve pas chez eux les innovations linguistiques successives que connurent leurs plus proches voisins de l'époque historique, les Indo-Iraniens. D'un point de vue purement chronologique, une incursion vers l'est de locuteurs indo-européens, parvenant jusqu'au Iénisséi dès le IVe ou au début du IIIe millénaire avant J.-C., pourrait rendre compte de façon adéquate de la séparation précoce qui s'est produite entre les ancêtres des Tokhariens et les autres Indo-Européens. Évidemment, ce modèle ne les établit pas précisément dans leur futur territoire historique, le bassin du Tarim, situé à presque 1 000 kilomètres au sud ; mais cette distance n'est pas insurmontable quand on sait que nous disposons de plusieurs milliers d'années pour retracer la progression qui les a conduits, soit par la Mongolie, soit par le sud de l'Altaï, jusqu'au Turkestan chinois. Il y a déjà longtemps, Sergei Kiselev a d'ailleurs avancé qu'il était possible que la culture d'Afanassievo se soit étendue plus au sud qu'on ne le croit : il se fondait sur la découverte de tessons de céramique aux décorations similaires à celles d'Afanassievo, exhumés par Aurel Stein dans la partie occidentale du Turkestan chinois, c'est-à-dire dans la zone directement voisine du plus ancien peuple attesté de langue tokharienne.

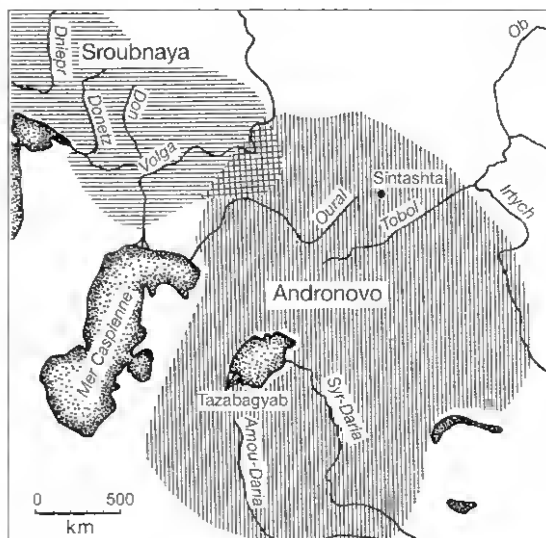
Des fouilles récentes ont montré en outre que les migrations pontico-caspiennes ne s'étaient pas seulement dirigées vers l'est, mais aussi vers le sud où des éléments culturels de la steppe ont été découverts dans le cimetière de Tumek-Kichidzhik, que l'on fait remonter au IVe ou IIIe millénaire avant notre ère. On a attribué ce site, qui se trouve au sud de la mer d'Aral, à la culture de Kelteminar qui a dominé la Turkménie au Néolithique (mais dont l'économie reposait sur la chasse, la cueillette et la pêche). Outre des traits clairement locaux, tels que des silex et des poteries, le mobilier funéraire a révélé des ornements en os et défense de sanglier, qui ressemblent au matériel découvert dans la culture de Samara et dans les civilisations postérieures du cours moyen de la Volga. De plus, le rituel caractérisé par la position étendue sur le dos, l'orientation au nord et l'ocre, ainsi que le type physique proto-europoïde, s'apparentent également à l'aire steppique. Alexandr Vinogradov attribue ces influences de la steppe au déplacement des pasteurs nomades et de leurs cheptels de moutons, qui auraient migré vers le sud pour exploiter cette région désertique ou semi-désertique. Cette présence s'est maintenue jusqu'à l'Age du Bronze ancien, où nous trouvons des traces de ce type de sépultures steppiques sur les bordures septentrionales des établissements proto-urbains de l'Asie centrale.

La fin de l'Age du Bronze, dans la steppe de la Sibérie méridionale et du Kazakhstan, constitue le second moment décisif que l'on peut rapporter à l'expansion des Indo-Européens en Asie. On a souvent dit qu'au IIe millénaire avant J.-C., cette région était archéologiquement représentée avant tout par la culture d'Andronovo, que les datations au radiocarbone font émerger au tout début de ce millénaire. C'est là un nom générique qui embrasse en réalité toute une série de groupes culturels locaux

qui ont occupé les steppes, arides ou boisées, s'étendant de l'Oural au Iénisséi, et de la limite septentrionale de la steppe boisée jusqu'aux monts Pamir du Tadjikistan au sud. Malgré l'existence prévisible de variations locales, cette immense région n'en présente pas moins certains traits communs : céramiques et objets métalliques, économie reposant principalement sur l'élevage, ensemble homogène de pratiques funéraires et de traditions rituelles. Pourtant, un certain nombre d'archéologues russes remettent sérieusement en cause la notion d'une culture d'Andronovo uniforme, et préfèrent voir dans les variantes particulières des entités indépendantes ayant émergé au sein d'une vaste sphère interactive qui aurait généré toutes ces ressemblances.

Rares sont les archéologues qui contesteront le caractère indo-iranien de la plupart des porteurs de la culture d'Andronovo, ainsi que le lien génétique déterminant qu'ils ont avec leurs voisins de la région pontico-caspienne, à l'ouest. Ces parentés ne sont pas seulement d'ordre général — économie d'élevage, cheval domestique, véhicules à roues, tombes kurgans —, elles concernent aussi les caractéristiques formelles et décoratives de la poterie, ainsi que les types d'outils et d'ornements métalliques. Du reste, il semble que la culture de Sroubnaya, dite des Tombes à charpente, qui, à l'Age du Bronze, a succédé à celle de Yamnaya, ait pénétré à l'est de la Volga, et on a effectivement mis au jour des sépultures du type Sroubnaya à l'est de la mer Caspienne.

Des données culturelles et géographiques plaident également en faveur du caractère indo-iranien du peuple d'Andronovo. Les vestiges matériels des sites de la steppe de l'Age du Bronze correspondent à ce à quoi on pouvait s'attendre pour les ancêtres immédiats de ces Indo-Iraniens que nous trouvons plus tard dans les documents historiques : le terrain de cette région convient à une économie pastorale et



126. Territoire des cultures de Sroubnaya et Andronovo.

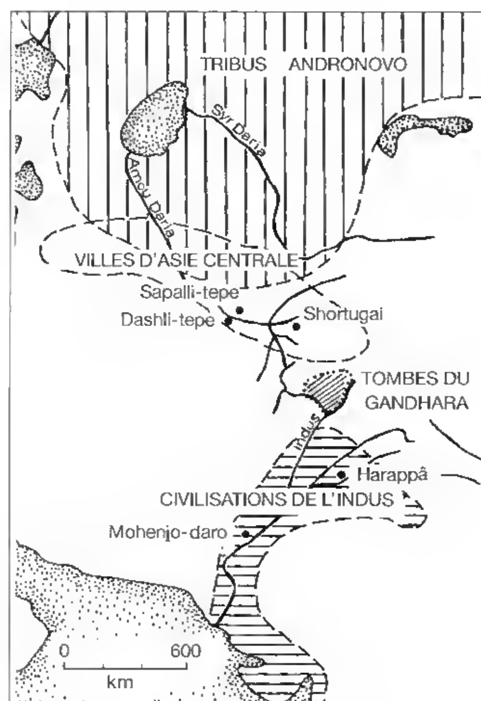
itinérante, et c'est bien, à de rares exceptions près, ce que nous rencontrons. Les troupeaux étaient constitués de bœufs, moutons, chèvres et chevaux, mais non, semble-t-il, de porc, ce qui était prévisible au vu de la faible préservation de ce mot hérité des Indo-Européens dans le lexique des langues indo-iraniennes parlées à l'*est* de l'Oural. En revanche, l'élevage du cheval — qui représentait 12 à 17 % de la faune domestique — est clairement attesté. On s'en servait comme monture et bête de trait : on a en effet découvert dans les sites d'Andronovo des brides conçues pour maintenir le mors, tandis que l'exhumation de paires de chevaux, qu'on a retrouvées dans les tombes, laisse à penser qu'on les utilisait dans des attelages. On a en outre exhumé, sur un des sites les plus méridionaux de cette culture, une figurine de cheval en argile avec une perforation dans la crinière (peut-être pour attacher l'animal à un véhicule). Dans la steppe de l'Oural du sud, l'importante nécropole de Sintashta apporte par ailleurs un témoignage spectaculaire de la présence de cette aristocratie se déplaçant en char, que l'on rencontre ultérieurement dans les documents historiques : des vestiges de chariots et des ossements de chevaux sacrifiés préfigurent les futures sépultures royales des tribus de la steppe, celles des Scythes par exemple, ou de leurs cousins iraniens situés plus à l'est, qui ensevelissaient leurs morts dans les somptueuses chambres funéraires qu'a révélées le cimetière de Pazyryk sur l'Altaï. Sintashta est le site majeur de la culture de Sintashta-Petrovka, qui s'est épanouie entre 2200 et 1700 avant J.-C., et annonce déjà la culture d'Andronovo, qui lui est légèrement postérieure. Vladimir Gening, qui a fouillé le site de Sintashta, s'est appuyé sur les textes religieux indo-iraniens pour interpréter les rituels dont témoigne ce cimetière. Il a attiré l'attention sur le sacrifice rituel du chien et surtout du cheval (on a trouvé dans une seule chambre funéraire les restes de sept chevaux et les vestiges de quatorze chariots) ainsi que sur l'immolation d'animaux domestiques. Il s'agit peut-être déjà des sacrifices trifonctionnels d'animaux que mentionnent les tout premiers documents indo-européens. Dans la fosse I, on a mis au jour une aire sacrificielle, visiblement sans rapport avec les sépultures, qui a révélé des ossements (essentiellement des crânes) de chevaux, de taureaux et de moutons.

Contrairement aux peuples précédents, caractérisés par un pastoralisme nomade, la civilisation d'Andronovo nous a laissé d'importants vestiges de ses établissements, qui sont généralement situés le long de petites rivières. Ils se composent d'habitations, dont le nombre varie de deux à vingt, construits en bois de pin, de cèdre et surtout de bouleau — nous avons observé plus tôt que c'est l'un des très rares noms d'arbres proto-indo-européens conservés dans la langue indo-iranienne. Elena Kuzmina a invoqué ces témoignages archéologiques pour identifier le peuple d'Andronovo aux Indo-Iraniens, et elle a insisté sur les différences qui opposent les habitations de la culture de l'Indus et des communautés proto-urbaines d'Asie centrale à ceux des pasteurs nomades de la steppe. Le premier type d'habitat se caractérise en effet par des structures en surface, construites en brique et en pierre, constituées de pièces rectangulaires exiguës d'environ 9 à 12 mètres carrés qui, d'après Kuzmina, devaient

donc abriter des petites cellules familiales. Le contraste est frappant avec les maisons en bois semi-souterraines d'Andronovo, qui occupaient des surfaces de 50 à 300 mètres carrés, et devaient accueillir des familles considérablement plus étendues. Du reste, les *Veda* et les *Avesta* montrent bien qu'on peut rapprocher l'habitat indo-iranien de celui de la steppe mais non des établissements indigènes proto-urbains.

Par ailleurs, tout indique que les migrations des premiers Indo-Iraniens se sont faites du nord vers le sud : c'est là un autre argument en faveur de l'identification du peuple d'Andronovo aux Indo-Iraniens, ce qui fait de la steppe la région la plus vraisemblable pour les migrations subséquentes. En dernier lieu, l'aire de la culture d'Andronovo correspond également au futur territoire des Iraniens orientaux historiquement attestés à l'Age du Fer : les Saka, les Massagètes, les Sarmates et les Alains.

Pourtant, même si les peuples de l'Age du Bronze de la steppe conviennent parfaitement au territoire et à la culture présumée des Iraniens de la steppe, la culture d'Andronovo, à elle seule, ne résout pas l'ensemble de la question des origines iraniennes : les Iraniens de l'ouest — souvent assimilés à la poterie grise —, les Mitanniens, les Indo-Aryens et l'ensemble des peuples qui leur sont apparentés dans les vallées du Swāt et de l'Indus, ne présentent aucun lien avec la culture. Face à cette opacité des données archéologiques, nous sommes contraints, si nous voulons aller plus loin, de quitter le registre de l'intuition, et d'accepter de raisonner au plus probable. Je pense que l'on peut admettre, dans un premier temps, l'hypothèse que les cultures de la steppe, au Bronze récent, sont, pour la plupart, les ancêtres directs au moins des Iraniens orientaux de la période historique. Cela admis, quelle est la localisation la plus probable, à l'Age du Bronze, des Iraniens occidentaux et des Indo-Aryens ? On peut raisonnablement exclure les territoires qui s'étendent à l'est du Iénisséi, ou au nord de la steppe boisée ; mais il reste toujours possible que dans la région pontico-caspienne, le peuple de Sroubnaya, à l'ouest d'Andronovo, ait contenu des éléments iraniens : nous avons d'ailleurs déjà envisagé son éventuelle migration vers le sud par le Caucase, migration dont seraient issus les Iraniens de l'ouest. Quant aux ancêtres des premiers Indo-Aryens (et des Iraniens de l'ouest, la théorie du Caucase ne me semblant pas convaincante), il est vraisemblable qu'il faut les rechercher à la limite méridionale de la steppe asiatique, au IIe millénaire avant J.-C., voire plus tôt. Si les données archéologiques ne montrent pas clairement leur présence, c'est sûrement à cause de la nature même du processus qu'implique toute migration vers le sud de la steppe : les archéologues qui travaillent sur les origines des Indo-Aryens et des Iraniens occidentaux pensent généralement que ce mouvement de population s'est déroulé par étapes et fort lentement, à partir de la steppe, puis à travers l'Asie centrale, ce qui suppose que les peuples nomades de la steppe eurasienne avaient traversé le territoire qu'occupaient les sociétés agraires plus avancées de l'Asie centrale ex-soviétique et de l'Afghanistan du nord. Dans ce cas, ils auraient eu des contacts avec des établissements proto-urbains, et même avec des avant-postes de la civilisation harappéenne, comme Shortugai. Mais de tels contacts auraient néces-



127. De nombreux archéologues associent la culture d'Andronovo aux premiers Indo-Iraniens. Les tribus Andronovo les plus méridionales ont sûrement traversé l'aire culturelle urbanisée d'Asie centrale, ainsi que des postes avancés de la civilisation de la vallée de l'Indus (Shortugai), avant de parvenir dans le territoire de la culture des Tombes du Gandhāra (vallée de Swāt) ou dans le nord-ouest de la région de l'Indus.

sairement transformé la culture matérielle de ces pasteurs nomades, en particulier leurs poterie, architecture et métallurgie : c'est pourquoi nous avons peu de chances de trouver au sud de la steppe une société pastoraliste Andronovo archétypale.

Le processus de transformation culturelle que nous venons d'évoquer n'est pas une hypothèse d'école : c'est ce que nous apprend la culture de Tazabagyab, située sur l'Amou Daria, au sud de la mer d'Aral, que l'on a souvent considérée comme une variante locale de celle d'Andronovo. Outre des traces du cheptel, attestant la domestication du cheval, on y a mis au jour des systèmes d'irrigation, le long desquels s'étaient créés de petits villages, qui apparemment devaient chacun regrouper une dizaine de familles. Dans les sépultures, on signalait le sexe du défunt en enterrant les hommes sur le flanc droit, et les femmes sur le gauche, convention que l'on retrouve dans d'autres cultures indo-européennes, et un peu partout dans l'aire culturelle d'Andronovo, par exemple à Tulkhar. Plus à l'est sur l'Amou Daria, on rencontre d'autres variantes de la civilisation d'Andronovo, situées en Ouzbékistan et au Tadjikistan, qui étaient, soit en contact direct, soit partiellement liées avec les populations agraires plus « avancées » qui étaient installées dans la zone limitrophe méridionale s'étendant sur l'Afghanistan du nord. Nataliya Chlenova a récemment souligné l'importance du réseau fluvial de cette région comme voie de passage permanente entre l'Asie centrale et la vallée de l'Indus ; elle observe que les sépultures

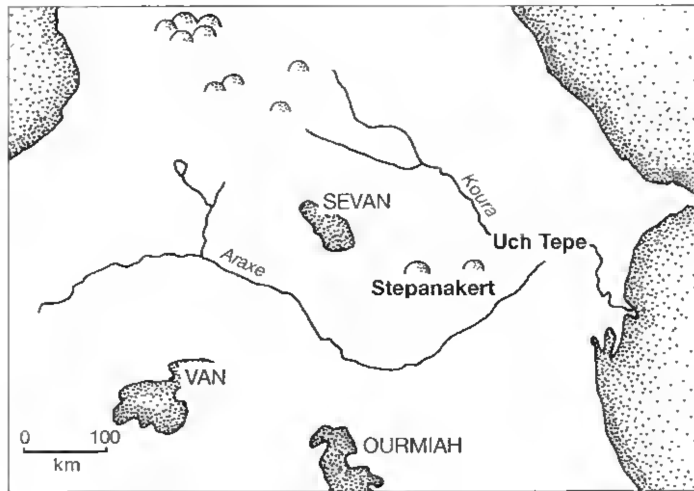
les plus méridionales de la culture d'Andronovo se trouvent sur le fleuve Vaksh, à moins de 500 kilomètres du territoire de la civilisation, supposée indo-aryenne, dite des Tombes du Gandhāra — territoire que l'on peut atteindre depuis le fleuve Kabul. De plus, Elena Kuzmina pense que les rites funéraires et l'architecture de cette culture des Tombes du Gandhāra, ainsi que ceux des variantes régionales d'Andronovo situées plus au nord, présentent maintes similitudes.

C'est dans la zone des complexes urbains de l'Asie centrale que se trouvent les indices archéologiques les plus nets des origines des cultures indo-iraniennes historiquement attestées. Le complexe archéologique BMAC, délimité récemment, comprend une série de sites fortifiés, datant de 2000 à 1500 avant J.-C., qui se trouvaient chacun dans l'oasis de leur région. Ces sites témoignent d'usages rituels qui préfigurent les pratiques des Iraniens et des Indo-Aryens ultérieurement attestés. A Togolov 21, par exemple, Viktor Sarianidi a découvert un complexe rituel entier destiné à la fabrication de breuvages hallucinogènes à partir d'*epherdra* et de chanvre ; or ces boissons sont attestées dans le *Rig-Veda* (*soma*) et les *Avesta* (*haoma*). Notons aussi la présence dans ces sites d'un « culte du feu », ainsi que de divinités qui se retrouvent dans la religion indo-iranienne. Cette série des sites est une pièce importante du dossier des origines des Indo-Aryens, car des archéologues français, comme Jean-François Jarrige, ont découvert le rituel funéraire et le matériel archéologique du BMAC au Balouchistan, à Mehrgarh, qui date de la phase finale de la civilisation de la Vallée de l'Indus. Il y a donc des signes très nets d'une propagation vers le sud, vers l'Indus, d'éléments culturels provenant de l'Asie centrale. Le chercheur finlandais Asko Parpola a tenté d'en construire un modèle interprétatif global : il postule une série de mouvements de population vers le sud à partir de la zone steppique et à travers la Bactriane et la Margiane, qu'il fait correspondre aux différentes vagues de migrations indo-aryennes vers le sous-continent indien. Il faut bien admettre le caractère spéculatif de beaucoup de ses arguments, mais ils sont troublants : selon lui, par exemple, c'est en Asie centrale que s'est déroulé le conflit des Arya et des Dāsa que raconte le *Rig-Veda*, car dans cette région au moins on peut trouver des vestiges de forts qui correspondent aux descriptions védiques. Un problème essentiel n'en demeure pas moins : comment démontrer l'indo-européanisation des complexes d'Asie centrale, alors que, du point de vue artistique et urbanistique, on peut situer leur origine dans leur région même, ou au sud de la zone des tribus de la steppe ? Qu'il y ait eu des contacts entre les tribus d'Andronovo et ces complexes urbains (ou proto-urbains) ne fait aucun doute, mais cela ne prouve pas que les villes d'Asie centrale aient été gouvernées par une élite indo-aryenne. Une hypothèse est plausible : peut-être les hommes de la steppe, population plus mobile, étaient-ils employés comme intermédiaires par ces villes pour leurs transactions commerciales les plus éloignées ; on pourrait alors supposer qu'ils aient rapidement adopté la culture matérielle — en particulier les biens de prestige — de leurs « hôtes » technologiquement plus avancés qu'eux, et qu'ils aient acquis une prééminence sociale et linguistique.

L'expansion dans le Caucase

Dans notre étude des origines des populations anatoliennes, nous avions vu que deux écoles s'opposent sur la question de la première apparition des langues de cette famille anatolienne : certains pensent que les locuteurs indo-européens sont venus de l'ouest, par les Balkans ; d'autres estiment qu'ils ont dû traverser le Caucase, au sud de la région pontique, et ainsi pénétrer en Anatolie par l'est. L'hypothèse d'une voie d'accès orientale pose des problèmes considérables — son incapacité à rendre compte d'une migration qui parvienne jusqu'aux foyers historiques des Louvites, de langue indo-européenne, n'étant pas la moindre —, mais elle a néanmoins séduit certains linguistes. Ils ont invoqué le fait que les langues anatoliennes partagent certaines caractéristiques avec celles du Caucase (ou qu'inversement, des traits présents dans toutes les autres langues indo-européennes n'apparaissent pas dans ces deux groupes) ; d'ailleurs, certains ont avancé que les dialectes caucasiens, comme le kartvélien, avaient dû se trouver en contact étroit avec un idiome indo-européen qui était sûrement d'un caractère archaïque analogue à ce que l'on peut supposer des dialectes proto-hittites et proto-louvites.

C'est surtout à Marija Gimbutas que l'on doit cette hypothèse d'une intrusion dans le Caucase en provenance de la steppe pontique. Son hypothèse repose essentiellement sur la présence de tombes kurgans dans l'aire steppique qui se trouve à la confluence des fleuves Koura et Araxe. Gimbutas invoque notamment les trois grands tumulus d'Uch Tepe, dont un seul a été fouillé : d'une hauteur de 17 mètres, pour 130 mètres de diamètre, il renferme une chambre funéraire en pierre, à toiture en charpente de bois, et les archéologues le font remonter à ~3500 environ. On a attribué ce rite « kurgan » — présent aussi à Bedeni, où l'on a exhumé une tombe à char — à une élite pontico-caspienne qui se serait introduite dans la civilisation caucasienne de Koura-Araxe. On a en outre retrouvé des tumulus au nord-ouest de cette zone, en Géorgie occidentale. Marija Gimbutas reconnaît là une tradition funéraire « kurgan » ; elle fait aussi de l'établissement de Mingachaur le témoin archéologique d'une invasion venue du nord. Les habitations en bois, de configuration rectangulaire et semi-souterraine, s'y différencient en effet nettement des constructions circulaires en pierre et tapissées d'argile, qui sont caractéristiques de la zone Koura-Araxe. Enfin on pense que l'apparition dans la région pontico-caspienne d'objets en métal de type caucasien résulte d'une incursion des peuples du kurgan dans le Caucase, qui ont dû transmettre ensuite ces nouvelles techniques chez eux, et les ossements de chevaux, supposés domestiques, qu'on a découverts à Alikemektepesi, un site steppique qui se trouve au sud du fleuve Araxe, constituent un indice supplémentaire. Les archéologues géorgiens pensent, du reste, qu'il s'agit du premier témoignage de la domestication du cheval dans ce secteur, et que cette pratique remonte vraisemblablement au IVe millénaire avant J.-C., si ce n'est plus tôt — la présence de tels ossements est régu-



128. Les kurgans de Transcaucasie.

lièrement attestée sur les sites de l'aire Koura-Araxe. La comparaison de ces données avec celles de la région pontico-caspienne fait ressortir des analogies concernant le tumulus, la chambre funéraire et, dans certains cas (comme à Uch Tepe), l'usage de l'ocre. Shan Winn, qui a examiné de près ce matériel archéologique, le rapproche des futures sépultures royales d'Alaca Hüyük, Trialeti et Maïkop, et unit ainsi la steppe, le Caucase et l'Anatolie septentrionale dans une sorte de sphère interactive. Winn pense que, dans le secteur Koura-Araxe, les héritiers des migrations du kurgan n'étaient pas un groupe indo-européen historique, mais plus vraisemblablement des Hourrites, ce qui ne l'empêche pas d'avancer que des Indo-Européens ont pu traverser le Caucase, et occuper ensuite l'est de l'Anatolie, d'où ils auraient progressivement assimilé les Hatti de l'Anatolie centrale, pour former les futurs Hittites.

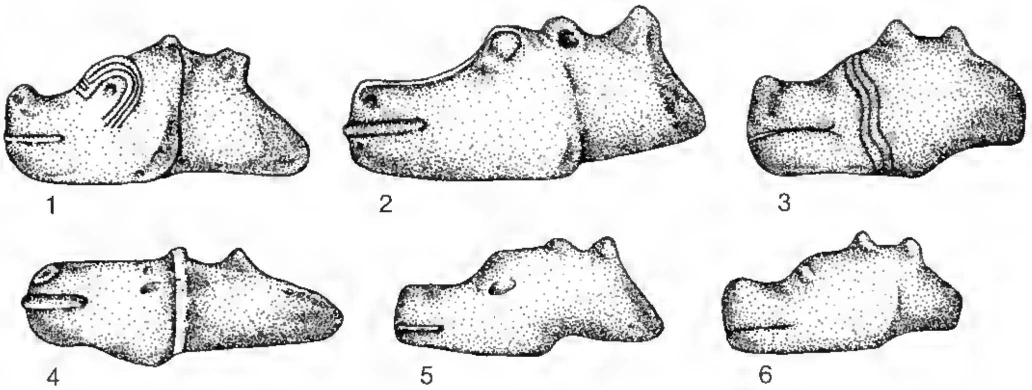
L'argument en faveur d'une migration pontico-caspienne dans le Caucase s'appuie essentiellement sur les travaux des archéologues russes et géorgiens, comme Karine Kushnareva, Tariel Chubinishvili et Rauf Munchaev, qui pourtant ne rattachent pas eux-mêmes ces tombes kurgans à de telles invasions. Ils estiment plutôt que les tumulus, ainsi que la présence de métaux précieux et de chariots, font naturellement partie du phénomène de hiérarchisation sociale qui se manifeste dans l'ensemble du Caucase (les céramiques de ces sépultures à tumulus sont d'ailleurs semblables à celles des autres types de tombes de la région Koura-Araxe). On peut donc simplement supposer que cette civilisation, dotée d'une métallurgie relativement perfectionnée, d'un vaste réseau d'échange et d'une agriculture mixte, s'est développée au sein d'une société plus hiérarchisée, qui allait promouvoir des symboles de pouvoir et de richesse, et ramener ces mutations sociales à un processus régional, plutôt qu'à un facteur externe : et rien ne nous empêche de reconnaître aux

prédécesseurs des Hourrites les mêmes formes de représentation et de hiérarchie sociale qu'aux Indo-Européens. De la même façon, l'exploitation de la steppe dans ce territoire, ainsi que l'émergence de sociétés pastoralistes et consommatrices de biens, ne sont pas nécessairement des traits indo-européens, comme le montre l'essor du pastoralisme au Proche-Orient dans de nombreuses communautés non indo-européennes. Enfin on peut même s'interroger sur une éventuelle antériorité des tombes kurgans du Caucase, car si les datations au radiocarbone indiquent que celles d'Uch Tepe sont contemporaines des tout premiers tumulus de la région pontico-caspienne, on est en droit de s'étonner de la petite taille de ces derniers.

Force est donc de constater que les preuves de migrations pontiques, dans le Caucase, sont plutôt maigres, et difficiles à apprécier. Remarquons du reste que les régions qui portent des vestiges de tumulus sont, justement, celles qui montrent ultérieurement la présence de populations non indo-européennes, ce qui amène à considérer l'hypothèse d'une intrusion d'origine pontique comme peu pertinente, dans le cadre de cette expansion indo-européenne que nous essayons de retracer.

L'Europe du sud-est et l'Anatolie occidentale

Vers ~6000, dans le nord de la Grèce, des communautés agraires migrèrent progressivement vers les Balkans, communautés qui se sont apparemment développées de façon continue, jusqu'à environ ~4000. C'est en effet ce qu'indique un ensemble de facteurs : mouvements de population, taille et densité croissantes des établissements, développement du travail de la pierre et de la première métallurgie du cuivre, perfectionnement d'une économie de subsistance fondée sur l'agriculture mixte, naissance d'une spécialisation artisanale, caractère élaboré des objets rituels et même, semble-t-il, acheminement vers une organisation sociale plus complexe. Les archéologues ont pu constater cette évolution, d'une part grâce à la datation précise de milliers de sites archéologiques, et, de façon plus opportune, en étudiant directement des tells, où les ruines des établissements qui se sont succédé pendant deux millénaires se sont accumulées pour former des tertres massifs. La phase ultime de cette évolution doit être cherchée sur les tells de Bulgarie méridionale (qui datent de la période Karanovo VI), et au nord de ceux-ci, dans la culture de Gumelniţa, la civilisation tardive de Vinča (et celles qui lui sont contemporaines dans le centre et l'ouest des Balkans), ainsi que dans la civilisation de Cucuteni-Tripolye, située sur la frange occidentale de la région pontique. C'est à cette dernière phase, qui date de 4500-4000 avant J.-C., que les archéologues font remonter les premières traces de contacts directs avec des populations pontico-caspiennes. Du reste, au millénaire suivant, les preuves de ces contacts prennent une telle ampleur qu'elles ont convaincu des archéologues, tels que Vladimir Dumitrescu, Milutin Garašanin, Frano Prendi ou Henrietta Todorova, que des hommes venus du Pont avaient gagné massivement l'Europe du sud-est, et qu'ils y avaient introduit les parlers indo-européens. Certains,



129. Sceptres en forme de tête de cheval présentant un type Casimcea-Suvorovo : 1 Casimcea, 2 Terekli-Mekteb, 3 Salcuţa, 4 Suvorovo, 5 Fedeleşeni, 6 Rzhevo. (Le sceptre de Suvorovo mesure 17 cm de long.)

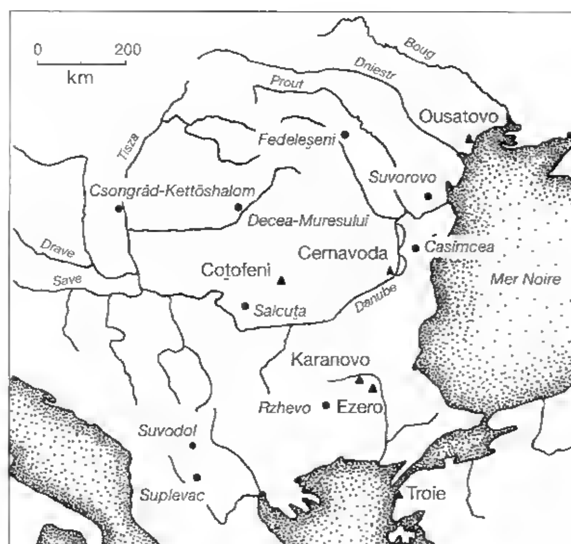
comme Marija Gimbutas, vont même jusqu'à leur imputer l'apparente décadence qui met fin à deux millénaires de civilisation locale, ainsi que l'entière restructuration de cette région, mais les indices d'un tel mouvement de population sont variables, d'abord en nombre, ensuite en complexité, et enfin en crédibilité.

Les premières traces de la présence de peuples de la steppe en Europe du sud-est ressortent d'un ensemble de pratiques rituelles et d'artefacts que l'on peut mettre en relation ; cet ensemble semble sans précédent dans cette zone, mais offre en revanche des analogies étroites avec la civilisation de la région du Dniepr, durant les périodes Srednij Stog et Novodanilovka. On y a découvert, en particulier, des « sceptres » en pierre, sculptés en forme de tête de cheval, que l'on avait auparavant uniquement rencontrés dans la zone pontico-caspienne. Les archéologues en ont exhumé plus de trente, qu'ils ont répartis en trois groupes, différenciés par leur degré de réalisme. C'est à l'ouest du Dniepr qu'on rencontre d'ailleurs les têtes au rendu le plus fidèle — à la seule exception du sceptre de Terekli Mekteb, que l'on a exhumé dans le Daghestan. Ces attributs sont également attestés sur des sites de Tripolye (comme à Fedeleşeni en Roumanie), ainsi que dans les Balkans orientaux (comme à Salcuţa et Casimcea encore en Roumanie, Rzhevo et Suvorovo en Bulgarie, ou Suvodol dans le sud de l'ex-Yougoslavie). On admet communément que ces objets dérivent des civilisations où le cheval jouait un rôle capital, tant dans l'économie que dans le rituel, et où se perpétuait, depuis le Néolithique, la tradition de sculpter des figurines zoomorphes en pierre. Le cas de Suvorovo est particulièrement intéressant : le sceptre y accompagnait en effet le défunt (un homme) dans une sépulture double. Le mobilier comprenait par ailleurs un pilon — qu'on utilisait pour broyer l'ocre —, ainsi que de longues lames de silex, comparables à ceux des sépultures de Novodanilovka. La sépulture d'accompagnement (probablement celle de

l'épouse) a révélé un collier de perles naturelles, qui rappelle ceux des tombes steppiques, mais qui se distingue des colliers de perles calcaires, caractéristiques de la culture indigène du Chalcolithique.

C'est surtout l'émergence d'un rite funéraire, spécifique de la civilisation de la steppe, qui est considéré comme l'indice le plus probant d'une intrusion, en Europe du sud-est, des porteurs de la civilisation en question. Par exemple, le cimetière de Decea Muresului, en Roumanie centrale, présente près de vingt sépultures qui montrent ces liens culturels. Le mobilier se compose de longues lames de silex, de perles en moule de rivière, ainsi que de têtes de massue en pierre, qui sont analogues au matériel du groupe Novodanilovka. Mais plus particulièrement encore, le rituel s'y distingue par l'usage de l'ocre, et, chose significative, par la position étendue sur le dos les jambes repliées — posture qui est typique de la région pontico-caspienne, et dont on ne trouve aucun parallèle dans les civilisations traditionnelles locales. L'unique tombe que l'on a retrouvée à Csongrád-Kettöshalom, en Hongrie orientale (où le défunt se trouve dans cette position accompagné d'une longue lame d'obsidienne, d'un fragment d'ocre, de perles en cuivre, en calcaire et en coquillage), constitue l'exemple le plus occidental de ce groupe funéraire. Aussi estime-t-on que ce complexe de tombes et de sceptres en pierre est contemporain des cultures de la steppe, et qu'il remonte aux environs de 4000 avant J.-C. Certaines céramiques laissent même supposer des contacts antérieurs entre des tribus steppiques et les agriculteurs sédentaires, qui se trouvaient dans leur voisinage direct, à l'ouest.

Avant ~4000 commence en effet à apparaître dans les sites de Tripolye un nouveau type de céramique, que les archéologues appellent «poterie Cucuteni C». Il se

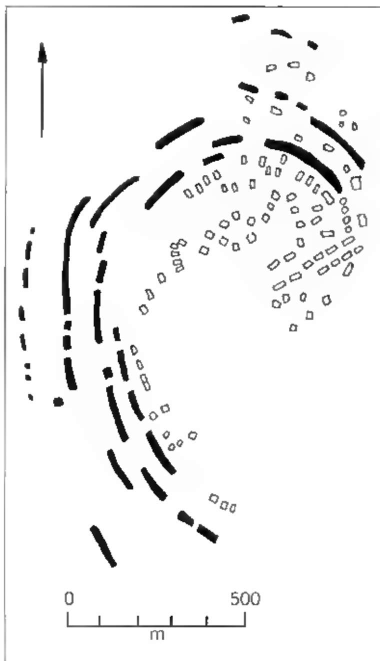


130. Sites majeurs des Balkans qui montrent les premières traces d'incursions de peuples venus de la steppe. Les sites où l'on a mis au jour des sceptres en forme de tête de cheval, ainsi que des sépultures caractéristiques de la steppe, sont indiqués par des points ; et les établissements importants sont signalés par des triangles.

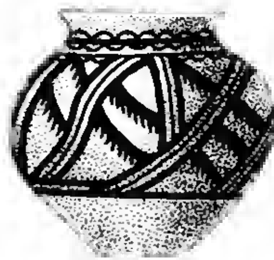
distingue de la céramique des Balkans et des régions pontiques du nord-ouest par la présence de coquilles broyées dans la pâte, et de décorations à la corde — deux traits qui caractérisent la poterie des steppes. Ces vases apparaissent en proportion variable selon les divers sites Cucuteni-Tripolye, mais représentent facilement 10 % de toutes les poteries. On interprète généralement la présence de cette céramique des steppes — ou plus souvent d'un type de céramique employant les techniques de fabrication traditionnelles de cette région — comme la preuve que les pasteurs nomades et les communautés sédentaires de Cucuteni-Tripolye avaient eu des contacts directs. Nous avons d'ailleurs vu précédemment comment la présence occasionnelle d'artefacts de Tripolye dans des tombes se trouvant sur des sites de la steppe avait permis de dater ceux-ci.

On a avancé des interprétations fort diverses sur cette première phase de contacts entre les Balkans et la région pontique, mais même les archéologues les plus circonspects admettent qu'on ne peut simplement les rapporter à de vastes réseaux d'échange. On peut être tenté d'écarter l'indice des sceptres en pierre, en invoquant que cet attribut du pouvoir était largement répandu dans diverses élites locales — un type d'interprétation que certains ont proposé pour les Gobelets Campaniformes ; mais l'apparition soudaine, en Europe du sud-est, d'un rite funéraire allogène et représentatif de la steppe ne peut qu'être imputée à l'intrusion d'un peuple étranger. Certains archéologues d'Europe de l'est, comme Istvan Ecsedy et d'autres, objectent cependant que ce caractère allogène ne suffit pas à prouver une migration importante : ils pensent plutôt qu'une population venue des steppes s'est installée en Europe du sud-est, où elle a préservé certains traits qui lui étaient propres, tout en se procurant parallèlement de nouvelles marchandises luxueuses, comme le cuivre et l'obsidienne.

Par ailleurs, les relations entre les agriculteurs sédentaires et les pasteurs nomades ne semblent pas avoir été entièrement symétriques. Les biens importés de Tripolye sur les sites de la steppe sont en effet essentiellement des poteries faites au tour, des figurines en argile, ainsi que des objets de cuivre. Dans une récente étude de ces fouilles, Vladimir Zbenovich a donné treize exemples de telles importations (généralement dans des tombes situées entre les fleuves Boug et Dniepr). Tant par leur nature que par leur contexte, on pense qu'il s'agit de biens de prestige, que les pasteurs nomades ont acquis auprès de leurs voisins techniquement plus avancés. En revanche, on peut difficilement concevoir que les grossières poteries cordées, que l'on retrouve en quantités croissantes sur les sites tardifs de Tripolye, ont pu servir dans des transactions entre chefs de communauté. Ces vases, de même que la présence sporadique de porte-mors en bois de cerf, témoignent sans doute d'influences plus directes, qui prenaient peut-être la forme de visites saisonnières de pasteurs nomades. On fait d'ailleurs la même hypothèse à propos des éleveurs de Yamnaya, qui ont pu se rassembler, sur un mode saisonnier, dans des établissements importants comme Mikhajlovka. De telles visites se faisaient peut-être contre la volonté des



131. Maidanetskoe est l'un des plus grands villages de la dernière période de Tripolye. On a parfois supposé que les fortifications qui l'entourent témoignent de mesures défensives prises contre les pasteurs nomades de la steppe.







132-134. Objets provenant de la culture d'Ousatovo. *En haut :* céramique peinte dans la tradition de Tripolye. *A droite :* poignard en bronze arsénié. *Ci-dessus :* céramique grossière décorée à la corde.

populations sédentaires, car on constate, durant la dernière phase de Tripolye, une tendance croissante vers de vastes établissements fortifiés : Maidanetskoe, un site immense comprenant plus d'un millier d'habitations et entouré de plusieurs fossés, est exemplaire de cette évolution. On peut donc conjecturer que les occupants de ces citadelles ont dû s'habituer à des visites régulières, pacifiques ou non, de leurs voisins de la steppe.

Les données ethnographiques montrent d'ailleurs que la frontière entre les communautés nomades et sédentaires était certainement perméable, et il est tout à fait possible que des pasteurs se soient fixés en permanence dans des villages, tandis que des gens de Tripolye ont pu s'intégrer dans des groupes plus mobiles de la steppe : l'archéologie semble indiquer l'émergence de communautés hybrides.

Au milieu du IVᵉ millénaire avant notre ère, des groupes tardifs de Tripolye forment manifestement de nouvelles entités culturelles. Le cas le plus remarquable est celui de la culture d'Usatovo, qui se trouve sur le territoire s'étendant du Dniestr inférieur à l'embouchure du Danube. Les datations au radiocarbone indiquent qu'elle a

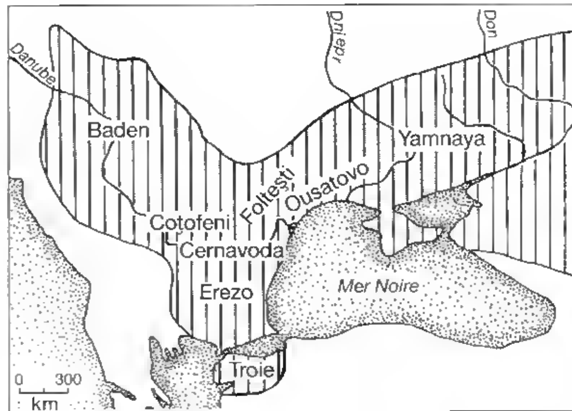
dû émerger entre ~3500 et ~3000. A certains égards, cette civilisation perpétue des styles traditionnels de vases peints et de figurines, ainsi que la coutume des cimetières à tombes plates, qui sont surtout attestés durant la période récente de Tripolye. Mais parallèlement, elle développe aussi une nouvelle technique de poterie (caractérisée par le broyage de coquilles dans la pâte et les décors à la corde), et une industrie lithique marquée par des influences de la steppe ; quant aux sépultures, elles sont parfois surmontées d'un grand kurgan. On y a retrouvé des objets métalliques en abondance, notamment des bronzes arséniés, et aussi un ensemble important de dagues, ainsi que des haches, des poinçons, et des anneaux, dont certains sont en argent — métal que nous attribuerions aux Proto-Indo-Européens. Quant à l'économie, les bovins et les porcins, qui constituaient dans la civilisation de Tripolye la base de la subsistance, y sont désormais supplantés par les ovicapridés ; le cheval représente en outre 10 à 15 % de tous les ossements d'animaux. Il est difficile d'expliquer la formation d'une telle culture hybride, et les archéologues ukrainiens et moldaves ne s'accordent d'ailleurs pas sur cette question. Certains voient dans la présence des tombes à kurgans, dont le mobilier est parfois plus riche que celui des cimetières plats traditionnels, la preuve que des seigneurs venus de la steppe s'étaient imposés à la population locale. Mais cette explication est sûrement trop simpliste, d'autant qu'il semble que les communautés de Tripolye n'occupaient pas ce territoire à une date antérieure à l'émergence de la culture d'Usatovo. En revanche, au nord de cette culture, autour du Dniestr moyen et du Boug méridional, la nette croissance démographique, qui s'est apparemment poursuivie de façon stable sur un millénaire, est certainement plus significative ; elle peut en effet expliquer des expansions subséquentes vers le sud (région où l'économie traditionnelle de Tripolye se sera alors trouvée moins adaptée). Certains avancent que des migrations vers ce territoire ont mis des groupes de Tripolye en contact avec les pasteurs nomades de la steppe, et peut-être même avec les communautés du Caucase, qui tous participèrent à la formation de la culture d'Usatovo.

On constate encore, plus à l'ouest, dans la civilisation de Cernavoda I située en Roumanie orientale, cette fusion entre des éléments de la steppe et des communautés agraires, sédentarisées, venant des Balkans. On y a mis au jour une poterie grossière (analogue à la poterie Cucuteni C de l'époque tardive de Tripolye, caractérisée par les coquilles broyées et les décorations à la corde), et le cheval y apparaît sporadiquement. Cette région, directement située au sud du territoire de Cucuteni-Tripolye, était occupée auparavant par la culture de Gumelniţa (Karanovo VI). Les archéologues ont constaté qu'une réorganisation structurelle de la société s'est opérée au cours du IVe millénaire : le phénomène est d'ailleurs manifeste dans la majeure partie de l'Europe du sud-est. Plusieurs facteurs le montrent : l'abandon de tells établis pourtant depuis plusieurs millénaires, la migration des cultures précédentes dans toutes les directions (sauf l'est), le mouvement des populations vers des sites marginaux (îles, cavernes, ou collines faciles à fortifier comme dans le cas de Cernavoda I), enfin le ralentissement général des techniques majeures du Chalcoli-

thique, tant dans la céramique fine que dans la métallurgie du cuivre. Ce processus de mouvements et d'abandons, dans lequel certaines cultures sont remplacées par leurs voisines, s'est déroulé dans un cadre particulier, marqué non seulement par les traces d'un métissage avec des éléments culturels steppiques (Usatovo ou Cernavoda I), mais aussi par des incursions permanentes de pasteurs nomades.

Le chaos culturel de cette période caractérise ce que l'on pourrait appeler un «âge obscur» des Balkans. De manière significative, le développement stable des tells, qui étaient au nombre de 600 à 700, s'interrompt brusquement autour de ~4200, moment où ils sont abandonnés. Si l'on s'en tient aux données dont nous disposons actuellement, il semble que seuls quelques douzaines de ces sites aient été réoccupés au Bronze ancien, c'est-à-dire entre 500 et 1 000 ans plus tard. Après cette période émerge un nouvel horizon culturel, qui s'étend sur l'Europe du sud-est, ainsi que sur la région pontique du nord-ouest et sur l'Anatolie occidentale. Le site d'Ezero, qui se trouve en Bulgarie méridionale, en constitue sans doute l'exemple le plus frappant. L'accumulation des ruines néolithiques et chalcolithiques cesse durant la période Karanovo VI; puis, après une période d'abandon, la culture d'Ezero y apparaît autour de 3200 avant J.-C., à l'Age du Bronze ancien (Karanovo VII). Ce nouvel établissement, ceint de murs de pierre et mesurant 60 à 80 mètres de diamètre, a directement été construit sur les ruines de l'ancien village chalcolithique. Au cours des périodes suivantes, on a agrandi son enceinte, et le site est progressivement devenu au Bronze ancien une véritable citadelle, offrant ainsi une protection aux petits villages non fortifiés qui l'entouraient. La civilisation d'Ezero présente maints traits communs avec les autres groupes qui émergent à cette époque en Europe du sud-est, et en particulier avec la culture de Baden qui apparaît dans la région du Danube, ainsi qu'avec celle de Coţofeni en Roumanie; ces ressemblances touchent surtout la céramique fine, l'art plastique et la métallurgie. Du reste, ce nouveau complexe balkano-danubien regroupant des cultures apparentées n'était pas exclusivement limité à l'Europe du sud-est, mais s'étendait jusque dans le nord-ouest de l'Anatolie, incluant même la culture de Troie. Les archéologues Nikolai Merpert et Georgy Georgiev ont mis au jour, à Ezero, une succession de céramiques dont les plus anciennes sont clairement les ancêtres des poteries exhumées à Troie, les suivantes en étant nettement contemporaines. On peut certes juger que ces données sont plutôt minces, mais elles ont néanmoins conduit une proportion croissante de chercheurs à reconnaître l'antériorité culturelle de l'Europe du sud-est sur l'Age du Bronze ancien de l'Anatolie nord-occidentale. Accepter cette thèse revient quasiment à admettre que des populations venant des Balkans ont migré dans cette dernière région, aux environs de 3000 avant J.-C., pour y apporter la culture matérielle indo-européenne, et peut-être même les langues qui lui sont liées.

Cette évolution s'est opérée, en Europe du sud-est, dans un cadre permanent d'incursions venues de la steppe. Leurs traces, encore sporadiquement attestées avant ~3000, se multiplient au cours du IIIe millénaire, constituant ainsi la preuve



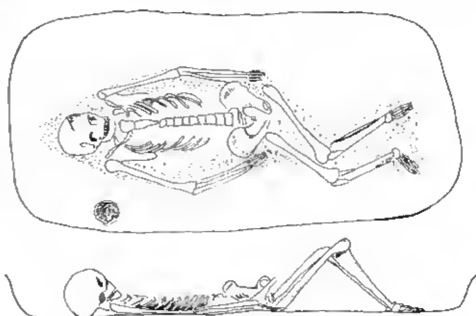
135. La sphère interactive qui entoure la zone pontique.

incontestable d'une migration de ces peuples vers les Balkans. Prenons pour exemple la région qui borde la mer Noire, entre le Dniestr et le Danube : nous y découvrons maints témoignages de la présence de ces populations nomades. Dans une étude récente qu'il consacre aux kurgans de cette seule zone au Chalcolithique et au Bronze ancien, Yevgeny Yarovoy y recense plus de 1 000 tombes à tumulus, qui se répartissent sur un ensemble de 118 sites. Des archéologues ukrainiens comme Ivan Chernyakov, Nikolai Shmagliy et Gennadi Toshchev ont étudié ce matériel, qu'ils ont classé en quatre périodes : tombes pré-Usatovo (que nous avions déjà mentionnées comme indices des premiers contacts des gens de la steppe avec l'Europe du sud-est) ; kurgans Usatovo ; et enfin ceux qui datent des périodes Yamnaya, ancienne puis récente. La majeure partie de ces vestiges date d'ailleurs de cette dernière phase, qui embrasse tout le IIIe millénaire.

Le déplacement vers l'ouest des populations pontico-caspiennes n'est pas seulement attesté autour du Danube, mais également en Roumanie, Bulgarie, ainsi que dans l'ex-Yougoslavie — où l'on a mis au jour des kurgans —, et même plus à l'ouest, autour de la rivière Tisza, en Hongrie. Dans ces sépultures, on retrouve le rituel funéraire classique du monde pontico-caspien : position étendue sur le dos les jambes repliées, usage de l'ocre, présence de structures en bois, matelas d'herbe ou de roseau. L'anthropologie physique y signale, du reste, une population allogène. On a par exemple étudié des tombes de Roumanie où le matériel osseux indique que les hommes inhumés dans les kurgans mesuraient en moyenne 10 centimètres de plus que la population indigène du Chalcolithique. Par ailleurs, le mobilier funéraire des tombes balkaniques et hongroises comporte des boucles d'oreille en argent, des perles en cuivre, et des osselets (pour les enfants), qui ressemblent beaucoup au matériel des sépultures de la steppe. Enfin, Istvan Ecsedy a recensé, rien qu'en Hongrie, plus de 3 000 kurgans (dont seuls 45 ont été fouillés), nombre qui donne déjà une idée de l'importance de ces migrations.



136. Les points indiquent les kurgans que l'on a fouillés dans la région du Danube inférieur.



137. Sépulture « kurgan » à Kétegyháza (la tête est orientée à l'ouest).

Ainsi, cette nouvelle civilisation, qui s'est formée en Europe du sud-est sur un fond continu d'incursions venues de la steppe, montre que la région pontico-caspienne, l'Europe du sud-est et l'Anatolie ont été historiquement liées. Il y a d'ailleurs lieu de remarquer que dans de nombreuses tombes de la dernière phase de Yamnaya, on a exhumé des poteries qui doivent davantage aux cultures de cette configuration nouvelle qu'à la steppe seule. Et Nikolai Merpert se fonde sur cette céramique, ainsi que sur d'autres données — comme les citadelles en pierre de Mikhajlovka, Ezero et Troie —, pour parler d'une sphère d'échanges mutuels centrée sur la zone pontique au Bronze ancien, et se manifestant à la fois dans l'architecture, la poterie et la métallurgie.

Venons-en maintenant au problème de l'introduction des langues. Le modèle que propose l'archéologie pour la préhistoire des IVe et IIIe millénaires concorde avec les prévisions de la linguistique historique. On peut conjecturer par exemple que les langues anatoliennes furent introduites dans le nord-ouest de la région, à la fin du IVe millénaire avant J.-C., en association avec les migrations liées au complexe balkano-danubien : si c'est le cas, ces langues se sont séparées plus tôt des autres parlers indo-européens. Dès lors, la branche réunissant Grecs, Arméniens, Iraniens et Indo-Aryens, où l'on décèle des innovations linguistiques, ne peut que dériver de développements linguistiques ultérieurs, au cours du IIIe millénaire — période qui marque le déplacement vers les Balkans des groupes nomades de Yamnaya, même s'ils restent encore nettement liés à l'ensemble que forment les tribus des steppes pontico-caspiennes et de la Sibérie occidentale. Une autre explication, tout aussi

vraisemblable, consiste à situer les Grecs en Anatolie occidentale au III[e] millénaire avant notre ère, d'où ils auraient ensuite gagné la Grèce. Dans les deux cas, c'est dans les Balkans qu'on localise les peuples indo-européens, cette zone constituant le point de départ supposé de tous les modèles de migrations grecques que nous avons examinées au chapitre 3, et s'accordant également à ce que l'on sait du développement ultérieur de diverses populations, qu'elles soient locales comme les Thraces, ou allogènes comme les Phrygiens et les Arméniens.

Cette explication semble plausible, même si, encore une fois, on peut se demander si les choses sont aussi simples. Toute interprétation de l'énigme archéologique que constitue l'Europe du sud-est durant cette période de transition qui va de ~4000 à ~3000 souffre en effet d'une insuffisance de preuves circonstanciées. Mais, comme de nombreux archéologues est-européens font d'une migration venant des steppes le facteur déterminant de cette mutation sociale et qu'ils identifient généralement ces nouveaux venus aux premiers Indo-Européens, cette proposition doit être quand même envisagée sérieusement. Du reste, on ne peut guère contester qu'il existe des preuves de cette incursion, à moins que l'on ne veuille exclusivement expliquer les changements culturels par des processus locaux. Il faut donc se demander si cette hypothèse explique effectivement la présence de langues indo-européennes en Anatolie et en Europe du sud-est.

Marija Gimbutas a maintes fois soutenu que ces migrations se seraient déroulées en trois vagues. Selon elle, l'Europe du sud-est était à l'origine occupée par une population essentiellement agraire, sédentaire, pacifique et socialement matrilinéaire, qui possédait un vocabulaire artistique et religieux extrêmement riche, s'exprimant dans la céramique et les figurines. Cette société aurait ensuite été anéantie, ou assujettie, par des tribus des kurgans d'organisation pastorale, guerrière et patrilinéaire, qui seraient venues de la steppe pontico-caspienne. Mais naturellement, les archéologues n'aiment guère en général cette version par trop schématique de l'hypothèse migratoire, et il est vrai qu'on peut se poser des questions sur une explication qui accorde un tel crédit aux dispositions martiales de ces envahisseurs supposés. Force est d'admettre que d'autres facteurs doivent être pris en compte.

On peut par exemple supposer qu'en Europe du sud-est, la sédentarité agraire qui s'est poursuivie sur deux millénaires a provoqué une importante croissance démographique. On a d'ailleurs étudié la répartition spatiale des établissements, et constaté que, dans certains secteurs, la distance entre les villages diminuait nettement à mesure que la population augmentait. En Roumanie, on observe par exemple que des sites des phases anciennes de la Céramique Linéaire s'échelonnent à des intervalles d'environ 23 à 24 kilomètres, mais que les villages ultérieurs de la culture Pré-Cucuteni ne sont plus distants que de 6 à 7 kilomètres, puis de 3 à 4 kilomètres au cours de Cucuteni même. Par ailleurs, l'apparition d'une architecture défensive, marquée par des remparts, fossés et remblais en terre, remonte visiblement au V[e] millénaire avant J.-C. (comme par exemple à Polyanitsa en Bulgarie), et se révèle donc

tout à fait antérieure à quelque trace que ce soit d'invasion venue de la steppe — d'autant que l'extension de la culture de Tripolye vers des territoires aussi arides que la bordure nord-ouest de la mer Noire peut être tout simplement due à la poussée démographique. On peut donc conjecturer que ce sont essentiellement des pressions internes qui ont précipité cette évolution sociale.

Mais parallèlement, des facteurs externes ont aussi pu intervenir. On sait par exemple que le Chalcolithique a été marqué par un accroissement de la sécheresse, qui a fort bien pu induire une tendance à la pastoralisation. D'autre part, autour du IV[e] millénaire, de nombreux traits économiques nouveaux, que l'on rapporte en général aux phases récentes du Chalcolithique, apparaissent en Europe du sud-est : charrue, véhicule à roues, cheval domestique, joug, produits laitiers et lainages. Comme l'a suggéré Andrew Sherratt, cette évolution, en particulier le labourage et l'extension de l'élevage, a sans doute conféré aux hommes un rôle dominant dans l'économie et la production. Si c'est le cas, on peut penser qu'une série de mutations sociales a modifié le système successoral, et promu une organisation patrilinéaire, guerrière et clanique, tout en diminuant le statut de la femme dans la société, dans la production artisanale, voire dans le rituel religieux — chose dont témoignent si abondamment les figurines trouvées en Europe du sud-est. On pourrait par conséquent admettre que la formation de cette société nouvelle, dont les traits correspondent à ceux qu'on peut prêter aux Indo-Européens, est le simple résultat de processus locaux. Il reste pourtant qu'on doit noter que les cultures de la steppe reflètent certains éléments du vocabulaire proto-indo-européen, qui renvoient à ces changements économiques, techniques et sociaux, et fournissent des preuves solides de l'introduction dans les Balkans du cheval domestique, du mouton à laine, ainsi, probablement, que des véhicules à roues : de sorte que l'hypothèse d'une simple coïncidence n'est guère tenable.

A ce point, il nous faut évoquer le travail de Colin Renfrew, qui a voulu inverser le modèle habituel, et faire dériver le pastoralisme de la steppe des cultures balkaniques. Renfrew refuse de situer dans la steppe le foyer originel pour trois raisons : d'abord cette thèse suppose que l'on fasse une confiance excessive à la paléontologie linguistique (dont les propositions sont, comme par hasard, incompatibles avec la conception de Renfrew) ; elle implique ensuite un modèle « migrationniste » (donc hérétique quand on connaît son dogme « immobiliste ») ; elle néglige enfin les processus qui ont conduit au pastoralisme.

Renfrew pense que le pastoralisme de la steppe s'est constitué à partir d'une économie agricole mixte, et que les cultures des kurgans sont par conséquent un développement secondaire de communautés avant tout agraires : il les identifie d'ailleurs avec la civilisation de Tripolye. A ma connaissance, personne n'a jamais contesté l'idée que des économies sédentaires ont précédé le pastoralisme, mais l'ensemble des données archéologiques infirme qu'il puisse s'agir dans ce cas de la culture de Tripolye. La région qui s'étend entre le Dniepr et l'Oural est en effet occu-

pée au Néolithique par des populations agraires bien avant que cette culture migre vers les steppes ; de plus, c'est à l'est du Dniepr que l'on voit des sociétés acquérir les compétences nécessaires à exploiter la région. Je pense donc que lorsque, aux environs de ~3500, des variantes locales de la culture de Tripolye ont commencé à se répandre dans la steppe, elles étaient les *dernières*, et non les premières, à le faire.

Cela admis, si l'on accepte que les arguments en faveur d'une migration des peuples de la steppe vers l'Europe du sud-est suffisent à prouver que le foyer originel se situait dans la région pontico-caspienne, on doit alors comprendre la société qui émerge au IVe millénaire avant J.-C. comme un mélange hybride de populations indigènes des Balkans et de nouveaux venus indo-européens. Dès lors, on peut seulement conjecturer que des changements, induits par des facteurs à la fois internes et externes, ont suffi à modifier de la sorte l'évolution de la région, et que des populations étrangères, moins nombreuses et dotées d'une économie nomade, ont mieux réussi socialement à maintenir leurs langues, et à assimiler linguistiquement, de façon graduelle, la population indigène. Vers la fin de ce chapitre, nous verrons d'ailleurs quels ont pu être les processus qui ont favorisé la diffusion des langues indo-européennes.

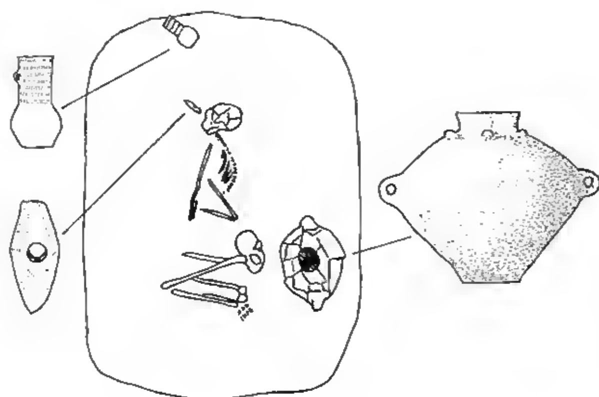
Ainsi, les faits semblent plaider sérieusement pour une origine pontico-caspienne des Indo-Européens d'Europe du sud-est et d'Anatolie occidentale. On ne peut pas invoquer, à proprement parler, des preuves, mais plutôt des témoignages solides d'incursions provenant de la steppe qui viennent étayer une hypothèse de travail : la diffusion des tombes kurgans ; l'apparition (à des dates contemporaines) d'un ensemble de traits économiques, tous attestés dans le lexique proto-indo-européen ; et, si l'on suit l'interprétation commune, la réorganisation structurelle de la société de l'Europe du sud-est, laquelle coïncide avec l'arrivée des gens de la steppe. Mais il faut garder à l'esprit que ces sources ne garantissent que le sérieux d'une telle hypothèse, et non sa validité.

L'Europe centrale et septentrionale

Le territoire migratoire qui a le plus souvent fait l'objet de commentaires, et même souvent de controverses, est l'Europe centrale et septentrionale, où on localise habituellement les ancêtres linguistiques des Celtes, Germains, Baltes et Slaves (voire d'autres peuples). Au Chalcolithique, deux civilisations y émergent, qui présentent des analogies culturelles frappantes, eu égard à l'immensité des régions en question. La culture dite des Amphores Globulaires apparaît à une date légèrement antérieure, autour de 3500 avant J.-C., et sa présence, plus réduite, est attestée dans la zone qui s'étend de l'Allemagne centrale à la Moldavie septentrionale. La formation de l'horizon de la Céramique Cordée est sûrement un peu postérieure, et cette civilisation, plus étendue que la précédente, se distingue par plus de vingt variantes régionales, qui sont réparties sur un territoire délimité à l'ouest par la Hollande, à l'est

par la Volga supérieure et le Dniestr moyen, au nord par la Scandinavie, au sud enfin par la Suisse.

La Céramique Cordée occupe traditionnellement une place privilégiée dans la question des origines indo-européennes. La documentation archéologique de ses sites reste encore très lacunaire, mais il existe un vaste corpus d'informations sur ses rites funéraires, aussi intéressants, aux yeux des spécialistes, que ceux de la région pontico-caspienne. On sait ainsi que l'inhumation s'y pratiquait, soit dans des tombes plates, soit dans des sépultures surmontées d'un tertre. En général, les défunts y sont inhumés individuellement (mais parfois aussi en couple, voire collectivement), et les corps sont dans la position fléchie sur le côté, ou encore sur le dos. Par ailleurs, orientation et posture funéraires dépendent habituellement du sexe : les hommes sont couchés sur le flanc droit, la tête dirigée vers l'ouest, et le visage face au sud ; tandis que les femmes sont inhumées sur le côté gauche, mais comme leur tête est orientée vers l'est, leur visage se trouve également tourné vers le sud. Les archéologues interprètent souvent ce dimorphisme sexuel comme une expression directe de l'idéologie indo-européenne (et l'on rencontre de fait cette même différenciation à Nalchik, Tulkhar, ainsi que dans la culture de Tazabagyab). Certains pensent que cette orientation des visages vers le sud (qu'il s'agisse des hommes ou des femmes) est également un trait significatif, puisque les Indo-Européens tenaient ce point cardinal pour propice — c'est ce qu'indique l'apparentement des mots signifiant « sud », « juste » et « adroit ». On remarque par ailleurs qu'au sein de cette même idéologie culturelle, les différents groupes n'expriment pas nécessairement cette distinction sexuelle de façon uniforme : ainsi, dans certaines variantes de cet horizon, les hommes sont inhumés sur le flanc gauche, et les femmes sur le droit. Contrairement à ce qu'on a parfois avancé, je ne pense pas que cette pratique témoigne du maintien de systèmes « matriarcaux » antérieurs ; elle peut tout simplement s'expliquer comme une autre manière d'exprimer un même principe : il s'agirait toujours du côté droit des sujets masculins, mais il reposerait vers le haut plutôt que vers le bas.



138. Sépulture caractéristique de la civilisation de la Céramique Cordée, cimetière de Vikletice, Tchécoslovaquie. Le défunt y est accompagné d'une hache, d'un gobelet et d'une amphore.

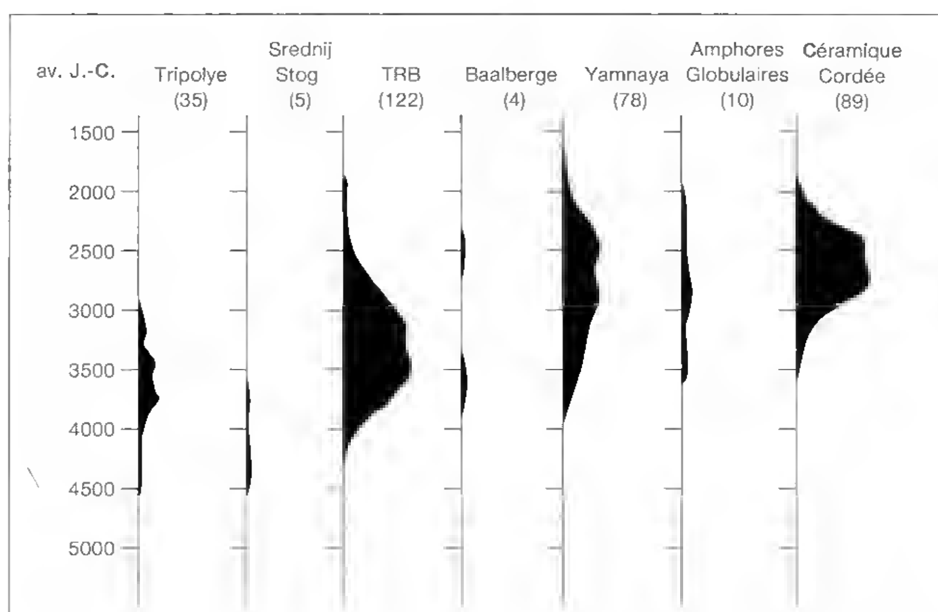
Dans certains cas, le mobilier funéraire même sert à marquer ce dimorphisme sexuel. Si les amphores décorées à la corde accompagnent aussi bien les hommes que les femmes, on constate en revanche dans certaines sépultures que les gobelets, également cordés, ne sont présents que dans celles des hommes. Cette technique décorative distingue d'ailleurs cet horizon culturel, et lui donne son nom le plus courant (*Schnurkeramik*, «céramique cordée»). De nombreuses tombes sont en outre caractérisées par un autre trait dominant : la présence fréquente d'une hache de combat perforée en pierre dans l'assemblage funéraire masculin, qui a du reste servi à désigner certaines variantes de cette civilisation (*Streitaxtkultur*, culture de la hache de combat»). Outre ces éléments, le mobilier des tombes comporte des vases, des pointes de flèche, des aiguilles en os, des ornements en cuivre, ainsi que des pendentifs faits avec des dents de sanglier (pour les hommes), et des parures constituées de canines (pour les femmes). De nombreux facteurs indiquent la place fondàmentale que doit occuper cette civilisation dans notre recherche. D'abord les archéologues pensent généralement que la rareté des établissements de la Céramique Cordée plaide en faveur de l'hypothèse d'un peuplement essentiellement pastoraliste. Ils invoquent également la présence de tombes à tumulus, trait caractéristique des autres cultures de pasteurs nomades, et notamment des tribus pontico-caspiennes. De plus, cette civilisation occupe un territoire considérablement étendu, et on peut supposer qu'une présence aussi massive résulte de vastes migrations à travers l'Europe (de toute évidence, des mouvements démographiques importants s'expliquent plus facilement si on les rapporte à des peuples nomades plutôt qu'à des communautés agraires sédentarisées). Les sépultures ont en outre révélé des armes et témoignent d'un net dimorphisme sexuel, ce qui renforce l'hypothèse d'une population fondamentalement guerrière et pastoraliste. Enfin, des traces de domestication du cheval, associées à des vestiges de véhicules à roues, ont conduit à penser que les gens de la Céramique Cordée avaient diffusé, sur un vaste territoire, leur culture et leur langue. Les données archéologiques nous incitent à considérer cette civilisation comme une expression classique des Indo-Européens préhistoriques, de même que les cultures chalcolithiques de la région pontico-caspienne.

La prédominance de ces traits — que de nombreux archéologues identifient comme nettement indo-européens — a incité certains à voir en cet horizon le foyer originel, thèse tout particulièrement soutenue par les archéologues allemands au début du XXe siècle. Mais on n'est jamais parvenu, en dépit de nombreux efforts, à réunir des arguments solides qui puissent établir un lien entre cette civilisation et les Indo-Européens des Balkans, de Grèce ou d'Anatolie, et, *a fortiori*, d'Asie. De plus, on admet communément que les cultures chalcolithiques des steppes pontico-caspiennes ne peuvent en aucun cas dériver directement de la civilisation de la Céramique Cordée, ou même de celles qui l'ont précédée. Il suffit du reste de dire que cette culture émerge au IIIe millénaire pour s'apercevoir qu'elle est nettement postérieure à la première apparition des civilisations steppiques du Chalcolithique. C'est

pourquoi toute tentative pour assigner aux peuples de la Céramique Cordée une identité indo-européenne ne peut faire d'eux, linguistiquement parlant, les ancêtres de tous les groupes différenciés ultérieurs, mais seulement de certains d'entre eux. On comprend dès lors qu'il faut établir la relation précise que l'aire culturelle des steppes entretient avec celle de la Céramique Cordée afin de déterminer les premières frontières territoriales des Proto-Indo-Européens.

Considérons en premier lieu les données chronologiques. L'horizon de la Céramique Cordée a fait l'objet de datations au radiocarbone, nombreuses mais inégalement réparties entre les diverses variantes régionales. Les résultats s'échelonnent d'environ ~3200 à ~2300 avant notre ère, mais la majorité se situe dans le III[e] millénaire. Nous avions déjà vu que les 78 datations au radiocarbone effectuées pour la culture de Yamnaya avaient donné des résultats tout à fait similaires, bien que les dates les plus anciennes soient un peu antérieures (vers ~3600), le fait qu'aucune des toutes premières tombes yamnaya n'a été datée accentuant d'ailleurs cette antériorité. Que la civilisation de Yamnaya ait émergé avant celle de la Céramique Cordée ne nous permet pourtant pas de soutenir, faute de données solides, que ce peuple ait migré vers la plaine nord-européenne, pour y former cette dernière culture. La présence de tombes de type steppique (comme celles qui ont été mises au jour en Europe du sud-est, mais qui sont clairement allogènes) n'est pas, au demeurant, attestée dans cet horizon culturel ; et les données anthropologiques, si maigres soient-elles, ne permettent pas de rapprocher le type physique des populations de la Céramique Cordée (elles-mêmes très hétérogènes) de celui des habitants de la région pontico-caspienne. On pressent donc, au vu de ces données, qu'il convient d'établir entre ces deux territoires un type de lien très différent de celui qu'on a proposé pour les Balkans.

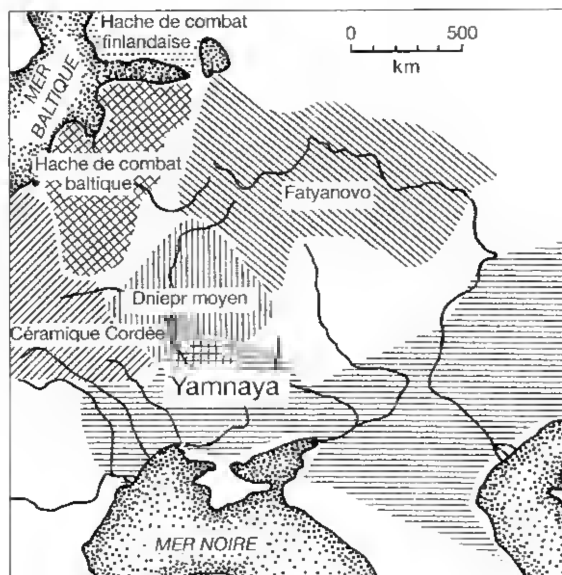
Les ressemblances génériques sont en fait les principaux éléments qui permettent de relier ces deux aires culturelles. Le rite funéraire s'y distingue dans les deux cas par les traits suivants : tumulus, inhumation individuelle, position étendue sur le dos jambes repliées, chambres mortuaires spécialement conçues pour cet usage, et dépôt de céramiques (décorées à la corde), d'armes, d'ossements d'animaux, et de pendentifs (faits avec des dents). Lothar Kilian, qui a récemment comparé ces pratiques funéraires, a recensé vingt-trois traits qui permettent de les identifier. Il a en outre remarqué que les sépultures de la Céramique Cordée présentent un certain nombre de caractères qui n'apparaissent pas dans la zone pontico-caspienne, et qu'on peut donc considérer comme les marqueurs de cet horizon culturel : amphore, gobelet cordé, hache de combat. Les tombes de la steppe se distinguent quant à elles par des vases ovoïdes, des épingles à tête en double spirale, l'usage de l'ocre, ainsi que par diverses positions funéraires apparemment inconnues en Europe centrale et septentrionale. Des ressemblances génériques ne sont pas à exclure, mais Kilian objecte que les différences spécifiques infirment l'hypothèse d'un lien historique unissant ces deux territoires. D'ailleurs, Alexander Häusler, spécialiste reconnu des rites



139. Chronologie des civilisations de la steppe et de la Céramique Cordée (le nombre de datations que l'on a effectuées pour chaque culture est indiqué entre parenthèses).

funéraires de la steppe et de l'horizon de la Céramique Cordée, s'est opposé à l'idée qu'on puisse les rapprocher : il a beaucoup insisté sur le principe clé du rite funéraire, tant en Europe centrale que septentrionale, qui consiste à coucher le défunt dans la position fléchie, sur l'un ou l'autre côté selon son sexe. Les tombes des steppes ne présentent effectivement jamais cette distinction sexuelle — trait qui lui paraît suffisant pour dénier aux cultures de la steppe tout rôle dans la formation de l'horizon de la Céramique Cordée. Il pense d'ailleurs que ce rituel funéraire résulte simplement de coutumes locales, et rejette donc toute influence des cultures de la steppe. Les témoins funéraires de l'horizon de la Céramique Cordée ne constituent d'ailleurs pas les seuls arguments archéologiques qui réfutent la thèse de l'origine pontique. Evzen Neustupný, par exemple, s'oppose entièrement à l'idée que cette civilisation ait été pastorale : ce modèle lui paraît incompatible avec les conditions géographiques de l'Europe septentrionale, ainsi qu'avec ce que l'archéologie nous apprend de l'agriculture de ces peuples. Pour lui, cet horizon résulte vraisemblablement de l'évolution locale des populations antérieures du Néolithique et du Chalcolithique.

Il faut bien constater que la question des origines de la Céramique Cordée n'a pas encore reçu une explication qui fasse l'unanimité. Ivan Artemenko a distingué à ce propos quatre écoles majeures : certains archéologues se prononcent pour une origine occidentale, qu'ils localisent entre Rhin et Vistule (comme Ulrich Fischer,



140. Groupes de la Céramique Cordée en Europe orientale.

Alexander Häusler et Karl Jazdzewski); d'autres pour la région Vistule-Dniepr (Dmitry Kraynov, Raisa Denisova et Miroslav Buchvaldek); d'autres encore pour les steppes boisées du Dniepr moyen (Ivan Artemenko, I.K. Sveshnikov, V.P. Tretyakov, Sofia Berezanskaya, N. Bondar, etc.); d'autres enfin pour la steppe proprement dite (Gustav Rosenberg, P.V. Glob, Karl Struve, Marija Gimbutas. Aleksandr Bryusov et Valentin Danilenko). Il convient donc, dans un premier temps, d'envisager tous les aspects qui sont susceptibles d'indiquer un lien historique de cet horizon avec la steppe, avant de pouvoir examiner sérieusement ce qu'impliquerait une origine exclusivement locale des peuples de la Céramique Cordée.

Considérons tout d'abord la culture du Dniepr moyen (qui constitue l'une des variantes de l'horizon en question) puisqu'elle occupe un territoire limitrophe de la région pontique, la zone de contact se situant précisément sur le cours moyen du Dniepr. Ivan Artemenko distingue trois phases dans cette civilisation, que l'archéologie connaît par plus de 200 sites. La première période est attestée par un ensemble de tombes qui se trouvent au sud-ouest de Kiev, et témoignent d'une pratique commune — les sépultures sont creusées dans les kurgans qu'avaient auparavant érigés l'un des groupes de la culture de Yamnaya, qui s'était établi dans la steppe boisée. L'assemblage funéraire s'y compose de poteries décorées à la corde, ainsi que de haches de combat perforées. Ivan Artemenko en a déduit qu'il faut sûrement chercher l'origine de ces tombes dans les civilisations de Srednij Stog, Yamnaya, ainsi que dans celles de la dernière période de Tripolye. Après cette période vient la phase moyenne, qui se caractérise par l'apparition des amphores et gobelets classiques de

la Céramique Cordée. C'est pourquoi Artemenko et d'autres pensent que la culture du Dniepr moyen est effectivement à l'origine de diverses variantes de l'horizon de la Céramique Cordée qui ont émergé dans la partie la plus orientale de l'Europe ; en revanche, aucun archéologue n'a sérieusement émis l'hypothèse qu'elle constitue la manifestation initiale de cet horizon, qui se serait ensuite déplacé vers l'ouest.

On ne peut donc pas faire de cette civilisation, qui jouxte pourtant la steppe, la toute première émergence de l'horizon qui nous occupe, mais de nombreux archéologues persistent à penser que les cultures de la steppe ont dû jouer un rôle décisif dans sa formation. Miroslav Buchvaldek, qui est un spécialiste de la Céramique Cordée, s'est récemment penché sur la question de ses origines, et a insisté sur les difficultés méthodologiques qui surgissent de toutes façons, qu'on essaie de montrer qu'elle résulte d'une invasion ou d'une évolution locale. Dans les deux cas, on se heurte en effet à la rareté des sites archéologiques (susceptibles de témoigner, soit d'une culture incursive, soit d'une phase de transition entre une civilisation néolithique et celle qui nous intéresse) ; les sites que nous connaissons pour l'instant s'échelonnent sur une seule génération, et représentent, tout au plus, 5 % de l'ensemble des vestiges qui virtuellement doit exister. On ne peut donc pas invoquer un nombre suffisant d'établissements à caractère allogène ou transitoire pour soutenir une interprétation convaincante.

Buchvaldek s'est tout particulièrement intéressé aux origines de l'horizon « A » (dit parfois « européen commun ») de la Céramique Cordée, dont la culture matérielle se caractérise par des haches, gobelets et amphores qui présentent de grandes ressemblances, bien qu'ils soient répandus sur un territoire s'étendant de la Hollande à l'Ukraine. Ceux qui défendent l'hypothèse d'une évolution indigène sont obligés de



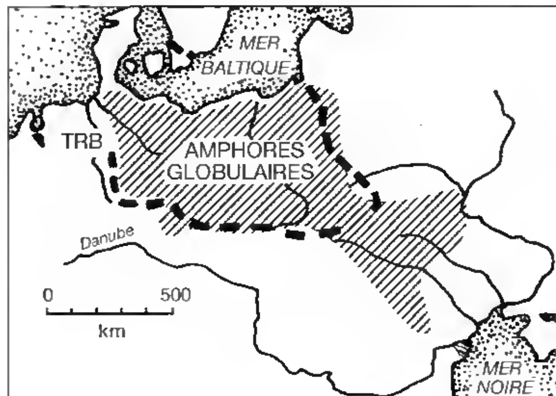
141. Cultures de la steppe et de Baalberge.

supposer des «influences» qui se seraient diffusées à travers toute l'Europe ; mais Buchvaldek estime que de telles influences ne suffisent pas à expliquer l'uniformité de ce phénomène culturel, compte tenu de la grande variété des cultures locales qui l'ont précédé. Le problème est que la thèse de l'invasion se heurte elle aussi à une difficulté majeure : elle exige des sources archéologiques, et aucune n'est réellement convaincante. Buchvaldek remarque, il est vrai, que les civilisations de Yamnaya et de la Céramique Cordée présentent des ressemblances : tumulus, position étendue sur le dos les jambes repliées, décorations à la corde, dominante pastorale, absence d'habitats, à quoi s'ajoutent divers artefacts du mobilier funéraire. Il en déduit que la Céramique Cordée présente des liens étroits avec la culture de Yamnaya, davantage qu'avec toute autre : mais il reconnaît aussi que des différences frappantes les séparent. Comme on constate en outre des parallèles entre la Céramique Cordée, la culture TRB, Tripolye et les Amphores Globulaires, Buchvaldek a émis l'hypothèse d'une migration ou d'une infiltration de petits groupes venant d'un territoire qui aurait réuni toutes ces influences et composantes culturelles. Mais la localisation de ce territoire reste problématique, et Buchvaldek reconnaît clairement qu'il se fonde surtout sur «l'intuition et l'espoir», quand il avance que le foyer de l'horizon «A» doit vraisemblablement se trouver dans la région, encore peu connue des archéologues, qui se situe entre la Vistule et le Dniepr.

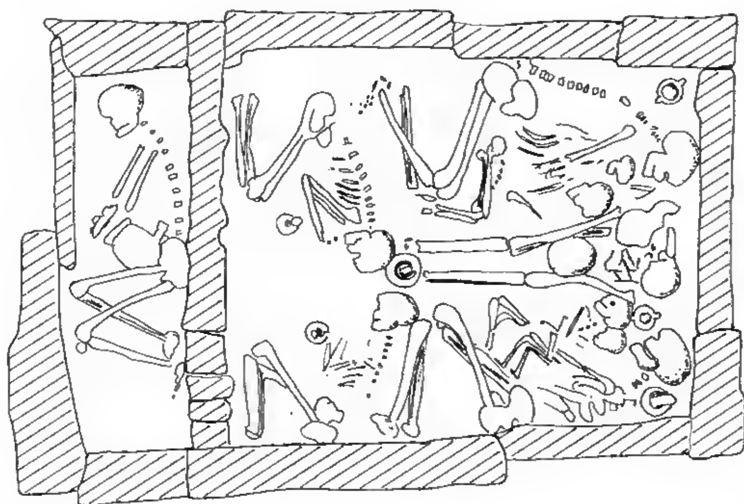
On s'aperçoit, en se reportant à une carte, que la culture de la Céramique Cordée occupe approximativement le même territoire que celle du TRB qui l'y a précédée. Quand elle déborde les frontières de cette dernière (comme c'est le cas pour la culture de Fatyanovo sur la Volga moyenne, ou pour celle de Haff autour de la Baltique), cela résulte clairement d'une expansion ultérieure à partir de ce foyer initial. Cette culture du TRB est donc nécessairement au centre de la question de l'origine de la Céramique Cordée. On ne peut guère récapituler ses traits distinctifs, car elle ne présente aucune uniformité culturelle. La structure des sépultures, par exemple, y est variable : on rencontre aussi bien des tombes plates en terre très simples que des grands tertres, ou des tombes à mégalithe. Mais cette variété mise à part, ces vestiges ne constitueraient qu'un précédent bien médiocre de ces sépultures à tumulus que présente ensuite l'horizon de la Céramique Cordée si une variante de la culture TRB ne faisait exception, à savoir le groupe de Baalberge, représenté par environ 200 tombes situées sur un territoire s'étendant de l'Allemagne centrale à l'ouest, à la Bohême à l'est. La poterie funéraire y présente des traits typiques du TRB, et comporte en outre des vases qui dénotent des influences plus orientales, telles que celles des cultures de Bodrogkeresztur et Baden. Chose plus importante, l'inhumation s'y pratiquait souvent dans des tombes à cistes (parementées de pierre), et surmontées d'un tumulus en terre. Les défenseurs de la thèse d'une origine locale peuvent ainsi invoquer ce groupe particulier qui annonce la structure des tombes de la Céramique Cordée, et présente déjà des prototypes des gobelets et d'amphores que l'on rencontrera ultérieurement. Certains archéologues ont avancé que ce groupe de

Baalberge résulte de migrations des pasteurs nomades de la steppe, qui auraient gagné l'Allemagne centrale par le Danube, et y auraient apporté leur propre rite funéraire. Mais cette hypothèse est difficilement recevable, car ce n'est qu'à l'est de la rivière Tisza (c'est-à-dire à 500 kilomètres du territoire de la culture de Baalberge) qu'on a identifié des vestiges de kurgans qui, de fait, sont nettement apparentés au style de la steppe. De surcroît, ce territoire, contrairement à la steppe sibérienne par exemple, ne constitue aucunement une *terra incognita* pour les archéologues, où l'on pourrait espérer découvrir des kurgans. Enfin, l'anthropologie physique n'indique aucun lien qui permette d'attribuer les tombes de cette culture à des envahisseurs orientaux venus des steppes pontiques.

Venons-en maintenant aux origines de la culture des Amphores Globulaires. Dans des études récentes sur l'expansion des tribus pontico-caspiennes, Marija Gimbutas a soutenu à maintes reprises que cette civilisation avait probablement joué un rôle décisif dans la fomation de l'horizon de la Céramique Cordée — théorie que l'on retrouve chez Miroslav Buchvaldek. A l'instar de ce dernier horizon, la culture des Amphores Globulaires a émergé à partir d'un substrat TRB ; pourtant Gimbutas pense qu'un groupe issu des steppes s'est imposé et que sa venue s'intercale entre ces deux cultures. Son argumentation repose sur des analogies de rites funéraires : cistes, cromlechs et stèles, inhumation rituelle d'animaux (dont le cheval), pratique du satî, c'est-à-dire immolation de la veuve (et peut-être d'autres membres de la famille) à la mort de l'époux. On peut ajouter à cette liste, du moins pour le secteur oriental de cette culture, l'usage occasionnel de l'ocre, ainsi que la présence de kurgans. Gimbutas a également comparé la poterie caractéristique de cette civilisation (le vase globulaire muni de deux à quatre petites anses placées en dessous du col) avec celle du groupe de Mikhajlovka I. Quant à son économie, l'archéologie montre qu'on y pratiquait une agriculture mixte, et l'on a mis au jour sur les sites des ossements de bovins, moutons, porcins et chevaux.



142. Localisation générale des cultures du TRB (ligne pointillée) **et des Amphores Globulaires** (zone hachurée).





143 et 144. Amphore globulaire typique de la civilisation qui porte ce même nom, provenant d'une sépulture de Voytsekhivka. La tombe principale est celle d'un homme, dont le corps, au centre, est accompagné de deux femmes, deux enfants et deux adolescents ; un autre individu est enseveli dans un compartiment plus petit.

Mais les données géographiques permettent difficilement de soutenir l'origine steppique de cette culture (origine que propose Gimbutas en comparant les tombes à cistes et les stèles de Mikhajlovka avec celles des cultures méridionales de la steppe) : la distance qui sépare ces deux civilisations est en effet de l'ordre de 500 kilomètres. En outre, Häusler a très justement observé que dans toute l'aire des Amphores Globulaires, on a seulement mis au jour deux stèles, situées en Pologne septentrionale, et que le sacrifice rituel des animaux (que Gimbutas invoque également comme dû à des influences de la steppe) était déjà pratiqué dans la culture locale du TRB. Des archéologues éminents, tels que Tadeusz Wislanski, pensent du reste que la civilisation des Amphores Globulaires est apparue dans la zone située entre les bassins de l'Oder moyen et du Warta inférieur, tandis que d'autres archéologues polonais cherchent ses origines dans la culture locale de Lengyel. Enfin, dans un compte rendu récent sur les vestiges de cette civilisation en Ukraine, I.K. Sveshnikov parle d'une migration d'origine occidentale vers cette région, sans même formuler l'hypothèse d'une provenance steppique.

Si nous voulons déceler un autre lien entre l'Europe du nord et la steppe, nous devons le chercher à une époque encore antérieure. Alexander Kośko, par exemple, a récemment soutenu qu'en repoussant et assimilant leurs voisins de Tripolye, les tribus pontico-caspiennes avaient bouleversé la frontière Dniestr-Boug, qui séparait traditionnellement les cultures nord-européennes de celles de la steppe. Son hypothèse repose sur l'apparition dans la région de la Vistule du groupe de Matwy (une variante du TRB), qui partage certains traits avec la poterie

de la culture tardive de Tripolye. Kośko conclut qu'une sorte de sphère interactive unissait la zone pontique et l'Europe septentrionale durant le TRB, sphère qui ressemble à celle que nous avons déjà proposée pour la steppe, les Balkans et l'Anatolie occidentale. Mais on peut lui objecter que les données archéologiques ne suffisent pas à soutenir un tel modèle.

Jan Lichardus pense, quant à lui, que c'est directement dans la formation de la culture du TRB qu'on doit rechercher des influences de la steppe. Le premier stade de cette civilisation, dit «phase B», résulte d'influences culturelles, voire de migrations provenant de la région du Danube et remontant donc vers le nord, que l'on attribue en particulier à la culture de Rössen (quoique certains penchent plutôt pour celle de Lengyel). Des traits dominants du TRB dérivent effectivement de civilisations méridionales, tels que les haches en pierre polie, la position funéraire fléchie sur le côté, et l'inhumation dans des tombes plates. Jan Lichardus pense au contraire que la «phase A», qui est légèrement postérieure, ne présente aucun lien avec la région danubienne, ni avec la culture locale d'Ertebölle en Europe septentrionale : cette civilisation se signale en effet par l'apparition de la position étendue, l'usage occasionnel de l'ocre, les haches-marteaux, à quoi s'ajoutent plusieurs autres traits que Lichardus pense être d'origine orientale.

Lichardus ressuscite en fait une ancienne hypothèse qui avait été proposée autrefois par l'archéologue danois C.J. Becker, lequel localisait en Ukraine l'origine de la culture du TRB. Il y avait beau temps que cette thèse était abandonnée, mais Lichardus a avancé que les preuves sont désormais suffisantes pour qu'on puisse la soutenir à nouveau : les cultures de Dniepr et Donetz, et de Srednij Stog, sont, selon lui, l'origine la plus probable des traits nouveaux qui caractérisent la «phase A» du TRB. On y rencontre en effet la position étendue, l'usage de l'ocre, la même orientation des tombes, l'apparition précoce de vases décorés à la corde, ainsi que les prototypes des haches de la phase en question. Les véhicules à roues sont en outre attestés tant dans les cultures de la steppe que dans celle du TRB. Lichardus a d'ailleurs fait à cet égard une découverte particulièrement intéressante : il a mis en évidence la similitude qui existe entre une paire de porte-mors en bois de cerf datant du TRB tardif, et ceux que l'on a exhumés dans la culture de Srednij Stog (et même ailleurs dans la steppe). Il a même entrepris des recherches expérimentales, qui lui ont permis de démontrer que ces pièces avaient pu servir de porte-mors pour diriger les chevaux. Si c'est le cas, nous avons là un indice de la domestication du cheval et de son emploi comme monture, qui autorise un autre rapprochement entre ces deux régions. Quant au passage d'une zone à l'autre, il ne pose pas de problème : on sait en effet que le secteur d'implantation des sites de l'horizon Dniepr-Donetz s'étendait au nord-ouest jusqu'au fleuve Pripet. De là, des pasteurs nomades, pourvus de chevaux et de chariots, ont pu facilement atteindre la Vistule à l'ouest, puis l'Europe du nord. Puisque le TRB A est l'une des composantes majeures de la culture de Baalberge, on peut penser que des populations de la steppe ont été présentes en

Europe centrale et septentrionale, et qu'elles ont pu aussi être à l'origine des Amphores Globulaires et de la Céramique Cordée.

Mais cette thèse a des adversaires. Ils objectent que l'on peut tout à fait expliquer la culture du TRB sans invoquer une origine allogène, d'autant qu'aucune donnée archéologique spécifique ne soutient ce modèle. Brigitte Hulthen, par exemple, a remarqué qu'on peut faire dériver les poteries du TRB de la culture locale d'Ertebölle qui lui est antérieure. D'autre part, Alexander Häusler a observé qu'aucune différence ne sépare les rites funéraires de la « phase B » de ceux de la « phase A » ; en outre, la position étendue n'est pas surprenante dans une civilisation néolithique dont les ancêtres étaient des chasseurs-pêcheurs nord-européens, car cette posture funéraire y était tout à fait traditionnelle. Les analogies que l'on constate entre les sépultures du TRB et celles de la région Dniepr-Donetz se retrouvent d'ailleurs partout dans les cultures subnéolithiques d'Europe du nord, de la Scandinavie à l'Oural. Remarquons en outre que la méthode qui, pour montrer le caractère allogène du TRB, consiste à invoquer les pratiques de deux civilisations différentes (celle du secteur Dniepr-Donetz et celle de Srednij Stog) est pour le moins discutable. Les sites de Srednij Stog sont du reste trop distants du territoire qui nous préoccupe, tandis que ceux du Dniepr-Donetz, qui se trouvent autour du Pripet, n'autorisent apparemment aucun parallèle adéquat avec la phase A du TRB. En Allemagne, certains commentateurs du travail de Lichardus ont d'ailleurs émis quelques doutes sur son modèle, cette hypothèse de pasteurs partis à cheval de la steppe vers l'Europe du nord ne leur paraissant pas offrir beaucoup d'intérêt, ni même de vraisemblance. Les archéologues ukrainiens pensent, quant à eux, que la présence de la culture TRB en Ukraine résulte d'une migration venue de l'ouest, et non l'inverse, et Dmitry Telegin, spécialiste des cultures de Srednij Stog et du secteur Dniepr-Donetz, rejette définitivement l'hypothèse que l'horizon du TRB dérive de cette dernière culture.

Ce que propose Lichardus est en fait une variante d'une explication plus générale, que l'on avance parfois pour rendre compte du changement culturel qui s'est produit au centre et au nord de l'Europe au Néolithique récent. Marija Gimbutas, par exemple, ne limite pas au sud-est de ce continent les effets de sa « première vague » de pasteurs de la steppe ; elle pense au contraire que ces nouveaux venus ont repoussé vers l'ouest les populations locales des Balkans, mais qu'en même temps ils ont eux-mêmes migré dans cette direction en suivant le Danube, contribuant ainsi à la formation de cultures « kurganisées » du Néolithique récent. Gimbutas inclut parmi ces dernières les civilisations plus récentes de Lengyel et Rössen, situées toutes deux en Europe centrale, et place ce processus de métissage culturel entre 4500 et 4000 avant notre ère. Dans l'état actuel de la recherche, les indices qui plaident pour cette « kurganisation » sont surtout des mutations culturelles somme toute assez générales : économie plus pastorale qu'agraire, choix de sites plutôt défensifs, petite taille des établissements, symbolisme solaire des poteries et présence du cheval. Si on lit entre les lignes, on est conduit à penser que les transformations qu'on observe dans

les communautés ultérieures d'Europe centrale, au Néolithique et au Chalcolithique. sont allées, globalement, dans le sens de structures sociales de plus en plus pastorales et guerrières, évolution qu'on peut, de fait, expliquer parfaitement par une incursion de pasteurs nomades venant de la steppe. C'est pourquoi les sites défensifs de Cernavoda I, qui se trouvent à l'ouest de la culture de Rössen en Roumanie, sont considérés comme un ensemble « kurganisé » qui comprenait, outre une population autochtone, un élément intrusif, normalement dominant. Ce modèle suppose donc que les ancêtres de la culture du TRB étaient de souche pontico-caspienne (alors qu'étrangement Gimbutas pense que cette civilisation constitue l'antithèse même de celles de la steppe). Il semble en revanche que la continuité qui existe entre la culture de la Céramique Linéaire et celle de Rössen (types d'établissement ou d'habitat par exemple) ait peu retenu l'attention. Remarquons en outre que les arguments qui plaident pour une origine steppique reposent essentiellement sur des transformations culturelles fort générales, qu'on peut en fait ramener à des processus locaux, sans faire intervenir des populations allogènes : on ne peut certes pas en conclure *ipso facto* que ce modèle est erroné, mais les données qu'on invoque pour le soutenir sont insuffisantes pour qu'on puisse se prononcer sérieusement.

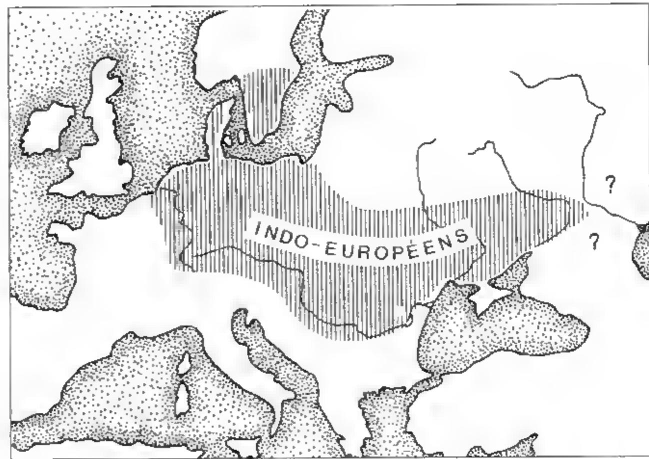
On peut par ailleurs décider d'adopter une approche plus générale, et considérer dans leur ensemble la formation de vastes entités culturelles comme les Amphores Globulaires ou la Céramique Cordée ; mais alors on se heurte immédiatement à la difficulté d'expliquer leur émergence. Éternel problème ! Et l'on retrouve l'opposition habituelle entre les partisans d'une évolution indigène (qui suppose une convergence culturelle ou des interactions entre entités de même niveau se produisant sur de très grandes distances) et ceux qui ont tendance à penser que ce sont les migrations qui ont apporté la même civilisation dans divers substrats culturels. Aucun archéologue, si doctrinaire soit-il, ne soutiendrait la thèse d'un développement exclusivement local, qui impliquerait que les diverses cultures de la Céramique Cordée ou des Amphores Globulaires, présentes sur des territoires fort vastes, n'offrent que par pure coïncidence les mêmes styles de poterie, de décoration, d'armement et de rite funéraire. Force est d'admettre que le caractère étranger de certains groupes de la Céramique Cordée — ceux qui sont attestés en Haute Lusace, sur la Baltique, la Volga supérieure, et même en Hollande — peut uniquement s'expliquer par des facteurs extérieurs, voire par de véritables déplacements de population. Certains refusent d'ailleurs d'inclure ces régions dans cette aire culturelle, sous prétexte qu'elles sont périphériques ou que leur colonisation est postérieure, mais ils ne sont guère plus avancés dès lors qu'il s'agit d'attribuer à cet horizon une origine précise.

Nous avons donc examiné la majorité des thèses qui donnent un rôle aux civilisations de la steppe dans les transformations culturelles qui se sont produites au centre et au nord de l'Europe, et nous avons constaté qu'aucune ne parvient, faute de preuves archéologiques, à rendre compte de migrations avec le degré de certitude que nous pouvons avoir pour les Balkans. En plus. on a souvent objecté à ceux qui

en font l'hypothèse que les régions situées au nord et à l'ouest du Tisza ne présentent pas de sépultures caractéristiques de la zone pontico-caspienne, mais l'on peut se demander si l'argument a vraiment du poids, car la steppe est séparée de ces cultures supposées «kurganisées» par une distance respectable, et leur modèle n'implique en aucune façon qu'on schématise de façon grotesque le phénomène migratoire en se représentant des hordes d'envahisseurs partis à cheval ravager les rives du Danube. On doit plutôt s'attendre à observer des changements progressifs à mesure que l'on va de la steppe vers l'Europe centrale : le fait que les sépultures de Baalberge ne ressemblent pas exactement aux kurgans de l'Ukraine ne suffit donc pas à exclure la thèse des migrations. De même, si Alexander Häusler récuse toute influence de la steppe en invoquant la distinction sexuelle qui, selon lui, est la clé du rite funéraire de la Céramique Cordée, Nikolai Merpert objecte que cet argument ne tient pas en regard des analogies, bien plus fondamentales, qu'on retrouve entre ces deux traditions.

Néanmoins, on doit admettre qu'à l'heure actuelle, l'archéologie de la Céramique Cordée ne nous permet pas encore d'avancer des arguments convaincants accréditant les hypothèses de migration ou d'intrusion — c'est pourtant le minimum requis pour qui cherche à retracer l'itinéraire des anciens Indo-Européens. Nous sommes par conséquent tenus, dans notre évaluation des données archéologiques, de supposer une évolution strictement locale, à moins qu'on nous démontre le contraire ; la thèse de l'intrusion n'est pas pour l'instant suffisamment établie. Certains archéologues, dont l'érudition ne fait pas de doute, pensent qu'une parenté génétique unit les cultures de la steppe et l'horizon de la Céramique Cordée ; ils pensent que ce lien peut avoir pris la forme d'une simple intrusion, ou de processus bien plus complexes d'assimilation et de convergence culturelle affectant toute la région de steppe boisée située entre le Dniepr et la Vistule : leurs arguments doivent être pris en compte, mais ils ne suffisent pas, reconnaissons-le, à nous convaincre.

Dès lors, il faut s'interroger sur ce qu'implique l'abandon de cette thèse. Lothar Kilian et Alexander Häusler ont tous deux réfuté l'hypothèse des incursions du «kurgan» et ont conduit leur raisonnement jusqu'à sa conclusion logique : si les cultures pontico-caspiennes ne dérivent pas de celles du centre et du nord de l'Europe, ni ces dernières des premières, alors on doit toutes les inclure dans le foyer indo-européen. Ayant admis qu'aucun lien n'unissait ces deux territoires au Néolithique et au Chalcolithique, ils en concluent que c'est au Mésolithique, voire au Paléolithique, qu'a existé un vaste continuum linguistique s'étendant de la mer du Nord à la zone Volga-Oural, et que les langues indo-européennes se sont différenciées ultérieurement à partir de ce même continuum. D'autre part, si l'on situe strictement la période proto-indo-européenne entre ~4500 et ~2500, les civilisations du TRB, des Amphores Globulaires, de la Céramique Cordée, de Srednij Stog, de Yamnaya, ainsi que les autres cultures de la steppe, appartiennent toutes au groupe proto-indo-européen. Remarquons du reste que cette théorie est souvent implicitement admise, même si



145. Le foyer originel des Indo-Européens, selon Lothar Kilian.

les spécialistes ne l'ont jamais véritablement développée de façon explicite. De nombreux archéologues ukrainiens et russes proposent une variante de cette solution : pour eux, les populations pontico-caspiennes ont uniquement joué un rôle dans la formation des langues indo-iraniennes ; ils supposent en général que les autres parlers européens, en particulier le baltique et le slave, se sont développés au nord-ouest de la zone pontique, à partir de substrats locaux.

Mais revenons-en au modèle que proposent Kilian et Häusler : il suppose donc qu'un continuum linguistique s'étendait sur 2000 à 3000 kilomètres au Mésolithique ou au Paléolithique. Ces deux spécialistes n'allèguent pourtant aucun phénomène archéologique ni ne supposent un important complexe technolithique qui puissent rendre compte d'une manière d'interrelation unifiant historiquement cet immense territoire. Même des chercheurs comme Janusz et Stefan Koslowski (qui pourtant n'hésitent pas à brosser un tableau quelque peu hâtif des cultures paléolithiques de l'Europe) ne pensent pas que cette vaste région était occupée par un seul horizon culturel. On peut certes objecter qu'une entité linguistique ne correspond pas nécessairement à une seule entité culturelle ; mais peut-on supposer des civilisations archéologiquement sans lien, dont les porteurs parlaient tout de même des langues apparentées ? Examinons les arguments qu'avancent les tenants de cette hypothèse, quitte à les défendre contre nos propres arguments. L'idée d'un foyer originel s'étendant entre le Rhin et le Dniepr (ou même la Volga) se heurte déjà à une première invraisemblance : les divers groupes de chasseurs-pêcheurs qui occupaient ce vaste territoire auraient en effet développé (après des milliers, voire des dizaines de milliers d'années de séparation) des parlers fort différents au plan phonétique, grammatical et lexical — et cela, quelle que soit leur parenté (ou leur absence de parenté) initiale. Or, cette conception du foyer implique que ces civilisations ont maintenu intact un même système grammatical et phonétique jusqu'au IIIe ou IVe millénaire

avant J.-C. (alors même que ceux qui refusent la possibilité d'une influence pontico-caspienne ultérieure s'exerçant sur l'Europe centrale et septentrionale nient formellement l'existence d'un réseau interrelationnel intense s'étendant à l'ensemble de la région). On nous demande en outre de croire que les ancêtres des Tokhariens ou des Indiens (situés dans ce cas à l'extrémité orientale du fameux continuum) et les ancêtres des Germains et des Celtes (habitant quelque part vers l'extrémité occidentale) partageaient un même système phonétique et grammatical, ainsi qu'un même lexique, comportant d'ailleurs des mots qui n'ont pu exister avant le Néolithique et le Chalcolithique. Tout cela n'est guère vraisemblable, et nous devons garder à l'esprit que les linguistes jugent impossible de retrouver des liens génétiques unissant des langues parlées depuis le Mésolithique ou le Paléolithique, en raison de l'ampleur des changements qui s'opèrent sur d'aussi longues périodes. Étendre jusqu'à des périodes si lointaines nos datations proto-indo-européennes, c'est se préoccuper de l'évolution linguistique bien plus tôt qu'il n'est pertinent. On peut encore penser à réduire l'étendue de ce territoire, et chercher un lien qui unisse seulement la région de la Vistule et les steppes pontico-caspiennes, mais à une époque antérieure à celle qui a été avancée pour les migrations des « kurgans ». On retrouve alors la solution qu'avait proposée Dmitry Telegin : la civilisation de Dniepr-Donetz ferait partie d'un horizon plus vaste, qui comprendrait les cultures subnéolithiques de la région Vistule-Dniepr. Les civilisations polonaises de Narva, de Valdai et de la culture dite « à Peigne et Fossettes » seraient ainsi incluses dans ce groupe. Sans doute Telegin ne fait-il pas de lien entre ces civilisations et le monde proto-indo-européen (il les rapproche en fait des ancêtres des Baltes et des Slaves), mais si un tel lien a existé entre la Vistule et le Dniepr au Néolithique, il peut constituer le pont historique qui nous manquait entre ces deux régions. Bien que cette explication ne soit pas archéologiquement circonstanciée, elle a séduit certains chercheurs qui, perdus dans le brouillard qui entoure les origines de la Céramique Cordée, ont accepté, peut-être en désespoir de cause, cette hypothèse. S'ils ont raison, les nécropoles de la Volga moyenne (comme celle de Sezzhee) sont liées au groupe Dniepr-Donetz, et l'on peut en déduire qu'au V[e] millénaire avant notre ère, ce continuum s'étendait de la Vistule à la Volga. Cette solution implique par ailleurs que la civilisation de la zone Dniepr-Donetz a joué un rôle majeur dans la formation des communautés pontico-caspiennes, tandis que ses parentes du nord-ouest ont constitué le substrat principal des horizons de la Céramique Cordée et des Amphores Globulaires.

Cette hypothèse se heurte pourtant à de nombreuses objections. Presque tous les archéologues qui ont étudié la région pontico-caspienne considèrent en effet que la civilisation de la région Dniepr-Donetz a été absorbée — tant du point de vue de sa culture que du type physique de ses porteurs — par d'autres populations de la steppe. Telegin, même s'il pense que les hommes du Dniepr-Donetz avaient un type physique venant du nord (qui se serait, à partir de là, répandu dans la steppe), dit explicitement que ce type fut assimilé, et se fondit dans les civilisations de Srednij

Stog et de Yamnaya. Gimbutas leur attribue au contraire une origine indigène, et pense qu'ils ont été absorbés par des Indo-Européens de la région Volga-Oural — thèse qu'acceptent du reste de nombreux archéologues. Alexander Formozov récuse, quant à lui, l'hypothèse de liens génétiques avec des populations du nord-ouest, en faisant valoir que ce n'est qu'au cours de leur phase finale que les sites du groupe Dniepr-Donetz se sont étendus jusqu'à cette zone. Tretyakov est formel : pour lui, la civilisation néolithique du Dniepr supérieur est indépendante de celle du Dniepr-Donetz. Enfin, les autres cultures situées en Pologne, et autour de la Baltique, remontent à l'ère subnéolithique, et, chose significative, ne présentent aucun des traits que nous reconstruisons comme proto-indo-européens, avant que l'horizon de la Céramique Cordée ait atteint leurs territoires.

On peut encore invoquer (en ultime recours) la culture de la Céramique Linéaire, qui s'étend du Rhin à l'Ukraine occidentale[37]. Les civilisations qui en découlent (Rössen, *Stichbandkeramik* ou Céramique Pointillée, et Lengyel) ont en effet occupé l'Europe centrale, et on leur attribue souvent un rôle décisif dans la formation de l'économie néolithique de l'Europe septentrionale. De plus, les cultures de la Céramique Linéaire et de Lengyel ont pénétré dans le nord-ouest de l'Ukraine, autour des affluents supérieurs du Dniestr. Si la première de ces cultures avait participé à la formation de celle de Tripolye, on pourrait suivre cette piste linguistique vers l'est, jusqu'au Dniepr. Mais c'est précisément là que cette théorie (même avec la meilleure volonté du monde) se heurte à un obstacle : il faudrait en effet qu'un lien historique unisse la Céramique Linéaire à la région pontique, alors que les données archéologiques montrent au contraire qu'aucune incursion venant de l'ouest n'a affecté la steppe au Néolithique : les migrations se sont toutes effectuées dans le sens opposé. De nombreux archéologues pensent plutôt que l'horizon de la Céramique Linéaire, dans le centre et l'est de l'Europe, résulte surtout de déplacements des populations balkaniques vers le Danube : si c'est le cas, on se heurte aux mêmes objections linguistiques que celles qu'on a avancées pour l'Europe du sud-est. Force est donc de constater qu'il est tout aussi difficile de faire dériver les cultures de la steppe de l'Europe centrale, que de faire provenir celles de l'Europe du nord de la steppe.

Le lecteur peut à bon droit penser qu'on l'a entraîné dans une série d'impasses. L'état actuel de la recherche n'en est pourtant qu'à ce stade, mais cette méthode a le mérite de montrer en quoi la question des origines indo-européennes est loin d'être résolue. Archéologues et linguistes se trouvent en définitive face à un ensemble de solutions dont aucune n'est véritablement satisfaisante. On peut par exemple localiser le foyer dans les steppes pontico-caspiennes (bien que ce modèle ne s'étaye sur aucun indice archéologique) pour expliquer l'origine des Indo-Européens du centre et du nord de l'Europe. On peut aussi préférer un foyer plus vaste, situé entre Rhin et Volga, et remontant au Paléolithique ou au Mésolithique — hypothèse qui règle tous les problèmes archéologiques, mais qui est linguistiquement invraisemblable. Peut-être faut-il s'en tenir, en définitive, à une définition stricte

du foyer et le considérer comme le territoire où l'on parlait des langues indo-européennes entre 4500 et 2500 avant J.-C. On peut raisonnablement supposer qu'à la fin de cette période, les locuteurs indo-européens occupaient une zone qui s'étendait du Rhin à l'Oural, voire au-delà. Mais comment en est-on arrivé là ? Voilà qui reste encore très problématique.

Les processus de l'expansion

A la fin des années 50, Ernst Pulgram a très justement observé qu'une langue peut se propager selon trois processus différents : migration de peuples entiers, infiltration d'un territoire par de petits groupes, ou simple diffusion. Comme cette dernière hypothèse n'a jamais été invoquée, on peut présumer que les frontières de l'ensemble proto-indo-européen (ou des divers parlers indo-européens) se sont étendues à la suite de mouvements de population importants ou limités. On peut d'ailleurs supposer que la distinction entre migration et infiltration n'est pas véritablement fondamentale. Les problèmes logistiques font souvent supposer des déplacements par petits groupes ; mais si les archéologues veulent toujours aujourd'hui rassurer le public en protestant qu'ils s'en tiennent à des modèles d'incursions réduites, c'est probablement pour une autre raison : on les sent gênés de parler d'invasions massives, tant ce genre d'hypothèse a été raillé, et depuis longtemps. Il faut reconnaître qu'il y a de quoi rester circonspect, si l'on ne veut pas voir sa théorie caricaturée, et que réapparaisse dans la littérature scientifique des hordes d'Aryens exaltés surgissant des steppes russes pour se frayer un chemin vers la grammaire comparative et la linguistique historique. Je ne pense pas cependant qu'il faille systématiquement imaginer que les Indo-Européens étaient en minorité numérique dès que l'on envisage leurs rapports avec les substrats qu'ils ont ensuite assimilés. Cela a probablement dû être le cas globalement, mais il n'y a aucune raison d'exclure la possibilité que, dans de nombreuses situations locales, des communautés importantes se soient développées pour absorber progressivement leurs voisins de langue non indo-européenne.

Ces remarques faites, nous pouvons examiner les divers modèles susceptibles d'expliquer la diffusion exceptionnelle des parlers indo-européens. Disons, pour commencer, qu'il est vraisemblable que ces langues ne se sont pas propagées selon un processus uniforme, mais de manière fort différente selon les circonstances. Si, par exemple, des Indo-Européens ont franchi l'Oural vers l'est, ils ont dû arriver dans des régions steppiques où la population était clairsemée. On peut donc supposer que leur économie, plus productive, était mieux adaptée que celle des autochtones à l'exploitation de ce territoire ; partant, le nombre de locuteurs indo-européens s'est vraisemblablement multiplié jusqu'à faire de leur(s) langue(s) le parler dominant de toute la steppe de Sibérie méridionale jusqu'au Iénisséi, et les groupes locaux de chasseurs-cueilleurs se sont peut-être rapidement fondus dans l'organisation sociale mise en place par la nouvelle population venue du Pont et de la Caspienne.

On doit en revanche supposer d'autres processus pour expliquer la diffusion de ces dialectes dans des territoires habités par des populations agraires et sédentarisées — qu'il s'agisse des établissements proto-urbains d'Asie centrale, des grands villages de la civilisation de Tripolye, ou d'autres cultures d'Europe du sud, car dans tous ces cas, le contexte de sédentarité impliquait sûrement la supériorité numérique des populations indigènes. Pour comprendre comment les parlers indo-européens y ont néanmoins été adoptés, il nous faut rappeler certains principes de base.

Quand deux langues entrent en contact, les locuteurs de la première ne l'abandonnent pas tout d'un coup pour adopter la seconde. Dans toute société, le remplacement d'un idiome par un autre passe nécessairement par l'étape du bilinguisme. Parfois, la coexistence des deux parlers peut se stabiliser dans la durée ; mais dans le cas qui nous préoccupe, elle a de toute évidence débouché sur l'adoption finale de l'indo-européen. On peut supposer qu'avant cette période finale, les populations indigènes ont été temporairement bilingues, et qu'elles continuaient à parler leur dialecte tout en adoptant celui des nouveaux venus. Comme c'est généralement le contexte social qui détermine le choix de la langue, il n'est pas impossible que les indigènes aient continué à parler leur langue chez eux, tout en employant l'indo-européen pour toute activité commerciale ou cérémoniale. Si le parler allogène s'étend à des situations de plus en plus variées, il finit par remplacer totalement la langue indigène — on parle alors de son extinction, de sa «mort». En Europe occidentale par exemple, le latin, qui était à l'origine un idiome vernaculaire, est devenu langue officielle de l'Église et des classes érudites, puis de l'Église seule, pour voir aujourd'hui, même dans cette dernière fonction, son usage singulièrement réduit. Les langues en voie d'extinction meurent en général avec les membres les plus anciens d'une communauté, parce que les plus jeunes ne les apprennent plus. Dans certains cas, ce processus se produit en l'espace de trois générations : quand par exemple une famille indienne émigre en Grande-Bretagne, elle parle parfois uniquement le hindī, tandis que les enfants deviennent bilingues ; si ceux-ci décident à leur tour d'élever leurs propres enfants exclusivement en anglais, il aura suffi de trois générations pour que grands-parents et petits-enfants ne se comprennent plus. C'est certainement un processus de ce type qui s'est produit en Eurasie, partout où se sont propagées les langues indo-européennes.

Le bilinguisme, et plus particulièrement la façon dont il a été introduit, est donc le nœud du problème. Or, il semble qu'on ne puisse imposer une seconde langue à une population sans un pouvoir de coercition ; c'est par exemple le cas quand le contexte exige qu'on emploie cette nouvelle langue pour avoir accès aux biens, à une position sociale, à une pratique rituelle, voire tout simplement à une situation de sécurité. On peut donc supposer que c'est essentiellement grâce aux avantages sociaux qu'elles offraient aux autochtones, que se sont diffusées les langues indo-européennes.

D'autres facteurs ont cependant dû soutenir cette diffusion. C'est manifestement dans la zone pontico-caspienne (tant dans la région Volga-Oural qu'autour de la bordure sud-ouest de la mer Noire), que l'on constate les économies pastorales les plus mobiles, et c'est cette région steppique que nous imaginons au point de départ des invasions indo-européennes vers l'Asie et les Balkans. Dans l'un et l'autre cas, les populations venues de la steppe ont dû entrer en contact avec des communautés sédentaires qui pratiquaient une agriculture mixte ; or, nous avons beaucoup de renseignements sur la nature des relations qui pouvaient se tisser entre pasteurs et agriculteurs, notamment au Proche-Orient, chez les peuples de langues iraniennes et sémitiques. Les économies pastorales, qui dépendent de la productivité naturelle du cheptel, présentent habituellement une croissance positive : les bonnes années, les troupeaux prospèrent, augmentant donc les richesses et élevant le statut social de leurs propriétaires, tandis que les mauvaises années (qu'elles soient dues au climat ou aux épidémies) peuvent engendrer de vrais désastres. Mais de toutes façons, l'économie pastorale favorise considérablement la mobilité sociale, contrairement à l'organisation agricole, par nature sédentaire. Fredrik Barth, qui a étudié les relations entre sédentaires et nomades au Proche-Orient, remarque qu'à long terme l'avantage revient aux seconds dans les relations d'échanges et l'accumulation du capital, ce qui finit toujours par leur donner une position supérieure dans la stratification sociale qui s'implante dans la région concernée. On peut donc supposer qu'au cours des toutes premières migrations, les Indo-Européens ont tiré avantage de leur mobilité pour occuper une position dominante dans les sociétés locales. Cette mobilité a dû en outre être accrue dans des proportions considérables par l'emploi du cheval, qui leur a vraisemblablement permis de se déplacer dans une aire au moins cinq fois plus vaste que ne le pouvaient les indigènes, et par conséquent d'exploiter, voire de régenter, de plus vastes territoires politiques.

Les données archéologiques offertes par l'Europe du sud-est nous renseignent par ailleurs sur ce que V. Gordon Childe appelait la « crise du Néolithique récent » : c'était l'effondrement des établissements villageois, ainsi que l'adoption de modes de production de plus en plus pastoraux, qui lui avaient fait employer cette expression. Nous avons d'ailleurs vu que Marija Gimbutas a attribué cette mutation structurelle de la société à l'arrivée d'Indo-Européens qui, par leur présence, voire leur attitude belliqueuse, auraient provoqué la chute des principales cultures chalcolithiques de l'Europe du sud-est. D'autres, par contre, ont invoqué des processus locaux pour expliquer ce phénomène : l'intensité de l'exploitation agricole, liée à une forte croissance démographique, aurait conduit l'agriculture jusqu'au point limite, et l'adoption d'une économie pastorale pouvait seule permettre de maintenir la croissance. Le changement climatique — on pense surtout au passage du climat atlantique au sub-boréal — a souvent aussi été considéré comme un facteur important : Graeme Barker a observé que dans les Balkans, ce changement a vraisemblablement affecté la productivité agricole et rendu les terres plus propices à l'élevage

qu'à l'agriculture, et l'étude des pollens a montré qu'il y avait eu une diminution des céréales, ainsi qu'une reforestation du paysage, à l'époque où se sont produites les incursions des pasteurs de la steppe. Enfin, l'évolution technique — qui caractérise cette «révolution des produits secondaires» dont parle Andrew Sherratt — a sûrement joué un rôle de premier plan. Quoi qu'il en soit, et même si les causes exactes nous échappent, on constate que les précédents villages sédentaires sont abandonnés, et que les établissements nouveaux sont plus réduits et plus dispersés. János Makkay a par exemple remarqué que la culture de Tisza, située en Hongrie, était représentée au Néolithique par 28 sites relativement importants, et qu'au Chalcolithique, ces établissements s'étaient disloqués en 243 petites unités Tiszapolgar, qui ne semblent présenter qu'une seule strate d'occupation. Petre Roman et Sebastian Morintz ont également montré qu'en Roumanie la réorganisation structurelle de la société chalcolithique a entraîné l'effondrement des cultures précédentes, ainsi que l'apparition de petits sites dispersés sur des îles, voire dans des cavernes situées dans les terres élevées.

Toutes ces explications paraissent raisonnablement convaincantes, et mettent effectivement en lumière des facteurs importants, dont chacun a dû jouer son rôle dans les transformations sociales qui ont marqué l'Europe du sud-est au Chalcolithique. Le IVe millénaire se caractérise incontestablement par une fragmentation sociale et par un essor du pastoralisme, processus qui ont pu entraîner les changements dont nous parlons, ou (plus vraisemblablement) coïncider avec eux : quoi qu'il en soit, les populations étrangères venues de la steppe ont finalement bénéficié d'un avantage important par rapport aux cultures indigènes, moins aptes à s'adapter à ces conditions nouvelles. On doit cependant rester prudent quant aux relations qui ont dû exister entre ces deux populations, et éviter les conclusions rapides et simplistes (hélas trop fréquentes) : une mobilité ou un armement supérieurs ne signifient pas *ipso facto* une domination linguistique. Fredrik Barth nous rappelle, de façon tout à fait pertinente, qu'il faut regarder au-delà d'une apparente supériorité militaire si l'on veut comprendre la formation finale d'un substrat et d'un superstrat. Barth a étudié les relations linguistiques qui se sont constituées entre les Pathans et les Baluchi, à la frontière de l'Afghanistan et du Pakistan : si les premiers semblaient supérieurs au plan numérique, économique et militaire, ce sont pourtant bien les seconds qui les ont pour finir assimilés linguistiquement. La structure hiérarchique de la société baluchi favorisait en effet les relations verticales entre chefs locaux et clients, de sorte que les différents groupes qui la constituaient offraient la possibilité d'une avancée dans la hiérarchie sociale, possibilité qui a attiré, individuellement ou collectivement, les Pathans qui se trouvaient sur ce territoire frontalier. La société plus égalitaire de la société pathan freinait en revanche l'assimilation des étrangers, qui ne pouvaient y occuper que des fonctions méprisées de ses membres, à moins de suivre un itinéraire beaucoup plus complexe pour accéder finalement à un niveau social comparable. Ce ne sont donc pas les armes, la richesse

ou la supériorité numérique qui expliquent ce qui s'est passé au plan linguistique, mais la perméabilité de deux organisations sociales concurrentes. De nombreux témoignages historiques attestent de même qu'à travers la steppe eurasienne, les sociétés pastorales montraient une grande faculté d'assimilation des divers groupes ethno-linguistiques. On peut donc supposer que des populations locales se sont en quelque sorte placées sous le patronage des institutions militaires indo-européennes, situation qui leur donnait des avantages sociaux et la possibilité d'une plus grande mobilité sociale, car même si nous ne pouvons que faire des conjectures sur la façon dont les sociétés étaient structurées au Chalcolithique, il est vraisemblable que les habituelles tendances centripètes des communautés agricoles et sédentaires ne pouvaient que les fermer à l'intégration des pasteurs nomades.

Il semble qu'à la fin du IVe millénaire avant notre ère, les processus de désintégration qui avaient cours jusque-là se soient inversés. On constate en effet que diverses cultures se sont regroupées en de nouveaux ensembles, et la région pontique, les Balkans et l'Anatolie du nord-ouest nous apparaissent avoir eu d'étroites relations, que ce soit dans le domaine céramique, métallurgique ou architectural. Cette sorte de sphère interactive qui englobe la région pontique se caractérise surtout par l'apparition de citadelles — lesquelles ont vraisemblablement renforcé les tendances centralisatrices des élites nouvelles. Ainsi s'est peut-être poursuivie la diffusion des parlers indo-européens, les populations indigènes devant adopter ces langues afin d'avoir accès aux biens ou aux services des nouveaux venus qui, peut-on supposer, les parlaient.

Mais nous devons admettre que tous ces modèles de diffusion restent tout à fait hypothétiques et sûrement trop schématiques, et il faudrait dénoncer une erreur qui n'est que trop familière dans la littérature consacrée à la question : les langues indo-européennes ne sont pas nécessairement celles d'un superstrat. Il est permis de se poser des questions sur cette prétendue « destinée aryenne », et sur tout le processus d'expansion qu'on lui prête nécessairement, car les données préhistoriques montrent que les Indo-Européens n'ont pas conservé dans tous les cas une position sociale supérieure : par exemple, s'ils ont effectivement pénétré dans le Caucase, on ne peut que constater que, dans la région Koura-Araxe, leurs langues ne se sont pas maintenues jusqu'à l'époque historique. De même, les cultures du secteur de Fatyanovo (autour de la haute Volga), ainsi que les diverses variantes de la Céramique Cordée (Baltique orientale), se sont incontestablement effacées devant des locuteurs finno-ougriens. Les sources historiques les plus sûres indiquent aussi que certains Indo-Européens ont été assimilés par les Hongrois, et que la rapide expansion des Turcs s'est également faite à leur détriment. Enfin, on peut certainement rendre les Turcs responsables de l'extinction du tokharien, et de l'assimilation de nombreux locuteurs iraniens à travers la steppe asiatique, voire du recul du grec, qui était la langue majeure de l'Anatolie. Bref, il est faux de prétendre que les Indo-Européens aient toujours été victorieux.

Récapitulation

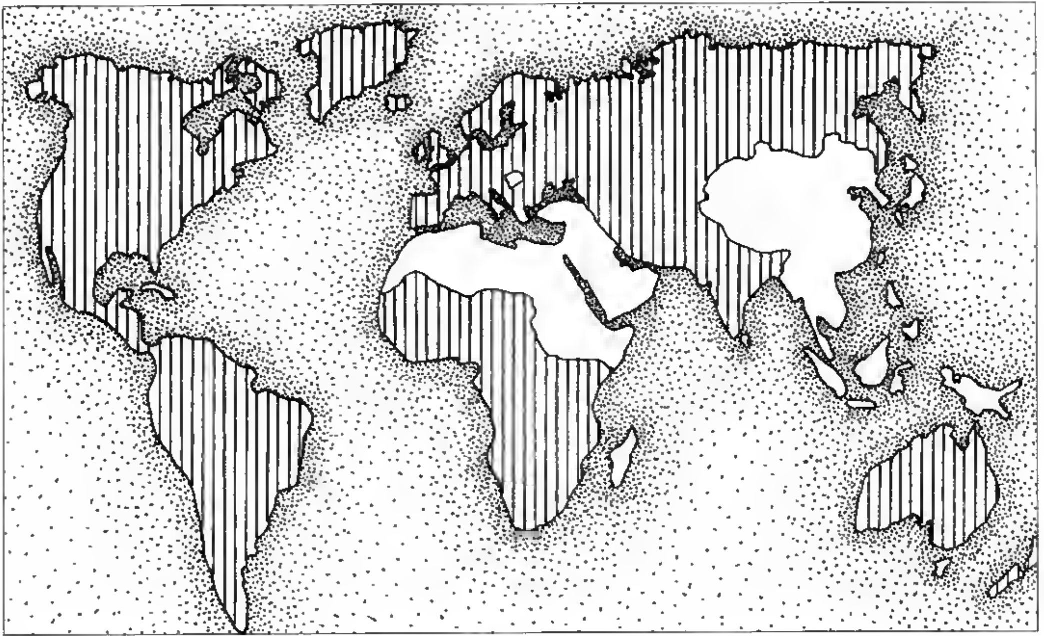
Igor Diakonov, après une étude approfondie de toutes les thèses récentes sur l'origine des Indo-Européens, conclut ainsi : « Le lecteur demandera peut-être : mais d'après vous, que s'est-il réellement passé? Si je le savais, j'exposerais ma propre théorie au lieu de commenter celles des autres. S'il m'est toutefois permis d'avancer une hypothèse, je vais présenter la mienne. » Et Diakonov de situer le foyer en Europe du sud-est — localisation à laquelle du reste toute mon argumentation s'oppose. Il me faut donc essayer à mon tour de faire un bilan, ce qui devrait permettre de souligner divers problèmes particuliers et d'indiquer des directions possibles pour la recherche future.

Le proto-indo-européen a probablement émergé des langues parlées par les communautés de chasseurs-pêcheurs qui occupaient la région pontico-caspienne. Quelles langues en particulier, et quel territoire précis? Il est impossible de le savoir ; mais il est vraisemblable qu'un continuum linguistique s'étendait du Dniepr à l'ouest, à la Volga à l'est. Les premiers établissements se nichaient probablement dans les vallées des fleuves principaux et autour de leurs affluents, situation qui a peut-être favorisé un processus de ramification linguistique. On peut supposer que l'introduction de l'élevage et la domestication du cheval ont par la suite permis l'exploitation de la steppe aride, et que le développement subséquent des véhicules à roues a sans doute mis des groupes nomades en contact régulier avec des communautés plus sédentaires, qui étaient installées dans les vallées fluviales et dans la steppe boisée. Il est fort probable qu'au cours de la période supposée proto-indo-européenne (4500-2500 avant J.-C.), la majeure partie de la région pontico-caspienne fonctionnait comme une vaste sphère interactive. Comme Nikolai Merpert l'a observé en étudiant l'organisation sociale de l'aire culturelle de Yamnaya, la diffusion quasi immédiate de rites funéraires uniformes dans de vastes secteurs de la steppe laisse deviner des mouvements de population qui se sont probablement effectués au niveau tribal. Si c'est le cas, des mots du vocabulaire ont pu passer librement d'un dialecte à l'autre ; et les isoglosses postérieures, qui enjambent en quelque sorte les frontières géographiques (grec, germain ou tokharien), s'expliquent peut-être par des interactions de ce genre. On peut en outre supposer que les langues indo-européennes offraient des variantes supérieures ou inférieures, ce qui expliquerait pourquoi des groupes linguistiques ont préservé certains éléments du lexique, et non d'autres. D'autre part, dans les territoires de l'est, les Proto-Indo-Européens, et ultérieurement les ancêtres des Indo-Iraniens, ont sûrement eu des contacts avec des locuteurs finno-ougriens ; tandis que dans les contrées occidentales, le lexique agricole que nous retrouvons dans les diverses langues européennes s'est vraisemblablement constitué dans la moyenne vallée du Dniepr, à moins que ce ne soit au contact des nombreux établissements de la culture de Tripolye qui se trouvaient dans l'ouest de l'Ukraine.

Comme la période comprise entre 4500 et 2500 avant J.-C. représente de toute évidence une coupe arbitraire dans l'évolution linguistique de la région pontico-caspienne, on peut difficilement déterminer quelles étaient dans la région les cultures qui n'étaient pas indo-européennes. Marija Gimbutas isole habituellement le groupe Dniepr-Donetz, qui semble, génétiquement, ne pas appartenir à la lignée culturelle des «kurgans»: son économie est différente, les morts y sont ensevelis dans des fosses collectives, et le type physique est plus massif. Mais cette civilisation a émergé puis s'est éteinte durant la période qui nous intéresse, et elle a en outre contribué à la formation des cultures de Srednij Stog et de Samara; il est donc tout à fait possible qu'elle ait fait partie du continuum linguistique d'où provient le proto-indo-européen. De même, on ne peut classer à coup sûr comme non indo-européens des idiomes qui sont peut-être liés à la culture de Kemi Oba (située en Crimée), ou d'autres qui sont rattachables aux civilisations nord-caucasiennes; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il existait probablement une sphère territoriale d'échanges et de contacts mutuels; tout le reste n'est qu'hypothèse.

La question de la limite orientale de l'horizon proto-indo-européen est également problématique, du moins au Ve millénaire avant J.-C., et au début du IVe. Des recherches futures à l'est de l'Oural permettront peut-être de mettre au jour des civilisations parentes avec celles de la région Volga-Oural; si c'était le cas, il faudra agrandir vers l'est notre sphère interactive, mais pour le moment, ce n'est qu'à partir de la fin du IVe millénaire que les archéologues parlent de migrations dirigées vers l'est, et traversant la steppe aride ou boisée du Kazakhstan et de la Sibérie méridionale. La culture d'Afanassievo est le résultat de ces déplacements de population, dont elle représente une avancée orientale et périphérique : sa localisation et son isolement par rapport aux autres mondes tribaux de la steppe font qu'il n'est pas impossible de voir en elle l'ancêtre de la civilisation tokharienne. On ne sait pas du reste ce qu'il est advenu de ces hommes, après que la culture d'Okounevo (qui n'était pas liée génétiquement à celle d'Afanassievo) a occupé ce territoire; mais comme ils ont laissé la place à un peuple qui était venu de régions plus septentrionales, on peut supposer qu'ils ont fait retraite vers le sud, en direction du Turkestan chinois.

Au IIIe millénaire avant J.-C., suite à l'expansion indo-européenne vers le Iénisséi, les langues indo-iraniennes se sont développées dans le vaste territoire qui s'étend de la Volga au Kazakhstan. A partir de cette région, elles se sont diffusées progressivement vers le sud, dans les communautés proto-urbaines d'Asie centrale. Au IIe millénaire, les tribus qui se trouvaient au sud de la mer Caspienne parlaient vraisemblablement des langues indo-aryennes; probablement aussi celles qui étaient établies en Afghanistan et au nord du Pakistan, à partir d'où ces idiomes se sont diffusés vers le sud, dans la vallée de l'Indus. Parallèlement, l'iranien s'était implanté dans la steppe, d'où il s'est probablement propagé également vers le sud, dans l'Iran et l'Afghanistan actuels, laissant le champ libre, dans la steppe même, aux tribus qui parlaient l'iranien oriental. Celles-ci se sont répandues sur un vaste territoire : elles ont



146. Les zones hachurées indiquent les différents pays où des idiomes indo-européens constituent la première langue, ou sont aujourd'hui reconnus comme langue officielle.

atteint le Iénisséi à l'est, et la zone pontico-caspienne à l'ouest ; au nord de la mer Noire, les témoignages hydronymiques de leur présence sont nombreux.

Mon hypothèse situe donc les Iraniens dans la région pontique à une date relativement récente : je m'oppose par là à l'opinion de nombreux chercheurs, qui supposent généralement que les Indo-Iraniens ont dominé l'ensemble de la steppe pontico-caspienne dès le Chalcolithique. Je préfère me représenter le parler indo-européen des populations chalcolithiques comme encore largement indifférencié, indistinguable ; et par leurs migrations vers les Balkans, ces populations seraient à l'origine de maintes langues européennes et anatoliennes. Si le territoire pontique a effectivement joué un rôle de sphère interactive, on comprend pourquoi des idiomes comme le grec ou l'arménien (voire le thrace, l'iranien ou l'indien) composent un vaste continuum qui partage certaines innovations linguistiques. Si l'on situe ce continuum au IIIe millénaire, on est obligé de penser que ces Indo-Européens (ancêtres des futurs locuteurs des langues anatoliennes) ont abandonné la steppe pontico-caspienne à une date antérieure : il faut qu'une telle migration ait commencé vers la fin du Ve millénaire (voire au début du IVe). Dès lors, il y a deux possibilités. Il se peut qu'il y ait eu vers le IVe millénaire des mouvements de population en provenance de la steppe pontique vers le Caucase (et peut-être l'Anatolie orientale), mais les preuves n'en sont, pour l'instant, guère convaincantes. Si les archéo-

logues découvrent un jour des indices allant dans ce sens plus à l'ouest et plus au sud, dans la zone où l'on rencontre ensuite les locuteurs anatoliens, ce modèle fournira une solution très vraisemblable. Mais actuellement, la seconde hypothèse, d'après laquelle des populations venues du nord-ouest ont gagné l'Anatolie, paraît bien plus séduisante. Si c'est le cas, les dialectes anatoliens sont liés aux cultures du Bronze ancien situées autour de Troie, et, par extension, à celles de la région balkano-danubienne, et les toutes premières traces dans les Balkans de migrations venues de la steppe (autour de 4000 avant J.-C.) sont bien dues à ces Indo-Européens qui ont apporté leur langue en Anatolie du nord-ouest. Les développements linguistiques ultérieurs (d'où proviennent le grec, l'arménien, le thrace, le phrygien, l'illyrien, et même certaines langues indo-européennes qu'on rencontre plus tard en Italie) s'expliquent ainsi par les migrations continues des peuples de la steppe à travers l'Europe du sud-est, qui se sont déroulées durant tout le IVe millénaire et une partie du IIIe.

Nous avons le choix entre deux modèles dont l'un n'est pas archéologiquement confirmé, et l'autre linguistiquement invraisemblable : pour ma part, je penche plus volontiers pour la première hypothèse, en espérant, comme Miroslav Buchvaldek, que l'archéologie permettra ultérieurement de l'étayer. Je ne puis ici que faire part de mon intuition, et supposer qu'on démontrera un jour qu'un lien historique — quelle que soit la forme qu'il ait pris — unissait la région pontique à l'Europe centrale et septentrionale, bien que les données actuelles n'aillent pas particulièrement dans ce sens. Il est en tout cas fort probable que l'horizon de la Céramique Cordée est à l'origine de la diffusion de diverses langues indo-européennes, tant vers l'ouest (jusqu'à la Hollande) que vers l'est (autour de la Baltique et de la Volga supérieure). Il est possible que le celtique et l'italique aient émergé de cet horizon culturel, et probable que les langues germaniques, baltes et slaves en proviennent.

Une remarque finale : la diffusion des langues indo-européennes ne s'est pas arrêtée à l'Age du Bronze ou du Fer, mais s'est poursuivie bien après, puisqu'elle continue encore aujourd'hui. L'essor de l'Europe, et son extension coloniale en Afrique, en Australie et dans le Nouveau Monde, ont apporté l'anglais, le français, l'espagnol et le portugais dans des territoires nouveaux où ils gagnent des locuteurs nouveaux ; et, sur le continent asiatique, le russe continue à conquérir les régions orientales de l'ex-URSS. L'histoire des langues indo-européennes est donc celle d'une expansion linguistique qui dure depuis 6 000 ans : elles sont parlées aujourd'hui par la moitié (ou presque) de l'humanité.

Épilogue

Les ancêtres de l'Aryen cultivaient le blé, pendant que ceux du brachycéphale continuaient probablement à vivre comme des singes.

Georges Vacher de Lapouge, 1899

Le mythe aryen

On ne peut évaluer l'héritage que nous ont légué les Indo-Européens sans conjurer d'abord le spectre du «mythe aryen». Cette expression rappelle trop le concept de suprématie raciale tel qu'il fut utilisé par les nationaux-socialistes allemands, et l'on aurait tort d'imaginer que l'obsession grotesque que suscitèrent les Indo-Européens (ou les Aryens, puisque c'était ainsi qu'on les nommait alors) ne concerna qu'une poignée de nazis fanatisés. En fait, la fascination pour le monde «aryen» fut largement partagée par les milieux intellectuels de la fin du XIX[e] siècle et des premières décennies de notre siècle. Il est aisé, aujourd'hui, de rejeter l'affirmation de Hitler selon laquelle *seuls* les Aryens surent «fonder une culture», mais comment expliquer qu'un préhistorien aussi éminent que V. Gordon Childe ait pu se laisser aller à écrire que ces populations possédaient «des qualités mentales exceptionnelles» qui leur permirent de «promouvoir un véritable progrès»?

La figure de l'Aryen blond aux yeux bleus, engendré dans le nord de l'Europe, convaincu de sa supériorité innée et obsédé par sa pureté raciale, fut le produit d'un faisceau de courants d'idées qui comprit bien d'autres éléments que la jeune linguistique indo-européenne. Léon Poliakov a montré en quoi cette caricature s'enracine dans l'aspiration presque universelle des peuples européens à se rattacher à une illustre ascendance. Les Romains, comme on sait, s'étaient cherché des ancêtres à Troie ; au Moyen Age, les aristocrates espagnols se targuèrent d'avoir hérité d'un sang wisigoth qui les distinguait de leurs sujets et justifiait leur domination, tandis que les Français souffrirent d'une sorte de schizophrénie chronique en se posant tantôt comme les descendants directs de Vercingétorix et de ses Gaulois (donc des Celtes), tantôt comme ceux de Charlemagne et de ses Francs (c'est-à-dire des Germains). Certains Anglais, non contents de pouvoir se réclamer d'un inextricable mélange de Bre-

tons, d'Anglo-Saxons, de Vikings et de Normands, jugèrent indispensable de faire accoster sur leurs rivages une tribu perdue d'Israël afin de se doter d'un lignage plus ancien. Les Allemands, quant à eux, estimaient que leur propre histoire avait commencé par ces expansions mêmes qui avaient conduit les Wisigoths, les Francs et les Anglo-Saxons — tous ces illustres ancêtres — à envahir les terres de leurs voisins. Puisque Tacite affirmait que les Germains formaient un peuple au sang pur, qui avait préservé son indépendance sans se mêler aux autres races, ils pouvaient s'attribuer des origines nord-européennes, et, quand l'Église encouragea la mode des généalogies bibliques, Ashkenaz, petit-fils du prolifique Japhet, se vit assigner pour tâche d'avoir voyagé jusqu'aux rives de l'Europe du nord pour y établir les tribus germaniques. Mais les Allemands s'enorgueillirent surtout de leurs origines autochtones, en particulier pendant la Réforme où tant d'entre eux s'opposèrent à ce monde romain si méprisé pour sa faiblesse, sa corruption et son extranéité. Aux XVIIIe et XIXe siècles, le spectaculaire décollage industriel et culturel des pays germanophones renforça encore la foi dans la spécificité germanique et dans le destin glorieux réservé au monde nordique, et les développements concurrents de l'anthropologie physique et de la linguistique comparative contribuèrent également à alimenter cette croyance.

L'essor du concept de race coïncida exactement avec le développement de l'anthropologie. Les savants occidentaux, sitôt qu'ils eurent réussi à isoler les différentes races humaines, ne purent résister à la tentation de placer les Caucasiens au sommet de l'échelle. La race fut confondue avec le groupe ethnique, la nation et la langue, l'histoire réduite à une succession de luttes entre races opposées qui avaient eu chacune leur heure de gloire avant d'être supplantées par une race plus énergique ; et, dans les ports industrieux d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne ou de Scandinavie, ou dans les salons de Londres, Berlin et Vienne, chacun était persuadé d'appartenir à la race la plus dynamique. La supériorité des peuples nordiques fut même « prouvée » scientifiquement par les physio-anthropologues du XIXe siècle, qui s'affairèrent inlassablement à mesurer des indices céphaliques : ils distinguèrent ainsi les Nordiques dolichocéphales (au crâne allongé) de leurs voisins méridionaux et brachycéphales (au crâne large) — dans un tel contexte, on peut s'étonner que le grand blond aux yeux bleus ait été érigé si tardivement au rang de prototype de la virilité : cette image, jusque-là caricature du rêveur romantique, ne symbolisa la masculinité qu'à partir de 1870. Un type physique supérieur, incarné par l'homme nordique, venait donc d'être découvert par la science ; les philologues, eux, allaient le doter d'une identité linguistique aussi ancienne que prestigieuse.

La découverte de la famille linguistique indo-européenne ne fit pas seulement comprendre que nombre de parlers européens et asiatiques avaient été historiquement en contact : elle démontra, une bonne fois pour toutes, que toutes les langues ne dérivaient pas de l'hébreu (et donc, par extension, d'Adam en personne), comme on en avait précédemment nourri le fantasme. Le dogme de l'indivisibilité du genre humain, désormais, fut battu en brèche non plus seulement par les agissements des

exploiteurs qui avaient su tirer profit de la division des peuples, mais par la science elle-même. Après que la richesse des littératures indo-aryenne et iranienne eut été reconnue par l'Occident, les savants européens regardèrent donc au-delà du jardin d'Éden pour rechercher leurs plus glorieux aïeux en Asie centrale, en Iran et en Inde ; mais Max Müller et d'autres linguistes, qui disposaient pourtant aussi des appellations « Indo-Européens » et « Indo-Germaniques » (elles datent toutes les deux du début du XIX[e] siècle), n'en préconisèrent pas moins l'emploi du terme « Aryens » pour désigner les anciens Indo-Européens — façon de dire qu'ils ne doutaient pas que ces premiers Aryens dont descendaient les Européens appartenaient eux aussi à la race blanche supérieure.

Parallèlement, l'interprétation erronée de certains travaux linguistiques vint apporter une nouvelle « preuve » de la supériorité aryenne. Les recherches menées sur la structure essentielle des langues avaient révélé en effet que celles-ci se répartissaient en trois grandes catégories : on s'aperçut qu'elles étaient soit flexionnelles, soit agglutinantes, soit analytiques, chacun de ces types présentant un marquage grammatical spécifique.

Mais, bien que ces classifications n'aient eu à l'origine qu'un caractère typologique, beaucoup d'esprits ne purent s'empêcher de les interpréter en termes évolutifs en y voyant les étapes d'une gradation. Une langue « simple » comme le chinois, par exemple, où la forme des mots reste invariable (type analytique), fut placée tout en bas de l'échelle, le développement des types agglutinant (comme dans les parlers altaïques et ouraliens, où des terminaisons séparées sont ajoutées aux noms) et, finalement, flexionnel (comme dans les langues indo-européennes) étant assimilé à un progrès. Tout cela suggérait que les Indo-Européens ou les Aryens, parce qu'ils représentaient le stade le plus avancé de l'évolution linguistique, parlaient une langue plus « évoluée » que leurs voisins : Canon Isaac Taylor, qui avança que les Indo-Européens étaient pour l'essentiel « une race améliorée de Finnois », ne fit rien d'autre que donner corps à ce préjugé.

Pourtant, même si la supériorité d'un type physique, d'une langue et d'une culture était déjà intimement associée au vocable « Aryen », un élément fondamental manquait encore : à la seule exception de Robert Latham, qui soutint le premier l'hypothèse d'un foyer indo-européen situé en Europe, la quasi-totalité des savants estimèrent jusqu'aux dernières décennies du XIX[e] siècle que le berceau des Aryens ne pouvait être localisé ailleurs qu'en Asie. Ainsi, et bien que l'appartenance des Aryens à la race blanche fût unanimement admise, presque tous les spécialistes crurent jusqu'à la fin des années 1860 que cette race vivait originellement dans les parages de l'Hindou Kouch ou de l'Himalaya : on ne situait pas encore leur habitat dans l'Europe du nord.

Ce fut dans les années 1860 qu'un certain nombre de savants, notamment des linguistes, commencèrent à publier des textes qui contestaient la théorie du foyer asiatique — quelques-unes des raisons avancées, tel l'argument du hêtre, sont deve-

nues depuis un poncif des recherches indo-européennes. Mais le facteur décisif, en la matière, fut l'essor de l'anthropologie physique, dont les méthodes finirent par être appliquées à cette question des origines. Dès 1870, Lazarus Geiger défendit ainsi la thèse d'un berceau allemand en faisant valoir que les premiers Indo-Européens ne pouvaient être que des blonds à peau claire : mais c'est Theodor Poesche qui devait donner le plus grand retentissement à cette théorie.

Étudiant en 1878 divers documents historiques relatifs aux différents peuples indo-européens, Poesche démontra que ces populations étaient invariablement décrites comme ayant une chevelure blonde et des yeux bleus : même les brahmanes indiens, constata-t-il, passaient pour avoir la peau plus pâle que les membres des castes inférieures (Julius Klaproth avait déjà fait cette même observation beaucoup plus tôt). Il n'était que trop loisible de conclure, partant de là, que les premiers Aryens avaient tous la peau claire, les cheveux blonds, les yeux bleus, et, en accord avec les données anthropologiques déjà réunies, étaient dolichocéphales ! Poesche se demanda donc où ces différentes caractéristiques se trouvaient le mieux rassemblées, et il déduisit assez bizarrement que le foyer de la race indo-européenne devait forcément se situer dans la région de l'Europe où existait le taux le plus élevé d'albinisme. Les Aryens venaient enfin de se voir assigner un foyer européen ; selon Poesche, il se situait en Europe de l'est, aux marches du Pripet.

Mais Karl Penka objecta en 1883 que ce foyer aryen était situé dans un environnement si malsain — des régions marécageuses ! — qu'on voyait mal comment il aurait pu constituer l'habitat originel d'une « race blonde, puissante et dynamique ». Mobilisant toutes sortes de disciplines — l'archéologie, la linguistique et l'anthropologie aussi bien que la mythologie —, il s'efforça de prouver que les Aryens étaient originaires du sud de la Scandinavie, en usant d'un argument qui a encore cours aujourd'hui : rejetant le témoignage de tous les vestiges archéologiques qui attestent que l'Europe septentrionale fut le théâtre d'invasions majeures, Penka affirma que les Aryens ne pouvaient provenir que de là — de là et nulle part ailleurs ! Ses travaux ne tardèrent pas à recevoir un très large assentiment en dépit de leur aspect largement polémique : des anthropologues aussi éminents que Rudolf Virchow et même Thomas Huxley non seulement s'appliquèrent à identifier la race aryenne originelle, mais convinrent en outre que les tout premiers représentants de cette race devaient être des « dolichocéphales blonds »… Le grand indologue Max Müller, réprouvant la folie qu'il avait lui-même contribué à susciter, tonna contre ces archéologues qui parlaient de la « race aryenne, du sang aryen, des yeux et des cheveux aryens » en disant qu'ils n'étaient pas moins déments qu'un linguiste qui parlerait d'« un dictionnaire dolichocéphale ou d'une grammaire brachycéphale ». Mais c'était trop tard : les Indo-Européens et le racisme étaient inextricablement associés dans l'esprit de nombreux savants. En dépit des protestations réitérées de certains linguistes et archéologues, la supériorité de l'antique race nordico-aryenne était devenue un motif rémanent de la culture politique populaire.

Par la suite et jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'histoire de la localisation de l'habitat originel des Indo-Européens peut être décrite comme un affrontement entre plusieurs camps. La majorité des spécialistes se rallia à la thèse du berceau européen, mais l'ancienne théorie asiatique trouva encore quelques rares partisans. La plupart des discussions, toutefois, opposèrent les partisans du foyer nord-européen (l'archéologue allemand Gustav Kossina et ses disciples, le linguiste Herman Hirt, et bien d'autres encore) à ceux qui situaient ce foyer dans les steppes européennes ou asiatiques (Otto Schrader, Sigmund Feist, Alfons Nehring, Wilhelm Brandenstein, Wilhelm Koppers), certains défendant une position intermédiaire et quelques-uns optant même pour des solutions si saugrenues qu'elles en devenaient comiques. L'Américain Charles Morris avança par exemple que les premiers Aryens vivaient dans le Caucase, où ils avaient non seulement perfectionné leur langue, mais (usant ici d'un stéréotype racial qui nous renseigne plus sur l'auteur de ces propos que sur les Indo-Européens) emprunté leur « enthousiasme » aux races à peau sombre qui étaient établies plus au sud. Bal Gandadhar Tilak, de même, offrit au monde une longue monographie où il disséqua un vaste corpus mythologique pour prouver que le berceau des Indo-Européens se trouvait au pôle nord[38] ; cette incroyable théorie conquit au moins un adepte en la personne de Georg Biedenkapp, qui, galvanisé par l'hypothèse du savant indien, pondit à son tour un ouvrage dans lequel il résuma les travaux de Tilak en allemand tout leur ajoutant des données de son cru. Quant au linguiste islandais Alexander Johannesson, il concocta une théorie encore plus bizarre en reliant les langues indo-européennes aux cris d'oiseaux (le proto-indo-européen **ker* aurait imité le coassement du corbeau), grognements et autres bruits naturels qui, selon lui, étaient essentiellement entendus sur les rives de la mer Baltique.

Le mythe de la suprématie aryenne, même si certaines revues d'anthropologie de l'avant-guerre le propagèrent plus largement que leurs homologues de linguistique, n'en constitua pas moins, à des degrés divers, un phénomène quasi universel jusqu'à l'époque où, les conséquences tragiques de l'utilisation politique d'une telle notion apparaissant enfin au grand jour, ce dogme si funeste fut frappé d'anathème par l'ensemble du monde universitaire. Il va sans dire que l'idéologie nazie n'avait aucun fondement linguistique : car le yiddish est autant une langue indo-européenne que tout autre dialecte allemand, et les Gitans qui parlent le romani peuvent encore plus légitimement revendiquer le titre d'Aryens que n'importe quel habitant de l'Europe du nord. Cette mythologie, par conséquent, ne fut pas le produit direct ni le résultat nécessaire des découvertes philologiques du XIXe siècle : elle découla plutôt du détournement abusif d'un concept linguistique, puis de sa greffe sur un tronc commun de préjugés, de spéculations et d'aspirations intrinsèquement politiques. Mais les Indo-Européens, Dieu merci, nous ont transmis d'autres héritages que cette croyance en la supériorité aryenne.

Le legs

Bien que ses progrès aient joué un rôle très pernicieux en concourant à promouvoir le racisme au début du XXe siècle, la philologie comparative doit être aussi créditée d'avoir fourni aux savants des outils précieux qui jetèrent une lumière puissante sur les relations et origines culturelles de maintes populations non indo-européennes. Les techniques mêmes qui avaient été employées pour comparer les divers éléments lexicaux et grammaticaux des langues indo-européennes furent appliquées (et le sont toujours aujourd'hui) aux idiomes algonquins, altaïques, athapascan, bantous ou à tout autre groupe de langues. Les linguistes, après avoir d'abord testé ces méthodes dans le champ des études indo-européennes, entreprirent ensuite d'analyser les autres langues du monde, en s'appliquant pareillement à élucider leurs liens, à reconstruire leur proto-vocabulaire et à démêler leurs origines.

Si l'on se tourne maintenant vers les réalisations concrètes des Proto-Indo-Européens, force est d'admettre qu'ils nous ont transmis un héritage qui est loin d'égaler celui que nous ont laissé la plupart des autres peuples anciens. Contrairement à Samuel Kramer, qui pouvait énumérer les domaines où les Sumériens avaient été «les premiers», nous ne pouvons attribuer aux Proto-Indo-Européens qu'un nombre somme toute assez limité d'apports matériels. V. Gordon Childe, qui ne l'ignorait pas, et qui avait souvent eu l'occasion de mesurer l'ampleur des destructions que ces envahisseurs avaient causées dans les cultures précédentes — se contenta de vanter «la langue sublime [des Proto-Indo-Européens] et la mentalité excellente qu'elle engendra», tandis que Albert Carnoy évoqua avec ravissement la nature expansive de ces populations, leur spontanéité, leur souplesse d'esprit et la foule de vertus similaires dont on pouvait les créditer. Ces louanges sont si singulières que leur raison d'être échappe à l'entendement — comment être assez aveuglé pour imaginer que les Chinois ne furent pas des créateurs, que les Finnois et les Hongrois étaient mentalement déficients, ou que les Turcs et les Arabes ne parlèrent que des langues de second ordre?

A cet héritage tangible, si l'on tient absolument à en distinguer un, appartiennent sans doute la domestication du cheval et toutes les répercussions sociales que cette révolution entraîna dans le mode de transport ou la pratique de la guerre; comme on peut noter aussi que les Indo-Européens comptent parmi les principaux candidats à l'invention de la roue, bien que plusieurs autres peuples non indo-européens leur disputent cette qualité. Mais de tels exemples d'antériorité historique ne sauraient être tenus pour l'apanage exclusif des populations de souche indo-européenne.

L'idéologie est souvent regardée comme le noyau central des cultures, et c'est en ce domaine que certains croient pouvoir repérer les traces les plus saillantes de notre legs indo-européen. Nous avons vu que l'école dumézilienne, non seulement



147. Persistance de la tripartition indo-européenne ? Les trois personnages — un clerc, un guerrier et un cultivateur — de cette estampe du XVIe siècle représentent les trois « fonctions » de la société indo-européenne (Pieter Bruegel, *Pays de cocagne*).

reconnaît la parenté génétique de toutes les langues indo-européennes, mais postule aussi la persistance d'un héritage idéologique. Les nouveaux mythologues comparatistes affirment que l'idéologie trifonctionnelle des Proto-Indo-Européens imprègne les textes religieux des Indiens et des Iraniens anciens, affleure dans la poésie épique et le théâtre grecs, se dissimule derrière une façade historique chez les premiers Romains, et s'exprime dans les contes en prose germains et celtes du Moyen Age. Même si elles sont maintenant recouvertes par l'idéologie judéo-chrétienne qui caractérise notre culture européenne, les structures idéologiques indo-européennes réapparaîtraient périodiquement, ainsi que cela aurait été déjà démontré par la tendance médiévale à associer les trois fils de Noé — Japhet, Sem et Cham — aux trois ordres des sociétés de l'époque : à savoir, les nobles (les guerriers), les clercs (les prêtres) et les serfs (les cultivateurs). C. Scott Littleton a même suggéré que cette tripartition sociale avait pu inspirer inconsciemment les rédacteurs de la Constitution américaine, qui, en séparant les trois grandes fomes de pou-

voir — exécutif, législatif et judiciaire —, auraient emprunté autant à leurs ancêtres proto-indo-européens que Zoroastre ou les brahmanes de l'Inde ancienne.

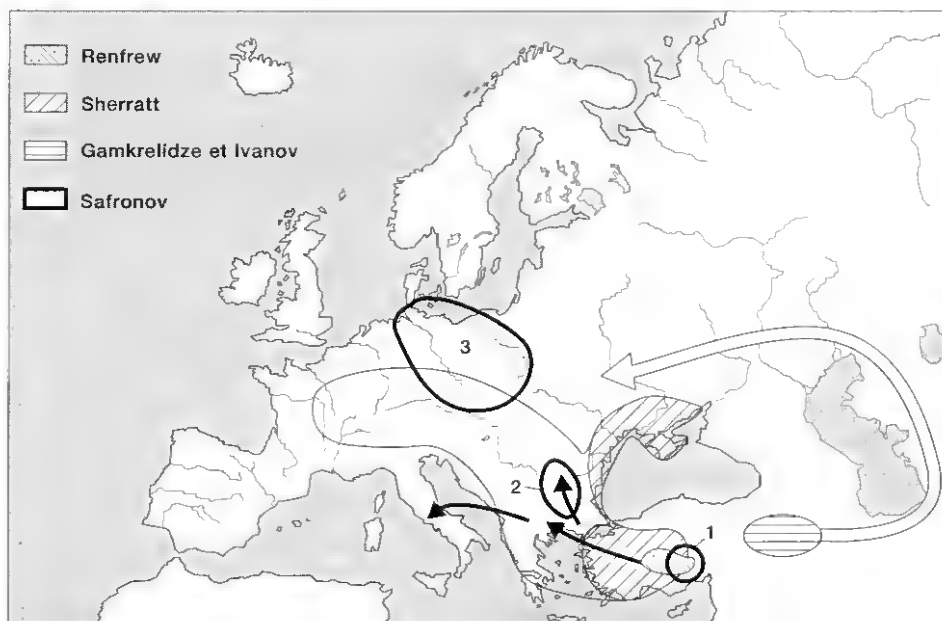
Mais on est naturellement conduit à se demander si cette tripartition sociale, ainsi que tous ses corollaires dans le domaine de la mythologie, de la littérature, du droit, de la médecine et du folklore, constitue ou non une spécificité indo-européenne : pour beaucoup de chercheurs, le schéma proposé par Dumézil décrirait une forme d'organisation naturelle et universelle qui ne serait nullement spécifique de telle ou telle population chalcolithique de l'Europe orientale... A quoi les «nouveaux comparatistes» objectent que, même si la triade prêtres/guerriers/pasteurs-cultivateurs paraît inscrite dans l'ordre naturel, seuls les Indo-Européens ont fait de cette structure une catégorie conceptuelle exigeant et recevant une élaboration presque infinie dans toutes les sphères culturelles et comportementales. Littleton a avancé ainsi que, si les mythes d'autres groupes linguistiques étaient envisagés dans une perspective similaire, cette analyse révélerait d'autres configurations idéologiques, incluant aussi bien les paradigmes septenaires (astraux) des Sémites que les systèmes quadripartites (fondés sur les points cardinaux) de certains groupes amérindiens ; et Lawrence Krader, dans l'étude qu'il a consacrée à ce peuple non indo-européen que sont les Mongols bouriates, observe que «la division ternaire du monde social», non seulement se reflète dans la théorie des trois âmes humaines, mais a cours également dans le monde des esprits : chez les Bouriates, les esprits se répartissent en aristocrates, roturiers ou esclaves, conformément à l'ordre social mongol — on découvre donc là des catégories qui sont bien tripartites, mais ne recoupent pas pour autant celles des Indo-Européens.

Que l'on croie ou non à l'existence d'un tel héritage idéologique, le legs le plus certain que nous ont fait les Indo-Européens réside assurément dans ces langues qui sont parlées aujourd'hui par plus de 2 milliards d'hommes et de femmes. Que nous nous pensions comme européens, asiatiques, africains ou américains, ce legs nous a été donné en partage dès lors que nous parlons une langue indo-européenne. Nous ne pouvons demander «où?...», «quand?...», «qui?...», «comment?...» ou répondre à ces questions à l'aide de tel ou tel pronom personnel, nous ne pouvons compter ou nous référer aux parties principales de notre corps, décrire notre environnement, les cieux, les animaux, nos parents, ou qualifier nos actions les plus fondamentales, sans recourir d'une façon ou d'une autre à un système langagier que nos ancêtres linguistiques utilisaient déjà il y a 6000 ans de cela.

Postface à l'édition française

Où les situe-t-on maintenant ?

Dans la dernière édition du *Time Atlas of World History* (1993), la légende d'une carte dressée pour illustrer les origines et migrations indo-européennes précise que, bien que le foyer des Indo-Européens ait été localisé antérieurement dans la région pontico-caspienne, les spécialistes estiment aujourd'hui que « les premiers agriculteurs du vieux continent parlaient déjà » des langues indo-européennes et considèrent que ce foyer devait plutôt se situer à l'intérieur d'un cercle formé par l'Anatolie occidentale et la mer Égée (encore que cette remarque soit formulée sous une forme interrogative qui traduit quelque hésitation). Le « consensus » en vigueur a-t-il donc tellement varié depuis que la première édition (anglaise) de ce livre est parue en 1989 ? Dans une certaine mesure. les modalités de confection des opinions universitaires comptent plus, en la matière, que les données linguistiques ou archéologiques proprement dites. Les ouvrages de référence et les manuels qui font autorité continuant à être produits par des chercheurs isolés, cerner les contours du consensus « réel » des spécialistes à propos d'une question débattue sans succès décisif pendant un siècle et demi, tient toujours de la gageure. Pour ma part. même si elle recueille de nos jours un assentiment évident aux dépens de n'importe quelle autre hypothèse proposée, je soupçonne la thèse du foyer anatolien d'être surtout prônée, à quelques exceptions près, par ceux qui ne sont pas directement versés dans l'étude des langues indo-européennes. Il est certain, néanmoins, que ce point de vue perdurera : dans la mesure où les partisans du foyer anatolien se recrutent dans un certain nombre de disciplines différentes qui ignorent la pertinence des contestations extérieures à leur champ, les tenants de telle ou telle théorie particulière n'auront aucun mal à la défendre en ignorant les critiques qui leur seront adressées. Il faut noter, en outre, que les arguments en faveur du foyer anatolien avancés par Thomas Gamkrelidze et Vyachislav Ivanov dans leur monographie majeure (écrite en russe) sont désormais intégralement accessibles aux lecteurs anglophones depuis la publication de leur *Indo-European and the Indo-Europeans* (1995). Et le décès en 1994 de Marija Gimbutas, principale avocate du foyer pontico-caspien, doit être aussi pris en compte : cette théorie spécifique a perdu depuis cette date l'une de ses adeptes les mieux informées et les plus énergiques (les arguments en faveur du foyer steppique ayant été



148. Divers foyers anatoliens. Colin Renfrew et d'autres auteurs placent ce foyer au centre de l'Anatolie méridionale, dans les parages de Çatal Hüyük. Selon Vladimir Safronov, à un foyer originel établi dans cette même région s'ajouteraient un deuxième foyer balkanique, ainsi qu'un troisième qu'il localise dans l'Europe centrale et nordique. Les Sherratt privilégient également l'ouest de Anatolie tout en supposant que la plupart des langues indo-européennes se seraient développées à partir d'une *koinè* apparue sur les rives de la mer Noire au IV[e] millénaire avant notre ère. Et Gamkrelidze et Ivanov, dont le foyer est encore plus oriental, rattachent nombre de langues européennes à un foyer secondaire pontico-caspien.

largement exposés dans le corps de ce livre, je ne reviendrai pas ici sur ce point). La « solution » anatolienne est proposée au moins depuis 1927, et les termes de sa structure fondamentale — l'association des Indo-Européens à la propagation de l'agriculture — existent depuis le milieu du XIX[e] siècle. Est-ce donc en Anatolie qu'il convient désormais de situer ce foyer?

L'Anatolie et les Proto-Indo-Européens

La solution du foyer anatolien, contrairement à presque toutes les autres propositions avancées, varie considérablement dans ses aspects temporels et spatiaux tout autant que dans sa structure globale. L'archéologue Colin Renfrew dans son *Énigme indo-européenne*, le linguiste Aron Dolgopolsky dans une série d'articles, et des généticiens comme Lucca Cavalli-Sforza et d'autres (dans la monumentale *History and Geography of Human Genes*) soutiennent de concert que la dispersion des Indo-Européens se serait opérée à partir de l'Anatolie au début du Néolithique, vers 7000 avant J.-C. Bien que Renfrew impute totalement la diffusion des langues

néolithiques et indo-européennes aux migrations de fermiers anatoliens qui absorbèrent démographiquement les chasseurs-cueilleurs locaux mésolithiques, Marek et Karel Zvelebil admettent la possibilité d'une acculturation à long terme postérieure à l'établissement de ces fermiers immigrants dans les Balkans et le couloir danubien : hypothèse qui laisse la porte ouverte à des expansions beaucoup plus tardives de divers groupes indo-européens vers la périphérie de l'Europe. L'archéologue V.A. Safronov, dans sa monographie russe *Indo-European Homelands* (1989), érige également l'Anatolie néolithique au rang de foyer «originel» tout en postulant un retour ultérieur (ce qui n'est pas crédible) de la branche anatolienne en Anatolie à partir de l'Europe pour expliquer l'existence de cette souche ! Andrew et Susan Sherratt ont élaboré un modèle plus complexe des expansions anatoliennes, où leurs «Pré-Proto-Indo-Européens» sont associés à la propagation initiale de l'agriculture anatolienne vers les Balkans : si les Proto-Anatoliens sont laissés ainsi dans leur foyer originel, les origines des autres langues indo-européennes sont attribuées à l'essor d'une *koinè* (bien que les termes «pidgin» et «créole» soient employés par ces auteurs, il est certain que la structure du vocabulaire proto-indo-européen ne reflète guère l'existence d'une «langue commerciale» grossièrement simplifiée) qui se serait développée autour du Pont-Euxin au cours du IVe millénaire avant J.-C. avant de donner naissance au proto-indo-iranien, au proto-indo-européen nord-occidental, etc. Pour les Sherratt, contrairement à Renfrew et à d'autres chercheurs, la diffusion des cultures néolithiques dans les Balkans dénoterait une dispersion de «branches éteintes» des «Pré-Proto-Indo-Européens» (mais une énigme subsiste : si ces langues disparurent avant d'avoir laissé des traces qui nous permettent de les connaître, comment savoir à quelle famille linguistique elles appartenaient ?) C'est vers le Ve et IVe millénaire avant notre ère que Thomas Gamkrelidze et Vyachislav Ivanov tournent leurs regards pour circonscrire leur foyer indo-européen, même si, à la différence des autres modèles, ils situent ce berceau en Anatolie orientale et le datent de plusieurs millénaires avant la dispersion des populations agricoles. Enfin, dans ses *Origins of the Greeks* (question inséparable d'une discussion exhaustive des origines indo-européennes), Robert Drews relie largement les migrations indo-européennes à la diffusion du char de guerre à partir de l'Anatolie orientale, au début du IIe millénaire avant J.-C.

Compte tenu des divergences temporelles patentes — de l'ordre de 5 000 ans ! — qui caractérisent ces diverses solutions, il n'est guère besoin d'être linguiste pour deviner que les populations ou les langues en question diffèrent forcément d'une solution à l'autre.

En plus de ces divergences temporelles, le modèle du foyer anatolien est spatialement très ambigu, certains regardant vers l'Anatolie orientale (Gamkrelidze et Ivanov, Drews), tandis que d'autres se tournent vers le sud ou l'ouest de ce même secteur. Une contrainte notable, reconnue par de nombreux partisans de la thèse anatolienne, découle de ce que la langue hattique, le plus souvent tenue pour sous-

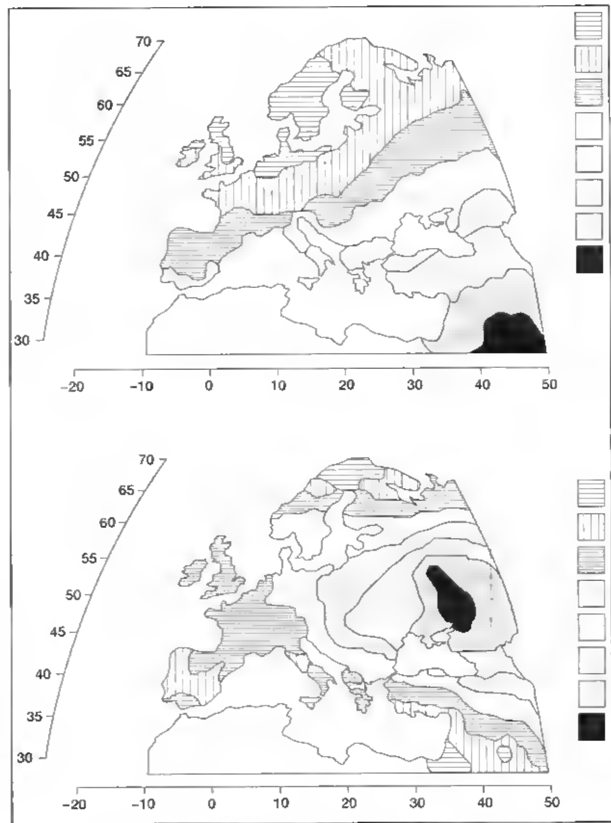
jacente à la diffusion du hittite en Anatolie centrale, incite de façon générale à placer le foyer indo-européen au sud, à l'est ou à l'ouest de l'emplacement approximatif des Hatti non indo-Européens.

L'Anatolie néolithique et les Indo-Européens

La localisation anatolienne du foyer indo-européen s'appuie sur deux grandes séries d'arguments dont les uns sont linguistiques et les autres archéologiques. Le premier argumentaire a trait aux emprunts lexicaux censément repérables entre les langues sémitiques et proto-indo-européennes et/ou kartvéliennes et proto-indo-européennes. Visant à apporter une solution linguistique au problème du foyer des Indo-Européens, ces arguments, comme on l'a vu, reposent sur l'hypothèse que de tels mots d'emprunt sont non seulement identifiables, mais susceptibles d'être traduits et qu'on puisse préciser leur trajet. Mais, comme nous l'avons déjà indiqué, le nombre total des vocables tenus pour des emprunts sémitico-proto-indo-européens est très limité (selon Aron Dolgopolsky, l'un des principaux partisans des contacts entre Sémites et Indo-Européens, moins d'une vingtaine de termes de cette espèce pourraient être recensés) et la plupart d'entre eux ont été contestés, sinon définitivement disqualifiés, par des spécialistes tels qu'Igor Diakonov (voir le chapitre 6). Les trois exemples qui suivent montreront à quel point cette problématique est aléatoire.

Il a été souvent avancé que le proto-indo-européen *$h_2$stḗr* «étoile» dériverait du sémitique *'aθtar* «étoile du matin / du soir, Vénus». Or cette «correspondance» est douteuse pour plusieurs motifs : Igor Diakonov souligne d'une part que le vocable sémitique est un nom propre désignant une divinité (associée à la sexualité et aux dissensions) qui fut assimilée tardivement à Vénus en akkadien, mais ne signifia jamais «étoile» en général, de sorte qu'il ne serait pas démontré que la forme proto-sémitique aurait eu d'emblée le sens d'«étoile» ; et il est possible d'autre part que la forme indo-européenne dérive de la racine verbale indo-européenne *h_2eb_x-* «brûler» puis peut-être «braise», ce qui dispenserait de la nécessité de rattacher un concept aussi fondamental à une source étrangère — si le proto-indo-européen *$h_2$stḗr* «étoile» ne vient pas du sémitique, tout porte à croire que ce terme a dû remplacer un mot indigène indo-européen dont la trace n'a pas été conservée.

Ceux qui s'efforcent de démontrer que les Proto-Sémites exercèrent une influence sur le vocabulaire agricole des Proto-Indo-Européens citent fréquemment la correspondance entre le proto-indo-européen **ghaidos* «chèvre», et le proto-sémitique **gadj-* «chevreau, chèvre». Mais, comme les seules formes indo-européennes attestées résident en l'occurrence dans le latin *haedus* «jeune chevreau, chèvre» et quelques vocables d'origine germanique tels que l'anglais *goat* «chèvre», ce mot ne peut guère être rattaché au proto-indo-européen et paraît plu-



149. Données génétiques sur le foyer indo-européen. Pour Cavalli-Sforza et ses collègues, le tracé des mouvements de la première composante principale irait dans le sens d'une hypothèse proche-orientale, tandis que la troisième de ces composantes, partie d'un centre pontico-caspien, témoignerait plutôt d'une présence locale indo-européenne.

tôt constituer un terme dialectal tardivement issu de la partie occidentale du monde indo-européen : on ne saurait en tirer argument pour faire provenir tous les Indo-Européens du Proche-Orient.

Une comparaison qui compte sans doute parmi les plus largement acceptées relie le mot proto-indo-européen **septṃ* « sept » au terme sémitique signifiant « sept » (féminin sémitique **s-b-'tu*, **sib'att*, « le nombre sept », nominatif **šab'at-um*). Les similitudes peuvent paraître irrésistibles, mais que doit-on en conclure pour autant ? Non seulement la question de savoir laquelle de ces formes proto-sémitiques serait passée dans le proto-indo-européen est loin d'être résolue, mais il est clair par ailleurs qu'aucune des formes précitées ne correspond précisément à la forme proto-indo-européenne. Certains avancent, par exemple, que le **ṃ* final de la forme proto-indo-européenne n'est qu'un suffixe numéral indo-européen qui se retrouve dans **deḱṃ* « dix », cependant qu'Aron Dolgopolsky le fait dériver quant à lui du marqueur de cas sémitique. On a suggéré aussi que le terme kartvélien pour « sept », **swid-*, aurait pu être emprunté également au sémitique. Mais, même si l'on admet que le

terme pour « sept » a été fourni à l'origine par les Proto-Sémites (et non par une langue tierce), on ignore toujours si un tel emprunt transita ou non par plusieurs langues intermédiaires entre le proto-sémitique et le proto-indo-européen. Dans un registre analogue, les langues germaniques, baltes et slaves comprennent plusieurs termes apparentés signifiant « argent » — le vieil anglais *seolfor*, le lituanien *sidābras* et le russe *serebro* — qui peuvent être reliés soit au basque *zilbar* « argent », soit au grec *sídāros* « fer », mais il n'est pas justifié pour autant de déplacer aucun des groupes linguistiques nord-européens dans le voisinage immédiat de l'Espagne ou de la Grèce pour expliquer leur existence. Bref, l'édifice linguistique qu'implique la thèse d'un foyer proto-indo-européen adjacent à l'aire proto-sémitique est loin d'être aussi solidement étayé que certains des partisans de cette théorie le prétendent, et, dans l'hypothèse où ces deux familles de langues auraient été mutuellement en contact (ou occupé des positions adjacentes) plutôt qu'associées par des liens plus distants, on aurait pu s'attendre à découvrir un ensemble d'emprunts plus vaste et plus convaincant, à l'instar de celui qui existe entre l'indo-iranien et l'ouralique.

Un second argument invoqué à l'appui du foyer anatolien est que la diffusion de l'économie néolithique en Europe à partir de l'Anatolie, consécutivement à une « vague d'avancée » démographique, peut être tenue pour un vecteur plausible de propagation linguistique. En plus de certains indices traditionnels, le patrimoine génétique des Européens modernes attesterait en effet que l'Europe a été traversée par des groupes humains issus de l'Asie du sud-ouest. (Il convient toutefois de remarquer que l'hypothèse d'une expansion transeuropéenne orientée vers l'ouest depuis la région pontico-caspienne n'est pas moins fondée génétiquement ; selon Cavalli-Sforza *et al.*, les données génétiques ne permettent pas de choisir entre l'un et l'autre de ces deux foyers.) Cette solution ayant été déjà critiquée au chapitre 6, je me contenterai de traiter dans ces pages d'un aspect rarement discuté du modèle anatolien : les tenants de cette solution, de fait, n'abordent guère la question de savoir si la propagation de l'économie néolithique s'est effectuée *à partir de* l'Anatolie ou simplement *à travers* cette même péninsule.

Les théories de Renfrew et de ceux qui, comme lui, font venir les Indo-Européens d'Anatolie, tendent à se polariser sur l'analyse archéologique des vestiges de la plaine de Konya, au sud de l'Anatolie, et de sites tels que Çatal Hüyük : c'est de ce secteur que ces auteurs font généralement partir la « vague d'avancée » qui aurait propulsé leurs fermiers néolithiques indo-européens à travers l'Europe. Or rien, en tout cas jusqu'à ce jour, ne permet de supposer que les premiers chasseurs-cueilleurs de cette aire anatolienne passèrent indépendamment à l'agriculture sédentaire — autrement dit, que des chasseurs-cueilleurs pré-proto-indo-européens occupèrent l'Anatolie. En Israël, en Syrie et au Kurdistan irakien, une transformation progressive de la chasse-cueillette en agriculture sédentaire s'observe bien entre 14000 et 6000 avant J.-C., mais, si l'on en croit l'enquête récente de Jak Yakar, aucune phase de transition similaire n'est attestée en Anatolie : les premiers villages néoli-

thiques n'apparaissent ici que vers 7600-6600 avant J.-C., dans une zone limitée d'abord au sud-est — l'apparition des premiers établissements villageois nord- et ouest-anatoliens étant, semble-t-il, plus tardive. Et les données génétiques rassemblées par Cavalli-Sforza paraissent corroborer aussi ce schéma d'une zone centrale occupée par une première composante principale qui présenterait un gradient concentrique partant du Proche-Orient plutôt que de l'Anatolie. Même s'il n'est pas impossible que de futures fouilles archéologiques révèlent qu'une transition locale vers l'agriculture s'est bel et bien produite en Anatolie, ce point n'est pas démontré jusque-là, et le modèle de la « vague d'avancée » ne peut donc être logiquement utilisé que si l'on admet que, non seulement l'Europe, mais en outre l'Anatolie, passèrent à l'économie néolithique en la recevant de populations issues du Proche-Orient — du nord de la Syrie, probablement. Si l'on tient absolument à attribuer une langue aux participants de la première migration de fermiers *qui traversa* l'Anatolie et l'Europe, force est de reconnaître qu'un idiome sémitique ou tel ou tel autre parler proche-oriental serait un candidat bien plus plausible que le proto-indo-européen.

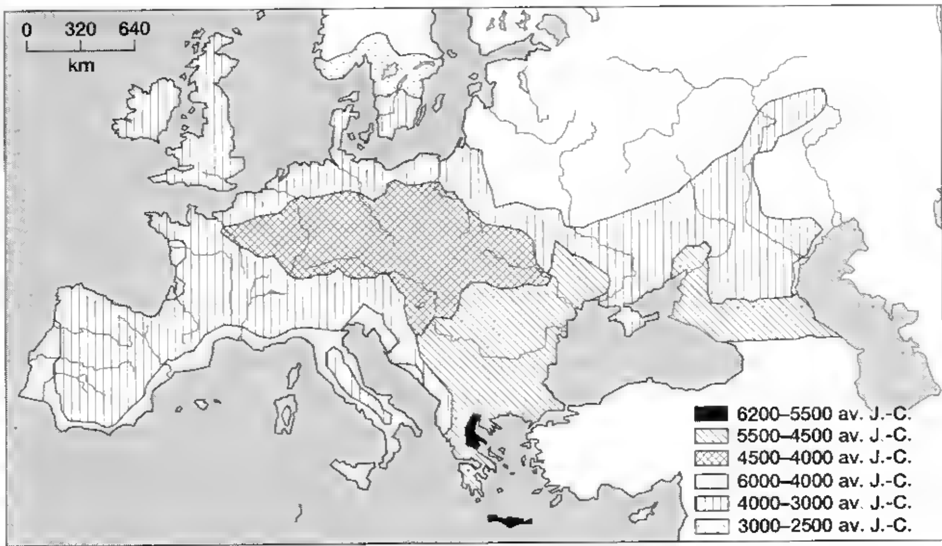
L'une des critiques majeures que l'on peut formuler à l'encontre de l'hypothèse du foyer anatolien a déjà été présentée au chapitre 6 de ce livre. La reconstruction du vocabulaire proto-indo-européen, écrivais-je, interdit de faire remonter l'expansion des Indo-Européens au début du Néolithique : par exemple, la présence, dans le vocabulaire proto-indo-européen, de termes désignant des véhicules à roues et d'autres technologies récentes généralement datées du IVe millénaire ne saurait guère être rapportée à l'Anatolie ou à la Grèce du VIIe millénaire. Aron Dolgopolsky a tenté de réfuter cette critique en arguant qu'il conviendrait de distinguer entre les premiers Proto-Indo-Européens (auxquels renverraient les reconstructions fondées sur les cognats tirés de *toutes* les souches indo-européennes, y compris anatolienne) et les Proto-Indo-Européens plus tardifs (dont témoigneraient les reconstructions fondées sur la comparaison des cognats émanant de toutes les langues indo-européennes autres que l'anatolien « ancien ») : si l'hypothèse du foyer anatolien était avérée, un vocabulaire néolithique résiduel devrait donc être attesté, tandis que les autres langues indo-européennes introduites en Europe auraient pu forger ultérieurement des termes techniques ou géographiques (relatifs à la botanique, à la faune, etc.) inexistants en anatolien. Mais, même si un tel distinguo était légitime, la démonstration de ce que les Proto-Anatoliens ne connaissaient pas ne pourrait reposer que sur l'usage douteux d'une preuve négative. En fait, l'anatolien continue à nous fournir une riche moisson de cognats afférents à des objets techniques tardifs ou à un vocabulaire typique de la « révolution des produits secondaires » : le hittite *hissa-* « timon, limon, brancard » (pour atteler un animal de trait à une charrette) peut être comparé avec le russe *vojë* « limon », et l'avestique *aēša-* « charrue (à timon) » ; le hittite *turiya-* « harnais » est apparenté au sanscrit *dhūr* « joug, timon ou limon de chariot » et au tokharien A *turs-ko* « bœuf de trait » ; le hittite *hurki-* « roue » est proche du tokharien B *yerkwanto* « roue » ; le hittite *yukan*

«joug» a de nombreux cognats tels que le latin *iugum* «joug», le lituanien *jùngas* «joug», ou le sanscrit *yugám* «joug», etc.; il en va de même de la «laine» comme produit secondaire (hittite *hulana*, latin *lāna*, gotique *wulla*, etc.) et, si le louvien *Ku BABBAR-anza* dissimule **harkan[za]* «argent» (cf. le vieil irlandais *arggat*, le latin *argentum*, etc.), nous avons de nouveau affaire ici à un terme inconnu jusqu'aux environs du IVe millénaire avant notre ère. Quand bien même l'anatolien et les autres langues indo-européennes se seraient séparés très tôt, il n'est nullement assuré que cette scission soit largement antérieure au IVe millénaire. Rien ne permettant de conclure que la souche anatolienne ait hérité du vocabulaire indo-européen courant à une époque particulièrement archaïque, les partisans du foyer anatolien n'ont pas encore réussi à expliquer comment un fossé de plusieurs millénaires pourrait exister entre les dispersions linguistiques qu'ils proposent et le contenu culturel du lexique indo-européen reconstruit.

Des foyers secondaires ?

Après avoir étudié les structures génétiques des populations de l'Europe moderne, Lucca Cavalli-Sforza et ses collaborateurs ont argué que la diffusion initiale des langues indo-européennes pouvait être corrélée à la propagation de l'agriculture à partir du Proche-Orient; et ils ont noté que le profil génétique de leur troisième composante principale, dont le déplacement vers l'ouest à partir d'un centre situé au nord de la mer Noire présente un gradient concentrique, corroborait le modèle des «expansions de kurgans» tel que Marija Gimbutas l'a élaboré. Pour cette équipe, ces deux modèles sont plus congruents qu'opposés, l'expansion néolithique initiale s'étant effectuée plusieurs milliers d'années avant la migration pontico-caspienne. Suivant une piste plus ou moins similaire, Thomas Gamkrelidze et Vyachislav Ivanov se sont prononcés en faveur d'un foyer primaire situé en Anatolie orientale qui expliquerait les particularités de l'anatolien, du grec et de l'arménien, l'ancêtre des langues indo-européennes restantes s'étant déplacé vers le nord en contournant la Caspienne par l'est: dans ce cas encore, la zone pontico-caspienne devient un «foyer secondaire». Aron Dolgopolsky, quant à lui, a placé le foyer initial des «Indo-Hittites» en Anatolie tout en rattachant les autres langues indo-européennes à un foyer secondaire localisé dans les Balkans, tandis que les Sherratt font pareillement remonter les Proto-Anatoliens au Néolithique ancien anatolien mais expliquent l'apparition des autres langues indo-européennes par le développement d'une *koinē* parlée sur les rives de la mer Noire. Et Vladimir Safronov surenchérit en postulant l'existence de trois foyers séparés qu'il situe en Anatolie, aux Balkans, puis en Europe centrale.

Il est clair que l'idée d'un foyer secondaire est à la mode et que de plus en plus de partisans du foyer anatolien s'y rallient: elle permet de dégager un compromis confortable entre deux solutions que beaucoup tiennent pour dominantes, et dont l'incompatibilité semblait jusque-là insurmontable. Mais rechercher le foyer des Indo-



150. Expansion de l'économie néolithique en Europe, d'après Victor Shnirelman. La région pontico-caspienne pourrait avoir reçu ses céréales domestiques et son cheptel aussi aisément d'une source caucasienne que d'une source balkanique ; d'autant plus que les gros moutons du Caucase constituent un ancêtre beaucoup plus plausible des premiers moutons domestiques propres aux régions steppiques que les petits moutons balkaniques.

Européens est une entreprise intellectuelle qui ne participe d'aucun projet d'ordre politique, et, si séduisants que soient ces compromis de ce point de vue, ou au plan psychologique, ils peuvent se révéler dommageables dans le domaine du savoir.

En conclusion de ce post-scriptum, je voudrais maintenant aborder l'un des problèmes archéologiques majeurs qui pourrait bien peser sur toute tentative future de résolution de l'énigme indo-européenne — à savoir, la question des origines du Néolithique pontico-caspien. Pour pouvoir légitimement rattacher les Indo-Européens au Néolithique ancien de l'Anatolie, il faut supposer que l'économie agricole et les langues indo-européennes se sont diffusées non seulement à travers les Balkans et le reste de l'Europe, en direction du nord et de l'ouest, mais aussi vers l'est, par l'intermédiaire de la région pontico-caspienne : seule l'adoption de ce modèle permet d'attribuer aux Indo-Iraniens un « foyer » qui soit géographiquement et culturellement compatible avec ce que l'on sait de l'implantation des diverses populations européennes. Dès lors, il n'y a plus lieu de s'étonner que certains noms de plantes ou d'animaux domestiques se retrouvent aussi bien chez les Indo-Européens d'Asie que chez leurs homologues d'Europe ; de même que les cultures de la zone pontico-caspienne deviennent ainsi une expression « secondaire » des innovations égéennes et balkaniques, exactement comme les migrations issues de cette zone seraient le produit « secondaire » de l'expansion initiale de l'agriculture. J'ai souligné, dans

l'édition anglaise de ce livre, que le profil de développement culturel de la steppe pontico-caspienne paraissait infirmer l'hypothèse d'un mouvement vers les Balkans consécutif à une traversée des steppes, et des publications récentes ont concouru également à montrer que les plus anciens exemples d'animaux et de plantes domestiques découverts dans cette zone ne provenaient vraisemblablement pas des Balkans. Non seulement on sait, grâce à des fouilles pratiquées dans le Caucase, que les premières communautés agricoles sont apparues ici aussi tôt que dans les Balkans, mais la diffusion progressive du cheptel caucasien (de moutons, en particulier) vers le Pont-Euxin et la Caspienne est déjà attestée vers la fin du VIIe millénaire avant notre ère : la taille impressionnante des moutons domestiques exhumés sur les sites pontico-caspiens (ils diffèrent notablement des moutons plus petits des premiers sites néolithiques balkaniques) s'explique tout à fait si on leur attribue une origine caucasienne. Victor Shnirelman a d'ailleurs soutenu que la notion de domestication en tant que telle, aussi bien que plusieurs des bêtes et des plantes les plus anciennement domestiquées ou cultivées par l'homme, trouvent leur source la plus probable au nord et à l'ouest du Caucase, zones à partir desquelles à la fois des animaux et des techniques furent importés dans la région pontico-caspienne.

L'hypothèse d'une origine néolithique indépendante de l'origine balkanique aura des répercussions évidentes sur toutes les discussions futures des origines indo-européennes. Il est assurément peu crédible de supposer que les populations établies tout au long de l'axe constitué par l'Anatolie, la Grèce, les Balkans, l'Europe centrale, etc., auraient pu forger ou conserver un « vocabulaire néolithique » exactement semblable à celui de l'ensemble nord-caucasien / pontico-caspien. Si ces populations subirent le processus de la néolithisation à partir de deux sources différentes, la région pontico-caspienne ne peut guère être tenue pour culturellement ou linguistiquement « secondaire » par rapport à l'Anatolie, et il devient difficile, sinon impossible, de postuler l'existence d'un foyer pontico-caspien dans le cadre d'une solution anatolienne antérieure. Les deux solutions proposées pour résoudre l'énigme du foyer indo-européen sont donc mutuellement antagonistes, et, même si la solution pontico-caspienne ne réussit pas toujours à expliquer comment les Indo-Européens ont pu se répandre dans certains secteurs de l'Europe, elle paraît encore beaucoup plus solide que toutes les autres hypothèses proposées.

Notes

1 Jones avait eu, en dehors de Parsons, un certain nombre de prédécesseurs qui s'étaient aperçus de la parenté des langues indiennes ou iraniennes avec celles d'Europe. Dès 1583, Thomas Stevens, Jésuite anglais en exercice en Inde, écrivait : « Nombreuses sont les langues en usage en ces lieux. Leur prononciation n'est pas désagréable, et leur structure s'apparente à celle du grec et du latin. » Deux ans après, un marchand italien nommé Filippo Sasseti observa qu'il y avait beaucoup de points communs entre le sanscrit et les langues européennes, puisqu'en sanscrit « on retrouve de nombreux noms qui sont les nôtres, notamment les chiffres 6, 7, 8 et 9, les mots "dieu", "serpent", et d'autres encore ». Au XVIIe siècle, les savants reconnaissaient les ressemblances de l'allemand et du grec, et Franciscus Rapelengius plaidait pour l'existence d'un lien entre l'allemand et le persan. L'érudit hollandais Marcus Boxhorn regroupa le grec, le latin, l'allemand et le persan sous l'appellation de langues « scythes », théorie qui fut défendue par un autre érudit, et non des moindres, puisqu'il s'agit de Leibniz. Enfin, en 1768, le Jésuite Cœurdoux fit dériver le sanscrit, le latin, le grec, le slavon et les autres idiomes européens de la langue de Japhet (voir Mukherjee, S.N., *Sir William Jones*, Cambridge, 1968).

2 Rask et Bopp durent s'opposer tous les deux à l'une des ultimes offensives goropianistes lorsque le grand romantique allemand Friedrich von Schlegel publia son texte intitulé *Über die Sprache und Weisheit der Indier* (Sur la langue et de la sagesse des Hindous, 1808), où il écrivait que toutes les langues indo-européennes dérivaient du sanscrit. En 1828, Vans Kennedy propagea cette même erreur dans ses *Researches into the Origin and Affinity of the Principal Languages of Europe and Asia* : assez curieusement, Kennedy considérait que les langues persane et celtique n'étaient pas apparentées aux autres idiomes indo-européens. Outre l'introduction du terme « indo-européen » par Thomas Young, il convient de citer aussi Conrad Malte-Brun, qui créa quant à lui le terme « indo-germanique », qui est très fréquemment usité dans les pays de langue allemande où il désigne l'aire de distribution de la famille linguistique qui s'est répandue sur des territoires compris entre le sous-continent indien et les locuteurs germaniques proches de l'Atlantique. Comme on le verra ultérieurement, le vocable « aryen » a commencé à être appliqué aux Indo-Européens entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe ; dans la première édition de la *Cambridge History of India*, P. Giles tenta en vain de proposer l'appellation de *wiroi*, terme indo-européen (reconstruit) qui signifiait « hommes ».

3 En ce qui concerne la reconstruction phonologique, j'ai utilisé dans ce livre le système traditionnel, qui comprend : les voyelles *a, e, i, o, u*, brèves et longues ; les semi-voyelles *y* et *w* ; les nasales *m* et *n* et les liquides *l* et *r* ; la sifflante *s* ; et un riche assortiment de consonnes que l'on peut classer trois par trois : labiales *p, b, bh*, dentales *t, d, dh*, vélaires *k, g, gh*, palatales *ḱ, ǵ, ǵh*, labio-vélaires k^w, g^w, g^wh. A cette liste doivent être enfin ajou-

tées les laryngales h_1, h_2, h_3 et h_4 (h_a quand on n'a pas de données suffisantes pour distinguer entre h_2 et h_4, et h_x si la laryngale a un statut d'indétermination). La présence des laryngales fut déduite de la structure interne des langues indo-européennes, et cette prédiction fut confirmée quand on découvrit le hittite, qui présentait un son de type *h* dans la position précise que l'on avait prédite. De plus, durant la dernière décennie, la reconstruction traditionnelle du XIX[e] siècle a été remise en question sur des points majeurs (voir à ce propos O. Szemerenyi, «Recent Developments in Indo-European Linguistics», *Transactions of the Philological Society*, 1985, p. 1-71, pour une recension rapide).

4 Certains noms de personnes sont semblables à des noms ultérieurement attestés chez les Hittites : par exemple Sa-li-nu-ma-, où l'on retrouve la forme hittite *salli* «grand». D'autres noms, comme Ta-ak-sa-nu-ma-an, paraissent bel et bien construits à partir de racines indo-européennes : cf. hittite *taks-* «faire, construire», sanscrit *taksan* et grec *tekton* «charpentier».

5 Les Hittites empruntèrent à la population hattique le nom de leur capitale, Hattusa, ainsi que des patronymes comme Hattusilis. Le même phénomène s'observe dans le domaine de la vie palatiale : les vocables hittites signifiant «trône», «seigneur», «reine mère», «noble» et toute une gamme d'appellations de caractère politique ou cultuel viennent visiblement du hattique. Dans le domaine de la culture matérielle, le terme signifiant «fer» et plusieurs synonymes du mot «pain» sont aussi des emprunts d'origine hattique (A. Kammenhuber, «Protohattisch-Hethitisches», *Münchener Studien zum Sprachwissenschaft* 14 [1959], p. 63-83). Quant aux textes rituels bilingues que l'on a découverts, leur existence est généralement expliquée par le fait que la langue hattique devait déjà être tombée en désuétude quand les Hittites adoptèrent la religion des Hatti (parallèlement à d'autres traditions religieuses). Cf. aussi C. Justus, «The Impact of Non-Indo-European Languages on Anatolian», in *Reconstructing Languages and Cultures*, E.C. Polomé et W. Winter ed., p. 443-467, Berlin, 1992.

6 Parmi les traits archaïques du hittite figurent la présence de laryngales, l'alternance *r/n* de certaines racines nominales, certaines formes pronominales archaïques et des médio-passifs ; mais on constate aussi la perte (ou peut-être l'absence, puisque certains linguistes contestent que ces genre, nombre, temps ou mode se soient jamais développés en hittite) du féminin, du duel, de l'aoriste et de l'optatif. Diverses constantes du proto-indo-européen reconstruites à partir d'autres langues n'existent pas plus en hittite qu'en hattique ; c'est pourquoi le hittite et les autres parlers indo-européens présentent des différences structurelles : l'existence d'un substrat hattique quelquefois a été tenue pour l'une des causes majeures de cette divergence.

7 G. Steiner (1981) a avancé que les Hittites étaient peut-être déjà solidement établis à Kanesh lorsque les Assyriens s'y installèrent, et que leur langue, parce qu'ils constituaient la population dominante de l'un des plus importants avant-postes commerciaux de la région, put servir de *lingua franca* dans toute l'Anatolie centrale, finissant par jouer le rôle d'une «langue diplomatique du Hatti». Toujours selon Steiner, les «Hittites» de l'ancien empire n'étaient pas de vrais Hittites, mais une population de souche hattique qui avait adopté la nouvelle *lingua franca*.

8 Les restes de chevaux datant de la fin du Chalcolithique découverts en Anatolie orientale sont généralement attribués à des animaux sauvages. S. Bökönyi («Horses and Sheep in East Europe in the Copper and Bronze Ages», in S. Skomal et E. Polome ed., *Proto-Indo-European : The Archaeology of a Linguistic Problem*, Washington, DC, 1987, p. 136-144) estime néanmoins que ces ossements peuvent provenir d'animaux domestiques, et il les associe à la diffusion de la domestication du cheval à partir de la région pontico-caspienne.

9 Au plan linguistique, le phrygien partage un trait archaïque (l'existence de médio-passifs en *r*) avec le hittite et plusieurs autres dialectes «périphériques». Mais il partage aussi l'augment avec l'arménien, le grec et l'indo-iranien, trait dont on pense qu'il constitua une particularité plus tardive des dialectes «méridionaux» ; on pourrait en inférer que le phrygien avait été parlé originellement dans une région située à la fois assez près de l'aire de diffusion des langues anatoliennes pour que n'y apparaissent pas certaines innovations linguistiques postérieures, et non loin de la «chaîne» de langues méridionales que formaient le grec, l'arménien et l'indo-iranien : le sud des Balkans ou le nord-ouest de l'Anatolie correspondent assez bien à cette localisation.

10 Colin Renfrew (1990, p. 93-94) conteste l'hypothèse traditionnelle de la provenance sud-est-européenne du peuple arménien en y voyant un produit de la propension à penser en termes de migrations, et il écrit : «En réalité, on ne voit guère comment justifier le lien entre la langue arménienne et l'Anatolie occidentale ou la Thrace». Il omet toutefois de signaler que le numéral «un» arménien ne peut dériver directement d'aucune des langues anatoliennes adjacentes (qui sont dépourvues des traits proto-indo-européens communs à toutes les autres langues indo-européennes, l'arménien y compris) ; et que l'occurrence du «deux» est délimitée par un réseau d'isoglosses qui l'associent si étroitement au grec que les linguistes postulent en général que les ancêtres linguistiques des Arméniens et des Grecs étaient soient identiques, soit en contact direct — une origine thrace ou ouest-anatolienne leur paraissant fournir l'explication la plus économique de cette proximité. De toute évidence, les Arméniens n'auraient pu occuper leurs territoires historiques sans y avoir émigré, puisque ceux-ci étaient précédemment peuplés par des Urartéens non indo-européens.
Renfrew trouve encourageant que Gamkrelidze et Ivanov (1985) localisent également en Anatolie orientale le foyer originel des Indo-Européens à l'issue d'une argumentation linguistique. Mais, si ces deux chercheurs se prononcent effectivement pour un berceau situé à l'est du plateau anatolo-arménien, ils admettent aussi l'existence d'une «communauté gréco-arménienne» conçue comme une «entité indépendante» et sont donc forcés de faire provenir les Grecs de cette même Anatolie orientale (s'opposant ainsi au modèle traditionnel qui assigne une origine balkanique aux Arméniens). Diakonov (1985) fait judicieusement remarquer que cette idée d'une migration grecque allant à contre-courant de la diffusion des langues anatoliennes est tout à fait invraisemblable.

11 Renfrew (1990, p. 212-233) considère que le caractère non indo-aryen de la civilisation de la vallée de l'Indus est loin d'être prouvé, et il va jusqu'à imaginer que les langues indo-aryennes aient pu se propager à l'ouest du Pakistan dès 6000 avant notre ère, parallèlement à la diffusion de l'agriculture : selon cette hypothèse, les Indo-Aryens, ou du moins leurs prédécesseurs linguistiques, seraient arrivés dans la région de l'Indus des millénaires

avant la date conventionnellement proposée par les linguistes. Renfrew nomme prudemment cette suggestion «hypothèse A», et il reconnaît que le modèle traditionnel (hypothèse B) discuté dans ce livre est une solution de remplacement tout aussi valable. Outre les raisons déjà évoquées dans notre chapitre 2, l'hypothèse A de Renfrew doit être rejetée pour des motifs très sérieux : car ce modèle qui prétend «expliquer» la présence des Indo-Aryens en la référant à l'expansion de l'économie néolithique à partir du Zagros vers le VII[e] millénaire avant notre ère ignore les étroites affinités linguistiques qui existent entre les langues indo-iraniennes et le grec : si l'on postule, conformément à la thèse de Renfrew, que les Indo-Iraniens ont émigré à l'est de la future aire de diffusion des langues anatoliennes cependant que les Grecs se seraient déplacés vers l'ouest, on ne comprend plus pourquoi ces différents sous-groupes partagent tant d'isoglosses qui ne s'observent pas en Anatolie. Il est curieux que Renfrew, qui adhère au «modèle de la vague» introduit par Johannes Schmidt et le décrit comme un instrument clef de l'étude des relations des langues indo-européennes, prête si peu attention à la signification des similitudes linguistiques partagées (les réseaux d'isoglosses) qui sont pourtant au centre de ce modèle.

12 Je suis sur ce point Pedersen, Crossland, Adrados, Gamkrelidze et Ivanov, qui assimilent le tokharien à un dialecte archaïque périphérique. Mais nombreux aussi sont les chercheurs pour qui le tokharien serait beaucoup plus étroitement associé à des langues comme le germanique ou le grec. (Sur l'état actuel de cette question, voir D.Q. Adams, «The Position of Tocharian Among the Other Indo-European Languages», *Journal of the American Oriental Society* 104 [1984], p. 395-402. Pour Adams, des affinités remarquables existeraient entre le tokharien et le germanique, et le déplacement de ces langues jusqu'à leurs ultimes aires de diffusion ne poserait pas de problème majeur.)

13 En règle générale, les possibles traces épigraphiques d'un idiome pré-grec sont dites «étéocrétoises» : elles consistent en une petite série d'inscriptions qui apparurent entre le VII[e] et le III[e] siècle avant J.-C. sur l'île égéenne de Crète. Quoique écrits dans l'alphabet grec, ces textes ne font sens ni en grec ni dans aucune autre langue connue, et l'on est en droit de penser qu'un ou plusieurs idiomes pré-indo-européens de la Grèce sont ici conservés.

14 Bien que ces noms soient tenus traditionnellement pour non indo-européens, certains linguistes leur ont donné des étymologies indo-européennes : par exemple, **Achi-lauos*, «celui qui met l'armée en péril», pour Achille. De même que V. Georgiev, qui compte parmi les principaux partisans de la théorie pélasgienne, a proposé une étymologie indo-européenne pour le terme *basileus*.

15 Selon Anna Morpurgo Davies, qui a effectué une analyse cursive du vocabulaire grec, moins de 40 % des mots de cette langue seraient manifestement indo-européens, 8 % auraient une origine non indo-européenne, et 52 % environ n'auraient pas d'étymologie assurée (Davies, 1986).

16 Dans l'écriture dite linéaire B, les mots grecs *ago*, *akos*, *algos*, *argos*, *arkhon* et *askos* seraient rendus sous la seule forme *ako*, et les linguistes n'ont pas encore réussi à déterminer lequel de ces termes est éventuellement attesté dans les textes mycéniens. On constate par ailleurs que les vocables indo-européens, grecs y compris, tendent à avoir une structure fermée, tandis que les linéaires A et B ne comportent que des syllabes

ouvertes. Quant à l'identité linguistique du premier linéaire A, c'est une question sur laquelle il n'y a pas grand-chose à dire : un certain nombre de linguistes, compte tenu des ressemblances graphiques que cette écriture présente avec le linéaire B, ont cru pouvoir attribuer des valeurs phonétiques aux inscriptions consignées en linéaire A : des traductions diverses dans les langues grecques, anatoliennes ou sémites ont été ainsi proposées, mais aucune de ces tentatives de déchiffrement n'est très convaincante.

17 Toute l'hypothèse du *Nordwestblock* vient d'être reconsidérée par W. Meid (« Hans Kuhns "Nordwestblock"-Hypothese », *Anzeiger d. österreichischen Akademie d. Wissenschaften* 121 [1984], p. 2-21), qui, même s'il critique certains éléments de cette théorie, suppose qu'une langue différente du celtique et du germanique devait être implantée au nord-ouest de l'Europe. Eric Hamp (1987, in Skomal et Polome) défend aussi la thèse d'un substrat linguistique non indo-européen en Europe septentrionale et centrale en évoquant la série de termes associée aux porcs et à l'élevage porcin qui est attestée dans les langues celtiques et peut-être même germaniques ; selon certains, ce résidu linguistique non indo-européen proviendrait des populations néolithiques antérieurement installées dans cette zone.

18 Des noms communs écrits en messapien ont été découverts sur des tombes albanaises (Toci, *Studia Albanica* 2 [1969], p. 163-185).

19 Selon Renfrew, une population de langue indo-européenne aurait existé « en France, en Grande-Bretagne et en Irlande, et probablement aussi dans une grande partie de l'Ibérie, avant 4000 avant J.-C. » (1990, p. 288). Selon lui, le « modèle de la vague » expliquerait que cette aire géographique ait été peu à peu occupée par des locuteurs celtiques, et que des variantes régionales soient apparues à mesure que les dialectes se diversifiaient. En ce qui me concerne, expliquer par ce schéma l'origine des langues celtiques insulaires me paraît très peu convaincant au plan linguistique : la durée exigée par ces évolutions semble en effet totalement incompatible avec toutes les données dont on dispose sur la séparation des langues celtiques. Les plus anciennes inscriptions en langues celtiques insulaires indiquent : 1º que chacune de ces langues partage avec le celtique continental un « vocabulaire daté de la fin de l'Age du Bronze ou de l'Age du Fer » qui inclut des termes signifiant « fer », « plomb », « armes » ou afférents à la charrerie, trait qui tend à dénoter qu'aucune séparation dialectale majeure n'eut lieu entre la date de leur installation supposée (selon Renfrew) et l'Age du Bronze final ou l'Age du Fer, c'est-à-dire pendant un laps de temps égal ou supérieur à 3 000 ans ; 2º que les langues celtiques étaient encore extrêmement semblables à l'époque où elles apparurent pour la première fois dans des sources écrites — phénomène qui s'explique le mieux par une divergence relativement récente, ayant divisé le celtique commun ; 3º qu'elles commencèrent à subir une restructuration considérable au Ier millénaire après J.-C. — processus qui peut certes être dû à des facteurs internes, mais qui est aussi en accord avec l'hypothèse d'une série de langues qui se seraient propagées tardivement dans des groupes linguistiques parlant des langues radicalement différentes à la périphérie de l'Europe. La littérature traditionnelle irlandaise (même si ces textes ne doivent pas être pris pour argent comptant) affirme d'ailleurs que les Celtes s'établirent en Irlande à l'issue d'une série de migrations dirigées vers cette île, et elle identifie certains éléments de la population irlandaise comme une souche autochtone, distincte des locuteurs goïdéliques (irlandais) (cf. Greene 1983, Piggott 1983, Mallory 1984 et MacEoin 1986).

20 Le tableau que brosse Renfrew (1990 ; p. 26 et 100-109) de l'emploi de la paléontologie linguistique comme outil de reconstruction de la culture proto-indo-européenne peut sembler discréditer totalement cette méthode. Il formule, entre autres, ces deux objections :

1º Une invention aboutissant à un nouveau produit comme la « roue » emportera souvent le nom de ce produit avec elle quand elle sera adoptée par d'autres populations, si bien que trouver ce mot dans plusieurs langues n'enseigne pas nécessairement grand-chose sur l'origine de celles-ci. Il est vrai, en effet, que nombre d'innovations se diffusèrent en conservant leur appellation d'origine, et les linguistes tirent souvent parti de ces phénomènes pour élucider les relations historiques qu'entretenaient telles ou telles peuplades. Par exemple, les linguistes savent que, lors des premiers contacts qu'ils nouèrent avec leurs voisins celtes du nord de l'Italie, les Latins empruntèrent à ces peuples une série de termes relatifs à la charrerie. C'est ainsi que le celtique **karros* (vieil irlandais, moyen gallois, vieux breton *carr*) donna le latin *carrus*, mot qui doit être distingué de *currus* « char », autre vocable latin qui est, lui, d'origine indigène tout en provenant de la même racine indo-européenne : ce mot donna ultérieurement naissance au moyen anglais *carre* puis à l'anglais moderne *car* par l'intermédiaire du franco-normand *carre*. Distinguer entre les termes hérités d'une étape linguistique antérieure et ceux empruntés à une époque plus tardive est donc possible. Or, quand les spécialistes reconstruisent un mot signifiant « roue », ils ne le font que parce que son aboutissement dans les diverses langues indo-européennes obéit aux mêmes règles que toutes les autres reconstructions du vocabulaire proto-indo-européen. Avancer que la roue a pu être inventée par les Sumériens avant d'être adoptée par les Indo-Européens est assurément intéressant, mais ce n'est cependant pas une information capitale, car on ne saurait en inférer que le mot « roue » n'est pas attribuable à la phase du continuum linguistique que l'on qualifie ordinairement de proto-indo-européenne. Ce qu'il importe de noter ici, c'est que l'on n'a aucune raison de postuler que l'un ou l'autre des termes associés aux véhicules à roues à partir desquels fut reconstruite une hypothétique forme proto-indo-européenne furent des mots d'emprunt qui circulèrent d'un groupe différencié à un autre (voir aussi la note 25). Je ne prétends pas, bien entendu, que la détermination du statut (héritage ou emprunt?) de certains de ces termes ne soulève pas de difficultés considérables, en particulier lorsque leur forme phonétique n'a pas produit de surgeons nettement distincts dans les diverses langues indo-européennes, mais il existe heureusement des procédures qui permettent d'évaluer finement ces données.

2º Les significations des mots évoluent tant que l'on ne pourrait jamais être certain du sens originel des mots que l'on reconstruit. Or, tout linguiste sérieux qui s'attelle à une reconstruction culturelle tente toujours de réunir le plus de données possible pour déterminer la signification originelle la plus vraisemblable. Renfrew cite quelques exemples plutôt confus qui visent à montrer comment les linguistes peuvent se tromper dans leurs reconstructions : il se réfère notamment à Fraser, qui faisait remarquer que « rien n'oblige à supposer, comme on l'a fait, que les Indo-Européens connaissaient un breuvage enivrant, sous prétexte qu'ils possédaient un mot correspondant à l'anglais *mead* "hydromel", et qu'en sanscrit et en grec, certaines formes verbales de même racine signifient "s'enivrer" » (1990, p. 103). En fait, la racine **medhu* est attestée dans la plupart des « branches » de l'indo-européen : elle signifie seulement « hydromel » en celtique et en germanique, tandis qu'elle a le sens de « miel » ou d'« hydromel » en indo-aryen et en baltique, de « boisson alcoolisée » en avestique, de « vin » en grec, de « miel » en tokharien et en slave. Dans plu-

sieurs branches apparaissent également des formes verbales issues de cette même racine qui veulent dire « être soûl ». Et un autre mot encore signifie « miel » sans avoir pour autant l'acception d'« hydromel ». Où est donc le problème ? Renfrew s'associe au *non sequitur* de Fraser, qui soulignait que le transfert d'un terme signifiant « boisson » à un breuvage alcoolisé était banal : le fait que le slave *pivo* « bière » fût apparenté au latin *bibere* « boire » en apportait pour lui la démonstration. Mais, même si l'on tentait de reconstruire le terme proto-indo-européen signifiant « bière » à partir de tels indices, n'aurait-on pas de bonnes raisons d'objecter que cette reconstruction n'a absolument rien à voir avec le faisceau d'arguments qui corrobore l'existence d'un « hydromel » proto-indo-européen ? D'autres exemples, tout aussi inadéquats ou inopportuns par rapport à l'objet de la démonstration, sont proposés pêle-mêle, des reconstructions solides jouxtant des conjectures plus discutables. Renfrew soutient ainsi que, « lorsque l'on trouve dans plusieurs langues indo-européennes des mots apparentés à *birch* (bouleau) ou à *beech* (hêtre), il ne s'ensuit pas que leur ancêtre commun en proto-indo-européen désignait la même chose » (1990, p. 104). Le premier de ces vocables, « bouleau », correspond à la forme proto-indo-européenne **bherh$_x$ĝos*, qui a des cognats dans les langues slaves, baltiques, italiques, germaniques, indo-aryennes et iraniennes : il signifie « bouleau » dans toutes ces langues, à l'exception du latin où il a pris le sens de « frêne », peut-être parce que le bouleau est rare dans les régions méditerranéennes ; et la racine de ce terme renvoie en outre à une racine verbale qui signifie « briller, devenir blanc », ce qui s'accorde encore tout à fait avec le sens de « bouleau » que donnent les reconstructions. Pour ce qui est du second, en revanche, force est de convenir que la signification originelle du mot « hêtre » est très contestée et que son imputation à une forme proto-indo-européenne reconstruite n'est guère convaincante : j'ai déjà abordé ce sujet dans le corps de ce livre. A mon sens, une seule leçon peut être tirée de tout cela : nous ne devons pas en déduire que la méthode comparative ne peut être employée pour reconstruire des éléments culturels — autrement dit, que le bouleau et le mot si équivoque qui désigne cet arbre devraient être brûlés sur un même feu de joie — mais plutôt que les linguistes sont tenus de jauger leurs données exactement comme on l'attend d'un archéologue. Aucun linguiste n'oserait insinuer que toutes les reconstructions lexico-culturelles ont été effectuées avec la rigueur nécessaire, pas plus que les spécialistes de cette discipline ne sauraient contester l'usage naïf qui est parfois fait de ces reconstructions ; mais les spécialistes de linguistique historique ne sont pas aussi irrécupérables que l'argumentation de Renfrew semble l'indiquer (voir Richard Diebold, « Linguistic Ways to Prehistory », in Skomal et Polome, 1987, p. 19-71).

21 Le cas de l'Albanie rend suspecte la reconstruction de **bheh$_a$ĝos* comme « hêtre ». Bien que cet arbre à feuilles caduques soit très répandu dans les forêts de ce pays, les Albanais utilisèrent le nom du frêne (*ah*, du proto-indo-européen **os(k)-*) pour désigner le hêtre. Si **bheh$_a$ĝos* signifiait originellement « hêtre », on s'explique mal pourquoi les Albanais employèrent le mot « hêtre » pour nommer le châtaignier, puis baptisèrent le hêtre « frêne » (M.E. Huld, *KZ* 95 [1981], p. 306).

22 Dans un article récent consacré à la forme **uk$^{(w)}$sen* « bœuf », Stefan Zimmer (*KZ*, 1981, p. 84-91) note que ce mot, attesté en indo-iranien, en tokharien, en germanique et en celtique, désigne invariablement le taureau castré, ce qui est un indice supplémentaire de l'utilisation de cet animal comme bête de trait.

23 Selon Eric Hamp (_IF_ 85 [1980], p. 35-42), « chien » se disait *_pḱuon_ (*_pek-ḱuon_ : « mouton-chien » ?)

24 Szemerenyi (1977, p. 96-99) relie le proto-indo-européen *_wiḱs_, qui a donné l'avestique _vīs-_ « habitation, maison, clan, tribu », etc., au verbe proto-indo-européen *_weiḱ_ « aller, marcher », suggérant ainsi que ce terme s'appliqua d'abord à un groupe en mouvement (cf. l'anglais _gang_, qui vient du verbe _to gang_, forme archaïque de _to go_ « aller ») avant de désigner l'habitat effectif d'un clan.

25 Renfrew (1990, p. 109) critique les reconstructions de la paléontologie linguistique en écrivant que l'on ne devrait pas user de cette méthode pour attribuer aux Proto-Indo-Européens des objets culturels tels que les véhicules à roues. Il écrit : « Assurément, il est intéressant que le mot sanscrit _ratha_, qui veut dire "chariot", soit reconnu par les linguistes comme le parent du mot latin _rota_, qui veut dire "roue". Cela mérite une explication historique. Mais, de là à dire que ces deux mots nous montrent des Proto-Indo-Européens mythiques juchés sur des chars à roues (en réalité des charrettes) dans leur pays d'origine, il y a un monde. » Dans la mesure où il émet l'hypothèse d'une expansion indo-européenne qui aurait eu lieu environ 3 000 ans avant que l'emploi des véhicules à roues soit pour la première fois documenté, l'exclusion de ces objets culturels tardifs constitue en effet pour Renfrew une nécessité absolue. Pour mémoire, le mot *_rāth_$_2$_-o/eh_$_a$- précité est attesté dans les branches indo-iranienne, italique, albanaise, celtique, baltique et germanique ; un autre cognat (*_k^{w}ek^{w}lōm_) est connu en celtique, germanique, baltique, slave, tokharien, indo-iranien, grec et phrygien ; et un troisième mot, *_h_$_{2/3}$_urgí_, désigne la roue en hittite et en tokharien, tandis que *_dhroghós_, qui a la même signification, se retrouve en celtique, en arménien et en grec. Un mot *_h_$_{2/3}$_ēih_$_1$_os_ signifie « brancards » ou « timon de charrette » en hittite, indo-aryen, grec et slave, et peut-être en baltique et en germanique. Un terme a le sens de « harnais » en hittite et en sanscrit. Les populations de langues indo-aryenne, grecque, latine, celtique, baltique, slave, germanique et tokharienne avaient un mot pour « essieu ». Un vocable qui signifie « nombril » dans presque toutes les langues indo-européennes désigne aussi fréquemment le moyeu de roue. Le terme « joug » (*_yugom_), ordinairement associé à l'attelage couplé, est présent en hittite, indo-aryen, grec, latin, germanique, baltique, slave, celtique et arménien. Et un verbe qui signifie « se déplacer à cheval ou voyager _dans un véhicule_ » était employé par les Indo-Aryens, Iraniens, Grecs, Italiques, Baltes et Germains.
L'attribution des véhicules à roues aux Proto-Indo-Européens est universellement admise par les linguistes, et elle n'est pas, comme Renfrew paraît le sous-entendre, fondée sur la seule correspondance sanscrit-latin.

26 Friedrich (1966), Wordig (1970) et Gates (1971) estiment tous les trois que le système de parenté proto-indo-européen était du type Omaha III, tandis que Huld (1981) le rattache aux types Omaha II ou IV. Pour Beekes (1976), au contraire, rien ne prouve que ce système fût du type Omaha, et Szemerenyi (1977) rejette de même la classification Omaha, en soulignant comme Beeker les liens étroits qui existaient entre Ego et le frère de la mère (l'oncle) sans accepter pour autant les équivalences terminologiques (par exemple, PP et FrM) postulées par le système Omaha. Heinrich Hetterich (1985) a également rejeté l'hypothèse d'un système Omaha ; pour lui, le système de parenté proto-indo-européen

devait plutôt se rapprocher du type dit «descriptif» ou «soudanais», où la plupart des noms de parenté (en dehors de la famille nucléaire) sont strictement descriptifs, et ne sont que des assemblages de termes simples (exemple : «frère de la mère»). On peut raisonnablement avancer, tout à la fois, que les communautés proto-indo-européennes devaient être fondées sur l'ascendance patrilinéaire, et que l'histoire de certains sous-groupes dénote que des termes similaires pouvaient être employés pour désigner des individus appartenant à des générations différentes : en témoignent les confusions entre PP et FrM, ou entre FiFi et Fi*Fi. Parmi toutes les structures de parenté qui sont répertoriées dans les manuels d'anthropologie, les langues indo-européennes suggèrent un système qui se rapprocherait sans doute davantage de l'organisation Omaha que de n'importe quelle autre structure familiale ; néanmoins, ce système est loin de reproduire le modèle Omaha classique, avec sa série de rapports transversaux, de fusions et de règles régissant les rapports entre demi-frères ou demi-sœurs. En fait, la question centrale consiste à savoir si les confusions terminologiques transgénérationnelles qui s'observent dans certains sous-groupes indo-européens forment le résidu d'un système originel qui présenterait au moins un ensemble de caractéristiques — ou une constellation d'autres particularités encore inobservées typiques de la parenté Omaha — ou bien si elles résultent simplement d'évolutions postérieures qui se sont exercées au sein des divers sous-groupes indo-européens à mesure que leurs systèmes de parenté ont évolué pour s'adapter à tel ou tel changement social. Il convient en tout cas de garder à l'esprit que, en dehors de l'association à la patrilinéarité (trait qui peut être rapporté aux Indo-Européens sans entrer dans ce long débat), identifier les structures de parenté des populations indo-européennes comme étant du type Omaha ne nous fournit aucune information supplémentaire sur ces populations.

27 Szemerenyi (1977, p. 125-149), qui présente un résumé complet de tous les débats entourant le terme *arya-*, conclut que ce vocable n'est même pas indo-européen : il le tient pour un mot d'emprunt proche-oriental (sans doute ugaritique) qui signifierait «parent, compagnon».

28 Une autre méthode de datation du proto-indo-européen est la glottochronologie (ou la lexicostatistique), qui est une sorte d'équivalent linguistique de la datation au radiocarbone ; les tenants de cette approche supposent que les langues qui ont partagé un même ancêtre génétique divergent à mesure que le temps passe, par le remplacement d'un vocabulaire de base qui s'effectuerait à un taux constant : il suffirait donc, pour évaluer la date d'une séparation entre deux langues, d'établir une liste de notions communes (en général de l'ordre de 100 à 200 mots), puis de compter les termes partagés ou remplacés en transformant cette mesure en un intervalle temporel approximatif. Or cette technique, quand elle vise à estimer l'épaisseur temporelle d'une divergence, est généralement refusée par les linguistes, qui contestent ses fondements théoriques (la prémisse selon laquelle les taux de «perte» lexicale seraient constants et immuables) et relèvent les grandes difficultés pratiques qu'elle soulève. Appliquée à la séparation des langues indo-européennes (voir M. Swadesh, «Unas correlaciones de arqueologia y linguistica», in P. Bosch Gimpera, *El problema indoeuropeo*, Mexico, 1960 ; et H. Whittman, *IF* 74 [1969], p. 1-10), la glottochronologie indique que les premières divergences au sein de la famille indo-européenne se seraient produites vers 4500-3500 avant notre ère ; mais beaucoup de linguistes, si ce n'est la plupart, préfèrent dater l'apparition du proto-indo-européen en associant leur

intuition personnelle à des observations historiquement documentées (relatives, par exemple, à la différenciation progressive des langues romanes).

29 Les radicaux *r/n* présentent une alternance : le *r* du nominatif-accusatif se transforme en *n* aux autres cas : en hittite, par exemple, le nominatif *wader* « eau » donne le génitif *wedenas*. Des traces de cette transformation s'observent dans d'autres langues indo-européennes, telles que le sanscrit (*yákr̥t* « foie », génitif *yaknás*). Normalement, les langues indo-européennes ont nivelé les paradigmes en privilégiant une forme unique (cf. le lituanien *vãsara* « été » ou le slavon *vesna* « printemps ») dérivée du proto-indo-européen **wésr̥/n-*. Cette alternance *r/n* n'est restée productive qu'en hittite : partout ailleurs, elle n'est qu'une simple survivance.

30 C'est volontairement que je n'ai pas intégré à cette discussion du « foyer » tous ces systèmes hydronymiques qui englobent de larges parties de l'Europe, car ces constructions me semblent si sujettes à caution que j'ai préféré ne pas en traiter trop longuement dans le corps de mon texte. Le pionnier de cette approche fut Jan Rozwadowski, qui s'efforça de démontrer en 1913 (*Rooznik Slawistyozny* 6, p. 39-73) que les étymologies indo-européennes de maints des principaux noms de fleuves de l'Europe septentrionale et orientale révélaient que toutes les populations indo-européennes provenaient d'un berceau « vieil européen » localisé dans ces mêmes régions. Mais le « système » le plus célèbre échafaudé dans cette optique fut peut-être celui de Hans Krahe, qui tenta d'établir l'existence d'un réseau de noms de rivières « Alteuropäisch » (« vieil européen » ; voir *Saeculum* 8 [1957], p. 1-16, ainsi que *Unsere Ältesten Flussnamen*, Wiesbaden) antérieur à l'apparition du celtique, du germanique, du vénète et du messapien, qui se serait étendu sur toute l'Europe de l'Atlantique jusqu'à la Baltique vers 1500 avant J.-C. Puis W.P. Schmid (voir *IF* 77 [1972], p. 1-18) et, plus récemment encore, Skomal et Polome (1987) ont soutenu que la formation de ces noms de rivières dut être encore plus ancienne, ceux-ci précédant la différenciation de toutes les langues indo-européennes et ayant probablement une origine baltique. L'une des « preuves » qu'il avance en faveur de l'âge proto-indo-européen de ces vocables a trait au fait que certains de ces noms de cours d'eau ne pourraient être interprétés qu'en faisant appel à un vocabulaire qui renvoie à des langues indo-européennes extérieures à leur aire d'occurrence : des noms de rivières baltes comme *Indus*, *Indura*, *Indra*, par exemple, ne seraient explicables qu'en référence au sanscrit *indu-* « gouttes », ce qui attesterait, selon Schmid, que ces rivières furent nommées dans la région de la Baltique avant que les langues indo-européennes aient divergé. Pour ma part, ces conclusions me semblent d'autant plus surprenantes que le mot sanscrit *indu-* « gouttes » est décrit comme « ayant une étymologie obscure » dans le grand dictionnaire étymologique du sanscrit, et que, même quand d'aucuns lui assignent une étymologie indo-européenne plus précise en le reliant au proto-indo-européen **h$_a$eid-* « houle », cette origine suggère davantage un développement indépendant en indo-aryen qu'un hypothétique statut proto-indo-européen, commun à ces noms de rivières. Ces données, à mon sens, indiqueraient plutôt que les noms de rivières baltes n'ont pas d'étymologie assurée, et qu'ils ne dénotent en rien la survivance de tel ou tel vocable proto-indo-européen : non seulement, en effet, les hydronymes étudiés par Krahe ont le plus souvent des racines imprécises (*ar-*, *is-*, *ver-*, *nar-*, *sal-*, etc.), mais ils ont été érigés également au rang d'indices de la présence de populations non indo-européennes en Ibérie, ou même de locuteurs dravidiens sur le continent euro-

péen ! Hans Kuhn (voir *KZ* 71 [1954], p. 129-161, de même que *Anzeiger für Deutschen Altertum und Deutsche Literatur* 78 [1967], p. 1-22), qui a présenté une critique détaillée de toutes ces théories, a élaboré un second système « vieil européen » de noms de rivières (voir *Namn och Bygd* 59, 1971, p. 1-22) ; sa construction est fondée sur des éléments que ne prenait pas en compte l'ancien système, lequel était censé rendre compte des restes de substrats linguistiques non indo-européens, en Europe occidentale mais aussi dans l'ensemble des pays situés entre l'Anatolie et l'Irlande. Sur la critique de ces conceptions, voir D.P. Block, *Namn och Bygd*, 59 (1971), p. 149-161.

31 La place de l'accent, dans les langues indo-européennes, peut être fixée sur une syllabe précise : en général, la première du mot en germanique, en tchèque et en irlandais, ou la pénultième en polonais et en latin. Ou il peut être « libre » et se déplacer d'une syllabe à l'autre en fonction d'une forme grammaticale donnée, comme c'est le cas en sanscrit, en lituanien, dans certaines langues slaves et en grec ; en sanscrit et en grec, par exemple, les formes nominative, accusative et génitive du mot « pied » comportent un accent libre :

	Sanscrit	*Grec*
NOMINATIF	pát	poús
ACCUSATIF	pàdam	póda
GÉNITIF	padás	podós

32 Le terme « paléontologie linguistique » a été créé par Adolphe Pictet en 1859. L'épouvantable manque d'esprit critique dont Pictet fit preuve dans son traitement du matériel lexical (il supposait *a priori* que le foyer des Indo-Européens devait être localisé en Bactriane), ainsi que ses utilisations particulièrement hasardeuses de certaines données linguistiques, ont concouru à discréditer le nom de cet auteur. Mais sa démarche n'en a pas moins inspiré d'autres approches qui visent pareillement à reconstruire la proto-culture d'un groupe linguistique au moyen de comparaisons : les « Wörter und Sachen » (mots et choses), la « reconstruction lexico-culturelle » ou, plus récemment encore, l'« étymologie interprétative » en sont des exemples. Diebold (1987) fait le point sur cette question de l'application des méthodes linguistiques à la préhistoire, et l'on peut noter que ces techniques ont été largement employées dans le domaine non indo-européen : en particulier pour l'ouralien, le sémitique, l'athapascan et l'algonquin.

33 Voir, par exemple, J. Jorgensen, *Salish Language and Culture : A Statistical Analysis of the Internal Relationships, History and Evolution*, La Haye, 1969. Sur une plus vaste échelle, un degré significatif de corrélation entre les principaux groupes amérindiens et les grandes aires culturelles de l'Amérique du nord (voir H. Driver, *Indians of North America*, 1969) peut être observé en dépit des non-corrélations majeures que l'on note également — ces dernières étant surtout évidentes entre les groupes linguistiques dont les membres sont séparés par des distances considérables, tels les Athapascan et les Uto-Aztèques.

34 Renfrew (1987) émet deux hypothèses quant à l'origine des Indo-Iraniens. Son « modèle A » les rattache directement aux populations néolithiques de l'Asie occidentale, tandis que son « modèle B » les fait provenir des régions steppiques (voir la note 11).

35 Les fondements économiques de la culture de Seraglazovo restent problématiques. En effet, si l'utilisation d'animaux domestiques est attestée dans la dépression de la Caspienne et sur la rive occidentale de la Volga, l'étude intensive du secteur oriental de l'interfluve Volga-Oural ne corrobore pas ces données ; dans cette zone ont été découverts récemment des foyers de peuplement assez bien préservés qui ne sont associés qu'à des faunes sauvages (Igor Vasiliev, communication personnelle).

36 Les relations entre la Caspienne et l'ensemble Volga-Oural alimentent d'interminables controverses entre les archéologues soviétiques. Très récemment, par exemple, G. Matyushin (in Zvelebil [1986], p. 133-150) a relié la partie méridionale des monts Oural au sud de la Caspienne en raison : 1º de leur industrie lithique géométrique (culture ouralienne de Yangelsk ; Belt, Hotu, Shanidar, Karim Shahir, Jarmo) ; 2º de traces d'ovicapridés (sites néolithiques les plus méridionaux de l'Oural ; nord de la Mésopotamie, Iran septentrional) ; et 3º d'un type physique méditerranéen (Mullino II au sud de l'Oural ; population de base visiblement issue du sud de la Caspienne). Selon Matyushin, tous ces contacts furent largement antérieurs au VIIe millénaire avant notre ère. Mais E. Kuzmina (1986) refuse pour sa part d'assigner une origine sud-caspienne aux économies steppiques en insistant à la fois sur les conditions climatiques très défavorables qui prévalaient entre ces deux zones, sur l'absence d'animaux domestiques dans la culture caspiano-orientale de Kelteminar, qui aurait été contemporaine de ces hypothétiques impulsions « méridionales », et sur les trop rares ossements d'ovicapridés exhumés sur certains sites du sud de la Caspienne aussi fréquemment cités que la Grotte de Djebel ; Kuzmina suppose donc que l'économie néolithique s'est plutôt développée à partir de la région balkano-danubienne. Et I. Vasiliev (communication personnelle) a indiqué dernièrement que, même si des liens indéniables existaient entre le sud de la mer Caspienne et les régions steppiques, l'axe primaire des migrations accomplies par les populations établies au nord de cette mer fut orienté en direction du Caucase et du Pont-Euxin depuis le Mésolithique jusqu'à l'Age du Bronze.

37 Makkay (in Skomal et Polome 1987) est le plus récent défenseur de la théorie de la Céramique Linéaire ; à ses yeux, non seulement elle cadre avec l'économie néolithique nécessaire, mais s'inscrit dans une continuité spatio-temporelle qui suggère un langage commun, est corrélée à l'aire de distribution des hydronymes vieil européens tout en évitant les aires présumées des substrats non indo-européens (Europe méditerranéenne ou atlantique), est située stratégiquement pour expliquer les expansions indo-européennes vers l'Italie *via* les Alpes, propose une région donatrice à partir de laquelle les langues indo-européennes purent se diffuser en Europe du nord (TRB), ne présente aucune trace d'invasion extérieure, etc. Estimant que l'absence de termes agricoles dans les langues indo-iraniennes montre que les langues européennes et asiatiques (le groupe indo-iranien) se sont séparées avant le Néolithique ou au tout début de cette période, il trace une ligne de démarcation le long du Dniepr et accepte l'hypothèse selon laquelle les animaux domestiques auraient été introduits dans la steppe à partir soit du Caucase, soit de la Caspienne ; mais la diffusion du tokharien (compte tenu des relations qu'il entretient avec les langues européennes « centum ») reste alors un mystère. Les objections suivantes peuvent être formulées à l'encontre de cette théorie : 1º Les langues indo-iraniennes incluent toutes des termes désignant le cheptel domestique, des noms de produits secon-

daires ou même des vocables comme «charrue» qui sont clairement associés à l'agriculture. 2º Si les animaux domestiques ont pénétré dans la steppe à partir du Caucase ou de la Caspienne, pourquoi l'indo-iranien partage-t-il les mêmes termes que ceux qu'on attribue à la zone balkano-danubienne? Makkay reconnaît qu'il est impossible de projeter les cultures balkano-danubiennes à l'est du Dniepr pour les rattacher historiquement aux peuples des steppes, mais il ne propose pas de solution de remplacement acceptable pour rendre compte du cas indo-iranien. Or, toute solution apportée au problème du foyer des Indo-Européens qui ne réussit pas à expliquer ce problème indo-iranien doit être regardée comme une solution non viable.

38 La «théorie polaire» élaborée par Tilak pour rendre compte de l'origine des Aryens doit être moins tenue pour la création isolée d'un esprit excentrique que pour le point culminant d'une très ancienne tradition d'analyse d'un mythe indo-aryen, dont témoignent par exemple tous ces poèmes qui font allusion à un foyer septentrional où les jours et les nuits dureraient six mois, où l'étoile Polaire se lèverait au zénith, etc. Bongard-Levin (1980) a recensé les différentes composantes de ce «cycle nordique»: selon cet auteur, non seulement le motif mythologique d'une contrée montagneuse située dans des régions septentrionales serait commun aux Indo-Aryens, aux Iraniens et aux Scythes (auxquels s'ajouteraient les Grecs, par contact culturel), mais le partage de ce motif par ces différentes traditions ne pourrait s'expliquer que par l'existence d'un foyer antérieur commun, localisé dans la steppe pontico-caspienne.

Bibliographie

Le lecteur qui souhaitera se documenter sur la structure des langues indo-européennes pourra consulter P. Baldi, *An Introduction to the Indo-European Languages*, Carbondale (Ill.), 1983, ou W.B. Lockwood, *Indo-European Philology*, Londres, 1969 ; comme il lira avec profit l'étude classique de Lockwood, *A Panorama of the Indo-European Languages*, Londres, 1972, qui brosse un bon tableau général des diverses langues indo-européennes. Deux dictionnaires comparatifs d'indo-européen font autorité : celui de C.D. Buck, intitulé *A Comparative Dictionary of the Indo-European Languages*, Chicago, 1949, organise les données par matières, tandis que l'outil de base des linguistes est l'*Indo-Germanisches Etymologisches Wörterbuch*, Berne, 1959, de J. Pokorny, qui classe les mots en fonction de leurs racines proto-indo-européennes. Maints manuels traitent de la culture indo-européenne, mais le plus complet et le plus utile reste celui de O. Schrader et A. Nehring, *Reallexicon der Indogermanischen Altertumskunde*, 2 vol., Berlin et Leipzig, 1917-1929. Une bonne introduction aux idées de Georges Dumézil et d'autres spécialistes de l'étude des mythologies comparées a été rédigée par C.S. Littleton dans son *New Comparative Mythology*, Berkeley et Los Angeles, 1982. J'ai brièvement analysé nombre de théories relatives au foyer indo-européen dans mon article « A Short History of the Indo-European Problem », *JIES* 1 (1973), p. 21-65, tandis que A. Scherer a recensé les travaux anciens portant sur cette même question dans *Die Urheimat der Indo-Germanen*, Darmstadt, 1968. Enfin, une bibliographie annuelle de toutes les études consacrées aux langues indo-européennes (ce qui représente environ 2 000 entrées par an !) est publiée régulièrement dans la revue *Die Sprache*.

J'ai sélectionné les livres et les articles de la présente bibliographie soit en raison de leur importance fondamentale pour les études indo-européennes, soit parce qu'ils m'ont fourni des informations de base que j'ai utilisées quand j'ai rédigé cet ouvrage. Pour abréger, et à l'exception des cas où des auteurs sont spécifiquement mentionnés dans le corps de mon texte, la plupart des copublications et des procès-verbaux de colloques, notamment quand ils sont d'origine russe ou ukrainienne, ne sont cités que par leur titre et le nom de leur directeur de publication (éd.).

Abréviations : *CAH : Cambridge Ancient History.* — *IF : Indogermanische Forschungen.* — *JIES : Journal of Indo-European Studies.* — *KZ : Zeitschrift für Vergleichende Sprachwissenschaft.* — *SA : Sovetskaya Arkheologiya.*

Chapitre un

Anttila, R., *An Introduction to Historical and Comparative Linguistics*, New York, 1972.
Baldi, P., *An Introduction to the Indo-European Languages*, Carbondale (Ill.), 1983.
Delbrück, B., *Introduction to the Study of Language*, Amsterdam, 1882.
Lehman, W.P., «The Current Thrust of Indo-European Studies», *General Linguistics* 30 (1990), p. 1-52.
Lockwood, W.B., *Indo-European Philology*, Londres, 1969.
— *A Panorama of Indo-European Languages*, Londres, 1972.
Meillet, A., *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hachette, 1922.
Pedersen, H., *The Discovery of Language*, Bloomington, Indiana, 1931.
Robins, R.H., *A Short History of Linguistics*, Londres, 1979 ; trad. fr. *Brève histoire de la linguistique : de Platon à Chomsky*. Paris, Éd. du Seuil, 1976.
Szemerenyi, O., *Einführung in die Vergleichende Sprachwissenschaft*, Darmstadt, 1970.
— «Recent Development in Indo-European Linguistics», in *Transactions of the Philological Society* (1985), p. 1-71.

Chapitre deux

Anatolie

Adrados, F., «The Archaic Structure of Hittite : The Crux of the Problem», *JIES* 10 (1982), p. 1-35.
Carruba, O., «Origini e Preistoria degli Indo-Europei d'Anatolia», *Revista di filologia* 97 (1969), p. 1-30.
Crossland, R.A., «Immigrants from the North», *CAH* 1/2 (1971), p. 824-876.
Friedrich, J., *et al.*, *Altkleinasiatische Sprachen*, Leyde, 1969.
MacQueen, J., *The Hittites and Their Contemporaries in Asia Minor*, Londres, 1986 ; trad. fr. *Les Hittites aux origines de la Turquie*, Paris, A. Colin, 1985.
Mellaart, J., «Anatolia and the Indo-Europeans». *JIES* 9 (1981), p. 135-149.
Puhvel, J., «Dialectal Aspects of the Anatolian Branch of Indo-European», in H. Birnbaum et J. Puhvel (éd.). *Ancient Indo-European Dialects*. Berkeley, 1966, p. 235-247.
Singer, I., «Hittites and Hattians in Anatolia at the Beginning of the Second Millennium BC», *JIES* 9 (1981), p. 119-134.
Steiner, G., «The Role of the Hittites in Ancient Anatolia», *JIES* 9 (1981), p. 150-173.
Winn, M., «Thoughts on the Question of Indo-European Movements in Anatolia and Iran», *JIES* 2 (1974), p. 117-142.
— «Burial Evidence and the Kurgan Culture in Eastern Anatolia c. 3000 BC : An Interpretation», *JIES* 9 (1981), p. 113-118.
Yakar, J., «The Indo-Europeans and Their Impact on Anatolian Cultural Development», *JIES* 9 (1981), p. 94-112.

Phrygiens

Barnett, R.D., «Phrygia and the People of Anatolia in the Iron Age», *CAH* 2/2 (1975), p. 417-442.

Bittel, K., *Gundzüge der Vor- und Frühgeschichte Kleinasiens*, Tübingen, 1963.

Brixhe, C., et Lejeune, M., *Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes*, Paris, 1984.

Diakonov, I., et Neroznak, V., *Phrygian*, New York, 1985.

Drews, R., «Myths of Midas and the Phrygian Migration from Europe», *Klio* 75 (1993), p. 9-26.

Haas, O., *Die Phrygischen Sprachdenkmaler*, Sofia, 1966.

Arméniens

Diakonov, I.M., *The Prehistory of the Armenian People*, New York, 1984.

— «Hurro-Urartian Borrowings in Old Armenian», *Journal of the American Oriental Society* 105 (1985), p. 597-603.

Greppin, J., «Hittite-z(a), Armenian z-, and the Theory of Armeno-Hittite Loan Words», *JIES* 3 (1975), p. 87-94.

Indo-Iraniens (généralités)

Asimov, M.S., *et al.* (éd.), *Ethnic Problems of the History of Central Asia in the Early Period*, Moscou, 1981.

Bongard-Levin, G.M., *The Origin of Aryans*, New Delhi, 1980.

Dani, A.H., et Masson, V.M., *History of Civilizations of Central Asia*, vol. 1 : *The Dawn of Civilization : Earliest Times to 700 BC*, Paris, 1992.

Grantovsky, E.A., «"Seraya keramika", "raspisnaya keramika" i indoirantsy», in Asimov *et al.* (éd.), *Ethnic Problems of the History of Central Asia in the Early Period*, Moscou, 1981, p. 245-273.

Gupta, S.P., *Archaeology of Soviet Central Asia and the Indian Borderlands*, Delhi, 1979.

Jettmar, K., «Die Steppenkulturen und die Indoiranier des Plateaus», *Irania Antiqua* 9 (1972), p. 65-93.

Kuzmina, E.E., «O Nekotorykh Arkheologicheskikh Aspektakh Problemy Proiskhozhdeniya Indoirantsev», *Peredneaziatsky Sbornik* 4 (1986), p. 169-232.

Mandelshtam, A.M., *Pamyatniki Epokhi Bronzy v Yuzhnom Tadzhikstane*, Leningrad, 1968.

Parpola, A., «The Coming of the Aryans to Iran and India and the Cultural and Ethnic Identity of the Dasas», *Studia Orientalia* 64 (1988), p. 195-302.

Sharma, R.S., *Looking for the Aryans*, Madras, 1995.

Mitanni

Ghirshman, R., *L'Iran et la migration des Indo-Aryens et des Iraniens*, Leyde, E.J. Brill, 1977.

Littauer, M.A., et Crouwel, J.H., *Wheeled Vehicles and Ridden Animals in the Ancient Near East*, Leyde, 1979.

Mayrhofer, M., *Die Indo-Arier im Alten Vorderasien*. Wiesbaden, 1966.
— *Die Arier im Vorderen Orient : ein Mythos?*, Vienne, 1974.
Piggott, S., *The Earliest Wheeled Transport*, Londres, 1983.

Indo-Aryens

Allchin, B. et R., *The Rise of Civilization in India and Pakistan*, Cambridge, 1982.
Burrow, T., *The Sanskrit Language*, Londres, 1955.
— «The Proto-Indoaryans», *Journal of the Royal Asiatic Society* (1973), p. 123-140.
McAlpin, D., «Proto-Elamo-Dravidian : The Evidence and its Implications», *Transactions of the American Philosophical Society* 71 (1981), pt. 3.

Iraniens

Diakonov, I.M., «Media», *Cambridge History of Iran* 2 (1985), p. 36-148.
Frye, R., *The History of Iran*, Munich, 1984.
Ghirshman, R., *L'Iran et la migration des Indo-Aryens et des Iraniens*, Leyde, E.J. Brill, 1977.
Winn, M.M., «Thoughts on the Question of Indo-European Movements in Anatolia and Iran», *JIES* 2 (1974), p. 117-142.
Young, T.C., «The Iranian Migration into the Zagros», *Iran* 5 (1967), p. 11-34.
— «Early Iron Age Iran Revisited : Preliminary Suggestions for the Re-Analysis of Old Constructs», in J.-L. Huot, M. Yon et Y. Calvet (éd.), *De l'Indus aux Balkans. Recueil à la mémoire de Jean Deshayes*, Paris, 1985, p. 361-377.

Tokhariens

Heine-Geldern, R., «Das Tocharerproblem und die Pontische Wanderung», *Saeculum* 2 (1951), p. 225-255.
Lane, G., «On the Interrelationship of the Tocharian Dialects», in H. Birnbaum et J. Puhvel (éd.), *Ancient Indo-European Dialects*, 1966, p. 213-233.
— «Tocharian : Indo-European and Non-Indo-European Relationships», in G. Cardona (éd.) *et al.*, *Indo-European and Indo-Europeans*, Philadelphie, 1970, p. 73-88.
Liu Mau Tsai, *Kutscha und seine Beziehungen zu China vom 2 Jh. bis zum 6 Jh. n. Ch.*, Wiesbaden, 1969.
Pulleybank, E., «Chinese and Indo-Europeans», *Journal of the Royal Asiatic Society* (1966), p. 9-39.
— «The Chinese and Their Neighbors in Prehistoric and Early Historic Times», in D. Keightly (éd.), *The Origins of Chinese Civilizations*, Berkeley et Londres, 1983, p. 411-466.

Chapitre trois

Européens (généralités)

Geipel, J., *The Europeans*, Londres, 1969 ; trad. fr. *Anthropologie de l'Europe. Histoire ethnique et linguistique*, Paris, R. Laffont, 1971.

Grecs

Arditis, Elly (éd.), *Acta of the 2nd International Colloquium of Aegean Prehistory : The First Arrival of Indo-Europeans in Greece*, Athènes, 1972.

Best, J.G.P., et Yadin, Y., *The Arrival of the Greeks*, Amsterdam, 1973.

Cadogan, G., *The End of the Early Bronze Age in the Aegean*, Leyde, 1986.

Chadwick, J., « The Prehistory of the Greek Language », *CAH* 2/2 (1975), p. 805-819.

Crossland, R.A., et Birchall, A. (éd.), *Bronze Age Migrations in the Aegean*, Londres, 1973.

Davies, A.M., « The Linguistic Evidence », in G. Cadogan (éd.), *The End of the Early Bronze Age in the Aegean*, Leyde, 1986, p. 93-123.

Drews, R., *The Coming of the Greeks*, Princeton, 1988.

Haley, J., et Blegen, C., « The Coming of the Greeks », *American Journal of Archaelogy* 32 (1928), p. 141-154.

Hammond, N.G.L., *Migrations and Invasions in Greece and Adjacent Areas*, Park Ridge (NJ), 1976.

Häusler, A., « Die Indoeuropäisierung Griechenlands nach Aussage der Grab- und Bestattungssitten », *Slovenska Archeologia* 24-1 (1981), p. 59-66.

Hester, D.A., « Pre-Greek Place Names in Greece and Asia Minor », *Revue hittite et asianique* 15 (1957), p. 107-119.

— « Pelasgian. A New Indo-European Language ? », *Lingua* 13 (1964), p. 335-384.

— « Recent Developments in Mediterranean "Substrate" Studies », *Minos* 9 (1968), p. 219-235.

Hiller, S., « Zur Frage der Griechischen Einwanderung », *Mitteil. d. österreich. Arbeitsgemeinschaft f. Ur- und Frühgeschichte* 32 (1982), p. 41-48.

— « Zur Ethnogenese der Griechen », *Symposium : Ethnogenese Europäischer Völker*, Mayence, 1982.

Hooker, J.T., « The Coming of the Greeks », *Historia* 15 (1976), p. 129-145.

— *Mycenaean Greece*, Londres, 1976.

Merlingen, W., « Fair Play for "Pelasgian" », *Lingua* 18 (1967), p. 144-167.

Mylonas, G., « The Luvian Invasions of Greece », *Hesperia* 31 (1962), p. 284-309.

Palmer, L.R., *The Greek Language*, Londres, 1980.

Rutter, J.B., « Review of Aegean Prehistory II : The Prepalatial Bronze Age of the Southern and Central Greek Mainland », *American Journal of Archaeology* 97 (1993), p. 745-797.

Sakellariou, M.B., « Linguistic and Ethnic Groups in Prehistoric Greece », in *History of the Hellenic World. Prehistory and Protohistory*, University Park (Penn.), 1974, p. 364-389.

Sakellariou, M.B., *Peuples prébelléniques d'origine indo-européenne*, Athènes, 1977.

Van Royen, R.A., et Isaac, B.H., *The Arrival of the Greeks : The Evidence from the Settlements*, Amsterdam, 1979.

Thraces

Danov, C., *Altbrakien*, Berlin et New York, 1976.

Detschew, D., *Die Thrakische Sprachreste*, Vienne, 1957.

Hoddinott, R.F., *The Thracians*. Londres, 1981 : trad. fr. *Les Thraces*, Paris, A. Colin, 1990.

Polome, E., «Balkan Languages», *CAH* 3/1 (1982), p. 866-888.

Vulpe, R. (éd.), *Actes du IIe Congrès international de thraçologie*, 3 vol., Bucarest, 1980.

Illyriens

Katičić, R., *Ancient Languages of the Balkans*, La Haye / Paris, 1976.

Prendi, F., «The Prehistory of Albania», *CAH* 3/1 (1982), p. 187-237.

Stipčević, A., *The Illyrians*, New Jersey, 1977.

Slaves

Baran, V.D. (éd.), *Problemy Etnogeneza Slavyan*, Kiev, 1978.

Birnbaum, H., «The Original Homeland of the Slavs and the Problem of Early Slavic Linguistic Contacts», *JIES* 1 (1973), p. 407-421.

— *Common Slavic*, Cambridge (Mass.), 1975.

Chropovsky, B. (éd.), *Rapports du IIIe Congrès international d'archéologie slave*, 2 vol., Bratislava, 1979.

Gimbutas,, M., *The Slavs*, Londres, 1971.

Rybakov, B.A., *Gerodotova Skifiya*, Moscou, 1979.

Sedov, V.V., *Proiskhozhdenie i Rannyaya Istoriya Slavyan*, Moscou, 1979.

Trubachev, O., «Linguistics and Ethnogenesis of the Slavs», *JIES* 13 (1985), p. 203-256.

Werner, J., «Zur Herkunft und Ausbreitung der Anten und Sklavenen», in *Actes du VIIe Congrès international des sciences préhistoriques et protohistoriques*, Belgrade, 1971. p. 243-252.

Baltes

Gimbutas, M., *The Balts*, Londres, 1963.

Schmidt, W.P., «Baltische Gewassernamen und das Vorgeschichtliche Europa», *IF* 77 (1972), p. 1-18.

Germains

Krüger, B., *Die Germanen*, 2 vol., Berlin, 1983.

Todd, M., *The Northern Barbarians 100 BC-AD 300*, Londres, 1975 ; trad. fr. *Les Germains. Aux frontières de l'empire romain (100 av. J.-C. - 300 ap. J.-C.)*, Paris, A. Colin, 1990.

Italie

Barker, G., *Landscape and Society*, Londres, 1981.

Durante, M., « Lingua e dialetti dell'Italia Antica », in A.L. Prosdocimi (éd.), *Popoli e civilta dell'Italia Antica*, vol. 6, Padoue, 1978.

Pallottino, M., *The Etruscans*. Londres, 1975 ; trad. fr. *La Civilisation étrusque*, Paris, Payot, 1994.

Poultney, J.W., « The Language of the North Picene Inscriptions », *JIES* 7 (1979), p. 49-64.

Pulgram, E., *The Tongues of Italy*, Cambridge (Mass.), 1958.

— *Italic, Latin, Italian*, Heidelberg, 1978.

Ridgway, D. et F. (éd.). *Italy before the Romans*, Londres, 1979.

Celtes

Filip, J., *Celtic Civilization and its Heritage*, Prague, 1977.

Greene, D., « The Coming of the Celts : The Linguistic Viewpoint », *Proc. VIth Internat. Congress of Celtic Studies*, Dublin, 1983, p. 131-137.

Harbison, P., « The Coming of the Indo-Europeans to Ireland : An Archaeological Viewpoint », *JIES* 3 (1975), p. 101-119.

MacEoin, G., « The Celcity of Celtic Ireland », in K.H. Schmidt (éd.), *Geschichte und Kultur der Kelten*, Heidelberg, 1986, p. 161-174.

Mallory, J.P., « The Origins of the Irish », *Journal of Irish Archaeology* 2 (1984), p. 65-69.

Moscati, S., *et al.*, *The Celts*, Londres, 1991.

Piggott, S., « The Coming of the Celts : The Archaeological Argument », *Proc. VIth Internat. Congress of Celtic Studies*, Dublin (1983), p. 138-148.

Powell, T.G., *The Celts*, Londres et New York, 1980.

Savory, H.N., *Spain and Portugal*, Londres et New York, 1968.

Schmidt, K.H., *Die Festlandkeltischen Sprachen*, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 18, 1977.

— *Geschichte und Kultur der Kelten*, Heidelberg, 1986.

Untermann, J., *Monumenta Linguarum Hispanicarum*, Wiesbaden, 1975.

Wagner, H., « The Origin of the Celts in the Light of Linguistic Geography », *Transactions of the Philological Society* (1969), p. 203-250.

Chapitre quatre

Culture indo-européenne (généralités)

Arntz, H. (éd.), *Germanen und Indogermanen : Volkstum, Sprache, Heimat, Kultur. Festschrift für Herman Hirt*, 2 vol., Heidelberg, 1936.

Benveniste, É., *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Éd. de Minuit, 1969.

Buck, C.D., *A Dictionary of the Principal Indo-European Languages*, Chicago. 1949.

Cardona, G., Hoenigswald, H., et Senn, A. (éd.), *Indo-European and Indo-Europeans*, Philadelphie, 1970.

Carnoy, A., *Les Indo-Européens. Préhistoire des langues, des mœurs et des croyances*, Bruxelles / Paris, Vromant, 1921.

Crevatin, F., *Richerche di Antichita Indeuropee*, Trieste, 1979.

Devoto, G., *Origini Indeuropee*, Florence, 1962.

Feist, S., *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen*, Berlin, 1913.

Gamkrelidze, T., et Ivanov, V., *Indo-European and the Indo-Europeans*, 2 vol., Berlin et New York, 1995.

Georgiev, V., *Introduzione alla storia delle lingue indeuropee*, Rome, 1966.

Hirt, H., *Die Indogermanen*, 2 vol., Strasbourg, 1905-1907.

Mallory, J.P., « Time Perspective and Proto-Indo-European Culture », *World Archaeology* 8 (1976), p. 44-56.

Mayrhofer, M., Meid, W., Schlerath, B., et Schmitt, R. (éd.), *Antiquitates Indogermanicae*, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 12, 1974.

Pokorny, J., *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*, Berne, 1959.

Polome, E. (éd.), *The Indo-Europeans in the Fourth and Third Millennia*, Ann Arbor, 1982.

Scherer, A., « Hauptprobleme der Indogermanischen Altertumskunde (seit 1940) », *Kratylos* 1 (1956), p. 3-21.

— « Indogermanische Altertumskunde (seit 1956) », *Kratylos* 10 (1965), p. 1-24.

Schrader, O., *Prehistoric Antiquities of the Aryan Peoples*, Londres, 1890.

Schrader, O., et Nehring, A., *Reallexikon der Indogermanischen Altertumskunde*, 2 vol., Berlin / Leipzig, 1917-1929.

Skomal, S.N., et Polome, E. (éd.), *Proto-Indo-European. The Archaeology of a Linguistic Problem*, Washington (DC), 1987.

Environnement et culture matérielle

Adams, D.K., « Designations of the Cervidae in Proto-Indo-European », *JIES* 13 (1985), p. 269.

Barber, E.J.W., « The PIE Notion of Cloth and Clothing », *JIES* 3 (1975), p. 294-320.

Diebold, R., « Contribution to the Indo-European Salmon Problem », in W. Christie (éd.), *Current Progress in Historical Linguistics*, Amsterdam, 1976, p. 341-387.

— *The Evolution of Indo-European Nomenclature for Salmonid Fish. The Case of « Huchen »*, Washington (DC), 1985.

Friedrich, P., *Proto-Indo-European Trees*, Chicago, 1970.

Hamp, E.P., « Fish », *JIES* 1 (1973), p. 507-511.

Krogmann, W., « Das Buchenargument », *KZ* 72 (1955), p. 1-29 ; 73 (1956), p. 1-25.

— « Das Lachsargument », *KZ* 76 (1960), p. 161-178.

Maher, J.P., « *$H_a$ekmon* : "(stone) axe" and "sky" in I-E/Battle-axe Culture », *JIES* 1 (1973), p. 441-462.

Mallory, J.P., « Indo-European and Kurgan Fauna I : Wild Mammals », *JIES* 10 (1982), p. 193-222.

— « Indo-European and Kurgan Fauna II : Fish », *JIES* 11 (1983), p. 263-279.

Parenté et système social

Beekes, R., « Uncle and Nephew », *JIES* 4 (1976), p. 43-63.

Bremmer, J., « Avunculate and Fosterage », *JIES* 4 (1976), p. 65-78.

Friedrich, P., « Proto-Indo-European Kinship », *Ethnology* 5 (1966), p. 1-36.

Gates, H., « The Kinship Terminology of Homeric Greek », *International Journal of American Linguistics*, Mémoire 27, 1971.

Hetterich, H., « Indo-European Kinship Terminology in Linguistics and Anthropology », *Anthropological Linguistics* 27, p. 453-480.

Huld, M., « Cuchulainn and his IE Kin », *Zeitschrift für Celtische Philologie* 38 (1981), p. 238-241.

Scharfe, H., « The Vedic Word for "King" », *Journal of the American Oriental Society* 105 (1985), p. 543-548.

Sihler, A., « The Etymology of PIE **rēĝ-* "king", etc. », *JIES* 5 (1977), p. 221-246.

Szemerenyi, O., « Studies in the Kinship Terminology of the Indo-European Languages », *Acta Iranica* 7 (1977), p. 1-240.

Wikander, S., *Der Arische Männerbund*, Lund, 1938.

Wordig, F., « A Generative-Extensionist Analysis of the Proto-Indo-European Kinship System » (thèse de doctorat en philosophie, microfilms Xerox), 1970.

Aryens

Dumézil, G., « L'Ari et les Aryas », appendice II des *Dieux souverains des Indo-Européens*, Paris, Gallimard, 1986.

Szemerenyi, O., « Studies in the Kinship Terminology of the Indo-European Languages », *Acta Iranica* 7 (1977), p. 1-240 (125-149).

Thieme, P., *Der Fremdling im Rgveda*, Heidelberg, 1938.

Chapitre cinq

Dumézil, G., « Dieux cassites et dieux védiques à propos d'un bronze du Louristan », *Revuehittite et asianique* 11 (1950), p. 18-37.

— *L'Idéologie tripartite des Indo-Européens*, Bruxelles, « Latomus », 1958.

— *Les Dieux souverains des Indo-Européens*, Paris, Gallimard, 1986.

Grottanelli, C., « Yoked Horses, Twins and the Powerful Lady », *JIES* 14 (1986), p. 125-152.

Larson, G.J., Littleton, C.S., et Puhvel, J. (éd.), *Myth in Indo-European Antiquity*, Berkeley et Los Angeles, 1974.

Lincoln, B., « The Hellhound », *JIES* 7 (1979), p. 273-285.

— *Priests, Warriors and Cattle*, Berkeley et Los Angeles, 1981.

Littleton, C.S., *The New Comparative Mythology*, Berkeley et Los Angeles, 1982.

Mallory, J.P., « The Ritual Treatment of the Horse in the Early Kurgan Tradition », *JIES* 9 (1981), p. 205-226.

O'Brien, S., « Indo-European Eschatology : A Model », *JIES* 4 (1976), p. 296-320.

Puhvel, J. (éd.), *Myth and Law Among the Indo-Europeans*, Berkeley et Los Angeles, 1970.

Puhvel, J., «Aspects of Equine Functionality», in *Myth and Law*, 1970, p. 159-172.

— «Remus and Frater», *History of Religions* 15 (1975), p. 146-157.

— «Victimal Hierarchies in Indo-European Animal Sacrifice», *American Journal of Philology* 99 (1978), p. 354-362.

— *Comparative Mythology*, Baltimore et Londres, 1987.

Chapitre six

Adrados, F.R., *Die Räumliche und Zeitliche Differenzierung des Indoeuropäischen im Lichte der Vor- und Frühgeschichte*, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 27, 1982.

Barker, G., *Prehistoric Farming in Europe*, Cambridge, 1985.

Bosch-Gimpera, P., *Les Indo-Européens : problèmes archéologiques*, Paris, Payot, 1980.

Childe, V.G., *The Aryans*, Londres, 1926.

Crossland, R.A., «Immigrants from the North», *CAH* 1/2 (1971), p. 824-876.

Danilenko, V.N., *Eneolit Ukrainy*, Kiev, 1974.

Diakonov, I.M., «On the Original Home of the Speakers of Indo-European», *JIES* 13 (1985), p. 92-174.

Dressler, W., «Methodische Vorfragen bei der Bestimmung der “Urheimat”», *Die Sprache* 11 (1965), p. 25-60.

Gamkrelidze, T., et Ivanov, V., «The Ancient Near East and the Indo-European Question [and] The Migration of Tribes Speaking Indo-European Dialects», *JIES* 13 (1985), p. 3-91.

Gimbutas, M., «The Beginning of the Bronze Age in Europe and the Indo-Europeans : 3500-2500 BC», *JIES* 1 (1973), p. 163-214.

— «The First Wave of Eurasian Steppe Pastoralists into Copper Age Europe», *JIES* 5 (1977), p. 277-338.

— «The Kurgan Wave 2 (c. 3400-3200 BC) into Europe and the Following Transformation of Culture», *JIES* 8 (1980), p. 273-315.

— «Primary and Secondary Homeland of the Indo-Europeans», *JIES* 13 (1985), p. 185-202.

Gornung, B., *K Voprosu ob Obrazovaniy Indoevropeyskoy Obshchnosti*, Moscou, 1964.

Koppers, W. (éd.), *Indogermanen- und Germanenfrage. Neue Wege zu ihrer Lösung*, Salzbourg et Leipzig, 1936.

Lamb, S., «Linguistic Diversification and Extinction in North America», *XXXV Congreso Internacional de Americanistas* 2 (1964), p. 457-464.

Mallory, J.P., «A Short History of the Indo-European Problem», *JIES* 1 (1973), p. 21-65.

Mallory, J.P., et Huld, M.E., «Proto-Indo-European “silver”», *KZ* 97 (1984), p. 1-12.

Meid, W., «Probleme der räumlichen und zeitlichen Gliederung des Indo-Germanischen», in H. Rix (éd.), *Flexion und Wortbildung*, Wiesbaden, 1976, p. 204-218.

Meillet, A., *Les Dialectes indo-européens*, Paris, H. Champion, 1984.

Pisani, V., *Indogermanisch und Europa*, Munich, 1974.

Porzig, W., *Die Gliederung des Indogermanischen Sprachgebiets*, Heidelberg, 1954.

Pulgram, E., «On Prehistoric Linguistic Expansion», in M. Halle *et al.* (éd.), *For Roman Jakobson*, La Haye, 1956, p. 411-417.

Renfrew, C., «Problems in the General Correlation of Archaeological and Linguistic Strata in Prehistoric Greece : The Model of Autochthonous Origin», in R.A. Crossland et A. Birchall (éd.), *Bronze Age Migrations in the Aegean*, Londres, 1973, p. 263-276.

— *Archaeology and Language. The Puzzle of Indo-European Origins*, Londres, 1987 ; trad. fr. *L'Énigme indo-européenne. Archéologie et langage*, Paris, Flammarion, 1990.

Scherer, A. (éd.), *Die Urheimat der Indogermanen*, Darmstadt, 1968.

Schlerath, B., *Die Indogermanen. Das Problem der Expansion eines Volkes im Lichte seiner Sozialen Struktur*, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 8, 1973.

Schmid, W.B., «Baltische Gewässernamen und das Vorgeschichtliche Europa», *IF* 77 (1972), p. 1-18.

Thieme, P., *Die Heimat der Indogermanischen Grundsprache*, Wiesbaden, 1954.

Ouralien

Burrow, T., *The Sanskrit Language*, Londres, 1955.

Collinder, B., «Hat das Uralische Verwandte?». *Acta Universitatis Upsaliensis* 1 (1965), p. 4.

Hajdu, P., «Über die Alten Siedlungsräume der Uralischen Sprachfamilie», *Acta Linguistica* 14 (1964), p. 47-83.

— «Finnougrische Urheimatforschung», *Ural-Altäische Jahrbücher* 41 (1969), p. 252-264.

Joki, A.J., *Uralier und Indogermanen*, Helsinki, 1973.

Toivonen, Y., «Zur Frage der Finnisch-Ugrischen Urheimat», *Suomalais-Ugrilaisen Seuran Aikakauskirja* 56 (1952), p. 1-41.

Uesson, A-M., *On Linguistic Affinity : The Indo-Uralic Problem*, Malmö, 1970.

Vuorela, T., *The Finno-Ugric Peoples*, Bloomington, 1962.

Sémitique

Bomhard, A., «The "Indo-European-Semitic" Hypothesis Re-examined», *JIES* 5 (1977), p. 55-99.

Brunner, L., *Die Gemeinsamen Wurzlen des Semitischen und Indogermanischen Wortschatzes*, Berne et Munich, 1969.

Diakonov, I.M., «On the Original Home of the Speakers of Indo-European», *JIES* 13 (1985), p. 92-174.

Gamkrelidze, T., et Ivanov, V., «The Ancient Near East and the Indo-European Question [and] The Migration of Tribes Speaking Indo-European Dialects», *JIES* 13 (1985), p. 3-91.

Hodge, C.T., «Indo-Europeans in the Near East», *Anthropological Linguistics* 23 (1981), p. 227-244.

Levin, S., *The Indo-European and Semitic Languages*, Albany (New York), 1971.

Kartvélien

Gamkrelidze, T., et Ivanov, V., « Kartvelian and Indo-European : A Typological Comparison of Reconstructed Linguistic Systems », in *To Honor Roman Jakobson* 1 (1967), p. 707-717.

— « The Ancient Near East and the Indo-European Question [and] The Migration of Tribes Speaking Indo-European Dialects », *JIES* 13 (1985), p. 3-91.

Machavariani, G.I., « On the Problem of Indo-European-Kartvelian (South Caucasian) Typological Parallels », in *Trudy VII Mezhdunarodnogo Kongressa Antropologicheskhikh i Etnographicheskikh Nauk*, Moscou, 5, 1964, p. 658-661.

Wagner, H., « The Origin of the Celts in the Light of Linguistic Geography », *Transactions of the Philological Society* (1969), p. 203-250.

Chapitre sept

Agapov, S.A., Vasiliev, I.B., et Pestrikova, V.I., « Khvalynsky mogilnik i ego mesto v eneolite Vostochnoy Evropy », in *Arkheologiya Vostochno-Evropeyskoy Lesostepi*, Voronezh, 1979, p. 36-63.

Alekseevka, I.L., « Zhensky obraz v antropomorfnoy skulpture epokhi eneolita », in *Pamyatniki Drevnego Iskusstva Severo-Zapadnogo Prichernomorya*, Kiev, 1986, p. 43-50.

Anthony, D.W., « The "Kurgan Culture" : A Reconsideration », *Current Anthropology* 27 (1986), p. 291-313.

Artemenko, I.I., *et al.* (éd.), *Problemy Epokhy Bronzy Yuga Vostochnoy Evropy*, Donetsk, 1979.

— *Arkheologiya Ukrainskoy SSSR*, 3 vol., Kiev, 1985.

Basin, S.G., *et al.* (éd.), *Drevnyaya Istoriya Povolzhya*, Kuibyshev, 1979.

— *Volgo-Uralskaya Step i Lesostep v Epokhu Rannego Metalla*, Kuibyshev, 1982.

Chernyakov, I.T., et Shmagliy, N.M., « Derevyannye psalii yamnoy kultury », *Arkheologiya* 42 (1983), p. 10-16.

Chernykh, E.N., « Metallurgical Provinces of the 5th-2nd Millennia in Eastern Europe in Relation to the Process of Indo-Europeanization », *JIES* 8 (1980), p. 317-336.

Formozov, A.A., *Kamenny Vek i Eneolit Prikubanya*, Moscou, 1965.

— *Problemy Etnokulturnoy Istorii Kammenogo Veka na Territorii Evropeyskoy Chasty SSSR*, Moscou, 1977.

Futoryansky, L.I., *et al.* (éd.), *Problemy Epokhi Eneolita Stepnoy i Lesostepnoy Polosy Vostochnoy Evropy*, Orenbourg, 1980.

Häusler, A., « Anthropomorphe Stelen des Eneolithikums im Nordpontischen Raum », *Wiss. Zeitschrift d. Martin-Luther Universität, Halle-Wittenburg* 15 (1966), p. 29-73.

— *Die Gräber der Älteren Ockergrabkultur zwischen Ural und Dnepr*, Berlin, 1974.

— *Die Gräber der Älteren Ockergrabkultur zwischen Dnepr und Karpaten*, Berlin, 1976.

— « Zur altesten Geschichte von Rad und Wagen im Nordpontischen Raum », *Ethnographisch-Archaeologische Zeitschrift* 22 (1981), p. 581-647.

Krylova, L.P., «Kernosovsky Idol (Stela)», in *Eneolit i Bronzovy Vek Ukrainy*, Kiev, 1976, p. 36-45.

Kuzmina, E.E., «Kolesny transport i problema etnicheskoy i sotsialnoy istorii drevnego naseleniya Yuzhnorusskikh Stepey», *Vestnik Drevney Istorii* 4 (1974), p. 68-87.

— «Rasprostranenie konevodstva i kulta konya u Iranoyazychnykh plemen Sredney Azii i drugikh narodov Starovogo Sveta», in *Srednyaya Aziya v Drevnosti i Srednevekove*. Moscou, 1977, p. 28-52.

Lagodovska, O.F., Shaposhnikova, O.G., et Makarevych, M.L., *Mykhaylivske Poselennya*, Kiev, 1962.

Mallory, J.P., «The Chronology of the Early Kurgan Tradition (Part I)», *JIES* 4 (1976), p. 257-294.

— «The Chronology of the Early Kurgan Tradition (Part 2)», *JIES* 5 (1977), p. 339-368.

— «The Ritual Treatment of the Horse in the Early Kurgan Tradition», *JIES* 9 (1981), p. 205-226.

Masson, V.M., Merpert, N. Ya., *et al.*, *Eneolit SSSR*, Moscou, 1982.

Matyushin, G. Yu., *Eneolit Yuzhnogo Urala*, Moscou, 1982.

Medvedev, E.I., *et al.* (éd.), *Problemy Arkheologii Povolzhya i Priuralya*, Kuibyshev, 1976.

Merpert, N. Ya., *Drevneyshie Skotovody Volzhsko-Uralskogo Mezhdurechya*. Moscou, 1974.

— «O plemenykh soyuzakh drevneyshikh skotovodov Vostochnoy Evropy», in *Problemy Sovetskoy Arkheologii*, Moscou, 1978, p. 55-63.

Petrenko, A.G., *Drevnee i Srednevekovoe Zhivotnovodstvo Srednego Povolzhya i Preduralya*, Moscou, 1984.

Potekhina, I.D., «O nositelyakh kultury Sredny Stog II po antropologicheskim dannym», *SA* 1 (1983), p. 144-154.

Saygin, N.I., *et al.* (éd.), *Problemy Epokhy Neolita Stepnoy i Lesostepnoy Zony Vostochnoy Evropy*, Orenbourg, 1986.

Shilov, V.P., «Modeli skotovodcheshikh khozyaystv stepnykh oblasty Evrazii v epokhu Eneolita i rannego Bronzovoga Veka», *SA* 1 (1975), p. 5-16.

Shilov, Yu. A., «Ostatki vozov v kurganakh yamnoy kultury Nizhnego Podneprovya», *Arkheologiya* 17 (1975), p. 53-71.

Telegin, D. Ya., «Eneoliticheskie stely i pamyatniki nizhnemikhaylovskogo tipa», *Arkheologiya* 4 (1971), p. 3-17.

— *Seredno-stogivska Kultura Epokhi Midi*, Kiev, 1973.

— «O neoliticheskikh pamyatnikakh Podonya i Stepnogo Povolzhya», *Arkheologiya* 36 (1981), p. 3-19.

— *Mezolitychni Pamyatky Ukrainy*, Kiev, 1982.

— *Dereivka*, BAR International Series 287, Oxford, 1986.

Telegin, D. Ya., et Potekhina, I., *Neolithic Cemeteries and Populations of the Dnieper Basin*, Oxford, 1987.

Vasiliev, I.B., *Eneolit Povolzhya*, Kuibyshev, 1981.

Zvelebil, M. (éd.), *Hunters in Transition*, Cambridge, 1986.

Chapitre huit

Asie

Chlenova, N.L., «Arkheologicheskie materialy k voprosu ob irantsakh doskifskoy epokhi i indoirantsakh», *SA* 1 (1984), p. 88-103.

Gening, V., «The Cemetry at Sintashta and the Early Indo-Iranian Peoples», *JIES* 7 (1979), p. 1-29.

Gryaznov, M.P., *The Ancient Civilization of Southern Siberia*, New York, 1969 ; trad. fr. *Sibérie du sud*, Genève / Paris / Munich, Nagel, 1969.

Khlobystina, M.D., «Drevneyshie mogilniki Gornogo Altaya», *SA* 1 (1975), p. 17-34.

Kiselev, S.V., *Drevnyaya Istoriya Yuzhnoy Sibiri*, Moscou, 1951.

Kuzmina, E.E., *Drevneyshie Skotovody ot Urala do Tyan-Shanya*, Frounze, 1986.

Potemkhina, T.M., *Bronzovy Vek Lesostepnogo Pritobolya*, Moscou, 1985.

Vadetskaya, E.B., *Arkheologicheskie Pamyatniki v Stepyakh Srednego Eniseya*, Leningrad, 1986.

Vinogradov, A., Itina, M.A., et Yablonsky, L.T., *Drevneyshee Naselenie Nizovy Amudari*, Moscou, 1986.

Caucase

Gimbutas, M., «The Beginning of the Bronze Age in Europe and the Indo-Europeans : 3500-2500 BC», *JIES* 1 (1973), p. 163-214.

Kushnareva, K. Kh., et Chuhinishvili, T.N., *Drevnie Kultury Yuzhnogo Kavkaza*, Leningrad, 1970.

Munchaev, R.M., *Kavkaz na Zare Bronzovogo Veka*, Moscou, 1975.

Europe du sud-est

Chernyakov, I.T., et Toshchev, G.N., «Kulturno-khronologicheskie osobennosti kurgannykh pogrebeniy epokhi Bronzy nizhnego Dunaya», in *Novye Materialy po Arkheologii Severo-zapadnogo Prichernomorya*, Kiev, 1985, p. 5-31.

Dinu, M., «Quelques considérations sur la période de transition du Néolithique à l'Age de Bronze sur le territoire de la Moldavie», *Dacia* 12 (1968), p. 129-139.

Dodd-Opritescu, A., «Les éléments "steppiques" dans l'Énéolithique de Transylvanie», *Dacia* 22 (1978), p. 87-97.

Ecsedy, I., *The People of the Pit-grave Kurgans in Eastern Hungary*, Budapest, 1979.

Garašanin, M., «The Eneolithic Period in the Central Balkan Area», *CAH* 3/1 (1982), p. 136-162.

Georgiev, G., Merpert, N. Ya., *et al.*, *Ezero : Rannobronzovoto Selishche*, Sofia, 1979.

Jovanović, B., «Some Elements of the Steppe Cultures in Yugoslavia», *JIES* 11 (1983), p. 31-43.

Kalicz, N., *Die Frühbronzezeit in Nordost-Ungarn*, Budapest, 1968.

Marinescu-Bilcu, S., *et al.*, «Contributions to the Ecology of Pre- and Proto-Historic Habitations at Tirpesti», *Dacia* 25 (1981), p. 7-31.

Merpert, N. Ya., «Iz istorii drevneyamnikh plemen», in N.L. Chlenova (éd.), *Problemy Arkheologii Evrazii i Severnoy Ameriki*, Moscou, 1977, p. 68-80.

Morintz, S., et Roman, P., «Aspekte des Ausgangs des Äneolithikums und der übergangsstufe zur Bronzezeit im Raum der Niederdonau», *Dacia* 12 (1968), p. 45-128.

Necrasov, O., «Physical Anthropological Characteristics of Skeletons from the Kurgan Graves in Romania», *JIES* 8 (1980), p. 337-343.

Nestor, I., et Zaharia, E., «Sur la période de transition du Néolithique à l'Age du Bronze dans l'aire des civilisations de Cucuteni et de Gumelnita», *Dacia* 12 (1968), p. 17-43.

Roman, P., «Strukturänderungen des Endäneolithikums im Donau-Karpaten-Raum», *Dacia* 15 (1971), p. 31-169.

Telegin, D. Ya, «Über kulturelle Kontakte zwischen der Neo-äneolithischen Bevölkerung des Nordpontischen Gebiets und der Balkan-Donauregion», in *Hügelbestattung in der Karpaten-Donau-Balkan-Zone während der Aneolithischen Periode*, Belgrade, 1986, p. 37-44.

Yarovoy, E.V., *Drevneyshie Skotovodcheskie Plemena Yugo-Zapada SSR*, Kichinev, 1985.

Zbenovich, V.G., *Pozdnetripolskie Plemena Severnogo Prichernomorya*, Kiev, 1974.

— «K Probleme svyazey Tripolya s eneoliticheskimi kulturami Severnogo Prichernomorya», in *Eneolit i Bronzovy Vek Ukrainy*, Kiev, 1976, p. 57-68.

Europe septentrionale et centrale

Bader, O.N., Kraynov, D.A., et Kosarev, M.F. (éd.), *Epokha Bronzy Lesnoy Polosy SSSR*, Moscou, 1987.

Buchvaldek, M., «Corded Pottery Complex in Central Europe», *JIES* 8 (1980), p. 393-406.

— «Zum gemeineuropäischen Horizont der Schnurkeramik», *Praehistorische Zeitschrift* 61 (1986), p. 129-151.

— «Die Mitteleuropäische Schnurkeramik und das Nordliche Schwarzmeergebiet», *Pamatky Arkheologicke* 77, Pt. 2 (1986), p. 486-497.

Häusler, A., «Zu den Beziehungen zwischen dem Nordpontischen Gebiet, Sudost- und Mitteleuropa im Neolithikum und in der frühen Bronzezeit und ihre Bedeutung fur das Indoeuropäische Problem», *Przeglad Archeologiczny* 29 (1981), p. 101-149.

— «Der Ursprung der Schnurkeramik nach Aussage der Grab- und Bestattungssitten», *Jahresschrift für Mitteldeutsche Vorgeschichte* 66 (1983), p. 9-30.

— «Kulturbeziehungen zwischen Ost- und Mitteleuropa in Neolithikum?», *Jahresschrift für Mitteldeutsche Vorgeschichte* 68 (1985), p. 21-74.

Kilian, L., *Zum Ursprung der Indogermanen*, Bonn, 1983.

Kósko, A., «On the Research of the Beginnings of the Parallel Developmental Ties of the Cultural Systems of the Boundary of Eastern and Western Europe», *Mémoires archéologiques* (Lublin) (1985), p. 37-49.

Krzak, Z., «Der Ursprung der Schnurkeramischen Kultur», *Germania* 59 (1981), p. 21-29.

Lichardus, J., *Rössen-Gatersleben-Baalberge*, Bonn. 1976.

— «Zur Funktion der Geweihspitzen des Types Ostorf», *Germania* 58 (1980), p. 1-24.

Menk, R., «A Synopsis of the Physical Anthropology of the Corded Ware Complex as the Background of the Expansion of the Kurgan Culture», *JIES* 8 (1980), p. 361-392.

Merpert, N. Ya., «Drevneyamnaya kulturno-istoricheskaya oblast i voprosy formirovaniya kultur shnurovoy keramiki», in L.V. Koltsov *et al.* (éd.), *Vostochnoy Evropa v Epokhu Kamnya i Bronzy*, Moscou, 1976, p. 103-127.

Neustupný, E., «Economy of the Corded Ware Cultures», *Archeologicke Rozhledy* 21 (1969), p. 43-67.

Schwidetzky, I., «The Influence of the Steppe People Based on the Physical Anthropological Data in Special Connection to the Corded Ware-Battle Axe Culture», *JIES* 8 (1980), p. 345-360.

Sulimirski, T., *Corded Ware and Globular Amphorae Northeast of the Carpathians*, Londres, 1968.

Le processus d'expansion

Barth, F., *Process and Form in Social Life*, Londres / Boston, 1981.

— *Features of Person and Society in Swat*, Londres / Boston, 1981.

Fasold, R., *The Sociolinguistics of Society*, Oxford, 1984.

Khazanov, A.M., *Nomads and the Outside World*, Cambridge, 1984.

Lefébure, C. (éd.), *Pastoral Production and Society*, Cambridge, 1979.

Sherratt, A., «Plough and Pastoralism : Aspects of the Secondary Products Revolution», in I. Hodder, G. Isaac et N. Hammond (éd.), *Pattern of the Past : Studies in Honour of David Clarke*, Cambridge (Angleterre), 1981, p. 261-305.

Chapitre neuf

Krader, L., «Buryat Religion and Society», *Southwestern Journal of Anthropology* 10 (1954), p. 322-351.

Littleton, C.S., *The New Comparative Mythology*, Berkeley et Los Angeles, 1982.

Mallory, J.P., «A Short History of the Indo-European Problem», *JIES* 1 (1973), p. 21-65.

Poliakov, L., *The Aryan Myth*, Londres, 1974 ; trad. fr. *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1987.

Postface

Cavalli-Sforza, L.L., Menozzi, P., et Piazza, A., *The History and Geography of Human Genes*, Princeton, 1994.

Dolgopolsky, A., «The Indo-European Homeland and Lexical Contacts of Proto-Indo-European with Other Languages», *Mediterranean Language Review* 3 (1988), p. 7-31.

— «More about the Indo-European Homeland Problem», *Mediterranean Language Review* 6-7 (1990-1993), p. 230-248.

Drews, R., *The Coming of the Greeks*, Princeton, 1988.

Safronov, V.A., *Indoevropeyskie Prarodiny*, Gorki, 1989.

Sherratt, A. et S., «The Archaeology of Indo-European : An Alternative View», *Antiquity* 62 (1988), p. 584-595.

Shnirelman, V.A., «The Emergence of a Food-Producing Economy in the Steppe and Forest-Steppe Zones of Eastern Europe», *Journal of Indo-European Studies* 20 (1992), p. 123-143.

Yakar, J., *Prehistoric Anatolia : The Neolithic Transformation and the Early Chalcolithic Period*, Tel Aviv, 1991.

Zvelebil, M. et K., «Agricultural Transition, Indo-European Origins and the Spread of Farming», in T.L. Markey and J. Greppin (ed.), *When Worlds Collide*, Ann Arbor, 1990, p. 237-266.

Sources des illustrations

Planches photographiques : 1, 2. Hirmir Fotoarchiv. — 3. Musée d'Ankara. Photo J. Powell. — 4. Cincinnati Art Museum, nº 1957.29. — 5. Original exposé à l'Ermitage de Leningrad. Reproduit à partir d'un galvanotype du Victoria and Albert Museum, Londres. Photo C. Clayton. — 6. Chester Museum. — 7. British Museum, Londres. — 8, 9. Musée Guimet, Paris. Photos Giraudon. — 10. Musée national, Athènes. Photo Hirmir. — 11. Musée national, Athènes. Photo J. Powell. — 12. Musée archéologique, Lovech. — 13. A. Kastelió et Musée archéologique, Ljubljana. — 14. Ashmolean Museum, Oxford. — 15. Avec l'autorisation de l'Institut archéologique de l'Académie slovaque des sciences, Nitra. — 16. Muzeum Archeolog znego w Poznaniu. — 17. Musée national des antiquités, Copenhague. — 18. Statens Historiska Museum. Stockholm. — 19. Museo Civico, Bologne. Tiré de Kastelió, *Situla Art*. — 20. Musée national, Copenhague. — 21, 23. Photos reproduites avec l'autorisation de I.B. Vasiliev. — 22, 26. Photos reproduites avec l'autorisation de D. Telegin. — 24, 25. Photos reproduites avec l'autorisation de I. Potekhina. — 27. Dessin de E. Brennan. — 28. Magyar Nemzeti Múzeum. Budapest.

Cartes, tableaux et citations : Ne sont mentionnés ici que les cartes et tableaux que l'auteur a empruntés à des sources extérieures. Les références complètes des livres cités sont indiquées dans la bibliographie. — Citation (p.11) : J. Parsons, *The Remains of Japhet*, Londres, 1767, p. III. — 2. D'après G. Rohlfs, *Romanische Sprachgeographie*, Munich, 1971, p. 279. — 3, 4. D'après J. Parsons, *The Remains of Japhet*, Londres, 1767, p. 316-317 ; 340. Abrégé et révisé. — 5. D'après É. Benveniste, 1973, p. 530-531, et révisé avec la permission de Faber and Faber Ltd. — 6. W.P. Lehmann et L. Zgusta. «Schleicher's Tale after a Century», in B. Brogyanyi (éd.), *Studies in Diachronic, Synchronic and Typological Linguistics : Festschrift for Oswald Szemerenyi*, Amsterdam, 1979, p. 455-466. — 7. D'après H. Pedersen, 1931, p. 312. — 8. D'après O. Schrader. 1890, p. 65. — 9. D'après F. Adrados, *Die Räumliche und Zeitliche Differenizierung des Indoeuropäischen im Lichte der Vor- und Frühgeschichte*(Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 27), 1982, p. 25, et légèrement abrégé. — 10. D'après T. Gamkrelidze et V. Ivanov, 1984. vol. I, p. 415. — 11. D'après R. Anttila, 1972, p. 305, avec la permission de l'auteur. — 12. Extraits de James Gordon, *The English Language*, New York, 1972, p. 157-158. — Citation (p. 29) : Hanz von Wolzogen, 1875. «Der Ursitz der Indo-Germanen», *Zeitschrift für Völkerpsycholgie* 8, 1975, p. 2. — 15, 16. Texte hattique et vocabulaire hourrite de J. Friedrich *et al.*, 1969, p. 458 ; 12, 16. — 19. Textes de O. Haas, 1966, p. 66, 189. — 20. Texte et traduction de W.B. Lockwood, 1972, p. 180. — 21. D'après A. Jackson, *An Avestan Grammar*, Stuttgart, 1892, p. XXXI-XXXII. — 22. D'après A. Meillet et M. Cohen, *Les Langues du monde*, Genève / Paris, Slatkine. 1981, carte XIa. — 25. D'après la traduction allemande de A. Kammenhuber, *Hippologia Hethitica*, Wiesbaden, 1961, p. 54-55. — 28. Adapté de S.P. Gupta, 1979, p. 241. — 29. D'après B. et R. Allchin, 1982, p. 238. — 31. D'après R. Kent, *Old Persian*, 1950, p. 146, avec la permission de l'American Oriental Society, New Haven (Ct), USA. — 32. D'après M. Winn, 1974. p. 127. — 33. Hymne à Yasna 46, in H. Humbach, *Die Gathas des Zarathustra*, Heidelberg. 1959, p. 128 ; traduction de J. Duchesne Guillemin : *The Hymns of Zarathustra*, Londres, 1952, p. 75, citée avec la permission de John Murray Ltd. — 34-35. D'après A. Mandelshtam, 1968, p. 15, 27. — 36. Texte de W. Thomas, «Ein Tocharischer Liebesbrief», *KZ* 71, 1954, p. 78-80. — 39. Localisation des langues d'après I. Diakonov, 1968. — Citation (p. 79) : W. Ripley, *The Races of Europe*, Londres, 1900, p. 453. — 40. D'après J.T. Hooker, *Linear B : An Introduction*, Bristol, 1980, p. 104-105. — 41. Traduction de J.T. Hooker, 1976, p. 12, avec la permission de Routledge and Kegan Paul Ltd. — 42. Adapté de N.G.L. Hammond, 1976. p. 132. — 43. D'après S. Hiller, «Zur Frage... », 1982 : tafel 1. — 44. Poème de D. Agolli in M. Gërecaliu, Q. Haxhihasani et J. Panajoti (éd.), *Ceshtje te Folklorit Shqiptar I*, Tirana, 1982, p. 358. — 45. Carte d'après A. Stipcevic, 1977, p. 32 ; citation tirée de l'*Appian's Roman History*. vol. 2, p. 55-57, traduite par Horace White, Loeb Classical Library nº 3, avec la permission de Heinemann Ltd, Londres. — 46. Textes de W.B. Lockwood, 1972, p. 165-171. —

48, 50. D'après V. Sedov, 1979, p. 20 ; 79. — 49. D'après V. Baran, 1978, p. 18. — 51-53. D'après B. Rybakov, 1979, p. 201 ; 197 ; 207. — 54. D'après M. Gimbutas, 1963, p. 30. — 55. D'après S. Chatterji, *Baltic and Aryan*, Simla, 1968, p. 159-160, avec la permission de l'Indian Institute of Advanced Studies. — 58. Adapté de B. Kruger, 1983, vol. I, p. 96-97, 384-385. — 59. D'après E. Pulgram, 1958, p. 198, avec des ajouts mineurs. — 60. G. et L. Bonfante, *The Etruscan Language*, Manchester, 1983. — 61. Traduction de J. Poultney, *The Bronze Tablets of Iguvium*, 1959, p. 158, avec la permission de l'American Philological Association. — 62. D'après E. Pulgram, 1978, p. 66-68, avec la permission de C. Winter Universitätsverlag ; et M.E. Huld, communication personnelle. — 63. Texte tiré de J. Poultney, 1979, p. 50. — 64. Tiré de E. Pulgram, 1978, p. 53, avec la permission de C. Winter Verlag. — 66. D'après M. Gimbutas, 1973, p. 195. — 69. D'après M. Szabo, *The Celtic Heritage in Hungary*, Budapest, 1971, p. 8 ; trad. fr. *Sur les traces des Celtes en Hongrie*, Budapest, Corvina, 1971. — 70. D'après J. Untermann, 1975, p. 108. — Citation (p. 123) : M. Haas, *The Prehistory of Languages*, La Haye, 1969, p. 32. — 73. D'après les informations de F. Wordig, 1970. — Citation (p. 145) : P. Thieme, « The Comparative Method for Reconstruction in Linguistics », in D. Hymes (éd.), *Language in Culture and Society*, New York, 1964, p. 593. — 74-77. D'après R. Dussaud, « Anciens bronzes du Louristan et cultes iraniens », *Syria* 26 (1947), p. 213. Redessiné par E. Brennan. — 78-79. D'après B. Lincoln, 1981, p. 114, 160. — Citations (p. 165) : A. Sayce, *An Introduction to the Science of Language*, Londres, 1880, p. 121. A. Sayce, *An Introduction to the Science of Language*, Londres, 1890, p. 121. A. Sayce, « The Aryan Problem. Fifty Years Later », *Antiquity* 1, 1927, p. 204-215. — 81. D'après D. Pitcher, *An Historical Geography of the Ottoman Empire*, Leyde, 1972, cartes I-IV. — 82. Voir réf. ill. 22, carte VII. — 84. D'après P. Friedrich, 1970, p. 113, avec un ajout. — 85. D'après M. Gimbutas, 1977, p. 331, et modifié par Gimbutas, 1985. — Citation (p. 207) : B. Lincoln, 1981, p. 181. — 86-88. D'après I. Artemko *et al.*, 1985, vol. I, p. 112, 136. — 90, 92. D'après V. Masson, N. Merpert *et al.*, 1982, p. 101, 287. — 91, 93. D'après Artemenko *et al.*, 1985, p. 204. — 94. D'après D. Telegin, *Dereivka*, Oxford, 1986, p. 7. — 95. Avec l'autorisation de D. Ya. Telegin. — 96-99. D'après D. Telegin, 1973, p. 138, 88, 73, 111. — 100-106. D'après Artemenko *et al.*, 1985, p. 314, 312, 282, 333, 326, 326. — 107. D'après R. Munchaev, 1975, p. 150. — 110-111. D'après I. Vasiliev, 1981, p. 122-123. — 108. D'après I. Vasiliev et G. Matveeva, *U Istokov Istorii Samarskogo Povolzhya*, Kuibyshev, 1986, p. 39. — 112. D'après N. Merpert, 1974, p. 153. — 113. D'après O. Lagodovska, O. Shaposhnikova et M. Markarevic, 1962, p. 66. — 114. D'après Yu. Shilov, « Ostatki vozov... », 1975, p. 54. — 115. D'après I. Chernyakov et N. Shmagliy, 1983, p. 13. — 116-118. D'après Artemenko *et al.*, 1985, p. 341, 343, 343. — 119. D'après A. Haüsler, 1966, p. 64. — 120. D'après I. Alekseevka, 1986, p. 45. — 121. D'après Häusler, 1966, p. 64. — 122. Voir réf. ill. 108, p. 39. — Citation (p. 249) : R. von Ihering, *The Evolution of the Aryan*, Londres, 1897, p. 5. — 123-124. D'après E. Badetskaya, 1986, p. 20, 21. — 126. Adapté de N. Chlenova, 1984, p. 100-101. — 128. D'après K. Kushnareva et T. Chubinishvili, 1970, p. 60-61. — 129. D'après Gimbutas, 1977, p. 315. — 131. D'après Masson et Merpert *et al.*, 1982, p. 300. — 132-134. D'après Artemenko *et al.*, 1985, p. 250. — 136. D'après I. Chernyakov et G. Toshchev, 1985, p. 8. — 137. D'après I. Ecsedy, 1979, p. 29. — 138. Adapté de M. Buchvaldek et D. Koutecky, *Vikletice*, Prague, 1970, p. 105. — 140. D'après O. Bader *et al.*, 1987, p. 61. — 144. D'après T. Sulimirski, *Prehistoric Russia*, Londres, 1970, p. 163. — 143. D'après Artemenko *et al.*, 1985, p. 288. — 145. D'après L. Kilian, 1983. — Citation (p. 299) : G. Vacher de Lapouge, *L'Aryen. Son rôle social*, Paris, A. Fontemoing, 1899, p. 372-373, cité in L. Poliakov, *The Aryan Myth*, Londres, 1974, p. 270 ; trad. fr. *Le Mythe aryen*, Paris, Éd. Complexe, 1977, p. 305. — 147. Tiré de H. Klein, *Graphic Worlds of Peter Breugel the Elder*, New York, 1963, p. 151, avec l'aimable permission de Dover Publications, New York.

Remerciements

Je tiens d'abord à rendre hommage au regretté Glyn Daniel, qui m'a fait l'honneur redoutable de m'inciter à travailler sur ce vaste sujet — tâche ardue entre toutes, car non seulement je risquais en l'entreprenant d'être pris à partie par presque chaque spécialiste en archéologie régionale, depuis l'Irlande jusqu'à la Chine, mais elle impliquait en outre que je m'aventure hors de ma propre discipline en m'exposant aux critiques de mes collègues linguistes, mythologues ou anthropologues. Sauf, peut-être, quand on fait de la politique, il est rare qu'on ait l'occasion de mécontenter autant de gens à la fois.

La conception de ce livre a été grandement facilitée par le British Council et les Académies des sciences des ex-URSS et RSS d'Ukraine. Je remercie particulièrement Nikolai Merpert (Moscou) ainsi que Dmitry Telegin et tous ses collaborateurs de l'Institut d'archéologie (Kiev), pour leur assistance et leur hospitalité généreuse. De même que je ne saurais oublier Igor Vasiliev (Samara), qui a lu une partie de mon manuscrit et m'a fourni plusieurs illustrations ; ni Alexander Häusler (Berlin-Halle), qui, en échangeant avec moi maints livres et articles pendant plus de dix ans, m'a permis d'accéder à de nombreux travaux que je n'aurais jamais pu consulter autrement. La sélection des cartes et des tableaux doit beaucoup à Paul Campbell et Evelyn Cooper, de December Publications, Belfast, et à Emma Brown, de la Queen's University, qui se sont occupés de la plupart des illustrations. Je suis aussi très reconnaissant à Louise Porter, du centre de secrétariat du Queens, à qui j'ai confié les différentes versions de mon texte ; à Barry Hartwell, du Département d'archéologie, qui m'a prêté son concours pour tout ce qui concerne les reproductions photographiques ; à R.B. Warner, de l'Ulster Museum, qui m'a autorisé à me servir de son programme de représentation graphique des datations au radiocarbone ; à J.B. Rutter (Dartmouth), qui m'a utilement conseillé quand il m'a fallu traiter du problème des origines des Grecs ; et à Stuart Piggott, qui a lu l'ensemble de mon texte. Comme grande est ma dette, également, envers M.E. Huld (California State University, Los Angeles), qui a relu les huit premiers chapitres de cet ouvrage et dont les commentaires inspirés m'ont empêché de commettre diverses erreurs linguistiques. Bien entendu, aucune de ces personnes ne saurait être tenue pour responsable des éventuelles inexactitudes factuelles ou maladresses d'interprétation que mon entêtement ou mon inattention auraient pu m'amener à commettre ; pas plus que l'on ne devrait tenir grief de ces possibles imperfections à tous ceux qui m'ont initié aux langues, à la mythologie et à l'archéologie des peuples indo-européens : à savoir Raimo Antilla, Ken Chapman, P.K. Ford, Hans-Peter Schmidt, C. Scott Littleton, Jaan Puhvel, J. Caerwyn Wiliams, Lilli Kaelas et surtout Marija Gimbutas, qui, même si elle n'est pas tout à fait d'accord avec mes conclusions personnelles, sera peut-être amusée de constater que, malgré mes réticences initiales, je me suis finalement résolu moi aussi à recourir à cette intuition que j'affirmais auparavant tant dédaigner. Enfin, je veux témoigner toute ma reconnaissance à mon épouse Eimear, qui s'est montrée infiniment patiente et compréhensive tout au long de la rédaction de ce livre.

Index

Les nombres en romain renvoient aux numéros des pages, ceux en italique aux numéros des figures, et ceux qui sont soulignés aux numéros des planches.

Table

MISE EN PAGES : Atelier graphique des Éd. de Septembre, Paris
IMPRESSION : Mame Imprimeurs 37000 Tours
DÉPÔT LÉGAL : Janvier 1997. N° 14390 (38745)

Les ressemblances frappantes qui existent entre les langues romanes, germaniques, celtiques, slaves, iraniennes et indiennes font supposer qu'il a existé autrefois une langue unique, ancêtre de tous ces idiomes, et que les spécialistes nomment le « proto-indo-européen ». Mais, au-delà de ces données linguistiques, peut-on identifier et dater la population qui la parlait ? Quelle était sa situation géographique et quelle était sa culture ? Pour le savoir, il faut comparer les données linguistiques aux faits historiques et archéologiques : c'est ce que fait J.P. Mallory dans ce livre, qui est déjà un ouvrage de référence. L'auteur tente de comprendre l'héritage culturel des Indo-Européens, leurs croyances religieuses, et de reconstituer quel a pu être leur foyer originel, ainsi que le trajet de leurs migrations à travers l'Europe et l'Asie. Il n'esquive pas le rôle qu'ont pu jouer les études indo-européennes dans la création du mythe de la supériorité aryenne, auquel il oppose ce qui lui paraît être le véritable héritage des peuples indo-européens.

J.P. Mallory, né en 1945, docteur à l'université de Californie. Préside l'Irish Association of Professional Archaeologists. Membre du comité du *Journal of Indo-Europeans Studies*. Enseigne l'archéologie à la Queen's University de Belfast. Archéologue, il a conduit des fouilles en Irlande et en Italie. Spécialiste des études indo-européennes, il a, depuis une quinzaine d'années, publié de nombreux articles, tant sur l'aspect archéologique que sur l'aspect linguistique de la question.

Traduit de l'anglais par Jean-Luc Giribone



Bronze étrusque, British Museum, photo Edwin Smith
ISBN 2.02.014390.9 / Imprimé en France 1.97

249 F